Anonyme. La République des lettres. Revue mensuelle [puis hebdomadaire]. déc. 1875-juin 1876 (n 1-7). juil. 1876-juin 1877 (2e s. I-IV). 1876 . 1er oct.-17 déc..

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE HEBDOMADAIRE

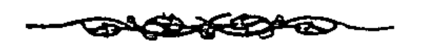
Rédacteurs en chef : Catulle Mendès & Adelphe Froger

SECOND VOLUME

DE LA

DEUXIÈME SÉRIE

1er OCTOBRE. — 17 DÉCEMBRE 1876



La République des Lettres
Série 2
Volume 2 1971
32972

PARIS

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

(Bureaux de l'Avant-Scène)

10, RUE DE CHATEAUDUN, 10

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Première livraison

1er Octobre 1876

Prix : 50 centimes

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

10, RUE DE CHATEAUDUN, 10

PARIS

AVIS AUX ABONNÉS

Tous les abonnements d'un mois (quatre livraisons, prix : 3 fr., prime gratuite : les **Va-nu-Pieds**), partent du 10 septembre et prennent fin *aujourd'hui*, 1er octobre. — A partir de ce jour il n'est plus accepté d'abonnement d'un mois.

Prix des abonnements :

	SIX MOIS.	UN AN.
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35

NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES :

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux reçoivent *franco* les trois volumes suivants :

LES POÈMES BARBARES

PAR LECONTE DE LISLE

Magnifique édition in-8° d'Alphonse Lemerre. — En librairie : 7 fr. 50 c.

LES HISTOIRES D'AMOUR

PAR CATULLE MENDÈS

(Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 3 francs.)

LES POÉSIES

DE LÉON DIERX

Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie, 3 francs.

Ou les deux volumes suivants :

LE BOUSCASSIÉ

PAR LÉON CLADEL

Superbe volume in-8°, Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 6 francs.

LES IDYLLES PRUSSIENNES

PAR THÉODORE DE BANVILLE

Edition elzévir d'Alphonse Lemerre. — En librairie, chacune de ces deux primes représente une valeur de 10 à 14 fr.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux reçoivent franco :

1° L'une des deux primes précédentes

2° LES POÉSIES D'ALFRED DE MUSSET

Deux volumes édités par Alphonse Lemerre

VÉRITABLE CHEF D'ŒUVRE TYPOGRAPHIQUE

Ces deux primes réunies représentent une valeur de 24 francs environ

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

Contes pour les femmes

I

LE GÉNIE DES PARISIENNES

Paris est la ville artiste et poète par excellence; mais les plus grands artistes et les plus grands poètes de Paris, ce sont les Parisiennes. Pourquoi? Parce que, tandis que ses peintres, ses rimeurs et ses statuaires, en évoquant l'âme du passé ou en saisissant par une prodigieuse puissance de compréhension l'esprit de la vie moderne, produisent seulement des œuvres idéales et fictives, les Parisiennes imaginent, achèvent, complètent à chaque instant une œuvre réelle et vivante, car elles se créent elles-mêmes.

Et c'est un mot qu'il faut prendre au pied de la lettre! Car de même que la nature avait borné son effort à inventer l'églantine, et que de l'églantine le seul génie de l'homme a fait cette fleur splendide, farouche, enivrante, délicieuse, qui se nomme la Rose, de même les hasards de l'histoire et de la vie sociale n'avaient abouti qu'à nous donner des femmes nées à Paris ou habitant Paris; mais de ces êtres quelconques, la Parisienne se recréant, se modelant, se façonnant elle-même d'après un merveilleux idéal de beauté, de grâce, d'élégance et de jeunesse, a fait cette créature inimitable, épique, savante comme un dieu, et en apparence ingénue comme un enfant : la Parisienne!

Les Parisiennes font d'elles-mêmes ce qu'elles doivent et veulent être, et d'abord, avant tout, elles transforment leur corps et leur beauté, non par le *maquillage* et les artifices (car ce serait une manière trop simple d'expliquer des chefs-d'œuvre!), mais par la constante action d'un génie créateur. Le corps et aussi l'âme qu'elles ont reçus en naissant, sont pour elles de simples matériaux qu'elles mettent en œuvre. Le corps, elles le rendent beau par une gymnastique multiple et diverse, et surtout par le désir obstiné de la beauté. L'âme, elles la perfectionnent et pour ainsi dire la font éclore par une intuition absolue de tout, par le don inné et cultivé sans cesse de la synthèse, et par un amour de l'ordre et du rhythme qui produit toutes les grâces, et même la vertu! Elles achèvent, coordonnent, proportionnent l'ouvrage rudimentaire, et dans l'étonnant miracle de leur éclosion spirituelle et physique, elles sont à la fois le statuaire et le bloc de marbre.

Leur principal caractère est l'inspiration. Ainsi au théâtre, à une première représentation, leurs toilettes sont ce qu'il faut qu'elles soient pour la circonstance fortuite qui se produit, et qui ne pouvait être prévue. Par exemple, si un prince, sans s'être fait annoncer à l'avance, assiste à la représentation, les toilettes des Parisiennes (poèmes toujours inouïs d'inventions et de mélodie, car ainsi que dans une peinture de Delacroix, il y a été tenu compte même des reflets de reflets!) sont précisément ce qu'elles doivent être dans une salle où il y a un prince! Ceci évidemment

affirme l'existence d'un magnétisme par lequel les idées se communiquent en dépit des obstacles de temps et de lieu, indépendamment de leur forme, et pour ainsi dire, s'aspirent, se respirent comme l'air.

Les Parisiennes traduisent en modes les idées générales! Ainsi elles avaient exprimé ce qu'il y eut de rassérénant et de familial dans le bourgeoisisme de Louis-Philippe, par des bandeaux plats d'une netteté et d'une propreté qui charmaient le regard, en faisant par derrière, avec les cheveux, un simple *huit*, coiffure dont on retrouve la parfaite image dans les lithographies de Devéria, dans les statuettes de Barre, et dans la collection longtemps exposée au passage Vivienne, pour laquelle le modeleur italien Flosi avait moulé les bustes de mademoiselle Plessy, de Déjazet, de madame Doche, des sœurs Ellsler.

Sous l'empire, au contraire, lorsque l'expansion de l'or et la fièvre des combinaisons financières eurent produit une vie d'éblouissement et de fantaisies, les Parisiennes encore se mirent à l'unisson de cette renaissance exaltée, en adoptant pour coiffure des frisons, des fouillis de boucles et de tresses plus compliqués et touffus que ceux dont se couronnait le front des Dianes du seizième siècle, et de fabuleux chignons qui, en somme, avaient une grande tournure. Mais comme il est dans leur destinée d'être essentiellement égarantes, décourageantes pour les femmes étrangères, dès que par leur exemple elles eurent décidé les femmes des Amériques et des plus lointaines Australies à s'accrocher dans le dos de lourds faux chignons, si bien que dans tout l'univers, les femmes chauves se crurent décidément en sûreté, les Parisiennes se mirent à relever leurs cheveux par derrière, à en montrer les racines. Et que firent celles qui n'en avaient pas? Elles en eurent. Puisqu'il le fallait!

Prendre à l'antiquité, à l'Orient, à tous les temps ce qui a fait leur élégance particulière, et, sans le détruire, le réduire à la formule parisienne, telle est la constante occupation de ces grandes artistes. A quoi croyez-vous que pensait mademoiselle Rachel, lorsque chantant devant le public la plus belle musique du monde, je veux dire la poésie de Corneille et de Racine, elle ressuscitait Hermione, Phèdre, Camille, Chimène, Roxane, Monime? A traduire l'impression que donnent chez le poète ces idéales figures? Oui, sans doute, mais accessoirement, car elle s'occupait bien plutôt de les dévaliser, de prendre à chacune d'elles ce qui fait sa grâce spéciale. Et si elle fut grecque, romaine, espagnole, orientale en jouant ces grands rôles, elle le fut mille fois plus en Parisienne se promenant à pied sur le boulevard, car le type le plus accompli de beauté suprême qu'il ait jamais été donné à personne de voir, c'est mademoiselle Rachel portant un châle de l'Inde, comme elle portait la pourpre des dieux, et elle réalisait alors un chef-d'œuvre d'harmonie et de proportion égal à celui de la Polymnie!

Je parle d'elle à dessein, car statuaire modelant sa propre chair et les lignes de son visage, elle le fut plus que toutes les autres Parisiennes réunies. Un visage maigre avec un grand front bombé, des yeux d'ombre enfoncés, une bouche rentrée, un grand menton pointu, un corps osseux et des bras maigres, voilà ce qu'elle avait reçu de la nature; à force de génie, de volonté, de passion, d'amour et d'or dépensé à de belles choses; ce qui est la grande alchimie, de toute cette attirante laideur de petite guitariste des rues, elle avait fait la Rachel qu'on a connue, une femme de Corinthe ou de Syracuse, ayant en plus le geste moelleux des Coysevox, l'intensité d'un Gavarni, une lèvre que cherche la lumière et dans ses sombres yeux la subtile flamme de l'esprit!

Quel âge a une Parisienne? Question grave à laquelle il faut tout de suite répondre très-nettement. La première magie, le premier prodige, le premier devoir d'une Parisienne, c'est de supprimer l'âge et tout ce qui y ressemble. Car la nature, songeant surtout à la reproduction de la race, n'a donné à la femme que cinq années de beauté et d'absolue jeunesse ; mais la Parisienne a créé pour elle-même une jeunesse absolument voulue, qui dure trente ans, car il faut ce temps-là au moins pour arriver à compléter et à finir l'être étonnant et charmant qu'elle est. Et j'insiste là-dessus que cette magie consiste non à peindre, à dissimuler les rides, à remplacer les cheveux tombés, les chairs flétries, mais à n'avoir rien de tout cela. La véritable Parisienne, et c'est ce qui fait sa force, ne connaît ni le marchand de cheveux, ni le dentiste, ni le parfumeur, et se lave avec de l'eau pure, comme une religieuse.

Si vous voulez savoir comment agira une Parisienne dans une circonstance donnée, prenez le contre-pied du lieu commun généralement admis, et vous le saurez exactement. Soyez assuré qu'elle fera toujours le contraire de ce qu'indique le vulgaire poncif d'élégance ou d'esprit, et la fausse sentimentalité de romance. Ainsi : excellente écuyère, cela va sans dire, elle ne sera pas une amazone tumultueuse, ne s'élancera pas du haut des rochers et ne franchira pas de torrents, pour ne pas ressembler à une héroïne de Kepsake. Elle ne sera jamais malade! On ne la verra qu'aux heures où elle veut être vue, toujours en scène et toujours naturelle. Elle ne servira chez elle, à ses invités, ni faux turbot, ni faux vin de Madère, ne fera pas de tirades, et non-seulement elle évitera toutes les plaisanteries banales (contre la poésie, l'Académie, les maris trompés, etc.), mais elle ne prononcera jamais un *mot* qui puisse servir de trait dans un vaudeville ou à la fin d'une nouvelle à la main. En amour elle sera correcte, et jamais, quoi qu'il arrive, ne fera rien qui, de près ou de loin, puisse ressembler à une situation de roman : aussi, l'homme véritablement aimé d'une Parisienne est-il plus qu'un dieu!

Jamais étonnée, et comprenant tout, sans jamais demander aucune explication, même si on prononce devant elle un mot de la langue sanscrite, en revanche elle aimera mille fois mieux mourir dans les tourments que de prononcer jamais un mot technique, ou appartenant à un argot spécial de métier; car garder l'admirable langue vulgaire et la défendre contre les marchands de nouveautés, les savants, les médecins et les cuisiniers, est encore un des plus grands problèmes que résolve et défie, à chaque minute, l'inépuisable génie des Parisiennes.

Théodore de Banville

LIEDER

I

Rougissante et tête baissée,
Je la vois me sourire encor.
— Pour le doigt de ma fiancée,
Qu'on me fasse un bel anneau d'or.

. . . .

Elle part, mais bonne et fidèle;
Je vais l'attendre en y songeant.
— Pour garder ce qui me vient d'elle,
Qu'on me fasse un coffret d'argent.

J'ai sur le cœur un poids énorme;
L'exil est trop dur et trop long.
— Pour que je me repose et dorme,
Qu'on me fasse un cercueil de plomb.

II

Quand de la divine enfant de Norvège,
Tout tremblant d'amour, j'osai m'approcher,
Il tombait alors des flocons de neige.

Comme un martinet revole au clocher,
Quand je la revis, plein d'ardeurs plus fortes,
Il tombait alors des fleurs de pêcher.

Ah! je te maudis, exil qui l'emportes
Et me veux du cœur l'espoir arracher!
Il ne tombe plus que des feuilles mortes.

III

J'ai dit au ramier : — Pars et va quand même,
Au delà des champs d'avoine et de foin,
Me chercher la fleur qui fera qu'on m'aime.
Le ramier m'a dit : — C'est trop loin!

Et j'ai dit à l'aigle : — Aide-moi, j'y compte,
Et si c'est le feu du Ciel qu'il me faut,
Pour l'aller ravir, prends ton vol et monte.
Et l'aigle m'a dit : — C'est trop haut!

Et j'ai dit enfin au vautour : — Dévore
Ce cœur trop plein d'elle et prends-en ta part;
Laisse ce qui peut être intact encore.
Le vautour m'a dit : — C'est trop tard!

François Coppée

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Sans doute, les Coupeau devaient s'en prendre à eux seuls. L'existence a beau être dure, on s'en tire toujours, lorsqu'on a de l'ordre et de l'économie; témoins les Lorilleux qui allongeaient leurs termes régulièrement, pliés dans des morceaux de papier graisseux; mais, ceux-là, à la vérité, menaient une vie d'araignées maigres, à dégoûter du travail. Nana ne gagnait encore rien, dans les fleurs; elle dépensait même pas mal pour son entretien. Gervaise, chez madame Fauconnier, commençait à être mal regardée. Elle perdait de plus en plus la main, elle bousillait l'ouvrage, au point que la patronne l'avait réduite à quarante sous, le prix des gâcheuses. Avec ça, très-fière, très-susceptible, jetant à la tête de tout le monde son ancienne position de femme établie Elle manquait des journées, elle quittait l'atelier, par coup de tête; ainsi, une fois, elle s'était trouvée si vexée de voir madame Fauconnier prendre madame Putois chez elle, et de travailler ainsi coude à coude avec son ancienne ouvrière, qu'elle n'avait pas reparu de quinze jours. Après ces fuites, on la reprenait par charité, ce qui l'aigrissait encore davantage. Naturellement, au bout de la semaine, la paie n'était pas grasse; et, comme elle le disait amèrement, c'était elle qui finirait un samedi par en redevoir à la patronne. Quant à Coupeau, il travaillait peut-être, mais alors il faisait, pour sûr, cadeau de son travail au gouvernement; car Gervaise, depuis l'embauchage d'Etampes, n'avait pas revu la couleur de sa monnaie. Les jours de sainte-touche, elle ne lui regardait plus les mains, quand il rentrait. Il arrivait les bras ballants, les goussets vides, souvent même sans mouchoir; mon Dieu! oui, il avait perdu son tire-jus, ou bien quelque fripouille de camarade le lui avait fait. Les premières fois, il établissait des comptes, il inventait des craques, des dix francs pour une souscription, des vingt francs coulés de sa poche par un trou qu'il montrait, des cinquante francs dont il arrosait des dettes imaginaires. Puis, il ne s'était plus gêné. L'argent s'évaporait, voilà! Il ne l'avait plus dans la poche, il l'avait dans le ventre, une autre façon pas drôle de le rapporter à sa bourgeoise. La blanchisseuse, sur les conseils de madame Boche, allait bien parfois guetter son homme à la sortie de l'atelier, pour pincer le magot tout frais pondu; mais ça ne l'avançait pas à grand'chose, des camarades prévenaient Coupeau, l'argent filait dans les souliers ou dans un porte-monnaie moins propre encore. Madame Boche était très-maline sur ce chapitre, parce que Boche lui faisait passer au bleu des pièces de dix francs, des cachettes destinées à payer des lapins aux dames aimables de sa connaissance; elle visitait les plus petits coins de ses vêtements, elle trouvait généralement la pièce qui manquait à l'appel dans la visière de la casquette, cousue entre le cuir et l'étoffe. Ah! ce n'était pas le zingueur qui ouatait ses frusques avec de l'or! Lui, se le mettait sous la chair. Gervaise ne pouvait pourtant pas prendre ses ciseaux et lui découdre la peau du ventre.

Oui, c'était la faute du ménage, s'il dégringolait de saison en saison. Mais ce sont de ces choses qu'on ne se dit pas à soi-même, surtout quand on est dans la crotte. Ils accusaient la malechance, ils prétendaient que Dieu leur en voulait. Un vrai bousin, leur chez eux, à cette heure. La

journée entière, ils s'empoignaient. Pourtant, ils ne se tapaient pas encore, à peine quelques claques parties toutes seules au milieu des disputes. Le plus triste était qu'ils avaient ouvert la cage à l'amitié, les sentiments s'étaient envolés comme des serins. La bonne chaleur des pères, des mères et des enfants, lorsque ce petit monde se tient serré, en tas, se retirait d'eux, les laissait grelottants, chacun dans son coin. Tous les trois, Coupeau, Gervaise, Nana, restaient pareils à des crins, s'avalant pour un mot, avec de la haine plein les yeux; et il semblait que quelque chose avait cassé le grand ressort de la famille, la mécanique, qui, chez les gens heureux, fait battre les cœurs ensemble. Ah! bien sûr, Gervaise n'était plus remuée comme autrefois, quand elle voyait Coupeau au bord des gouttières, à des douze et des quinze mètres du trottoir. Elle ne l'aurait pas poussé elle-même, mais s'il était tombé naturellement, ma foi! ça aurait débarrassé la surface de la terre d'un pas grand'chose. Les jours où le torchon brûlait, elle criait qu'on ne le lui rapporterait donc jamais sur une civière. Elle attendait ça, ce serait son bonheur qu'on lui rapporterait. A quoi servait-il, ce soulard? à la faire pleurer, à lui manger tout, à la pousser au mal. Eh bien! des hommes si peu utiles, on les jetait le plus vite possible dans le trou, on dansait sur eux la polka de la délivrance. Et les jours où la mère disait : Tue! la fille répondait : Assomme! Nana lisait les accidents, dans le journal, avec des réflexions de fille dénaturée. Son père avait une telle chance, qu'un omnibus l'avait renversé, sans seulement le dessoûler. Quand donc crèverait-il, cette rosse?

Au milieu de cette existence enragée par la misère, Gervaise souffrait encore des faims qu'elle entendait râler autour d'elle. Ce coin-là de la maison était le coin des pouilleux, où trois ou quatre ménages semblaient s'être donné le mot pour ne pas avoir du pain tous les jours. Les portes avaient beau s'ouvrir, elles ne lâchaient guère souvent des odeurs de cuisine. Le long du corridor, il y avait un silence de crevaison, et les murs sonnaient creux, comme des ventres vides. Par moments, des danses s'élevaient, des larmes de femmes, des plaintes de mioches affamées, des familles qui se mangeaient pour tromper leur estomac. On était là dans une crampe au gosier générale, bâillant par toutes ces bouches tendues; et les poitrines se creusaient, rien qu'à respirer cet air, où les moucherons eux-mêmes n'auraient pas pu vivre, faute de nourriture. Mais la grande pitié de Gervaise était surtout le père Bru, dans son trou, sous le petit escalier. Il s'y retirait comme une marmotte, s'y mettait en boule, pour avoir moins froid; et il restait des journées sans bouger, sur quatre guenilles. La faim ne le faisait même plus sortir, car c'était bien inutile d'aller gagner dehors de l'appétit, lorsque personne ne l'avait invité en ville. Quand il ne reparaissait pas de trois ou quatre jours, les voisins poussaient sa porte, regardaient s'il n'était pas fini. Non, il vivait quand même, pas beaucoup, mais un peu, d'un œil seulement; jusqu'à la mort qui l'oubliait. Gervaise, dès qu'elle avait du pain, lui jetait des croûtes. Si elle devenait mauvaise et détestait les hommes, à cause de son mari, elle plaignait toujours bien sincèrement les animaux; et le père Bru, ce pauvre vieux, qu'on laissait crever, parce qu'il ne pouvait plus tenir un outil, était comme un vieux chien pour elle, une bête hors de service, dont les équarrisseurs ne voulaient même pas acheter la peau ni la graisse. Elle en gardait un poids sur le cœur, de le savoir continuellement là, de l'autre côté du corridor, abandonné de Dieu et des hommes, se nourrissant uniquement de lui-même, retournant à la taille d'un enfant, ratatiné et desséché à la manière des oranges qui se racornissent sur les cheminées.

La blanchisseuse souffrait également beaucoup de voisinage de Bazouge, le croque-mort. Une simple cloison, très-mince, séparait les deux chambres. Il ne pouvait pas se mettre un doigt dans la bouche sans qu'elle l'entendît. Dès qu'il rentrait, le soir, elle suivait malgré elle son petit ménage, le chapeau de cuir noir sonnant sourdement sur la commode comme une pelletée de terre, le manteau noir accroché et frôlant le mur avec le bruit d'aile d'un oiseau de nuit, toute la défroque noire jetée au milieu de la pièce et l'emplissant d'un déballage de deuil. Elle l'écoutait piétiner, s'inquiétait au moindre de ses moindres mouvements, sursautait s'il se tapait dans un meuble ou s'il bousculait sa vaisselle. Ce sacré soulard était sa préoccupation, une peur sourde mêlée à une envie de savoir. Lui, rigolo, le sac plein tous les jours, la tête sens devant dimanche, toussait, crachait, chantait la mère Godichon, lâchait des choses pas propres, se battait avec les quatre murailles avant de trouver son lit. Et elle restait toute pâle, à se demander quel négoce il menait là; elle avait des imaginations atroces, elle se fourrait dans la tête qu'il devait avoir apporté un mort et qu'il le remisait sous son lit. Mon Dieu! les journaux racontaient bien une anecdote, un employé des pompes funèbres qui collectionnait chez lui les cercueils des petits enfants, histoire de s'éviter de la peine et de faire une seule course au cimetière. Pour sûr, quand Bazouge arrivait, ça sentait le mort à travers la cloison. On se serait cru logé devant le Père-Lachaise, en plein royaume des taupes. Il était effrayant, cet animal, à rire continuellement tout seul, comme si sa profession l'égayait. Même, quand il avait fini son sabbat et qu'il tombait sur le dos, il ronflait d'une façon extraordinaire, qui coupait la respiration à la blanchisseuse. Pendant des heures, elle tendait l'oreille, elle croyait que des enterrements défilaient chez le voisin.

Oui, le pis était que, dans ses terreurs, Gervaise se trouvait attirée jusqu'à coller son oreille contre le mur, pour mieux se rendre compte. Bazouge lui faisait l'effet que les beaux hommes font aux femmes honnêtes : elles voudraient les tâter, mais elles n'osent pas; la bonne éducation les retient. Eh bien ! si la peur ne l'avait pas retenue, Gervaise aurait voulu tâter la mort, voir comment c'était bâti. Elle devenait si drôle par moments, l'haleine suspendue, attentive, attendant le mot du secret dans un mouvement de Bazouge, que Coupeau lui demandait en ricanant si elle avait un béguin pour le croque-mort d'à côté. Elle se fâchait, parlait de déménager, tant ce voisinage la répugnait; et, malgré elle, dès que le vieux arrivait avec son odeur de cimetière, elle retombait à ses réflexions, et prenait l'air allumé et craintif d'une épouse qui songe à donner des coups de canif dans le contrat. Ne lui avait-il pas offert deux fois de l'emballer, de l'emmener avec lui quelque part, sur un dodo où la jouissance du sommeil est si forte, qu'on oublie du coup toutes les misères? Peut-être était-ce en effet bien bon. Peu à peu, une tentation plus cuisante lui venait d'y goûter. Elle aurait voulu essayer pour quinze jours, un mois. Oh! dormir un mois, surtout en hiver, le mois du terme, quand les embêtements de la vie la crevaient! Mais ce n'était pas possible, il fallait continuer à dormir toujours, si l'on commençait à dormir une heure; et cette pensée la glaçait, son béguin de la mort s'en allait devant l'éternelle et sévère amitié que demandait la terre.

Cependant, un soir de janvier, elle cogna des deux poings à la cloison. Elle avait passé une semaine affreuse, bousculée par tout le monde, sans le sou, à bout de courage. Ce soir-là, elle n'était pas bien, elle grelottait la fièvre et voyait danser des flammes. Alors, au lieu de se jeter par la

fenêtre, comme elle en avait eu l'envie un moment, elle se mit à taper et à appeler :

— Père Bazouge! père Bazouge!

Le croque-mort ôtait ses souliers en chantant : *Il était trois belles filles.* L'ouvrage avait dû marcher dans la journée, car il paraissait plus ému encore que d'habitude.

— Père Bazouge! père Bazouge! cria Gervaise en haussant la voix.

Il ne l'entendait donc pas? Elle se donnait tout de suite, il pouvait bien la prendre à son cou et l'emporter où il emportait ses autres femmes, les pauvres et les riches qu'il consolait. Elle souffrait de sa chanson : *Il était trois belles filles*, parce qu'elle y voyait le dédain d'un homme qui a trop d'amoureuses, et elle attendait un seul mot de lui pour le supplier, en disant : « C'est moi, vous savez bien, votre voisine, la blonde qui est encore gentille. J'en ai assez de la sacrée existence! Emballez-moi, je me laisserai faire, je ne pèserai pas lourd, et je vous embrasserai pour la peine. »

— Quoi donc? quoi donc? bégaya Bazouge, qui est-ce qui se trouve mal?... On y va, la petite mère!

Mais, à cette voix enrouée, Gervaise s'éveilla comme d'un cauchemar. Qu'avait-elle fait? elle avait tapé à la cloison, bien sûr. Alors ce fut un vrai coup de bâton sur ses reins, le trac lui serra les fesses, elle recula en croyant voir les grosses mains du croque-mort passer à travers le mur pour la saisir par la tignasse. Non, non, elle ne voulait pas, elle n'était pas prête. Si elle avait frappé, ce devait être avec le coude, en se retournant, sans en avoir l'idée. Et une horreur lui montait des genoux aux épaules, à la pensée de se voir trimballer entre les bras du vieux. toute raide, la figure blanche comme une assiette.

— Eh bien! il n'y a plus personne? reprit Bazouge dans le silence. Attendez, on est complaisant pour les dames.

— Rien, ce n'est rien, dit enfin la blanchisseuse d'une voix étranglée. Je n'ai besoin de rien. Merci.

Pendant que le croque-mort s'endormit en grognant, elle demeura anxieuse, l'écoutant, n'osant remuer, de peur qu'il ne s'imaginât l'entendre frapper de nouveau. Elle se jurait bien de faire attention maintenant. Elle pouvait râler, elle ne demanderait pas du secours au voisin. Et elle disait cela pour se rassurer, car à certaines heures, malgré son taf, elle gardait toujours son béguin épouvanté de la mort.

Dans son coin de misère, au milieu de ses soucis et de ceux des autres, Gervaise trouvait pourtant un bel exemple de courage chez les Bijard. La petite Lalie, cette gamine de huit ans, grosse comme deux sous de beurre, soignait le ménage avec une propreté de grande personne; et la besogne était rude, elle avait la charge de deux mioches, son frère Jules et sa sœur Henriette, des mômes de trois ans et de cinq ans, sur lesquels elle devait veiller toute la journée. même en balayant et en lavant la vaisselle. Depuis que le père Bijard avait tué sa bourgeoise d'un coup de pied dans le ventre, Lalie s'était faite la petite mère de tout ce monde. Sans rien dire, d'elle-même, elle tenait la place de la morte, cela au point que sa bête brute de père, pour compléter sans doute la ressemblance, assommait aujourd'hui la fille comme il avait assommé la maman autrefois. Quand il revenait soûl, il lui fallait des femmes à massacrer. Il ne s'apercevait seulement pas que Lalie était toute petite, il n'aurait pas tapé plus fort sur une vieille peau. D'une claque, il lui couvrait la figure entière, et la chair avait encore tant de délicatesse, que les cinq doigts restaient marqués pendant deux jours. C'était des tripotées indignes, des trépignées pour un

oui, pour un non, un loup enragé tombant sur un pauvre petit chat, craintif et calin, maigre à faire pleurer, et qui recevait ça avec ses beaux yeux résignés, sans se plaindre. Non, jamais Lalie ne se révoltait. Elle pliait un peu le cou, pour protéger son visage ; elle se retenait de crier, afin de ne pas révolutionner la maison. Puis, quand le père était las de l'envoyer promener à coups de soulier aux quatre coins de la pièce, elle attendait d'avoir la force de se ramasser ; et elle se remettait au travail, débarbouillait ses enfants, faisait la soupe, ne laissait pas un grain de poussière sur les meubles. Ça rentrait dans sa tâche de tous les jours d'être battue.

Gervaise s'était prise d'une grande amitié pour sa voisine. Elle la traitait en égale, en femme d'âge, qui connaît l'existence. Il faut dire que Lalie avait une mine pâle et sérieuse, avec une expression de vieille fille. On lui aurait donné trente ans, quand on l'entendait causer. Elle savait très-bien acheter, raccommoder, tenir son chez elle, et elle parlait des enfants comme si elle avait eu déjà deux ou trois couches dans sa vie. A huit ans, cela faisait sourire les gens de l'entendre; puis, on avait la gorge serrée, on s'en allait pour ne pas pleurer. Gervaise l'attirait le plus possible, lui donnait tout ce qu'elle pouvait, du manger, des vieilles robes. Un jour, comme elle lui essayait un ancien caraco à Nana, elle était restée suffoquée, en lui voyant l'échine bleue, le coude écorché et saignant encore, toute sa chair d'innocente martyrisée et collée aux os. Eh bien! le père Bazouge pouvait apprêter sa boîte, elle n'irait pas loin de ce train-là! Mais, la petite avait supplié la blanchisseuse de ne rien dire. Elle ne voulait pas qu'on embêtât son père à cause d'elle. Elle le défendait, assurait qu'il n'aurait pas été méchant, s'il n'avait pas bu. Il était fou, il ne savait plus. Oh! elle lui pardonnait, parce qu'on doit tout pardonner aux fous.

Depuis lors, Gervaise veillait, tâchait d'intervenir, dès qu'elle entendait le père Bijard monter l'escalier. Mais, la plupart du temps, elle attrapait simplement quelque torgnole pour sa part. Dans la journée, quand elle entrait, elle trouvait souvent Lalie attachée au pied du lit de fer; une idée du serrurier, qui, avant de sortir, lui ficelait les jambes et le ventre avec de la grosse corde, sans qu'on pût savoir pourquoi; une toquade de cerveau dérangé par la boisson, histoire sans doute de tyranniser la petite, même lorsqu'il n'était plus là. Lalie, raide comme un pieu, avec des fourmis dans les jambes, restait au poteau pendant des journées entières ; même elle y resta une nuit, Bijard ayant oublié de rentrer. Quand Gervaise, indignée, parlait de la détacher, elle la suppliait de ne pas déranger une corde, parce que son père devenait furieux, s'il ne retrouvait pas les nœuds faits de la même façon. Vrai, elle n'était pas mal, ça la reposait ; et elle disait cela en souriant, ses courtes jambes de chérubin enflées et mortes. Ce qui la chagrinait, c'était que ça n'avançait guère l'ouvrage, d'être collée à ce lit, en face de la débandade du ménage. Son père aurait bien dû inventer autre chose. Elle surveillait tout de même ses enfants, se faisait obéir, appelait près d'elle Henriette et Jules pour les moucher. Comme elle avait les mains libres, elle tricotait en attendant d'être délivrée, afin de ne pas perdre complétement son temps. Et elle souffrait surtout, lorsque Bijard la déficelait; elle se traînait un bon quart d'heure par terre, ne pouvant se tenir debout, à cause du sang qui ne circulait plus.

Le serrurier avait aussi imaginé un autre petit jeu. Il mettait des sous à rougir dans le poêle, puis les posait sur un coin de la cheminée. Et il appelait Lalie, il lui disait d'aller chercher deux livres de pain. La petite,

sans défiance, empoignait les sous, poussait un cri, les jetait en secouant sa menotte brûlée. Alors, il entrait en rage. Qui est-ce qui lui avait fichu une voirie pareille! Elle perdait l'argent, maintenant! Et il menaçait de lui enlever le troufignon, si elle ne ramassait pas l'argent tout de suite. Quand la petite hésitait, elle recevait un premier avertissement, une beigne d'une telle force qu'elle en voyait trente-six chandelles. Muette, avec deux grosses larmes au bord des yeux, elle ramassait les sous et s'en allait, en les faisant sauter dans le creux de sa main, pour les refroidir.

Emile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

PRINTEMPS PASSÉ

I

Un jour que nous étions dans l'île de Chatou,
Il faisait bleu. J'aimais tes lèvres. C'était tout.
C'étaient aussi des fleurs de bois et de prairie,
Dont l'odeur au parfum des feuilles se marie,
Si charmantes et tant qu'on eût dit la moisson;
Surtout quand tu t'en vins cueillir, dans le frisson
Des herbes qui piquaient tes deux bras sous tes manches
Pêle-mêle bleuets et marguerites blanches.
Et sauf ta pâleur fine et tes yeux de Paris,
Sauf ton rire partant avec de petits cris,
Sauf ta robe à volants, mignonne, on t'aurait prise
Pour une paysanne en jupe bleue ou grise,
Qui, pensive, se courbe et coupe le blé d'or.
Ta gerbe n'est plus là; je la revois encor.

II

Le soir, dans ce Paris énorme et fourmillant,
Où l'on heurte, dans l'ombre ou sous le gaz brillant,
La sottise et le vice avec la platitude,
La foule enfin qui fait sentir la solitude,
J'avais ton petit bras appuyé sur le mien.
Toi, tu parlais toujours, moi, je ne disais rien;
Et c'étaient, en suivant la route familière,
Des mots aussi nombreux que des cris de volière.
Ton babil me battait le front comme un oiseau,
Ma pensée, à ce poids, pliait comme un roseau.
C'était parfois gênant mais exquis tout de même,
Car, dans ce monde, il faut qu'on aime qui vous aime,
Et les lèvres s'ouvrant dans un sourire fin,
Et le gazoullement des paroles sans fin.

III

O mystère profond des brises de l'été,
O charme d'un regard de longs cils abrité!
Dans l'île de Croissy, sous les feuilles de saule,
Un soir que je sentais frissonner ton épaule

Près de mon cœur, ta main fine tenant ma main,
Nous fîmes sans parler un grand bout de chemin.
Puis ce fut tout à coup, ô muse familière,
Pardonne! un piano, des pas... *la Grenouillère,*
Des dames en peignoir, des messieurs en tricot.
Te coiffant d'un bluet et d'un coquelicot,
Rieuse, comme on tire un ours de sa tanière
Pour le jeter d'un brusque effort à la lumière,
Tu me pris, et, d'un air à me laisser dresser,
Tu me domptas, mignonne, et tu me fis danser.

IV

Mignonne, je voulais voir avec toi la mer.
Je rêvais un tableau charmant : l'espace amer,
Illimité, désert ou gai de quelque voile,
Et des larmes venaient mouiller tes yeux d'étoile;
Et puis, jusqu'à la vague accourue et tremblant,
Tu touchais à l'écume et mouillais ton bras blanc;
Et t'étonnant de tout, de rien, des coquillages,
Des navires creusant le flot en longs sillages,
Et des lourds goëlands passant comme un éclair,
Dont l'aile grise tourne en cercle au haut de l'air,
Tu riais; et ta bouche enfantine que j'aime
Se serrait au frisson du spectacle suprême,
Et devant l'Océan oubliant Bougival,
Tu comprenais le rêve et même l'idéal.

V

Lorsque tu t'asseyais pour te faire un chapeau,
L'air inspiré, le sang courant à fleur de peau,
Coupant juste un ruban de velours ou de soie,
Il ne fallait rien dire et tu faisais ma joie.
Sérieuse, affairée et te piquant les doigts,
Ta devise semblait être : « Fais ce que dois. »
C'était avec tes fleurs d'innocentes querelles.
Tu disais : « Je voudrais des roses naturelles ; »
Et le juge, prié de parler franchement,
N'avait, en vérité, qu'à dire : C'est charmant.
Comme un auteur ravi des rimes qu'il enfante,
Tu courais l'essayer, heureuse et triomphante,
Et, revoyant l'ensemble ou corrigeant un pli,
Tu m'appelais : « Viens voir, est-ce qu'il est joli ? »

VI

Vous me disiez des mots lus dans votre journal.
L'un était neuf, tant mieux! mais l'autre était banal,
Tant pis! Vous en étiez très-bon juge vous-même.
J'y trouvais un plaisir plus modéré qu'extrême;
Mais comme vous avez, malgré tout, de l'esprit,
Je m'efforçais de faire alors l'homme qui rit.
Patient, j'écoutais, rêvant à quelque chose
De plus haut, ces erreurs de votre bouche rose.
Vos regards curieux comprennent la beauté;
Étant la grâce autant que la frivolité,

L'art même sérieux entrait dans votre tête.
Vous saviez assez bien ce que c'est qu'un poète,
Avec ses papillons, ses vagues fleurs de feu,
Et vous ne blessiez pas à l'aile l'oiseau bleu.

VII

Quand j'avais allumé ma lampe de travail,
Tu t'asseyais, ayant aussi ton attirail :
Des albums, ce qu'il faut pour dessiner; mon livre
Avait beau me tenir rêveur, il fallait suivre,
Bien que parfois j'en eusse à peine le dessein,
L'improvisation folle de ton dessin.
Et c'étaient des sujets sans nombre, une débauche
De profils esquissés du même côté gauche,
Faisant de l'œil avec des cils longs comme ça,
Des coiffures où tout un magasin passa;
En des mouvements vrais d'étranges jeunes filles,
A ne pas faire honneur du tout à leurs familles,
Mais dans un sentiment réel de la beauté
Et le goût délicat des toilettes d'été.

VIII

Abusant de tes goûts de gamin curieux,
Souvent je t'ai fait lire un livre sérieux,
De ceux dont une enfant comme toi se défie,
Et tu te résignais avec philosophie.
Lorsque le texte était moderne, c'était bien.
Par exemple, celui de mon Molière ancien
Te troublait par un mot que ne dit plus personne,
Et ce vieil u qui n'est voyelle ni consonne.
C'était plaisir de voir l'effort intelligent
De tes lèvres; parfois tu t'arrêtais, songeant.
A quelque terme étrange et d'antique orthographe,
On aurait dit ton cou pincé par une agrafe,
Mais, colorée au feu des vers enfin compris,
Ta lecture en avait, mignonne, plus de prix.

IX

« Prends garde à ce chemin pierreux, prends garde aux roches. »
C'est ainsi que, suivant les routes les plus proches,
Je veillais sur ta marche et je guidais tes pas.
Tu riais de l'obstacle et tu ne bronchais pas.
Les bouleaux frissonnant chantaient leur long cantique;
On entendait se taire au loin la terre antique,
Et la grande forêt vibrant au moindre bruit,
Claire, faisait penser aux choses de la nuit.
Les bruyères en fleurs semblaient un manteau rose,
Et les rochers géants où le lézard se pose,
Pareils aux animaux antédiluviens,
Épouvantaient très-peu tes yeux parisiens.
On eût dit à te voir, souriante et si fine,
Au milieu du chaos farouche, une aubépine.

Fontainebleau.

X

Les grands chênes, vois-tu, sont comme des aïeux.
Bien que leur front soit morne et bien qu'ils soient très-vieux,
Ils entendent. Il faut respecter leur silence.
Leur tête, que la brise incessante balance,
Est sévère et fait peur aux tout petits oiseaux;
Mais le soleil nous guette et tend ses blonds réseaux
Dans les feuilles. L'odeur du genévrier sombre
Nous conseille l'ivresse et nous invite à l'ombre.
Assieds-toi, nous pouvons ensemble regarder
Les hêtres au tronc fort que rien ne peut rider,
Ou l'insecte qui monte aux crosses des fougères.
Tes paroles auraient des grâces trop légères.
Ne parlons pas; laissons ainsi tomber le jour
Dans ce temple superbe, indulgent pour l'amour.

Fontainebleau.

XI

Je n'ai pas oublié ce dîner de Poissy.
Le ciel brumeux s'était vers le soir éclairci.
Quelque merle attardé rasait l'eau d'un coup d'aile,
Et cinq Parisiens, dont toi, sous la tonnelle
Devisaient. La bouteille avait des airs malins.
Le vieux pont s'allongeait, nous cachant ses moulins.
Ton farouche voisin parlait de Robespierre;
Toi, tu ne bâillais pas encor, mais ta paupière
Se fermait, et le ciel avait un doux regard.
Bien qu'il fît presque sombre, et bien qu'il fût très-tard,
On te vit te lever, courir, et puis descendre
A la berge, amener une barque, puis fendre,
Comme un cygne, le fleuve obscur et déjà noir
Dans la mélancolie inquiète du soir.

XII

Il pleut. Malgré la pluie, allons à la campagne.
Si l'azur est absent, l'amour nous accompagne.
Il fait un mauvais temps presque surnaturel,
Mignonne, ton regard remplacera le ciel.
Il pleut; on ne voit plus les côteaux ni la rive,
Mais le son de ta voix jusqu'à mon cœur arrive.
Serre-toi près de moi; regarde ces passants,
Ce sont des promeneurs, des êtres innocents;
N'est-ce pas qu'ils sont laids sous leurs habits de fête?
Il pleut! rapproche encor ta chère et douce tête,
Le chemin n'est pas sec, le fleuve n'est pas bleu.
Dis-moi, mais en parlant tout bas : « je t'aime un peu, »
Et vois, près des buissons où le merle s'ennuie,
Ce qu'on met de soleil dans un long jour de pluie.

XIII

Je n'irai plus aux bois où nous allions ensemble,
De crainte de n'y plus trouver rien qui ressemble
A ce qui me charmait quand, mes yeux dans tes yeux,
J'y voyais luire un ciel caressant et joyeux.

Nous étions seuls malgré les passants ridicules.
Je ne saurais plus voir les mêmes crépuscules.
Ni l'île de Croissy, ni les bois de Meudon,
Dont quelque dieu propice et jeune nous fit don,
Ne me parleraient plus, à présent que ta bouche
Sourit ailleurs. Le soir me deviendrait farouche.
Nos molles nuits d'été, pleines de diamants,
Où vont, en se parlant dans l'ombre, les amants,
A présent que ta voix ne m'est plus coutumière,
Ne me verseraient plus leur tranquille lumière.

XIV

Tandis que je serai quelque part en Hollande,
Vous verrez les pêcheurs, et la mer et la lande,
Le large flux qui monte ou le flot descendant,
Vers qui je devais être avec vous cependant.
Pensez à moi, tandis que mon esprit fidèle,
Pensant à vous toujours, dira : « se souvient-elle ? »
Si vous voyez passer un bateau vers le nord,
Dites-lui qu'il m'apporte au loin dans quelque port
Un souvenir qu'on jette à la voile qui passe.
Grâce au ciel, le cœur fait ce qu'il veut de l'espace.
Et, bien que séparés par un hasard moqueur,
J'entends vos lèvres rire et battre votre cœur.
Le temps n'est rien, si vous voulez, ni la distance.
L'amour brisé de force en devient plus intense.

Albert Mérat

Juillet 1875.

SIMÉON CHARLERIE

D'une paisible ménagère, qui n'avait de sa vie lu d'autre livre que son paroissien, estimant que lorsqu'une femme a, tout le jour durant, surveillé sa cuisine, lavé, peigné, habillé ses enfants et ravaudé les chemises de son mari, elle n'a rien de mieux à faire que d'aller reposer son front, dès la nuit tombante, sur un oreiller plein de rêves honnêtes; — d'une excellente ménagère et d'un brave homme, percepteur depuis douze ans à trois mille francs d'appointements, naquit, une après-midi de juillet, dans une très-petite ville du nord de la France, un gros et fort garçon, qui fut baptisé sous les noms de Charles-Anselme-Siméon Charlerie.

— Siméon Charlerie, voilà un nom! dit la mère avec complaisance. Cela sonne comme un gros sou qui tombe sur le plancher.

Siméon, quatrième fruit d'une union régulièrement féconde, fut nourri par madame Charlerie. Elle disait de lui :

— C'est un ivrogne!

— Bon! répliquait le père, ivrogne de lait, sobre de vin; Siméon sera comme moi, qui ne bois que de l'eau.

A l'âge de deux ans, Siméon Charlerie était un petit homme qui faisait le désespoir de sa mère parce qu'il ne pouvait manger une tartine de confiture sans la partager généreusement avec sa blouse ou sa culotte. D'ailleurs il était joufflu, massif, et restait volontiers dans les coins, songeur. Ce qui ne veut pas dire qu'il pensât à quelque chose; mais il avait l'air

de penser. Son père le proposait en exemple à ses autres enfants, turbulents et joueurs, et disait : « Ce sera un homme réfléchi, comme moi. »

Il y avait un petit jardin derrière la petite maison du ménage Charlerie. La mère y cultivait des artichauts, des carottes et autres plantes potagères. De roses, il n'y en avait point ; cela tient de la place inutilement. Les enfants jouaient parmi les légumes. Le soleil et les papillons, du reste, font un parterre somptueux du plus morose coin de terre. Il importe peu que l'on coure à travers des plants d'oignons ou à travers des reines-marguerites, pourvu que l'on coure, et les épines des artichauts, lorsqu'il s'agit de déchirer des robes d'enfants, ne le cèdent en rien aux épines des rosiers. Siméon se mêlait peu aux joies vives des autres garçons. Il était doux, timide ; il n'était point sournois cependant. Quand il regardait les papillons, de loin, sans oser courir après eux, il avait l'air de les trouver trop beaux pour lui.

Un soir, entre les deux parties de dominos qu'il avait coutume de jouer après dîner dans le café situé en face de sa maison, M. Charlerie annonça à ses amis qu'il commencerait le lendemain l'éducation de son fils Siméon. « Il a six ans, il n'y a plus de temps à perdre ! » Le lendemain donc, l'honnête percepteur, ayant placé sur une table un petit volume, une ardoise et un bâton de plombagine, appela son fils, lui dit gravement : « Approchez, Siméon ! » et en relevant ses lunettes par-dessus ses sourcils, ajouta : « Voulez-vous apprendre à lire, monsieur Charlerie ? »

Le résultat d'une vingtaine de leçons qui toutes commencèrent comme la première, et, comme la première aussi, finirent toutes par ces mots : « Mais, monsieur Charlerie, vous ne saurez donc jamais lire ? » fut chez le jeune Siméon un ahurissement tel et une si grande répulsion pour l'Alphabet, que la simple vue d'un livre sur une table ou d'une enseigne au-dessus d'une boutique suffisait à lui remplir les yeux de larmes, tout au moins à lui faire prendre la fuite.

Dans ces moments, il allait se réfugier parmi les jupes de sa mère, qui, la bonne femme, ayant un peu désappris ses lettres depuis sa première communion, avait une sorte de reconnaissance à son fils d'être si attaché à une ignorance qui leur était commune. Il lui semblait que Siméon, quand il saurait lire, ne serait pas à elle comme auparavant.

Cependant, M. Charlerie, au dessert d'un dîner de famille, annonça que son élève lirait une fable dans la soirée.

Le moment venu, l'enfant prit le livre, chercha la page où il avait coutume d'épeler et lut la fable promise. Il lut ? Non. M. Charlerie, en se penchant, reconnut que Siméon récitait *La Grenouille et le Bœuf* devant *Les Animaux malades de la peste.*

Mais, dans son orgueil de père et de professeur, il garda pour lui sa découverte et s'en consola en pensant : « Il aura du moins de la mémoire. »

Quand Siméon eut douze ans, le ménage Charlerie résolut de l'envoyer dans une institution.

— Ce sera une grosse dépense, dit le père, et je ne sais si nous pourrons y suffire, car l'éducation des aînés coûte beaucoup déjà.

— Nous pouvons renvoyer Marianne, fit observer la mère.

— Moi, dit le père, en approuvant la mesure proposée, je jouerai aux dominos chez moi, tout seul.

Siméon fut expédié. Blond, gros, niais, aux grands yeux ronds, au nez plat, avec son air taciturne et bon, sous des vêtements qui avaient été, deux ans auparavant, ceux de son frère aîné, il fut singulièrement tourné

en dérision dans l'institution, où, moyennant une somme annuelle assez médiocre, on s'était engagé à le fortifier, comme il convient, du suc de la science. Il supporta patiemment les impatiences des maîtres qu'irritaient parfois son défaut presque absolu de facultés compréhensives, et avec douceur les duretés de ses camarades, qui, le trouvant ridicule, ne lui cachaient point leur opinion.

Morose pendant les classes et s'efforçant de deviner pourquoi on le forçait à lire des livres où il ne comprenait rien, seul pendant les récréations, car, maladroit de corps comme d'esprit, il eût rompu les jeux où il aurait tenté de se mêler, il grandissait en s'hébêtant.

Il avait naturellement l'air étonné. Il semblait qu'il se demandait toujours ce qu'on lui voulait. Il y avait entre les choses du dehors et son esprit une épaisseur qu'il était malaisé de percer. Il fallait donner aux idées une forme tangible ou visible pour qu'elles l'affectassent. Il ne comprenait pas ce qu'on lui démontrait, mais ce qu'on lui montrait. Lui-même, il résumait en images ce qu'il voulait percevoir. Très-longtemps il eut deux visions singulières : quand il était d'humeur satisfaite, il voyait devant lui, à peu de distance, entre ses deux yeux, dans un cadre grand comme celui d'un portrait-carte un filet d'eau rond et égal, qui coulait doucement et tournait sur du sable très-uni ; quand il était en proie à quelque pensée fâcheuse, il voyait, à la même place, de même dimension, une petite cascade ébouriffée qui s'enchevêtrait péniblement dans des broussailles. Il jugeait de son calme à la placidité plus ou moins lente du filet d'eau, et de son trouble à l'éparpillement plus ou moins hérissé de la cascade.

Ainsi, il ne pouvait pas regarder en soi-même ; il fallait, pour la concevoir, qu'il projetât sa pensée et la matérialisât. Cependant il n'était point bête. Il apprenait difficilement, mais, ce qu'il avait appris, il ne l'oubliait pas. Ses impressions étaient rares, mais ineffaçables. Tout petit, il avait vu un chat croquer un oiseau ; cela lui était resté, comme on dit ; s'il voyait un chat, il avait le frisson. Quand il rêvait (cela lui arrivait peu fréquemment), il rêvait presque toujours d'un oiseau qui croquait un chat, car il y avait en lui un très-vif sentiment de la justice.

Au collége, il eut un compagnon, disons mieux, un tyran : Rémond Pichard.

Rémond Pichard était le fils d'un marchand de vin. Il avait été envoyé en pension, non pour faire ses humanités, mais pour apprendre la tenue des livres et autres sciences indispensables à l'industrie et au commerce. On vit, quand il arriva, un garçon de treize ans, aux cheveux roux, au nez aigu, à la bouche grosse. Ce petit homme était hardi, beau parleur et mauvais pour le plaisir d'être malin. Tout d'abord, il remarqua Siméon Charlerie, et, selon son expression, il lui mit la main dessus. Il avait flairé un souffre-douleur résigné ; il l'empoigna.

Le matin, en se levant, il disait à Siméon ; « Fais mon lit. » Pendant le repas, il prenait les morceaux qui lui plaisaient dans l'assiette de Charlerie. Quand celui-ci recevait de sa mère des confitures ou quelques tablettes de chocolat, Rémond s'en emparait, les distribuait parmi les élèves, en disant : « C'est mon père qui m'envoie cela, » et ajoutait, en se tournant vers Siméon : « Tu n'en veux pas, toi ? » Enfin, lorsque Rémond Pichard avait commis quelque faute dont on recherchait l'auteur, il disait à sa victime : « Va dire que c'est toi ! » et il était obéi.

Charlerie n'aimait point son despote ; il l'admirait. Inventeur de jeux bruyants et compliqués, diseur de bons mots, conteur d'histoires mondaines, Rémond lui apparaissait comme un être à part. Lui, candide, il

considérait avec étonnement les allures viriles et la corruption précoce de son camarade. Il ne les enviait pas parce que, instinctivement, il sentait qu'il y avait en elles quelque chose de répréhensible; mais il en subissait l'influence dominatrice. Un jour, en entendant Rémond Pichard raconter avec maints détails qu'aux dernières vacances, près d'un lavoir, il avait pincé le bras d'une blanchisseuse, Siméon rougit considérablement; mais, levant les yeux, il regarda, comme on regarde l'Arc-de-Triomphe, l'être qui avait osé faire cela.

Catulle Mendès

(*La suite à la prochaine livraison*)

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*.)

Toutes les fois qu'un des mille hasards de la vie m'amènent à prendre place sur les banquettes d'un omnibus quelconque, j'ai l'habitude de m'adresser tout bas la phrase suivante : « Quels crimes a bien pu commettre ce gros monsieur qui est en face de moi pour que son visage respire ainsi la paix et le bonheur, et que ses yeux soient pleins de cette joie versée au cœur de l'homme par le sentiment du devoir inaccompli ? » Il est à remarquer en effet que les âmes scélérates habitent volontiers dans des corps d'aspect avenant. Molière a pris soin de donner à Tartuffe un air réjouissant de santé, et Shakespeare représente Yago comme un bon vivant qui boit sec et chante après boire. Qui sait si l'habitude invétérée du crime n'est pas le dernier mot de l'hygiène ?

Par contre, les faces ravagées, les yeux hagards, les fronts ridés appartiennent à ceux qui ont lutté vaillamment et fait jusqu'au bout leur devoir dans le combat de la vie. Les héros, les philosophes, les savants et les poètes ont généralement des visages dont l'aspect suffit à exciter chez les « *honnêtes gens* » une légitime méfiance. Et le gros monsieur dont je parle plus haut s'écrie toujours : « Oh! la mauvaise figure! » quand passe auprès de lui quelque amant de l'idéal dont les yeux reflètent tout le ciel.

Ces réflexions, dont la dangereuse frivolité a dû frapper déjà la partie sagace de mes lecteurs, me viennent à propos de cet excellent et généreux Eugène Despois qui traduisit Juvénal et vécut comme Thraséas avant de goûter la bonne mort, l'*Euthanasie*, dont parle Proudhon, récompense suprême de ceux qui n'ont pas malversé de leur destinée. S'il est vrai que le commerce de la vertu remplit l'âme d'allégresse, nul homme n'a goûté plus délicieusement la joie du bien, que ce vaillant champion de vérité et de justice que l'on nommait Eugène Despois. Et pourtant nul homme n'a exposé au regard des gens heureux de figure plus suspecte que la sienne. Souffrait-il de ne pouvoir s'identifier complétement avec l'idéal d'infinie justice que sa haute intelligence avait conçu, ou bien « *le morne regret des*

chimères absentes » avait-il terni l'éclat de ses yeux et sillonné son front de rides cruelles ? Je l'ignore, mais on eût dit, à le voir, qu'il expiait un ancien crime, celui peut-être d'avoir choqué la mode de son temps et péché contre les plus strictes convenances, en se donnant le ridicule suprême d'être héroïque dans un siècle bien élevé.

Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand quand fut accompli le crime du 2 décembre, Eugène Despois, qu'attendait un brillant avenir, aima mieux y renoncer fièrement pour offrir à la jeunesse l'exemple d'un maître auquel l'étude des lettres antiques avait donné l'âme de Caton ; et il refusa de s'incliner devant le grotesque César que la nation affolée mettait sur le pavois.

On vit alors ce professeur déjà illustre, descendre simplement de sa chaire et donner des leçons pour vivre. Ayant à choisir entre la fortune et la misère, Despois, sans hésiter, avait opté pour la misère, c'est-à-dire pour le devoir.

La plupart des maîtres que le hasard capricieux des concours investit étourdiment du droit d'enseigner se montrent jaloux d'entretenir chez les jeunes âmes qu'ils ont mission d'embellir une respectueuse indifférence. Despois sut toujours être pour ses élèves un ami, un aîné plein de tendresse et de patience ; tandis qu'un grand nombre de ses collègues croyaient s'acquitter amplement de leur tâche en informant les écoliers de l'habitude qu'avait Fenélon de se faire appeler le Cygne de Cambrai par les dames, Eugène Despois leur parlait avec chaleur de Justice et de Liberté ; il façonnait leurs âmes, tout en ornant leurs esprits, et fut toute sa vie, le « *vir bonus dicendi peritus* » que les anciens prenaient pour modèle.

L'Université a cru pouvoir se priver des services d'un tel professeur : elle l'a rejeté de son vieux sein de duègne. au mépris de sa dignité et de son intérêt. Libre à elle ! Mais le parti républicain, dont l'auteur du *Vandalisme révolutionnaire* fut une des gloires les plus pures, gardera précieusement le souvenir de cet homme de bien qui mit au service de la jeunesse les trésors de sa science et de sa vertu.

Henry Laujol

Lettre à M. le comte d'Arg***

SUR

LES SPECTACLES DE PARIS (1)

COMÉDIE-ITALIENNE : *Le Retour de tendresse*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, par MM. Anseaume et Mereau. — COMÉDIE-FRANÇOISE : *Zuma*, tragédie, par M. Lefèvre ; *Mustapha et Zéangir*, tragédie, par M. Champfort ; *Rome vaincue*, par M. Alexandre Parodi.

Paris, 28 septembre 1778.

Monsieur le comte, puisque, dans l'exil de votre province, vous êtes curieux de savoir les nouvelles de Paris, surtout en ce qui concerne les Spectacles, je ne pouvois pas manquer à vous écrire cette semaine. Nous

(1) Voir, à la fin de la livraison, la *Semaine parisienne* (mercredi 27 septembre).

ne saurions, Dieu merci, accuser de négligence les personnes chargées de présider à nos divertissements, et on peut dire que chaque jour est marqué ici par un plaisir nouveau.

Pour suivre l'ordre des temps, il faudroit vous entretenir d'abord de la Comédie-Italienne, où l'on a donné récemment la première représentation du *Retour de tendresse*, comédie en un acte, en vers, poème de M. Anseaume, musique de M. Mereau. Le *Retour de tendresse* est tiré de la *Réconciliation villageoise*, comédie en un acte, en prose, que feu M. Poinsinet avoit mise au théâtre d'après le plan qui lui en avoit été donné par M. de la Ribardière, en 1765. M. Anseaume a fait beaucoup de changements dans cette pièce, soit pour le plan, soit en la mettant en vers et en ariettes. L'intrigue en est fort simple, et fournit des scènes de caractère et de situation. Mais je sais, monsieur le comte, que le récit d'un amour champêtre ne tarderoit pas à incommoder un esprit sérieux comme est le vôtre; ce n'est pas à de telles bagatelles que vous pouvez employer le temps dérobé aux devoirs de votre charge. Je me hâte d'en arriver à des sujets d'entretien plus dignes d'un gentilhomme et d'un philosophe.

Vous n'êtes pas sans avoir été informé que, depuis bien des années déjà, une tourbe de novateurs impudents tente d'escalader les cîmes de notre Parnasse tragique.

L'origine du mal remonte, comme on sait, à M. Diderot. Ce philosophe fut un esprit éclairé, un cœur vraiment sensible; mais il eut le malheur de s'occuper du théâtre, auquel il s'entendoit assez mal. *Quid valeant humeri*, dit l'ami de Mécène. Les monstrueuses théories émises dans l'*Essai sur le genre dramatique sérieux* séduisirent, par leur nouveauté, un grand nombre de jeunes gens qui, dès lors, loin d'étudier et d'imiter humblement les incomparables modèles que l'Europe civilisée nous envie, se livrèrent à tous les écarts d'une imagination dévergondée. Or, je rougis d'avoir à le confesser : l'audace de ces Encelades paraissoit avoir été couronnée de succès; ils avoient (si j'ose employer une expression justement exclue du bon langage), ils avoient violé Melpomène.

Les personnes les plus considérables de l'état gémissoient de cette invasion des barbares dans le Temple du Goût; mais elles gémissoient en silence; leurs voix n'auroient pas été entendues au milieu des clameurs d'un public égaré. En un mot, il sembloit qu'on ne dût jamais revoir les temps où l'art illustre de la Tragédie florissoit encore, non pas aussi brillamment sans doute que sous le soleil de Louis, mais non sans éclat, où, à défaut du *Britannicus* de Racine, nous avions du moins l'*Arminius* de Campistron.

Mais, monsieur le Comte, il ne faut jamais désespérer de rien dans un pays comme le nôtre; le bon sens y est comme le soleil que parfois un nuage voile, mais qui reparoît bientôt plus éclatant qu'auparavant. Les Comédiens-François viennent de le prouver en représentant diverses tragédies qui n'ont pas laissé que de plaire aux abonnés et même à une bonne partie du parterre.

Je vous parlerai peu longuement de Zuma, qui a pour père le célèbre M. Lefèvre. La fable de cette pièce est entièrement d'imagination, et un peu romanesque; ce n'est donc pas à proprement parler une tragédie. On y voit une horde américaine se réfugier dans l'abyme des rochers du Pérou, loin de la cruauté des Espagnols, commandés par le fameux Pizarre. L'auteur pourroit objecter que l'exemple d'introduire des personnages barbares sur la scène a été donné par M. de Voltaire dans l'*Orphelin de la Chine*; mais nous répondrions à M. Lefèvre :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Il faut accorder un peu plus d'attention à *Mustapha et Zéangir*, tragédie de M. Champfort. L'auteur déjà connu par autant de succès qu'il a publié d'ouvrages, a ajouté de nouveaux lauriers à sa couronne par cette pièce qui a été accueillie à Paris avec le même enthousiasme qu'elle avoit été applaudie cette année et la précédente sur le théâtre de la Cour, à Fontainebleau.

Mais c'est surtout *Rome vaincue*, de M. Alexandre Parodi, qui doit nous occuper. Nous avons enfin une véritable tragédie où les unités de lieu et de temps sont suffisamment observées, et le nom de Rome, qui revient huit ou neuf cents fois dans la pièce, prouve que l'auteur a étudié suffisamment les grands modèles.

Je vous raconterai, en peu de mots, la fable de l'ouvrage :

Les légions romaines ont été vaincues à Cannes par l'armée d'Annibal. La description de la bataille trouve naturellement sa place au premier acte, dans un récit où l'auteur a pu déployer toutes les richesses de la poésie, et qui rappelle quelquefois, par la vigueur du langage, les bons morceaux de M. Lemierre. Les Pères conscrits, sans hésiter, attribuent la défaite de Rome à un crime ignoré, commis contre les divinités protectrices de la Cité. Ils décident que les dieux seront interrogés ; ceux-ci répondent, par la bouche du grand-prêtre, qu'une vestale a failli et que la ville ne peut être sauvée que par la mort de la coupable. L'oracle s'exprime naturellement avec l'obscurité qui convient à ces sortes de communications, et le Sénat décrète que la vierge criminelle sera recherchée et châtiée sans retard.

Vous voyez, monsieur le comte, que l'auteur ne s'écarte pas du bon chemin que lui ont tracé ses illustres prédécesseurs. Il est vrai qu'à l'Oracle il auroit pu ajouter un Songe ; mais il a voulu réserver ce puissant effet tragique pour une autre partie de son ouvrage. C'est une innovation dont vous ne lui ferez pas un crime, car je n'ignore pas que si vous réprouvez la licence, vous n'êtes pas l'ennemi d'une sage liberté.

Au second acte, on voit paroître le poète Ennius. Je vous entends d'ici, monsieur, vous vous récriez à ces mots. Votre bon goût se révolte à la pensée que l'on a fait entendre à des spectateurs policés un nom qui rappelle l'âge barbare des lettres romaines, et vous auriez sans doute préféré, en dépit de l'anachronisme, que l'auteur de l'*Énéide* eût remplacé l'auteur des *Annales de la République*. Je me sentis fort choqué moi-même, mais il faut avouer que le vieil et sauvage Ennius a été soigneusement dépouillé par M. Parodi de sa rudesse de langage, qu'il se montre fort honnête homme et excellent encyclopédiste, et qu'il n'est mis là que pour faire entendre aux suppôts de la Superstition la voix de la Raison humaine.

Ce poète donc (j'éviterai autant que possible de l'appeler par son nom), proteste contre l'usage d'ensevelir vivantes les Vestales qui ont obéi à la loi naturelle. Ce sont de nobles sentiments auxquels tous les cœurs sensibles ont applaudi. Mais Fabius ne se rend pas aux arguments du philosophe ; en compagnie du grand-pontife, il s'occupe de découvrir la jeune fille jugée criminelle, et, pour y parvenir, interroge un vieil esclave gaulois, commis à la garde et à l'entretien du temple. Ce personnage de l'esclave gaulois a paru aux bons juges une invention bien hardie. Il a semblé indigne de la majesté tragique qu'un homme réservé aux plus vils travaux fût mêlé à l'action. Quel chef-d'œuvre de Racine nous

montre un grand-prêtre ou un sénateur s'abaissant jusqu'à s'entretenir avec un esclave? Dans *La mort de Pompée*, Corneille introduit, il est vrai, le serviteur qui a recueilli les cendres du héros, mais combien la noblesse de son éloquence rachète la bassesse de son extraction! M. Parodi n'a pas assez médité cet exemple. Son esclave gaulois s'avilit encore, s'il est possible, par la singularité de ses discours. L'auteur, en inventant ce personnage *pittoresque*, — pour employer une expression familière aux prôneurs de l'Anglais Chekspir, — a peut-être voulu désarmer les partisans du nouveau système dramatique? Qu'il prenne garde. De telles condescendances, si elles se renouveloient, lui aliéneroient bientôt l'estime des véritables gens de goût.

Mais reprenons nótre récit. L'esclave ayant refusé de parler, les vestales à leur tour sont interrogées. L'une d'elles, Junia, se croit digne de mort, parce qu'elle a eu une vision dangereuse pour sa chasteté Son innocente erreur lui vaut les félicitations du grand-prêtre. Cependant, le temps presse. Comment forcer la coupable à se découvrir? Fabius annonce brusquement la mort supposée d'un soldat romain, nommé Lentulus, et l'une des vestales s'évanouit. Ainsi la vérité éclate. Mais Opimia, la jeune fille qui a rompu son vœu; est justement la propre nièce de Fabius. Vous concevez, monsieur le Comte, la surprise et le désespoir du sénateur. N'importe, il a l'âme toute romaine, et quand le grand-prêtre lui demande : « Que faut-il faire? » il répond : « Votre devoir! » On a trouvé qu'il y avait quelque chose de cornélien dans cette réponse.

Lentulus n'est pas mort. Sur les conseils du poète Ennius, il se résout à enlever sa maîtresse. L'esclave gaulois, ennemi des Romains, favorise cette fuite, dans la conviction que l'impunité de la vestale assurera la chute de Rome. Il vient de refermer la porte d'airain par laquelle les amants ont disparu, lorsqu'il est saisi par les licteurs de Fabius.

Cependant Opimia, digne fille des héros de sa race, s'est arrachée des bras de celui qu'elle adore et vient s'offrir elle-même en holocauste, pour le salut de la patrie. Rome agrée cette victime, et la tragédie seroit achevée si l'aïeule de la vèstale, l'aveugle Posthumia ne se précipitoit soudain dans la salle du Conseil. Là trouvent place des imprécations et des malédictions qui ont été admirablement déclamées par Mademoiselle Sainval.

Le cinquième acte se joue devant le caveau où sera ensevelie la triste Opimia. C'est en vain que Lentulus implore et menace le populaire romain, c'est en vain que l'aïeule redouble ses supplications; l'arrêt doit s'accomplir. Opimia mourroit de faim et de soif dans le sein de Vesta, si Posthumia, résolue à abréger du moins le supplice qui attend la vestale, ne la frappoit elle-même avec une tendre barbarie. La vengeance des dieux est satisfaite: on apprend soudain qu'Annibal loin de marcher sur Rome s'en retourne vers Capoue, — la seule faute de ce grand général! — et la vieille Posthumia rejoint dans le caveau funéraire la morte que l'on vient d'y déposer.

Vous conviendrez avec moi, monsieur le comte, que depuis bien longtemps les Comédiens-François n'avoient mis à la scène un ouvrage aussi conforme aux saines traditions, que celui qui nous occupe. Nul doute que, par ce coup d'éclat, ils n'aient voulu rompre définitivement avec les dangereux novateurs qui se vantoient de les avoir séduits. La véritable tragédie, comme le Phenix, renoît de ses cendres. Les vieux amateurs versent des larmes d'attendrissement et de joie sur les jeunes lauriers de M. Parodi.

Il est fâcheux, à vrai dire. que l'ouvrage de cet Eliacin, (permettez-

moi de lui donner un nom qui rappelle le chef-d'œuvre de la scène françoise), soit d'un bout à l'autre la plus ennuyeuse pièce du monde. On ne peut se dissimuler que, en ce qui concerne les caractères, l'action et les passions, elle ne se montre d'une pauvreté tout à fait misérable. On n'y sauroit découvrir un seul sentiment que d'autres auteurs n'aient cent fois exprimé avec une supériorité manifeste; et comme elle ne présente guère qu'une suite de froides expositions et de déclamations boursouflées, l'intérêt y est à peu près nul. En outre, le style de l'auteur est pitoyable. Si l'on excepte quelques morceaux où M. Parodi imite d'assez près le sublime langage de M. de Crébillon, on ne peut rencontrer quatre vers de suite qui ne se signalent par un outrage à la grammaire. La Rhétorique n'est pas moins offensée. L'incohérence des images est telle que l'on voit, au deuxième acte, Rome forger sur les trépieds de Vesta, *l'acier de sa grandeur au feu de la pudeur*. Et ces défauts qui seroient à peine excusables chez un écolier, se reproduisent à chaque instant et forment pour ainsi dire la trame de l'ouvrage entier.

Mais vous pensez bien, monsieur le Comte, que nous ne faisons pas ces aveux à des personnes mal intentionnées. Je ne les hasarde ici qu'à titre de confidences. *Rome vaincue* est une tragédie, cela nous suffit; elle s'inspire des vrais, des éternels modèles, voilà ce qu'il nous faut; elle est comme un défi jeté aux auteurs extravagants sous le triomphe desquels nous avons trop longtemps gémi, c'est tout ce que nous demandons. Les Comédiens-François pensent, je le gagerois, comme nous. Ils sont trop gens d'esprit pour n'avoir point reconnu la mince valeur de la pièce. Mais il s'agissoit de défendre la citadelle de la Tragédie; et n'ayant à leur disposition que l'ouvrage de M. Parodi, ils se sont vus réduits à le choisir. Ce n'est point la première fois qu'un Capitole sera sauvé de cette façon.

Pour ce qui est du public, qui a gardé une attitude satisfaisante, il n'étoit pas fort à craindre en cette conjoncture. Outre qu'il est assez indifférent à son ordinaire, et qu'il se montre peu jaloux de juger les choses d'après soi-même, il se laisse volontiers abuser par un étalage de grands sentiments exprimés en paroles ronflantes. De plus, il n'est pas éloigné de croire, par une étrange méfiance de sa propre compétence, qu'une chose très-ennuyeuse est peut-être une chose très-belle. Il va sans dire qu'on lui avoit fait la leçon à l'avance, et il s'agissoit pour lui d'admirer ou de paroître un sot.

Telle est, monsieur le Comte, la petite conspiration que nous avons ourdie pour la victoire de la bonne cause. Elle a complétement réussi. Vous eussiez ri de bon cœur en voyant, le jour de la première représentation, la fureur impuissante et la mine déconfite de nos adversaires. Ce qui les humilioit surtout dans notre triomphe, c'étoit le piètre mérite de l'œuvre à qui nous le devions; leur défaite n'en étoit que plus honteuse; et à ce point de vue, vous le reconnaîtrez vous-même, monsieur le Comte, il est fort heureux que la tragédie de M. Parodi soit de tout point exécrable.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'estime que je vous dois. etc.

Mulot de la Cardière

LA SEMAINE PARISIENNE

Les Actualités

Dimanche 24 *septembre*. — On annonce la mort de M. Eugène Despois. La mémoire de cet honnête homme, qui fut un bon écrivain, vivra dans tous les cœurs et dans tous les esprits.

Lundi 25 *septembre*. — Première représentation de *l'Avant-Scène*, au Palais-Royal. On rit beaucoup sur le théâtre, un peu plus que dans la salle. Mais la pièce, qui, ce soir, ne réussit qu'à moitié, demain réussira peut-être tout à fait. La mauvaise ou bonne humeur du public est pour beaucoup dans ces sortes d'affaires. Ravel, Gil-Pérès, Lassouche, sont toujours d'admirables bouffons. A entendre M. Fusier, on serait tenté de croire que ce nouveau venu a avalé tout un orchestre, petit à petit, sans doute, et en commençant par la petite flûte, pour s'habituer.

Mardi 26 *septembre*. — Réouverture de l'Athénée. Monsieur Polichinelle est devenu *il signor Pulcinella*, mais il est resté Monsieur Polichinelle. Ne vous attendez pas à voir le mime Napolitain, à la souquenille blanche, au demi-masque noir, pierrot par l'habit, arlequin par la face, qui méprise le macaroni, même accommodé au fromage de cavale, s'il ne file pas de Naples jusqu'à Rome. — Il serait amusant de comparer les différents polichinelles. Le nôtre, fantoche à deux bosses, né sous Henri IV, caricature peut-être du Béarnais, est assez bon enfant, malgré ses graves peccadilles; mais le Punch est féroce, et le Karagueuz est obscène. — MM Marc Leprevost et Léon Beauvallet se sont bornés à arranger pour les grandes personnes la vieille pièce des Marionnettes. Mlle Bade est fort piquante sous les traits de Mme Polichinelle; il y a peu de maritornes aussi réjouissantes que Mlle Betty; M. Montrouge est un polichinelle amusant, et tout cela serait très-gai, si la pièce l'était un peu.

Mercredi 27 *septembre*. — A la Comédie Française, première représentation de *Rome vaincue*, tragédie en cinq actes, de M. Alexandre Parodi. M. Maubant joue le rôle de Fabius, comme il joue le rôle de Burrhus, c'est-à-dire avec une grande noblesse d'attitude et de gestes. Sous les traits du vieil esclave gaulois, M. Mounet-Sully se montre d'une étrangeté quelque peu maniérée; il affecte avec une singulière persistance la posture du colosse de Rhodes et l'on dirait qu'il regarde passer entre ses jambes des vaisseaux imaginaires. M. Laroche (Lentulus), a obtenu un succès très-grand et très-légitime. On parlait depuis longtemps de Mlle Dudlay, qui nous vient de Belgique; elle a du talent, c'est certain, et on l'a fort bien accueillie. Il faut bien reconnaître que par instants elle blaise un peu; mais c'est là un défaut dont elle se corrigera aisément; et si elle ne s'en corrige pas, on y verra un charme de plus. — Quant à Mlle Sarah Bernhart, proclamons hautement qu'elle a créé en grande comédienne le rôle de l'Aïeule. Elle, si gracieuse, si frêle même, elle a révélé une puissance farouche. L'émotion, en dépit des vers déclamatoires de M. Parodi, a gagné tout le monde, et l'on a cru un instant que *Rome vaincue* était une bonne pièce.

Jeudi 28 *septembre*. — Aucun événement. Nous visitons une dernière fois l'exposition de l'Union Centrale. Nous sommes frappés des progrès récemment réalisés dans la céramique par M. Milet, qui parmi les nouveau-venus nous paraît appelé à un très-brillant avenir. L'emploi de ses pâtes colorées qui se prêtent si bien à la fantaisie du peintre, a permis aux artistes qui ont coopéré à l'œuvre de M. Milet de rester eux-mêmes, tout en nous montrant une diversité de manières qu'on ne rencontre que fort rarement dans la céramique. La hardiesse de touche de MM. Haquette et Riballier se marie à la peinture fine et douce de MM. d'Eaubonne et Richard, les oiseaux cabriolants et les fleurs de M. Belet font très-bon effet à côté des teintes heureuses de M. Lavidière. M. Milet prend dès aujourd'hui une place des plus honorables parmi nos meilleurs céramistes.

Vendredi 29 *septembre*. — Pour la réouverture du théâtre du Château-d'Eau, première représentation du *Crime de Villefranche*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Maurice Coste et Nezel. Rouvrir, c'est bien; ne pas refermer, c'est mieux.

Samedi 30 *septembre*. — La *Librairie de l'Eau-forte* met en vente deux éditions d'un haut ragoût artistique, l'une sérieuse, l'autre un peu folle. Les *Cloches* d'Edgar Poe ont été traduites par le poète Emile Blémont avec une préoccupation de la sonorité et du rhythme qui en font presque un poème original : Quatre Eaux-fortes de Henry Guérard, sur Japon, d'un aspect doux et terrible,

singularisent cet ouvrage, qui sera bientôt fort rare, car il a été tiré à très-peu d'exemplaires. L'édition folle se compose de Contes Galants en vers libres, comme le dit assez plaisamment l'annonce de l'éditeur, et l'on voit que les antiques lauriers de Lafontaine ont troublé la tête de M. Auguste Saulière. Dix Eaux-fortes de Somm, dix chefs-d'œuvre de grâce et de délicatesse placent ce livre au rang des merveilles.

Jean Prouvaire

Les Souvenirs

24 *septembre* 1844. — Une première représentation au Palais-Royal, pour les débuts de Mlle Duverger. « Et ceci se passait dans des temps très-anciens, » temps ingénus où le théâtre du Palais-Royal pouvait représenter un vaudeville sentimental intitulé *Fiorina!* Au second acte, on voit apparaître la grande-duchesse de Gérolstein. La pièce, qui n'est pas encore de MM. Meilhac et Halévy, est signée de deux noms alors célèbres : Mélesville et Carmouche. O fuite des gloires humaines!

25 *septembre* 1829. — Achille Devéria vient de publier un portrait de Victor Hugo; on lit dans la *Revue de Paris :* « La ressemblance est réelle et frappante; l'expression de l'âme et du talent de M. Victor Hugo ne l'est pas moins; il semble qu'un rayon intérieur, un pâle éclair se brise, se reflète, et joue sur les contours de ce front immense et de cette noble et grave figure. Il est impossible de ne pas faire reposer un glorieux avenir sur cette tête de vingt-sept ans. »

26 *septembre* 1824. — La Comédie-Française répète généralement le *Mari à bonnes fortunes*, de Casimir Bonjour. On fête d'avance le succès de l'auteur. « M. Bonjour, dit le *Globe*, est aussi heureux que l'ordonnance de l'abolition de la censure. »

27 *septembre* 1829. — On lit assez peu un discours en vers composé par M. Casimir Delavigne pour une représentation solennelle donnée, à Rouen, en l'honneur de Pierre Corneille. L'auteur des *Messéniennes* se hasarde à insulter quelque peu les vivants, sous le prétexte facile d'honorer les morts :

> Quand un peuple nouveau de rimeurs en démence

(Les rimeurs en démence se nommaient alors Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, etc.)

> Tenterait d'ébranler leur renommée immense,

(La renommée, que personne n'attaquait, de Racine et de Voltaire, et sans doute aussi celle plus attaquable de leurs imitateurs serviles.)

> On verrait tous ces nains sans haleine et sans voix

(Naturellement, les Nains, c'étaient encore Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, etc.)

> En soulevant le roc retomber sous son poids;
> Dussent ils, pour tromper le bon goût qui réclame,
> Des éclairs de Brébœuf ressusciter la flamme,
> Evoquer Chapelain des ombres du tombeau
> Et de Ronsard éteint rallumer le flambeau.

Voilà qui est bien appliqué, comme on dit : il ne manque rien à cette prophétie que de s'être réalisée.

28 *septembre* 1844. — *Les Grotesques* de Théophile Gautier paraissent chez l'éditeur Desessart.

29 *septembre* 1822. — M. Thiers, frais débarqué de sa province, vient de se révéler, comme critique d'art, dans le *Constitutionnel*. Le correspondant anonyme d'un prince étranger écrit à ce propos : « M. Thiers, jeune écrivain qui a fait une incursion dans les Pyrénées, et dont on lit le journal avec beaucoup de plaisir. Amateur éclairé, il juge nos peintres avec succès, quoique parfois il se montre d'un goût bizarre. » *Initium gloriæ*.

30 *septembre* 1816. — Première représentation, au théâtre du Vaudeville, des PAGES EN VACANCES. Les auteurs paraissent avoir gardé un prudent *incognito*. Il y avait là-dedans un certain nombre de dames en maillot, dont l'histoire n'a pas enregistré les noms. « Plus ça change, plus c'est la même chose. »

Spiagudry

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON, Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35

Abonnements exceptionnels : UN MOIS 3 FRANCS

Ces abonnements donnent droit à recevoir gratuitement les

VA-NU-PIEDS

N. B — *Tous les abonnements d'un mois (quatre livraisons), partent du dimanche 10 septembre et prennent fin le 1er octobre.*

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

2, rue de Châteaudun, 2.

VIENNENT DE PARAITRE :

LES VA-NU-PIEDS

Par LÉON CLADEL

Un magnifique volume grand in-8°

Illustré par MM. FRÉDÉRIC REGAMEY, DANIEL VIERGE, ERNEST PICHIO, FRÉDÉRIC CHEVALIER, HENRI GUÉRARD, JULES MARTIN, JEAN MASSIEU, HANRIOT, INGOMAR, JEAN LUBIN, ETC., ETC.

PRIX : 3 fr.

L'APRÈS-MIDI D'VN FAVNE

EGLOGVE

PAR STÉPHANE MALLARMÉ

Avec Frontispice, Fleuron, Cul-de-Lampe et Ex-Libris en deux couleurs

PAR MANET

Pour paraître prochainement :

LA DEUXIÈME ÉDITION DE

LES AMOURS PROFONDES

PAR ADELPHE FROGER

POÈMES TRISTES. — LES AMOURS PROFONDES

Viennent de paraître :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Un magnifique volume de 400 pages grand in-8°, orné d'une eau-forte et imprimé en caractères anciens sur très-beau papier.

Il a été tiré 65 exemplaires de luxe, numérotés : 25 sur papier de Hollande 20 francs) ; 25 sur papier de Chine (40 fr.) et 15 sur papier Whatman (40 fr.)

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Deuxième livraison

8 Octobre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON, Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

Voir à la troisième page de la couverture la liste des PRIMES GRATUITES offertes aux nouveaux abonnés.

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

CHANSONS SUR DES AIRS CONNUS

I

La Lune

AIR : *Au clair de la lune.*

Au clair de la lune
Brillent follement
Ta prunelle brune
Et ton sein charmant.
Pâle Cidalise,
Ton front sans rival
Eclaire Venise
Et son carnaval.

Cachant sous ton masque
Un sourire amer,
Tu t'en vas, fantasque,
Sur la vaste mer.
Et frottant son aile
A ton casaquin,
Voilà Pulcinelle
Avec Arlequin!

Voilà Scaramouche
Et don Spavento,
Et Scapin farouche
Dans son vert manteau;
Et, comme Tityre
Près d'Amarillys,
Pierrot qui s'étire,
Mince comme un lys.

Zerbin, dans sa fièvre,
Après Mezzetin,
Baise à pleine lèvre
Tes bras de satin.

Verse-leur l'ivresse!
O toi qui me plus,
Folle charmeresse,
Je ne t'aime plus.

Je ris, ma guitare
Chante un air moqueur;
Pourtant c'est bizarre,
J'ai froid dans le cœur.
Et je vois la lune
Dans l'ardente nuit
Frissonner, comme une
Clarté qui s'enfuit.

Phœbé, la perverse,
Peut-être à son tour
S'allanguit et verse
Des larmes d'amour.
Et son char l'emporte,
Dans la nuit en feu,
Désolée et morte
Au fond du ciel bleu.

II

Les Belles Filles

AIR : *Giroflé-Girofla.*

— Oh! ça, les belles filles,
Qu'on s'en vienne avec nous!
Laissez-là vos aiguilles,
  Le printemps est doux.

Avril chante et murmure;
Nous irons dans les bois
Mêler sous la ramure
  La danse et les voix!

Narguant l'hiver morose,
Notre cœur chante aussi;
Venez, lèvres de rose!
  — Messieurs, grand merci!

Comme ont fait nos aïeules,
Sans souci des amants
Nous irons toutes seules
Dans les bois charmants.

Nous verrons la paresse
Des étangs onduleux,
Dont la brise caresse
Les riants flots bleus.

Et le ciel s'y reflète !
Nous allons, nous allons
Cueillir la violette
Dans les frais vallons.

Nous danserons des rondes,
En livrant au soleil
Nos chevelures blondes
Faites d'or vermeil,

Ayant l'oubli superbe
Dans nos cœurs ingénus,
Et nous sentirons l'herbe
Toucher nos pieds nus !

— Si l'Amour vous rencontre ?
— Taisez-vous, taisez-vous !
Si ce chasseur nous montre
Son regard jaloux,

Nous lui dirons : « Beau masque
Porte ailleurs les tourments
Et le bonheur fantasque
De tes faux serments ! »

« Nous courons sous les chênes
Librement, tout le jour,
Sans ennuis et sans chaînes ;
Laissse-nous, Amour ! »

« Après nos folles courses,
Dans le creux de nos mains
Nous buvons l'eau des sources
Au bord des chemins. »

« Et ce sont là nos fêtes,
— Garde l'ombre et les pleurs ! —
De poser sur nos têtes
Des chapeaux de fleurs. »

« L'heure est charmante et folle ;
Mille oiseaux des buissons
A la brise qui vole
Jettent leurs chansons. »

« Le bois fait sa toilette ;
Nous voilà, mais c'est pour
Cueillir la violette ;
Bon voyage, Amour ! »

L'air joyeux nous invite,
Plein de purs diamants,
Envolons-nous bien vite
Dans les bois charmants !

Théodore de Banville

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Non, jamais on ne se douterait des idées de férocité qui peuvent pousser au fond d'une cervelle de pochard, une cervelle pareille à une éponge tombée dans un baquet d'eau-de-vie. Une après-midi, par exemple, Lalie, après avoir tout rangé, jouait avec ses enfants. La fenêtre était ouverte, il y avait un courant d'air, et le vent engouffré dans le corridor poussait la porte par légères secousses.

— C'est monsieur Hardi, disait la petite. Entrez donc, monsieur Hardi Donnez-vous donc la peine d'entrer.

Et elle faisait des révérences devant la porte, elle saluait le vent. Henriette et Jules, derrière elle, saluaient aussi, ravis de ce jeu-là, se tordant de rire comme si on les avait chatouillés. Elle était toute rose de les voir s'amuser de si bon cœur, elle y prenait même du plaisir pour son compte, ce qui lui arrivait le trente-six du mois.

— Bonjour, monsieur Hardi. Comment vous portez-vous, monsieur Hardi ?

Mais une main brutale poussa la porte, le père Bijard entra. Alors, la scène changea ; Henriette et Jules tombèrent sur leur derrière, contre le

mur, tandis que Lalie terrifiée restait au beau milieu d'une révérence. Le serrurier tenait un grand fouet de charretier tout neuf, à long manche de bois blanc, à lanière de cuir terminée par un bout de ficelle mince. Il posa ce fouet dans le coin du lit, il n'allongea pas son coup de soulier habituel à la petite, qui se garait déjà en présentant les reins. Un ricanement montrait ses dents noires, et il était très-gai, très-soûl, la trogne allumée d'une idée de rigolade.

— Hein? dit-il, tu fais la traînée, bougre de trognon! Je t'ai entendue danser d'en-bas... Allons, avance! Plus près, nom de Dieu! et en face; je n'ai pas besoin de renifler ton moutardier. Est-ce que je te touche, pour trembler comme un quiqui?... Ote-moi mes souliers.

Lalie, épouvantée de ne pas recevoir sa tatouille, redevenue toute pâle, lui ôta ses souliers. Il s'était assis au bord du lit, il se coucha habillé, resta les yeux ouverts à suivre les mouvements de la petite dans la pièce. Elle tournait, abêtie sous ce regard, les membres travaillés peu à peu d'une telle peur, qu'elle finit par casser une tasse. Alors, sans se déranger, il prit le fouet, il le lui montra.

— Dis donc, le petit veau, regarde ça; c'est un cadeau pour toi. Oui, c'est encore cinquante sous que tu me coûtes... Avec ce joujou-là, je ne serai pas obligé de courir, et tu auras beau te fourrer dans les coins. Veux-tu essayer?... Ah! tu casses les tasses!... Allons, houp! danse donc, fais donc des révérences à monsieur Hardi!

Il ne se souleva seulement pas, vautré sur le dos, la tête enfoncée dans l'oreiller, faisant claquer le grand fouet par la chambre, avec un vacarme de postillon qui lance ses chevaux. Puis, abattant le bras, il cingla Lalie au milieu du corps, l'enroula, la déroula comme une toupie. Elle tomba, voulut se sauver à quatre pattes; mais il la cingla de nouveau et la remit debout.

— Hop! hop! gueulait-il, c'est la course des bourriques!... Hein? très-chouette, le matin, en hiver; je fais dodo, je ne m'enrhume pas, j'attrape les veaux de loin, sans écorcher mes engelures... Dans ce coin-là, touchée, margot! Et dans cet autre coin, touchée aussi! Et dans cet autre, touchée encore! Ah! si tu te fourres sous le lit, je cogne avec le manche... Hop! hop! à dada! à dada!

Une légère écume lui venait aux lèvres, ses yeux jaunes sortaient de leurs trous noirs. Lalie, affolée, hurlante, sautait aux q atre angles de la pièce, se pelotonnait par terre, se collait contre les murs; mais la mèche mince du grand fouet l'atteignait partout, claquant à ses oreilles avec des bruits de pétard, lui pinçant la chair de longues brûlures. Une vraie danse de bête à qui on apprend des tours. Ce pauvre petit chat valsait, il fallait voir! les talons en l'air comme les gamines qui jouent à la corde et qui crient : Vinaigre! Elle ne pouvait plus souffler, rebondissant d'elle-même ainsi qu'une balle élastique, se laissant taper, aveuglée, lasse d'avoir cherché un trou. Et son loup de père triomphait, l'appelait vadrouille, lui demandait si elle en avait assez et si elle comprenait suffisamment qu'elle devait lâcher l'espoir de lui échapper, à cette heure.

Mais Gervaise, tout d'un coup, entra, attiré par les hurlements de la petite. Devant un pareil tableau, elle fut prise d'une indignation furieuse.

— Ah! la saleté d'homme! cria-t-elle. Voulez-vous bien la laisser, brigand! Je vais vous dénoncer à la police, moi!

Bijard eut un grognement d'animal qu'on dérange. Il bégaya :

— Dites donc, vous, la Tortillard! mêlez-vous un peu de vos affaires. Il faut peut-être que je mette des gants pour la trifouiller... C'est à la seule

fin de l'avertir, vous voyez bien, histoire simplement de lui montrer que j'ai le bras long.

Et il lança un dernier coup de fouet qui atteignit Lalie au visage. La lèvre supérieure fut fendue, le sang coula. Gervaise avait pris une chaise, voulait tomber sur le serrurier. Mais la petite tendait vers elle des mains suppliantes, disait que ce n'était rien, que c'était fini. Elle épongeait le sang avec le coin de son tablier, et faisait taire ses enfants qui pleuraient à gros sanglots, comme s'ils avaient reçu la dégelée de coups de fouet.

Lorsque Gervaise songeait à Lalie, elle n'osait plus se plaindre. Elle aurait voulu avoir le courage de cette bambine de huit ans, qui en endurait à elle seule autant que toutes les femmes de l'escalier réunies. Elle l'avait vue au pain sec pendant trois mois, ne mangeant pas même des croûtes à sa faim, si maigre et si affaiblie, qu'elle se tenait aux murs pour marcher; et, quand elle s'était risquée à lui porter des restants de viande en cachette, elle avait senti son cœur se fendre, en la regardant avaler ces restants avec de grosses larmes silencieuses, par petits morceaux, parce que son gosier rétréci ne laissait plus passer la nourriture. Toujours tendre et dévouée malgré ça, d'une raison au-dessus de son âge, remplissant ses devoirs de petite mère, jusqu'à mourir de sa maternité, éveillée trop tôt dans son innocence frêle de gamine. Aussi Gervaise prenait-elle exemple sur cette chère créature de souffrance et de pardon, essayant d'apprendre d'elle à taire son martyre. Lalie gardait seulement son regard muet, ses grands yeux noirs résignés, au fond desquels on ne devinait qu'une nuit d'agonie et de misère. Jamais une parole, rien que ses grands yeux noirs, ouverts largement.

C'est que, dans le ménage des Coupeau, le vitriol de l'Assommoir commençait à faire aussi son ravage. La blanchisseuse voyait arriver l'heure où son homme prendrait un fouet comme Bijard, pour mener la danse. Et le malheur qui la menaçait, la rendait naturellement plus sensible encore au malheur de la petite. Oui, Coupeau filait un vilain coton. L'heure était passée où le cric lui donnait des couleurs. Il ne pouvait plus se taper sur le torse, et crâner, en disant que le sacré chien l'engraissait; car à la vérité, sa vilaine graisse jaune des premières années avait fondu, et il tournait au sécot, il se plombait, avec des tons verts de macchabée pourrissant dans une mare. L'appétit, lui aussi, était rasé. Peu à peu, il n'avait plus eu de goût pour le pain, il en était même arrivé à cracher sur le fricot. On aurait pu lui servir la ratatouille la mieux accommodée, son estomac se barrait, ses dents molles refusait de mâcher. Pour se soutenir, il lui fallait sa chopine d'eau-de-vie par jour; c'était sa ration, son manger et son boire, la seule nourriture qu'il digérât. Le matin, dès qu'il sautait du lit, il restait un gros quart d'heure plié en deux, toussant et claquant des os, se tenant la tête et lâchant de la pituite, quelque chose d'amer comme chicotin qui lui ramonait la gorge. Ça ne manquait jamais, on pouvait apprêter Thomas à l'avance. Il ne retombait d'aplomb sur ses pattes qu'après son premier verre de consolation, un vrai remède dont le feu lui cautérisait les boyaux. Mais, dans la journée, les forces reprenaient. D'abord, il avait senti des chatouilles, des picotements sur la peau, aux pieds et aux mains; et il rigolait, il racontait qu'on lui faisait des minettes, que sa bourgeoise devait mettre du poil à gratter entre les draps. Puis, ses jambes étaient devenues lourdes, les chatouilles avaient fini par se changer en crampes abominables qui lui pinçait la viande comme dans un étau. Ça, par exemple, lui semblait moins drôle. Il ne riait plus, s'arrêtait court

sur le trottoir, étourdi, les oreilles bourdonnantes, les yeux aveuglés d'étincelles. Tout lui paraissait jaune, les maisons dansaient, il festonnait trois secondes, avec la peur de s'étaler. D'autres fois, l'échine au grand soleil, il avait un frisson pareil à une eau glacée coulant de ses épaules sur son derrière. Ce qui l'enquiquinait le plus, c'était un petit tremblement de ses deux mains; la main droite surtout devait avoir commis un mauvais coup, tant elle avait des cauchemars. Nom de Dieu! il n'était donc plus un homme, il tournait à la vieille femme! Il tendait furieusement ses muscles, il empoignait son verre, pariait de le tenir immobile, comme au bout d'une main de marbre; mais, le verre, malgré son effort, dansait le chahut, sautait à droite, sautait à gauche, avec un petit tremblement pressé et régulier. Alors, il se le vidait dans le coco, furieux, gueulant qu'il lui en faudrait des douzaines et qu'ensuite il se chargeait de porter un tonneau sans remuer un doigt. Gervaise lui disait au contraire de ne plus boire, s'il voulait cesser de trembler. Et il se fichait d'elle, il buvait des litres à recommencer l'expérience, s'enrageant, accusant les omnibus qui passaient de lui bousculer son liquide.

Au mois de mars, Coupeau rentra un soir trempé jusqu'aux os; il revenait avec Mes-Bottes de Montrouge, où ils s'étaient flanqué une ventrée de soupe à l'anguille; et il avait reçu une averse, de la barrière des Fourneaux à la barrière Poissonnière, un fier ruban de queue. Dans la nuit, il fut pris d'une sacrée toux; il était très-rouge, galopé par une fièvre de cheval, battant des flancs comme un soufflet crevé. Quand le médecin des Boche l'eut vu le matin, et qu'il lui eut écouté dans le dos, il branla la tête, il prit Gervaise à part pour lui conseiller de faire porter tout de suite son mari à l'hôpital. Coupeau avait une fluxion de poitrine.

Et Gervaise ne se fâcha pas, bien sûr. Autrefois, elle se serait plutôt fait hacher que de confier son homme aux carabins. Lors de l'accident, rue de la Nation, elle avait mangé leur magot, pour le dorloter. Mais ces beaux sentiments-là n'ont qu'un temps, lorsque les hommes tombent dans la crapule. Non, non, elle n'entendait plus se donner un pareil tintoin. On pouvait le lui prendre et ne jamais le rapporter, elle dirait un grand merci. Pourtant, quand le brancard arriva et qu'on chargea Coupeau comme un meuble, elle devint toute pâle, les lèvres pincées; et si elle continuait à rognonner et à trouver que c'était bien fait, son cœur n'y était plus, elle aurait voulu avoir seulement dix francs dans sa commode, pour ne pas le laisser partir. Elle l'accompagna à Lariboisière, regarda les infirmiers le coucher, au bout d'une grande salle, où les malades à la file, avec des mines de trépassés, se soulevaient et suivaient des yeux le camarade qu'on amenait; une jolie crevaison là-dedans, une odeur de fièvre à suffoquer et une musique de poitrinaire à vous faire cracher vos poumons; sans compter que la salle avait l'air d'un petit Père-Lachaise, bordée de lits tout blancs, une vraie allée de tombeaux. Puis, comme il restait aplati sur son oreiller, elle s'en alla, ne trouvant pas un mot à lui dire, n'ayant malheureusement rien dans sa poche pour le soulager. Au centre de la place, en face de l'hôpital, elle se retourna, elle jeta un coup d'œil sur le monument. Et elle pensait aux jours d'autrefois, lorsque Coupeau, perché au bord des gouttières, posait là haut ses plaques de zinc, en chantant dans le soleil. Il ne buvait pas alors, il avait une peau de fille. Elle, de sa fenêtre de l'hôtel Boncœur, le cherchait, l'apercevait au beau milieu du ciel; et tous les deux agitaient des mouchoirs, s'envoyaient des risettes par le télégraphe. Oui, Coupeau avait travaillé là haut, en ne se dou-

tant guère qu'il travaillait pour lui. Maintenant, il n'était plus sur les toits, pareil à un moineau rigoleur et putassier; il était dessous, il avait bâti sa niche à l'hôpital, et il y venait crevé, la couenne rapeuse. Mon Dieu, que le temps des amours semblait loin, aujourd'hui!

Emile Zola

La suite à la prochaine livraison)

LETTRE (1)

A Stéphane Mallarmé

(VERS INÉDITS)

Votre lettre bienvenue
Est arrivée au moment
Où, par derrière la nue,
Glissait un rayon charmant.

Oui, la pluie avait fait trève,
Un chacun se promenait,
Et je voyais dans un rêve
Avril qui nous revenait.

Un soleil doux, efficace,
Faisait clair l'air embaumé,
J'y réchauffais ma carcasse
De vieux héron déplumé.

Et ces deux aimables choses,
Le soleil et l'amitié,
Combinaient leurs teintes roses.
J'en pris le mal en pitié.

J'apaisai la violence
De mon « zona, » de la voix
Dont le vieux Job dit : Silence!
Au petit comte Gorlois.

Et toute l'après-dînée,
Grisé des parfums épars,
J'allai, l'âme illuminée,
Courir le long des remparts.

---

(1) Voir à la fin de la livraison LA SEMAINE UNIVERSELLE (*Paris, vendredi* 6 *octobre*)

Donc, on va bien chez Lemerre!
Dans le passage Choiseul,
On est, nonobstant frimaire,
Gai comme au pied d'un tilleul.

Et les poëtes candides,
Bravant les futurs trépas,
Rêvent des succès splendides
Qui luiront, n'en doutons pas.

Oui, ces temps promis sont proches,
Nous verrons l'âge rêvé
Où l'or, crevant nos sacoches,
Bondira sur le pavé.

Couverts d'habits magnifiques,
Nous marcherons, indulgents,
Sur la pourpre, — pacifiques
Envers les méchantes gens.

En attendant que rayonne
L'aurore de ce beau jour,
Dans la ville de Bayonne,
Je me renferme en ma tour.

Au coin de la cheminée,
Je me blottis, car souvent
J'entends, toute la journée,
L'âpre fanfare du vent.

Et puis, toujours de la pluie!
Aussi, par instants lassé,
De tout mon poids je m'appuie
Sur mon vieux fauteuil froissé.

Mais je vois ma douce femme
Aller, venir, et je sens,
Quand elle passe, mon âme
Suivre ses pas caressants.

Et, les yeux mouillés, j'admire
Ce cœur humble et grand; alors
A pleins poumons je respire,
Je suis fort parmi les forts.

Et voulant qu'elle soit fière
De moi plus tard, je reprends
La besogne familière :
J'arrête les vers errants.

Je redemande à la lyre
Une meilleure chanson,
Pendant que son bon sourire
Illumine la maison.

Et puis, nous avons Javotte,
Un manchon qui piaule; enfin,
Cosette, toujours dévote
Au lit, et pleine de faim.

Puissent vous trouver en joie,
Vous et les vôtres, ami,
Ces mots que je vous envoie,
Veillant, songeant à demi.

Il est tard, la bise pleure,
Les ombres vont s'amasser,
Le lit m'attend et c'est l'heure
Où je commence à tousser.

Albert Glatigny

Bayonne, décembre 1872.

SIMÉON CHARLERIE

(Suite).

Cependant, Rémond Pichard quitta bientôt le collége où il avait peu appris et beaucoup enseigné. Il avait seize ans.

— Adieu, dit-il à Siméon, tu es mon ami; je t'ai aidé de mon expérience: si nous nous retrouvons dans le monde, je t'aiderai encore. En toute circonstance, tu me trouveras prêt à te soutenir de mes conseils. Tu n'es pas fort; tu auras besoin de moi. Maintenant je crois que tu as dix francs dans une tirelire ; va me les chercher.

Siméon courut et apporta les dix francs.

— Très-bien, dit Rémond. Si tu avais donné cet argent à un ingrat, il n'aurait pas manqué de te dire: « Je vous le rendrai, » et il te l'aurait peut-être rendu : mais moi je te dis: « Tu ne le reverras jamais, » parce

que je suis ton ami. Seulement, viens m'embrasser. Voilà comment j'entends l'amitié.

Siméon, en pleurant de tendresse, embrassa son camarade, puis ils se séparèrent.

Siméon fut stupéfait d'être libre. Il en fut gêné aussi. Rémond Pichard, qui lui évitait la peine de penser, lui manqua. Il proposa à chaque élève tour à tour de lui faire son lit. Tous les élèves, naturellement, consentirent; mais ils consentaient, ils n'ordonnaient pas. Il n'y avait rien d'obligatoire pour Siméon dans ce qu'il faisait. Il n'obéissait pas, il rendait service. Sans concevoir pourquoi, il n'était pas satisfait. Pendant le repas il offrait sa part, avant d'y toucher, à son voisin, mais celui-ci, en acceptant d'ailleurs, lui disait merci. Jamais Rémond Pichard ne lui avait dit merci. Siméon, dont les idées étaient obscures, répétait souvent dans la solitude de son indépendance : « C'était mon ami, celui-là ! »

Peu à peu, à force de compulser patiemment des volumes d'histoire et des dictionnaires, il était parvenu, non pas à comprendre ce qu'ils contenaient, mais à l'apprendre par cœur. La géographie eut même quelque attrait pour lui, à cause de la mappe-monde et des cartes. Là, il concevait parce qu'il voyait. Il en arriva à dessiner de mémoire, avec tous leurs détails de versants et de fleuves, de forêts et de sables, des régions très-compliquées, sans omettre la plus petite ville dont le nom, tracé d'une écriture méticuleuse, enjambait de sa dernière lettre, comme d'un pont, la mince ligne blanche et noire qui figurait un fleuve.

En ce qui concerne les choses littéraires et philosophiques, il se maintenait dans une stupéfaction perpétuelle.

Néanmoins, vers la fin de sa dix-neuvième année, il savait à peu près de quoi être reçu bachelier. Il subit l'examen et fut admis, avec compassion.

C'était, à cette époque, un grand garçon extraordinairement gras, aux yeux de veau, au nez large, sans front sous des cheveux jaunes. Il avait la lèvre inférieure pendante, mais sans bassesse, étant faible et bon. Il marchait d'un pas sourd et craintif, comme on marche dans la chambre d'un malade. Ses bras, presque toujours appliqués verticalement à son corps, ne se hasardaient qu'à des gestes rares, et, une fois osés, les maintenaient plus longtemps qu'il n'était nécessaire, ce qui produisait de burlesques désaccords entre le geste et la parole; mais cet inconvénient n'était pas grave, parce que Siméon parlait peu. En somme, il avait l'air pesant et excellent.

Bachelier, Siméon Charlerie retourna auprès de sa famille qui, à l'occasion de l'examen glorieusement subi, donna un dîner où furent invités tous les personnages importants de la ville. Prié de montrer un échantillon de sa science par les bonnes gens qui se souvenaient, les larmes aux yeux, de l'avoir entendu autrefois dire *la Grenouille et le Bœuf*, il récita, non sans rougir, quelques pages de Malebranche sur la vision de Dieu. Ce petit divertissement fut très-goûté. Une vieille dame qui tenait le bureau de poste s'écria :

— C'est une belle chose que de parler latin !

Enfin, Siméon eut un succès. M. Charlerie disait modestement :

— C'est moi qui ai commencé son éducation.

— On le voit bien, chuchota un gros homme qui faisait la chronique locale dans le chef-lieu.

— Hein ! que dites-vous ? demanda brusquement madame Charlerie,

— Je dis, madame, qu'avec de pareilles dispositions, monsieur votre fils, un jour ou l'autre, pourrait bien devenir ministre.

— Il le sera avant vous, toujours! dit la mère, qui avait mieux entendu que le journaliste ne le pensait.

Ce petit incident n'eut pas de suite. On servit le café. Siméon récita quelques vers de l'abbé Delille sur cette aimable liqueur. L'enthousiasme ne connut plus de bornes. M. Charlerie, penché vers l'oreille de sa femme, dit tout bas :

— Je crois, ma chère, que le garçon ira loin ; il plaît.

Les jours suivants, tandis que Siméon considérait avec une émotion profonde les choux et les carottes que madame Charlerie n'avait pas cessé de cultiver, il fut grandement question entre le père et la mère de la voie où diriger les facultés surprenantes de leur fils. L'excellente femme aurait voulu que l'enfant demeurât auprès d'eux. Avec son intelligence et sa figure, car elle le trouvait beau, il ne manquerait pas d'épouser la fille de quelque propriétaire, et ferait ainsi une bonne maison, que madame Charlerie d'ailleurs conduirait, parce que les nouveaux épousés n'entendent rien aux choses du ménage. Mais le percepteur objecta :

— Y pensez-vous, ma chère? Notre fils aurait appris le latin, le grec et la géographie pour devenir une espèce de fermier? Après avoir allumé la lumière, nous la mettrions sous le boisseau? Jamais! Il faut que Siméon aille à Paris : Paris est la seule ville où les dévoloppements d'aucune force ne rencontrent d'obstacles. Là il se trouvera à l'aise. Dans les premiers temps, sans doute, il ne gagnera rien, et il faudra nous résigner à quelques nouveaux sacrifices; mais, bientôt, il fera son chemin, et, par une juste rémunération, il rendra notre vieillesse riche et glorieuse.

— Qu'il aille donc à Paris, dit la mère.

Cette résolution, communiquée à Siméon, l'ahurit.

— Paris, capitale de la France, dit-il.

Mais il ne fit pas d'autre objection.

Madame Charlerie s'occupa immédiatement des vêtements qu'il emporterait. Un frac noir, dont le percepteur se servait peu, fut savamment accommodé à la taille du jeune homme. Douze chemises de belle toile, un peu jaune, à côté de quelques vieilles jaquettes ravaudées avec génie et d'un costume tout neuf, qu'avait taillé et cousu une couturière à la journée d'après un habillement prêté par le notaire qui l'avait rapporté de Paris, cinq ans auparavant, s'entassèrent dans une longue malle recouverte de bandes de poils gris alternant avec des bandes de bois noir, et bordée de cuir rouge découpé.

De sa part, M. Charlerie s'occupait de son fils. Il s'efforçait de retrouver dans sa mémoire les noms des personnages influents qu'il connaissait à Paris. Il avait été assez lié autrefois avec un industriel, aujourd'hui gérant d'une administration gouvernementale. Cet ami, à coup sûr, ne l'avait point oublié. Il dit à Siméon : « Tu iras le voir dès ton arrivée à Paris et tu lui remettras cette lettre; » lettre dans laquelle le bon percepteur recommandait son fils à son ami et le lui confiait.

Enfin, ayant été embrassé par un nombre considérable de personnes dont les larmes gâtèrent les épaules de son bel habit, Siméon monta en vagon. Il avait trois cents francs dans une poche et, dans un petit sac de cuir, une moitié de saucisson avec un peu de pain, et trois pommes.

Dès que Siméon Charlerie eut mis le pied dans une rue de Paris, il fut instantanément dévoré par une irrésistible ambition, celle de voir la terre s'entre-bâiller sous ses pas. La ville lui apparaissait comme une fourmil-

lière de géants. Il lui semblait que les passants avaient des bottes de sept lieues. Les maisons l'épouvantaient comme des montagnes; il avait le vertige en regardant le balcon d'un quatrième étage. Après celui d'être englouti, qui ne s'était pas réalisé, son premier désir fut de repartir immédiatement pour sa petite ville; mais il n'osa point, à cause de son père. Il rôda, hésitant et poltron. Il demandait pardon aux gens qui le coudoyaient. Il ne savait que devenir. Il avait très-faim et aussi très-soif, parce que le saucisson altère : mais il ne mangea que fort tard, dans un petit hôtel où il se décida enfin à entrer après l'avoir considéré pendant plus d'une heure, du trottoir opposé, son sac à la main.

Le lendemain, l'ami de son père le reçut assez bien.

— Ah! ah! dit-il, vous voulez un emploi? C'est bien naturel; mais, des emplois, est-ce que vous croyez que j'en ai dans ma poche? Si vous étiez avocat, une place dans les bureaux du contentieux, cela pourrait se trouver; en cherchant, on verrait; mais vous n'êtes pas avocat. Je suis l'ancien ami de votre père; qu'est-ce que cela prouve? Que j'ai été son ami autrefois, il y a très-longtemps. Enfin, voulez-vous que je vous dise? Faites votre droit.

Siméon employa trois longs jours à s'efforcer de comprendre les paroles de son protecteur. Il résolut, en définitive, de les écrire, telles qu'elles avaient été prononcées, car il avait une excellente mémoire, et de les transmettre à M. Charlerie, percepteur. Celui-ci répondit à son fils : « Mon ami s'est fort bien expliqué, et il t'a donné un excellent conseil. »

De sorte que, sur les indications de son père, Siméon prit sa première inscription à la Faculté de droit.

Pendant trois ans, Siméon traversa la vie sans la voir et sans s'y mêler. Il allait, venait, travaillait. Les robes d'organdi, le long des haies d'aubépine, n'habitèrent jamais ses songes inquiets de la besogne du lendemain. Il ne connut pas les tendres péchés. D'autres s'en allaient dans le plaisir et dans les bois; il les voyait passer, rencogné. Il résista à des tentatrices compatissantes qui, le voyant seul, venaient lui dire que c'était dimanche, et qu'il faisait du soleil. Rougissant, il répondait :

— Vous vous trompez, mademoiselle; c'est mardi, et je crois qu'il pleuvra.

Et il les regardait s'éloigner comme il regardait autrefois les papillons dans le jardin de sa mère.

Il rencontra un jour Rémond Pichard. Celui-ci, alors, jouait à la Bourse. Il avait gagné, il avait perdu.

— Bonjour, Siméon, dit-il, tu vas bien? Tu es très-gras. Prête-moi vingt francs. Nous dînons ensemble.

Après le dîner, Rémond conduisit son ami dans un petit théâtre. On jouait une féerie, où figuraient des dames peu vêtues.

— Oh! oh! dit Siméon.

— Eh bien, quoi? dit Pichard.

— Rien, dit l'autre.

Mais il sortit en prétextant qu'il avait oublié son mouchoir au restaurant, et il ne donna point son adresse à Rémond Pichard.

Cependant il étudiait le droit romain. Il apprit le Digeste par cœur. Il tenta plusieurs examens, et fut admis, avec miséricorde.

Il retourna chez l'ancien ami de son père.

— C'est moi, je suis avocat.

— Hein? dit l'administrateur, je ne vous connais pas. Qui êtes-vous?

— Siméon Charlerie, balbutia le jeune homme.

— Ah ! ah ! oui, je sais, Siméon Charlerie. Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez?

Siméon, épouvanté, chercha la porte des yeux.

— Je devine, un emploi ? Vous croyez qu'il suffit d'être avocat pour obtenir un emploi ? C'est une erreur, mon jeune ami. Enfin, j'essaierai de faire quelque chose pour vous. Voulez-vous une place d'expéditionnaire? Il y a une vacance, profitez-en.

Siméon en profita, et fut dès lors le plus heureux des hommes.

Il ne lui était pas nécessaire de penser. Il était un des mille ressorts d'une mécanique. Né automate, il se mouvait avec la joie de ne point avoir à préméditer ses mouvements. Le métier d'expéditionnaire était précisément celui qu'il lui fallait : copier, c'est une façon d'obéir.

Dès le jour, il quittait le lit. Après avoir arrêté le réveille-matin qui lui avait enjoint de se lever, il nettoyait lui-même sa petite chambre, faisait cuire deux œufs à la flamme d'un fagot, achevait quelque besogne pressée qu'il avait apportée des bureaux afin de ne point demeurer oisif, puis, confortablement vêtu, un parapluie à la main, il sortait content. Il n'avait pas une seule fois soulevé le rideau de sa fenêtre pour voir s'il y avait du soleil dans le ciel. En chemin, lorsque l'heure du travail n'était point venue encore, il lisait les affiches, non pas celles des théâtres, mais celles où il était question de ventes d'immeubles. Dès qu'il y trouvait un mot dont jusqu'à ce moment l'orthographe lui avait paru douteuse, il se hâtait de le copier sur une page de son portefeuille, afin de pouvoir à l'occasion l'écrire correctement. La journée était tranquille; il se complaisait dans l'ornementation des lettres capitales. On le félicitait souvent de sa belle écriture ; il était très-sensible à cette congratulation. On lui promit de l'avancement. Le dimanche il s'ennuyait et se promenait dans les rues en lisant les affiches, non loin du bureau fermé.

Un jour (il n'était plus expéditionnaire, mais employé), M. Fauvel, son sous-chef, l'invita à dîner.

C'était une faveur. Siméon s'enorgueillit justement, et ne manqua pas de revêtir le frac noir de M. Charlerie, percepteur. Ce sous-chef était un sexagénaire qui venait d'épouser une toute jeune femme assez jolie, Il reçut Siméon avec paternité, lui prédit un bel avenir dans l'administration, le recommanda à la sympathie de madame Fauvel, et le contraignit à manger trois fois de chaque plat.

— Oui, mon jeune ami, disait-il, un jour, vous serez sous-chef comme moi. Clémence, je crois que M. Charlerie reprendrait volontiers un peu de poulet?

Siméon était repu, tant il avait consenti aux instances de son supérieur; mais il eut crevé dans sa peau plutôt que de refuser une aile de volaille offerte par les petits doigts roses de madame Fauvel, qui lui souriait.

Dès ce jour-là, Siméon Charlerie fut amoureux. Il était temps! Mais il fut amoureux sans le savoir. Si quelqu'un était venu lui dire : Vous adorez madame Fauvel, il eût été prodigieusement surpris.

Pourtant il se serait fait tuer pour elle. Il ne rêvait plus d'un chat croqué par un moineau; il voyait chaque nuit madame Fauvel, souriante, lui offrir une aile de volaille. Il se souvenait des moindres paroles de la jeune femme. « Julie, vous servirez le café dans le salon », était une phrase qu'il avait incessamment dans les oreilles.

Le sous-chef, vantant sa femme, avait dit qu'elle s'entendait fort bien aux choses de la cuisine, et qu'elle excellait surtout dans l'art d'apprêter

les macaronis à la napolitaine. Siméon dîna tous les jours dans un restaurant italien, et ne mangea plus que du macaroni.

Le matin, avant d'aller au bureau, il se promenait sous les fenêtres de son sous-chef. Le dimanche, il ne s'ennuyait plus, guettant madame Fauvel à l'heure de la messe, puis à l'heure des vêpres. Il la suivait à l'église, mais il ne l'y regardait pas, parce qu'il était très pieux.

Quelquefois il dînait chez son supérieur. Ces jours-là, il sortait de table ébloui et repu : il se croyait ivre.

Pendant qu'il travaillait au bureau, il se berçait dans des rêveries moins informes. Un jour, il écrivit le mot : « Clémence » en copiant un rapport ministériel ; il l'orna si magnifiquement de paraphes multicolores et de traits délicats que, lorsqu'il remit le rapport à M. Fauvel, celui-ci s'écria :

— Voilà un mot superbement écrit! C'est justement le nom de ma femme. Je montrerai cela à madame Fauvel.

Mais, en agissant ainsi, Siméon agissait instinctivement. L'idée qu'il aimait la femme de son supérieur ne lui était pas même venue. Il ne songeait pas à se demander pourquoi il faisait maintenant ce qu'il ne faisait pas auparavant. Incapable encore de discerner les choses de la passion d'avec celles du devoir, il suivait madame Fauvel à l'église, méthodiquement, comme il allait au bureau.

Catulle Mendès

(La suite à la prochaine livraison)

LA FEMME DU CHEF

I

LE BARDE.

Levez-vous! Regardez, ô vierges de Powys!
Ce qu'ils ont fait de la patrie!
Tous les loups de Kouthwiun ensemble l'ont pétrie
Sous leurs pieds dans les corps éventrés de nos fils!

Un arbre échappera, couvert de chèvrefeuille,
Peut-être bien; mais tout ce qu'ordonnera Dieu
Arrivera, quoi que l'on veuille!
Le palais de Pengwern n'est-il pas tout en feu?

O Kendélann! Ton cœur, tel qu'un feu de broussailles
Du printemps, pétillait au signal des combats.
Malheur à vous, garçons et filles, qui tout bas
Allez, parlant de fiançailles!

Kendélann! Lion belliqueux,
Tu défendis longtemps ta ville, pierre à pierre.
— Le loup suit le guerrier dont le cœur est fougueux! —
Qui rebâtira Trenn, patrimoine en poussière?

II

LA FEMME.

Je t'admirais de loin combattre le premier,
Ardent, la tête échevelée,
Te ruant par grands bonds à travers la mêlée,
O Kendélann, faiseur de morts, cœur de limier!

La cervoise de Trenn ruisselait sur ta table
Tant que tu défendis ta ville en cendre, hélas!
O Kendélann, chef indomptable!
Tant qu'un mur fut debout tu nous y rappelas!

Mes fils! Hier encor, sous deux coups de sa hache
Les cadavres tombaient à ses pieds par monceaux.
Grandissez! Le lion est mort, mes lionceaux!
Mes fils! mes fils! Malheur au lâche!

Allume en eux ton grand brasier,
Incendie! En leur âme, ô vent! souffle ta rage!
Vengeance! Que ta soif dessèche leur gosier!
Et que mon âme à moi soit comme un ciel d'orage!

III

LE BARDE.

Quand il vivait, son toit n'était pas grand ouvert
Sur la salle, comme à cette heure!
Abandonnés après le maître que je pleure,
Comme la salle est sombre et le palais désert!

La salle du palais de Kendélann est sombre
Cette nuit, sans foyer, ni lampes au milieu!
Seul je veille en pleurant dans l'ombre
Qui peut me soutenir à présent, sinon Dieu?

Salle de Kendélann, quel lourd silence règne
Entre tes murs déserts et sous tes noirs lambris!
Ni foyer, ni lumière! Et seul dans les débris
Je sens mon cœur amer qui saigne!

Sans famille, hélas ! et sans feux,
Salle de Kendélann, le vent noir te secoue !
Mon chef est mort ! je vis ! j'arrache mes cheveux !
Mes pleurs abondamment coulent, creusant ma joue !

Ta salle, ô Kendélann ! est morne sous le ciel !
L'asile a croulé sous les flammes,
Où les guerriers riant aux valeureuses dames
Ecoutaient le vieux barde en buvant l'hydromel !

Que tu me sembles triste et sombre, ainsi sans maître,
Salle de Kendélann, où l'on me fit honneur !
Ah ! qui pourrait te reconnaître
Dans cette nuit ! — Pitié ! Que ferai-je, Seigneur !

Salle des chants joyeux et des fêtes célèbres,
Salle de Kendélann, sans foyer ni chansons,
J'écoute, je n'entends plus rien, ni voix, ni sons,
J'erre tout seul dans les ténèbres !

La salle est sinistre aux sommets
Du rocher d'Hédouez, cette nuit ! j'en frissonne !
Chants, festins, compagnons ne reviendront jamais
Jamais, femmes, amis, ni maître, ni personne !

IV

LA FEMME.

Au grand galop, vas ! pars ! Je porte, ô bon cheval !
La moisson rouge de la veuve !
La gerbe dont la trace est longue comme un fleuve !
L'épi mûr qui brillait ce matin sans rival !

A travers champs je porte à mon côté la tête,
La tête pâle, aux yeux rigidement ouverts,
Qui du combat semblait la crête
Dans les jours de victoire ou les jours de revers !

J'ai cherché dans la nuit ; et je porte à ma gauche
La tête aux longs cheveux du chef des braves clans
Arrachée aux oiseaux qui croassaient sanglants,
Et dont la corne fouille et fauche !

Je porte à cette heure à la main
La tête au front troué d'un guerrier magnanime!
Cours, bon cheval! hennis! je pleurerai demain!
Bondis par la forêt sous ma voix qui t'anime!

Emporte-moi! Je porte, hélas! sous mon manteau,
La tête froide au front tout rouge!
Sur sa face à présent aucun muscle ne bouge!
Elle bat sur mon sein telle qu'un lourd marteau!

En avant! Sur mon bras, au grand galop, je porte
La tête où tant de fois l'éclair terrible a lui!
— Les murs n'ont plus ni toit ni porte! —
Amour et gloire, tout n'est qu'un rêve aujourd'hui!

Là-bas, sur un grand tas d'ennemis, près du môle
De Pennock, il était comme un chêne couché.
Son cou que j'embrassais, moi, moi, je l'ai tranché!
Sa tête est là sur mon épaule!

Mes fils! je vous porte en mon poing
Sa tête aux yeux ouverts qui fixement regarde!
— Dans mon âme ces yeux ne se fermeront point! —
Le jour venu, malheur à l'orphelin qui tarde!

Je porte à mes trois fils, je tiens devant mes yeux
La tête hier effroi du traître!
La tête où flamboyait le regard fier du maître!
La tête qui dormait sur mon sein orgueilleux!

O Kendélann! Au bout de ta pique de frêne
Je leur porte ta tête, ô chef! pour que ton sang
Arrose en eux la bonne graine,
Et les fasse grandir plus vite, en frémissant!

V

LE BARDE

Le corps de Kendélann, le chef de dix armées
Gît là, sans tête, blême, inerte, sans chaleur!
J'ai sur l'âme le poids d'une immense douleur
Songeant près des planches fermées!

. . . .

J'entends l'aigle d'Eli, ce soir!
Il élève la voix, il crie, et je l'écoute!
Le cœur des guerriers morts fut son large abreuvoir!
Le sang des hommes blancs sur son poitrail dégoutte!

Appelant ses petits qui cherchent leur chemin,
L'aigle d'Eli mange et dévore!
Il parcourt la forêt, il plane, il plonge encore!
L'aigle gardien des mers aime le sang humain!

L'aigle d'Eli du bec et des serres travaille.
Dans la forêt il mord avec un cri perçant!
Il boit le vin de la bataille,
Il se gorge, il s'enivre, il nage dans le sang.

L'aigle d'Eli, du val de Mésir, la sœur pâle,
Aux champs de Broc-hmael, le brave, a tout tari!
Il s'acharne, fouillant dans les morts sans abri;
Il fait des lambeaux qu'il avale!

Maintenant c'est l'aigle au bec gris
Qui sent le corps du chef, là, dans ces planches sombres,
Qui rouvre l'envergure en poussant de grands cris!
C'est l'aigle de Pengwern, là-haut, sur les décombres!

L'aigle au bec gris a soif d'un sang qui coûta cher!
C'est d'un sang pur qu'il est avide!
Il sait que Kendélann gît dans la salle vide;
Sa gorge insatiable a faim de noble chair!

Il a ce soir au loin appelé, l'aigle énorme
De Pengwern que l'on voit dépeçant le guerrier!
Afin qu'aucun barde ne dorme
Au-dessus du cercueil il va longtemps crier!

Il plonge dans la salle, il bat de sa grande aile,
L'aigle au bec gris que suit de loin un vol pesant!
Et l'on te nomme, ô Trenn! la Déserte, à présent!
O Trenn! hier encor si belle!

VI

LA FEMME

Malheur à moi! mes fils sont morts!
Là! Là! Regardez-les, yeux froids! Jusqu'à la garde
L'égorgeur a plongé son fer dans leurs chers corps!
O Kendélann! Tes yeux sont grands ouverts, regarde!

Tous les trois égorgés d'un coup, subitement!
Malheur! Ils sont morts, tous les mâles!
L'abominable nuit emporte au loin leurs râles,
Et dans mon sein gonflé s'engouffre un hurlement!

Quand j'accourais, criant : « Lâche, qui vit esclave! »
L'aurore à leurs berceaux empourprait ses rougeurs!
En leur portant ta tête, ô brave!
J'accourais! ils sont morts, eux, les futurs vengeurs!

Qui dont les vengera, puisqu'il n'est plus, leur père?
Qui donc te vengera, si tes fils sont partis?
Qui me vengera, moi, lionne sans petits,
Seule, sans mâle et sans repaire?

Mes fils! Horreur! ils ne voient plus!
Tous les trois sont muets! En vain je les appelle!
— Je ne veux pas prier, les bras irrésolus!
Je ne veux pas gémir au fond d'une chapelle!

J'irai! vers les vivants je lèverai ton front,
O chef! partout, sans clameurs vaines!
Mes yeux feront bouillir un sang chaud dans les veines!
Je montrerai ta face, et tous, ils me suivront!

J'embaumerai ta tête illustre et vénérée!
— Qu'il se lamente, lui, le barde aux cheveux blancs! —
Criant : « Debout! » par la contrée
J'irai! j'enflammerai les débris des vieux clans!

Des villages marins aux huttes sous les chênes
J'irai! Des plus tremblants je ferai des héros!
Kendélann! Des fuyards je ferai des taureaux
Qui beuglent en brisant leurs chaînes!

J'en ferai des lions sans peur,
Féroces, je le jure, ami, tu peux m'en croire,
Derrière moi lancés aux pistes du vainqueur,
Ta tête pour drapeau sur cette pique noire!

Je lèverai l'armée au cœur dur, sans retard!
J'irai du val à la montagne!
Et comme un tremblement du vieux sol de Bretagne
Nous passerons demain, moi portant l'étendard!

Léon Dierx

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! ».
VICTOR HUGO (*Les Châtiments.*)

Comment oserais-je continuer cette série d'articles, où j'essaie hypocritement de rendre à chacun justice, sans consacrer à M. Francisque Sarcey quelques tropes enthousiastes? Ne serait-ce pas manquer aux premiers devoirs d'un chroniqueur récemment nubile, que de refuser un encens vénal à cette majestueuse statue du Goût? Je brûlerai donc de secrets parfums devant cette puissante idole, dût ce ridicule hommage attirer sur ma tête le courroux des hommes sensés. M. Sarcey n'appartient-il pas à cette catégorie de gens notoires dont il est précieux de mériter le dédain?

Avant d'apparaître dans toute sa gloire et d'absorber d'innombrables verres d'eau sucrée aux applaudissements des foules en délire, M. Sarcey passa plusieurs années à l'Ecole normale où il apprit l'art difficile de parler, d'écrire et de penser incorrectement; il consacra sa studieuse jeunesse à puiser dans le commerce des pseudo-classiques l'ignorance et le mépris du beau, et déserta les bancs de l'école, convaincu qu'il était sage de ne point perdre son temps à ciseler des phrases inutiles, quand il y avait à dire tant de choses dont le fond seul importait.

Remarquons en passant que tous les littérateurs à qui l'Etat, dans un our de joyeuse humeur, a décerné quelque diplôme, semblent jaloux de s'en montrer indignes en professant pour les lois de la grammaire la plus juvénile indifférence : M. Patin, par exemple, dont le cabinet de travail était tapissé de parchemin, n'a jamais pu écrire à une dame cette phrase usuelle : « Je vous aime ! » sans faire une débauche de relatifs !

Tant qu'un gouvernement arbitraire ne proscrira pas les licenciés et les docteurs, nous aurons des académiciens qui s'exprimeront comme leurs concierges et des professeurs possèdant à fond toutes les langues, à l'exception de la langue française.

Voudrais-je insinuer par là que M. Francisque Sarcey ne sait pas écrire? En aucune façon. Je prétends seulement que, prophète surmené, il dédaigne de gaspiller les heures dans les frivoles plaisirs du style et ne s'occupe jamais du mot lui-même, mais de la pensée qu'il contient. A d'autres l'inutile souci d'exprimer exactement les idées dont ils jugent la propagation nécessaire! lui, tout entier à sa mission, il poursuit sa course triomphale sans songer aux fleurs de la route. Le moyen de s'amuser ainsi à des bagatelles, quand le sort vous a donné charge d'âmes?

La mission de M. Sarcey — mission sacrée s'il en fut — consiste à enseigner l'art complexe de suppléer au génie par les artifices du métier et de gagner ainsi la somme nécessaire à tout écrivain désireux de passer pour illustre. Il encombre chaque semaine quelques colonnes du journal *Le Temps* d'une prose adipeuse dont le bourbier charrie mille sages sentences à l'usage « des hommes de théâtre. » A cette école, tout être humain, pourvu des facultés élémentaires de l'instinct, peut apprendre l'art dramatique et parvenir à être joué cent fois de suite, au milieu des

applaudissements. M. Sarcey enseigne paternellement à ses contemporains comment on doit faire entrer un personnage, sans choquer des règles immuables, et comment on s'y prend ensuite pour le faire sortir d'une façon congruante à ces mêmes règles. Il ajoute au besoin que le théâtre vit d'action (ce qui est une vérité aussi éloignée de la banalité que du paradoxe), et donne négligemment le droit de fouler aux pieds les lois de la syntaxe à ceux qui remplissent la haute fonction d'amuseurs brevetés du public.

En Aristarque incorruptible, M. Sarcey houspille impitoyablement tout auteur dramatique chez qui se trahit d'une façon quelconque le désordre indécent du génie, et couvre obstinément de fleurs tous ceux que l'abaissement heureux de leurs facultés rend aptes au productif emploi de dramaturge agréable. C'est ainsi qu'il a cru devoir se montrer sévère pour Victor Hugo, poète inconséquent et bassement soucieux de la forme, et que dernièrement il a célébré dans sa langue le triomphe mérité de M. Alexandre Parodi, l'auteur de *Rome vaincue.*

Loin de moi la pensée d'accuser le savant critique d'une faiblesse ou d'un compromis : les lois vulgaires de la prudence m'interdisent de m'attaquer étourdiment à cet athlète invaincu. Mais je crois voir percer dans son dernier feuilleton je ne sais quelle joie toute paternelle, quelle orgueilleuse ivresse, qui permettrait de supposer sans crime que le maître n'est pas étranger à l'apparition sur notre première scène de cette tragédie désormais inoubliable dont le titre est *Rome vaincue.* Parfois même l'on dirait que, gêné de ce triomphe dont il est la cause, il prend certains ménagements pour en parler et sauvegarde sa modestie bien connue par ces mille artifices de langage dont il joue en parfait virtuose. « Oserai-je rappeler, dit-il d'abord, que c'est moi qui fis ce jour-là (*) la conférence et fus chargé de présenter le jeune auteur au public? » M. Sarcey nous croyait-il assez oublieux pour n'avoir point conservé dans les plus mystérieux recoins de notre mémoire un aussi cher souvenir? En tout cas, ne vous semble-t-il pas qu'il affecte en nous le rappelant on ne sait quelle insolite pudeur? Allons! allons! pudique docteur, avouez que vous êtes pour quelque chose dans le succès de votre disciple!

M. Parodi est un italien qui sait le grec et ignore scrupuleusement le français : c'en était assez pour que M. Sarcey le distinguât, et voulût en faire un dramaturge pour le premier théâtre de France. Quiconque, je le répète, possède les éléments du langage synthétique des bêtes et peut exprimer sa pensée au moyen d'ingénieux gloussements, n'a plus qu'à prendre un nombre restreint de leçons à bonne école pour devenir, en un laps de temps relativement court, un des auteurs les plus applaudis de ce siècle clairvoyant. M. Parodi, ayant dédaigné de perdre un temps précieux dans l'étude frivole de la langue française, réunissait *à priori* toutes les qualités exigées par M. Sarcey et les comédiens qui le secondent dans son œuvre, pour être reçu avec acclamation et représenté pompeusement aux yeux ébahis de ceux chez qui l'appétit du plaisir n'a pas tué irrémissiblement l'amour du beau. Ces esprits jaloux et chagrins ont poussé l'audace

(*) Première représentation d'*Ulm le Parricide.*

jusqu'à prétendre qu'il serait sage à cet étranger d'épeler les règles de notre grammaire, avant d'usurper au soleil une place que rempliraient, au moins honorablement, certains écrivains autochtones à qui l'influence omnipotente de M. Sarcey crée de faméliques loisirs. Mais ces auteurs, obstinément bannis de la scène, sont trop intéressés dans la question pour que leurs plaintes puissent réunir de solides garanties d'impartialité! Du moins m'est-il permis, à moi qui ne songe point encore à ceindre mon jeune front du douloureux laurier dramatique, de faire à mes contemporains cette question timide : « Lequel est le plus singulier et le plus dangereux de l'écrivain qui, dans un moment de coupable candeur, a osé présenter au premier théâtre du monde la plus fade platitude qu'on ait vue jamais, ou du critique, réputé infaillible, qui a contribué de toutes ses forces au scandale de la représentation d'une aussi médiocre rapsodie?

Henry Laujol

LE RETOUR

(FRAGMENT D'UN DRAME ANTIQUE)

Rapha :

Ecoute, je souffrais tous les jours loin de toi!
J'étais seul dans le bruit terrible et dans les fièvres
De la guerre. Toujours je contemplais tes lèvres,
La nuit, du fond du rêve obscur où je dormais,
Désespérant parfois de les revoir jamais;
Je contemplais tes yeux divins qu'un peuple adore,
Et puis, dormant toujours, je contemplais encore
Tes pieds roses, couverts d'anneaux et de colliers,
Qui montaient devant moi sur de grands escaliers
De lumière si hauts qu'ils dépassaient les nues.
Chaque nuit je voyais briller tes formes nues.
Mais quand, tout ivre encor de ces splendeurs d'amour,
Je me réveillais seul dans ma tente, le jour,
Et lorsque, m'isolant dans le fond des vallées,
Je songeais aux blancheurs qui s'étaient envolées;
Quand je me rappelais les regards, les aveux,
Les baisers que j'avais donnés à tes cheveux,
Les pressements de mains furtifs pendant les heures
Douces du crépuscule et de la nuit meilleures,
Tout notre amour si triste & pourtant si lointain!
Je sentais toute la tristesse du matin
M'entrer dans l'âme avec l'horreur des jours sans bornes;
Et tout debout, haussé vers les horizons mornes
Dont bouillonnait en moi le deuil torrentiel,
Attendant je ne sais quelle étoile du ciel,
Immobile dans la solitude des sables,
Je poussais d'effrayants et d'indéfinissables

Sanglots auxquels la mer mêlait son noir fracas,
Et le soir qui tombait ne me distrayait pas
D'attendre sous l'horreur morne du ciel farouche
Tes lèvres qu'à présent je baise avec ma bouche!
Mais nous serons heureux. Tout est fini. La nuit
Viendra bientôt, cher être, où je serai conduit
Dans ta chambre de fleurs et de feuilles couverte;
Et nous pourrons bientôt, sous la floraison verte,
Nous adorer tous deux pendant la nuit sans fin;
Et je caresserai tes bras de marbre fin
Que nul homme avant moi n'aura rêvés; et grave
Et fier, moi le vainqueur, je serai ton esclave;
Et quand nous songerons alors aux temps vécus,
Aux désespoirs par tant d'espérances vaincus,
A toute la douleur des maux soufferts naguère
Par toi dans la demeure et par moi dans la guerre,
Doux et nous embrassant et les yeux dans les yeux,
Le souvenir des jours tristes sera joyeux!

Adelphe Froger

THÉATRES

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : *Coq-Hardy*, drame en sept actes, dont un prologue, de M. Louis Davyl.

Pressé par l'heure, j'écris ceci très-vite, en sortant du théâtre, mais quand même j'aurais à ma disposition tout le temps qu'il faut pour écrire un mélodrame en sept actes ou un sonnet d'amour, je ne tenterais pas un seul instant de raconter la pièce de M. Louis Davyl. Retrouver un grain de blé tombé dans un champ d'épis du bec d'une alouette envolée, dévider un écheveau de bourre, ébouriffé encore par les soins d'une chatte espiègle, tout serait plus facile que de découvrir le sujet de cet ouvrage follement complexe, que de démêler cet imbroglio prodigieux d'amours, de trahisons, d'adultères et de haines. Je me bornerai à noter quelques impressions sur lesquelles je reviendrai s'il y a lieu.

A la vérité, tous les défauts qu'un drame peut avoir, le drame de Louis Davyl les a. Il n'essaie même pas de les cacher. On dirait que le fanfaron s'en fait gloire, avec je ne sais quelle impertinence gasconne. L'intrigue est à tel point confuse que plus d'un spectateur interrogeait son voisin sur la généalogie des personnages. Quant à suivre le fil des événements, on peut affirmer que presque tous y ont renoncé. Les explications fréquemment renouvelées par l'auteur ne faisaient qu'embrouiller les choses. On a fini par ne plus essayer de comprendre, et quand surgissaient les invraisemblances les plus troublantes, on se résignait en se disant : « C'est que je ne sais pas bien de quoi il s'agit. » Non pas que l'action soit très-rapide ou très-mouvementée. Ce drame d'aventures a ceci de particulier que l'on y voit fort peu d'aventures en effet : presque tout, dans les premiers actes, se passe en récits; et l'on croyait parfois assister à la conversation d'un certain nombre de personnes qui se raconteraient entre elles un de ces romans fous où excellait Alexandre Dumas.

Que l'histoire, dans cette pièce historique, soit traitée avec une désinvolture qui ser.' le bon temps des Mousquetaires, vous n'en doutez pas un seul moment. Le cardinal Mazarin, le prince de Condé, la reine Anne d'Autriche sont de bien minces personnages au prix de Coq-Hardy. Qui sauve le fils de Louis XIII? Coq-Hardy. Qui sauve le royaume de France? Coq-Hardy. Ce n'est pas au cri de : « Vive le Roi! » que l'on va dans les batailles, c'est en chantant cocorico.

Pour ce qui est du style, il est le plus curieux du monde. Ça et là, des mots prestes, justes, saisissants, bien en situation. Trop souvent, la langue banale du mélodrame, interrompue par de prétentieuses emphases dont les velléités littéraires ont failli faire sourire.

Eh! bien, malgré tout cela, malgré d'autres choses encore, le drame de M. Louis Davyl a été fort bien accueilli; on peut espérer qu'il le sera mieux encore par un public moins subtil que celui des premières représentations; et la reprise des féeries et des pièces géographiques, méditée en secret par le théâtre de la porte Saint-Martin, sera peut-être indéfiniment ajournée.

La cause de ce succès? Elle gît tout entière dans le principal personnage, dans ce loyal, téméraire et amusant Coq-Hardy, qui réunit toutes les qualités prêtées par la tradition à l'aventurier français, à l'aventurier gaulois, puisque l'auteur paraît tenir à cette distinction Un seul homme, n'ayant pour défendre ou pour attaquer que sa bonne foi et sa bonne lame, et triomphant de tout par elles seules, en aucun temps cette donnée ne cessera de nous paraître intéressante. Tirer l'épée, pour protéger autrui, en joignant à l'action héroïque en soi un peu de hautaine gaîté, voilà ce qui nous charme, et, en effet, quoi de plus charmant que la bonne humeur dans la bravoure? Quelles sont les légendes qui nous sont le plus chères? Quels sont les romans qu'on ne cessera pas de relire? Amadis est immortel. Ne croyez pas que Lancelot soit oublié. D'Artagnan ne mourra pas. Dis-moi comment tu te bats, je te dirai comment tu seras reçu à l'Ambigu ou à la Porte Saint-Martin. Seul contre tous, mets-toi loyalement au service de n'importe quelle cause, fut-ce la plus démodée de toutes, sois amoureux si tu en as le temps, mais sois brave toujours, sache surtout avoir le mot pour rire, et je te jure que tu seras applaudi. J'ajoute que tu le seras justement.

Sans doute ce serait mentir que de dire à M. Louis Davyl qu'aux types de héros, légués par la tradition ou inventés par le théâtre romanesque, il a ajouté un type nouveau; son Coq-Hardy diffère peu sensiblement des duellistes fantasques qui nous ont tant de fois amusés. C'est en vain qu'il veut se singulariser par un peu plus de profondeur dans les sentiments, par un peu plus de gravité dans l'attitude; d'Artagnan compliqué d'Athos n'en demeure pas moins d'Artagnan. Mais en dépit des réminiscences visibles, M. Louis Davyl n'est pas un vulgaire imitateur. Il a vraiment en lui, et sans l'avoir empruntée à personne, la bonne verve française des maîtres du genre. Il est un franc donneur de vie. Coq-Hardy porte la main à la garde de son épée avec un geste que d'autres ont eu, mais qui ne lui en est pas moins très-naturel. Il est persuadé que sa façon d'être lui appartient. Il est sincère, et si, dans quelque rencontre hasardeuse, il se trouvait en face d'Aramis et de Porthos, il ne manquerait pas de dire sans aucune arrière-pensée : « Qui donc prétend que je ressemble aux pleutres que voilà? »

Le drame de M. Louis Davyl est fort bien joué. M. Dumaine ne montre pas, il est vrai, les originalités un peu empiriques qui illustrèrent Mé-

lingue ; mais il a je ne sais quel douceur hautaine qui attire et retient la sympathie du public. Il est très-beau avec son visage fort et doux, aux moustaches épaisses. L'auteur avait rêvé une sorte de mousquetaire gaulois ; M. Dumaine nous l'a donné. Très-fière et très-touchante, Mlle Dica-Petit a plusieurs fois ému toute la salle ; pourtant l'expression des douleurs maternelles nous semble correspondre assez peu à la qualité de son talent ; nous l'aimons mieux amoureuse que mère. La belle prestance et la chaleur dramatique de M. Paul Deshayes tirent un très-bon parti du rôle d'Haldroni. Si le personnage d'Esdras était gai, M. Gobin serait fort gai sans doute. Mlle Méyer est belle, ce qui est suffisant. M. Fraizier a représenté le prince de Condé avec une très-savante distinction ; cette création fait le plus grand honneur à ce jeune comédien. Mlle Raynard débutait, je crois, au théâtre de la Porte Saint-Martin. Vous la rappelez-vous dans *les Héritiers Rabourdin*, où elle était si spirituelle et si charmante ? Ce soir, elle eût été de tout point adorable, si trop souvent elle n'avait tenté d'enfler la grâce mignarde de sa voix.

Au résumé, le théâtre de la Porte-Saint-Martin tient, comme on dit, un succès, et remarquez que la mappemonde n'est pour rien dans l'affaire. Un drame a réussi. Un drame d'aventures, il est vrai, et qui est fort loin de combler nos espérances, mais enfin un drame, et M. Louis Davyl aura l'honneur d'avoir rouvert une porte par où d'autres passeront, et lui-même. Le Coq n'est pas le plus harmonieux des chanteurs, mais son cocorico éveille les autres oiseaux.

Catulle Mendès

LA SEMAINE UNIVERSELLE

Les Actualités

Dimanche 1er octobre. = Paris. — La peau d'oignon des mirlitons de Saint-Cloud est crevée par la pluie ; Marseille le jeune a emporté sur son dos son cirque forain, et le dompteur Pezon a remis dans leurs boîtes ses lions de Nuremberg. Aussitôt les théâtres parisiens recommencent leurs matinées dominicales. Le théâtre Lyrique donne *le Sourd* ou *l'Auberge pleine* Mlle Granier, le jour, au théâtre de la Renaissance, est encore plus jolie que le soir. *L'Ombre de Scribe*, au théâtre du Gymnase, donne rendez-vous au spectre de Mélesville, et le trouve assez bien conservé pour un fantôme. = Vienne. — Le théâtre *An der Wien* inaugure les représentations de jour, avec un drame de Frédéric Kœrner, intitulé : *Zringi ou la prise de Szigeth.* Des caractères médiocres, une action peu intéressante, mais énormément de patriotisme ! ces pièces là réussissent quelquefois, — à Vienne.

Lundi 2 octobre. = Paris. — On lit dans tous les journaux : « Les auteurs *des Sept Châteaux du Diable* ont eu l'heureuse idée d'ajouter au rôle de Regaillette, qui sera repris par Thérésa, des couplets nouveaux sur les airs les plus populaires de la célèbre cantatrice. » L'éloge est mesquin, ce n'est pas une idée heureuse qu'ont eue les auteurs *des Sept Châteaux du Diable* : c'est une idée sublime. Un journal ajoute : « On retrouvera avec plaisir les motifs de la *Mare aux Grenouilles*, de *la Gardeuse d'Ours*, de *C'est dans le nez que ça m'chatouille*, etc., etc... » avec plaisir, monsieur ? dites avec ivresse. = Londres. — Réouverture du *Princess's theater*, avec un drame historique : *Jane Shore*. Je ne crois pas que l'extravagante et malheureuse favorite d'Edouard IV ait inspiré moins de quinze ou vingt tragédies. Cette fois, l'auteur, M. Wills, n'a pas trop brisé le cadre historique ; mais l'action languit et le récit prédomine. Cependant cet effort vers un art sérieux a été encouragé par un public plein de bonnes intentions.

Mardi 3 octobre. = Paris. — Vous ne le croirez pas ! aujourd'hui on cesse de jouer *le Tour du Monde en 80 jours*. = Wiesbade. — On annonce la mort d'un célèbre écrivain : M. Adolphe-Guillaume Stahr. Il s'était surtout fait connaître par une histoire de la *Révolution prussienne*, une appréciation volumineuse de l'œuvre de Lessing, et une apologie de Tibère. Dans ce dernier livre, l'auteur reproche à Tacite sa description haineuse et partiale des règnes des empereurs romains. Détail aggravant : cette apologie a paru après la guerre de 1870-71.

Mercredi 4 octobre. = Paris. — On commence de répéter, au théâtre du Vaudeville, *le Beau Léandre*, de Théodore de Banville, chef-d'œuvre de poésie bouffonne, ainsi que chacun sait. = Vienne. — A l'Opéra, (*Hooperntheater*) première représentation de *la Croix d'Or*, opéra en deux actes, poème de M. Mosenthal, le célèbre dramaturge, musique de M. J. Brull. Le librettiste étant le plus ennuyeux et le plus démodé des poètes dramatiques de l'Allemagne, et le compositeur étant un jeune homme attardé dans les vieilles traditions musicales, on s'attend à un immense succès.

Jeudi 5 octobre. = Paris. — Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, première représentation de *Coq-Hardy*. La salle est peu brillante. Les toilettes d'été n'osent plus se montrer; les toilettes d'hiver ne triomphent pas encore. Un détail assez comique : Coq-Hardy, au cinquième acte, ouvre une Bible que le Juif Esdras vient de laisser sur une table, et dans cette Bible d'un *juif*, il lit — un verset de l'Evangile! — La remarque n'est point de moi, quelqu'un l'a faite, à la sortie, et j'ai cru reconnaître la voix d'un poète de talent, M. P. E. = Londres. — Drury-Lane a une belle affiche : *le Beau Biceps, Richard III, le Démon de la Tempête.* Shakespeare entre une farce et une espèce de ballet, ces choses-là ne déplaisent pas en Angleterre. Il est vrai que Shakespeare est Anglais.

Vendredi 6 octobre. — Ouverture du théâtre Corneille. On joue le BRISACIER de notre toujours regretté et toujours cher Albert Glatigny. Brisacier, c'est un Raté, comme on dit maintenant, c'est un Delobelle, mais un Delobelle héroïque et sublime. Tous les poètes n'ont pas la même façon de voir les hommes et les choses.

Samedi 7 octobre. — La nouvelle opérette de la Renaissance ne s'appellera pas le *Mikado*, elle s'appellera *Kosiki*. Je préférais *Mikado*, mais vous préférez *Kosiki*. D'autres auraient mieux aimé *Kokado*. Ce sont de graves questions.

Jean Prouvaire

Les Souvenirs

1er *octobre* 1824. — Oui, certes, « la gloire est faite d'affronts. » C'est par là qu'elle commence tout au moins; les huées ont leur utilité. Vous souvenez-vous de la *Revue d'Edimbourg*, insultant aux débuts de Lord Byron? Le correspondant anonyme d'un prince étranger (chronique indiscrète du dix-neuvième siècle) écrit à propos de Lamartine : « M. de Lamartine vend chèrement ses vers et je doute qu'il fasse, comme Delille, la fortune de ses libraires. Si j'en croyais même la rumeur publique, je dirais qu'il pourrait bien les ruiner s'il publiait souvent des *Mort de Socrate.* » Le même correspondant ajoute, à propos de Victor Hugo : « Il nous promettait un poète; mais le mauvais goût s'est emparé de sa muse, et ses essais ont été de plus en plus empreints de cette affectation dans la tournure de la phrase et dans l'expression, qui est l'ennemie de la bonne poésie. » Eternité de la bêtise!

2 *octobre* 1845. — Première représentation au théâtre du Palais-Royal d'un vaudeville de Paul de Kock. Le titre est joli : « Les bains à domicile. » Mlle Niniche se baigne; un bourgeois la surprend. Tout le monde rit. Mœurs primitives. Ceci se passait au temps où il y avait des grisettes.

3 *octobre* 1826. — Le comte Alfred de Vigny publie ce fragment, — qui n'a été reproduit dans aucune édition de ses œuvres.

CHANT DE SUZANNE AU BAIN

De l'époux bien aimé n'entends-je pas la voix?
Oui; pareil au chevreuil, le voici, je le vois.
Il reparaît joyeux sur le haut des montagnes,
Bondit sur la colline et passe les campagnes.

Oh! fortifiez-moi! Mêlez des fruits aux fleurs!
Car je languis d'amour et j'ai versé des pleurs.
J'ai cherché dans les nuits, à l'aide de la flamme,
Celui qui fait ma joie et que chérit mon âme.

Oh! comment à ma couche est-il donc enlevé!
Je l'ai cherché partout et ne l'ai pas trouvé.
Mon époux est pour moi comme un collier de myrrhe.
Qu'il dorme sur mon sein, je l'aime et je l'admire.

Il est blanc entre mille et brille le premier;
Ses cheveux sont pareils aux rameaux du palmier;
A l'ombre du palmier je me suis reposée,
Et d'un nard précieux ma tête est arrosée.

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi,
Qui tempèrent, dans l'or, le soleil du Midi.
Qu'à m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête
Et que de sa main droite il soutienne ma tête!

Quand son cœur sur le mien bat dans un doux transport,
Je me meurs, car l'amour est fort comme la mort.
Si mes cheveux sont noirs, moi je suis blanche et belle,
Et jamais à sa voix mon âme n'est rebelle.

Je sais que la sagesse est plus que la beauté,
Je sais que le sourire est plein de vanité,
Je sais la femme forte et veux suivre sa voie :
« Elle a cherché la laine, et le lin et la soie.

« Ses doigts ingénieux ont travaillé longtemps;
« Elle partage à tous et l'ouvrage et le temps;
« Ses fuseaux ont tissu la toile d'Idumée;
« Le passant dans la nuit voit sa lampe allumée.

« Sa main est pleine d'or et s'ouvre à l'indigent;
« Elle a de la bonté le langage indulgent;
« Ses fils l'ont dite heureuse et de force douée,
« Ils se sont élevés tous et tous l'ont louée.

« Sa bouche sourira lors de son dernier jour. »
Lorsque j'ai dit ces mots, plein d'un nouvel amour,
De ses bras parfumés mon époux m'environne,
Il m'appelle sa sœur, sa gloire et sa couronne.

COMTE ALFRED DE VIGNY.

4 *octobre* 1840. — Madame Ancelot, qui fut illustre, fait représenter, au théâtre du Vaudeville, *Marguerite*, comédie en cinq actes. On s'amuse beaucoup, — dans les entr'actes. Cependant, la pièce est jouée par Ferville et Félix, par Mesdames Brohan et Doche.

5 *octobre* 1827. — Balzac écrit sur un album les vers suivants, auxquels nous préférons hardiment le *Cousin Pons* et la *Cousine Bette*. C'est l'album qui parle :

Le magique pinceau, les muses mensongères
N'orneront pas toujours de ces feuilles légères
Le fidèle vélin;
Et le crayon furtif de ma jeune maîtresse
Me confira souvent sa secrète allégresse
Et son muet chagrin.

Et quand ses doigts plus lourds à mes pages fanées
Demanderont raison de ses jeunes années,
Aujourd'hui l'avenir,
Alors veuille l'amour que de son beau voyage
Le fécond souvenir
Soit doux à contempler comme un ciel sans nuage.

BALZAC.

Il est vrai que l'auteur de ces vers est peut-être un certain Balzac, architecte au prénom inconnu, qui publia en 1817 un volume intitulé : *Poésies ad libitum*, et de qui les biographes disent que, dans ses loisirs, il cultivait les beaux-arts avec succès.

6 *octobre* 1840. — Réouverture du théâtre de l'Odéon. Vous pensez qu'il représente quelque drame nouveau de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas ou d'Alfred de Vigny. Généreuse erreur! L'Odéon joue, pour sa réouverture, une vieille pièce de MM. Dumersan et Dupuis. Ce théâtre avait déjà ses traditions.

7 *octobre* 1841. — Première représentation, à la Comédie-Française, de *Vallia*, tragédie de M. Latour Saint-Ibars. Car la Comédie-Française a toujours joué, de temps en temps, une tragédie. Le succès est assez grand. Qui se souvient de *Vallia?* On lit dans la *Revue de Paris* : « Ainsi que toutes les tragédies, celle-ci renferme plusieurs beaux vers. Il est à remarquer que tous ces beaux vers de pacotille, qui excitent dans leur nouveauté l'enthousiasme des loges et du parterre, ne sont plus rien qui vaille au bout de quelques années. On est tout surpris de les retrouver flasques, éreintés, sans vie, ces vers autrefois si bruyants et si sonores : ils ont été crevés par l'aiguille du temps. »

Spiagudry

Nouvelles primes entièrement gratuites:

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux reçoivent *franco* les trois volumes suivants :

LES POÈMES BARBARES

PAR LECONTE DE LISLE

Magnifique édition in-8° d'Alphonse Lemerre. — En librairie : 7 fr. 50 c.

LES HISTOIRES D'AMOUR

PAR CATULLE MENDÈS

(Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 3 francs.)

LES POÉSIES

DE LÉON DIERX

Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie, 3 francs.

Ou les deux volumes suivants :

LE BOUSCASSIÉ

PAR LÉON CLADEL

Superbe volume in-8°, Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 6 francs.

LES IDYLLES PRUSSIENNES

PAR THÉODORE DE BANVILLE

Edition elzévir d'Alphonse Lemerre. — En librairie, chacune de deux primes représente une valeur de 10 à 14 fr.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux reçoivent franco :

1° L'une des deux primes précédentes

2° LES POÉSIES D'ALFRED DE MUSSET

Deux volumes édités par Alphonse Lemerre

VÉRITABLE CHEF D'ŒUVRE TYPOGRAPHIQUE

Ces deux primes réunies représentent une valeur de 24 francs [illegible]

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE
2, rue de Châteaudun, 2.

VIENNENT DE PARAITRE :

LES VA-NU-PIEDS

Par LÉON CLADEL

Un magnifique volume grand in-8°

Illustré par MM. Frédéric Regamey, Daniel Vierge, Ernest Pichio, Frédéric Chevalier, Henri Guérard, Jules Martin, Jean Massieu, Hanriot, Ingomar, Jean Lubin, etc., etc.

PRIX : 3 fr.

L'APRÈS-MIDI D'VN FAVNE

EGLOGVE

PAR STÉPHANE MALLARMÉ

Avec Frontispice, Fleuron, Cul-de-Lampe et Ex-Libris en deux couleurs

PAR MANET

Pour paraître prochainement :

LA DEUXIÈME ÉDITION DE

LES AMOURS PROFONDES

Par ADELPHE FROGER

POÈMES TRISTES. — LES AMOURS PROFONDES

Viennent de paraître :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Un magnifique volume de 400 pages grand in-8°, orné d'une eau-forte et imprimé en caractères anciens sur très-beau papier.

Il a été tiré 65 exemplaires de luxe, numérotés : 25 sur papier de Hollande 20 francs) ; 25 sur papier de Chine (40 fr.) et 15 sur papier Whatman (40 fr.)

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Troisième livraison

15 Octobre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON, Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

Voir à la troisième page de la couverture la liste des PRIMES GRATUITES offertes aux nouveaux abonnés.

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

PHALYA-MANI

CONTE SANSKRIT

O Mâyâ, qu'es-tu, sinon le torrent des mobiles chimères? Tu fais jaillir incessamment du cœur de l'homme la joie, la douleur, l'amour et la haine, la lumière et les ténèbres, la substance et la vision des choses mouvantes. Et le cœur de l'homme, ô Mâyâ, qu'est-il, sinon toi qui n'es rien?

C'était le temps d'Aryâmân, le Pandavaïde, qui régnait sur les montagnes, les bois, les vallées, les lacs, les fleuves et les cités du Madhyadeça. Et le Madhyadeça fleurit sur le dos de la Tortue primitive, et les sept Etalons couleur d'or, hennissants, furieux, les crins épars, se cabrant dans la poussière flamboyante des nuées, illuminent la terre sacrée, la matrice antique des bêtes et des plantes, le large berceau des Bharatas, nourriciers des hommes.

Aryâmân était un vieux Radjah d'une haute vertu. Il accomplissait les rites avec exactitude. Ses yeux, toujours grands ouverts, sans cils ni sourcils, répandaient un regard immuable qui apaisait au cœur des sages le trouble passager des désirs et des regrets; mais la race perverse, sachant l'inflexibilité de sa justice, le contemplait avec terreur quand il jugeait les peuples, assis, les cuisses croisées, sur la peau de l'antilope, tel que Hâri, le conservateur des choses.

Cependant, le Pandavaïde n'avait pas atteint le point suprême de la perfection. Les Dêvas lui refusaient encore la sainteté prodigieuse du Richi Viçvamitra, dont le cœur était comme un bloc de pierre et qui se laissa manger vivant par la vermine. Bien que cette vertu sans égale fût l'objet constant de son aspiration, celle-ci subissait parfois de graves défaillances. Aryâmân s'inquiétait, dans ses heures mauvaises, du monde changeant des apparences. Une attache mystérieuse le liait à l'illusion troublante des affections humaines. Il aimait sa fille unique, Phalya-Mani, qu'on nommait ainsi parce qu'elle était la fleur et la perle du Madhyadeça.

Or, le Radjah vénérable se rendit seul, un soir, dans la quatre-vingt-dix-septième année de sa vie, sur les bords de la rivière Dêvavithi, pour y faire ses ablutions accoutumées. Les éléphants dormaient sous les bambous; les princes rayés des djungles miaulaient çà et là dans l'ombre, et les gazelles légères effleuraient d'un bond la cime aiguë des nopals. Aryâmân se mit tout nu. Son corps était fort maigre et couturé des cicatrices saignantes de ses macérations, comme il convient à la chair d'un homme pieux. Puis, il dénoua le chignon de ses longs cheveux blancs qui se répandirent, épais comme aux jours de sa jeunesse, sur le dos et les reins. Cela fait, il prit une feuille de figuier, s'en frotta les dents et dit :

— Eau sacrée, maîtresse des bois, reine des herbes, donne-moi la vertu et l'intelligence.

Il entra dans la rivière en récitant la Gâyatri :

— Eau divine, donne-moi la vue éclatante du Dieu suprême en qui tout rentre. Eau pure, fais-moi partager ton essence.

Il but une gorgée d'eau, priant tout bas :

— Roi du sacrifice, ton cœur est au milieu du large océan des délices; puissé-je m'y absorder à jamais!

Il revint au bord, et l'image de sa fille Phalya-Mani passa dans son cœur, et il oublia de secouer huit fois ses mains pleines d'eau vers les huit points du monde. En ce moment une Voix très-grêle sortit de la rivière Dêvavithi. Le son en était extrêmement faible et comme lointain, et si net qu'il semblait tout proche. Et cette Voix dit ceci :

— O Radjah Aryâmân, qui protéges les opprimés, retire-moi de cette rivière où des monstres voraces me dévoreraient.

Le Pandavaïde lui répondit :

— Par la sainteté des Védâs, je le veux. Où es-tu?

— Baisse-toi, dit la Voix, et emplis d'eau le creux de ta main,

Ainsi fit Aryâmân, qui aperçut un petit poisson rouge et noir, tout étincelant dans l'eau qu'il avait recueillie. Et il l'emporta avec beaucoup de sollicitude jusqu'à sa demeure royale, et il le déposa dans une coupe à demi-pleine; mais, le lendemain, le petit poisson avait grandi de telle sorte que la coupe ne pouvait plus le contenir.

Aryâmân le mit successivement dans une citerne, dans un étang, dans un lac. La citerne se tarit, l'étang déborda, le lac rompit ses digues et s'écoula dans la mer avec le poisson monstrueux qui agitait furieusement ses nageoires et sa queue.

A peine eut-il plongé dans l'écume salée qu'un bruit terrible éclata sur les grandes eaux, et que le démon Mahâmaraka ouvrit ses dix ailes rouges et noires et s'enleva en spirale dans le ciel.

Autrefois, en effet, tandis que Brahma dormait sur le Nymphéa éternel, ce démon rusé avait tenté de dérober les Védâs qui coulaient des lèvres divines. Et il subissait, depuis mille et mille années, dans la Dêvavithi, le châtiment que la bonté d'Aryâmân venait d'abréger. Voyant cela, celui-ci fut très-étonné et se livra à de grandes austérités. Il resta debout, douze lunes entières, la plante du pied droit posée sur la cuisse gauche et les deux mains en éventail contre les oreilles, ce qui est une marque merveilleuse de piété. Mais, parce qu'il avait oublié, en songeant à sa fille Phalya-Mani, d'asperger les huit points du monde, l'œil enflammé de Sûryâ dessécha les rizières et cent mille Sûdras moururent de faim, et le vieux Radjah comprit qu'il allait expier la faute qu'il avait commise.

Qu'elles sont belles au matin les vallées du Madhyadeça! Argunî, Çyama, Dhavali et Rôhini, les génisses aurorales, humeut de leurs mufles roses les nuées bleues qui ondulent au faîte du Suryâgiri où volent et se jouent les génies bienheureux, amis des hommes, tandis que les pointes glacées et les gorges noires de l'Himavat sont hantées par les démons Marakas, mangeurs de chair et buveurs de sang.

Que l'arôme des vallées est doux quand le soir empourpre le monde! Toutes les fleurs qui se sont inclinées sous la lumière ardente, exhalent leur âme dans l'air attiédi. La vapeur parfumée monte jusqu'aux sommets resplendissants de la sainte montagne qui rafraîchit ses larges pieds dans les eaux de la Dêvavithi où boivent les panthères aux robes étoilées, sous les verts parasols des lataniers. Une pluie d'ailes écarlates descend, tourbillonne et se glisse dans les feuillages sombres, et les tourterelles des

bois, gonflant leurs cols d'azur et d'émeraude, unissent leurs roucoulements amoureux aux mille rumeurs naissantes de la nuit.

La fille bien-aimée d'Aryâmân, la vierge Phalya-Mani, aimait à jouer matin et soir, dans la vallée natale, avec ses jeunes compagnes et les gazelles familières qu'elle nourrissait de sa main et qui buvaient dans ses paumes délicates. Et Phalya-Mani était très-belle.

Elle avait une robe de soie blanche brodée de fleurs de nymphéa rosé. Un bandeau de mousseline semée de perles de Lanka retenait ses tresses lisses. Sa chaussure était de fil de nopal teinté de cochenille. Ses yeux, étroits et longs, étincelaient à travers l'ombre lumineuse de ses cils; son nez charmant était pointu comme la flèche du désir; ses lèvres luisaient comme les pétales de l'açoka, et leur sourire était semblable à la première clarté de l'aurore sur la neige pure du Suryâgiri. Ses genoux étaient comme deux boules d'ivoire poli. De légers bracelets d'or ornés de petites clochettes d'argent pressaient ses jambes rondes et fines, et, sous le triple collier de rubis, son jeune sein soupirait plus doucement que la colombe dans les figuiers touffus. Phalya-Mani était la fleur du Madhyadeça, la perle du monde.

Et c'est pourquoi Vyâghrâ, le neveu d'Ayâmân le Pandavaïde, très-brave, très-fort, très-agile, et pareil au tigre rayé des gorges de l'Himavat, aimait la fille du frère de son père. Mais il n'était ni pieux, ni pacifique, et le vénérable Radjah l'avait rejeté de sa présence, et Vyâghrâ était parti, emportant le cœur de Phalya-Mani.

Et voici qu'elle se promenait, pensive, avec ses compagnes et ses gazelles. Le jour tombait; une longue ligne d'or coupait l'horizon de la mer occidentale. Il y avait une année que Vyâghrâ s'était éloigné du Madhyadeça. Au souvenir du jeune guerrier, des larmes argentaient les cils de Phalya-Mani, et ses compagnes les essuyaient de leurs lèvres; mais Phalya-Mani pleurait toujours.

Une d'elles, voulant flatter la douleur de la vierge royale, parla ainsi :

— Vyâghrâ est plein de courage, et sa force est grande. Quand sa lance de bambou vibre dans le combat, les hommes pâlissent et courbent la tête.

Une autre jeune fille dit :

— Vyâghrâ est beau comme un Dêva. La flamme de ses yeux brûle doucement le cœur des vierges, et elles rougissent comme la neige au lever de l'aurore.

Une troisième reprit :

— Vyâghrâ est léger et ses jarrets ne se lassent point. Quand il poursuit la gazelle et l'antilope dans les bois, son pied presse leurs pieds et son souffle échauffe leurs croupes.

Alors, Phalya-Mani dit en pleurant :

— Vyâghrâ ! Vyâghrâ !

Si bien que le démon Mahâmaraka l'entendit. Et, se penchant de la cîme de l'Himavat, il vit, au fond de la vallée, Phalya-Mani et ses compagnes qui pleuraient. Et, dès qu'il les eût vues, il lui vint en tête de causer une grande douleur au vieux Radjah Pandavaïde, en lui enlevant sa fille bien-aimée. Mais il fallait qu'elle le suivît de bonne volonté, les Dêvas ne permettant aux mauvais génies que la ruse et le mensonge et non la violence. Il déploya donc ses dix ailes au vent et descendit en formant de grands cercles dans l'air.

Tandis que Phalya-Mani courait un tel danger, que faisaient le saint Radjah et le jeune guerrier? Le vénérable Aryâmân, desséché par le

jeûne, immobile sur un pied, voyait, par les yeux de la foi, le divin Viçnou couché dans les replis du serpent sacré et flottant sur la mer de lait. Et la tige du Nymphéa mystique sortait du nombril éternel, et les trois faces de Brahma resplendissaient dans la fleur épanouie. Pour le jeune guerrier, il chassait à coups de flèches les hommes noirs du Dekkân, bien loin du Madhyadeça.

Et le démon Mahâmaraka descendait toujours en spirale, réfléchissant au moyen de ne pas effrayer Phalya-Mani, car, ne pouvant changer de forme à son gré, il était horrible à voir, monstrueux et moussu comme une vieille pagode haute et massive. Sa tête était hérissée de cheveux rouges, ses membres ressemblaient à des troncs noueux, et ses dix ailes de chauves-souris grinçaient comme des gonds rouillés.

Phalya-Mani et ses compagnes entendirent bientôt le bruit que faisaient au-dessus de leurs têtes les dix ailes de Mahâmaraka, et, levant les yeux, elles le virent. Leur épouvante fut grande. Toutes poussèrent un même cri et voulurent s'enfuir; mais le démon leur dit en adoucissant sa voix :

— Vyâghrâ, le jeune guerrier, m'envoie vers la Perle du monde.

Celle-ci s'arrêta et dit :

— O génie, est-il vrai ?

— Telle est la vérité. Le jeune Radjah demande que la Fleur du Madhyadeça vienne lui rendre son âme qu'elle a gardée, sinon il mourra de douleur, car le très-pieux Aryâmân l'a exilé de la Terre sacrée des Pandavas. Le jeune homme royal est dans ma demeure, à la cîme de l'Himavat. S'il est cher à la Perle du monde, elle mettra sa confiance en moi, et je la transporterai auprès de son bien-aimé.

— Je le veux ! Emporte-moi, ô génie !

L'amour vole comme la flèche violemment repoussée par la corde tendue. L'amour n'a qu'un regard, il ne voit qu'une chose, et cette chose qu'il voit emplit le monde.

Alors, malgré les prières de ses compagnes et les gémissements de ses gazelles, Phalya-Mani s'assit sur une des ailes du démon Mahâmaraka, qui tourbillonna dans la brume du soir et disparut.

Et le saint Radjah, au moment où sa fille lui était enlevée, récitait la Gâyatri et se mouillait les deux oreilles en l'honneur de Hâri, le conservateur de l'univers: car la piété confond la pensée et le cœur dans l'abîme de ce qui est un et par soi-même. La piété plonge les justes dans l'essence première. Leurs yeux se ferment au monde des apparences changeantes et fugitives; leurs oreilles n'entendent plus rien des bruits terrestres. Que verraient les justes? qu'entendraient-ils? L'abîme de ce qui est un et par soi-même n'est-il point noir et muet? Telle est la doctrine sacrée. Elle est très-consolante.

Cependant, Phalya-Mani, assise sur l'aile de Mahâmaraka, montait dans les ombres croissantes de la nuit. Et ils atteignirent les hauteurs où pleuvent les neiges éternelles. Et le démon s'était creusé là une caverne dans la glace. Il y déposa la vierge royale, et, soufflant autour d'elle une tiède haleine pour qu'elle ne mourût point, il lui dit :

— Phalya-Mani, fille d'Aryâmân, fleur du Madhyadeça, perle du monde, tu ne reverras jamais ni la lumière de Suryâ, ni ton père, ni ton amant.

La vierge poussa un grand cri et s'évanouit. Le démon la ranima et reprit :

— Tu seras la femme du génie Mahâmaraka qui règne sur les neiges de l'Himavat. —

Et, la laissant gémir au fond de la caverne, il s'élança dans l'air noir, à travers la neige qui tombait abondamment sur les pics solitaires de la montagne, cherchant à découvrir les traces du jeune Radjah, afin de lui tendre des embûches et de le faire périr. Et, planant, comme le Rok, par delà les nues glacées, il regarda toute la terre, du Népâl à Launka, et ses yeux étaient comme deux lunes rouges; mais il ne vit point le jeune homme, grâce aux Dêvas, car celui-ci avait pensé dans son cœur :

— Je reverrai la Fleur du Madhyadeça avant de mourir. —

Et il avait quitté les plaines du Dekkân, et il errait dans les gorges de l'Himavat où miaulent les tigres; mais le démon Mahâmaraka ne le vit point.

Suryâ s'était plongé trois fois dans les grandes eaux, et le jeune guerrier marchait depuis trois jours à travers la montagne, quand il arriva au bord d'un abîme profond. Ce gouffre s'étendait à droite et à gauche aussi loin que le regard pouvait porter, et il n'y avait aucun sentier qui y descendît. Tandis que le Radjah hésitait, songeant à retourner sur ses pas, une voix suppliante cria du fond de l'abîme :

— Vyâghra! Vyâghrâ!

Il se pencha et vit un beau génie Jama, ami des hommes, lié par des lianes noueuses à un rocher énorme :

— O génie, ami des hommes, pourquoi es-tu ainsi lié? Que me veux-tu?

Le génie Jama lui répondit :

— Les cruels Marakas, qui habitent les cimes de l'Himavat, m'ont lié, grâce au sommeil qui m'a surpris. Si j'eusse été éveillé, cela ne serait point arrivé, car ma force est bien supérieure à la leur; mais il est dit qu'un génie Jama, lié pendant son sommeil par les Marakas, ne peut ni briser ses liens, ni punir ses ennemis, qu'à l'aide d'un homme brave et généreux. Cela est juste. Quand nous dormons, nous ne pouvons veiller sur les hommes que nous aimons.

Vyâghrâ voulut de nouveau descendre au fond de l'abîme où le génie était lié, mais les parois étaient verticales et il n'y pendait même pas une liane. Voyant cela, il s'élança courageusement dans le gouffre. Aussitôt, le beau génie, rejetant ses liens factices, vola au-devant de lui et l'emporta vers l'autre bord, où il le déposa sur la mousse. Et, alors, il lui dit :

— Ceux qui racontent que ton cœur est ferme et transparent comme le diamant disent vrai. Mon nom est Atouli-Jama. Retourne auprès du saint Radjah Aryâmân, et si, bientôt, tu as besoin de mon aide, crie trois fois mon nom. Va.

Et le jeune guerrier, poursuivant sa route, entra, après dix journées de marche, dans la demeure royale d'Aryâman, afin d'implorer le pardon du frère de son père et de revoir la Fleur du Madhyadeça. Mais le Pandavaïde ne priait pas ce jour-là, et son esprit n'était pas absorbé par la contemplation intérieure, et il pleurait sa fille disparue. Dès qu'il eut aperçu le fils de son frère, ses yeux jetèrent des flammes, et il s'écria, en étendant le pouce ouvert de sa main droite fermée :

— Enfant des dix péchés maudits! race de Divi foudroyée par Çiva! Que n'es-tu venu au monde dans le temps où la farouche Dîthi proscrivit tous les mâles nouveau-nés! ô ravisseur de ma félicité, viens-tu insulter à ma douleur? où as-tu caché Phylia-Mani, la Perle du monde?

Vyâghrâ resta muet, ne sachant point l'enlèvement de la Fleur du

Madhyadeça. Et les compagnes désolées de la vierge royale racontèrent qu'un génie de l'Himavat l'avait emportée, se disant l'ami du jeune guerrier. Et Vyâghrâ poussa un cri de rage, sa face devint blanche comme celle d'un mort. Le poil de ses moustaches se hérissa; ses yeux rougirent, pareils à des charbons ardents; sa lèvre saignante se retroussa comme le mufle d'un tigre blessé, et ses dents brillantes grincèrent. Puis, bondissant hors de la demeure, il courut vers l'Himavat couronné de neiges. Tout un jour et toute une nuit il courut ainsi à travers les bois, les rivières et les djungles, passant les fleuves à la nage et gravissant les rocs. Enfin, le souffle lui manqua, et il se souvint d'Atouli-Jama, et il cria son nom trois fois.

Aussitôt le beau génie, ami des hommes, apparut dans le ciel, descendit auprès du jeune guerrier, et lui dit :

— Me voici.

— Atouli-Jama! un démon de l'Himavat — qu'il soit maudit! — a enlevé Phalya-Mani, la perle du monde. Quel est son nom! où est-il?

— C'est le démon Mahâmaraka qui vole là-bas sur les neiges éternelles. Il retient la belle jeune fille dans sa caverne de glace.

— Enlève-moi sur tes ailes, beau génie! Porte-moi au repaire du ravisseur, afin que je le punisse et délivre la fleur du Madhyadeça.

— O jeune homme, tu ne peux combattre un génie. La seule haleine du Maraka te tuerait. Viens! je châtierai le maudit.

Et le Jama prit le jeune guerrier sur ses ailes et s'enleva dans les nues.

Pendant ce temps, Phalya-Mani gémissait au fond de sa prison glacée. Celle-ci était transparente au dedans, mais au dehors elle était opaque : de sorte que la vierge royale voyait, soir et matin, le corps immense de Brahma aux mille formes, aux mille couleurs, les montagnes, les vallées et le large océan, resplendir autour d'elle; mais nul ne pouvait la voir, et les routes de la vie s'étaient refermées devant ses pas.

Phalya-Mani était comme la perruche blanche prise dans un réseau. Ses belles larmes ruisselaient sur ses joues pâlies; elles inondaient son jeune sein. Ses gémissements mouraient étouffés par les parois de la caverne. La Fleur du Madhyadeça se flétrissait, dérobée aux regards de Suryâ aux sept étalons couleur d'or, son aïeul. La Perle du monde gisait, enfouie sous la neige de l'Himavat. La fiancée du jeune Pandavaïde était la proie du Maraka aux dix ailes rouges et noires.

Les vierges qui fleurissent sur la terre du Nymphéa sacré sont faibles comme la liane aux clochettes roses des ravines, mais leur cœur est fidèle. Elles sont timides comme la gazelle aux yeux noirs des bois, mais elles ne reprennent jamais l'amour qu'elles ont donné. Et le démon de l'Himavat se réjouissait que Phalya-Mani versât des larmes, et que le vénérable Aryâmân oubliât de réciter la Gayâtri en songeant à sa fille, et que le jeune Radjah ne dût plus revoir sa bien-aimée. Et il songeait que ni les génies du Sûryâgiri, ni les Dêvas eux-mêmes ne pourraient découvrir la Perle du monde. La méchanceté des Marakas est très-grande, mais leur intelligence est très-petite.

Au milieu de la treizième journée, tandis que le démon, assis dans son repaire, regardait pleurer Phalya-Mani et se délectait de ses gémissements, une lumière éblouissante enveloppa la cime neigeuse de l'Himavat, et il vit le beau génie Atouli-Jama qui venait, fendant les lourdes nuées de son vol splendide et portant Vyâghrâ sur une de ses ailes. Un tourbillon de vent arracha du roc et broya les murailles de l'antre qui se dispersa tout entier comme une poussière de diamant, et Mahâmaraka, hérissant ses

cheveux rouges, poussa un cri sauvage qui roula avec le retentissement de la foudre dans les gorges profondes de l'Himavat.

Et le beau génie, ami des hommes, lui dit :

— Mahâmaraka, qui habites les neiges éternelles, en horreur aux Dêvas et aux justes, tu as enlevé la vierge Phalya-Mani, la Fleur du Madhyadeça, que voici, la fille bien aimée du saint Radjah Aryamân qui t'a délivré des eaux de la rivière Dêvavithi. Rends la Perle du monde à son père et à son fiancé, sinon je briserai tes ailes et t'enfermerai pour mille années à mille pieds sous la neige.

Le Maraka, grinçant des dents, lui répondit :

— Atouli-Jama, vil esclave, je ne rendrai jamais la Perle du monde, et je me ris de toi, et je te défie.

— Prépare-toi donc au combat, Maudit, car l'heure de ton châtiment est venue. Phalya-Mani et Vyâghrâ contempleront la lutte des génies et seront le prix de la victoire.

— Viens, dit le Démon. J'arracherai tes plumes, je romprai tes membres et tu ramperas désormais dans la fange et dans l'herbe, et la Fleur du Madhyadeça se flétrira, et je tordrai le cou de Vyâghrâ, le jeune Pandavaïde !

Et les deux génies prirent leur vol pour combattre.

Atouli-Jama, le beau génie, recula jusqu'aux cimes bleues du Suryâgiri, mais le démon resta au-dessus de l'Himavat. Puis, ils volèrent l'un contre l'autre. Les nuages pleins d'éclairs écumaient derrière eux, l'air sifflait et grondait, balayant les vieilles neiges amoncelées sur les montagnes et courbant comme des brins d'herbe les takamakas et les figuiers séculaires. Il y eut un choc plus terrible que le tonnerre d'Indra, et le démon se déroula dans le ciel avec une aile brisée. Et huit fois encore il fut renversé, furieux et tout sanglant. Alors, ne pouvant plus combattre, il se laissa tomber dans l'espace au dessus des jeunes fiancés qui applaudissaient à la victoire du beau génie, et, d'un coup de sa dernière aile, il les précipita dans les abîmes de l'Himavat.

Atouli-Jama descendit sur lui comme l'éclair. Les neiges s'entrouvrirent et le démon fut enseveli pour mille années. Puis l'Esprit victorieux vola à la recherche de Phalya-Mani et du jeune Radjah. Ils roulaient encore dans le vide, les bras enlacés, quand il les atteignit, et il les transporta dans la demeure royale d'Aryâmân ; mais le Maraka les avait tués tous deux d'un coup d'aile. Et Phalya-Mani dormait, pâle et souriante, la tête appuyée sur la poitrine immobile de son bien-aimé, et celui-ci la regardait fixement de ses grands yeux morts.

Et quand le Radjah vénérable vit sa fille à jamais inanimée, il dit :

— Qu'y a-t-il ? La Fleur du Madhyadeça s'est flétrie. la Perle du monde est tombée dans la mer divine. Mes cent années s'effeuillent au vent. Elles ne reverdiront plus. L'immense univers se noie tout entier dans la première larme du dernier des Pandavaïdes.

Et. poussant un long soupir, il rentra dans l'énergie latente des Dieux.

O Mâyâ, l'antique silence absorbe en un moment éternel les siècles écoulés, les minutes présentes et les heures futures. La vie inépuisable est faite du tourbillon sans fin de nos rêves.

Leconte de Lisle

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Le surlendemain, lorsque Gervaise se présenta à Lariboisière pour avoir des nouvelles, elle trouva le lit vide. Une sœur lui expliqua qu'on avait dû transporter son mari à l'asile Sainte-Anne, parce que, la veille au soir, il avait tout d'un coup battu la campagne. Oh! un déménagement complet, des idées de se casser la tête contre le mur, des hurlements qui empêchaient les autres malades de dormir. Ça venait de la boisson, paraissait-il. La boisson, qui couvait dans son corps, avait profité, pour lui attaquer et lui tordre les moelles, de l'instant où la fluxion de poitrine le tenait sans forces sur le dos. La blanchisseuse rentra bouleversée. Son homme était fou à cette heure! La vie allait devenir drôle, si on le lâchait. Nana criait qu'il fallait le laisser à l'hôpital, parce qu'il finirait par les massacrer toutes les deux.

Le dimanche seulement, Gervaise put se rendre à Sainte-Anne. C'était un vrai voyage. Heureusement, l'omnibus du boulevard Rochechouart à la Glacière passait près de l'asile. Elle descendit rue de la Santé, elle acheta deux oranges pour ne pas entrer les mains vides. Encore un monument, avec des cours grises, des corridors interminables, une odeur de vieux remèdes rances, qui n'inspirait pas précisément la gaieté. Mais, quand on l'eût fait entrer dans une cellule, elle fut toute surprise de voir Coupeau presque gaillard. Il était justement sur le trône, une caisse de bois très-propre, qui ne répandait pas la moindre odeur; et ils rirent de ce qu'elle le trouvait en fonction, son trou de balle au grand air. N'est-ce pas? on sait bien ce que c'est qu'un malade. Il se carrait là-dessus comme un pape, avec son bagou d'autrefois. Oh! il allait mieux, puisque ça reprenait son cours.

— Et la fluxion? demanda la blanchisseuse.

— Emballée! répondit-il. Ils m'ont retiré ça avec la main. Je tousse encore un peu, mais c'est la fin du ramonage.

Puis, au moment de quitter le trône pour se refourrer dans son lit, il rigola de nouveau.

— T'as le nez solide, t'as pas peur de prendre une prise, toi!

Et ils s'égayèrent davantage. Au fond, ils avaient de la joie. C'était par manière de se témoigner leur contentement, sans faire de phrases, qu'ils plaisantaient ainsi ensemble sur la plus fine. Il faut avoir eu des malades pour connaître le plaisir qu'on éprouve à les revoir bien travailler de tous les côtés.

Quand il fut dans son lit, elle lui donna les deux oranges, ce qui lui causa un attendrissement. Il redevenait gentil, depuis qu'il buvait de la tisane et qu'il ne pouvait plus laisser son cœur sur les comptoirs des mastroquets. Elle finit par oser lui parler de son coup de marteau, surprise de l'entendre raisonner comme au bon temps.

— Ah! oui, dit-il en se blaguant lui-même, j'ai joliment rabaché!... Imagine-toi, je voyais des rats, je courais à quatre pattes pour leur mettre un grain de sel sous la queue. Et toi, tu m'appelais, des hommes voulaient t'y faire passer. Enfin, toutes sortes de bêtises, des revenants en plein jour... Oh! je me souviens très-bien, la caboche est encore solide... A

présent, c'est fini, je rêvasse en m'endormant, j'ai des cauchemars, mais tout le monde a des cauchemars.

Gervaise resta près de lui jusqu'au soir. Quand l'interne vint, à la visite de six heures, il lui fit étendre les mains; elles ne tremblaient presque plus, à peine un frisson qui agitait le bout des doigts. Cependant, comme la nuit tombait, Coupeau fut peu à peu pris d'une inquiétude. Il se leva deux fois sur son séant, regardant par terre, dans les coins d'ombre de la pièce. Brusquement, il allongea le bras et parut écraser une bête contre le mur.

— Qu'est-ce donc? demanda Gervaise, effrayée.

— Les rats, les rats, murmura-t-il.

Puis, après un silence, glissant au sommeil, il se débattit, en lâchant des mots entrecoupés.

— Nom de Dieu! ils me trouent la pelure!... Oh! les sales bêtes!... Tiens bon! serre tes jupes! méfie-toi du salopiaud, derrière toi!... Sacré tonnerre, la voilà culbutée, et ces mufes qui rigolent!... Tas de mufes! tas de fripouilles! tas de brigands!

Il lançait des claques dans le vide, tirait sa couverture, la roulait en tapon contre sa poitrine, comme pour la protéger contre les violences des hommes barbus qu'il voyait. Alors, un gardien étant accouru, Gervaise se retira, toute glacée par cette scène. Mais, lorsqu'elle revint, quelques jours plus tard, elle trouva Coupeau complétement guéri. Les cauchemars eux-mêmes s'en étaient allés; il avait un sommeil d'enfant, il dormait ses dix heures à la file, sans bouger un membre. Aussi permit-on à sa femme de l'emmener. Seulement, l'interne lui dit à la sortie les bonnes paroles d'usage, en lui conseillant de les méditer : s'il recommençait à boire, il retomberait et finirait par y laisser sa peau. Oui, ça dépendait uniquement de lui. Il avait vu comme on redevenait gaillard et gentil quand on ne se soûlait pas. Eh bien! il devait continuer à la maison sa vie sage de Sainte-Anne, s'imaginer qu'il était sous clef et que les marchands de vin n'existaient plus.

— Il a raison, ce monsieur, dit Gervaise dans l'omnibus qui les ramenait rue de la Goutte-d'Or.

— Sans doute qu'il a raison, répondit Coupeau.

Puis, après avoir songé une minute, il reprit :

— Oh! tu sais, une goutte par ci par là, ça ne peut pourtant pas tuer un homme, ça fait digérer.

Et, le soir même, il but un petit verre de cric, pour la digestion. Pendant huit jours, il se montra cependant assez raisonnable. Il était très-tracqueur au fond, il ne se souciait pas de finir à Bicêtre. Mais, sa passion l'emportait, le premier petit verre le conduisait malgré lui à un deuxième, à un troisième, à un quatrième; et, dès la fin de la quinzaine, il avait repris sa ration ordinaire, sa chopine de tord-boyaux par jour. Gervaise, exaspérée, aurait cogné. Dire qu'elle était assez bête pour avoir rêvé de nouveau une vie honnête, quand elle l'avait vu dans tout son bon sens à l'asile! Encore une heure de joie envolée, la dernière à coup sûr! Oh! maintenant, puisque rien ne pouvait le corriger, pas même la peur de sa crevaison prochaine, elle jurait de ne plus se gêner; le ménage irait à la six-quatre-deux, elle s'en battait l'œil; et elle parlait de prendre à son tour du plaisir où elle en trouverait. Alors, l'enfer recommença, une vie enfoncée davantage dans la crotte, sans coin d'espoir ouvert sur une meilleure saison. Nana, quand son père l'avait giflée, demandait furieusement pourquoi cette rosse n'était pas restée à l'hôpital. Elle attendait de

gagner de l'argent, disait-elle, pour lui payer de l'eau-de-vie et le faire crever plus vite. Gervaise, de son côté, un jour que Coupeau regrettait leur mariage, s'emporta. Ah! elle lui avait apporté la resucée des autres, ah! elle s'était fait ramasser sur le trottoir, en l'enjolant par ses mines de rosière! Nom d'un chien! il ne manquait pas d'aplomb! Autant de paroles, autant de menteries. Elle ne voulait pas de lui, voilà la vérité. Il se traînait à ses pieds pour la décider, pendant qu'elle lui conseillait de bien réfléchir. Et si c'était à refaire, comme elle dirait non! elle se laisserait plutôt couper un bras. Oui, elle avait vu la lune, avant lui; mais une femme qui a vu la lune et qui est travailleuse vaut mieux qu'un faignant d'homme qui salit son honneur et celui de sa famille dans tous les mannezingues. Ce jour-là, pour la première fois, chez les Coupeau, on se flanqua une volée en règle, on se tapa même si dur, qu'un vieux parapluie et le balai furent cassés.

Et Gervaise tint parole. Elle s'avachit encore; elle manquait l'atelier plus souvent, jacassait des journées entières, devenait molle comme une chiffe à la besogne. Quand une chose lui tombait des mains, ça pouvait bien rester par terre, ce n'était pas elle qui se serait baissée pour la ramasser. Les côtes lui poussaient en long, à cette heure. Elle voulait sauver son lard. Elle en prenait à son aise et ne donnait plus un coup de balai que lorsque les ordures manquaient de la faire tomber. Les Lorilleux, maintenant, affectaient de se boucher le nez, en passant devant sa chambre; une vraie poison, disaient-ils. Eux, vivaient en sournois, au fond du corridor, se garant de toutes ces misères qui piaulaient dans ce coin de la maison, s'enfermant pour ne pas avoir à prêter des pièces de vingt sous. Oh! des bons cœurs, des voisins joliment obligeants! oui, c'était le chat! On n'avait qu'à frapper et à demander du feu, ou une pincée de sel, ou une carafe d'eau, on était sûr de recevoir tout de suite la porte sur le nez. Avec ça, des langues de vipère. Ils criaient qu'ils ne s'occupaient jamais des autres, quand il était question de secourir leur prochain; mais ils s'en occupaient du matin au soir, dès qu'il s'agissait de mordre le monde à belles dents. Le verrou poussé, une couverture accrochée pour boucher les fentes et le trou de la serrure, ils se régalaient de potins, sans quitter leurs fils d'or une seconde. La dégringolade de la Banban surtout les faisait ronronner la journée entière comme des matous qu'on caresse. Quelle dèche, quel décatissage, mes amis! Ils la guettaient aller aux provisions et rigolaient du tout petit morceau de pain qu'elle rapportait sous son tablier. Ils calculaient les jours où elle dansait devant le buffet. Ils savaient chez elle l'épaisseur de la poussière, le nombre d'assiettes sales laissées en plan, chacun des abandons croissants de la misère et de la paresse. Et ses toilettes donc, des guenilles dégoûtantes qu'une chiffonnière n'aurait pas ramassées! Dieu de Dieu! il pleuvait drôlement sur sa mercerie, à cette belle blonde, cette cato qui tortillait tant son derrière, autrefois, dans sa belle boutique bleue. Voilà où menaient l'amour de la fripe, les lichades et les gueuletons. Gervaise, qui se doutait de la façon dont ils l'arrangeaient, ôtait ses souliers, collait son oreille contre leur porte; mais la couverture l'empêchait d'entendre. Elle les surprit seulement un jour en train de l'appeler « la grand' tétasse, » parce que sans doute son devant de gilet était un peu fort, malgré la mauvaise nourriture qui lui vidait la peau. D'ailleurs, elle les avait quelque part; elle continuait à leur parler, pour éviter les commentaires, n'attendant de ces salauds que des avanies, mais n'ayant même plus la force de leur répondre et de les lâcher là comme un paquet de sottises. Et puis, zut! elle

demandait son plaisir, rester en tas à tourner ses pouces, bouger quand il s'agissait de prendre du bon temps, pas davantage.

Un samedi, Coupeau lui avait promis de la mener au Cirque. Voir des dames galoper sur des chevaux et sauter dans des ronds de papier, voilà au moins qui valait la peine de se déranger. Coupeau justement venait de faire une quinzaine, il pouvait se fendre de quarante sous; et même ils devaient manger tous les deux dehors, Nana ayant à veiller très-tard ce soir-là chez son patron, pour une commande pressée. Mais, à sept heures, pas de Coupeau; à huit heures, toujours personne. Gervaise était furieuse. Son soulard fricassait pour sûr la quinzaine avec les camarades, chez les marchands de vin du quartier. Elle avait lavé un bonnet, et s'escrimait, depuis le matin, sur les trous d'une vieille robe, voulant être présentable. Enfin, vers neuf heures, l'estomac vide, bleue de colère, elle se décida à descendre, pour chercher Coupeau dans les environs.

— C'est votre mari que vous demandez? lui cria madame Boche, en l'apercevant la figure à l'envers. Il est chez le père Colombe. Boche vient de prendre des cerises avec lui.

Elle dit merci. Elle fila raide sur le trottoir, en roulant l'idée de sauter aux yeux de Coupeau. Une petite pluie fine tombait, ce qui rendait sa promenade encore moins amusante. Mais, quand elle fut arrivée devant l'Assommoir, la peur de la danser elle-même, si elle taquinait son homme, la calma brusquement et la rendit prudente. La boutique flambait, son gaz allumé, les glaces blanches comme des soleils, les fioles et les bocaux illuminant les murs de leurs verres de couleur. Elle resta là un instant, l'échine tendue, l'œil appliqué contre la vitre, entre deux bouteilles de l'étalage, à guigner Coupeau, dans le fond de la salle; il était assis avec des camarades, autour d'une petite table de zinc, tous vagues et bleuis par la fumée des pipes; et, comme on ne les entendait pas gueuler, ça faisait un drôle d'effet de les voir se démancher, le menton en avant, les yeux sortis de la figure. Etait-il Dieu possible que des hommes pussent lâcher leurs femmes et leur chez eux pour s'enfermer ainsi dans un trou où ils étouffaient! La pluie lui dégouttait le long du cou; elle se releva, elle s'en alla sur le boulevard extérieur, réfléchissant, n'osant pas entrer. Ah bien! Coupeau l'aurait joliment reçue, lui qui ne voulait pas être relancé! Puis, vrai, ça ne lui semblait guère la place d'une femme honnête. Cependant, sous les arbres trempés, un léger frisson la prenait, et elle songeait, hésitante encore, qu'elle était pour sûr en train de pincer quelque bonne maladie. Deux fois, elle retourna se planter devant la vitre, son œil collé de nouveau, vexée de retrouver ces sacrés pochards à couvert, toujours gueulant et buvant. Le coup de lumière de l'Assommoir se reflétait dans les flaques des pavés, où la pluie mettait un frémissement de petits bouillons. Elle se sauvait, elle pataugeait là-dedans, dès que la porte s'ouvrait et retombait, avec le claquement de ses bandes de cuivre. Enfin, elle s'appela trop bête, elle poussa la porte et marcha droit à la table de Coupeau. Après tout, n'est-ce pas? c'était son mari qu'elle venait demander; et elle y était autorisée, puisqu'il avait promis, ce soir-là, de la mener au Cirque. Tant pis! elle n'avait pas envie de fondre comme un pain de savon, sur le trottoir.

— Tiens! c'est toi, la vieille! cria le zingueur, qu'un ricanement étranglait. Ah! elle est comique, par exemple!... Hein? pas vrai, elle est comique!

Tous riaient, Mes-Bottes, Bibi-la-Grillade, Bec-Salé, dit Bois-sans-Soif. Oui, ça leur semblait comique; et ils n'expliquaient pas pourquoi. Gervaise

restait debout, un peu étourdie. Coupeau lui paraissant très-gentil, elle se risqua à dire :

— Tu sais, nous allons là-bas. Faut nous cavaler. Nous arriverons encore à temps pour voir quelque chose.

— Je ne peux pas me lever, je suis collé, oh! sans blague, reprit Coupeau qui rigolait toujours. Essaye, pour te renseigner; tire-moi le bras, de toutes tes forces, nom de Dieu! plus fort que ça, ohé, hisse!..... Tu vois, c'est ce roussin de père Colombe qui m'a vissé sur sa banquette.

Gervaise s'était prêtée à ce jeu; et, quand elle lui lâcha le bras, les camarades trouvèrent la blague si bonne, qu'ils se jetèrent les uns sur les autres, braillant et se frottant les épaules comme des ânes qu'on étrille. Le zingueur avait la bouche fendue par un tel rire, qu'on lui voyait jusqu'au gosier.

— Fichue bête! dit-il enfin, tu peux bien t'asseoir une minute. On est mieux là qu'à barbotter dehors... Eh bien! oui, je ne suis pas rentré, j'ai eu des affaires. Quand tu feras ton nez, ça n'avancera à rien... Reculez-vous donc, vous autres.

— Si madame voulait accepter mes genoux, ça serait plus tendre, dit galamment Mes-Bottes.

Gervaise, pour ne pas se faire remarquer, prit une chaise et s'assit à trois pas de la table. Elle regarda ce que buvaient les hommes, du casse-gueule qui luisait pareil à de l'or, dans les verres; il y en avait une petite mare coulée sur la table, et Bec-Salé, dit Bois-sans-Soif, tout en causant, trempait son doigt, écrivait un nom de femme : *Eulalie*, en grosses lettres. Elle trouva Bibi-la-Grillade joliment ravagé, plus maigre qu'un cent de clous. Mes-Bottes avait un nez qui fleurissait, un vrai dalhia bleu de Bourgogne. Ils étaient très-sales tous les quatre, avec leurs ordures de barbes raides et pisseuses comme des balais à pot de chambre, étalant des guenilles de blouses, allongeant des pattes noires aux ongles en deuil. Mais, vrai, on pouvait encore se montrer dans leur société, car s'ils gobelottaient depuis six heures, ils restaient tout de même comme il faut, juste à ce point où l'on charme ses puces. Gervaise en vit deux autres devant le comptoir en train de se gargariser, si pafs, qu'ils se jetaient leur petit verre sous le menton, et imbibaient leur chemise, en croyant se rincer la dalle. Le gros père Colombe, qui allongeait ses bras énormes, les porte-respect de son établissement, versait tranquillement les tournées. Il faisait très-chaud, la fumée des pipes montait dans la clarté aveuglante du gaz, où elle roulait comme une poussière, noyant les consommateurs d'une buée, lentement épaissie; et, de ce nuage, un vacarme sortait, assourdissant et confus, des voix cassées, des chocs de verre, des jurons et des coups de poing semblables à des détonations. Aussi Gervaise avait-elle pris sa figure en coin de rue, car une pareille vue n'est pas drôle pour une femme, surtout quand elle n'en a pas l'habitude; elle étouffait, les yeux brûlés, la tête déjà alourdie par l'odeur d'alcool qui s'exhalait de la salle entière. Puis, brusquement, elle eut la sensation d'un malaise plus inquiétant derrière son dos. Elle se tourna, elle aperçut l'alambic, la machine à soûler, fonctionnant sous le vitrage de l'étroite cour, avec la trépidation profonde de sa cuisine d'enfer. Le soir, les cuivres étaient plus mornes, allumés seulement sur leur rondeur d'une large étoile rouge; et l'ombre de l'appareil, contre la muraille du fond, dessinait des abominations, des figures avec des queues, des monstres ouvrant leurs mâchoires comme pour avaler le monde.

— Dis donc, Marie-bon-bec, ne fais pas ta gueule! cria Coupeau. Tu sais, à Chaillot les rabat-joie!... Qu'est-ce que tu veux boire?

— Rien, bien sûr, répondit la blanchisseuse. Je n'ai pas dîné, moi.

— Eh bien! raison de plus ; ça soutient, une goutte de quelque chose. Mais, comme elle ne se déridait pas, Mes-Bottes se montra galant de nouveau.

— Madame doit aimer les douceurs, murmura-t-il.

— J'aime les hommes qui ne se soûlent pas, reprit-elle en se fâchant. Oui, j'aime qu'on rapporte sa paie et qu'on soit de parole, quand on a fait une promesse.

— Ah! c'est ça qui te chiffonne! dit le zingueur, sans cesser de ricaner. Tu veux ta part. Alors, grande cruche, pourquoi refuses-tu une consommation?... Prends donc, c'est tout bénéfice.

Elle le regarda fixement, l'air sérieux, avec un pli qui lui traversait le front d'une raie noire. Et elle répondit d'une voix lente :

— Tiens! tu as raison, c'est une bonne idée. Comme ça, nous boirons la monnaie ensemble.

Bibi-la-Grillade se leva pour aller lui chercher un verre d'anisette. Elle approcha sa chaise, elle s'attabla. Pendant qu'elle sirotait son anisette, elle eut tout d'un coup un souvenir, elle se rappela la prune qu'elle avait mangée avec Coupeau, jadis, près de la porte, lorsqu'il lui faisait la cour. En ce temps-là, elle laissait la sauce des fruits à l'eau-de-vie. Et, maintenant, voici qu'elle se remettait aux liqueurs. Oh! elle se connaissait, elle n'avait pas pour deux liards de volonté. On n'aurait eu qu'à lui donner une chiquenaude sur les reins, pour l'envoyer faire une culbute dans la boisson. Même ça lui semblait très-bon, l'anisette, peut-être un peu trop doux, un peu écœurant. Et elle suçait son verre, en écoutant Bec-Salé, dit Bois-sans-Soif, raconter sa liaison avec la grosse Eulalie, celle qui vendait du poisson dans la rue, une femme rudement maligne, une particulière qui le flairait chez les marchands de vin, tout en poussant sa voiture, le long des trottoirs; et les camarades avaient beau l'avertir et le cacher, elle le pinçait souvent, elle lui avait même, la veille, envoyé une limande à travers la figure, pour lui apprendre à manquer l'atelier. Par exemple, ça, c'était drôle. Bibi-la-Grillade et Mes-Bottes, les côtes crevées de rire, appliquaient des claques sur les épaules de Gervaise, qui rigolait enfin, comme chatouillée et malgré elle; et ils lui conseillaient d'imiter la grosse Eulalie, d'apporter ses fers et de repasser les oreilles de Coupeau sur le zinc des mastroquets.

Émile Zola

(*La suite à la prochaine livraison*)

L'ÉPERON

L'insatiable instinct de vivre nous harcelle
Jusqu'au bout, cependant qu'à l'angoisse nouvelle
Nous marchons escortés par le nouveau souci,
Et mordus en secret, sans trêve ni merci,
Par l'hydre que déroule et nourrit la mémoire.
O Nature! A la nôtre asservissant ta gloire,

De nos vils bruits troublant tes muets entretiens,
Sans honte nous versons nos rêves dans les tiens!
Fiers de tes flancs rongés, trouant tes saintes voûtes,
Sous l'éperon fatal nous reprenons nos routes
Vers le labeur du jour ou le repos des nuits,
A travers nos remords, nos dégoûts, nos ennuis,
Nos désespoirs, hélas! nos amours, ô misère!
Qui de tout l'horizon font une fondrière,
Et plus noirs, plus stagnants que les marais croupis,
Infestent la moisson de nos tardifs épis.
Et c'est à peine encor sur cette flaque infâme
Si flotte une blancheur arrachée à notre âme,
Comme un dernier faisceau tombé du haut des cieux
Du poitrail pantelant d'un oiseau fabuleux!

Léon Dierx

LA MISSION DE JEANNE DARC

La vie de Jeanne Darc est exactement connue. La publication de M. Jules Quicherat et les travaux des historiens modernes ont porté la lumière sur tous les faits de cette histoire. MM. Michelet, Henri Martin, Vallet (de Viriville) ont compris que Jeanne n'était point un être isolé dans son siècle. Si nous avons su montrer par quel secret travail la pensée inconsciente de plusieurs générations enfanta, suscita, arma la Pucelle, nous n'aurons pas diminué l'intérêt qui s'attache à cette précieuse fille. Il y a d'ailleurs quelque volupté intellectuelle à rechercher comment les actes les plus singuliers en apparence résultent nécessairement de l'état général des esprits.

I

La virginité est pour le chrétien l'état excellent. Toute vertu est en elle. « La virginité, dit saint Augustin, c'est dans la chair quelque chose qui n'est pas charnel. — C'est la virginité, dit saint Grégoire de Nysse, qui fait que Dieu ne refuse pas de vivre avec les hommes. C'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol vers le ciel. » C'est cette vertu qui élève l'apôtre Jean au-dessus même du prince des apôtres. Lors de l'ensevelissement de Marie, Pierre remit à Jean la branche de palmier et dit : « Il convient à celui qui est vierge de porte la palme de la Vierge. »

L'exaltation de la virginité est une des idées les plus chères à l'âme attendrie et troublée du moyen âge. Cette idée, bien essentielle à la doctrine chrétienne, devait sortir d'une croyance profonde, intime au péché originel. Selon une telle foi, la veuve est bonne et la vierge est meilleure. L'épouse est souillée. *Mulieres proprie corruptæ dicuntur.* Saint Thomas d'Aquin ne parle point ainsi sans raison. N'est-ce point contracter une souillure que de produire un nouveau pécheur? La chair est haïssable, la vie mauvaise. Pourquoi semer dans le temps, sinon, pour accroître la moisson de la mort? Enfanter, c'est prolonger l'épreuve et le péril, c'est différer l'avénement de Dieu le Père en son royaume pacifique, c'est retarder l'heure où il n'y aura plus danger ni contamination de péché.

Combien il vaut mieux, stérile pour le monde, ne produire des fruits que pour le ciel! Se faire moine, voilà la sagesse. Le cloître est le port de grâce, le hâvre salutaire vers lequel l'Etoile de la mer conduit le prédestiné.

Ainsi parlaient les bouches, les livres, les pierres. Nous savons qu'il n'est pas de maximes qui puissent arrêter les travaux de la vie, détourner les nécessités de la nature. Mais de contagieuses maladies se répandent à certaines époques et atteignent d'une infirmité commune les êtres les meilleurs Plus un homme alors avait d'inquiétude et de profondeur dans la pensée, plus cet homme voyait de liens entre la femme et le mal et prenait peur de la femme. Cependant le commun des hommes n'avait pas d'idées si subtiles. Il suivit ses instincts ; il vécut. Il créa dans le péché, enfanta pour la mort. La chair est faible. Mais les générations obscures, du fond de la corruption et de l'iniquité, levant les yeux vers le monde spirituel, contemplaient des images de gloire et de pureté : la vierge, les anges et les saints.

Depuis le douzième siècle, le culte de la vierge Marie était dans toute sa floraison; il revêtait les formes les plus sensibles, exhalait les influences les plus pénétrantes. Les grandes cathédrales du Nord de la France étaient placées sous le vocable de Notre-Dame: elles célébraient leur fête patronale le jour de l'Assomption. Le couronnement de la Vierge était figuré sur le tympan du portail qu'on nommait le portail de la Mère de Dieu. Là était placée l'image de la Vierge avec son divin enfant et le lys symbolique. Le plus souvent Eve était figurée sur le trumeau qui supportait la statue, afin qu'on vit en même temps la faute et la rédemption. la seconde Eve rachetant la première, la vierge exaltée et la femme humiliée. Les vitraux représentaient dans leur transparence les figures de la virginité de Marie. C'était la pierre vue par Daniel détachée de la montagne sans la main d'aucun homme, la toison de Gédéon, le buisson ardent et la verge fleurie d'Aaron. Marie était la fleur de l'arbre de Jessé, et ne voyait-on pas dans la rose lumineuse des cathédrales l'épanouissement de cette fleur incomparable? Marie avait dans les églises sa chapelle, son autel privilégié. Plusieurs sanctuaires possédaient des vierges noires habiliées d'étoffes et ornées de pierreries. Ces images, d'origine merveilleuse. opéraient des miracles. On vénérait la vierge noire à Dijon, au Puy-en-Velay, à Beaune, à Rocamadour.

Jusqu'à la fin du treizième siècle, la vierge s'offrait à la vénération des fidèles rigidement assise dans une chaire. Les imagiers du quatorzième siècle la figurèrent debout, dans une attitude plus active. plus vigilante, plus évidemment tutélaire. Ces images parlaient un langage sensible au commun des hommes, elles enseignaient le troupeau des fidèles. Les simples, les femmes, comme plus tard la mère de François Villon, en recevaient « joie et liesse. »

La gloire de la Vierge éclatait sur le vélin des missels. Les enlumineurs assayaient. Marie sur le trône de Salomon. au pied duquel veillent quatre lions. Autour de sa tête nimbée voltigent sept colombes qui sont les sept dons du Saint Esprit : dons de crainte, de piété, de science, de force, de conseil, d'intelligence et de sagesse. Elle a pour compagnes les six vertus : l'Humilité, la Prudence, la Retraite, le Respect, la Virginité, l'Obéissance. A ses pieds, deux petites figures nues se tiennent dans une attitude suppliante : ce sont des âmes que sauvera sa toute puissante intercession.

La Vierge était célébrée dans les chants liturgiques avec une inépuisable

richesse d'images. Elle était la Rose mystique, la Tour d'ivoire, l'Arche d'alliance, la Porte du ciel, l'Etoile du matin. Elle avait le cœur percé de sept glaives. Ceux qui l'aimaient lui demandaient de pleurer avec elle : *Fac me tecum plangere.*

En ce temps où les âmes avaient une foi unique et communiaient en un même Dieu, les fêtes de l'Eglise étaient les fêtes de tous. Ceux qui n'avaient que celles-là, les pauvres, les chomaient avec allégresse. Pour que ces fêtes fussent mieux les leurs, elles joignaient à la poésie religieuse quelque chose de la grossièreté des joies populaires. Ces jours-là on priait et on buvait. Dans ces féeries, à Noël, aux Rois, la Vierge était présente. Elle avait ses propres : la Nativité, la Purification, l'Annonciation, la Conception, la Visitation et enfin l'Assomption, en mémoire du jour où le Seigneur avait dit à sa Mère : « Lève-toi, ma colombe, tabernacle de gloire vase de vie, temple céleste! »

Tous les docteurs traitaient, selon les règles de la scolastique, des vertus de la Mère de Dieu. Saint Bernard glorifia, dans un livre spécial, cette « claire étoile qui luit sur la mer tourmentée du monde. » Raymond Lulle, Vincent de Beauvais, Brunetto Latini, le grand Albert, reprirent tour à tour, avec subtilité, ce sujet incomparable. La divine Mère les assistait visiblement. Elle donna à saint Dominique qui était en chaire, dans l'église de Notre Dame, à Paris, un livre contenant le sujet qu'il devait traiter. Dans la Sainte-Chapelle, une statue de la Vierge inclina la tête pour approuver Duns Scot, qui se préparait à disputer en faveur de la conception immaculée.

Les poètes s'emparèrent de la légende de Notre-Dame, la déroulèrent longuement, l'enrichirent, la répandirent dans les âmes. Gautier de Coincy avait composé dans les premières années du treizième siècle un poème sur les miracles de la Vierge « fleurie, nette et pure. » Il avait écrit son poème, non en latin, mais en roman, en français, afin que tous l'entendissent. Ce poème ne cessa d'être transcrit et lu pendant trois siècles. Peu de livres furent reçus avec tant d'amour.

On disait que celle qui avait écrasé de ses pieds la tête du Serpent pouvait donner à ceux qui l'invoquaient la victoire sur leurs ennemis. On contait qu'autrefois, lorsqu'un général romain assiégeait la ville de Chartres, l'évêque, ayant attaché à une lance la tunique de la sainte Vierge, était sorti, suivi de tout le peuple, et que les assiégeants avaient été frappés de surprise et d'aveuglement.

Toutes ces images, toutes ces idées imprégnaient un homme du quatorzième ou du quinzième siècle, composaient en partie sa conscience, déterminaient quelques-uns de ses actes. Après la prise de Cassel, Philippe de Valois entra dans l'église de Notre-Dame de Paris, sur son destrier, revêtu des armes qu'il avait portées contre les Flamands, et, remerciant dévotement Notre-Dame, il lui présenta ses armes et son cheval, qu'il racheta plus tard au chapitre pour la somme de mille livres. Il fit alors ériger sa statue équestre en face de l'autel de la Vierge. Le petit roi Charles VI, après la victoire de Roosbecke, envoya pareillement son armure en offrande à Notre-Dame de Chartres. Le peuple remarqua que les deux victoires de Mons-en-Puelle et de Cassel avaient été remportées entre la fête et l'octave de l'Assomption.

L'idée qu'en la virginité étaient la grâce et la puissance revêtait, dans les légendes, des formes d'un éclat oriental.

La Légende dorée, fréquemment translatée, copiée, enluminée, était lue dans les monastères, dans les châteaux, dans les maisons des bourgeois.

Elle faisait la nourriture commune des âmes. Les clercs, les moines la répandaient dans l'esprit des pauvres gens, des paysans qui ne savaient ni A ni B. Ceux-ci se la racontaient entre eux, à leur façon, la transformaient d'autant plus aisément qu'elle était pour eux plus flottante et plus indécise. Obscurs créateurs, ils mettaient à leur insu, dans leurs récits, leur propre pensée.

La Légende dorée n'a pas de paroles assez doucement sonnantes pour exalter les épouses de Jésus-Christ, celles-là surtout qui mirent sur la robe blanche de la virginité la rose rouge du martyre. Quelle louange décerner à sainte Cécile qui fit du lit nuptial une chaire d'abstinence et changea en un agneau timide l'époux qu'elle avait reçu comme un lion dévastateur? C'est pendant la passion des vierges que s'accomplissent les miracles de la grâce la plus abondante. Les anges apportent à Dorothée les roses célestes qu'elle répand sur ses bourreaux. Les vierges martyres, supérieures à la chair brute, commandent aux animaux. Les lions de l'amphithéâtre lèchent les pieds de sainte Thècle; les bêtes fauves du cirque s'assemblent et nouent leurs queues entre elles pour préparer un trône à sainte Euphémie; des aspics, dans une fosse profonde, forment autour du col de sainte Christine d'innocents colliers. Le divin époux pour lequel elles souffrent ne permet pas que du moins elles souffrent dans leur pudeur. Quand le bourreau arrache les vêtements d'Agnès, les cheveux de la sainte s'épaississent et lui font une robe miraculeuse; avant qu'on promène sainte Barbe nue par les rues, un ange lui apporte une tunique blanche.

Entre toutes ces bienheureuses, sainte Catherine et sainte Marguerite répandent les parfums des plus suaves vertus. Les Anges illuminent la prison de Catherine d'une clarté merveilleuse et pansent de leurs doigts précieux les plaies de la vierge. Cependant qu'on la mène au supplice, elle tient les yeux levés au ciel et dit : « Jésus, espoir et salut des fidèles, gloire et beauté des vierges, accorde-moi que quiconque m'invoquera en souvenir de mon martyre sera exaucé. » Une voix lui répond : « Viens, épouse aimée. La porte du ciel t'est ouverte. Je secourrai ceux qui m'invoqueront par ton intercession. » Quand la tête de la sainte est coupée, il coule du corps, au lieu de sang, du lait.

La vierge Marguerite met, comme Notre-Dame, son pied droit sur la tête du diable, en disant : « Tremble, ennemi superbe, tu gis sous le pied d'une femme. » Les hommes de foi voyaient éclater de toutes parts, dans la Légende dorée, le singulier pouvoir des vierges. Là, ils contemplaient toute une blanche armée de vierges victorieuses. Ils entendaient sainte Théodore s'écrier : « Je suis soldat de Dieu ! » Ils regardaient sainte Justine rendre vains tous les artifices du démon. Ne savaient-ils pas d'ailleurs que sainte Claire avait délivré la ville d'Assise, assiégée par les Sarrasins, que sainte Geneviève avait préservé Lutèce des fureurs du payen Attila? Les Parisiens n'invoquaient-ils pas dévotement sainte Anne qui par son intercession obtenait de la bonté divine la délivrance d'une foule de maux et de maladies?

Les anges aussi sont vierges et victorieux. « La fête de saint Michel a nom Victoire, car on peut raconter beaucoup de victoires de cet archange. » Il précipita du ciel le dragon Lucifer et l'enferma avec tous ceux de sa suite dans un air chargé d'obscurité et de brume. Saint Michel donna la victoire à ceux de Siponte et de Bénévent sur les habitants de Naples qui étaient encore payens. Les apparitions de cet archange étaient fréquentes. Il se manifesta sur le mont Gargan, dans la Pouille; sur le

mont Tombe, au péril de la mer, à six milles de la cité d'Avranches et sur le tombeau d'Hadrien, à Rome, au temps de Grégoire, pape.

Il devait encore apparaître, avec les saintes Catherine et Marguerite, sur le bord de la Meuse, pour le salut du royaume de France.

II

Il était bien vrai, après l'an 1420 que la femme était l'incarnation du mal: Isabeau de Bavière avait signé le traité de Troyes. Malade, obèse, vieillissante, sans amours, cherchant la jeunesse et la santé dans des électuaires d'or potable, de jacinthes, d'émeraudes, de rubis d'Alexandrie et de perles d'Orient, pendant qu'elle livrait au roi d'Angleterre les droits à la couronne de France, elle faisait venir de Vincennes à Troyes ses tarins, ses pinsons, ses linottes et elle essayait des robes de drap de soie de Damas, fourrées de quinze cents ventres de menu vair. Isabeau donnait Catherine de France, sa fille, et le royaume des Lys au roi d'Angleterre. Partout la guerre, la famine, les massacres, la peste, partout les Anglais! Ils tenaient Rouen et Paris. En 1428, ils assiégèrent Orléans. Qui mettrait fin à la grande misère du temps? Le peuple ne renonce jamais à l'espérance, parce qu'il ne se fait jamais une idée nette et réfléchie des nécessités. Des prophéties, vagues comme la conscience populaire, annonçaient la délivrance.

En 1413, le carme Pavilly réunit dans sa chambre conventuelle, sur la place Maubert, en vue du bien public, tous ceux qui avaient don de prophétie parmi les « personnes dévotes et menant vie contemplative ». Dans les faubourgs des villes et plus encore dans les villages où les impressions sont plus rares et plus profondes, un mal nerveux troublait des milliers de jeunes filles. La crise les prenait au sortir de l'enfance; leur état, mystérieux en lui-même, rendu plus inquiétant par le prix qu'on y donnait, troublait, exaltait leurs esprits obscurs, les poussait à l'extase et à la folie. Elles avaient des visions, recevaient de grands pouvoirs, agissaient avec cette prodigieuse activité que donnent certaines maladies, C'est ainsi que la vierge prenait vaguement conscience de sa vertu. Le sage Gerson, dans la grande tristesse de son âme, se prit un moment à espérer d'une visionnaire venue de la Bresse.

Les moines mendiants hâtaient par d'actives rêveries le grand travail de l'imagination populaire. Les fils de saint François, pauvres, mêlés aux pauvres, plaisaient à la foule par le grossier éclat de leurs pratiques, par leur renoncement aux biens de ce monde et par la hardiesse de leur langage, qui n'épargnait ni les concubines des archevêques ni les amants des reines. Ces moines étaient de grands agitateurs. Plusieurs avaient été brûlés comme hérétiques. Ils étaient avec la masse des hommes en communauté de foi, d'ignorance, de désirs. Prompts aux miracles, avides de merveilles, tous ces frères mineurs se plaisaient aux nouveautés les plus hasardeuses; ils espéraient, certes, et d'un cœur ardent, mais ce n'était point dans les seigneurs, c'était dans les pauvres qu'ils mettaient leur espérance. Ils attendaient que Dieu accomplît de grandes choses par le moyen des humbles et des infirmes, ainsi qu'il se plaît à faire, celui qui arma Jahel et Judith. Un de ces moines en manteau blanc, qu'on nommait les frères de la bienheureuse Vierge Marie, un religieux de l'ordre des Carmes, Breton de naissance, frère Thomas Connette prêcha, en l'année 1428, dans les pays anglais, Flandre, Artois, Picardie. Il allait de ville en ville, au dos d'un mulet. Il trouvait sur le mail ou sur la place du marché un échafaud dressé pour lui. Il y montait, disait la

messe et prêchait contre les vices des grands, le luxe des dames, les plaisirs et les jeux. Il disait qu'on brûlât les damiers, échiquiers, cartes, quilles et dés. Il entrait surtout en colère contre la coiffure des dames, parure cornue, engin du diable, le hennin de mesdames Isabel de Bavière et Catherine de France. Ils assemblaient les petits garçons et les instruisait à crier au hennin et à jeter des pierres et de la boue aux belles dames qui passaient. Bien que frère Thomas fût brûlé depuis, comme hérétique, il passait alors pour saint homme et de bonne vie.

Un Augustin ou peut-être un Cordelier, époux de la pauvreté, abreuvé aux sources mystiques de saint François d'Assise, frère Richard, arriva à Paris l'année suivante. Il disait venir de Jérusalem. Il annonçait que l'an 1403 amènerait les plus merveilleuses choses qu'on eût vues. Lui aussi criait sus au hennin. Il attendait tout bien de la pénitence, du renoncement et de la chasteté. Le peuple passait la nuit à l'attendre au cimetière des Innocents et à Montmartre où il venait prêcher le matin. Les Anglais, craignant qu'il soulevât la foule, le chassèrent de la ville. Quelles seraient ces merveilleuses choses ? De qui viendrait la délivrance ? De qui, sinon d'une Vierge ? C'est une jeune fille armée de l'épée étincelante qu'espérait impatiemment le poète Robert Blondel dans sa *Complainte des bons François*.

L'idée que la « sainte douceur » de la Vierge était supérieure au pouvoir du mal avait pris alors une forme précise dans la légende tant répétée de la Vierge et de la licorne. La licorne qu'on voyait, dès le onzième siècle, sculptée à côté du basilic sur les murs des églises, était, disaient les *Bestiaires*, un cheval-chèvre d'une blancheur immaculée. Elle portait au front une merveilleuse épée. Les veneurs la voyaient passer dans les clairières ; ils n'avaient jamais pu l'atteindre, tant elle était rapide. On savait toutefois que, si une Vierge, assise dans la forêt, appelait la licorne, la bête obéissait, inclinait sa tête sur le giron de l'enfant, se laissait prendre, enchaîner par d'aussi faibles mains. « Mais la licorne tuait la fille corrompue et non pucelle. » voilà ce qui était conté par toutes gens, écouté en frissonnant, retenu et rêvé pendant de longues veillées. Tous avaient vu la licorne en quelque image taillée ou peinte, quelques-uns l'avaient reconnue de loin, dans les halliers, aux heures douteuses. C'était un fait également certain que le diable ne pouvait prévaloir sur une jeune fille tant qu'il ne lui avait pas fait perdre sa virginité. On disait, sur la foi du vieux Merlin, que, du bois Chesnu, sortirait une jeune fille qui chevaucherait sur le dos des archers. Cette voix prophétique s'était autrefois élevée de la terre des chênes, de la vieille Armorique, pour consoler une autre race et prolonger d'autres espérances. Maintenant, on l'entendait, loin des bois de la fée Viviane, dans le royaume de France, partout où il y avait, au bord des forêts, des âmes à consoler : les bonnes paroles de l'enchanteur Merlin passèrent comme le vent dans les feuilles, sur la terre de Lorraine, aux jours de désolation.

Au mois de mars 1429, une jeune fille, venue d'un bois Chesnu, se rendit à Chinon et dit au roi : « Gentil dauphin, j'ai nom Jeanne la Pucelle et vous mande le roi des Cieux par moi que vous serez sacré et couronné dans la ville de Reims. »

Celle qui parlait ainsi était Jeanne, fille de Pierre Darc, née au bord de la Meuse, sur les dernières pentes des Vosges, au pied des hauteurs où s'étendait le bois Chesnu. Enfant, elle avait dû fuir son village, sa maison incendiée par les gens de guerre. Depuis l'âge de treize ans elle entendait des *voix*, sentait de suaves odeurs, voyait de grandes clartés. C'est saint

Michel, le saint Michel de quelque vitrail, qui lui était apparu le premier. Puis, elle avait vu les deux reines de la Légende dorée, sainte Marguerite et sainte Catherine, portant des couronnes, puis d'innombrables figures extrêmement petites. comme les étincelles perçues dans un éblouissement.

Les saintes lui avaient donné la mission de délivrer Orléans, de faire sacrer le roi à Reims, de chasser les Anglais hors du royaume et de tirer de leurs mains le duc d'Orléans. On ne lui accorda pas d'abord grande créance. « On la tenait comme une folle dévoyée de santé. » Le roi était naturellement soupçonneux. Une cour royale n'a pas la foi prompte d'une foule populaire. Si Jeanne ne venait pas de Dieu, elle venait du diable. On ne pouvait la laisser partir : il fallait l'armer ou la brûler. L'année suivante, deux illuminées venues du fond de la Bretagne, de quelque bois Chesnu, pour sauver le royaume et l'Église, furent brûlées à Paris. Mais Jeanne n'avait qu'une idée, faire prévaloir le roi de France contre les Anglais. Elle n'imaginait aucune nouveauté théologique. C'est par là qu'elle plut aux clercs. Deux prêtres, le docteur Girard Machet, confesseur du roi et Philippe de Coetquis, archevêque de Tours, déclarèrent que Jeanne était bien la jeune fille annoncée par les prophéties. Quand la vieille reine de Sicile, assistée de deux autres dames, se fut assurée que Jeanne était, comme vierge, supérieure au mal, une assemblée de clercs, séante à Poitiers, interrogea, touchant la doctrine, la Pucelle venue du bois des Chênes.

Un fait assurément connu du roi et de ses conseillers fut rappelé par maître Jean Hérault, dans l'assemblée des Clercs. Ce fait contribua à inspirer foi en la mission de Jeanne. Voici ce que rapporta Jean Hérault : Une certaine Marie d'Avignon, celle-là même qu'on appelait la Gasque, était allée autrefois trouver le roi Charles VI et lui avait dit : « Le royaume de France souffre grandement, j'ai eu des visions touchant la désolation dn royaume et notamment j'ai vu des armes qui m'étaient présentées et j'étais épouvantée, craignant d'être contrainte de prendre ces armes, mais il me fut dit qu'elles seraient remises, non à moi, mais à une Pucelle, qui viendrait après moi et par laquelle le royaume de France serait délivré de ses ennemis. » Jean Hérault ne doutait pas que Jeanne fut cette pucelle miraculeusement annoncée par Marie d'Avignon (1) : on donna à Jeanne un écuyer, deux pages, des hommes et des chevaux. Un de ces pauvres moines qui s'agitaient confusément dans l'attente, frère Pasquerel, suivit la bonne fille, devint son confesseur et son aumônier.

La Pucelle, dans sa grande simplicité, avait incarné le rêve de toutes les âmes. Elle était vraiment celle qu'on attendait. Ses voix ne l'avaient pas trompée. La pauvre fille en robe rouge avait reçu une grande mission. Il ne fallait pas que tant de millions d'hommes misérables, morts dans l'angoisse et les larmes, eussent aimé, cru, espéré en vain. Si tout un peuple avait fait le beau rêve d'une vierge victorieuse, d'une enfant supérieure au mal, il convenait que ce rêve prît une forme vivante, devînt une réalité, se manifestât pour le bien du royaume.

Anatole France

(1) Il devait y avoir alors, il y eut en effet plus d'une vierge guerrière. Jeanne eut des rivales qui ne la valaient pas (la pucelle de La Rochelle, Madame d'Or, le pastour du Gévaudan). Il faut étudier à part ces curieuses figures. A. F.

SIMÉON CHARLERIE

(Suite).

Quelques années s'écoulèrent. Siméon fut nommé commis principal. M. Fauvel mourut tout à coup d'une fluxion de poitrine. Sa veuve n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Un jour, elle pria Siméon de lui offrir le bras pour aller à l'église. Elle était très-jolie. Elle avait une petite figure blanche et rose qui avait l'air d'une pomme.

Siméon endossa le frac précieusement conservé de son père. Il osa demander à Mme Fauvel si elle ne se remarierait pas un jour.

— Le défunt était sous-chef, dit-elle.

Siméon, dès lors, fut ambitieux. Il entrevoyait vaguement dans l'avenir un inappréciable bonheur. Etre sous-chef, être le mari de la jolie veuve, ces deux rêves le hantèrent.

Après plusieurs années d'attente, le premier se réalisa; quant au second, Siméon tremblait. Les yeux de Mme Fauvel semblaient quelquefois lui demander : « Eh bien ? » mais il n'avait garde de leur répondre.

— Allons, lui dit-elle un jour, je crois que vous me rendrez heureuse.

Le jour du mariage à l'église, le trouble de Siméon fut tel que, au moment où sa femme prononçait : oui, il s'évanouit, parce qu'il avait entendu : non.

Le bonheur, ce royaume divin, est aux pauvres d'esprit. Siméon vécut à genoux, dans l'extase. Il regardait sa femme et riait. Il lui prenait la tête, et disait : C'est à moi ! Il ne comprenait pas comment il pouvait se faire qu'il fût le mari de cette grâce et de cette beauté. Quand il sortait, il lui volait des gants ou un mouchoir pour les respirer en chemin. Il était devenu si bon que Mme Charlerie était obligée de s'opposer à ce qu'il emportât de l'argent : il donnait tout aux mendiants des rues. Il ne savait qu'imaginer pour la divertir. Il pensait qu'il n'était pas beau et qu'il fallait la rendre très-heureuse pour qu'elle ne s'ennuyât pas de vivre, elle si charmante avec lui si vilain. Il devenait ingénieux ; il apprit le langage des fleurs afin de lui apporter chaque jour un bouquet symbolique.

Mme Charlerie le regardait faire, avec douceur. Elle l'embrassait chaque fois qu'il revenait du bureau et l'appelait : « Mon bon Siméon ! »

Siméon lui disait :

— Que veux-tu ? je suis plus heureux que les saints du paradis. Si tu as envie de quelque chose, il faut me le dire. Tu ne me trouves pas trop laid, ni trop bête ?

Il ajoutait :

— Tiens, je t'ai apporté des boucles d'oreille en corail.

Et, pendant qu'elle les admirait, lui, à genoux, la tête renversée comme un ours câlin, il baisait le dedans d'une jolie main potelée.

Leur appartement était petit et bien clos. On voyait luire l'acajou frotté des meubles. Tout était neuf et gai. Sur une pendule de bronze doré, deux pigeons se becquetaient, les ailes entr'ouvertes. En les regardant, Siméon se frottait les mains. Les fenêtres aux vitres claires aimaient le soleil et laissaient par instants courir sur le parquet l'ombre de quelques branchages, car non loin d'elles se balançaient les arbres d'un grand jardin. Des oiseaux quelquefois pépiaient sur le rebord d'une croisée. Paris, dans ses vieilles rues, a de ces coins rieurs où le printemps séjourne.

Mme Charlerie aimait beaucoup la maison où ils logeaient, parce que les escaliers avaient les murailles lisses et qu'ils étaient toujours bien cirés. Quant à Siméon, il était ravi des nombreuses glaces qui décoraient les

chambres : il pouvait voir sa femme de plusieurs côtés à la fois. Peu à peu, pour qu'elle s'y plût, il avait orné l'appartement de mille babioles. On voyait sur les cheminées de petits paniers en coquillages, des pots en porcelaine blanche, peinte de papillons, et des coupes d'onyx, où il planta des oignons de tulipe. Enfin tout souriait : il y avait de la bonne humeur dans les tentures de perse fleurie, du bien-être dans les canapés bien rembourrés, de l'appétit dans les plats de ruoltz qui scintillaient sur le dressoir de la salle à manger. Siméon disait, en prenant sa femme par la taille : « C'est un nid. »

Le dimanche, quand il y avait du soleil, ils allaient à la campagne. Elle avait une robe de mousseline comme une jeune fille, et un chapeau rose sur des bandeaux plats. Il lui demandait : « M'aimes-tu? » Ils prenaient le train pour Meudon ou Ville-d'Avray. Comme elle adorait les lilas, il en cassait des branches qui dépassaient les murs. Ils déjeunaient sous un arbre. Il lui racontait des histoires qu'il avait lues autrefois dans les livres. Il lui expliquait, afin de paraître très-savant, qu'il y a des rivières dans toutes les vallées et qu'on trouve des coquillages sur les plus hautes montagnes. Puis, quand il ne passait personne, il lui prenait les mains, et, en levant les yeux, il s'écriait :

— Tu es belle comme le ciel!

Ensuite ils allaient dans l'épaisseur plus profonde du bois. Ils partageaient par la moitié les fraises qu'elle trouvait. Il lui montrait les oiseaux ; il lui nommait ceux dont il connaissait l'espèce.

Un jour, elle vit une chèvre blanche avec une barbe noire.

— Qu'elle est jolie! dit-elle.

Il avisa un homme qui faisait paître la chèvre et la lui acheta. Tout le jour, en tirant la bête par un foulard que Siméon lui avait mis au cou, ils coururent avec elle dans les fougères. Le soir, ils furent bien embarrassés, parce qu'ils ne savaient que faire de la jolie bête. Siméon en fit présent à une petite fille dans le cabaret où ils dînèrent.

C'était ainsi qu'ils étaient fous. Son enfance, sa jeunesse, les jeux, les gaietés qu'il n'avait pas connus, il faisait tenir tout cela dans son amour. Il lui suffisait de voir sa femme incliner la tête vers lui pour éviter un fil d'araignée tendu d'un côté à l'autre d'un petit sentier, ou de l'entendre dire : « Comme les branches ont bonne odeur, » pour qu'il adorât Dieu d'avoir fait le printemps; et, le soir, en revenant de Meudon ou de Ville-d'Avray, il songeait avec délice, en serrant parmi les plis de la jupe la petite main de sa femme : « Nous y retournerons dimanche prochain. »

Il leur naquit un fils. Ce fut un ravissement sans pareil. Siméon, pendant trois jours, répéta : « Un garçon! un garçon! » Pour la première fois depuis quinze ans, il demanda un congé, parce qu'il ne lui suffisait pas d'entendre crier l'enfant toute la nuit. Il le regardait, il le berçait, il disait : « Clémence, je trouve qu'il te ressemble. » Quelquefois il se dressait tout à coup, et, se regardant dans une glace, il s'écriait : « Le père, c'est moi! »

Ce brave homme était ridicule et exquis.

Un matin, son fils entre les bras, il se précipita vers le lit de madame Charlerie encore malade, mais souriante, et demeura immobile, la bouche ouverte. Evidemment il voulait dire quelque chose, et les paroles lui faisaient défaut pour émettre la joie qui était en lui. Sa femme le regardait, étonnée. Lui, remuait ses lèvres muettes, cherchant des mots. Tout à coup, après un effort visible de réflexion, il éleva l'enfant vers la malade, et s'écria, du ton dont on appelle au feu : « *Incipe, parve puer, risu co-*

gnoscere matrem ! Sa mémoire d'écolier était venue en aide à son amour de père, et il avait trouvé cela enfin.

— Lui aussi, dit-il après cette expansion, lui aussi apprendra le latin.

C'est ainsi que tout ce brave cœur, longtemps inexprimé, s'épanouissait délicieusement en tendresse.

Quand le moment fut venu, il sevra lui-même son fils. Il excellait à l'emmaillotter. Il supportait les petites colères du baby avec des patiences de nourrice. Madame Charlerie disait en riant :

— Tu aimes trop Fernand ; je suis jalouse.

Il répondait :

— Lui, c'est toi !

Cependant Fernand, qui grandissait, traversa un jour la chambre sur ses petits pieds incertains ; le père n'en crut pas ses yeux. Il disait à tout le monde : « Mon fils marche, c'est extraordinaire ; il n'a pas encore deux ans : cela ne s'est jamais vu ! »

Bientôt le nouveau Charlerie fut en mesure de se promener dans la rue, comme un homme.

Ce jour-là, qui était un jour d'avril, Siméon acheta pour l'enfant un petit habillement de zouave, l'en vêtit lui-même, et dit à sa femme : « Je trouve qu'il a l'air d'un général. »

Au delà des villes, en des pays lointains, les forêts sont très-belles ; mais, à Paris, les jardins sont charmants. Sans eux, nous ne saurions plus si la nature existe ; en refleurissant, ils nous avertissent de revivre, et ils sont pleins de joie, dès avril, car Paris met tout ce qu'il a d'enfants dans tout ce qu'il a de soleil. La lumière rit dans les branches encore sans feuilles qui s'enchevêtrent sur le bleu du ciel comme d'immenses toiles d'araignées. Les passereaux piaulent en voletant : l'un d'eux veut se poser sur l'épaule d'une petite fille qui a peur ; d'autres marchent familièrement sur les plates-bandes ou sur le sable qui paraît très-blanc. Aux premiers jours du printemps, le soleil est si faible qu'il pâlit ce qu'il éclaire, comme la lune. Quelquefois, de la cime d'un marronnier, une colombe s'envole, effarée par le tapage des enfants joueurs, et bientôt se fond dans le ciel, bleue comme lui. C'est une heure bénie. Les choses sont satisfaites. L'air est confiant, il y a de l'espoir dans la clarté ; l'enfance et le printemps font une double aurore.

Dans cette joie des jardins renouvelés, on voyait passer fièrement Siméon Charlerie, donnant le bras gauche à sa femme qui riait, blanche et rose, la main droite à son fils habillé en zouave ; et dans les yeux sincères de ce brave homme éclatait le double orgueil honnête d'être le mari de cette jolie femme et le père de ce bel enfant.

Mais il rencontra Rémond Pichard, un matin, en allant au bureau.

— C'est lui ! s'écria Pichard, le chapeau incliné, un gros jonc à la main. C'est lui-même ! Bonjour, Siméon. Toujours gros, Charlerie ? Tu t'es marié, je crois ? Je parie que ta femme est très-jolie. Embrasse-moi donc, grand niais.

Et Rémond secoua son ami d'une telle accolade, que des passants crurent qu'ils se battaient.

— Cette fois, sauvage, tu ne m'échapperas pas, continua Pichard. Est-ce que tu as déjeuné ? Oui ? Eh bien, nous dînerons ensemble. Ce soir, à cinq heures, chez Bonvalet. Ne manque pas. Prête-moi cinquante francs. Merci. Tu sais, je suis un ami, c'est toi qui payes. Ce brave Siméon ! toujours le même. Plus gras seulement. A ce soir, hein ? J'y compte.

— Oui, dit Siméon, vaincu.

Certainement, depuis plusieurs années, depuis son mariage surtout, les idées de Siméon s'étaient éclaircies; muni de quelque expérience, il avait passablement changé d'opinion sur le compte de Rémond Pichard. Il s'avouait que son ancien camarade, avec sa grosse voix et ses gestes turbulents, devait paraître peu recommandable aux gens qui ne le connaissaient point. Madame Charlerie, d'ailleurs, avait coutume de dire: « Cheveux roux, gare aux coups! » Mais, en présence de Pichard, le bon Siméon était incapable d'éprouver autre chose qu'un grand étonnement mêlé d'admiration. Il redevenait l'enfant qu'il avait à peine cessé d'être. Pesant, aux gestes rares, à la parole lente, il s'extasiait des bras levés, des cercles de canne, des crâneries de chapeau ôté et remis, dont Rémond ponctuait les heurts de ses phrases torrentielles. « Quel homme! pensait-il, il avait raison, il est très-fort. »

Tont le jour, cependant, Siméon fut morose. Il regardait souvent par la fenêtre le joli square récemment planté où madame Charlerie venait chaque soir, avec Fernand, l'attendre à la sortie du bureau. Il songeait: « Que dira ma femme, quand elle saura que je dîne hors de la maison? J'aurais dû refuser. Refuser à Pichard? c'était impossible. Si j'avais pris, comme à mon ordinaire, par la rue de Bourgogne, je ne l'aurais pas rencontré. Pourquoi donc ai-je suivi la rue du Bac? Ah! parce qu'on creuse un égoût, place du Palais-Bourbon. Enfin, je ne pouvais pas dire non à Pichard, qui est mon ami. »

Et quand madame Charlerie, selon sa coutume, vint s'assoir sur un des bancs du petit square, et fit un signe d'amie à son mari, pendant que Fernand, d'une pelle de bois, creusait le sable d'une allée, Siméon ne sut lui répondre que d'un sourire assez penaud.

Cependant il dîna avec Rémond Pichard. Madame Charlerie lui avait dit: « C'est tout naturel: un ancien ami vous invite à dîner, il n'y a rien de plus simple; et puis tu travailles beaucoup, il faut bien que tu t'amuses un peu. Va, va, mon ami. » Siméon avait répondu: « Tu es un ange! » Et il avait ajouté: « Donne-moi de l'argent, parce que je crois que c'est moi qui paierai le dîner. »

— Vois-tu, mon cher, dit Rémond Pichard après boire, les coudes sur la table, le bordeaux est bon, mais le bourgogne est meilleur. Le vin, c'est comme les femmes: il y a le mâcon et le médoc, il y a les blondes et les brunes; le mâcon, c'est les blondes; les brunes, c'est le médoc. Moi, je préfère les blondes, — et le mâcon. C'est un goût, J'espère bien que ta femme est blonde?

— Non, dit Siméon, elle est brune.

— Tant pis! Tu as épousé une brune? c'est extraordinaire. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me contrarie. Moi qui justement voulais te demander de me présenter à madame Charlerie. Car tu me connais, je suis un bon camarade. Ce qui est à mes amis est à moi.

— Oui, oui, dit Siméon, je te connais.

— Enfin, je ne puis pas t'en vouloir, Je n'étais pas là, tu as agi à ta fantaisie. C'est égal, une brune, c'est bien contrariant!

Et, là-dessus, Rémond Pichard ayant vidé dans son verre le fond d'une troisième bouteille de bourgogne, sonna pour en demander une quatrième.

— Ah! les femmes, reprit-il. Toi, tu as toujours été sage, tu ne les connais pas. Mais moi, je suis un chenapan, comme on dit. Pour ce qui est des femmes, personne ne peut m'en remontrer. Eh bien! veux-tu que je te dise? la meilleure ne vaut pas la corde pour la pendre. Au commen-

cement, elle sont douces comme des agneaux. Des Agnès, des Sainte-n'y-Touche. Mais il ne faut pas s'y fier.

— Il y a des exceptions, dit Charlerie.

— Pas une! S'il y avait au monde une seule exception, est-ce que je ne l'aurais pas rencontrée?

— C'est vrai, dit Siméon.

— Tu comprends bien que je ne veux pas t'enlever tes illusions. Les illusions, mon ami, — et, en disant ces mots, Rémond Pichard poussa un profond soupir, — les illusions, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Garde les tiennes! tu feras bien. C'est utile en ménage. Mais enfin, il ne faut pas être trop jocrisse. Je sais bien ce que tu vas me dire. Tu as rencontré ta femme dans sa famille, une famille bien honnête, bien dévote, du Marais ou des Batignolles. Tu lui as fait la cour pendant longtemps, tu as appris à la connaître avant de l'épouser. Tu es bien sûr que jamais, lorsque tu es arrivé, elle n'avait encore levé les yeux sur aucun homme. Bien! bien! je connais la chanson. Vous êtes tous les mêmes, vous, les hommes mariés, et il n'y en a pas un d'entre vous qui ne soit prêt à jurer qu'il a trouvé la pie au nid. Va-t'en voir s'ils viennent! Tiens, veux-tu que je te dise? Les fleurs d'oranger, au fond, c'est des boutons de rose, et joliment épanouis encore!

— Mais, objecta Siméon, il n'y a pas eu de fleurs d'oranger dans mon mariage, puisque j'ai épousé une veuve.

— Une veuve? eh bien! il ne manquait plus que cela. Si tu m'avais consulté, c'est moi qui t'aurais empêché de faire une pareille sottise. Mais voilà comment sont les amis! Ils font à leur tête, sans consulter ceux qui ont plus de raison et d'expérience qu'eux, et quand le mal est fait, quand il n'y a plus de remède, ils viennent se plaindre par ci, pleurnicher par là : « Ah! mon pauvre Rémond, je suis bien malheureux; si tu savais... tu ne peux pas t'imaginer... » Eh! grand dadais, il est trop tard; qu'est-ce que tu veux que j'y fasse maintenant?

— Mais sapristi! s'écria Charlerie, qui jurait pour la deuxième ou troisième fois de sa vie, je ne me plains pas le moins du monde. Ma femme est une créature du bon Dieu, et je suis le plus heureux des hommes.

— Heureux avec une veuve? avec une veuve qui est brune? Allons donc! Après tout, c'est possible, Tu es un homme simple, toi, un esprit grossier. Tu ne réfléchis pas; tu prends les choses comme elles font semblant d'être, sans demander le comment ni le pourquoi. On te dit: « C'est blanc; » tu réponds : « C'est blanc. » Moi, c'est autre chose. J'y vois clair. Puis, j'ai des sentiments qu'un rien peut froisser. Mon malheur, c'est la délicatesse. Je ne suis pas un homme, je suis une sensitive. Si j'avais épousé une veuve, je passerais ma vie sur des charbons ardents. Tu n'as jamais pensé à cela, toi, qu'une veuve qui a convolé en secondes noces peut quelquefois se souvenir de son premier mari? Oh! à ta place, je serais dévoré de jalousie. Ne pas pouvoir être regardé amoureusement par la femme qu'on aime, sans se dire : « Elle a regardé l'autre avec ses mêmes yeux! » Songer, quand elle vous appelle : « Mon chéri! » qu'il y a eu un homme autrefois qu'elle appelait ainsi! Tiens, rien que d'y penser, j'ai le frisson. Il est vrai que tout le monde n'est pas taillé sur mon patron. Je te l'ai dit, j'ai un malheur : la délicatesse. Il y a des gens — tu en es un exemple — qui ont épousé des veuves et qui vivent tranquilles. Des niais! Mais ils sont heureux, surtout quand ils n'ont pas d'enfants.

— Heureux quand ils n'ont pas d'enfants! Qu'est-ce que tu me dis là, Pichard? C'est depuis que mon petit Fernand est né que la vie est pour

moi un véritable paradis. Il a quatre ans : c'est un petit ange, spirituel comme un diable. Je l'habille en zouave, le dimanche, lorsque nous allons aux Tuileries. Tu ne peux pas t'imaginer comme il est joli dans ce costume là.

— Un enfant! dit Rémond Pichard ; il a un enfant!

Après ces paroles, il se leva, — avec lenteur, car le bourgogne avait quelque peu alourdi ses jambes, — fit le tour de la table, s'approcha de Siméon, qui le suivait d'un regard étonné, lui prit amicalement la tête entre ses mains, et, en le balançant de droite à gauche, puis de gauche à droite d'un air paterne et miséricordieux, il reprit avec attendrissement : « Un enfant! il a un enfant! pauvre ami! »

— Ah! ça, qu'est-ce qui te prend? s'écria Charlerie en dégageant sa tête. Oui, j'ai un enfant, et j'espère en avoir un autre, et un autre encore. Quel malheur y a-t-il là-dedans, et pourquoi me regardes-tu avec cet air désespéré?

Catulle Mendès

(*La suite à la prochaine livraison*)

LA SEMAINE UNIVERSELLE

Les Actualités

Dimanche 8 octobre 1876. = Paris. — Les Matinées dramatiques se généralisent. Par malheur, les pièces que l'on joue le jour ne valent guère mieux que celles qu'on joue le soir. — M. Belotti-Bon achète *Rome vaincue*, pour l'Italie. Il a bien raison. La tragédie de M. Parodi, en italien, ne sera ni plus mouvementée ni plus saisissante qu'en français; mais il se peut que, traduite, elle se sauve par la correction et la beauté du style. = Madrid. — Inauguration de la *Stagione* (opéra italien), par les *Huguenots*, naturellement. Les autres nouveautés de la saison seront l'*Etoile du Nord* et *Mignon*. Ne dirait-on pas que la *Stagione* de Madrid est dirigée par M Halanzier?

Lundi 9 octobre 1876. = Paris. — L'éditeur G. Charpentier met en vente *Quelques Créatures de ce temps*, par Edmond et Jules de Goncourt. « L'œuvre d'imagination des deux frères, » que ce volume complète, selon l'expression de la préface, sera, dans la *République des Lettres*, l'objet d'une étude approfondie. Ici, je me bornerai à emprunter quelques lignes plaisantes à la légende de Calinot. « Enfant, Calinot, en revenant de l'école, se bat avec un camarade, et attrape une grande écorchure au front. Au dîner, son père lui dit : « Qu'est-ce que tu as là? — Papa, j'ai rien. » — Mais si, tu as quelque chose. — Je me suis mordu au front! — Imbécile! » est-ce qu'on se mord au front? — Tiens! je suis monté sur une chaise. » La bêtise est jolie; celle-ci est belle : « Moi, d'abord, je n'aime pas les lâchetés; quand j'écris une lettre anonyme, je la signe toujours. » Une troisième, pour finir : « Eh bien! tu ne viens pas à l'enterrement de mademoiselle Mars? Tous les artistes y seront. — Je ne vais à l'enterrement des gens que quand ils viennent au mien. » Vienne. — Sous ce titre : *Les Promenades d'un Poète viennois*, paraît une édition définitive des vers d'Anastasius Grün. Anastasius Grün, qui s'appelait de son vrai nom le comte d'Auersperg, vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans. A ses débuts, en 1842, il publia un livre poétique qui disait vertement son fait au régime Metternich. Le refrain d'un de ses *lieder* est demeuré célèbre ; « Oserons-nous prendre la liberté d'être libres? (*Dürften wir so frei sein, frei zu*

sein?) » Le mot est joli, en allemand. Nous aimons mieux un morceau intitulé : *Le dernier Poète*, et qui se termine ainsi : « O poètes, quand cesserez-vous de rêver et d'imaginer? Jamais. Le dernier poète, ce sera le dernier homme. »

Mardi 10 *octobre* 1876. = Paris. — A l'Odéon, première représentation du *Repêntir*, comédie en un acte, en prose, de M. Aurélien Scholl, et de *l'Alerte*, comédie en un acte, en vers, de M. Max Legros Ce qu'il y a d'extraordinaire dans le cas de M. Aurélien Scholl, c'est que ce Parisien excessif devient tout à fait naïf dès qu'il aborde le théâtre. Vous vous attendiez à quelque véhémente et spirituelle étude des mœurs modernes? Folle espérance. Une berquinade dont les costumes ont été dessinés par Grévin, voilà ce qui vous était réservé. D'ailleurs, la pièce est agréable, et il n'y a pas à regretter que le succès soit plus vif que l'action. — Quant à la comédie de M. Max Gros, elle est en vers libres. O Molière! vous ne saviez pas, lorsque vous écriviez les adorables épigrammes et les exquis madrigaux d'*Amphytrion*, que votre exemple servirait d'excuse à d'innombrables poètes épris des facilités et des négligences! Au surplus, les vers de M. Max Gros, quand même ils auraient tous douze pieds, n'en seraient probablement pas meilleurs. Mais sa comédie, toute frivole, n'est pas ennuyeuse. = Londres. — Au Lycéum, le *Vaisseau-Fantôme*, de Richard Wagner. Succès immense. Quelques jours aupa-ravant, audition de l'Ouverture des *Maîtres-Chanteurs* et de la *Marche funèbre de Siegfried* au théâtre de Covent-Garden. Réussite éclatante.

Mercredi 11 *octobre* 1876. = Paris. — Reprise de *Chilpéric*, au théâtre de l'Opéra-Bouffe. On a beaucoup ri. La littérature et la musique ne sont pour rien dans l'affaire, mais n'importe, puisqu'on a ri. M. Hervé pousse véritablement ce que les Anglais appellent le *Merry-Andrëvisme* et ce que nous nommons l'absence de suite dans les idées, à un degré prodigieux et qu'aucun homme, avant lui, n'avait atteint! M^me^ Ida Delaroche est fort amusante dans le rôle de Frédégonde. Elle ne se borne pas à être amusante. Si quelque jour le théâtre de l'Opéra-Bouffe s'imaginait d'intercaler des tableaux vivants dans une opérette, elle serait, certes, une admirable Diane chasseresse, avec sa hardie attitude d'amazone, et sa svelte jambe d'éphèbe! = Rome. — Le roi Victor Emmanuel nomme M. Parodi chevalier de la Couronne d'Italie. Nous félicitons l'heureux auteur de *Rome Vaincue*, d'un honneur qui lui était bien dû. Une décoration étrangère à un auteur étranger, rien de plus légitime.

Jeudi 12 *octobre* 1876. = Paris. — Le Théâtre-Lyrique reprend *Giralda*, d'Adolphe Adam. On n'entend pas sans plaisir ces mélodies aimables, peu absorbantes, qui n'empêchent pas une minute de compter, jusqu'au pli du coude, les boutons du gant de sa voisine. La musique qu'on est obligé *d'écouter*, c'est fort ennuyeux. = Bologne. — On répète le *Rienzi*, de Richard Wagner. Bologne est tout acquise, on le sait, à la musique nouvelle. Le succès de *Lohengrin* y fut tel, il y a deux ans, que c'était la mode parmi les élégantes de porter des cygnes de marabout sur son chapeau, et des cygnes de perles en guise de pendants d'oreilles. J'ai bu, moi qui vous parle, une espèce de rosolio intitulé par l'étiquette *Liquore di Lohengrin.*

Vendredi 13 *octobre* 1876. = Paris. — Deux jeunes filles, Mesdemoiselles Cécile et Estelle Grégoire débutent ce soir au Théâtre des Bouffes-Parisiens. Un ténor, M. Janin, débute aussi. Pauvre M. Janin! ce n'est guère de lui qu'il s'agit. L'opérette nouvelle, qui est de MM. Jules Noriac et Philippe Gille, est tout à fait amusante et très-délicate. Pauvres auteurs! ce n'est pas d'eux que l'on s'inquiète. Mademoiselle Cécile, mademoiselle Estelle, les nouvelles petites étoiles absorbent toute l'attention, et il n'y en a, comme on dit, que pour elles. = Trieste. — Répétition générale de *Lohengrin,* drame musical en trois actes.

Samedi 14 *octobre* 1876. = Paris. — On élira dans peu de jours, à l'Institut, le successeur de M Felicien David. On sait, dès aujourd'hui, quels concurrents sont en présence : M. Eugène Gauthier, qui a donné à l'Opéra-Comique un petit rien qui ne vaut pas grand'chose, M. Ernest Boulanger, qui a fait jouer beaucoup de choses qui ne valent rien, et M. Ernest Reyer, un noble et sérieux artiste, l'auteur applaudi de *Sacountala* et de *la Statue*, l'auteur aussi de cet *Erostrate*, injustement éloigné du théâtre, et d'un *Sigurd*, que nous entendrons avant qu'il soit longtemps. Il serait curieux que le choix de l'Institut tombât sur M. Ernest Boulanger ou sur M. Eugène Gauthier.

Jean Prouvaire

Les Souvenirs

8 *octobre* 1828. — Pendant un jour, M. Paillet, de Plombières, est célèbre. Il publie sa belle *Epître à M. Jules Z..., abandonnant le barreau pour la peinture*. On l'oppose aux romantiques naissants. « Voilà la poésie ! » disent aux jeunes gens les critiques vraiment sérieux. Voici quelle était la poésie de M. Paillet, de Plombières : « Soleil, dit un peintre devenu aveugle,

Soleil, tu luis en vain sur ton char de lumière;
Du Poussin devant moi se ferme la carrière...
Je ne puis d'un beau ciel recueillir les leçons.
Du moins ma bouche encor peut former quelques sons. »

9 *octobre* 1827. — Sainte-Beuve étudie, dans le *Globe*, l'œuvre poétique du seizième siècle. Il cite une phrase noblement touchante qui se trouve dans l'*Art poétique* de Ronsard. Ronsard dit à son disciple : « Tu converseras doucement et honnêtement avec les poètes de ton temps; tu honoreras les plus vieux comme tes pères, tes pareils comme tes frères, les moindres comme tes enfants, et leur communiqueras tes écris. » Il est singulier que ce soit Sainte-Beuve qui ait exhumé ce précepte.

10 *octobre* 1826. — Première représentation, à l'Académie royale de Musique, du *Siége de Corinthe*, opéra en trois actes, de M. Rossini. Rossini avait promis à la France un drame musical composé tout exprès pour elle : il lui donne le *Siége de Corinthe*, qui n'est guère que *Maometto* remanié. — Il est vrai que l'on espère *Guillaume Tell*.

11 *octobre* 1825. — M. Viennet publie le *Siége de Damas*. Trois personnes s'occupent de ce poème : d'abord, M. Viennet, puis le libraire de M. Viennet, puis M. Ancelot, qui est dévoré de jalousie, car il a publié, la semaine dernière, un poème, lui aussi, un poème où il exprime, mais sans le dire ! que Jean de la Brosse était coiffeur du roi saint Louis :

Né dans les rangs obscurs des derniers citoyens,
En Orient naguère il suivit les chrétiens.
Condamné dans ces temps à des travaux serviles,
Il vivait près du roi, qui de ses mains dociles
Réclamait chaque jour les soins accoutumés;
Sous la couronne d'or, en anneaux parfumés,
Il faisait ondoyer la longue chevelure,
Et du manteau royal rattachait la parure.

12 *octobre* 1840. — Les *Deux Maîtresses*, *Frédéric et Bernerette*, le *Fils du Titien*, etc..., viennent de paraître, réunis en deux volumes, chez le libraire Dumont. A ce propos, la *Revue de Paris* adresse à Alfred de Musset un éloge qui semble au moins singulier : « .... A ces qualités précieuses, vient se joindre le talent de la forme que l'auteur de *Rolla* possède à un si haut degré; il est peu d'écrivains aujourd'hui qui connaissent mieux que M. Alfred de Musset tous les secrets du style, qui soient plus vraiment, plus complétement *artistes*. » O jugements contemporains !

13 *octobre* 1825. — Répétition générale, à l'Académie royale de musique, de *Don Sanche*, ou le *Château d'Amour*, opéra en un acte. Les paroles, — d'une parfaite ineptie, — sont de MM. Théaulon et de Rancé, la musique est de M. Liszt, alors âgé de treize ans !

14 *octobre* 1829. — On va jouer, à la Comédie-Française, le *More de Venise*, d'Alfred de Vigny. En même temps, on répète *Hernani*, de Victor Hugo. *Naturellement* quelques sots font courir le bruit que Victor Hugo réclame un tour de faveur. Victor Hugo écrit à un directeur de journal : « Monsieur, — Je comprendrais fort bien que toujours, et quelle que fût la date de sa réception, *Othello* passât avant *Hernani*, mais *Hernani* avant *Othello*, jamais.

Spiagudry

Nouvelles primes entièrement gratuites :

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux reçoivent *franco* les trois volumes suivants :

LES POÈMES BARBARES

PAR LECONTE DE LISLE

Magnifique édition in-8° d'Alphonse Lemerre. — En librairie : 7 fr. 50 c.

LES HISTOIRES D'AMOUR

PAR CATULLE MENDÈS

(Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 3 francs.)

LES POÉSIES

DE LÉON DIERX

Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie, 3 francs.

Ou les deux volumes suivants :

LE BOUSCASSIÉ

PAR LÉON CLADEL

Superbe volume in-8°, Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 6 francs.

LES IDYLLES PRUSSIENNES

PAR THÉODORE DE BANVILLE

Edition elzévir d'Alphonse Lemerre. — En librairie, chacune de deux primes représente une valeur de 10 à 14 fr.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux reçoivent franco :

1° L'une des deux primes précédentes

2° LES POÉSIES D'ALFRED DE MUSSET

Deux volumes édités par Alphonse Lemerre

VÉRITABLE CHEF D'ŒUVRE TYPOGRAPHIQUE

Ces deux primes réunies représentent une valeur de 24 francs environ

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

2, rue de Châteaudun, 2.

VIENNENT DE PARAITRE :

LES VA-NU-PIEDS

Par LÉON CLADEL

Un magnifique volume grand in-8°

Illustré par MM. Frédéric Regamey, Daniel Vierge, Ernest Pichio, Frédéric Chevalier, Henri Guérard, Jules Martin, Jean Massieu, Hanriot, Ingomar, Jean Lubin, etc., etc.

PRIX : 3 fr.

L'APRÈS-MIDI D'VN FAVNE

EGLOGVE

PAR STÉPHANE MALLARMÉ

Avec Frontispice, Fleuron, Cul-de-Lampe et Ex-Libris en deux couleurs

PAR MANET

Pour paraître prochainement :

LA DEUXIÈME ÉDITION DE

LES AMOURS PROFONDES

Par ADELPHE FROGER

POÈMES TRISTES. —. LES AMOURS PROFONDES

Viennent de paraître :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Un magnifique volume de 400 pages grand in-8°, orné d'une eau-forte et imprimé en caractères anciens sur très-beau papier.

Il a été tiré 65 exemplaires de luxe, numérotés : 25 sur papier de Hollande
20 francs) ; 25 sur papier de Chine (40 fr.) et 15 sur papier Whatman (40 fr.)

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Quatrième livraison

23 Octobre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, grand in-8°

EN COURS DE PUBLICATION :

L'ASSOMMOIR

Par ÉMILE ZOLA

PUBLICATIONS PROCHAINES :

LES FEMMES D'ARTISTES

(Deuxième série entièrement inédite)

Par ALPHONSE DAUDET

CONTES POUR LES FEMMES

Par THÉODORE DE BANVILLE

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

Roman

Par LÉON CLADEL

Orné de dessins inédits d'Alexandre Falguière

LE NOVICE

Nouvelle

Par FERDINAND FABRE

ALLIETTE

Nouvelle

Par ROBERT HALT

UNE NOUVELLE INÉDITE

Par CHARLES MONSELET

MAROZIA

Roman

Par CATULLE MENDÈS

Voir la troisième page de la couverture.

LA RÉPUBLIQUE
DES LETTRES

Contes pour les Femmes

II

ACCOMPAGNER UNE FEMME

Que ce soit à titre de mari, de frère ou d'ami, ce qui ne fait rien à l'affaire, l'homme choisi par une femme pour l'accompagner dans Paris pendant quelques heures, accomplit la plus glorieuse, la plus périlleuse et la plus difficile de toutes les missions, qui demande tout, génie, idéal, fantaisie, et une expérience profonde de la vie et de toutes les vies, en pleine jeunesse! car l'homme qui accompagne une femme doit être jeune, et il est jeune.

Pourquoi? Par la nature même des choses. Parce qu'il doit non-seulement pouvoir la défendre, mais représenter plastiquement celui qui peut la défendre, — afin d'anéantir par le seul fait de sa présence toute tentative de manque de respect, lors même qu'elle essaierait seulement de se manifester par une imperceptible nuance. Il faut aussi qu'il soit beau, parce que la femme qui sort, et dont la sortie doit être un triomphe, a le droit d'être enviée à tous les points de vue, et notamment pour la beauté de son cavalier; mais cette beauté sera de telle nature, absolument distinguée, loyale et honnête, que la femme qui sort ne pourra pas être accusée, même par le plus vil des calomniateurs, d'avoir choisi son compagnon *uniquement* à cause de sa beauté.

Venons à la question d'argent, dont en toute occasion il faut se débarrasser tout de suite! Que la sortie doive se prolonger pendant plusieurs heures ou pendant cinq minutes, l'homme qui accompagne une femme aura à sa disposition, et dans sa poche! tous les trésors de Rothschild, car il serait un fat si sa compagne lui demandait la lune, par exemple, et s'il ne la lui donnait pas immédiatement et sans répliquer. Il devra avoir dans sa poche, pour éviter toute attente, fût-elle d'un cent-millième de seconde, des banknotes, des monnaies d'or et d'argent, des piécettes et des sous de tous les pays, et même de tous les temps, car il pourrait arriver que la femme accompagnée eût le caprice d'acheter quelque chose dans un magasin espagnol ou dans un magasin légitimiste, et de payer la marchandise achetée avec des monnaies espagnoles ou avec des louis à l'effigie de Louis XVI. Est-il utile de dire que le cavalier sait régler tout et payer les notes les plus compliquées sans que la femme en voie rien et soit offensée de ces vilenies? Elle verra seulement dans l'œil du cavalier, non à un signe! mais à une certaine expression assurée et tranquille, que les choses d'argent ont reçu leur solution.

S'il arrive un accident quelconque à la toilette de la femme accompagnée, son cavalier devra toujours, à ce moment-là même, se trouver par hasard en face du magasin où l'incident peut être réparé, et sans qu'elle lui ait rien dit à ce sujet, il connaîtra la pointure des gants de la femme

qu'il accompagne, et il aura deviné toutes ses habitudes, par une inspiration de poète. Depuis le chef de l'Etat jusqu'au dernier des ramasseurs de bouts de cigare, le cavalier doit connaître expressément tout le monde, jusqu'à l'amitié la plus étroite, car si la femme accompagnée désire inopinément voir des courses, une revue, une séance de la Chambre, toutes les tribunes réservées, tous les arcanes, tous les saints des saints doivent s'ouvrir devant elle.

Ce cavalier doit commander aux éléments! Et, en effet, quelle figure ferait-il si le temps, fraîcheur, brume ou soleil, n'était pas parfaitement harmonisé à la toilette et à l'air du visage de la femme qu'il accompagne? Si elle a voulu sortir à pied, et si un caprice quelconque la fait changer d'avis, il est trop élémentaire de noter ici que son cavalier doit trouver, à point nommé et à l'instant même, tous les moyens de locomotion, bateaux à vapeur, chemin de fer partant sans retard, et toutes les voitures possibles, fût-ce même par une pluie battante, et sans que sa compagne ait besoin de faire deux pas, sans quoi il mériterait d'être envoyé en exil dans les provinces les plus reculées. — Il y a même une question brûlante, délicate, affreuse, mais l'historien digne de ce nom n'esquive rien. S'il devient possible que la femme accompagnée ait le désir de rester seule pendant quelques instants, son cavalier doit le deviner sur son impénétrable visage de déesse, et il doit la quitter où il faut, et trouver pour la quitter un motif inventé avec génie, et qui ne concerne que lui-même, sans pourtant le rendre ridicule! puisque le moindre ridicule qu'il subirait affaiblirait le triomphe de la femme accompagnée.

Il se peut qu'elle veuille faire à son compagnon l'honneur de manger avec lui dans un cabaret, et c'est alors qu'il doit déployer une imagination pareille à celles de Talleyrand et de Scapin! Car les vieux Parisiens le savent, le Café Anglais, Riche, Brébant, la Maison d'Or, le Rocher de Cancale même et le Café de Paris, lorsqu'ils existaient, ont très-bien accommodé certains plats, mais ceux-là seulement. Ainsi ce n'est qu'au Café de Paris, et non ailleurs, qu'on trouvait le fameux *Poulet à la paysanne*, ce hoche-pot grossier et délicieux dont Nestor Roqueplan faisait tant de cas; mais en revanche, on y aurait en vain demandé la timbale de crevettes à la sauce d'écrevisses! Aussi le cavalier doit-il deviner dans quelle disposition d'esprit et d'âme sa compagne *sera* dans une demi-heure, par conséquent, ce qu'elle désirera alors manger, et lui *inspirer* le désir d'aller chez le cuisinier qui fait ce plat-là, précisément. Non-seulement il doit être connu personnellement de tous les garçons qui servent dans les restaurants parisiens, mais pour le cas improbable où le hasard le mettrait en face d'un garçon dont il ne serait pas connu, il doit avoir dans la prunelle cet *air de Parisien prodigue* qui fait que le garçon, dans le temps où les pêches coûtent trois francs la pièce, en apporte sur l'assiette de dessert, non pas trois ou quatre, mais six ou huit, et des plus insolemment belles, de celles qu'on ne mange pas et qu'on garde pour servir de modèle à Vollon et à Philippe Rousseau!

Faut-il dire, — non, en vérité, ceci est par trop simple et enfantin, — que même à cent mille lieues de Boissier et de Seugnot, le cavalier doit pouvoir se procurer à l'instant même tous les genres possibles de bonbons? Non, passons à des choses plus sérieuses. Toute femme, y compris la plus pure et la plus immatérielle de toutes, aime à *s'amuser* comme un enfant, et est curieuse, surtout particulièrement curieuse des histoires gaiement et étrangement amoureuses. Aussi le cavalier doit-il être prêt à raconter toutes les étranges histoires d'amour, et salées et gauloises, qui

sont arrivées depuis le commencement du monde, et même celles qui ne sont pas arrivées. Il doit les raconter sans phrases, avec un style assez prodigieusement habile pour avoir l'air de ressembler à un roman brutal, mal fait, et sans gazer, sans atténuer rien; mais, ceci est le point capital, en donnant à la femme qui l'écoute cette impression, qu'il la respecte profondément et — non pas la croit, mais la sait — absolument vertueuse.

Une femme peut avoir aussi des curiosités innocentes, qui ne riment à rien, et consulter son cavalier comme on consulte le dictionnaire de Bouillet, ou une Encyclopédie. Dans ce cas-là, le seul parti qu'il ait à prendre, c'est de savoir, comme Michelet, toutes les histoires et toutes les géographies! Il ne doit pas hésiter ni être étonné si sa compagne lui demande à quelles époques de l'année le collier de la reine Javanaise Toumanourong, mère de Toumasalingabéring, changeait de nuances et devenait pesant et léger tour à tour; il doit savoir où sont situés le village Temba et le district de Zungomero, dans quelle partie de l'Afrique habitent les Wanyamwezei, et ce que c'est que la quadrature de la Lunule, et comment se manœuvraient les machines de guerre appelées le trabuch et l'espringale, et pourquoi chez les Tamouls, Ganeça est appelé Poulear, et et pourquoi M. Saint-Marc Girardin en son temps portait de si longues redingotes, et pourquoi les lettres peintes imitant l'écriture anglaise, après avoir disparu de toutes les autres enseignes, se sont perpétuées seulement sur les enseignes des marchandes de modes! Naturellement, sur toutes ces questions et sur d'autres, il doit répondre exactement, avec assurance, mais en homme du monde, et sans pédantisme.

Si la femme accompagnée a eu le caprice d'entrer dans un théâtre où, quoiqu'il soit plein jusqu'aux combles, son cavalier a comme sans mot dire et immédiatement trouvé vides l'avant-scène, la baignoire ou toute autre place qu'elle désirait occuper, il doit être prêt à lui raconter les pièces, les biographies de comédiens, toute la légende dramatique ancienne et moderne; mais tout ce qu'il lui raconte doit être tourné et façonné de façon à se rapporter à elle, à n'avoir qu'elle-même pour objet, à devenir sous les formes les plus délicates et les plus voilées un hymne à sa louange, car la Femme (comme, d'ailleurs, toute la race humaine) ne s'intéresse qu'à ce qui la concerne personnellement, et pour tout dire en un mot, à elle-même! Au théâtre, le cavalier est responsable de tout, des infirmités de la pièce qui se joue, du manque de talent des acteurs, de la maigreur des comédiennes, et c'est à lui d'expliquer, d'excuser et de pallier tout cela avec un esprit infernal, mais habilement dissimulé, car un homme bien élevé ne doit pas avoir l'air spirituel!

Bien entendu, je tente de donner seulement ici les règles initiales, car à combien de difficultés imprévues ne doivent pas faire face l'initiative et la faculté d'intuition de l'homme qui accompagne une femme! Il lui faut la hardiesse d'un conquérant, l'invention d'un poète, la rouerie d'un valet, l'agilité d'un comédien, le sang-froid d'un général d'armée, la souplesse d'esprit d'un diplomate, une effronterie de courtisane, la distinction innée, une science encyclopédique, une mémoire de créancier, une santé de fer, l'instinct de toutes les choses idéales, et il doit veiller sans cesse à ce que sa compagne n'oublie ni sur les chaises des restaurants, ni sur les coussins des voitures, des mouchoirs sur lesquels sont brodés des chiffres ou des armoiries.

Accompagnée par un très parfait gentleman, une marquise authentique eut subitement l'idée folle (mais légitime, elles le sont toutes!) de voir un de ces bals de barrière où de terribles filles aux bras d'athlètes, avec leurs

amants en blouse, boivent des saladiers de vin bleu. Eh bien ! son cavalier dut à l'instant même trouver dans le quartier où ils étaient alors, le local et les vêtements nécessaires au déguisement de la grande dame et au sien propre. Puis ayant conduit sa compagne au bal qu'elle désirait voir, il dut, pour la faire respecter, subir dans une allée un duel au couteau, et revenir près d'elle sans qu'une goutte de sang eût taché ses habits, et sans que la dame eût presque remarqué son absence.

Je me résume par un axiome qu'il faut méditer : L'homme qui accompagne une dame, s'il a été jadis son ami de cœur, doit oublier qu'il l'a été. Si, au contraire, il devient plus tard son ami de cœur, il doit oublier toutes les circonstances et même la date du jour ou il l'a accompagnée.

Théodore de Banville

LE VAINQUEUR

J'aurai vécu comme un guerrier. J'aurai lutté
Pour le relèvement des dieux aux pieds d'ivoire,
Pour l'Ame véritable et pour l'Art illusoire,
Et surtout, ô mon cœur ardent ! pour la Beauté.

Et plus tard, quand le dieu Noir m'aura remporté,
Les peuples à venir qui chanteront la gloire
Des morts, après la palme acquise et la victoire,
Ne sauront pas si j'ai seulement existé.

Mais dans un ciel fleuri comme un jardin, les Anges
Brûleront sur mes pas l'encens de leurs louanges ;
Et je serai célèbre entre tous les guerriers ;

Et les vierges aux longs cheveux d'or et de soie
Couronneront mon front triomphal de lauriers ;
Et les anciens héros en pleureront de joie.

18 Juin 1876.

Adelphe Froger

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

— Ah bien ! merci, cria Coupeau qui retourna le verre d'anisette vidé par sa femme, tu vous pompes joliment ça ! Voyez donc, la coterie, ça ne lanterne guère.

— Madame redouble ? demanda Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif.

Non, elle en avait assez. Elle hésitait pourtant. L'anisette lui barbouillait le cœur. Elle aurait plutôt pris quelque chose de raide pour se guérir l'es-

tomac. Et elle jetait des regards obliques sur la machine à soûler, derrière elle. Cette sacrée marmite, ronde comme un ventre de chaudronnière grasse, avec son nez qui s'allongeait et se tortillait, lui soufflait un frisson dans les épaules, une peur mêlée d'un désir. Oui, on aurait dit la fressure de métal d'une grande gueuse, de quelque sorcière qui lâchait goutte à goutte le feu de ses entrailles. Une jolie source de poison, une opération qu'on aurait dû enterrer dans une cave, tant elle était effrontée et abominable! Mais ça n'empêchait pas, elle aurait voulu mettre son nez là-dedans, renifler l'odeur, goûter à la cochonnerie, quand même sa langue brûlée aurait dû en peler du coup comme une orange.

— Qu'est-ce que vous buvez donc là? demanda-t-elle sournoisement aux hommes, l'œil allumé par la belle couleur d'or de leur verre.

— Ça, ma vieille, répondit Coupeau, c'est le camphre du papa Colombe... Fais pas la bête, n'est-ce pas? On va t'y faire goûter.

Et lorsqu'on lui eut apporté un verre de vitriol, et que sa mâchoire se contracta, à la première gorgée, le zingueur reprit, en se tapant sur les cuisses :

— Hein ! ça te rabote le sifflet!... Avale d'une lampée. Chaque tournée retire un écu de six francs de la poche du médecin.

Au deuxième verre, Gervaise ne sentit plus la faim qui la tourmentait. Maintenant, elle était raccommodée avec Coupeau, elle ne lui en voulait plus de son manque de parole. Ils iraient au Cirque une autre fois; ça n'était pas si drôle, des faiseurs de tours qui galopaient sur des chevaux. Il ne pleuvait pas chez le père Colombe, et si la paie fondait dans le fil-en-quatre, on se la mettait sur le torse au moins, on la buvait limpide et luisante comme du bel or liquide. Ah! elle envoyait joliment flûter le monde ! La vie ne lui offrait pas tant de plaisirs ; d'ailleurs, ça lui semblait une consolation d'être de moitié dans le nettoyage de la monnaie. Puisqu'elle était bien, pourquoi donc ne serait-elle pas restée ? On pouvait tirer le canon, elle n'aimait plus à bouger, quand elle avait fait son tas. Elle mijotait dans une bonne chaleur, son corsage collé à son dos, envahie d'un bien-être qui lui engourdissait les membres. Elle rigolait toute seule, les coudes sur la table, les yeux perdus, très-amusée par deux clients, un gros mastoc et un nabot, à une table voisine, en train de s'embrasser comme du pain, tant ils étaient gris. Oui, elle riait à l'Assommoir, à la pleine lune du père Colombe, une vraie vessie de saindoux, aux consommateurs fumant leur brûle-gueule, criant et crachant, aux grandes flammes du gaz qui allumaient les glaces et les bouteilles de liqueur. L'odeur ne la gênait plus ; au contraire, elle avait des chatouilles dans le nez, elle trouvait que ça sentait bon ; ses paupières se fermaient un peu mouillées, tandis qu'elle respirait très-court, sans étouffement, goûtant la jouissance du lent sommeil dont elle était prise. Puis, après son troisième petit verre, elle laissa tomber son menton sur ses mains, elle ne vit plus que Coupeau et les camarades ; et elle demeura nez à nez avec eux, tout près, les joues chauffées par leur haleine, regardant leurs barbes sales, comme si elle en avait compté les poils. Ils étaient très-soûls, à cette heure. Mes-Bottes bavait, la pipe aux dents, de l'air muet et grave d'un bœuf assoupi. Bibi-la-Grillade racontait une histoire, la façon dont il vidait un litre d'un trait, en lui fichant un tel baiser à la régalade, qu'on lui voyait le derrière. Cependant, Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, était allé chercher le tourniquet sur le comptoir et jouait des consommations avec Coupeau.

— Deux cents !... T'es rupin, tu amènes les gros numéros à tous coups.

La plume du tourniquet grinçait, l'image de la Fortune, une grande

femme rouge, placée sous un verre, tournait et ne mettait plus au milieu qu'une tache ronde, pareille à une tache de vin.

— Trois cent cinquante!... T'as donc marché dedans, bougre de lascar! Ah! zut! je ne joue plus!

Et Gervaise s'intéressait au tourniquet. Elle soiffait à tirelarigot, et appelait Mes-Bottes « mon fiston. » Derrière elle, la machine à soûler fonctionnait toujours, avec son murmure de ruisseau souterrain; et elle désespérait de l'arrêter, de l'épuiser, prise contre elle d'une colère sombre, ayant des envies de sauter sur le grand alambic comme sur une bête, pour le taper à coups de talon et lui crever le ventre. Tout se brouillait, elle voyait la machine remuer, elle se sentait prise par ses pattes de cuivre, pendant que le ruisseau coulait maintenant au travers de son corps.

Puis, la salle dansa, avec les becs de gaz qui filaient comme des étoiles. Gervaise était poivre. Elle entendait une discussion furieuse entre Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, et cet encloué de père Colombe. En voilà un voleur de patron qui marquait à la fourchette! On n'était pourtant pas à Bondy. Mais, brusquement, il y eut une bousculade, des hurlements, un vacarme de tables renversées. C'était le père Colombe qui flanquait la société à la porte, sans se gêner, en un tour de main. Dehors, on l'engueula, on l'appela fripouille. Il pleuvait toujours, un petit vent glacé soufflait. Gervaise perdit Coupeau, le retrouva et le perdit encore. Elle voulait rentrer, elle tâtait les boutiques pour reconnaître son chemin. Cette nuit soudaine l'étonnait beaucoup. Au coin de la rue des Poissonniers, elle s'assit dans le ruisseau, elle se crut au lavoir. Toute l'eau qui coulait lui tournait la tête et la rendait très-malade. Enfin, elle arriva, elle fila raide devant la porte des concierges, chez lesquels elle vit parfaitement les Lorilleux et les Poisson attablés, qui firent des grimaces de dégoût en l'apercevant dans ce bel état.

Jamais elle ne sut comment elle avait monté les cinq étages. En haut, au moment où elle prenait le corridor, la petite Lalie, qui entendait son pas, accourut, les bras ouverts dans un geste de caresse, riant et disant :

— Madame Gervaise, papa n'est pas rentré, venez donc voir dormir mes enfants... Oh! ils sont gentils!

Mais, en face du visage hébêtée de la blanchisseuse, elle recula et trembla. Elle connaissait ce souffle d'eau-de-vie, ces yeux pâles, cette bouche convulsée. Alors, Gervaise passa en trébuchant, sans dire un mot, pendant que la petite, debout sur le seuil de sa porte, la suivait de son regard noir, muet et grave.

XI

Nana grandissait, devenait garce. A quinze ans, elle avait poussé comme un veau, très-blanche de chair, très-grasse, si dodue même qu'on aurait dit une vraie pelote. Oui, c'était ça, quinze ans, toutes ses dents et pas de corset. Avec ça, une frimousse de margot, trempée dans du lait, une peau veloutée de pêche, un nez drôle, un bec rose, des quinquets luisants auxquels les hommes, sur les trottoirs, avaient envie d'allumer leur pipe. Son tas de cheveux blonds, couleur d'avoine fraîche, semblait lui avoir jeté de la poudre d'or le long des tempes et du front, des taches de rousseur, qui lui mettaient là une couronne de soleil. Ah! une jolie pépée, comme disaient les Lorilleux, une morveuse qu'on aurait encore dû moucher et dont les

grosses épaules avaient les rondeurs pleines, l'odeur mûre d'une femme faite.

Maintenant, Nana ne fourrait plus des boules de papier dans son corsage. Des nichons lui étaient venus, une paire de nichons de satin blanc tout neufs. Et ça ne l'embarrassait guère, elle aurait voulu en avoir plein les bras, elle rêvait des tétais de nounou, tant la jeunesse est gourmande et inconsidérée. Ce qui la rendait surtout friande, c'était une vilaine habitude qu'elle avait prise de sortir un petit bout de sa langue entre ses quenottes blanches. Sans doute, en se regardant dans les glaces, elle s'était trouvée gentille ainsi. Alors, tout le long de la journée, pour faire la belle, elle tirait la langue.

— Cache donc ta menteuse! lui criait sa mère.

Et il fallait souvent que Coupeau s'en mêlât, tapant du poing, gueulant avec des jurons :

— Veux-tu bien rentrer ton chiffon rouge!

Nana se montrait très-coquette. Elle ne se lavait pas toujours les pieds, mais elle prenait ses bottines si étroites, qu'elle souffrait le martyre dans la prison de Saint-Crépin; et si on l'interrogeait, en la voyant devenir violette, elle répondait qu'elle avait des coliques, pour ne pas confesser sa coquetterie. Quand le pain manquait à la maison, il lui était difficile de se pomponner. Alors, elle faisait des miracles, elle rapportait des rubans de l'atelier, elle s'arrangeait des toilettes, des robes sales couvertes de nœuds et de bouffettes. L'été était la saison de ses triomphes. Avec une robe de percale de six francs, elle passait tous ses dimanches, elle emplissait le quartier de la Goutte-d'Or de sa beauté blonde. Oui, on la connaissait des boulevards extérieurs aux fortifications, et de la chaussée de Clignancourt à la grande rue de la Chapelle. On l'appelait « la petite poule », parce qu'elle avait vraiment la chair tendre et l'air frais d'une poulette.

Une robe surtout lui alla à la perfection. C'était une robe blanche à pois roses, très-simple, sans garniture aucune. La jupe, un peu courte, dégageait ses pieds; les manches, largement ouvertes et tombantes, découvraient ses bras jusqu'aux coudes; l'encolure du corsage, qu'elle ouvrait en cœur avec des épingles, dans un coin noir de l'escalier, pour éviter les calottes du père Coupeau, montrait la neige de son cou et l'ombre dorée de sa gorge. Et rien autre, rien qu'un ruban rose noué autour de ses cheveux blonds, un ruban dont les bouts s'envolaient sur sa nuque. Elle avait là dedans une fraîcheur de bouquet. Elle sentait bon la jeunesse, le nu de l'enfant et de la femme.

Les dimanches furent pour elle, à cette époque, des journées de rendez vous avec la foule, avec tous les hommes qui passaient et qui la reluquaient. Elle les attendaient la semaine entière, chatouillés de petits désirs, étouffant, prise d'un besoin de grand air, de promenade au soleil, dans la cohue du faubourg endimanché. Dès le matin, elle s'habillait, elle restait des heures en chemise devant le morceau de glace accroché au-dessus de la commode; et, comme toute la maison pouvait la voir par la fenêtre, sa mère se fâchait, lui demandait si elle n'avait pas bientôt fini de se promener en panais. Mais, elle, tranquille, se collait des accroche-cœur sur le front avec de l'eau sucrée, recousait les boutons de ses bottines ou faisait un point à sa robe, les jambes nues, la chemise glissée des épaules, dans le désordre de ses cheveux ébouriffés. Ah! elle était chouette, comme ça! disait le père Coupeau, qui ricanait et la blaguait; une vraie Madeleine-la-Désolée! Elle aurait pu servir de femme sauvage et se montrer pour deux sous. Il lui criait : « Cache donc ta viande, que je mange mon pain! »

Et elle était adorable, blanche et fine sous le débordement de sa toison blonde, rageant si fort que sa peau en devenait rose, n'osant répondre à son père et cassant son fil entre ses dents, d'un coup sec et furieux, qui secouait d'un frisson sa nudité de belle fille.

Puis, aussitôt après le déjeuner, elle filait, elle descendait dans la cour. La paix chaude du dimanche endormait la maison; en bas, les ateliers étaient fermés; les logements bâillaient par leurs croisées ouvertes, montraient des tables déjà mises pour le soir, qui attendaient les ménages, en train de gagner de l'appétit sur les fortifications; une femme, au troisième, employait la journée à laver sa chambre, roulant son lit, bousculant ses meubles, chantant pendant des heures la même chanson, sur un ton doux et pleurard. Et, dans le repos des métiers, au milieu de la cour vide et sonore, des parties de volants s'engageaient entre Nana, Pauline et d'autres grandes filles. Elles étaient cinq ou six, poussées ensemble, qui devenaient les reines de la maison et se partageaient les œillades des messieurs. Quand un homme traversait la cour, des rires forcés montaient, les froufrous de leurs jupes amidonnés passaient comme un coup de vent, leurs voix flutées prenaient des grâces coquettes. Au-dessus d'elles, l'air des jours de fête flamblait, brûlant et lourd, comme amolli de paresse et blanchi par la poussière des promenades.

Mais les parties de volants n'étaient qu'une frime pour s'échapper. Brusquement, la maison tombait à un grand silence. Elles venaient de se glisser dans la rue et de gagner les boulevards extérieurs. Alors, toutes les six, se tenant par les bras, occupant la largeur des chaussées, s'en allaient, vêtues de clair, avec leurs rubans noués autour de leurs cheveux nus. Les yeux allumés, coulant de minces regards par le coin pincé des paupières, elles voyaient tout, elles renversaient le cou pour rire, en montrant le gras du menton. Dans les gros éclats de gaieté, lorsqu'un bossu passait ou qu'une vieille femme attendait son chien au coin des bornes, leur ligne se brisait, les unes restaient en arrière, tandis que les autres les tiraient violemment; et elles balançaient les hanches, se pelotonnaient, se dégingandaient, histoire d'attrouper le monde et de faire craquer leur corsage sous leurs formes naissantes. La rue était à elles; elles y avaient grandi, en relevant leurs jupes le long des boutiques; elles s'y retroussaient encore jusqu'aux cuisses, pour rattacher leurs jarretières. Au milieu de la foule lente et blême, entre les arbres grêles des boulevards, leur débandade courait, de la barrière Rochechouart à la barrière Saint-Denis, bousculant les gens, coupant les groupes en zig-zag, se retournant et lâchant des mots dans les fusées de leurs rires. Et leurs robes envolées laissaient, derrière elles, l'insolence de leur jeunesse, elles s'étalaient en plein air, sous la lumière crue, d'une grossièreté ordurière de voyoux, désirables et tendres comme des vierges qui reviennent du bain, la nuque trempée.

Nana prenait le milieu, avec sa robe rose, qui s'allumait dans le soleil. Elle donnait le bras à Pauline, dont la robe, des fleurs jaunes sur un fond blanc, flambait aussi, piquée de petites flammes. Et comme elles étaient les plus grosses toutes les deux, les plus femmes et les plus effrontées, elles menaient la bande, elles se rengorgeaient sous les regards et les compliments. Les autres, les gamines, faisaient des queues à droite et à gauche, en tâchant de s'enfler pour être prises au sérieux. Le nez au vent, l'air fou, Nana et Pauline avaient, dans le fond, des plans très-compliqués de ruses coquettes. Quand elles couraient à perdre haleine, c'était histoire de montrer leurs bas blancs et de faire flotter les rubans de leurs chi-

gnons. Puis, quand elles s'arrêtaient, en affectant de suffoquer, la gorge renversée et palpitante, c'était qu'elles venaient d'apercevoir une connaissance, quelque garçon du quartier; et elles marchaient languissamment alors, chuchotant et riant entre elles, guettant, les yeux en dessous. Elles ne sortaient que pour ces rendez-vous du hasard, au milieu des bousculades de la chaussée. Nana surtout connaissait les bons endroits. De grands garçons endimanchés, en veste et en chapeau rond, les retenaient un instant au bord du ruisseau, à rigoler et à vouloir leur pincer la taille. Des ouvriers de vingt ans, débraillés dans des blouses grises, causaient lentement avec elles, les bras croisés, leur soufflant à la figure la fumée de leurs brule-gueule. Ça ne tirait pas à conséquence, ces gamins avaient poussé en même temps qu'elles sur le pavé. Mais, dans le nombre, elles choisissaient déjà. Pauline rencontrait toujours un des fils de madame Gaudron, un menuisier de dix-sept ans, qui lui payait des pommes. Nana apercevait du bout d'une avenue à l'autre Victor Fauconnier, le fils de la blanchisseuse, avec lequel elle s'embrassait dans les coins noirs. Et ça n'allait pas plus loin, elles avaient trop de vice pour faire une bêtise sans savoir. Seulement, on en disait de raides.

Puis, quand le soleil tombait, la grande joie de ces mâtines étaient de s'arrêter aux faiseurs de tours. Des escamoteurs, des hercules arrivaient, qui étalaient sur la terre de l'avenue un tapis mangé d'usure. Alors, les badauds s'attroupaient, un cercle se formait, tandis que le saltimbanque, au milieu, jouait des muscles dans son maillot fané. Nana et Pauline restaient des heures debout, au plus épais de la foule. Leurs belles robes fraiches s'écrasaient entre les paletots et les bourgerons sales. Leurs bras nus, leur cou nu, leurs cheveux nus, serrés d'un ruban, s'échauffaient sous les haleines empestées, dans une odeur de vin et de sueur. Et elles riaient, amusées, sans un dégout, plus roses et comme sur leur fumier naturel. Autour d'elles, les gros mots partaient, des ordures toutes crues, des réflexions d'hommes soûls. C'était leur langue, elles savaient tout, elles se retournaient avec un sourire, tranquilles d'impudeur, gardant la pâleur délicate de leur peau de satin.

La seule chose qui les contrariait était de rencontrer leurs pères, surtout quand ils avaient bu. Elles veillaient et s'avertissaient.

— Dis donc, Nana, disait tout d'un coup Pauline, voilà le père Coupeau !

— Ah bien ! il n'est pas poivre, non, c'est que je tousse ! disait Nana embêtée. Moi, je m'esbigne, vous savez ! Je n'ai pas envie qu'il secoue mes puces.... Tiens ! il a piqué une tête ! Dieu de Dieu, s'il pouvait se casser la gueule !

D'autres fois, lorsque Coupeau arrivait droit sur elle, sans lui laissser le temps de se sauver, elle s'accroupissait, elle murmurait :

— Cachez-moi donc, vous autres !... Il me cherche, il a promis de m'enlever le ballon, s'il me pinçait encore à traîner ma peau.

Puis, lorsque l'ivrogne les avait dépassées, elle se relevait, et toutes le suivaient en pouffant de rire. Il la trouvera ! il ne la trouvera pas ! C'était un vrai jeu de cache-cache. Un jour pourtant, Boche était venu chercher Pauline par les deux oreilles, et Coupeau avait ramené Nana à coups de pied au derrière.

Le jour baissait, elles faisaient un dernier tour de balade, et rentraient, dans le crépuscule blafard, au milieu de la foule éreintée. La poussière de l'air s'était épaissie, et pâlissait le ciel lourd. Rue de la Goutte-d'Or, on aurait dit un coin de province, avec les commères sur les portes, des

éclats de voix coupant le silence tiède du quartier vide de voitures. Elles s'arrêtaient un instant dans la cour, reprenaient les raquettes, tâchaient de faire croire qu'elles n'avaient pas bougé de là. Et elles remontaient chez elles, en arrangeant une histoire, dont elles ne se servaient souvent pas, lorsqu'elles trouvaient leurs parents trop occupés à s'allonger des giffles, pour une soupe mal salée ou pas assez cuite.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

LA GRANDE PLACE DE BRUXELLES

C'était dimanche, jour de marché aux fleurs et de marché aux oiseaux. — Dès huit heures du matin, la grande place regorgeait de monde. — A gauche, près des bâtiments qui se dressent dans leurs robes bariolées et blasonnées d'emblèmes, au pied de la maison de la Louve, qui découpe sur le velours blanc des nuages ses lucarnes à volutes, fleuronnées de ramages et toutes orfévries de pierre et d'or, des paysannes étalaient sous des parasols, aux pétales fanés, des bottelettes de verdure, des bourriches de fleurs, des gerbes de frondaisons, et toutes, les pieds sur un gueux qui rougeoyait et fumait sous leurs jupes, jargonnaient éperdûment le museau refrogné, alors que les acheteuses barguignaient et refusaient leurs offres.

Derrière cette haie de guenuches, emmitouflées de madras et de cotonnades, les Diligentes avec leurs roues calées sur le rebord des trottoirs, leurs caisses maçonnées d'un affreux vert pistache, leurs rosses apocalyptiques, soufflant par les naseaux une petite buée, battant dans leur peau trop large, avec les baguettes de leurs côtes, une chamade sans fin, attendaient patiemment ces couples d'étrangers, qui, encombrés de paquets et de valises, charrient après eux des attelages de femmes et des portées de galopins qui se fourrent les doigts dans le nez et mordent à même dans les provisions de route.

Un peu plus loin enfin, à l'encoignure de la rue de l'Etuve, où s'étale, dans sa gloire de poupin obscène, le Manneken-pis, presqu'en face de la maison des brasseurs, si fastueuse avec ses colonnades cannelées d'or et la statue qui la chevauche, au faîte, un tas de fainéants, embroussaillés de tignasses qui bouffaient sous le bourgeron de laine ou la casquette de soie noire, badaudaient, de ci, de là, déambulant, à gauche, à droite, en aval, en amont, alors que vis-à-vis de l'Hôtel-de-Ville, au mitan de la place, des femelles hors d'âge, des infantes de l'an II, montraient leurs bas de laine rose, emmanchés de galoches noires et offraient des œufs durs et des crabes aux ménagères affriolées par la vente d'oiseaux qui, dans leurs cages de bois, voletaient, piaillaient, se pouillaient à coups de bec, roucoulaient, s'épluchaient les ailes, picoraient des grains, se panadaient, faisaient la roue, se troussaient le jabot et fientaient blanc.

Et les fenêtres des brasseries s'ouvraient. Les tables gluaient avec leurs verres de lambic et de faro. Une brume bleue enveloppait les salles. Des crânes de magots chauves, des groins en désarroi, des pifs, bossués de verrues à peluches et de vitelottes qui saillaient écarlates dans le taillis des moustaches, des trognes de pochards en goguette, des caboches

d'ivrognesses en délire, s'estompaient en un fouillis burlesque dans la fumée tourbillonnante. Des orateurs époumonnés, réduits à quia, faute de souffle, frappaient la table de leurs poings, des penseurs de barrière graillonnaient sur le plancher, et un homme ventripotent, la margoulette en zigzag, les dents courant la prétentaine dans les gencives, les fesses se tassant sur le bois d'une table, les jambes battant le rappel sur les pieds d'une chaise, chantonnait, somnolent, abruti par la bière de Dielst et l'alcool de Hasselt. Les groupes grossissaient, on s'interpellait par la fenêtre, on gueulait à tue-tête la Brabançonne, on s'empiffrait des couques de Dinan, on se gavait de pistolets au beurre, on pignochait des biscottes, on suçait la bouillie verte des entrailles des crabes, on bâfrait des gaufrettes sèches, on déchiquetait des anguilles fumées, et des violoneux râclaient leurs cordes, des taverniers pompaient la bière, des mioches se troussaient le long des murs, d'autres vagissaient, d'autres encore tétaient des femmes roses, et çà et là, dans ce remous de foule, tranchant sur le bleu et le blanc des blouses, sur la cannelle et le lie-de-vin des guimpes, des soldats se rigolaient, la panse débridée, des chasseurs aux vareuses vertes avec chenilles jaunes et culottes gris de fer, des grenadiers vêtus de bleu foncé avec des bandes et des parements rouges.

Puis c'était, au dehors, des chiens attelés à de petites charrettes qui grommelaient et trottinaient, trimballant dans des jattes de cuivre du lait trempé d'eau ; c'étaient des marchands de beignets, leur éventaire sur le nombril et leur poudrière à sucre dans la main, et une odeur de pain chaud s'exhalait de chez les geindres, le marché fleurait le réséda mêlant sa senteur douce à l'âcre parfum du tan des mégissiers et à l'odeur lourde et fade du houblon qui bout. Çà et là encore, des caves qui béaient, rez terre, s'étoilaient des lueurs sanglantes d'un fumignon, éclairant de reflets rembranesques tous les types des sabbats, des visages à patine de cuivre, des mentons à retroussis, des nez en trompette ou en arceau, tout le sanhédrin des déesses vieillies qui attendent la fin du crépuscule pour aller cavalcader, dans les nuages, un manche à balai entre les deux cuisses.

Et comme indigné de ces hideurs enténébrées, le soleil lutina les ouïes et les queues des dauphins en relief sur les colonnes, blondit les chimères et autres attributs héraldiques des maisons, creusa d'un trou d'or rose le naseau d'un cheval, se galvauda dans la boue, fouilla les renfoncements des pierres, se coula le long des corniches, fila le long des arêtes, creva enfin en une large ondée d'or sur les cariatides des balcons, invitant à son régal de lumière une troupe de faméliques qui se ventrouillaient au pied des statues d'Egmont et d'Horn, se grattant le râble, crachant sur leurs bottes, culottant des pipes d'écume à l'huile, d'exécrables pipes rouges et tachetées de noir, songeant aux ineffables joies de Bruxelles, cette terre promise des bières fortes et des filles, ce Chanaan des priapées et des saouleries !

J.-K. Huysmans

GUSTAVE FLAUBERT

I

De temps en temps, parmi les écrivains qui laisseront leur nom à la postérité, il s'en trouve qui se font une place spéciale par la perfection et par

la rareté de leurs œuvres. D'autres, à côté, produisent abondamment, mêlant le rare au banal, les choses trouvées aux choses communes, et forçant le critique et le lecteur à un travail considérable pour démêler ce qui doit rester de ce qui doit disparaître. Mais eux, par un enfantement laborieux et patient, produisent une œuvre absolue, parfaite dans l'ensemble et dans les détails. Et si tous les ouvrages de ces auteurs n'obtiennent pas auprès du public un succès absolument égal, il y a toujours au moins un de leurs livres qui reste dans l'histoire des lettres avec l'étiquette de chef-d'œuvre, comme ces tableaux des grands maîtres qu'on place au Louvre dans le salon carré.

M. Gustave Flaubert n'a encore produit que quatre livres, et tous resteront. Il se peut qu'un seul soit qualifié de chef-d'œuvre, et cependant les autres ne l'auront certes pas moins mérité que celui-là.

Tout le monde a lu *Mme Bovary*, *Salammbô*, *l'Education sentimentale* et *la Tentation de saint Antoine*; tous les journaux ont fait si souvent l'analyse de ces ouvrages que je n'ai point l'intention de la recommencer. Je veux parler d'une manière générale de l'œuvre de M. Flaubert, et y chercher des choses que tout le public n'y a peut-être pas vues jusqu'à présent.

II

Les gens qui jugent tout sans rien savoir, et qui s'empressent, aussitôt que vient de paraître un livre d'un genre nouveau et inconnu, d'y attacher, comme une pancarte, la bêtise de leur jugement qu'ils croient être éternel, ont proclamé bien haut, à l'apparition de *Mme Bovary*, que M. Flaubert était un réaliste, ce qui, dans leur esprit, signifiait matérialiste.

Depuis il a publié *Salammbo*, un poëme antique, et *Saint Antoine*, une quintessence des philosophies; cela ne fait rien; des journalistes compétents l'avaient baptisé matérialiste, et matérialiste il est resté pour les cerveaux rudimentaires des gens bien pensants.

Ce n'est point ici la place de faire l'histoire du roman moderne et d'expliquer toutes les causes de l'émotion profonde soulevée par l'apparition du premier livre de M. Flaubert. Il me suffira de faire ressortir la plus importante.

Depuis l'origine des temps, le public français buvait avec délices l'onctueux sirop des romans invraisemblables. Il aimait les héros et les héroïnes et les choses qu'on ne voit jamais dans la vie pour l'unique raison qu'elles sont irréalisables. On appelait les auteurs de ces livres des idéalistes, simplement parce qu'ils se tenaient toujours à des distances incommensurables des choses possibles, réelles, matérielles. — Quant à des idées, ils en avaient peut-être encore moins que leurs lecteurs. Balzac est venu, et c'est à peine si on y a fait attention dans le commencement. — C'était pourtant un innovateur étrangement puissant et fertile et un des maîtres de l'avenir, écrivain imparfait, sans doute, gêné par la phrase, mais inventeur de personnages immortels qu'il faisait mouvoir comme dans un grossissement d'optique, les rendant par cela même plus frappants et en quelque sorte plus vrais que la réalité! — *Madame Bovary* paraît, et voilà le monde bouleversé. — Pourquoi? Parce que M. Flaubert est un idéaliste, mais aussi et surtout un artiste, et que son livre était cependant un livre vrai; parce que le lecteur, sans s'en rendre compte, sans savoir, sans comprendre, a subi la toute-puissante influence du style, l'illumination de l'art qui éclaire toutes les pages de ce livre.

En effet, la première des qualités de M. Flaubert, qui pour moi éclate aux yeux dès qu'on ouvre un de ses ouvrages, c'est la forme; cette chose si rare

chez les écrivains et si inaperçue du public; je dis inaperçue, mais sa force irrésistible domine et pénètre ceux qui y croient le moins, comme la chaleur du soleil échauffe un aveugle qui n'en voit cependant point la lumière.

Le public entend généralement par « forme » une certaine sonorité de mots disposés en périodes arrondies, avec des débuts de phrase imposants et des chutes mélodieuses. Aussi ne s'est-il presque jamais douté de l'art immense enfermé dans les livres de M. Flaubert.

Chez lui, la forme c'est l'œuvre elle-même: elle est comme une suite de moules différents qui donnent des contours à l'idée, cette matière dont sont pétris les livres. Elle lui fournit la grâce, la force, la grandeur, toutes ces qualités, qui, pour ainsi dire, dissimulées dans la pensée même, n'apparaissent que par le secours de l'expression. Variable à l'infini comme les sensations, les impressions et les sentiments divers, elle se colle sur eux, inséparable. Elle se plie à toutes leurs manifestations, leur apportant le mot toujours juste et unique, la mesure, le rhythme particulier pour chaque circonstance, pour chaque effet, et crée par cette indissoluble union ce que les littérateurs appellent le style, fort différent de celui qu'on admire officiellement.

En effet, on appelle généralement style une forme particulière de phrase propre à chaque écrivain, ainsi qu'un moule uniforme dans lequel il coule toutes les choses qu'il veut exprimer. De cette façon, il y a le style de Pierre, le style de Paul et le style de Jacques.

Flaubert n'a point son style, mais il a le style; c'est-à-dire que les expressions et la composition qu'il emploie pour formuler une pensée quelconque sont toujours celles qui conviennent *absolument à cette pensée*, son tempérament se manifestant par la justesse et non par la singularité du mot.

III

« Hors le style, point de livre, » telle pourrait-être sa devise. Il pense, en effet, que la première préoccupation d'un artiste doit être de faire beau; car, la beauté étant une vérité par elle-même, ce qui est beau est toujours vrai, tandis que ce qui est vrai peut n'être pas toujours beau. Et par beau je n'entends point le beau moral, les nobles sentiments, mais le beau plastique, le seul que connaissent les artistes. Une chose très-laide et répugnante peut, grâce à son interprète, revêtir une beauté indépendante d'elle-même, tandis que la pensée la plus vraie et la plus belle disparaît fatalement dans les laideurs d'une phrase mal faite. Il faut ajouter qu'une partie du public hait jusqu'au mot « forme », comme on hait toujours ce qu'on est incapable de comprendre.

Donc M. Flaubert est avant tout un artiste; c'est-à-dire : un auteur impersonnel. Je défierais qui que ce fût, après avoir lu tous ses ouvrages, de deviner ce qu'il est dans la vie privée, ce qu'il pense et ce qu'il dit dane ses conversations de chaque jour. On sait ce que devait penser Dickens, cs que devait penser Balzac. Ils apparaissent à tout moment dans leure livres; mais vous figurez-vous ce qu'était La Bruyère, ce que pouvait dirs le grand Cervantes? Flaubert n'a jamais écrit les mots *je, moi*. Il ne vient jamais causer avec le public au milieu d'un livre, ou le saluer à la fin, comme un acteur sur la scène, et il ne fait point de préfaces. Il est le montreur de marionnettes humaines qui doivent parler par sa bouche, tandis qu'il ne s'accorde point le droit de penser par la leur; et il ne faut pas qu'on aperçoive les ficelles ou qu'on reconnaisse la voix.

Fils d'Apulée, fils de Rabelais, fils de La Bruyère, fils de Cervantes, frère de Gautier, il a bien moins de parenté avec Balzac, quoi qu'on en ait dit, et encore moins avec le philosophe Stendhal.

Flaubert est l'écrivain de l'art difficile, simple et compliqué en même temps : compliqué par la composition savante, travaillée, qui donne à ses œuvres un caractère frappant d'immutabilité; simple dans l'apparence, tellement simple et naturel qu'un bourgeois, avec l'idée qu'il se fait du style, ne pourra jamais s'écrier en le lisant : « Voilà, ma foi, des phrases bien tournées. »

Il devine juste comme Balzac, il voit juste comme Stendhal et comme bien d'autres; mais il rend plus juste qu'eux, mieux et plus simplement; malgré les prétentions de Stendhal à une simplicité qui n'est en somme que de la sécheresse, et malgré les efforts de Balzac pour bien écrire, efforts qui aboutissent trop souvent à ce débordement d'images fausses, de périphrases inutiles, de relatifs, de « qui », de « que », à cet empêtrement d'un homme qui, ayant cent fois plus de matériaux qu'il n'en faut pour construire une maison, emploie tout parce qu'il ne sait pas choisir, et crée néanmoins une œuvre immense, mais moins belle et moins durable que s'il avait été plus architecte et moins maçon; plus artiste et moins personnel.

L'immense différence qu'il y a entre eux est là en effet tout entière : c'est que Flaubert est un grand artiste et que la plupart des autres n'en sont point. Il est impassible au-dessus des passions qu'il agite. Au lieu de rester au milieu des foules, il s'isole dans une tour pour considérer ce qui se passe sur la terre, et, n'ayant plus la vue bornée par les têtes des hommes, il saisit mieux les ensembles, il a des proportions plus définies, un plan plus ferme, des horizons plus developpés.

Lui aussi il construit sa maison, mais il sait les matériaux qu'il doit employer, et il rejette les autres sans hésitations. Aussi son œuvre est-elle absolue, et on n'en pourrait enlever une parcelle sans détruire l'harmonie totale; tandis qu'on peut couper dans Balzac, couper dans Stendhal, couper dans tant d'autres : et bien fin qui s'en apercevrait.

IV

Il ne pense pas, comme quelques-uns, que l'intelligence et l'inspiration, que le hasard et le tempérament suffisent pour faire un livre, que le renseignement soit inutile et la longue recherche méprisable, car il est de la race ancienne des gens qui savaient beaucoup. Au lieu d'ignorer que le monde existait avant 93, et qu'on savait écrire avant 1830, il a médité comme Pantagruel sur tous les docteurs d'autrefois. Il connaît l'histoire mieux qu'un professeur, parce qu'il l'a apprise dans beaucoup de livres où ils ne vont point la chercher; et il a étudié pour ses ouvrages la plupart des sciences, seulement accessibles aux spécialistes. Mieux que les vieux savants courbés, il sait les généalogies des villes mortes et des peuples disparus, avec leurs coutumes, leurs mœurs, les étoffes dont ils se couvraient et les mets bizarres qu'ils mangeaient de préférence. Il possède le Talmud comme un rabbin; les Évangiles comme un prêtre; la Bible comme un protestant; le Coran comme un derviche. Il sait l'enchaînement des croyances, des philosophies, des religions et des hérésies. Il a fouillé toutes les littératures, prenant des notes dans beaucoup de livres inconnus, les uns parce qu'ils sont rares, les autres parce qu'on ne les lit point. Il connaît les écrivains de génie presque ignorés que produisirent les décadences des peuples, les commentateurs et les bibliographes, les livres pro-

fanes comme les livres sacrés, les vies des saints, les pères de l'Eglise et les auteurs que les hommes pudiques n'osent pas nommer. Il a rassemblé pour nous les communiquer, dans quelque jour d'indignation et de colère, un volume entier fait avec les fautes des écrivains sans style, les barbarismes des grammairiens, les erreurs des faux savants, toutes les vanités et tous les ridicules qui passèrent inaperçus et dont il souffletera le monde.

V

Les journalistes ne connaissent pas sa figure.

Il trouve que c'est assez de livrer ses écrits au public et il a toujours tenu sa personne bien loin des popularités, dédaignant la publicité bruyante des feuilles répandues, les réclames officieuses et les exhibitions de photographies aux vitrines des marchands de tabac, à côté d'un criminel fameux, d'un prince quelconque et d'une fille célèbre.

Il n'est guère accessible qu'à un petit nombre d'amis, hommes de lettres, dont il est aimé comme on ne l'est jamais d'un confrère et comme on l'est rarement d'un parent, car il soulève autour de lui les affections profondes. Mais comme il ne livre pas sa personne aux curiosités des foules, avides de regarder aux vitres des hommes connus comme à la cage d'un animal curieux, des légendes circulent autour de sa maison, et il se peut que, chez quelques-uns de ses concitoyens, on l'accuse sérieusement d'avoir mangé du bourgeois, ce qui serait dans tous les cas aussi vrai que le fameux dîner de charcuterie, chez Sainte-Beuve, un vendredi saint, dîner qui, sous la plume de journalistes bien informés, mais surtout bien inspirés, a fini par devenir une intolérable « scie. »

Enfin, pour contenter les gens qui veulent toujours avoir des détails particuliers, je leur dirai qu'il boit, mange et fume absolument comme eux : qu'il est de haute taille, et que, lorsqu'il se promène avec son grand ami Yvan Tourgueneff, ils ont l'air d'une paire de géants.

Guy de Valmont

LA MARQUISE DE MORÈDE

A MADAME ALBERT C.

Cœur étrange, il n'aimait que ce qui va mourir.
J.-B. d'A.

I

En Décembre. A Paris. — C'est, brumeuse et voilée,
Sur la ville toujours inquiète, affolée,
L'après-midi d'hiver plus morne que les soirs,
Et l'intense brouillard aux ténèbres accrues
Fait une mer glacée, où les angles des rues
Projettent brusquement leurs caps tristes et noirs.

La puissante rumeur de la foule affairée
Jette un grand bruit de flots montant une marée.
— Tumulte exaspéré des travaux violents ! —
Le brouillard s'épaissit. Chaque voiture allume
Ses yeux rouges et verts qui sillonnent la brume,
Où le gaz a déjà piqué ses feux tremblants.

Comme son noble hôtel est l'oasis tranquille,
Dont aux plus mauvais jours la clameur de la ville
N'a jamais violé les asiles fleuris,
La marquise Marie-Annette de Morède
Rêve en silence au fond du salon calme et tiède,
Et ne sait pas quelle heure a sonné sur Paris.

Sur cette chaise longue où repose sa grâce,
Un coussin précieux soutient sa tête lasse
Que ses lourds cheveux blonds semblent appesantir.
De ses yeux bleus changeants où flotte un sortilége,
L'azur parfois est clair comme un ciel de Norvége,
Et s'ombre d'autres fois comme un brûlant saphir.

Et la pâle batiste et la dentelle ancienne
Enveloppent, ainsi qu'une ombre aérienne,
Son corps royal et mince, indolemment couché,
Et son pied sort des plis vaporeux de sa robe,
Un pied frêle, nerveux, enfantin, que dérobe
La mule de velours qui n'a jamais marché.

II

Comme un mal de langueur l'a, depuis une année,
Dans ce petit salon, tenue emprisonnée,
Et comme il est une âme aux choses, l'on dirait
Qu'un peu de sa pensée erre éparse autour d'elle,
Et cette chambre aimée est un miroir fidèle
Où sa douleur retrouve et chérit son secret.

Quel silence ! on croirait Paris à mille lieues, —
Sur les tapis de Perse et les tentures bleues,
Mais d'un bleu délicat, pâle et comme passé.
Le jour qui meurt répand sa douteuse traînée,
Et le feu de l'antique et haute cheminée
Mêle son rouge éclat à ce jour effacé.

C'est parmi ces lueurs sombres et transparentes
Que les doubles fauteuils et les chaises volantes,
Et les meubles chargés de coupes et d'émaux
Reflètent vaguement leur figure indécise
Dans les stagnantes eaux des glaces de Venise,
— Quel doux nid pour souffrir et jouir de ses maux !

L'air est calme, attiédi, mais pur : aucune plante
N'y promène une odeur dangereuse et troublante
Pour des nerfs délicats qu'un parfum briserait.
Mais la porte-fenêtre ouvre sur une serre,
Et c'est pour la malade un plaisir salutaire
Que d'égarer ses yeux dans sa verte forêt.

Cette serre est profonde, assoupie et vivante
Dans cet air où jamais il ne pleut ni ne vente,
L'eau glauque d'un bassin s'endort languissamment,
Et son silence où flotte une plainte étouffée
Est tel qu'on le croirait enchanté par la fée
Du palais où rêvait la Belle-au-bois-dormant.

Mais l'orgueil, le joyau de cette chambre intime,
C'est un Saint-Sébastien de Mantegna, qu'anime,
— Charme dont ce vieux maître est toujours coutumier, —
Un art où la Science au Sentiment s'allie,
Toile que rapporta des guerres d'Italie
Un ancêtre du temps du roi François premier.

Contre un pilier, le saint agonise et se pâme,
Ses yeux levés sont pleins de douleur et de flamme!
Et son corps hérissé de vingt flèches de fer.
Les archers lentement cheminent vers la ville
Dont le vieux mur blanchit sur l'horizon tranquille,
Un archange à cheval traverse le ciel clair.

III

Mais ce soir la Marquise Annette ne regarde
Ni le tableau qu'attriste une lueur blafarde,
Ni la serre endormie où palpitent les fleurs,
Sur la table de bois de rose, à côté d'elle
Elle a, sans l'entr'ouvrir, mis son livre fidèle :
Un Jennyson, mouillé bien souvent de ses pleurs.

Elle fixe, du fond de cette chambre aimée,
Son âme avec ses yeux tout entière abîmée
Sur deux portraits, celui de sa mère et le sien.
Deux beaux portraits, de ceux qui sont tout un poëme,
Riches, fiers, et parés de ce charme suprême :
La royale pâleur d'un sang trop ancien.

Le portrait de la mère est bien simple : une tête
Toute jeune, — et tressés comme pour quelque fête,
En couronne soyeuse autour de son grand front,
Ses cheveux presque blancs, teintés d'or. Tête d'Ange !
Hélas ! dans ses yeux clairs dont l'azur vit et change
Flotte un pressentiment des larmes qui viendront.

Elles vinrent, et vite. — A l'âge où, déjà mère,
Elle réalisait sa plus pure chimère.
Un mal mystérieux toucha son corps charmant.
Quel mal ? L'inexplicable et subtile névrose,
Dont l'étreinte consume, et qui la fit, sans cause
Apparente, mourir de langueur lentement.

Et ce mal dont la Mère est morte, — ô destinée !
Consume après vingt ans la Fille condamnée,
Ces deux portraits muets semblent, pour qui comprend,
Ainsi mis à côté l'un de l'autre, prédire
A ces mêmes beaux yeux, à ce même sourire,
A ce même air suave, un sort trop ressemblant.

Que cette vision est douce, bien qu'amère !
La Marquise s'y plaît ; du portrait de sa mère,
Elle passe à celui qui fut un jour le sien.
Elle songe à sa vie, et la douceur touchante
Du soir éveille en elle un concert. — Ainsi chante
Un piano sous les doigts ailés d'un musicien.

IV

Son enfance un peu triste, et cependant heureuse,
S'écoula dans un vieux château près de la Creuse,
Qu'entourent des volcans éteints et de grands bois.
Elle revoit les bois, le parc, l'orangerie,
L'eau si gaie et si bleue, — et sa mère chérie
Qui vivait sans marcher et parlait à mi-voix.

Puis sa mère mourut, — et dans une île anglaise,
Vert oasis du nord ceint d'une âpre falaise,
Son père l'emporta, pour que le vent amer,
Soir et matin, passât sur cette enfant trop frêle,
Et, souffle cordial, fît refleurir en elle
La sauvage santé des filles de la mer.

Comme ses pieds étaient légers et prompts aux courses,
En ces temps-là. Ses yeux, purs comme l'eau des sources,
Réfléchissaient l'azur du ciel clair et changeant.
Elle peignait, courait à cheval sous les branches,
Chantait, dansait, ramait, toujours en robes blanches,
— Voiles d'ondine ourlés d'une écume d'argent. —

Elle grandit. Un jour vint qu'elle fut aimée,
Et qu'elle aima. Voici qu'elle écoute, pâmée,
Des cloches de l'hymen l'appel mystérieux.
Elle revoit l'encens qui flottait dans l'église,
Ses voiles parfumés, et la gaieté permise,
Et les yeux de l'époux ne quittaient pas ses yeux.

Oh! cette joie unique et si forte, qu'il semble
Qu'elle n'est pas permise ici-bas, vivre ensemble!
S'aimer, s'appartenir sous la beauté du ciel,
Oublier tout, le monde et le temps, et l'espace,
Ne pas sentir le vent de mort qui souffle et passe,
Et croire que ce feu du cœur est éternel!

Un an passa, puis deux, Et, mère heureuse et fière
A son tour, c'est alors — dans la pleine lumière
De son bonheur si pur qu'il en était pieux, —
Que le mal dont sa mère était morte, au même âge,
S'en vint, inexorable et terrible héritage,
Pâlir son front sans ride et creuser ses grands yeux.

En vain, pour dissiper cette langueur profonde,
A-t-elle promené sous tous les ciels du monde
Le germe inattaquable éclos dans son beau corps.
Elle a vu l'Italie, et Florence, et Venise,
Et Naples qu'un azur éclatant divinise,
Et Rome, la cité des antiques trésors.

Elle a vu l'Archipel et ces plages fleuries
Où se développaient les blanches théories
Sous l'ardente pâleur du ciel oriental.
Ses pieds fins ont erré sur les sables d'Asie,
Mais ce soleil nouveau, mais cette poésie
N'ont pas exorcisé l'hôte obscur et fatal.

Maintenant, tout est dit, et, revenue en France,
Elle passe des jours entiers sans connaissance,
Toute raide, la bouche et les yeux grand ouverts,
Hélas! lorsqu'elle sort de ces crises tragiques,
C'est pour s'exaspérer par d'ardentes musiques,
Ou respirer des fleurs qui lui font mal aux nerfs.

Or, ce soir, elle pense, et tout illuminée
Par le rayonnement de cette Destinée,
Se rappelant sa mère et se sentant souffrir,
Elle a peur, elle tremble et voudrait crier grâce,
Elle sent trop peser sur elle et sur sa race
Une fatalité qui la fera mourir.

V

Mais tandis qu'elle songe ainsi, dans l'ombre assise,
Une rumeur s'élève, indistincte, indécise.
Dans la cour de l'hôtel s'arrête un fin coupé,
Des portes bruyamment s'ouvrent. Un rire éclate,
Et sa fille, une enfant nerveuse et délicate
Accourt en bondissant près du grand canapé.

Elle se jette aux bras de sa mère malade.
Elle a neuf ans. L'air vif, la longue promenade
Ont fouetté tout son sang et coloré son teint.
Qu'elle est fraîche! On dirait d'une rose mouillée.
Elle est blonde, et des pieds à la tête habillée
Tout en bleu : de velours, de soie et de satin.

Elle court à sa mère, et déjà, dans son geste,
Dans ses grands yeux d'un bleu trop profond, trop céleste,
Dans son rire mignon et dans ses mots câlins,
Je ne sais quoi séduit, qui n'est pas de son âge,
Et la mère tressaille, et sur son blanc visage
Passe un frisson d'effroi qui fait trembler ses mains.

Elle la voit jouer, l'écoute, la contemple.
Elle a dans sa mémoire un douloureux exemple,
Et cherche en son angoisse à prévoir l'avenir.
Elle voit ce col frêle et ces attaches fines,
Ces pieds nerveux, cambrés dans leurs minces bottines,
Tous ces signes d'un sang si beau qu'il va finir.

Oh! comme elle voudrait se tromper elle-même,
Ne pas désespérer de cette enfant qu'elle aime!
— Les deux portraits sont là, cruels comme le sort;
C'est bien le même azur des beaux yeux des deux femmes,
Le même azur vivant, ce sont les mêmes âmes.
Marquise, ce sera la même triste mort.

La marquise se jette en arrière, affolée.
La cloche des douleurs sonne à pleine volée
Sur cette âme qui meurt de trois morts à la fois.
La malheureuse souffre une triple torture :
Tout à la fois passée, et présente, et future,
Elle s'est révoltée et refuse sa croix.

Elle, la catholique et la sainte, elle doute.
L'Ange mauvais lui parle à l'oreille. Elle écoute.
S'il est un Dieu, pourquoi frappe-t-il son enfant?
Quel mal ont-elles fait, sa fille, elle et sa mère,
Elles qui n'ont jamais dédaigné la misère
Ni déployé l'orgueil d'un luxe triomphant.

Et pâle, dans l'effroi de sa pensée obscure,
Elle entrevoit le bras de la grande nature,
Qui leur fait, justicier simple et mystérieux,
Héritières du sang des races patriciennes,
Expier longuement les splendeurs anciennes
Et la beauté des jours qu'ont vécus leurs aïeux.

Paul Bourget

Août 1875

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*.)

Louis XIV n'a supprimé que les Pyrénées; aujourd'hui, grâce au progrès qui nous traîne attachés à son char, il n'existe plus de frontières entre les peuples. Tous les fils du libidineux Adam, embrâsés d'un même amour

pour l'immortelle poésie, fraternisent et s'étreignent. Et à qui devons-nous cela?

Aux Danicheff! Mon Dieu oui, à Osyp, à lui seul! Ce cocher a été un apôtre : que nos fils retiennent son nom!

Je ne fais que constater un fait banal; toutefois, je veux expliquer ma pensée, par égard pour la mauvaise foi dont quelques-uns de mes lecteurs doivent faire profession.

Donc, j'affirme que la représentation de cette pièce russe a été le premier acte de fraternité entre les fils de la vieille Europe. Qui ne se souvient d'une phrase à double sens, jetée comme un défi par le jeune et spirituel attaché d'ambassade que représentait l'acteur Porel? Ces quelques mots ont cimenté entre nous et la Russie une alliance qui ne finira que dans la vallée de Josaphat.

Si nous ne voulons pas dépasser en ingratitude les gendres et les filles du roi Lear, nous élèverons à MM. Pierre Newsky et Alexandre Dumas une statue gigantesque qui les montrera chevauchant, dans une pose prophétique, sur un ours coiffé d'un casque. Grâce à ces deux écrivains aussi profonds que bien intentionnés, tout Français peut désormais taper impunément sur le ventre du czar en l'appelant « Alexandre ».

En conscience, lorsqu'une œuvre d'art peut rendre à une nation de tels services, on ne saurait, sans crime, refuser à ceux qui l'ont signée le droit d'être quelque peu dénués de génie : quand deux auteurs dramatiques ont réalisé par une simple phrase un progrès auquel la diplomatie avait renoncé depuis des siècles, il serait mesquin de leur demander de réunir à la science politique l'atticisme inimitable de feu Scribe et la furie lyrique de M. Camille Doucet.

Jadis, le théâtre n'était qu'un plaisir : il est maintenant une institution, un instrument de gouvernement, l'auxiliaire de la diplomatie européenne. Pouvait-on s'arrêter en aussi beau chemin? *Les Danicheff* n'étaient qu'un premier pas vers le théâtre diplomatique : *la Rome vaincue* de M. Parodi nous a valu récemment l'alliance de l'Italie : aujourd'hui *Kosiki* nous met au mieux avec le Japon. Le moyen de résister à des procédés semblables? Comment voulez-vous que les puissances étrangères ne soient pas émues jusqu'aux larmes, en voyant la France, qui compte parmi ses enfants tant de nobles et puissants esprits, encombrer ses principaux théâtres de pièces exécrables, signées de noms étrangers? Bien plus, une cabale est organisée contre deux écrivains renommés pour leur patriotisme, MM. Erckmann-Chatrian, qui se sont rendus coupables d'un crime odieux : celui de n'être pas nés dans des pays extravagants et de nous priver, par ce fait, d'une précieuse alliance. Je le répète, il n'y a décidément plus de frontières.

Un étranger, qui me félicitait dernièrement sur la situation florissante

de notre art dramatique, m'avouait avoir été étonné de certaines choses.

Il y a dix ans, alors que la France, semblable à une vieille pécheresse folle de son corps, entretenait un saltimbanque et se ruinait pour ses caprices, cet étranger avait été l'hôte ébloui du Paris luxueux du Bas-Empire : il avait lu, dans nos cafés, les journaux mondains où l'on insultait les prêtres, soupé avec les filles célèbres, admiré l'empereur un jour de revue, et applaudi, en compagnie de tous les souverains de mauvaise vie, les opérettes ordurières alors à la mode. Puis il était reparti, en emportant de nos mœurs et de nos plaisirs une opinion peu flatteuse. Hier, il est revenu parmi nous : il s'attendait, prétend-il, à trouver un peuple vieilli par le malheur, silencieux, laborieux et recueilli. A peine avait-il fait trois pas sur le boulevard, qu'il apprenait les reprises de *la Belle Hélène* et de *Chilpéric*, et que *l'Amant d'Amanda* retentissait à ses oreilles! Il a jeté les yeux sur un journal : le plus grand poète de ce temps y était injurié, comme autrefois..... Ce barbare a été surpris.

Voulant visiter nos théâtres sans être obligé de revoir des pièces qu'il connaissait depuis dix ans, cet étranger m'a demandé de lui indiquer un endroit quelconque où il pourrait aller passer une soirée. Je l'ai envoyé à la Salle des Familles, où l'on jouait *l'Illustre Brizacier* de ce pauvre et cher Albert Glatigny.

Quand je l'ai rencontré le lendemain, il m'a raconté qu'il s'était trouvé à peu près seul dans la salle ; la médiocrité des acteurs l'avait navré ; pourtant *il trouvait cela très-bien*.

« Mais c'est égal, ajoutait-il, vous êtes des gens singuliers! on dirait que vous avez honte de votre génie ! »

Henry Laujol

SIMÉON CHARLERIE

(Suite).

Rémond Pichard regagna sa place et s'assit lourdement en répétant tout bas : « Pauvre ami! pauvre Siméon ! »

— Tu m'ennuies à la fin! Que veux-tu dire avec ton « Pauvre ami? »

— Oh! rien, rien du tout.

— Voyons, tu dois avoir une idée. Je te connais, tu as toujours des idées.

— Cela, c'est vrai, dit Pichard.

— Eh! bien, explique-toi.

— Non, c'est inutile. Qu'est-ce que je veux, moi? ton bonheur; tu es heureux, je suis content. Parlons d'autre chose, cela vaudra mieux. J'en ai déjà trop dit, je te demande pardon. Tu sais, quelquefois on se laisse aller à penser tout haut, et puis on a du regret, parce que, sans y prendre garde, on a fait de la peine à un ami. Je te le répète, parlons d'autre chose. D'ailleurs, ce n'est pas vrai peut-être. Je l'ai entendu dire, voilà tout. Il est prudent de ne croire que ses propres yeux, et encore, malgré cette précaution, on se trompe bien souvent. Je suis un saint Thomas, moi. Quant à ce que je pensais, je ne sais même plus qui me l'a raconté.

Tu vois que ce n'est pas bien sérieux. Ah ! si, je me rappelle, c'est un chasseur qui m'a expliqué la chose. Ne te fie pas aux chasseurs ! Ils ont toujours tué une demi-douzaine de lièvres avant d'avoir fait quatre pas dans la plaine. Ajoute que le chasseur en question est né en Gascogne. Les Gascons, je te conseille de ne jamais t'inquiéter de leurs hâbleries. Il avait une chienne, celui-là, une magnifique bête, ma foi ! une épagneule toute noire. Tu juges s'il veillait sur elle ! Mais, bah ! elle avait une intrigue avec le chien d'un métayer, un affreux roquet à poils ras. Si mon chasseur tordit le cou aux petits, je n'ai pas besoin de te le dire. Et de surveiller son épagneule, et de lui donner un compagnon de la race la plus pure, ah ! bien oui, il perdit sa peine. Bien que la mère n'eût jamais revu son premier amoureux, tous les nouveaux petits ressemblèrent à s'y méprendre à l'affreux roquet du métayer. Mon chasseur était furieux, mais les paysans lui affirmaient que le fait était tout naturel, et que la chose se passait toujours ainsi. Tu vois que c'est un conte à dormir debout. Et puis, qu'est-ce que cela prouverait ? Quel rapport y a-t-il entre une épagneule et une femme ? Voilà une bonne folie de s'imaginer, lorsqu'on a épousé une veuve, que les enfants qu'on a ressemblent à son premier mari. Je te reconnais bien là. Tu cherches, tu fouilles, tu te travailles, tu questionnes, et quand on te répond, par bonté d'âme, qui est-ce qui est attrapé ? C'est toi.

Siméon Charlerie s'était levé, très-pâle, et montrant le poing à son ami.

— Tu es un mauvais cœur, Rémond Pichard, cria-t-il en balbutiant. Je ne t'ai rien demandé, je n'ai rien voulu savoir, et voilà une heure que tu essayes de me mettre dans l'esprit de mauvaises pensées et de me torturer. Je te connais maintenant. Tu ne m'as jamais aimé. Je suis heureux, cela te fait de la peine. Tu es envieux. Mais je ne te crois pas, et je ne veux plus te voir, méchant, méchant, méchant homme !

Et Charlerie, brusquement, prit sa canne et son chapeau, ouvrit la porte, et s'enfuit comme quelqu'un qui a peur. L'autre le suivit, en se retenant au mur, et cria dans l'escalier : « N'oublie pas de payer l'addition, en passant, puisque tu m'as invité ! »

Siméon rentra dans son bonheur et dans son repos. L'été vint. Ce fut le moment de renouveler les escapades adorables à Meudon et à Ville-d'Avray. Maintenant ils étaient trois. C'est charmant d'être mari ; être mari et père, c'est divin. Il y a des liqueurs quintessencées dont une seule goutte suffit à développer extraordinairement les saveurs latentes d'un breuvage ; un enfant qui s'ajoute à un couple produit un effet analogue. Ils étaient moins fous, moins rieurs, mais ils étaient plus heureux. Leur joie, plus intense, était plus paisible, comme une eau, plus profonde, est plus calme. Ils parlaient moins, pour entendre bégayer l'enfant. Ce silence attentif des parents se retrouve en partie dans la nature : les femelles des oiseaux, qui couvent les nids bavards, ne chantent pas. Ils écoutaient gazouiller leur vie recommencée dans cette enfance. Siméon grimpa aux arbres afin d'amuser Fernand encore trop petit pour le suivre. Il se faisait le joujou de son fils. Si l'enfant avait voulu ouvrir sa grande poupée pour voir ce qu'il y avait dedans, il se serait laissé faire. Une fois, on raconta devant lui l'histoire du pélican qui se déchire les entrailles pour nourrir ses petits ; il n'admira même pas : mourir pour ses enfants lui paraissait aussi naturel que de vivre pour eux.

Au retour des promenades à travers champs, c'était lui qui portait dans ses bras le petit homme endormi. Il se plaignait des cahots de la voiture,

parce qu'ils secouaient Fernand et lui faisaient ouvrir ses jolis yeux, après que le « marchand de sable » était passé. Rentré, il le couchait, bordait le lit, lui faisait répéter une prière, le baisait au front, sur les yeux, sur la bouche, et ne pouvait point quitter ce coin du paradis où son ange reposait. Puis il venait, timidement, — il n'avait jamais cessé d'être timide, — dans la chambre où madame Charlerie l'attendait en se déshabillant. Il lui prenait les mains, il la regardait avec un air de profonde reconnaissance. Tout son bonheur, c'était d'elle qu'il le tenait. Il craignait toujours qu'elle ne sût pas assez combien il avait pour elle d'amour et de gratitude. Quelques temps après la naissance de Fernand, il avait imaginé, lui si naïf, si simple, si niais même, il avait imaginé une chose exquise : il n'appelait plus sa femme Clémence, il l'appelait Fernande.

Une nuit, c'était vers le commencement de l'hiver, Siméon s'éveilla brusquement. Ces sursauts, qui agitent quelquefois les personnes nerveuses, étaient tout à fait inconnus au lymphatique Charlerie. Il a dit depuis qu'il avait cru recevoir deux petits coups sur la tempe, comme si quelqu'un avait frappé à la porte de son esprit. Il se dressa sur son séant et regarda dans l'ombre. L'obscurité étant parfaite, il ne pouvait rien voir, il distingua quelque chose pourtant ; devant lui, à très-peu de distance, presque entre ses deux yeux, dans une sorte de cadre grand comme celui d'un portrait-carte, une petite cascade ébouriffée s'enchevêtrait péniblement parmi des broussailles. Il y avait très-longtemps qu'il n'avait eu cette vision. « Oh ! se dit-il, est-ce que je suis malade ? » Il replaça sa tête sur l'oreiller ; la toile lui sembla brûlante. Il tourna plusieurs fois dans le lit, espérant trouver à droite le sommeil qu'il n'avait pas trouvé à gauche. Il ne sentait aucune douleur précise. Un serrement de cœur, lent, progressif, continu, une grande chaleur au front, c'était tout. Il ne pensait pas à son fils, et cependant il s'entendit répéter deux ou trois fois, sans raison · « Fernand, Fernand. »

Madame Charlerie, avec un peu d'humeur, lui dit :

— Tiens-toi donc tranquille, tu m'empêches de dormir.

Il fit alors des efforts inouis pour demeurer immobile. Il tendait solidement les bras et les jambes, et pensait : Je ne bougerai point. Mais vainement il tournait encore. Qu'était-ce donc qu'il avait ? Il ne songeait à rien, et il était comme s'il eût été en proie à un souci dévorant. Sans avoir aucun sujet de chagrin, il était envahi par un désespoir intense. Chose explicable dans cette nature où les idées se formulaient obscurément, lentement, il éprouvait l'effet avant d'avoir démêlé la cause. Une fois, il s'écria : « Mais il est parti pour l'Amérique ! » Et il ajouta : « Qui donc est parti ? » Il ne se rendait pas compte qu'il pensait à Rémond Pichard qui était allé, en effet, chercher fortune à Philadelphie.

Tout ceci, d'ailleurs, avait lieu dans le vague d'un demi-sommeil fiévreux.

Le matin, il était très-fatigué. « Ne va pas au bureau, » lui dit madame Charlerie. Il répondit : « Il vaut mieux que je n'y aille pas, tu as raison. » Il s'assit dans un fauteuil, et demeura sans mouvement. Ses idées étaient un peu moins troubles qu'elles ne l'avaient été pendant la nuit ; il comprenait qu'une mauvaise pensée lui était venue en songe, et l'avait éveillé. Mais il ne se rappelait son rêve que très-confusément. Sûrement il s'agissait de Rémond Pichard et de Fernand. Que pouvaient avoir de commun Fernand et Rémond Pichard ? Au déjeuner il mangea peu, et ne parla point d'abord, mais tout à coup, madame Charlerie ayant par hasard, en racontant une histoire de sa jeunesse, prononcé le nom de M. Fauvel, son

premier mari, le bon et gros visage de Siméon s'épanouit en une large grimace de joie.

— Ah! ah! s'écria le brave homme en se renversant sur le dossier de son fauteuil, je comprends! je comprends!

Et il poussa un éclat de rire si joyeux, si bruyant, si sincère que madame Charlerie et Fernand ne purent s'empêcher de faire comme lui.

— Je me rappelle maintenant, continua Siméon en s'interrompant à chaque parole pour rire à gorge déployée, j'ai rêvé à ce que m'a dit Rémond Pichard. Faut-il que je sois bête pour m'être souvenu des paroles de ce gredin, la nuit, en dormant? C'est égal, je suis bien heureux de savoir à quoi m'en tenir. Je me croyais malade. Ce bon M. Fauvel! je l'aimais de tout mon cœur. C'est que, véritablement, Pichard, avec ses bêtises, aurait pu me faire beaucoup de mal si j'étais un esprit faible. Mais, Dieu merci, j'ai du bon sens. Viens m'embrasser, mon fils! embrasse-moi, Fernande! Et puisque je ne vais pas au bureau, nous allons prendre une voiture et nous irons nous promener au bois de Boulogne!

Cette journée fut une des plus heureuses de Siméon Charlerie. Il riait à tout propos. Au milieu des Champs-Elysées, il sauta au cou de sa femme et la baisa sur les deux joues devant le monde. Quelquefois il se surprenait à regarder son fils, trop longtemps, trop fixement. « Ah! ça, disait-il alors, est-ce que je perds la tête, moi? Quel gredin que ce Pichard! »

Et il riait à se tordre.

— Mais enfin qu'est-ce que tu as donc? lui demandait madame Charlerie.

Il répondait :

— J'ai ma femme et mon fils!

Et il était très-content.

Ce fut son dernier jour de bonheur complet. La mauvaise pensée était en lui. D'abord elle ne lui revint qu'à d'assez longs intervalles; le mal n'était alors qu'intermittent. Mais ces retours, quoique peu fréquents, répandaient de la tristesse sur les moments mêmes où il ne songeait pas à cela. Il parlait moins, jouait plus rarement avec Fernand; quelquefois le soir, avant de s'endormir, il oubliait d'embrasser madame Charlerie.

— Comme tu es devenu sérieux! lui disait sa femme.

— C'est que je prends de l'âge, répondait-il.

Il n'avait que quarante ans.

Lui-même, à vrai dire, il ne s'imaginait pas qu'une idée pût avoir tant d'influence sur un homme, et il était sincère en disant qu'il était devenu sombre parce qu'il était devenu vieux. Quand ce qu'il appelait une « marotte » lui venait à l'esprit, il était ennuyé, non effrayé; il murmurait : « N'y pensons plus ; » et il croyait qu'il n'y penserait plus.

Jusqu'à présent, d'ailleurs, l'idée ne s'était pas faite sienne. Elle tenait encore à Rémond Pichard, et l'aversion que lui inspirait maintenant son ancien camarade l'aidait à résister plus vivement à l'obsession dont Pichard avait été la cause première.

Il se répétait souvent : « Le menteur n'a pu dire qu'un mensonge. Il a voulu me faire de la peine, mais je ne suis pas assez idiot pour lui donner le plaisir de m'avoir rendu malheureux. Ce qu'il m'a conté n'a pas le sens commun. Il est impossible que Fernand ressemble à M. Fauvel; je consulterai un médecin. Les médecins en savent plus long que les chasseurs, je suppose. Et puis, où serait le mal? Quand même Fernand ressemblerait à M. Fauvel, il n'y aurait pas là de quoi se pendre. Est-ce que cela empêcherait ma femme d'être ma femme, et mon fils d'être mon fils? C'était un

très-brave homme que le premier mari de ma femme, — et puis il ne lui ressemble pas le moins du monde, je le sais bien peut-être, puisque c'est à Clémence qu'il ressemble! »

Il ne disait plus Fernande.

D'ailleurs, il n'avait pas cessé d'être amical pour sa femme, tendre pour son fils. En apparence, c'était le même homme, plus grave seulement. Madame Charlerie ne remarquait pas les regards qu'il jetait quelquefois, à la dérobée, sur Fernand.

Un dimanche, il n'était pas sorti, madame Charlerie, entrant dans le salon pour lui dire qu'elle allait rendre une visite à une amie, le surprit qui refermait vivement une armoire.

— Que cherches-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Rien, un livre, dit-il.

Il rougit, parce qu'il mentait. Mais elle ne s'aperçut pas de son embarras, et, prête à sortir, elle lui offrit son front à baiser.

— Tu n'emmènes pas Fernand?

— Non.

— Tant mieux.

— Pourquoi?

— Parce que nous jouerons ensemble.

Elle sourit et s'en alla.

Ce n'était pas un livre que Siméon cherchait. Il se souvenait qu'il avait vu autrefois, il ne savait où, un portrait de M. Fauvel. Il voulait le revoir. Il se rappelait très-bien les traits de son ancien sous-chef : il était convaincu qu'il n'y avait entre eux et ceux de Fernand aucun point de ressemblance; pourtant, il n'aurait pas été fâché de s'en assurer mieux encore. Ainsi il en était à avoir besoin de preuves! Mais, ce portrait, où pouvait-il être? Il fureta dans tous les coins, sans succès, il demanda à la domestique :

— Madeleine, est-ce que vous n'avez pas vu un tableau avec un cadre noir? Il n'osait pas dire un portrait.

— Qu'est-ce qu'il représente, votre tableau?

— Un vieux Monsieur, qui est décoré.

Il n'osa pas nommer M. Fauvel, que Madeleine avait connu cependant.

— Je ne l'ai pas vu, dit Madeleine.

Elle retourna à ses fourneaux.

— C'est le portrait de papa Fauvel que tu cherches? demanda Fernand qui jouait sur le tapis, dans un coin du salon.

— Quoi? Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que le papa Fauvel! cria Siméon en bondissant vers son fils.

— Papa Fauvel, tu sais bien, c'est le mari de maman.

Catulle Mendès

(La fin à la prochaine livraison)

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 15 octobre. — On rit au Théâtre-Lyrique, qui ressuscite le *Maître de Chapelle* et le *Tableau parlant;* on rit au théâtre des Variétés, puisque l'on y joue le *Chapeau de paille d'Italie*; et l'on ne bâille pas au théâtre du Gymnase, bien que l'on y représente les *Fées de Paris*. — A propos de cette dernière pièce, quelqu'un a-t-il remarqué qu'elle ressemble singulièrement à une comédie intitulée la *Dama-Duende* (la Dame-esprit, la Dame-fantôme)? Au reste, la pièce espagnole

avait déjà été mise à sac deux ou trois fois par des auteurs français, et Bayard n'a fait qu'imiter des imitateurs.

Lundi 16 *octobre*. — Rien. Le Cirque des Champs-Elysées ferme ses portes, le Cirque d'Hiver rouvre les siennes, — un simple changement d'écuries. On ne manquera pas de retrouver boulevard du Temple les chevaux noirs qui valsent la *Valse des Roses* sous le long fouet de MM. Franconi, et les dames dressées en liberté qui faisaient aux Champs-Elysées le principal attrait des vendredis élégants.

Mardi 17 *octobre*. — Le public des premières représentations avait bien accueilli les *Sept Châteaux du Diable;* ce succès est ratifié ce soir par le premier public payant. Qu'y faire? cela est incontestable : *Rome vaincue* attire la foule, et les *Sept Châteaux du Diable* feront courir tout Paris. La mauvaise littérature, ou pas de littérature du tout, tels sont les moyens de réussite. La reine Faute-de-français triomphe. C'est triste, mais c'est vrai. Du moins, au théâtre du Châtelet, il y a des ballets, fort corrects, et des danseuses qui se tiennent assez joliment sur leurs pieds. Les vers de M. Parodi ne sont pas dans le même cas.

Mercredi 18 *octobre*. — Quoique en dise le vers charmant de Théophile Gautier, celle qu'on aime à présent n'est pas en Chine, c'est au Japon qu'elle habite! Qui de nous n'a pas tapissé sa chambre de ces adorables aquarelles où l'on voit des hérons blancs, pensifs, sur un pied, guetter quelque poisson-télescope, pendant que blanchit au loin, très-nette sur le ciel vert, la tête neigeuse d'un volcan éteint? Le japonisme triomphe. De là les robes étroites, souples fourreaux luisants, qui passent dans les rues avec des airs de couleuvres qui marcheraient debout sur la pointe de leurs queues, et de là *Kosiki* au théâtre de la Renaissance. A vrai dire, il est rare qu'un vaudeviliste ait une idée qu'une autre personne n'a pas eu d'abord. Donc, il y a plus de trois ans, un poète songea à mettre le Japon au théâtre avec son étrangeté de paysages et sa féerie de couleurs. Il n'alla pas à Jeddo, — parce que c'est trop près, — mais tous les albums que l'on peut feuilleter, tous les livres qu'on peut lire, il les feuilleta, il les lut! Il fit dessiner même, d'après des rêves plus vrais que la vérité, un costume de danseuse, qui est une merveille! Bien que la pièce fût en vers, M. Duquesnel, par exception, la reçut, mais il se hâta de rentrer dans la règle, en ne la jouant point. Et voilà comment, lorsque sa comédie verra enfin le jour fumeux de la rampe, M. Ernest d'Hervilly sera certainement accusé, — et ce sera très-bien fait! — d'avoir imité MM. W. Busnach et Liorat. — La pièce de ces derniers a ceci d'excellent qu'étant dès le début assez obscure et compliquée, on renonce tout de suite à la comprendre, et, comme elle n'est pas très-ennuyeuse, on a quelque plaisir, sans prendre aucune peine. Au contraire, l'obscurité et la complication ne sont pas les défauts qui distinguent la musique de M. Charles Lecocq. La clarté, c'est bien, mais l'eau est claire aussi et ne manque pas de fadeur. Même dans les œuvres frivoles, il faut se défier de la facilité. D'ailleurs l'auteur de *la Fille de Madame Angot* et de *la Petite Mariée* a dû se trouver gêné par la nécessité de se montrer çà et là exotique. M. Lecoq est un chansonnier français, un véritable chansonnier populaire, — c'est là son plus réel mérite! Il invente à son piano des airs qui semblent avoir été trouvés entre deux brocs, au cabaret, par quelque chanteur ambulant, un beau jour de frairie. Qu'il se hâte de revenir à ses chansons, et pour ce qui est des marches japonaises ou chinoises, — au fond, tout cela, c'est la Marche Turque, de Mozart, — nous lui en ferons grâce bien volontiers. — Mais les décors sont charmants, et les costumes d'une bizarrerie et d'une opulence exquises, et qui donc, dans le Paris que nous sommes, ne voudra pas voir la scène où le jongleur Fit-zo déshabille, — insuffisamment d'ailleurs, — Mademoiselle Zulma Bouffar?

Jeudi, 19 *octobre*. — Une importante nouvelle littéraire : Il existe un roman inédit de madame George Sand, — un roman qu'elle écrivit dans les premières années de sa gloire, — et ce livre sera prochainement publié.

Vendredi 20 *octobre*. — On annonce la mort de M. Duvert, qui a fait jouer tant de vaudevilles! C'était un joyeux esprit et un galant homme. Chose pénible : les vaudevilistes meurent, et le vaudeville ne meurt pas : c'est le contraire qui nous serait agréable.

Samedi 21 *octobre*. — On annonce la publication prochaine d'un drame en vers, intitulé : *Les Janissaires*. Très-probablement cette pièce, dont l'auteur, M. J. Orse, est, croyons-nous, un débutant, a été refusée par la plupart des théâtres parisiens. Il y a donc quelque chance pour qu'elle renferme de très-hautes qualités. Cependant pas de jugement téméraire : tout est possible, et les directeurs refusent quelquefois de mauvaises pièces.

Jean Prouvaire

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPEE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Robert HALT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PERADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Par ANATOLE FRANCE

ÉTUDES HISTORIQUES
Par G. AUGUSTIN THIERRY

LIVRES NOUVEAUX, par P. Gérin

LES THÉATRES
Par CATULLE MENDÈS

LES BEAUX-ARTS
Par LOUIS MÉNARD

LES ABEILLES
(chronique)
Par HENRY LAUJOL

LES MIRACLES DE PARIS
(chronique)
Par ERNEST D'HERVILLY

LA SEMAINE UNIVERSELLE, par Jean Prouvaire et Spiagudry

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions d'abonnement
ET LA LISTE DES NOUVELLES PRIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an	24 fr.	30 fr.

Nouvelles primes entièrement gratuites :

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux reçoivent *franco* les trois volumes suivants :

LES POÈMES BARBARES

PAR LECONTE DE LISLE

Magnifique édition in-8° d'Alphonse Lemerre. — En librairie : 7 fr. 50 c

LES HISTOIRES D'AMOUR

PAR CATULLE MENDÈS

(Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 3 francs.)

LES POÉSIES

DE LÉON DIERX

Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie, 3 francs.

Ou les deux volumes suivants :

LE BOUSCASSIÉ

PAR LEON CLADEL

Superbe volume in-8°, Alphonse Lemerre, éditeur. — En librairie : 6 francs.

LES IDYLLES PRUSSIENNES

PAR THÉODORE DE BANVILLE

Edition elzévir d'Alphonse Lemerre. — En librairie, chacune de deux primes représente une valeur de 10 à 14 fr.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux reçoivent franco :

1° L'une des deux primes précédentes

2° LES POÉSIES D'ALFRED DE MUSSET

Deux volumes édités par Alphonse Lemerre

VÉRITABLE CHEF D'ŒUVRE TYPOGRAPHIQUE

Ces deux primes réunies représentent une valeur de 24 francs environ

N. B. — Le succès de nos primes a rapidement épuisé le nombre d'exemplaires que l'éditeur avait mis à notre disposition. — Ces primes ne pourront plus être offertes que pendant la semaine courante.

LA

REPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Cinquième livraison

29 Octobre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS
RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR
2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, grand in-8°

EN COURS DE PUBLICATION :

L'ASSOMMOIR

Par ÉMILE ZOLA

PUBLICATIONS PROCHAINES :

LES FEMMES D'ARTISTES

(Deuxième série entièrement inédite)

Par ALPHONSE DAUDET

CONTES POUR LES FEMMES

Par THÉODORE DE BANVILLE

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

Roman

Par LÉON CLADEL

Orné de dessins inédits d'Alexandre Falguière

LE NOVICE

Nouvelle

Par FERDINAND FABRE

ALLIETTE

Nouvelle

Par ROBERT HALT

UNE NOUVELLE INÉDITE

Par CHARLES MONSELET

MAROZIA

Roman

Par CATULLE MENDÈS

Voir la troisième page de la couverture.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

UNE RÉPONSE DE VICTOR HUGO

La lettre suivante a été adressée à Victor Hugo :

MAITRE,

Dans une nouvelle que vous connaissez, M. Champfleury a raconté les tristesses d'un étrange artiste qu'il a nommé Chien Caillou.

Chien Caillou, de son vrai nom, s'appelle Rodolphe B..... Il a fait de très-belles eaux-fortes et il a eu son heure de célébrité. Mais ses yeux, par le travail et les privations, se sont affaiblis, et il a dû renoncer à la pointe et au burin. Il avait une famille nombreuse.

Redoutant la misère, non pour lui, mais pour les siens, il s'est embarqué avec eux sur un paquebot d'émigrants, et maintenant, déjà vieux mais encore robuste, il bêche la terre du Nouveau Monde.

On a de ses nouvelles, il est plein de courage et d'espoir. Il lui manque peu de chose : une faible somme qui lui permette de subvenir aux premiers besoins.

Quelques-uns de ses amis sont prêts à venir à son aide, et la *République des Lettres* a fait tout ce qu'elle pouvait faire. Mais, si vous daignez lui prêter votre secours, elle fera mieux encore.

Daignez nous donner une page de vers inédits, et la Revue enverra trois cents francs en votre nom à Rodolphe B..... Ce peu d'argent suffira à compléter une bonne œuvre.

Telle est, illustre et bien-aimé maître, la prière que nous osons vous adresser. Pour venir en aide à un honnête homme durement éprouvé, vous consentirez à nous faire le plus grand des honneurs et la plus grande des joies.

Croyez, maître, à notre religieuse admiration et à notre filial respect.

CATULLE MENDÈS.

Victor Hugo a répondu par l'envoi d'une poésie intitulée *la Sieste de Jeanne,* et par cette lettre :

26 octobre 1876.

Cher Poète,

Voici la page que vous voulez bien désirer.

Je vous remercie d'avoir eu cette pensée. Il me semble que cela portera bonheur à ma petite Jeanne de faire en dormant une bonne action.

VICTOR HUGO.

La *République des Lettres* publiera dans sa prochaine livraison :

LA SIESTE DE JEANNE

Poésie inédite par

VICTOR HUGO

Contes pour les Femmes

III

LE RENDEZ-VOUS

Comme rien n'est impossible, il se peut qu'un galant homme ait à recevoir chez lui la visite d'une dame; dans ce cas-là je lui conseille d'être peintre! Il est vrai que s'il ne l'était pas, il faudra bien qu'il se passe de l'être; mais combien est-il plus profitable, plus honnête, meilleur pour les intéressés et même pour la morale, que l'homme qui a à recevoir une dame chez lui soit un peintre, ayant pour profession de représenter, à l'aide de couleurs étendues sur de la toile, et mariées ou contrastées en d'harmonieux accords, les aspects de la nature idéalisée, les scènes évoquées de l'histoire et les belles imaginations de la poésie!

En effet, si haut placée et si relativement libre que je la suppose, la dame dont il s'agit n'a pas jailli dans la vie comme un lys; il est évident qu'elle appartient à une catégorie sociale, à une famille, à un mari, à des devoirs, et fût-elle seule au monde, à un domicile qui porte l'empreinte et le caractère de sa vie habituelle. En commettant l'héroïque imprudence d'aller voir seule ou un ami, ou un inconnu dont l'âme ou l'esprit ont excité en elle une curiosité invincible, n'est-il pas indispensable qu'elle oublie ce qu'elle trahit, c'est-à-dire tout ce qui d'ordinaire l'entoure, et que rien en aucune façon ne lui rappelle un détail, si insignifiant qu'il soit, de son existence rationnelle et normale, au moment où elle s'en va à la conquête des mystérieux Avalons et des Florides inexplorées d'une admiration ou d'une amitié nouvelle?

Et voilà pourquoi le peintre est heureux parmi tous les mortels, car, en pleine civilisation, il habite un désert fermé à tous, mais pompeux, charmant, varié, étrange, splendide et toujours imprévu qui se nomme: l'atelier! Là, ô bonheur! dans la solitude vaste et silencieuse, où rien ne signifie le ménage, la politique, les visites, les bourgeois, les diseurs de riens et les préoccupations viles, tout, les meubles antiques et somptueux, les tapisseries de dieux et de héros, les étoffes orientales couleur de soufre, de pâle azur, de rose douloureux et tendre, que l'or et l'argent traversent comme des rayons frémissants, les cottes de mailles fines et souples, les épées qui ont vu Marignan, les arcs et les flèches de tueurs de monstres, les instruments de musique raffinés ou barbares, les joujoux du dix-huitième siècle, éventails, musettes, colliers de rubans, les faïences illustres où sont représentées des nymphes orangées, les colliers de verre, les pierreries, les cailloux du Rhin, les émaux, les estampes japonaises où au-dessus des flots dormants des lustres de fleurs embrasées tombent des cieux rougissants, tout a la séduction calme et triomphale que donne aux choses leur complète inutilité. C'est là qu'on peut et qu'on doit oublier l'abominable mécanisme de la civilisation utilitaire, et s'enivrer de l'ambroisie du rêve, aussi insoucieux que des bergers de la Laconie, écoutant les chansons des fontaines à l'ombre d'une haie de lauriers roses!

Si l'homme qui attend une dame chez lui n'est pas peintre, — ce qui est un tort, je le répète, mais il faut prévoir toutes les éventualités! — son devoir n'en devient que plus impérieux et plus difficile, car étant admis cet axiome que la dame qui vous visite a le droit de tout voir, de fureter partout, d'ouvrir les tiroirs les plus secrets, et qu'on ne peut et ne

doit lui cacher rien, l'hôte de cette visiteuse adorable a dû savoir se composer un domicile noble et poétique où on ne trouve ni lit fait pour dormir, ni cartons verts à paperasses, ni bureau à écrire, ni cuisine, ni casserolles, ni vaisselle, ni balais, ni plumeau, ni rien qui caractérise les vils soins quotidiens ou une profession quelconque, et le ménage de ce logis princier et bizarre doit avoir l'air d'avoir été mis en ordre — et en désordre — par les fées. Des murs revêtus d'étoffes lourdes à grands ramages, aux couleurs charmantes et tragiques, des rideaux brodés au mont Athos, des tapis de Smyrne faits de carrés à images chimériques et irrégulièrement contrastés, des divans profonds et cependant discrets, presque invisibles grâce à l'illusion produite par des lignes fuyantes et par l'ingénieuse disposition des couleurs des étoffes, des meubles purement décoratifs, quelques rares peintures d'une mélancolie étrange et suave, et dans les jardinières d'or repoussé, des fleurs pompeuses démesurées, d'une rareté fabuleuse, voilà en substance ce qu'on doit voir dans ce logis, dont les fenêtres s'ouvriront, autant que possible, sur un jardin antique inhabité et en friche. — Est-il utile d'ajouter qu'il doit contenir, en cas d'accident qu'il faut supposer toujours, une cachette de mélodrame, aérée et capitonnée, pourvue de vivres, et si bien dissimulée dans la muraille que Vautrin lui-même n'y puisse ni trouver ni même flairer une proie.

Peintre ou non, l'homme à qui la dame fait l'honneur de lui rendre visite sera exempt de valets et de domestiques : il ouvrira lui-même sa porte au moment où la dame va sonner, mais une demi-seconde avant qu'elle n'ait sonné. Et des dispositions puissantes et universelles, comme celles d'un bon général d'armée, ont dû être prises par lui, pour qu'une fois la dame entrée personne ne puisse plus sonner, ni frapper, ni crier à la porte, ni y manifester son existence d'une manière quelconque, lors même qu'il s'agirait de la vie de tout le genre humain.

La dame qui vient a ses devoirs aussi, car, s'il faut qu'elle oublie sa vie de tous les jours, il faut aussi qu'elle la fasse oublier à celui qu'elle vient voir. Aussi sera-t-elle vêtue des pieds à la tête d'habits qu'elle n'ait jamais portés auparavant, en aucune autre circonstance ; elle ne doit même pas avoir sur elle un diamant qui ait déjà servi. Elle devra même avoir un visage autre qu'à l'ordinaire, ou du moins éclairé, idéalisé d'une manière différente ; et sa coiffure aura été faite de ses propres mains et non par celles d'une femme de chambre. Enfin, son visage aura été lavé à l'eau claire ! car le moindre artifice cosmétique, même invisible, peut être regardé comme une mortelle insulte par l'homme à qui la dame rend visite.

J'ai dit que le logis ne doit contenir rien qui rappelle le ménage ; il faut cependant que la visiteuse y rencontre tout ce dont elle peut avoir l'envie ou le caprice, mais comme dans le rêve, et sous une forme étrange et royale. Si elle a faim, on trouvera, comme par hasard, sous la main une caille froide, une pêche monstrueuse à la chair duvetée, un flacon de vin de Constance ou de Johannisberg, mais elle sera servie dans des assiettes de faïences de Palissy, toujours dépareillées ; elle boira dans un verre gravé de Venise, elle mangera avec un couteau de la Renaissance italienne et avec une fourchette qui vient de l'argenterie de Henri II. Si, par un malheur que les Amours pleureront, elle s'est heurtée, meurtri le pied et qu'il lui faille ôter sa bottine, on devra pouvoir lui fournir à point nommé la pantoufle de perles fines d'une sultane des *Mille et Une Nuits*; mais ce cas est rare, car il suppose qu'on ait eu affaire à un ouvrier mal soigneux

qui, en posant les tapis, aurait laissé quelque part un clou mal enfoncé, ce qui serait inexcusable.

La politesse est une chose difficile, car elle n'est pas une et tout d'une pièce, et elle varie et se transforme du tout au tout selon les occasions et les circonstances. Autant il est vulgaire et répréhensible, lorsqu'on voit une dame chez elle ou dans quelque fête, de ne pas lui parler, fût-on épris d'elle à en mourir, et se crût-on aimé d'elle, avec la conviction sérieuse qu'on n'a pas le droit d'appeler son attention sur une anecdote, sur un personnage historique, sur une œuvre d'art qui éveillent l'idée d'amour ; autant, à certain moment donné, l'affirmation appuyée et inopportune d'un respect, qui cependant doit exister toujours, veut être adroitement et délicatement évitée, lorsqu'il suffit de la sous-entendre. Si même un déraillement d'esprit, qui volontiers se produit dans la conversation entre gens d'imagination et de pensée, arrive à dérouter la situation de telle sorte qu'il faille y revenir presque brutalement et en mettant les pieds dans le plat, l'honnête homme dans ce cas-là n'hésitera pas à se sacrifier intrépidement, avec une bonhomie effrontée dont on le remercie intérieurement, car elle sauve tout ! Mais ceci demande à être démontré par un exemple.

Ce fut par admiration pour son libre génie de dessinateur, dont la fougue michel-angesque n'exclut pas une grâce souverainement parisienne que, sans avoir jamais vu le célèbre caricaturiste Pierre Zéli, la belle marquise Rose d'Ériac conçut pour lui une amitié passionnée et lui annonça sa visite par une lettre qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses sentiments. En entrant chez l'artiste et avant même d'avoir dit ou entendu un mot, madame d'Ériac fut attirée par une grande pierre lithographique sur laquelle, avec sa science prodigieuse des effets et des valeurs, Zéli avait dessiné un tableau saisissant. C'était, assise dans cette boue qui est le rivage de la Tamise, une grande et svelte pauvresse de Londres, encore enfant, superbe, aux yeux célestes et terribles, à la bouche en fleur, ingénue et pensive, vêtue de haillons, de torchons déchirés, pieds nus, le front couvert d'une noire, épaisse et profonde chevelure emmêlée en tignasse, tenant en main de vieux clous qu'elle venait de ramasser, et regardant avec curiosité devant elle quelque chose qu'on ne voyait pas, l'avenir peut-être. Et c'était une peinture charmeresse et émouvante que celle de cette fille quasi divine, mal couverte de guenilles, car, quoi de plus effrayant que de voir palpiter sous la griffe de la Misère une créature qui a droit à un trône, et qui l'aura, si elle ne meurt pas dans quelque coin, ivre de gin ? Combien faudra-t-il que la force des choses broie d'hommes, de choses, d'obstacles, et verse de sang, pour que cette princesse déclassée se retrouve, comme cela est nécessaire, accotée sur les coussins brochés d'or et les pieds sur les blancheurs fleuries des tapis ?

Ce fut précisément cet avenir, cette histoire *encore non arrivée* que madame d'Ériac devina, vit par un éclair de pensée, et raconta avec une vertigineuse éloquence. Elle n'avait aucun besoin d'esprit pour la visite qu'elle venait faire à Pierre Zéli ; mais, comme il était un grand homme, il se trouva qu'elle était aussi une femme supérieure, et leurs pensées enflammées l'une par l'autre, en une demi-heure de conversation (dans un moment où les minutes coûtaient si cher !) ils parcoururent en imagination des mondes. Ils parlèrent de l'étonnant Londres, de ses misères surhumaines, fumiers où naissent des fleurs comme celle que l'artiste avait représentée, de l'héroïsme et de l'idéal modernes dans l'art, ce qui, de fil en aiguille, les ramena à Jules II et à Raphaël, et finalement de toutes les questions !

L'enivrement de cette causerie était capiteux, mais le temps irréparable s'écoulait d'une manière horrible, si bien que rompant les chiens, Pierre Zéli, comme aurait pu le faire un bon mercier, demanda à sa belle visiteuse, tout à coup, platement, passionnément, avec une brusquerie dont la bonhomie eût désarmé les Anges : « Est-ce que nous n'allons pas causer un peu de nos petites affaires ? »

— « Mais, dit spirituellement madame d'Ériac, en défaisant son chapeau et son burnous et en les jetant près d'elle sur un fauteuil par un geste charmant, je suis venue pour ça ! »

Théodore de Banville

INTERMÈDE PAIEN

PROLOGUE

As-tu connu les temps où l'heure souriante,
Comme un fleuve d'azur s'écoulait en chantant,
Où tout était clarté sous le ciel éclatant,
Où l'écho redisait le doux nom d'Euriante?

Le soleil dans l'éther, la nymphe au fond des bois,
Des cœurs énamourés le tranquille délire,
Tout vivait sous les lois du thyrse et de la lyre
Dans les siècles païens qu'évoque encor ma voix.

Temps d'amour et de fête où j'ai rêvé de vivre,
Sentant le vert laurier trembler dans mes cheveux :
Temps d'amour et d'orgueil que j'aime et dont je veux
Évoquer le fantôme adoré dans ce livre!

I

DAPHNÉ

Te souvient-il, Daphné, que tu m'aimas jadis,
Derrière l'horizon de ces âges maudits?
Sous les arbres profonds et le ciel de la Grèce,
Te souvient-il, Daphné, que tu fus ma maîtresse?

Tes beaux pieds nus foulaient mon cœur et les raisins;
Mon rêve s'abritait à l'ombre de tes seins,
Et, sur mon flanc meurtri d'une ardente brûlure,
Tu laissais ruisseler ta rouge chevelure.

J'ai senti dans tes bras mon souffle se glacer : —
Je suis mort de t'aimer et revis d'y penser,
Fille amère par qui mon âme au temps ravie
A connu la douleur bien avant cette vie.

II

MYRTO

C'est toi, pâle Myrto, que je vis la première,
Souriante et debout sur l'or d'un ciel d'été.
Depuis que je te vis, dans mon œil enchanté,
Ton image resta mêlée à la lumière.

Depuis ce temps, pour moi, le caprice des Dieux
A tressé de rayons ta chevelure blonde :
Émergeant de l'azur comme Vénus de l'onde,
Monte, avec le soleil, ton spectre radieux.

Nous sommes-nous aimés?... — Moi, je voudrais apprendre
Que, vierge encor, tu ris dans l'Orient vermeil
Et que ta bouche, où rêve un éternel sommeil,
A reçu mon baiser sans savoir me le rendre.

III

THESTYLIS

Tes noirs cheveux m'ayant dérobé ton visage,
— Comme la Nuit où meurt la floraison des lis, —
Des grâces de ta face, ô chaste Thestylis,
Les grâces de ton corps me furent un présage.

J'ai deviné l'éclat de tes yeux aux chaleurs
Divines de ton col et de ta gorge nue :
De mes mains à mes yeux ton image est venue,
Comme naît d'un parfum la vision des fleurs.

Va, tu n'as rien gagné de m'être ainsi farouche,
En me cachant ton front sous ce voile obstiné.
A parcourir tes flancs mes yeux t'ont deviné,
Et, sans fuir mes baisers, tu m'as caché ta bouche.

IV

NÉÈRE

Néère m'avait dit : « S'il est vrai qu'on renaisse
Et que la grande mer des temps ait des reflux
En qui reparaîtront ceux qu'on ne voyait plus,
Retrouvons-nous, ami, dans une autre jeunesse.

« Dans un autre printemps nous saurons enfermer
Des siècles à venir la longueur infinie
Et tous les biens que l'heure amère nous dénie :
Nous mettrons en commun le bien cruel d'aimer ! »

Quand le flot attardé quitte, en pleurant, la grève,
Je me souviens, Néère, et, triste d'être seul,
Les brumes t'entr'ouvrant leur humide linceul,
Je te revois fidèle et blanche dans un rêve.

V

LYCORIS

Le jour où Lycoris, vierge à l'amour éclose,
Tendit à mon baiser son visage hautain,
La perfide sourit et, d'un geste enfantin,
Entre nos lèvres mit une feuille de rose.

Le parfum de la fleur, par son souffle doublé,
D'une ivresse sans nom fit ma poitrine pleine :
Au travers de la rose aspirant son haleine,
Tout l'infini passa dans mon être affolé.

O souvenir charmant de la vierge farouche !
A jamais prisonnier d'un arôme divin,
Vers les roses j'accours... Mais je demande en vain
A leur calice ouvert le parfum de sa bouche.

VI

NYSA

N'as-tu pas retrouvé, Nysa, la fleur sauvage,
Qu'en m'en allant je mis dans tes cheveux épars ?
T'a-t-elle dit pour moi : « Je t'adore ! je pars
Et la Mer qui m'emporte est la Mer sans rivage.

As-tu tendu tes yeux mi-clos vers mon baiser,
Comme un oiseau furtif que l'aurore émerveille,
Et ton beau sein, meurtri des bonheurs de la veille,
A-t-il cherché longtemps ma main pour l'apaiser ?

As-tu senti l'absence et le deuil de mon être
Dans ta chair altérée et dans ton cœur ouvert ?
D'un regret sans espoir as-tu longtemps souffert ?
Ou, riante, as-tu dit : il reviendra peut-être !

VII

CHLOË

C'est à l'heure où criblant de flèches d'or la nue,
Le soir monte, chasseur céleste, au firmament,
Que je revois, Chloë, ton fantôme charmant
Promenant dans l'azur sa blancheur toute nue.

Quand tu courais les bois, chasseresse de cœurs,
N'ayant pour vêtement que le carquois farouche.
Les regards de tes yeux, les rires de ta bouche
Volaient de tous côtés comme des traits vainqueurs.

Malheur à qui tendait à leurs atteintes sûres
Un sein trop confiant par l'amour désarmé!
— En suivant le chemin par ta course enflammé,
Chloë, j'ai recueilli d'immortelles blessures.

VIII

AMARYLLIS

Bonsoir, Amaryllis! — Viens-tu de la moisson,
La faucille à l'épaule et d'épis couronnée?
Que d'étés ont compté les blés depuis l'année
Où mon premier baiser suspendit ta chanson!

Tu dormis bien longtemps sous la fraîcheur des herbes
Que la féconde Mort fait jaillir des tombeaux!
Survivant aux splendeurs de ta chair en lambeaux,
L'or de tes cheveux blonds fleurit encor les gerbes.

Quand le frisson vivant des épis onduleux
Te réveillera-t-il, ô ma chère endormie,
Dans un rouge pavot rouvrant ta bouche amie
Et dans les clairs bluets ranimant tes yeux bleus?

IX

GLYCÈRE

O blanche courtisane, amoureuse éperdue
De quiconque passait sur ton joyeux chemin,
Un refrain sur la lèvre ou de l'or dans la main,
Quel trésor eût payé tant de beauté vendue!

Quel avare eût compté devant l'enchantement
De ta chair éclatante aux baisers résignée,
De ta crinière fauve et d'odeurs imprégnée,
De ta bouche menteuse où mourait le serment!

Prêtresse tour à tour à l'autel et victime,
Du temple de Vénus toi qui gardais le seuil,
O Glycère, ton nom vit dans mon âme en deuil,
Vendeuse d'infini, courtisane sublime!

X

LYDÉ

Ma première maîtresse et ma dernière gloire,
Mon bonheur déchiré, mon orgueil et ma foi,
J'ai trop vécu, Lydé, d'avoir vécu sans toi,
Par les siècles amers promenant ta mémoire.

Tu m'apparais, malgré la longueur du chemin,
Comme un dernier asile où tend ma destinée,
De roses s'effeuillant la tête couronnée,
Avec des lys brisés qui pendent de ta main!

Toi qui portes au front mes ivresses perdues,
Mon bonheur déchiré, mon orgueil et ma foi,
Par un anneau mystique et fort, je sens, en toi,
Aux heures d'autrefois mes heures suspendues!

Armand Silvestre

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Maintenant, Nana était ouvrière, elle gagnait quarante sous chez Titreville, la maison de la rue du Caire où elle avait fait son apprentissage. Les Coupeau ne voulaient pas la changer, pour qu'elle restât sous la surveillance de madame Lerat, qui était première dans l'atelier depuis dix ans. Le matin, pendant que la mère regardait l'heure au coucou, la petite partait toute seule, l'air gentil, serrée aux épaules par sa vieille robe noire trop étroite et trop courte; et madame Lerat était chargée de constater l'heure de son arrivée, qu'elle disait ensuite à Gervaise. Nana avait vingt minutes pour aller de la rue de la Goutte-d'Or à la rue du Caire, ce qui était suffisant, car ces tortillons de filles ont des jambes de cerf. Des fois, elle arrivait à l'heure, mais si rouge, si essoufflée, qu'elle avait bien sûr

dégringolé de la barrière en dix minutes, après avoir musé en chemin. Le plus souvent, elle avait sept minutes, huit minutes de retard; et jusqu'au soir, elle se montrait très-câline pour sa tante, avec des yeux suppliants, tâchant ainsi de la toucher et de l'empêcher de parler. Madame Lerat, qui comprenait la jeunesse, mentait à Gervaise, mais en sermonant Nana dans des bavardages interminables où elle parlait de sa responsabilité et des dangers qu'une jeune fille court sur le pavé de Paris. Ah! Dieu de Dieu! la poursuivait-on assez elle-même! Elle couvait sa nièce de ses yeux allumés de continuelles préoccupations polissonnes, elle restait tout échauffée à l'idée de garder et de mijoter l'innocence de ce pauvre petit chat.

— Vois-tu, lui répétait-elle, il faut tout me dire. Je suis trop bonne pour toi, je n'aurais plus qu'à me jeter à la Seine, s'il t'arrivait un malheur... Entends-tu, mon petit chat, si des hommes te parlaient sur les trottoirs, il faudrait tout me répéter, tout, sans oublier un mot... Hein? on ne t'a encore rien dit, tu me le jures?

Nana riait alors d'un rire qui lui pinçait drôlement la bouche. Elle se pelotonnait comme chatouillée. Non, non, les hommes ne lui parlaient pas. Elle archait trop vite. Puis, qu'est-ce qu'ils lui auraient dit? elle n'avait rien à démêler avec eux, peut-être! Et elle expliquait ses retards d'un air de niaise : elle s'était arrêtée pour regarder les images, ou bien elle avait accompagné Pauline qui savait des histoires. On pouvait la suivre, si on ne la croyait pas; elle ne quittait même jamais le trottoir de gauche; et elle trottait joliment, elle devançait toutes les autres demoiselles comme une voiture. Un jour, à la vérité, madame Lerat l'avait surprise, rue du Petit-Carreau, le nez en l'air, et riant avec trois autres traînées de fleuristes, parce qu'un homme se faisait la barbe à une fenêtre; mais la petite s'était fâchée, en jurant qu'elle entrait justement chez le boulanger du coin acheter un pain d'un sou.

— Oh! je veille, n'ayez pas peur, disait la grande veuve aux Coupeau. Je vous réponds d'elle comme de moi-même. Si je voyais seulement un salaud vouloir la pincer, je me mettrais plutôt en travers.

L'atelier, chez Titreville, était une grande pièce à l'entresol, avec un large établi posé sur des tréteaux, occupant tout le milieu. Le long des quatre murs vides, dont le papier d'un gris pisseux montrait le plâtre par des éraflures, s'allongeaient des étagères encombrées de vieux cartons, de paquets, de modèles de rebut oubliés là sous une épaisse couche de poussière. Au plafond, le gaz avait passé comme un badigeon de suie. Les deux fenêtres s'ouvraient si larges, que les ouvrières, sans quitter l'établi, voyaient défiler le monde sur le trottoir d'en face.

Madame Lerat, pour donner l'exemple, arrivait la première. Puis, la porte battait pendant un quart d'heure, tous les petits bonnichons de fleuristes entraient à la débandade, suantes, décoiffées. Un matin de juillet, Nana se présenta la dernière, ce qui d'ailleurs était assez dans ses habitudes.

— Ah bien! dit-elle, ça ne sera pas malheureux quand j'aurai voiture!

Et, sans même ôter son chapeau, un caloquet noir qu'elle appelait sa casquette et qu'elle était lasse de retaper, elle vint à la fenêtre, se pencha à droite et à gauche, pour voir dans la rue.

— Qu'est-ce que tu regardes donc? lui demanda madame Lerat, méfiante. Est-ce que ton père t'a accompagnée?

— Non, bien sûr, répondit Nana tranquillement. Je ne regarde rien... Je regarde qu'il fait joliment chaud. Vrai, il y a de quoi vous donner du mal à vous faire courir ainsi.

La matinée fut d'une chaleur étouffante. Les ouvrières avaient baissé les jalousies, entre lesquelles elles mouchardaient le mouvement de la rue; et elles venaient enfin de se mettre au travail, rangées des deux côtés de la table, dont madame Lerat occupait seule le haut bout. Elles étaient huit, ayant chacune devant soi son pot à colle, sa pince, ses outils et sa pelote à gaufrer. Sur l'établi traînait un fouillis de fils de fer, de bobines, d'ouate, de papier vert et de papier marron, de feuilles et de pétales, taillées dans de la soie, du satin ou du velours, prêtes à être employées. Au milieu, dans le goulot d'une grande carafe, une fleuriste avait mis un petit bouquet de deux sous, qui se fanait depuis la veille à son corsage.

— Ah! vous ne savez pas, dit Léonie, une jolie brune, en se penchant sur sa pelote où elle gaufrait des pétales de rose, eh bien! cette pauvre Caroline est joliment malheureuse avec ce garçon qui venait l'attendre le soir.

Nana, en train de couper de minces bandes de papier vert, s'écria :

— Pardi! un homme qui lui fait des queues tous les jours!

L'atelier fut pris d'une gaieté sournoise, et madame Lerat dut se montrer sévère. Elle pinça le nez, en murmurant :

— Tu es propre, ma fille, tu as de jolis mots. Je rapporterai ça à ton père, nous verrons si ça lui plaira.

Nana gonfla les joues, comme si elle retenait un grand rire. Ah bien! son père! il en disait d'autres! Mais Léonie, tout d'un coup, souffla très-bas et très-vite :

— Eh! méfiez-vous! la patronne!

En effet, madame Titreville, une longue femme sèche, entrait. Elle se tenait d'ordinaire en bas, dans le magasin. Les ouvrières la craignaient beaucoup, parce qu'elle ne plaisantait jamais. Elle fit lentement le tour de l'établi, au-dessus duquel maintenant toutes les nuques restaient penchées, silencieuses et actives. Elle traita une ouvrière de sabot, l'obligea à recommencer une marguerite. Puis, elle s'en alla de l'air raide dont elle était venue.

— Houp! houp! répéta Nana au milieu d'un grognement général.

— Mesdemoiselles, vraiment, mesdemoiselles! dit madame Lerat qui voulut prendre un air de sévérité. Vous me forcerez à des mesures...

Mais on ne l'écoutait pas, on ne la craignait guère. Elle se montrait trop tolérante, chatouillée parmi ces petites qui avaient de la rigolade plein les yeux, les prenant à part pour leur tirer les vers du nez sur leurs amants, leur faisant même les cartes, lorsqu'un bout de l'établi était libre. Sa peau dure, sa carcasse de gendarme tressautait d'une joie dansante de commère, dès qu'on était sur le chapitre de la bagatelle. Elle se blessait seulement des mots crus; pourvu qu'on n'employât pas les mots crus, on pouvait tout dire.

Vrai! Nana complétait à l'atelier une jolie éducation! Oh! elle avait des dispositions, bien sûr. Mais ça l'achevait, la fréquentation d'un tas de filles déjà éreintées de misère et de vice. On était là les unes sur les autres, on se pourrissait ensemble; juste l'histoire des paniers de pommes, quand il y a des pommes gâtées. Sans doute, on se tenait devant la société, on évitait de paraître trop rosse de caractère, trop dégoutante d'expressions. Enfin, on posait pour la demoiselle comme il faut. Seulement, à l'oreille, dans les coins, les saletés marchaient bon train. On ne pouvait pas se trouver deux ensemble, sans tout de suite se tordre de rire, en disant des cochonneries. Puis, on s'accompagnait le soir, c'était alors des confidences, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, qui attardaient sur les

trottoirs les deux gamines, allumées au milieu des coudoiements de la foule. Et il y avait encore, pour les filles restées sages comme Nana, un mauvais air à l'atelier, l'odeur de bastringue et de nuits peu catholiques, apportée par les ouvrières coureuses, dans leurs chignons mal rattachés, dans leurs jupes si fripées qu'elles semblaient avoir couché avec. Les paresses molles des lendemains de noce, les yeux culottés, ce noir des yeux que madame Lerat appelait honnêtement les coups de poing de l'amour, les déhanchements, les voix enrouées, soufflaient une perversion au-dessus de l'établi, parmi l'éclat et la fragilité des fleurs artificielles. Nana reniflait, se grisait, lorsqu'elle sentait à côté d'elle une fille qui avait déjà vu le loup. Longtemps elle s'était mise auprès de la grande Lisa, qu'on disait grosse; et elle coulait des regards luisants sur sa voisine, comme si elle s'était attendue à la voir enfler et éclater tout d'un coup, à surprendre dans sa personne des choses drôles. Pour apprendre du nouveau, ça paraissait difficile. La gredine savait tout, avait tout appris sur le pavé de la rue de la Goutte-d'Or. A l'atelier, simplement, elle voyait faire, il lui poussait peu à peu l'envie et le toupet de faire à son tour.

— On étouffe, murmura-t-elle en allant à une fenêtre comme pour baisser davantage la jalousie.

Mais elle se pencha, regarda de nouveau à droite et à gauche. Au même instant, Léonie qui guettait un homme arrêté sur le trottoir d'en face, s'écria :

— Qu'est-ce qu'il fait là, ce vieux? Il y a un quart d'heure qu'il espionne ici.

— Quelque matou, dit madame Lerat. Nana, veux-tu bien venir t'asseoir! Je t'ai défendu de rester à la fenêtre.

Nana reprit les queues de violette qu'elle roulait, et tout l'atelier s'occupa de l'homme. C'était un monsieur bien vêtu, en paletot, d'une cinquantaine d'années; il avait une face blême, très-sérieuse et très-digne, avec un collier de barbe grise correctement taillé. Pendant une heure, il resta devant la boutique d'un herboriste, levant les yeux sur les jalousies de l'atelier. Les fleuristes poussaient des petits rires, qui s'étouffaient dans le bruit de la rue; et elles se courbaient très-affairées au-dessus de l'ouvrage, avec des coups d'œil, pour ne pas perdre de vue le monsieur.

— Tiens! fit remarquer Léonie, il a un lorgnon. Oh! c'est un homme chic... Il attend Augustine, bien sûr.

Mais Augustine, une grande blonde laide, répondit aigrement qu'elle n'aimait pas les vieux. Et madame Lerat, hochant la tête, murmura avec son sourire pincé, plein de sous-entendu :

— Vous avez tort, ma chère; les vieux sont plus tendres.

A ce moment, la voisine de Léonie, une petite personne grasse, s'appuya à son épaule pour lui lâcher dans l'oreille une phrase; et Léonie, brusquement, se renversa sur sa chaise, prise d'un accès de fou rire, se tordant, jetant des regards au monsieur et riant plus fort. Elle bégayait :

— C'est ça, oh! c'est ça!... Ah! cette Sophie, est-elle sale!

— Qu'est-ce qu'elle a dit? qu'est-ce qu'elle a dit? demandait tout l'atelier brûlant de curiosité.

Léonie essuyait les larmes de ses yeux, sans répondre. Quand elle fut un peu calmée, elle se remit à gaufrer, en disant :

— Ça ne peut pas se répéter.

On insistait, elle refusait de la tête, reprise par des bouffées de gaieté. Alors Augustine, sa voisine de gauche, la supplia de le lui dire tout bas. Et Léonie finit par se pencher, les lèvres contre sa joue. Augustine se

renversa, se tordit à son tour. Puis elle-même répéta la phrase, qui courut ainsi d'oreille à oreille, au milieu des exclamations et des rires étouffés. Lorsque toutes connurent la saleté de Sophie, elles se regardèrent, elles éclatèrent ensemble, un peu rouges et confuses pourtant. Seule, madame Lerat ne savait pas. Elle était très-vexée.

— C'est bien mal poli ce que vous faites là, mesdemoiselles, dit-elle. On ne se parle jamais tout bas, quand il y a du monde... Quelque indécence, n'est-ce pas? Ah! c'est du propre!

Elle n'osa pourtant pas demander qu'on lui répétât la saleté de Sophie, malgré son envie furieuse de la connaître. Mais, pendant un instant, le nez baissé, faisant de la dignité, elle se régala de la conversation des ouvrières. Une d'elles ne pouvait plus lâcher un mot, le mot le plus innocent, à propos de son ouvrage par exemple, sans qu'aussitôt les autres n'y entendissent malice; elles détournaient le mot de son sens, lui donnaient une signification cochonne, mettaient des allusions extraordinaires sous des paroles simples comme celles-ci : « Ma pince est cassée », ou bien : « Qui est-ce qui a fouillé dans mon petit pot? » Et elles rapportaient tout au monsieur qui faisait le pied de grue en face, c'était le monsieur qui arrivait quand même au bout des allusions. Ah! les oreilles devaient lui corner! Elles finissaient par dire des choses très-bêtes, tant elles voulaient être malignes. Mais ça ne les empêchait pas de trouver ce jeu-là bien amusant, excitées, les yeux fous, allant de plus fort en plus fort. Madame Lerat n'avait pas à se fâcher, on ne disait rien de cru. Elle-même les fit toutes se rouler, en demandant :

— Mademoiselle Lisa, mon feu est éteint, passez-moi le vôtre.

— Ah! le feu de madame Lerat qui est éteint! cria l'atelier.

Elle voulut commencer une explication.

— Quand vous aurez mon âge, mesdemoiselles...

Mais on ne l'écoutait pas, on parlait d'appeler le monsieur pour rallumer le feu de madame Lerat.

Dans cette bosse de rires, Nana rigolait, il fallait voir! Aucun mot à double entente ne lui échappait. Elle en lâchait elle-même de raides, en les appuyant du menton, rengorgée et crevant d'aise. Elle était dans le vice comme un poisson dans l'eau. Et elle roulait très-bien ses queues de violette, tout en se tortillant sur sa chaise. Oh! un chic épatant, pas même le temps de rouler une cigarette. Rien que le geste de prendre une mince bande de papier vert, et, allez-y! le papier filait et enveloppait le laiton; puis, une goutte de gomme en haut pour coller, c'était fait, c'était un brin de verdure frais et délicat, bon à mettre sur les appas des dames. Mais, le chic était dans les doigts, dans ses doigts minces de gourgandine qui semblaient désossés, souples et câlins. Elle n'avait pu appendre que ça du métier. On lui donnait à faire toutes les queues de l'atelier, tant elle les faisait bien.

Cependant, le monsieur du trottoir d'en face s'en était allé. L'atelier se calmait, travaillait dans la grosse chaleur. Quand sonna midi, l'heure du déjeuner, toutes se secouèrent. Nana, qui s'était précipitée à la fenêtre, leur cria qu'elle allait descendre faire les commissions, si elles voulaient. Et Léonie lui commanda deux sous de crevettes, Augustine un cornet de pommes de terre frites, Lisa une botte de radis, Sophie une saucisse. Puis, comme elle descendait, madame Lerat qui trouvait drôle son amour pour la fenêtre, ce jour-là, dit en la rattrapant de ses grandes jambes :

— Attends donc, je vais avec toi, j'ai besoin de quelque chose.

Mais voilà que, dans l'allée, elle aperçut le monsieur planté comme un

cierge, en train de jouer de la prunelle avec Nana ! La petite devint très-rouge. Sa tante lui prit le bras d'une secousse, la fit trotter sur le pavé, tandis que le particulier emboitait le pas. Ah ! le matou venait pour Nana ! Eh bien ! c'était gentil, à quinze ans et demi, de traîner ainsi des hommes à ses jupes ! Et madame Lerat, vivement, la questionnait. Oh ! mon Dieu ! Nana ne savait pas : il la suivait depuis cinq jours seulement, elle ne pouvait plus mettre le nez dehors, sans le rencontrer dans ses jambes ; elle le croyait dans le commerce, oui, un fabricant de boutons en os. Madame Lerat fut très-impressionnée. Elle se retourna, guigna le monsieur du coin de l'œil.

— On voit bien qu'il a le sac, murmura-t-elle. Ecoute, mon petit chat, il faudra tout me dire. Maintenant, tu n'as plus rien à craindre.

En causant, elles couraient de boutique en boutique, chez le charcutier, chez la fruitière, chez le rôtisseur. Et les commissions, dans des papiers gras, s'empilaient sur leurs mains. Mais elles restaient aimables, se dandinant, jetant derrière elles de légers rires et des œillades luisantes. Madame Lerat elle-même prenait des grâces, faisait la jeune fille, à cause du fabricant de boutons qui les suivait toujours.

— Il est très-distingué, déclara-t-elle en rentrant dans l'allée. S'il avait seulement des intentions honnêtes...

Puis, comme elles montaient l'escalier, elle parut brusquement se souvenir.

— A propos, dis-moi donc ce que ces demoiselles se sont dit à l'oreille ; tu sais, la saleté de Sophie ?

Et Nana ne fit pas de façon. Seulement, elle prit madame Lerat par le cou, la força à redescendre deux marches, parce que, vrai, ça ne pouvait pas se répéter tout haut, même dans un escalier. Et elle souffla le mot. C'était si gros, que la tante se contenta de hocher la tête, en arrondissant les yeux et en tordant la bouche. Enfin, elle savait, ça ne la démangeait plus.

Les fleuristes déjeunaient sur leurs genoux, pour ne pas salir l'établi. Elles se dépêchaient d'avaler, ennuyées de manger, préférant employer l'heure du repas à regarder les gens qui passaient ou à se faire des confidences dans les coins. Ce jour-là, on tâcha de savoir où se cachait le monsieur de la matinée ; mais, décidément, il avait disparu. Madame Lerat et Nana se jetaient des coups d'œil, les lèvres cousues. Et il était déjà une heure dix, les ouvrières ne paraissaient pas pressées de reprendre leurs pinces, lorsque Léonie, d'un bruit des lèvres, du prrrout ! dont les ouvriers peintres s'appellent, signala l'approche de la patronne. Aussitôt, toutes furent sur leurs chaises, le nez dans l'ouvrage. Madame Titreville entra et fit le tour, sévèrement.

Emile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

LA CHANSON DES BAISERS

Le premier baiser de la bien-aimée,
Oh ! comme il glissa rapide et muet !
Tel un oiseau fuit la branche pâmée
Qu'à peine effleura son vol inquiet.

Mais au frôlement d'une aile légère
Tressaille encor moins la feuille des bois
Qu'une joue en feu sous la lèvre chère,
Au baiser reçu la première fois.

Depuis ce premier baiser, beaucoup d'autres,
Bien mieux appuyés, savourés bien mieux,
Plus longs, plus fervents que des patenôtres,
Ont vibré pour nous, tendres ou joyeux ;

Et, comme il n'est pas d'oiseaux si farouches
Que l'amour enfin n'ait apprivoisés,
Souvent, au premier appel de nos bouches,
S'abat tout un vol de bruyants baisers.

Pressés, redoublés jusqu'à perdre haleine,
Ils ne feront pas oublier pourtant
Celui qui, timide et sensible à peine,
Précéda l'essaim sonore et chantant :

Et la bien-aimée userait ses lèvres
Aux baisers nouveaux, sans bien apaiser
La soif obstinée et les longues fièvres
Que fit naître en nous le premier baiser.

Léon Valade

NOSTALGIE

Je n'ai certainement pas l'intention de vous contrarier, mais je vous assure que le plus beau pays du monde c'est la Franche-Comté, surtout du côté de chez nous.

Nos montagnes ne sont pas si hautes que les Alpes, mais elles sont bien plus jolies. Il n'y a point de glaciers comme en Suisse, et c'est à peine si, dans le mois de juillet, vous retrouverez deçà delà quelques champs de vieille neige blanchissant les cîmes sur le versant nord. C'est sur ces hauteurs que, pendant l'été, deux philosophes, un vieux et un jeune, isolés du reste du monde, surveillent les troupeaux de vaches venues de la plaine. Joignant l'expérience à l'activité, ils fabriquent ces grands disques d'excellent *vachelin* que vous autres, gens de la ville, vous appelez fromage de gruyère. Chaque génisse porte une sonnette au cou ; les taureaux ont une grosse cloche, et quand le matin la bande accourt à l'abreuvoir, cela fait un carillon vif, joyeux, pénétrant, qui n'est pas de la petite musique, croyez-le bien.

Le bétail couche à l'air libre, sur l'herbe aromatique et fine qui le nourrit. Pour le garder, pas n'est besoin de ces chiens féroces qui mordent les jarrets des pauvres bêtes. Quand un loup se hasarde dans ces contrées,

le taureau sait bien défendre tout seul ses compagnes qui mugissent en ouvrant de gros yeux effarés.

L'aigle et le grand-duc tournoient sur les hauts sapins; mais la gélinotte s'abrite sous la feuillée, et les rapaces sont réduits à s'abattre sur les vipères qui dorment en plein soleil enroulées sur les rochers. L'exquise gélinotte est réservée pour l'instituteur, monsieur le maître, comme nous disons, ou pour le voyageur revenu de bien loin : c'est justice, car le premier est un pauvre brave homme qui a donné de bons conseils à deux ou trois générations, et le second nous raconte d'emouvantes histoires, le soir, à la veillée.

En descendant un peu, nous trouvons les forêts de chênes nains et de coudriers, avec la glandée pour les sangliers et les avelines pour les amoureux. Au mois de septembre, nos jeunes gens viennent y récolter les noisettes, provision d'hiver. Ils chantent nos vieux airs dans notre vieux patois que je traduis si mal :

Mère, mettez le chat cuire ;
Voici le galant qui vient.
Mère, traitez-le bien,
C'est le galant de votre fille;
Mère, traitez-le bien,
C'est le galant de notr' Catin.
You!... you... you... you!...

Le poète a raillé. On ne mange pas de chats dans nos montagnes. Nous mangeons le lièvre de taille moyenne, il est vrai, mais bien préférable à ces grands imbéciles de lièvres allemands dont la chair est sans saveur.

Le you-you, lancé à pleine poitrine, ondule sur les coteaux, traverse les collines et va tout au loin s'éteindre dans la vallée. Le chant cesse brusquement. On entend sous la coudraie de petits cris suivis de rires. Ce sont nos jolies *mugnottes*, attirées par la pipée, qui viennent aussi remplir leurs bas de laine de noisettes et de faînes.

*
* *

C'est moi qui jetais bien le you-you dans les airs! J'avais seize ans, des poumons tout neufs; le clairon du coq, le chant du paon, la trompe du pâtre n'auraient pu couvrir ma note aiguë, pleine et vibrante. Nu-pieds, vêtu d'une chemise de toile et d'un pantalon de droguet, j'abaissais les plus hautes branches des arbustes pour cueillir les bouquets de fruits, quand, tout à coup, je tombais en extase, frappé d'une adorable vision. C'était Lydie, la fille de notre voisine, qui venait me surprendre. Oh! qu'elle était belle et charmante, avec ses grands yeux moqueurs et sa bouche souriante qui laissait voir des dents fines, blanches, humides! Je demeurais tout interdit. Un vieux sanglier, troublé par mes clameurs, débuchait du taillis en labourant de ses défenses le sable du sentier. Lydie, feignant l'effroi, se jetait dans mes bras.

Mon sang bouillait, mon cœur bondissait, mes tempes éclataient, mais, que voulez-vous! comme un sauvage que j'étais, — et que je suis encore, — j'avais le respect de la jeunesse, de la grâce et de la fraîcheur.

Nous revenions vers le village en récoltant les pêches qui mûrissent le long des roches chauffées par le soleil. Je connaissais dans la rivière les bons endroits où se terrent les écrevisses les plus succulentes, les truites *trois-quarts*, si vives, si délicates. J'espère bien que personne ne contestera mon adresse à pêcher la truite et l'écrevisse. Il y avait aussi ces grosses carpes qui sont si bonnes cuites dans du vin rouge, avec des

oignons et des tartines de pain sous le ventre. Ah! les joyeux soupers et le bel appétit!

*
* *

Nos rivières, nos torrents, nos ruisseaux, parlons-en. J'ai vu la verte Adriatique et la Méditerranée aux flots bleus. J'ai vu l'Océan tout gris et la Manche qui brise ses lames avec d'immenses panaches d'écume. Mais la mer a partout la même voix grondeuse, grave, solennelle. Nos rivières murmurent, chantent, babillent et elles ont toutes un accent différent. La profondeur et la largeur de leur lit, la hauteur des chutes, les accidents causés par les rochers varient leurs mélodies à l'infini. Est-ce ma faute si vous ne savez pas noter les harmonies diverses de la nature? Soyez tranquilles, nous autres, nous saurons toujours distinguer la chanson de l'Oignon de la chanson du Rahain.

Ce pays n'est pas riche, mais il n'y a point de misérables. Nous vendons nos bœufs, nos veaux et nos moutons aux beaux messieurs de la ville. L'industrie réside dans une fabrique de vis à bois, dans une usine de clefs de montre et dans deux ou trois scieries de planches. C'est maigre, sans doute, mais cela nous suffit pour garnir nos celliers de ces vins de Poligny, de Salins ou d'Arbois, agréables au palais, chauds au cœur et qui ne sont convenablement goûtés que chez nous.

*
* *

Par un matin d'avril, tiède et lumineux, je quittai la montagne. Lydie et sa mère voulurent absolument accompagner mes parents qui me conduisaient à deux lieues de là pour attendre, sur la grande route, la diligence de Paris. Les adieux furent pénibles, comme bien vous pouvez croire. Quand Lydie m'embrassa pour la dernière fois, elle rougit très-fort en murmurant tout bas : — Grand innocent!

Mes parents ne sont plus; mes amis d'enfance m'ont oublié et je n'ai pas un pouce de terre dans ce beau canton que j'aime tant. Souvent je me suis dit : — décidément, j'irai là-bas l'année prochaine. Je veux faire un dîner dont voici le menu : énorme pyramide d'écrevisses; truites frites au beurre; filet de sanglier; ragoût de lièvre; gelinotte rôtie devant un feu clair; pêches, avelines et vachelin. Lydie me versera de tous les vins du pays, et nous causerons des jours passés.

Je n'ai jamais pu réaliser ce beau projet. Pourquoi? Qu'importe. Mais bientôt, quand la mort m'aura rendu libre, mon âme retournera dans la douce vallée. Pendant l'hiver, je sifflerai furieusement dans les branches des grands sapins, et je mêlerai de sinistres lamentations à la voix puissante du torrent. L'été, à la tombée du jour, j'accrocherai les jupes des jeunes filles aux ronces sauvages qui bordent la route; j'allumerai les feux follets qui égarent les voyageurs, et je nicherai des couleuvres dans les trous d'écrevisses.

Les fillettes viendront confier leurs terreurs à la mère Lydie, vieille au nez crochu, au menton de galoche, mais ma première amoureuse répondra en hochant la tête :

— Taisez-vous, petiotes. C'est un enfant du pays qui souffre et qui se plaint, parce qu'il n'a pas su ou pu vivre et mourir parmi les siens.

Alex. Pothey

SIMÉON CHARLERIE

(Suite et fin).

Siméon se laissa tomber sur un fauteuil; il avait tout le visage en sueur. Il se rappelait que c'était lui-même qui, naguère, avait coutume de dire « papa Fauvel ; » que l'enfant ne faisait que répéter ce qu'il avait entendu dire; malgré cela, ces quelques mots lui bouleversèrent le cœur, et il s'écria :

— Il faut absolument que je trouve ce portrait!

— Il est dans ma chambre, sur la planche au-dessus de mon lit, dit l'enfant; il doit joliment s'ennuyer tourné du côté du mur.

Quelques secondes après, Siméon Charlerie, assis sur le tapis, devant la fenêtre, tenait son fils d'une main, et de l'autre le portrait de M. Fauvel.

— Aucun rapport! aucun... Ah! ah! est-ce que mon Fernand a le nez rond comme une pomme de terre! Pas du tout. Viens, mon fils, que je t'embrasse ton nez. Fernand est blond, d'ailleurs. Gredin de Pichard! Et cette bouche! pas la moindre ressemblance, rien, rien!

Le regard de Siméon ne cessait d'aller du visage jaune du portrait à la face rose de Fernand.

— Dans la forme des yeux, peut-être, il y a quelque chose. La couleur, par exemple, est tout à fait différente. Mon fils a les yeux bleus, comme Clémence, et les yeux du portrait sont... Ah! ça, on dirait que les yeux du portrait sont bleus, maintenant? Non, c'est le jour qui me trompe. Je me souviens que M. Fauvel avait les yeux gris. Quant au front, je ne sais que penser. Les bosses au-dessus des sourcils, est-ce que Fernand les a? Oui, il les a! C'est singulier, tout à l'heure, je ne trouvais aucune ressemblance, et puis, en observant mieux...

Le pauvre homme, à force de regarder, en était arrivé à ne plus voir.

— Mais je suis fou! je suis fou! cria-t-il en se prenant la tête à deux mains; puis, attirant son fils sur sa poitrine, il sanglota longtemps dans les cheveux de l'enfant étonné.

Trois mois s'écoulèrent; Siméon maigrissait; il n'avait plus ce visage gras et doux où aucune inquiétude n'avait jamais tracé de rides. Depuis quelque temps il parlait peu; il en vint à ne plus parler du tout. Madame Charlerie remarqua enfin la façon étrange, presque mauvaise, dont il regardait Fernand quelquefois. Il dormait mal. Il se fit établir un lit dans le salon. Une nuit, madame Charlerie, à travers la cloison, l'entendit pleurer et crier à plusieurs reprises : « Frappant! c'est frappant! » Elle se leva et accourut. Siméon, debout, en chemise, marchait à grands pas. Dès qu'il la vit, il se précipita vers un coin du salon et se tint, comme pour le cacher, devant un objet carré qui était appuyé au mur.

— Va-t'en! va-t'en! cria-t-il; mais va-t'en donc, madame Fauvel!

La pauvre femme eut peur. C'était la première fois qu'il lui parlait avec dureté.

— Pourquoi m'appelles-tu madame Fauvel? dit-elle en pleurant.

Il courut à elle et la prit dans ses bras.

— Je suis un méchant! Clémence! Fernande, pardonne-moi!

Elle le crut guéri; mais le lendemain, de tout le jour il ne prononca pas une parole.

L'idée fixe, dans cet opaque et paisible esprit, c'était comme, sur l'eau d'une mare, une grosse araignée qui se débat, patauge et s'enfonce.

D'autres malheurs survinrent. Un jour, madame Charlerie décacheta, sans prendre garde à la suscription, une lettre adressée à son mari. Cette lettre venait du ministère. Siméon y était informé que, par suite de ses absences d'abord trop fréquentes, et maintenant continuelles, on avait été obligé de pourvoir à son remplacement. Comme madame Charlerie, stupéfaite, achevait sa lecture, elle entendit dans l'escalier le pas de son mari, et s'élançant vers la porte qu'elle ouvrit brusquement :

— Est-ce que c'est vrai? dit-elle en lui montrant le papier.

Siméon devint affreusement pâle; il n'osa dire ni oui ni non, se prit à trembler de tous ses membres, puis redescendit, sortit en courant, et ne rentra que lorsqu'il supposa sa femme couchée et endormie.

Depuis longtemps, en effet, Siméon n'allait presque jamais à son bureau. Assis devant sa table, immobile, il ne pouvait résister à l'envahissement toujours plus intime de la mauvaise pensée. En marchant, il réfléchissait moins et, par conséquent, souffrait moins.

Après sa destitution, il resta peu à la maison parce qu'il craignait les reproches de sa femme; des courses sans but, d'un bout à l'autre de la ville, occupèrent toutes les heures de sa journée. Il marchait droit devant lui, heurtant les passants, n'évitant les voitures que par instinct. Ses lèvres remuaient et il se parlait tout bas. « Ce n'est pas mon fils. Je n'ai pas de fils. C'est le fils de l'autre! » Une fois un coup de vent lui emporta son chapeau, il ne s'aperçut même pas qu'il avait la tête nue. « Je n'aurais jamais cru que cela fût possible, mais c'est vrai. Les savants doivent pouvoir expliquer cela. Hier, surtout, il lui ressemblait affreusement. Quand il est venu m'embrasser, j'ai eu peur. » Le sentiment qui était en lui demeurait obscur. Il ne démêlait pas bien pourquoi cette ressemblance le faisait souffrir, mais il souffrait. Quand il rentrait, le soir, il marchait à pas de loup, espérant qu'on ne l'entendrait pas, et il essayait de se glisser sans être vu dans le salon où était son lit. Mais madame Charlerie le guettait.

— Voyons, Siméon, parle-moi, tu es malade, qu'as-tu?

Il répondait :

— Oui, oui, j'ai la migraine, mais cela se passera.

Et il se mettait à marcher à grands pas dans l'appartement. Sa femme insistait.

— Ne veux-tu pas voir Fernand avant de te coucher?

Il marchait plus vite, et disait :

— Je le vois! je le vois toujours!

Ou bien il s'arrêtait et fondait en larmes. Quand il pleurait il se trouvait moins malheureux.

L'argent manqua bientôt. Ils ne possédaient rien. Ils avaient vécu des appointements de Siméon; la place perdue, ils restaient sans ressources. Madame Charlerie hasarda quelques remontrances?

— Tu devrais, dit-elle, aller voir le ministre.

Il lui répondit :

— Si M. Fauvel vivait encore, il me recommanderait.

La pauvre femme, bien qu'elle fût très-loin de soupçonner la nature du mal qui rongeait Siméon, sentit qu'il y avait dans cette réponse quelque chose qui rendait toute réplique inutile. Elle se tut et se résigna. D'ailleurs, elle éprouvait devant son mari cette sorte d'étonnement qu'inspirent les fous et qui est plus voisin qu'on ne pense de l'admiration. Elle était im-

pressionnée par l'étrangeté de Siméon, bien plus qu'elle ne l'avait été par sa candeur et par sa bonhomie. Elle devenait silencieuse. Aussi, entre le père qui ne parlait pas et la mère qui parlait peu, l'enfant se fit taciturne. Ce ménage, si joyeux naguère, était lugubre.

Ces trois personnes allaient, venaient, sortaient, rentraient sans s'adresser une parole ou un regard. Fernand, d'ordinaire, se blotissait sous une table et ne bougeait point, surtout quand Charlerie était là. Il comprenait instinctivement qu'en présence de son père, il devait exister le moins possible. Il avait fallu renvoyer Marianne parce qu'on ne pouvait plus la payer. Il y avait un bureau auxiliaire du Mont-de-piété dans la rue qu'ils habitaient; les voisins virent entrer madame Charlerie dans le long couloir où naguère, en passant, elle n'osait pas jeter les yeux. Les armoires, en peu de temps, furent vides. Un jour, madame Charlerie emporta sous son châle un objet assez volumineux qui faisait bosse; c'était la pendule en bronze doré, où deux pigeons se becquetaient les ailes entr'ouvertes.

Siméon ne remarqua même pas la disparition de cette chose jadis aimée, et qui, longtemps, lui avait semblé le symbole de son bonheur. Il assistait avec indifférence à la ruine de tout ce qui avait été son orgueil et sa joie. Il ne voyait pas que l'appartement se démeublait peu à peu; que madame Charlerie portait une vilaine robe sombre de molleton à carreaux, elle jadis si coquette et si pimpante, et que Fernand, qu'il n'habillait plus en zouave, avait des culottes déchirées au genou, qu'on ne reprisait pas. Lui-même, qui prenait autre fois grand soin de sa personne, il était pauvrement vêtu; il avait un habit d'été, usé et sale, pour courir sous la pluie d'hiver. Il y avait quatre mois qu'il ne s'était rasé. Cette barbe qu'il laissait pousser pour la première fois, et qui était grisonnante et dure, ses cheveux en désordre, ses yeux jadis si placides, où s'allumait maintenant un regard fixe et farouche, ses joues creusées, à la peau jaunie par la bile, lui donnaient un air qui souvent effrayait madame Charlerie.

D'ailleurs, il devenait brusque. Un jour, sans raison, après l'avoir longuement regardé, il prit Fernand par l'épaule, et, de l'autre main, lui donna un soufflet. Dans la maladie morale de Siméon, la crise approchait. Une chose qui étonna beaucoup madame Charlerie, c'est qu'un jour en cherchant dans une armoire une paire de draps qu'elle voulait vendre, elle trouva le portrait de M. Fauvel, déchiré, déchiqueté, en pièces; elle crut voir des traces de dents dans les lambeaux de toile qui pendaient çà et là. D'abord elle éprouva quelques inquiétudes à ce sujet. Puis, indifférente aussi, elle se dit : « Ce sont les rats. »

Un matin, ils reçurent une lettre : on les invitait à dîner.

— Nous n'irons pas, dit madame Charlerie.

Siméon ne sortit point ce jour-là. Il resta assis au coin de la cheminée sans feu. Il paraissait méditer profondément. Comme le soir venait :

— Eh bien, partons, dit-il.

Il ajouta :

— Ce sont d'anciens amis : je rencontrerai chez eux quelqu'un qui m'a promis une place.

Ces paroles décidèrent madame Charlerie; elle crut un instant que son mari avait honte de son oisiveté. Elle essaya de composer une toilette avec de vieux chiffons dont le Mont-de-piété n'avait pas voulu; mais quand elle fit mine d'habiller Fernand, Siméon lui dit :

— Non, les gens chez qui nous allons n'aiment pas les enfants.

— Il y a donc des gens, dit-elle, qui n'aiment pas les enfants?

— Oui, et qui ont des raisons pour cela.

Fernand se laissa coucher sans rébellion. La tristesse au milieu de laquelle il végétait avait tellement abattu sa vitalité, qu'il n'avait pas même songé à se faire une fête d'aller dîner en ville.

A table, Charlerie fut singulièrement gai. Il mangeait, buvait, souriait à sa voisine, et même fit un calembour. Au dessert, il proposa de chanter une chanson. Madame Charlerie ne savait que penser.

— L'affaire marche donc très-bien ? lui demanda-t-elle quand on quitta la table.

— Oh! très-bien, admirablement bien.

Il s'approcha de la maîtresse de la maison, lui annonça qu'il était obligé de s'absenter pendant quelques instants, qu'il ne manquerait pas de revenir avant dix heures, et qu'il la priait de l'excuser. Sa femme le regardait tout étonnée. Il la baisa au front, et lui dit :

— Attends-moi.

Et il sortit en sifflant un air de danse.

Dans la rue, il marcha en se dandinant comme un bon vivant qui sort de table. « Ils ont du fameux vin dans cette maison, » se disait-il. Il avait le chapeau sur l'oreille, et faisait le moulinet avec sa canne. Il y avait quelque rapport entre ses allures et celles de Rémond Pichard, son ancien camarade. Il arriva sur les boulevards et se mêla aux promeneurs, en souriant. Une femme passant près de lui, il s'arrêta pour la regarder, et pensa : « Eh! eh! il faut se donner du bon temps. » Il était véritablement de la meilleure humeur du monde. Il paraissait décidé à se divertir. Il entra dans un café, et comme le garçon lui demandait : « Que faut-il servir à Monsieur? » il répondit : « Donnez-moi ce que vous avez de plus fort. » Le garçon fut surpris. Charlerie éclata de rire.

— Bon, pensa le garçon, en voilà un qui n'engendre pas la mélancolie.

On lui servit un verre de rhum.

— Ce qu'il y a de mieux à faire, se dit-il, c'est de prendre un parti. Quand on passerait sa vie à se désespérer, cela ne servirait à rien. Il faut en finir avec les choses qui vous ennuient. Depuis que je suis décidé, je me sens gai comme un pinson. Broyer du noir, c'est absurde. Ce n'est pas Rémond Pichard qui se serait fait de la bile comme je m'en suis fait. Rémond Pichard, voilà un homme fort.

Quand il eut avalé le verre de rhum, il songea qu'il n'avait point de quoi payer. Ce n'était point qu'il eût oublié ou perdu sa bourse; il n'y avait pas d'argent à la maison depuis vingt-quatre heures.

— Oh! oh! ce sera très-amusant; je vais me disputer avec le garçon, on ira chercher la police, et la police me conduira au poste. C'est très-drôle le poste.

Et il se prit à rire d'un rire si bruyant qu'une fille rousse, qui était assise à son côté, lui dit pour entrer en conversation : « Vous êtes bien gai, monsieur ? » Il ne répondit pas, il avait une idée. Il profita d'un moment où le garçon qui l'avait servi était occupé dans une autre salle, ouvrit la porte et se mit à courir en riant comme un fou.

— La bonne farce! Je parie que Rémond Pichard serait content de moi. C'est le garçon qui va être attrapé, quand il s'apercevra que je ne suis plus là. Ce que j'ai bu, cela doit coûter au moins dix sous. C'était très-bon. J'ai volé dix sous, c'est très-drôle.

Quand il fut un peu loin, il cessa de courir.

— Maintenant, reprit-il, il faut songer aux affaires sérieuses. Je m'amuse,

je m'amuse, c'est un à-compte que je prends; mais je serai bien plus content tout à l'heure.

Il s'orienta, et suivit la rue de Richelieu. Il parlait tout haut en marchant.

— Je suis bien résolu à me rendre heureux. Jusqu'à présent j'ai été un imbécile. Pichard avait raison. La vie de ménage, d'abord, c'est ennuyeux. Je gagnerai de l'argent, j'irai au théâtre, j'aurai une maîtresse. Ce doit être très-gai de souper dans les restaurants, je souperai. Il faudra que je tâche de retrouver Pichard quand il reviendra d'Amérique. Nous ferons nos fredaines ensemble. Ah! ah! il faut bien que jeunesse se passe.

Il était arrivé devant sa maison, il entra. La porte de la loge était ouverte, il vit sa concierge qui mangeait des marrons et buvait du vin blanc en compagnie de quelques voisines.

— Bonsoir, madame, dit-il; vous donnez une soirée à ce que je vois. Fort bien. Il n'y a pas de mal à prendre du plaisir. Les gens renfrognés sont des imbéciles. Voilà de très-beaux marrons, savez-vous?

— A votre service, monsieur Charlerie.

— Je ne dis pas non. Ils ont une odeur qui tente.

— Vous accepterez bien un verre de vin aussi?

— Et pourquoi pas? Peste! ajouta-t-il après avoir vidé le verre qu'on lui offrait, il est bon, votre vin!

Puis il se retira et monta ses quatre étages en chantonnant : *Gai! gai! la Faridondé.* Il ouvrit sa porte, la referma, et alluma une petite lampe placée sur une table dans l'antichambre.

— Il y a longtemps, dit-il, que je n'ai été si joyeux en revenant à la maison.

Il avait l'air d'être très-content en effet. Ses yeux brillaient doucement. Il faisait mille gestes inutiles, comme les enfants qui s'amusent; pour un peu, il eût sauté à cloche-pied. Pour gagner le salon, où il couchait, il fallait traverser la salle à manger; il s'y arrêta un instant, chercha quelque chose dans le buffet, — du vin peut-être, — et se remit en marche. Il chantait :

Tant qu'on le pourra,
Larirette,
L'on se damnera,
Larira.

Dans sa joie, il essayait de se rappeler toutes les chansons qu'il avait entendues. Mais il n'alla pas jusqu'au salon. La lampe à la main; il ouvrit la porte de la chambrette où était couché son fils. C'était une sorte de grand cabinet avec une seule fenêtre donnant sur la cour; il entra et s'approcha du lit, à peine plus grand qu'un berceau. L'enfant dormait, ses cheveux blonds et longs couraient çà et là sur l'oreiller.

— Comme c'est joli un enfant qui dort! J'ai toujours adoré les enfants. Il y a bien longtemps que je n'ai pas dormi, moi, mais je dormirai tout à l'heure... Voyons, il ne faut pas perdre de temps, car il me semble que j'ai sommeil déjà...

Il se rapprocha encore, et tenant toujours sa lampe d'une main, il écarta de l'autre la couverture de Fernand. La petite poitrine grêle et pâle de l'enfant apparut toute nue.

— Comme il a la peau blanche! dit-il.

Et il se pencha, sans doute pour embrasser son fils. Il avait tiré de sa poche quelque chose qu'il tenait à la main; c'était un couteau de table.

— Tu comprends bien, petit Fauvel, dit-il d'une voix très-basse, que je suis désolé d'en venir à cette extrémité, mais enfin je ne puis pas m'en tirer autrement. J'ai été malheureux assez longtemps. Ce n'est pas agréable, vois-tu, d'avoir fait un enfant qui se trouve être l'enfant d'un autre, et justement de cet autre qui, avant vous... Mais tu es trop petit pour comprendre cela, et, d'ailleurs, je te l'explique fort mal. Si Rémond Pichard était là, il te l'expliquerait, lui... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut que cela finisse. Je veux dormir et me donner du bon temps. Tant que tu es là, c'est impossible. Aussi, je vais te tuer. J'en suis bien fâché, parce que je t'aime beaucoup. Oh! oh! qui est-ce qui va faire un bon dodo? qui est-ce qui fera la sourde oreille quand on l'appellera demain pour déjeuner? C'est le petit Fauvel. »

Et Siméon, l'œil brillant, avec un rire malicieux, abaissait lentement son couteau vers la poitrine pâle de l'enfant.

— Charlerie! Charlerie! es-tu rentré? Où es-tu donc?

Lasse d'attendre son mari, madame Charlerie était revenue seule. Agitée de je ne sais quelle inquiétude, elle traversa rapidement la salle à manger, et entra dans la chambre de Fernand. Siméon, au bruit, s'était retourné. Devenu tout à coup d'une pâleur mortelle, les yeux hors de la tête, la bouche béante, il regardait sa femme stupidement.

— Que fais-tu là? dit-elle, prise d'une horrible épouvante.

Alors il eut peur, il se mit à pousser des cris d'effroi, et, comme une bête prise au gîte, il courait en tous sens dans la chambre, cherchant une issue. L'enfant s'éveilla. L'enfant réveillé mit le comble à la terreur de Charlerie.

— Fauvel! Fauvel! cria-t-il.

Il sauta vers la fenêtre, l'ouvrit brusquement, et, d'un bond, s'élança dans le vide, la lampe à la main.

Quelques instants plus tard, quand les voisins, accourus aux cris de madame Charlerie, allèrent le ramasser sur le pavé de la cour, il était mort. Heureusement.

Catulle Mendès

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 22 octobre. — Au Cirque d'hiver, le premier Concert-Populaire de la saison. Il y a foule, naturellement; Paris, le dimanche, est volontiers mélomane. Nous n'y voyons aucun mal, et nous complimentons M. Pasdeloup de ce succès persistant. Mais quoi! encore le même programme? Sans doute il faut faire entendre Beethoven toujours, Haydn souvent, et Mozart quelquefois. Cela ne suffit pas pourtant; un peu de variété est exigible. Il ne suffirait pas même de nous faire connaître les œuvres récentes des grands musiciens étrangers. Pourquoi les noms de MM. Saint-Saëns, Massenet, Guiraud, etc. figurent-ils si peu fréquemment sur les affiches de M. Pasdeloup? Il s'est formé en France, pendant ces dernières années, une école musicale, cela est incontestable, et il est tout aussi incontes-

table que la majeure partie du public ignore parfaitement les travaux de cette école.

Lundi 23 *octobre*. — Avenue Corneille, ou Avenue de l'Opéra? Toutes les raisons se rassemblent pour faire donner le nom de Corneille à la nouvelle voie, et M. Gilbert-Augustin Thierry, dans une éloquente lettre, les fait très-bien valoir. Dénouement probable : Avenue de l'Opéra.

Mardi 24 *octobre*. — Sous la direction de M. Paul Clèves, le théâtre de Cluny donne signe de vie. *Le Drame de Carteret* n'a pas été mal accueilli. Un succès? nous n'oserions l'affirmer; mais une chute, non pas. M. Elie Brault montre çà et là d'assez vigoureuses qualités d'auteur dramatique, mais il nous semble qu'il écrit un peu trop vite. On rencontre dans sa pièce des phrases incorrectes et des imprôpriétés de termes, qui font un très-bel effet, au Théâtre-Français, les soirs de tragédie moderne, mais dont il faut laisser le privilége à la première scène du monde. Le théâtre de Cluny, jadis, était plus sévère.

Mercredi 25 *octobre*. — Une soirée triomphale pour mademoiselle Fargueil. Elle fait voir, dans le rôle de la comtesse de Lerins, une puissance tragique qui l'égale aux plus grandes comédiennes dont on ait gardé le souvenir. Quelle tendresse, quelle vigueur! et aussi quelle mesure dans la douleur et dans l'emportement! A côté d'elle, M. Lacressonnière, très-ému, se montre très-émouvant, et M. Chelles ne manque ni de *métier* ni de bonne grâce naturelle. Pour ce qui est de la pièce, — dont nous aimerions mieux ne pas parler, — il faut bien dire que la vieille expérience de M. d'Ennery et la jeune fougue de M. Louis Davyl n'ont produit, par leur hymen, qu'un assez piteux résultat. — Je serais porté à croire que la vieille expérience a quelque peu nui à la jeune fougue. — Ce drame, fondé sur un viol, trouve le moyen d'être à la fois extrêmement grossier et extrêmement fade. La hideur exceptionnelle du sujet se disperse dans la banalite de la forme. Çà et là, parmi l'ennui, des niaiseries ont fait sourire, Il y a une histoire de perroquets qui intéresserait vivement un publir de Robinsons et de Vendredis, et la lettre qui précipite le dénouement a égayé toute la salle. Ce moyen fait partie de ce qu'on appelle le métier dramatique! O vanité des choses humaines! être le Prince des Surprises, le Roi des Effets, l'Empereur des Ficelles, être M. d'Ennery, enfin, et, à force de science, faire rire! — Mais n'importe, Paris entier ira entendre mademoiselle Fargueil indignée répondre : « Non! non! non! » aux soupcons de son mari, tout Paris voudra la voir mimer la scène sinistre du viol!

Jeudi 26 *octobre*. — La suprême justice qui préside aux destinées humaines s'étant justement émue de la persistance avec laquelle les *Danicheff* se maintiennent sur la scène de l'Odéon, le feu s'est déclaré ce soir dans ce théâtre subventionné. Une fois le théâtre écroulé, les *Danicheff* peut-être auraient achevé leur carrière. Mais la volonté farouche de M. Duquesnel est plus forte que la Providence. Son souffle directorial a éteint les flammes, et la représentation des *Danicheff* n'a pas même été interrompue

Vendredi 27 *octobre*. — Au théâtre des Folies-Dramatiques, première représentation de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, opérette en trois actes de MM. Clairville et Delacour, pour le livret, de M. Lacome, pour la musique. Ah! une opérette, enfin! il était temps, car enfin le drame menace d'envahir tous les théâtres de Paris.

Samedi 28 *octobre*. — Cependant M. Duquesnel, troublé par les remords nocturnes qui s'assoient au chevet des directeurs ennemis de la poésie, a corrigé en soupirant les épreuves d'une affiche qui n'est pas celle des *Danicheff!* on répète généralement aujourd'hui le *Grand-Frère*, drame en trois actes, en vers, de M. Pierre Elzéar. La pièce, fort intéressante, est bien jouée, et le succès, sans doute, sera très-vif.

Jean Prouvaire

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Robert HALT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Par ANATOLE FRANCE

ÉTUDES HISTORIQUES

Par G. AUGUSTIN THIERRY

LES LIVRES DU JOUR, par P. GÉRIN

LES BEAUX-ARTS

Par LOUIS MÉNARD

LES THÉATRES

Par CATULLE MENDÈS

CURIOSITÉS ET MERVEILLES DE LA SCIENCE

Par le Dr Henri NAPIAS

LES MIRACLES DE PARIS

(chronique)

Par ERNEST D'HERVILLY

LES ABEILLES

(chronique)

Par HENRY LAUJOL

LA SEMAINE UNIVERSELLE, par Jean Prouvaire et Spiagudry

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions d'abonnement ET LA LISTE DES NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE.
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an.	24 fr.	30 fr.

Pour l'Étranger le port en sus.

Nouvelles primes entièrement gratuites :

Pour un abonnement de six mois, les abonnés nouveaux recevront :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques. — Intermède. — Hespérus. — Philoméla. — Sonnets. — Panteléïa. — Pagode. — Sérénades.

Ce magnifique volume de 400 pages, grand in-8°, orné d'une eau-forte, et imprimé en caractères anciens, sur très-beau papier, vaut dix francs en librairie.

N. B. — Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce livre.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux recevront :

CINQ DESSINS INÉDITS DE HENRY REGNAULT

I. Étude pour l'*Exécuteur*.
II. Etude pour l'*Insurgé* (portrait du *général Prim.*)
III. Un Tigre au bord de la mer.
IV. Lion et Lionne.
V. Tigre dévorant un Cheval.

Ces cinq magnifiques dessins signés par Henry REGNAULT, photographiés par M. Etienne CARJAT, n'ont figuré dans aucune exposition.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Sixième livraison

5 Novembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à la prochaine livraison la suite de

L'ASSOMMOIR

Par ÉMILE ZOLA

PUBLICATIONS PROCHAINES :

LES FEMMES D'ARTISTES

(Deuxième série entièrement inédite)

Par ALPHONSE DAUDET

CONTES POUR LES FEMMES

Par THÉODORE DE BANVILLE

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

ROMAN

Par LÉON CLADEL

Orné de dessins inédits d'Alexandre Falguière

LE NOVICE

Par FERDINAND FABRE

ALLIETTE

NOUVELLE

Par ROBERT HALT

UNE NOUVELLE INÉDITE

Par CHARLES MONSELET

MAROZIA

ROMAN

Par CATULLE MENDÈS

Voir la troisième page de la couverture

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

LA SIESTE DE JEANNE

Elle fait au milieu du jour son petit somme;
Car l'enfant a besoin du rêve plus que l'homme;
Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel!
L'enfant cherche à revoir Chérubin, Ariel,
Ses camarades, Puck, Titania, les fées,
Et ses mains quand il dort sont par Dieu réchauffées.
Oh! comme nous serions surpris si nous voyions
Au fond de ce sommeil sacré, plein de rayons!
Ces paradis ouverts dans l'ombre, et ces passages
D'étoiles qui font signe aux enfants d'être sages,
Ces apparitions, ces éblouissements!
Donc, à l'heure où les feux du soleil sont calmants,
Quand toute la nature écoute et se recueille,
Vers midi, quand les nids se taisent, quand la feuille
La plus tremblante oublie un instant de frémir,
Jeanne a cette habitude aimable de dormir;
Et la mère un moment respire et se repose,
Car on se lasse, même à servir une rose.
Ses beaux petits pieds nus dont le pas est peu sûr
Dorment; et son berceau, qu'entoure un vague azur
Ainsi qu'une auréole entoure une immortelle,
Semble un nuage fait avec de la dentelle;
On croit, en la voyant dans ce frais berceau-là,
Voir une lueur rose au fond d'un falbala,
On la contemple, on rit, on sent fuir la tristesse,
Et c'est un astre, ayant de plus la petitesse;

....

L'ombre, amoureuse d'elle, a l'air de l'adorer;
Le vent retient son souffle et n'ose respirer;
Soudain, dans l'humble et chaste alcôve maternelle,
Versant tout le matin qu'elle a dans sa prunelle,
Elle ouvre la paupière, étend un bras charmant,
Agite un pied, puis l'autre, et, si divinement
Que des fronts dans l'azur se penchent pour l'entendre,
Elle gazouille.... — Alors, de sa voix la plus tendre,
Couvant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
Cherchant le plus doux nom qu'elle puisse donner
A sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère :
— Te voilà réveillée, horreur! lui dit sa mère.

Victor Hugo

MOEURS PROVINCIALES

I

LE CERCLE.

Après dîner, ces braves gens avaient tenu à me montrer leur cercle. C'était l'éternel cercle de petite ville, quatre pièces en enfilade au premier d'un vieil hôtel qui avait vue sur le mail, de grandes glaces passées, du carrelage sans tapis, et çà et là sur les cheminées — où traînaient des journaux de Paris, datés de l'avant-veille — de massives lampes de bronze, les seules de la ville qu'on ne soufflât pas au coup de neuf heures. Quand j'arrivai, il y avait encore très-peu de monde. Quelques vieux ronflaient, le nez dans leur journal, ou jouaient au whist silencieusement; et sous la lumière verte des abat-jour, ces crânes chauves penchés l'un vers l'autre, les jetons entassés dans leur petite corbeille en chenille, avaient le même ton mat, poli du vieil ivoire. Dehors, sur le mail, on entendait sonner la retraite, et le pas des promeneurs qui rentraient, dispersés par les rues en pente, les marches de niveau, les rampes de cette ville montagnarde à plusieurs étages.

Après quelques derniers coups de marteau jetés aux portes dans le grand silence, la jeunesse — délivrée des repas et des promenades de famille — monta bruyamment l'escalier du cercle. Je vis entrer une vingtaine de solides montagnards gantés de frais, avec des gilets échancrés, des cols ouverts, et des essais de frisures à la russe qui les faisaient ressembler

tous à de grosses poupées fortement coloriées ; ce que vous pouvez imaginer de plus comique. Il me semblait que j'assistais à une pièce très-parisienne de Meilhac ou de Dumas fils jouée par des amateurs de Forcalquier et même plus loin. Toutes les lassitudes, les airs ennuyés, dégoûtés, ce parler veûle qui est le suprême chic du cocodès parisien, je les retrouvais à deux cents lieues de Paris, exagérés encore par la maladresse des acteurs. Il fallait voir ces gros garçons s'aborder d'une mine languissante : « Comment va, mon bon? » s'allonger sur les divans dans des poses accablées, s'étirer les bras devant les glaces et dire avec l'accent du crû : « C'est infect... c'est crevant..... » Chose touchante! ils appelaient leur cercle le *clob*, qu'en bons méridionaux ils prononçaient *clab*. On n'entendait que cela..... Le garçon du *clab*..... le règlement du *clab*.....

Je me demandais comment toutes ces démences parisiennes avaient pu venir là, s'implanter dans l'air vif et sain de la montagne, quand je vis paraître la jolie tête pâlotte et toute frisée du petit duc de M***, membre du Jockey-Club, du Rowing-Club, de l'écurie Delamarre et de plusieurs autres sociétés savantes. Ce jeune gentilhomme que ses extravagances ont rendu célèbre sur le boulevard, venait de croquer en quelques mois l'avant-dernier million de la succession paternelle, et son conseil épouvanté l'avait envoyé se mettre au vert dans ce coin perdu des Cévennes. Je compris alors les airs allanguis de cette jeunesse, ses gilets en cœur, sa prononciation prétentieuse, j'avais maintenant son modèle sous les yeux.

A peine entré, le membre du Jockey-Club fut entouré, fêté. On répétait ses mots, on imitait ses gestes, ses attitudes, si bien que cette pâle image de gandin, tirée, maladive, mais distinguée en dépit de tout, semblait reflétée tout autour dans de grossières glaces de campagne qui exagéraient ses traits.

Ce soir là, sans doute pour me faire honneur, M. le duc parla beaucoup théâtre, littérature, avec autant de dédain que d'ignorance, tutoyant des noms fameux, tapant sur le ventre aux chefs-d'œuvre, appelant Emile Augier « ce M'sieu!... » et Dumas fils « le petit Dumas. » C'était à propos de tout des idées très-vagues flottant dans des phrases inachevées où les *machine*, *chose*, *machin* remplaçaient les mots qu'il ne trouvait pas et tenaient lieu de ces petits points dont abusent les auteurs dramatiques qui ne savent pas écrire. En somme ce gentleman ne s'était jamais donné la peine de penser; seulement il avait frôlé beaucoup de mondes et de chacun emporté des impressions, des jugements gardés à fleur de tête et qui faisaient partie de lui-même comme les boucles de frisure ombrageant son front délicat. Ce qu'il connaissait à fond par exemple, c'était la science héraldique, les livrées, les filles, les chevaux de courses, et là-dessus les jeunes provinciaux dont il faisait l'éducation étaient devenus presque aussi savants que lui.

La soirée se traîna ainsi dans les bavardages de ce palefrenier mélancolique. Vers dix heures, les vieux étant partis et les tables de whist débarrassées, la jeunesse à son tour s'attabla pour tailler un petit bac. C'était de règle depuis l'arrivée du duc. J'avais pris place, dans l'ombre, sur un coin de divan, et de là je voyais très-bien tous les joueurs sous la lueur baissée et restreinte des lampes. Le membre du Jockey trônait au milieu de la table, superbe, indifférent, tenant ses cartes avec une grâce parfaite et s'inquiétant peu de perdre ou de gagner. Ce décavé de la haute vie était encore le plus riche de la bande, et puis il en avait vu bien d'autres! Mais eux, les pauvres petits, quel courage il leur fallait pour demeurer impassibles. A mesure que la partie s'échauffait, je suivais curieusement l'expression des visages, les mouvements nerveux des coins de bouches, les pâleurs, les frissons, les montées subites de larmes, et les gros doigts

carrés crispés rageusement sur les cartes. Pour dissimuler leur émotion, ceux qui perdaient jetaient au travers de leur déveine des « Je m'emballe... je m'embête... » mais dans ce terrible accent du Midi, toujours significatif et inexorable, ces exclamations parisiennes n'avaient plus le même air d'aristocratique indifférence que sur les lèvres du petit duc.

Parmi les joueurs, un surtout m'intéressait; un grand gars très-jeune, poussé trop vite, une bonne grosse tête d'enfant à barbe, naïve, inculte, primitive malgré les frisures Demidoff, et où toutes les impressions se lisaient à livre ouvert. Celui-là perdait tout le temps. Deux ou trois fois je l'avais vu se lever de la table et sortir vivement; puis, au bout de quelques minutes, il revenait prendre sa place, tout haletant, très-pâle, et je pensais : « Toi, tu viens de raconter quelque histoire à ta mère, à tes sœurs pour avoir de l'argent. » Le fait est que chaque fois mon grand diable rentrait les poches pleines et se remettait au jeu avec fureur. Mais la chance s'acharnait contre lui. Il perdait, il perdait toujours. Je le sentais crispé, frémissant, n'ayant plus même la force de montrer bon visage à sa déveine. A chaque carte qui tombait, ses ongles s'enfonçaient dans la laine du tapis, à faire pitié.

Peu à peu cependant, hypnotisé par cette atmosphère provinciale d'ennui et de désœuvrement, très-las aussi de mon voyage, je n'aperçus plus la table de jeu que comme une vision lumineuse, très-vague, très-effacée et je finis par m'endormir à ce murmure de voix et de cartes remuées. Je fus réveillé soudainement par un bruit de paroles irritées sonnant haut dans les salles vides. Tout le monde était parti. Il ne restait plus dans le cercle que le membre du Jockey-Club et mon gros garçon de tout à l'heure, tous les deux attablés et jouant. La partie était sérieuse, un écarté à dix louis; et rien qu'à voir le désespoir qui gonflait cette bonne grosse face de boule-dogue, je compris que le montagnard perdait encore. « Ma revanche! » criait-il de temps en temps avec colère. L'autre, toujours calme, lui faisait tête; et, à chaque nouveau coup, il me semblait qu'un méchant sourire dédaigneux, presque imperceptible, plissait sa lèvre aristocratique. J'entendis annoncer « la belle!... » puis un violent coup de poing sur la table; c'était fini, le malheureux avait tout perdu.

Il resta un moment atterré, regardant ses cartes sans rien dire, avec sa redingote en cœur toute remontée, sa chemise froissée, mouillée comme s'il venait de se battre. Puis, tout à coup, voyant le duc ramasser les pièces d'or dispersées sur le tapis, il se leva avec un cri terrible : « Mon argent, nom de Dieu! je veux mon argent, » et aussitôt, comme un enfant qu'il était encore, il se mit à sangloter, à supplier. « Rendez-le moi, rendez-le moi. » Ah! je vous jure qu'il ne zézayait plus, sa voix naturelle lui était revenue, navrante, comme celle des êtres très-forts chez qui les larmes arrivent difficilement et sont une vraie souffrance.

Froid toujours, toujours ironique, son partner le regardait sans sourciller, en brassant les cartes. Alors, lui se mit à genoux, le misérable, à genoux sur le carreau souillé, dans les crachats et les bouts de cigare, et tout bas, d'une voix qui grelottait : « Cet argent n'est pas à moi... Je l'ai pris chez nous, dans le comptoir... Mon père me l'avait laissé pour payer un billet demain... » Sa honte l'étranglait. Il ne put pas en dire davantage.

Au premier mot d'argent volé, le duc avait reculé sa chaise et s'était levé vivement. Un peu d'animation montait à ses joues blêmes. Sa tête avait pris une expression de fierté qui lui allait bien. D'un geste brusque il vida ses poches sur la table, et décrochant lui aussi, pour une minute, son masque hideux de gandin, il dit d'un air tout rond, un peu ému :

« Reprends donc ça, bougre de bête... Est-ce que tu crois que je jouais sérieusement ? »

Je l'aurais embrassé, ce cocodès !

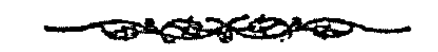
Alphonse Daudet

HOMÈRE

Tranquille, Homère vit pour jamais, comme un dieu,
Dans un temple idéal ouvert sur l'azur bleu :
Nous le voyons, géant environné de gloire,
Dans la lumière, assis sur un trône d'ivoire.
Ses Filles à ses pieds, d'un geste souverain,
Tiennent encor la rame et le glaive d'airain.
Et là, Virgile avec sa longue chevelure,
Lucrèce, à l'œil épris de la grande Nature,
Le conteur de la guerre effrayante, Lucain
Portant dans sa poitrine un cœur républicain,
Dante, sombre et vêtu de sa robe écarlate,
Tasse, Arioste enfant qui nous berce et nous flatte,
Camoëns, tout mouillé par le flot de la mer,
Milton, qui se souvient du ciel et de l'enfer,
O Muse! tous ces rois, tous ces conteurs épiques,
Nés pour chanter les chocs des glaives et des piques,
Tous ces grands inspirés qui, même privés d'yeux,
Plongent dans l'insondable éther, et voient les Dieux
Et leurs palais qui dans la lumière se dorent,
Restent silencieux près d'Homère et l'adorent;
Car ils sont tous les fils glorieux de son sang.
Il sont sortis aussi de son robuste flanc,
Tous ceux qui, vendangeurs aux doigts tachés de lie,
Ont suivi Melpomène ou la brune Thalie
Dont on craint le regard charmant et meurtrier :
Eschyle au vaste front couvert du noir laurier,
Dont le Mède a connu la bravoure intrépide,
Sophocle, et le charmeur des femmes, Euripide,

Et cet Aristophane irritable, au grand cœur,
Qui sait mêler comme eux la lyre aux voix du chœur,
Ménandre, Plaute esclave, et le sage Térence,
Le vieux Corneille, honneur éternel de la France,
Et Racine qui prend les âmes, et Regnard,
Et La Fontaine encor, si sublime en son art,
Qui, dans son Iliade ingénue et subtile,
Fait du renard Thersite et du lion Achille.
Tous adorent Homère et vers lui sont venus
Par le chemin sacré qu'ont touché ses pieds nus,
Et la Muse, en son vol, caresse d'un coup d'aile
Tous les fronts éblouis de ce peuple fidèle.

Théodore de Banville.



BÊTES & GENS

Si, dans nos murs (excusez-moi, vous à qui j'emprunte avec impudence ce tour ingénieux, ô digne monsieur Joseph Prud'homme!), à Paris, les prodigalités d'un beau-fils qui mange en herbe les millions paternels, sont à peine remarquées, au loin, là-bas, sous le ciel du Midi, tout près de l'Espagne, aux antipodes de la Chine et presque en France, au cœur de mon pays natal, le Quercy, donner *coram populo* dix sous au mendiant qui passe en récitant des *Pater* et des *Ave Maria*, c'est susciter autour de soi la stupeur qu'y produirait la subite apparition de l'Ante-Christ, et, je n'exagère point, y répandre non moins d'épouvante qu'une inondation, l'hiver, à l'heure où le blé germe, ou qu'un incendie, l'été, quand les gaves et les sources, taris, ne fournissent pas un seul seau d'eau. Point d'effet sans cause; aussi de tels mouvements, si désordonnés et vraiment excessifs, en ont une très-simple, et la voici : Ces plaines admirables, ces monts sublimes (à défaut d'autres, ou peut-être par paresse, j'emploie ici ces banales épithètes dont abuse l'incolore et rêche Stendhal lorsqu'il s'efforce en vain de peindre la magique terre italienne, auguste mère des Sanzio et des Buonarotti), ces prodigieuses campagnes où la nature est d'autant plus belle que l'homme y est hideux, abondent en Harpagons, en papas Grandets, voire en pires espèces de Gobsecks ruraux si bien devinées par notre incomparable Honoré de Balzac, qui fut appelé non sans quelque plausible motif « un visionnaire de génie, » et pour tous ces thésauriseurs et tous ces grippe-sous, l'or du Bertram de l'académicien Scribe n'est certes pas une chimère.... Amasser, épargner, s'arrondir, au détriment même de leur santé, voilà l'unique préoccupation qui les hante, quelles que soient la conjoncture ou la saison. Hors de là, pour ces bonnes âmes, point de salut! Et c'est pourquoi tout ce qui les entoure souffre de leur invincible lésine, au foyer comme à l'étable, au chenil ainsi qu'en la basse-cour et du fond d'icelle au

faîte du colombier. On a beau parcourir de l'est à l'ouest, du nord au sud, cette antique et ferrugineuse province gallo-romaine, où l'avarice règne et triomphe des transes qu'inspire à la progéniture sang-mêlé des aborigènes un Dieu terrible, un Dieu cruel, le Dieu sans oreilles et sans entrailles des traditions hiératiques, juives et chrétiennes, adoré là depuis tant de mille ans, on n'y verra qu'une longue théorie de bipèdes et de quadrupèdes, involontaires ou volontaires martyrs en proie aux affres de la faim, et quelle faim! une faim sans merci, car encore une fois, en pleins champs et sous le chaume, bêtes et gens, maîtres et valets, tous pâtissent à l'envi : l'aïeul, l'aïeule, le mari, la femme, les enfants, la servante, le bœuf et l'âne. Allez vers cet Eden et que je sois sitôt pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive ou roué vif au mitan d'une place publique à l'instar des larrons et des imposteurs au temps jadis, si j'en impose! Honnêtes bêtes de trait, très-douces bêtes de bât, ah! que faites-vous donc, citoyens membres de la Société protectrice? on les surmène de l'aube au crépuscule, et, quand la journée est finie, à peine leur est-il octroyé de quoi ne pas mourir d'inanition! « Eh! ma foi, l'avoine est trop chère, et l'orge aussi! Quant au fourrage, il vaut mieux le vendre! Une ration de paille ou quelques chardons, ça suffit! » A ce jeu, l'animal crève souvent; alors c'est un deuil pour la maison. « Oh! quel malheur! la brave brute! où trouver qui la vaille? Elle était si dure à la besogne et prenait si peu! Morte? quelle calamité! quel désastre! » Et l'on s'attendrit en chœur, on exalte les qualités de la vache ou du cheval expirés, on les pleure... Halte-là! ne vous y trompez point, honorables zoophiles platoniques, qui ratiocinez sans agir, à l'exemple des bons philanthropes en train de siéger en Seine-et-Oise, au Corps législatif de Versailles, ayez l'obligeance de ne pas croire à cette apparente générosité: ce n'est point le sobre et rude serviteur éteint que l'on déplore ainsi, mais la somme d'argent qu'il représentait et qu'on a perdue en le perdant. On le remplacera, lui, tant bien que mal, il faudra le remplacer tôt ou tard; mais les écus qu'il avait coûtés!... hélas! partis, et pour toujours. Si donc tel est l'état des choses, innocents élégiaques, secouez-vous! A quoi bon se leurrer davantage et s'évertuer à démentir l'évidence manifeste? Eglogues, idylles, suaves bucoliques, tendres pastorales de Virgile et de madame George Florian Deshoulières, cet âge d'or n'est plus, et l'heure a sonné des mâles géorgiques. Adieu les moutons enrubannés et les boucs aux cornes ombellées d'un gracieux feuillage! Adieu les génisses au mufle rose, si grasses et si proprettes! Adieu bergers de soie ou de satin et bergères de velours aux fragiles houlettes, adieu! Voici venir la maigre bande des bœufs laboureurs que de noirs terriens en guenilles accouplent sous le joug avant l'aurore, et je vois poindre à l'horizon, non pas certes le roussin dodu de Silène, ni les blanches taurelles de Cérès, ni la florissante et quasi divine Amalthée, ni les exquises brebis consacrées au rayonnant Phœbus-Apollon, mais un méli-mélo de bourriques chauves et cagneuses qui ploient sous le faix, d'ouailles et de chèvres faméliques en passe de défaillir sur le seuil du bercail, et de vaches encrottées dont le pis sollicité trop souvent se boursouffle et se fendille sous la main rapace de la gouge qui les trait jusqu'au sang. *O mores! ô tempora!*... Le réalisme nous submerge et la parole est aux balourds. Or, si les pauvres et nobles bêtes de travail ou d'élevage ont à subir tant de maux en cette contrée barbare, elles n'y sont cependant pas encore les plus misérables. Soir et matin, elles mastiquent, elles, peu ou prou, tandis que les autres animaux domestiques, par exemple, les chiens de garde, néant! Examinez-les, regardez-les : Honteux comme l'indigence et furtifs comme le crime, ils vont par ci par là, sombres, incertains, hargneux, étiques, ces maudits, ces parias! Seraient-ils ivres? seraient-ils saouls? On le dirait, tant ils

trébuchent, tant ils chancellent en fouillant sans relâche la montagne et la combe. Ivres, saouls, eux, pécaïre! Leur ventre tiré crie famine et les os leur forent la peau. Gratifiez-les d'un morceau de fougasse dur comme roc ou de quelques cuillerées de soupe, et vous verrez, fût-elle aigre! « Ah bah! dit le paysan, inutile de leur servir des pitances; ils savent bien trouver tout seuls ce qu'il leur est nécessaire... hé! s'ils ne sont pas contents comme cela, qu'ils aillent au diable! » Et voilà tout le salaire de ces vaillants ouvriers, qui mettraient en pièces le passant assez hardi pour enlever une paille de la gerbière ou cueillir un ver luisant sur le seuil de la *borde*. Il faut les voir, ces gardiens fidèles, il faut les voir de près. Leurs dents aiguës, leurs robes à rebrousse-poil, leurs yeux humides de larmes ou bien injectés de pourpre, et toujours pleins d'inquiétudes, de douleurs ou de menaces, leurs aboiements enroués, tout cela constitue un épouvantail qui effraie et déconcerte le malfaiteur. On devrait au moins leur payer leurs services; mais non! le bordier, qui bénéficie de l'effroi qu'ils inspirent au maraudeur, les accueille à coups de pied, si, par hasard, ils viennent errer autour de la table où fume l'éternelle soupe aux choux et lécher les rares miettes tombées des bouches par terre. « A la porte, les gourmands! dehors, les avale-farine! » Et s'ils regimbent tant soit peu, le bâton à tour de bras, ou le fouet jusqu'à complète usure du manche et de la corde.

Oh! tenez, il m'en souvient :

Au moulin de La Lande, que j'habitais autrefois tantôt l'été, tantôt l'hiver, où sont les villégiatures d'antan? et que je n'habiterai sans doute jamais plus (*nevermore*; avez-vous lu le *Corbeau* d'Edgar Poe?), par cette raison bien simple que la littérature m'ayant tellement enrichi, j'ai dû le vendre au dernier et plus offrant enchérisseur... ô robins, financiers, propriétaires, vous tous, estimables sires de la bourgeoisie, en vérité, je vous le dis sans ambages, si vos rejetons fréquentent chez les Muses ou chez toutes autres gueuses *ejusdem farinæ*, soyez assez sages pour laisser périr de la fringale, le plus tôt possible, ces fous au coin d'une borne ou sur le pavé; car s'ils vivaient trop, entendez-vous! un beau jour, à seule fin d'établir que vous êtes à la fois d'atroces égoïstes et de parfaits imbéciles, et qu'eux, bien que vous les ayez engendrés et, qui sait! peut-être conçus, ne chassent point de race, ils pourraient s'ingérer d'écrire des chefs-d'œuvre qui très-probablement leur rapporteraient, après leur avoir valu des cheveux blancs et quelques cent mille francs de dettes, une cinquantaine de sous tout au plus; hein? oui, certes; à preuve Henry Mürger, vous savez bien, l'auteur de cette *Vie de Bohême* où l'on pleure en riant, et *vice versâ*, mort insolvable à l'hospice Dubois, quoique ses rhapsodies eussent accru de j'ignore combien de *livres* les rentes de la maison Michel; témoin aussi l'impeccable rhéteur des *Fleurs du Mal*, des *Paradis artificiels*, des *Curiosités esthétiques, et cætera*, Charles Baudelaire, qui gagna près de 1,300 francs en sa vie; et témoin encore un certain Philoxène qui décéda le ventre plat comme une plaque de tôle, pour s'être trop voué au grand Will, autrement dit le nommé Shakespeare, originaire de Strafford-sur-Avon, en Angleterre, un palefrenier, un farceur comme Molière, un va-nu-pieds comme Corneille, un batteur d'estrade comme ce vieux chantre ambulant à barbe blanche qui se permit de nous flanquer son Iliade à la figure, un poëte, je vous demande! un individu sans sou ni maille et sans aveu qu'on neût pas même élu député comme Belmontet et comme Beauchâteau, bref, un vagabond, un rien du tout, un homme de lettres, enfin, de qui les élucubrations, ô mon Dieu Seigneur! oui, des balivernes telles que *Timon d'Athènes, Shylock, Coriolan, Macbeth, Falstaff, Cléopatre, Roméo et Juliette, Hamlet, Othello, le Roi Lear, Cymbeline* et tout le reste, ont été, pour notre joie à tous, nous autres du bâtiment, idéologues et songe-creux que nous sommes

selon Napoléon Bonaparte et tous les particuliers de bon sens, si merveilleusement traduites par un jeune bénédictin laïc qui devait, hélas! hériter le plus beau nom qui soit aujourd'hui dans les deux hémisphères, y compris l'Allemagne : Hugo, Victor Hugo!... mais assez couru la prétentaine; il est plus que temps de revenir à nos moutons, si j'ose m'exprimer ainsi (tiens, te revoilà, toi, Joseph, avec tes phrases spirituelles et tes favoris à la Louis-Philippe?) à propos des pasteurs à quatre pattes qui les gardent; eh bien donc, au moulin de La Lande, que, c'est ma dernière parenthèse, parole d'honneur! je récupererai sur-le-champ si jamais m'échoit le gros lot, il y avait une griffonne blanche, haute sur pattes, tachée de noir, et à la ferme de La Lande, sise à une portée de fusil du moulin, un chien roux, moitié lévrier, moitié dogue, avec des jambes torses de basset et une queue touffue d'épagneul. Ils me connaissaient bien, je vous assure, l'un et l'autre. Un jour, (il pleuvait tellement du feu ce jour-là que... ah! pardon, je *la* ferme) à leur extrême satisfaction et stupéfaction, nous nous instituâmes leur panetier. Depuis lors, ils me montrèrent quelque amitié. Que je quittasse les champs, ils étaient fous de douleur, et fous de joie quand j'y retournais. Et toujours, ici, là, partout, que je parte ou que j'arrive, ils me parlaient une langue qu'ils savaient me faire entendre, et de leurs yeux aussi phosphorescents que ceux des carnassiers la nuit, sous bois, jaillissaient plus d'éclairs de reconnaissance qu'aucun regard *humain* n'est capable d'en produire. Bref, ils m'aimaient autant que je les aimais, et ce n'est pas peu dire, en vérité! La première fois que j'eus l'honneur et le plaisir de leur partager du pain, ils se tinrent assis sur le dos, loin de moi, à vingt ou trente pas de distance. Rien ne trahit d'abord l'émotion que dut leur causer cette distribution inattendue, rien, si ce n'est un léger froncement de nez et le renflement de leurs babines. Ils me montraient leurs crocs, ils avaient l'air de rire, mais n'avaient garde de bouger. En vain, du plat de ma main, je frappai mes cuisses à petits coups répétés, pour les attirer, ces poltrons; en vain, faisant subir à ma voix les plus tendres inflexions, je les encourageais par les mots les plus doux et les plus engageants, tout fut inutile. « Encore un peu de patience, pensais-je, ils y viendront. » Ouiche! J'eus beau dire et beau faire. Ils préféraient souffrir toutes les tortures de Tantale que de m'aborder. Ah! j'en avais réellement pitié. Muets, attentifs, ils croquaient des yeux les morceaux de pain épars à mes pieds; tout leur corps criait la faim.... malgré tout, ils ne branlèrent point. Espérant qu'ils seraient plus osés, si je disparaissais, je me glissai dans un champ de froment, et m'y dissimulant de mon mieux, j'attendis. Attente vaine. Ils me sentaient là; plus que jamais, ils restèrent immobiles. En désespoir de cause, je rentrai le plus douillettement du monde à l'usine et courus au grenier du haut duquel je savais que je pourrais très-bien les voir, sans en être aperçu moi-même. Ils étudièrent longtemps, très-longtemps, les oscillations des blés que j'avais sillonnés, puis la femelle, allant à la découverte, s'enfonça sous les épis. Quand satisfaite sans doute de son exploration, elle reparut sur la route, je la vis humer l'air et j'entendis le gémissement qu'elle poussa. Le mâle, son compagnon, vint aussitôt la rejoindre. Elle le flaira comme elle en fut flairée. On eût dit qu'ils se parlaient bas à l'oreille. Enfin, côte à côte, rampants, frémissants, le museau rez de terre et la queue repliée sous le ventre, ils gagnèrent ensemble le tertre où gisaient les croûtes que je leur avais jetées. S'attendaient-ils à recevoir une volée de coups de trique et criaient-ils uniquement de frayeur?... A peine eurent-ils saisi le butin si convoité qu'ils se prirent à geindre, et fuyant à toutes jambes, ils s'élancèrent qui d'un côté, qui de l'autre : le métis fauve à jambes torses au milieu d'un épais taillis, la pur-sang dans le lit à sec du Lemboux, mignonne rivière sur

laquelle est assis le petit moulin à blé que je regrette et regretterai jusqu'au tombeau. Le bruit que fit la chienne en traversant les ajoncs et les menthes de la rive, effaroucha trois matous se chauffant au soleil, qui se précipitèrent rapides comme l'éclair et vagissant de terreur sous une grosse meule de chaume avoisinante. Ayant franchi le ru, la griffonne s'accroupit sur l'herbe, au pied d'un rouvre raboteux et mangea, grognante, avec voracité. Mais elle était épiée par trois paires d'yeux; elle n'avait qu'à bien se tenir. Revenus déjà de leur épouvante, alléchés par la vue du pain que ma pensionnaire dévorait, les trois chats revinrent tout à coup sur elle anguleusement, se rasant comme des tigres et soufflant, tout hérissés. Subitement ils bondirent. Acharné fut le combat. Les quatre animaux m'apparurent hurlant, miaulant, piétinant les uns sur les autres, roulant confondus parmi les frugons, formant un groupe confus, dont la chienne se sépara déchirée, aveugle, plaintive, la queue basse, la gueule ensanglantée et vide, ayant perdu sa proie dans la bataille.

— Ah ça! demandai-je à la meunière, très-belle fille, ma foi! qui vannait des grains, seigle et mil, en chantant, au fond du grenier, on ne donne donc jamais rien à manger à ces bêtes-là?

— Quelles bêtes, monsieur?

— Eh! ces chiens! ces chats!

— Oh! les chiens ne sont pas malheureux; ils mangent les œufs couvés et nos fientes.

— Et les chats?

— Les chats ratent et pêchent; ils ont bien assez de quoi se nourrir comme cela, ces goulus.

— Ils pêchent, m'écriai-je abasourdi; que dites-vous? les chats pêchent le poisson.

— Oui, monsieur, les goujons, les grenouilles et les rats d'eau; puis ils chassent outre rats, belettes et taupes, hérissons et fouines, soubuses et ducs, les passereaux, les tarins, les rouges-gorges, les culs-blancs, les hirondelles, les lézards, les limaçons, les mouches, les araignées, les salamandres, les crapauds, les hiboux, les chauve-souris, sans compter les lapins de garenne et les lièvres, qui ne manquent pas dans ce pays-ci, tout le monde le sait!

En vérité, je n'en pouvais croire mes oreilles, mais quelques jours après je dus en croire mes yeux. Je m'étais toujours figuré le chat, soit comme un animal mystérieux, fatidique, poétique même, soit comme une bête lascive, ronronnante, hypocrite et coquette; mais ces félins, longs comme des fourmilliers, décharnés comme des squelettes, hydrophiles, surveillant le goujon à l'affût derrière une motte de terre ou des touffes d'herbe, plongeant dans l'eau, y furetant, en rapportant les poissons frétillants, et les déchirant avec férocité; ces chats, étendus les quatre jambes en l'air, immobiles, rigides comme des charognes, bondissant tout-à-coup sur l'hirondelle, l'arrêtant au vol, comme fait l'épervier, et l'avalant toute vive encore; ces chats chasseurs, pêcheurs, voleurs, assassins; ces chats braconniers et bandits n'avaient jamais, je l'avoue, joué dans mon imagination, et même je n'aurais jamais supposé qu'ils existassent. Erreur grande! Ils existent, je les ai vus, je les ai touchés, j'ai promené mes mains sur la carcasse de l'un d'eux, j'ai compté ses côtes, senti battre son cœur, j'ai caressé sa peau gris-fauve et lustrée, et changeante comme du velours sur lequel il a plu, je me suis miré dans ses prunelles profondes et j'y ai lu, ce que j'ai lu souvent aussi dans les yeux des bœufs et des ânes de

labour, dételés de la charrue, après dix heures de travail sous un ciel en flammes et tombant épuisés sur leur infecte litière devant la crèche vide : un réquisitoire en forme contre l'ingratitude de leurs supérieurs dans l'échelle des êtres, une plainte éloquente contre la méchanceté de leurs frères, — les hommes !

CROISÉE OUVERTE

Quelle est jeune ! — Ses doigts se posent sur les touches,
Et les senteurs d'Avril sont devenus des chants —
Mots vides, autour d'elle expirez sur les bouches !
— Un vol de blancs ramiers plane au loin sur les champs !

Qu'elle est fraîche ! — Ses doigts voltigent sur l'ivoire,
Et tout désir se fond en préludes sacrés.
Ne montez plus, soupirs dont nous taisons l'histoire !
— Un vol d'oiseaux de paix glisse en rasant les prés !

Qu'elle est douce ! — Ses doigts sont des ailes magiques,
Et tout se fait sonore au fond des cœurs surpris.
Jours lointains, revivez en célestes musiques !
— Un vol d'oiseaux divins emporte nos esprits !

Qu'elle est blonde ! — Ses doigts volent à tire-d'aile,
Et la foi nous revient dans un hymne perdu.
Sourire intérieur, éclairez-nous près d'elle !
— Un vol resplendissant du ciel est descendu !

Qu'elle est belle ! — Un vol blanc sur le clavier palpite,
Et les accords d'odeurs mêlent leurs tourbillons.
Accourez, mots d'amour, mots oubliés si vite !
— Des doigts d'anges au loin font chanter les sillons !

La Sieste de Jeanne.

Elle fait au milieu du jour son petit somme ;
Car l'enfant a besoin du rêve plus que l'homme ;
Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel !
L'enfant cherche à revoir Chérubin. Ariel.
Ses camarades, Puck, Titania, les fées,
Et ses mains quand il dort sont par Dieu réchauffées
Oh ! comme nous serions surpris si nous voyions,
Au fond de ce sommeil sacré, plein de rayons
Ces paradis ouverts dans l'ombre, et ces passages
D'étoiles qui font signe aux enfants d'être sages
Ces apparitions, ces éblouissements !
Donc, à l'heure où les feux du soleil sont calmants
Quand toute la nature écoute et se recueille,
Vers midi, quand les nids se taisent, quand la feuille
La plus tremblante oublie un instant de frémir,
Jeanne a cette habitude aimable de dormir ;
Et la mère un moment respire et se repose,
Car on se lasse, même à servir une rose.
Ses beaux petits pieds nus dont le pas est peu sûr
Dorment ; et son berceau, qu'entoure un vague azur
Ainsi qu'une auréole entoure une immortelle,
Semble un nuage fait avec de la dentelle ;
On croit, en la voyant dans ce frais berceau là,
Voir une lueur rose au fond d'un falbala,
On la contemple, on rit, on sent fuir la tristesse,
Et c'est un astre, ayant de plus la petitesse ;
L'ombre, amoureuse d'elle, a l'air de l'adorer ;

Le vent retient son souffle et n'ose respirer ;
Soudain, dans l'humble et chaste alcôve maternelle,
Versant tout le matin qu'elle a dans ~~la~~ sa prunelle,
Elle ouvre la paupière, étend un bras charmant,
Agite un pied, puis l'autre, et, si divinement
Que des fleurs dans l'azur se penchent pour l'entendre,
Elle gazouille... — Alors, de sa voix la plus tendre,
Couvrant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
Cherchant le plus doux nom que l'on puisse donner
A sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère :
— Te voilà réveillée, horreur ! lui dit sa mère.

Ce fac-simile reproduit aussi exactement que possible le manuscrit de Victor Hugo. Nous devons cependan faire observer que le format de notre publication nous a obligés à réduire au cinquième, — marges, blancs, écriture, — les pages magistrales de l'illustre poëte.

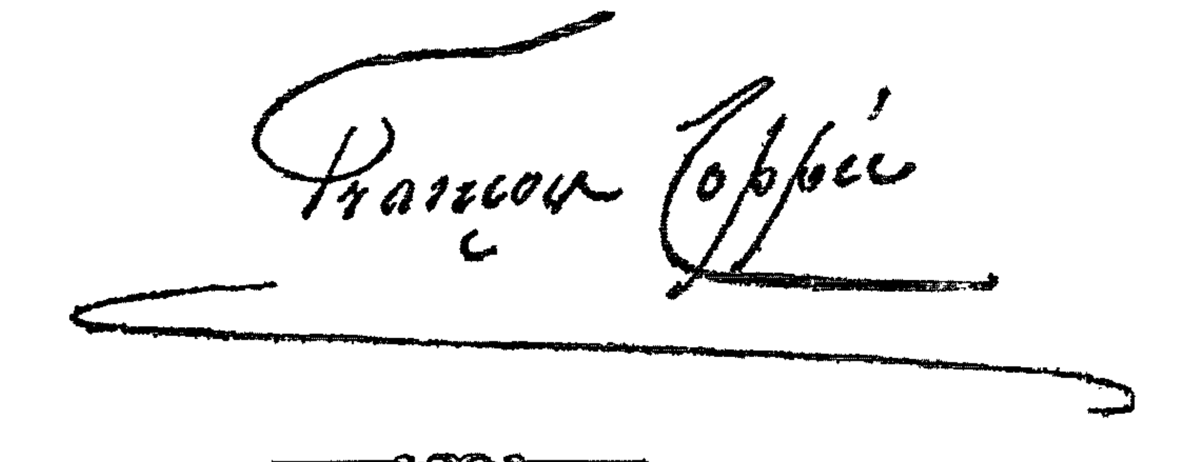
FIN D'ANNÉE

Le hibou, parmi les décombres,
Hurle et décembre va finir;
Mais le douloureux souvenir
Sur ton cœur jette encor ses ombres.

Le vol de ces jours que tu nombres
L'aurais-tu voulu retenir?
Combien seront dans l'avenir
Brillants et purs? et combien sombres?

Laisse donc les ans s'épuiser.
Que de larmes pour un baiser!
Que d'épines pour une rose!

Le temps qui s'écoule fait bien,
Et mourir ne doit être rien
Puisque vivre est si peu de chose.



IL FAUT DES ÉPOUX ASSORTIS

Peu de jours après avoir lié pour jamais son sort à celui de mademoiselle Claire Bréon, dans la grand'salle d'une mairie parisienne où il y avait un buste de souverain, en plâtre, que personne ne regardait et qui en semblait fort ennuyé, monsieur Barmelou fit cette remarque ;

— Ma femme n'a pas les mêmes goûts que moi!

En effet, madame Barmelou aimait, pendant chacun de ses repas, à troubler incessamment la placidité du vin versé dans son verre au moyen du brusque jet d'un liquide chargé d'acide carbonique, arbitrairement qualifié Eau de Seltz.

Or, monsieur Barmelou, lui, se contentait de mêler au jus de la treille une courte citation de l'eau du fleuve sur les bords duquel repose Napoléon, au milieu de ce peuple français qu'il a tant fait tuer.

Mais on ne discute pas des goûts et des couleurs.

Monsieur Barmelou en convenait facilement. Aussi laissa-t-il madame Barmelou libre de se détruire quotidiennement l'estomac à coups réitérés de siphon. Quant à lui, sans mot dire, se bornant à refuser d'un geste affectueux et poli la décharge d'eau de Seltz que lui offrait, polie et affectueuse, la compagne charmante de sa vie, il continua à n'user que de l'eau de la célèbre rivière, si habilement amenée chez les particuliers par les soins du service municipal.

Cependant, le jour où monsieur Barmelou remarqua la tendance de sa femme à s'inonder de l'exécrable dissolution de craie et de marbre con-

densée dans les siphons, monsieur Barmelou fit une autre observation encore.

Il s'aperçut que celle qu'il aimait, et à laquelle il avait juré d'être fidèle comme la tortue à sa carapace, manœuvrait les siphons avec un déplorable sans-façon, ne se donnant pas la peine de songer à la force expansive de l'infernal liquide contenu dans cette espèce de prison cellulaire en cristal, et pressant sur la détente d'étain avec un mépris extraordinaire des conséquences fâcheuses que ce manque d'habileté et de calcul devait infailliblement amener.

Oui, madame Barmelou faisait mouvoir le levier du siphon, gaiement, en bavardant, en ayant l'esprit à toute autre chose, et soudain un jet violent, désordonné, s'échappait de l'infâme appareil et venait comme perforer le vin tranquille et souriant qui, sous le coup de cette agression subite et imméritée, semblait devenir furieux, écumait, et presque toujours s'élançait hors de son récipient, détruisant la blancheur des nappes, se mêlant au sel, amortissant le feu du poivre, et donnant enfin au pain ce ragoût bizarre si apprécié par les perroquets.

Chaque fois que madame Barmelou entamait un siphon, les faits ci-dessus relatés (avec des variantes nombreuses, bien entendu, mais toujours très-désagréables à constater par un homme d'ordre et de sens droit) se reproduisaient, soit à l'heure du déjeuner, soit à l'heure du dîner.

D'abord, monsieur Barmelou, affectueux et poli, fit quelques plaisanteries innocentes sur la maladresse bi-journalière de sa bien-aimée Claire. Il eut même la galanterie de trouver charmante, et de comparer à la main de Vénus sortant de l'onde, la main de madame Barmelou toute couverte des innombrables perles roses produites par l'éruption du verre de vin mis en contact, sans mesure, avec le jet roide et bruyant du siphon conduit si imprudemment.

Polie et affectueuse, madame Barmelou sourit, eut la bonté de ne point se fâcher, bien qu'elle fût dans son tort, et promit d'apporter à l'avenir une attention plus scrupuleuse dans le maniement de l'absurde appareil hydraulique dont le coût est de trente centimes, dans les ménages.

Mais autant en emporte le vent

Le lendemain du jour où elle fit cette promesse, qui rasséréna tout à fait l'esprit de son mari méthodique et rassis, madame Barmelou, à déjeuner, pressa avec une telle insouciance la chevillette métallique du siphon, que la bobinette se mit à choir violemment, et l'eau de Seltz, rejaillissant avec fureur du fond du verre où elle s'était précipitée, impétueuse comme les chutes du Niagara, alla arroser, sur les murs, les portraits — à l'huile, fort heureusement! — de divers parents, dont plusieurs étaient décorés et tenaient un rouleau de papier à la main.

Monsieur Barmelou fut d'abord très-troublé. La présence de ces petites *Grandes-eaux* de Versailles dans son intérieur lui parut odieuse plus que jamais. Mais monsieur Barmelou aimait sa femme. De plus, il se piquait de quelque philosophie. En outre, il n'avait pas à cœur, outre mesure, la préservation de ses parents à l'huile. Il garda donc le silence et continua de fouiller d'une mouillette, un peu fébrile peut-être, le sein d'un œuf à la coque. Ce fut tout. Il en avait pris son parti!

Il ne dit rien ce jour-là. Il ne dit rien non plus le lendemain. Et, pendant dix ans, muet, affectueux, poli, résigné, il assista aux percements de puits artésiens, aux jaillissements de Geysers, aux trombes équinoxiales, aux averses orageuses, dont madame Barmelou, toujours charmante, rieuse, insouciante, donnait le spectacle, à l'aide de ses siphons, matin et soir, à l'heure du repas de famille.

Le pli était pris. Du reste, ce siphon était le seul... nuage noir dans l'azur parfait du ménage des Barmelou. A part l'eau de Seltz, ces époux étaient admirablement assortis.

Pourtant, un soir — je fus témoin de la chose — (et il y avait ce soir-là justement dix années que M. Barmelou avait remarqué la différence des goûts de sa femme avec les siens), — pourtant, un soir, comme madame Barmelou venait de produire son aspersion ordinaire de tous les objets réunis sur la table, y compris la chemise de votre serviteur et le front impassible de M. Barmelou, celui-ci plia méthodiquement sa serviette, l'étrangla froidement d'un *rond* en buis sur lequel on lisait : *Monsieur*, se leva, prit son chapeau et sortit en proférant ce seul mot : adieu!

— Ah! grand Dieu! s'écria madame Barmelou, dont l'esprit reçut une illumination soudaine, comme saint Paul sur le chemin de Damas, ah! grand Dieu! monsieur Barmelou m'a quittée pour toujours!

Cela dit, elle fondit en pleurs.

— Rassurez-vous, ma chère, lui dis-je. La force de l'habitude nous ramènera tout à l'heure votre cher ami. C'est un moment de dépit qui a dix ans de bouteille... mais...

— Il ne reviendra jamais! gémit la coupable créature. Je le connais! Mon insouciance a tout fait. La coupe s'est peu à peu remplie... avec mon siphon! — et ce soir elle a débordé!

— Non, il reviendra... ma chère!... croyez-moi!

— Eh bien! qu'il revienne, cria madame Barmelou, et je jure qu'il n'aura plus rien à me reprocher.

Et Mme Barmelou se mit immédiatement en devoir de tenir son serment.

Pendant la nuit totale, en attendant le retour de son mari, qui semblait avoir réellement pris le parti de marcher sur les traces de M. de Malbrouck, madame Barmelou s'exerça à se servir adroitement d'un siphon. Elle en vida de cent trois à cent cinq, et dans le verre qu'elle remplissait sans relâche, tumultueusement d'abord et posément à la fin, l'eau de Seltz émulsionnait ses pleurs! Quand l'aube parut, pâle et navrante, M. Barmelou n'était pas encore rentré, mais madame Barmelou savait pour toujours se servir, avec autant d'élégance que d'habileté, du siphon à levier aussi bien que du siphon à vis.

M. Barmelou, qui avait passé la nuit chez un ami, revint le soir chez lui, sans mot dire, à l'heure du dîner. Il était vaincu! L'habitude, dix ans d'habitude, songez donc!

M. Barmelou se mit à table, un peu confus, mais résigné, et même secrètement heureux. Sa femme ne lui fit pas une seule question.

Soudain, après les hors-d'œuvre, madame Barmelou fit mine de se servir à boire.

M. Barmelou frémit imperceptiblement, et, d'un clin d'œil furtif, examina la manœuvre de sa femme, s'apprêtant à être inondé.

Mais madame Barmelou, grave et blanche, prit le siphon d'une main sûre, appuya sa main grassouillette avec une intelligence remarquable sur le levier, après avoir présenté son verre au robinet, et la réception de l'eau de Seltz dans le vin se fit, cette fois, avec une décence, une flegme, un silence exquis. Pas une goutte de liquide ne tomba sur la nappe.

Pas une goutte!

M. Barmelou en perdit presque l'esprit dans l'excès de sa surprise. Ses yeux devinrent énormes, mais il resta muet.

Au déjeuner du lendemain et au dîner du même jour, ainsi qu'aux repas du surlendemain, le même fait prodigieux se renouvela. Madame Barmelou se servait des siphons comme un ange.

Pas une goutte! Le poivre gardait toute son ardeur, le sel continuait de rester à l'état solide; quant au pain, comme il n'était plus trempé de vin, les perroquets l'auraient repoussé avec dédain.

Que vous dirais-je? M. Barmelou était un homme posé, rassis, méthodique, tenant à ses habitudes.

Huit jours après sa rentrée furtive et la surprise que lui causa l'habileté imprévue de sa femme, habileté qui ne se démentit point désormais, M. Barmelou n'apparut pas, un soir, au festin domestique.

Il fut remplacé par une lettre qu'un commissionnaire, crotté comme un excommunié, selon l'expression d'Hamilton, remit à la maîtresse inquiète du logis des Barmelou.

La lettre contenait ces simples mots :

— Ma chère amie. A quoi bon continuer de vivre ensemble? Pour souffrir? Cela est inutile, et pour vous que j'aime et pour moi que je ne déteste pas. Nos caractères ne peuvent s'accorder. Vous êtes variable, je suis stable. Vous avez fait beaucoup pour me rendre la vie amère. Vous y avez réussi. Après m'avoir donné l'habitude, pendant dix ans, dix ans! — de vous voir répandre vin et eau de Seltz, deux fois par jour, sur la nappe familiale, vous avez jugé bon, tout à coup, de me la faire perdre, cette habitude que j'avais voulu briser, moi, et à laquelle j'étais revenu docilement me soumettre! A présent, l'absence de cette habitude, que vous avez méchamment supprimée, à l'aide de je ne sais quels sortiléges, m'est intolérable, et je pars. Adieu, adieu cette fois pour toujours.

Et madame Barmelou, en effet, ne revit jamais son mari.

On dit que l'infortuné s'est fait rédacteur de la *Revue des deux Mondes*.

Ernest d'Hervilly

LES INFIDÈLES

Je t'aime, en attendant mon éternelle épouse,
Celle qui doit venir à ma rencontre un jour,
Dans l'immuable Eden, loin du traître séjour
Où les prés n'ont de fleurs qu'à peine un mois sur douze.

Je verrai devant moi, sur l'immense pelouse
Où se cherchent les morts pour l'hymen sans retour,
Tes sœurs de tous les temps défiler tour à tour,
Et je ferai mon choix sans te rendre jalouse,

Car toi-même, élisant ton époux éternel,
Tu m'abandonneras dès son premier appel,
Quand passera son ombre avec la foule humaine;

Et nous nous oublîrons, comme les passagers
Que le même navire à leurs foyers ramène
Ne s'y souviennent plus de leurs liens légers.

Sully Prudhomme

UN LACHE

On ne devrait jamais appeler un homme « lâche, » car on ne sait pas exactement en quoi consiste la lâcheté, et on ne connaît jamais les causes multiples et complexes qui la déterminent. Sans compter les questions de tempérament, qui font qu'un homme a le sang plus ou moins vif, regimbe sous l'insulte ou la garde pour s'en venger à loisir, il y a mille circonstances de temps, de milieu, d'âge, d'éducation, dont il faudrait pouvoir tenir compte avant de porter un jugement. Puis la bravoure varie autant que les occasions où elle se produit. On a vu des hommes, extrêmement courageux devant un péril physique, trembler et pleurer à la façon des femmes devant un danger moral. Des traîneurs de sabre, nourris de poudre, couverts de blessures glorieuses, ont lâché pied dans des batailles de conscience. Des poltrons ont fait un jour acte d'héroïsme. Par contre, il y a des héros qui ont une peur enfantine pour se faire arracher une dent. Des femmelettes qui se trouvent mal en voyant saigner un poulet, pansent des amputés, et accouchent sans pousser un cri. Des malheureux s'empoisonnent avec une décoction d'allumettes, plutôt que de se poser le canon d'une arme sur la tempe; et ces timides, qu'effraie le froid de l'acier, meurent pendant trois jours dans une agonie atroce qui ne leur tire pas une seule plainte.

Je vais vous raconter la fin d'un lâche.

Quand nous fûmes arrivés au fond de ce val perdu, où il m'avait conduit, le pauvre diable me prit silencieusement les deux mains et se mit à pleurer.

Je savais combien il avait sujet d'être triste, et je me prêtais souvent aux épanchements de sa douleur. Il m'avait dit plus d'une fois son enfance misérable, et je connaissais les gênes de sa vie présente. Il était le fils naturel d'une comédienne et d'un juif qui était mort en prison. Sa mère avait traîné l'enfant à la suite de ses malles, dans tous les théâtres de province et de l'étranger où l'avaient jetée les hasards du cabotinage. Il avait mangé avec elle le pain de la prostitution, bu le champagne des soupers, servi de joujou aux entreteneurs. Depuis l'âge de raison jusqu'à seize ans, il avait changé de papa aussi souvent que sa mère avait changé de robe, et elle en mettait quelquefois plusieurs dans la même journée. Un beau matin, la mère avait filé sans le prévenir, le laissant seul et sans ressources dans un coin de l'Amérique du Sud. Il ne l'avait jamais retrouvée. Il s'était tiré d'affaire comme il avait pu, c'est-à-dire mal. Il était revenu cependant à Paris, patrie des déclassés et des désespérés. Mais il n'avait point réussi à y gagner son pain comme il l'aurait fallu. Il avait vécu de hasard, aidé par celui-ci, logé par celui-là, nourri un peu par tout le monde. Car il était connu dans cette famille de Bohême qui vit sur les planches et qui a le cœur sur la main. Mal élevé, habitué à un luxe interlope et à la fainéantise, ne sachant d'ailleurs aucun métier, ayant reçu une instruction à la diable, de bric et de broc, il était incapable, comme disent les gens du peuple, de faire œuvre de ses dix doigts. Un an, deux ans furent usés dans cette paresse. Il se laissait couler dans l'inertie. De temps en temps un accès de honte et de dignité le prenait. Alors il trouvait des résolutions, alors il se décidait au travail. Mais tout cela se fondait dans un déluge de larmes inutiles. Comme, malgré tout, c'était un charmant garçon, original, bizarre, et plus à plaindre en somme qu'à blâmer, je lui avais souvent témoigné une amitié pitoyable, et j'étais presque toujours le confident de ces crises qui commençaient par des révoltes et finissaient en pleurnicheries.

Toutefois, je ne l'avais jamais vu aussi profondément nâvré, aussi

lugubrement découragé que le jour où il m'emmena au fond de ce val perdu. Ce jour-là, ce n'étaient plus des larmes d'enfant qui mouillaient ses joues; c'étaient des sanglots d'hommes qui lui secouaient la poitrine.

Je le calmai un peu par quelques bonnes paroles. A mon grand étonnemeni, il ne se laissa pas dorloter par les consolations, comme il faisait d'ordinaire. Il coupa court brusquement à mes câlineries, et me regarda en face avec une résolution tranquille.

— Vous avez l'air de m'aimer un peu me dit-il. Mais feriez-vous pour moi une chose qui mettrait fin à tous mes maux?

— Oui, je ferai tout le possible.

— Eh bien! si vous avez quelque affection pour moi, vous pouvez me le prouver en me rendant un service qui fera la plus grande joie de ma vie.

— Quoi donc? lui demandai-je avec anxiété.

— Il faut que vous m'aidiez à mourir.

— A mourir! Etes-vous fou?

Je commençais à le croire fou, en effet, et je ne comprenais pas où il voulait en venir. J'aurais pris cela pour une farce, si son air grave, son geste délibéré, sa voix ferme, ne m'eussent convaincu qu'il était sérieux. Ce n'était pas même là une parole en l'air, une de ces phrases qu'on dit sans y réfléchir dans les moments de souffrance. C'était une proposition froide qui me fit peur.

— Laissez-moi vous expliquer, continua-t-il, quelle est mon intention, quelles sont les causes qui m'y font résoudre. Laissez-moi vous prouver que je ne suis pas fou. Je ne vous raconterai pas une fois de plus ma singulière existence. Vous en connaissez tous les tristes et honteux détails. Vous savez, en outre, comment je vis à l'heure qu'il est. Je connais d'avance les excuses que votre bonté va chercher pour me défendre. Mais je ne puis les accepter. J'ai la conscience de vivre en ce moment comme un malhonnête homme. Tant que j'ai été un enfant, j'ai pu trouver moi-même des raisons à mon oisiveté, et ne point trop rougir de mon parasitisme. Aujourd'hui, je sens que je deviens ignoble; et, ce qui est plus épouvantable encore, je sens que je n'ai pas assez de force pour cesser de l'être. Ne m'interrompez pas, je vous en prie! Vous allez me dire apparemment que ce n'est pas ma faute, que ma déplorable éducation est cause de tout, et que je puis encore m'amender. Non, mon ami, je ne le puis pas. Je me connais à fond et je connais exactement la limite de mon honnêteté. Si je continue à vivre, je deviendrai une canaille. Ce n'est pas pour rien que j'ai dans les veines le sang d'un drôle et d'une fille. Fatalement je dois chasser de race. Il n'y a qu'un moyen d'empêcher cela, c'est de mourir.

D'ailleurs, mon cher ami, j'ai encore d'autres raisons à vous donner, et des plus irréfutables. J'aime une jeune fille. Je l'aime profondément. Voilà de quoi se racheter, pensez-vous! Vous êtes de ceux qui croient aux réhabilitations par l'amour. Celle-là aussi m'est fermée, mon ami. Cette jeune fille que j'aime, je ne puis d'abord m'en faire aimer. Elle est pure, riche, adorée, et ce n'est pas pour un bohême, pour un pique-assiette, pour un bâtard, pour un enfant de la balle comme moi, que le four chauffe! Et quand bien même je pourrais en être aimé, ce serait plus horrible encore. Vous ne comprenez pas? Il faut que je vous dise tout, puisque vous êtes en quelque sorte mon confesseur. Le sang de mes parents ne m'a pas transmis seulement le mal moral, il m'a infecté aussi d'un mal physique. Et ce mal, des débauches précoces l'ont fait fleurir dans mon pauvre corps. Comprenez-vous, maintenant? Je n'ai pas été soigné. J'ai laissé les choses suivre leurs cours. Dans quelques années, dans quelques mois peut-être, je serai en proie aux dernières morsures du monstre. Mes cheveux, mes dents, ma chair y passeront. Il est trop tard aujourd'hui pour

lutter. Quand je vous le disais, qu'on n'est pas impunément l'enfant de deux pourritures! Etes-vous convaincu enfin, mon cher ami? Vous voyez que je suis calme, que je ne m'exalte pas, que je raisonne froidement, que je pèse tous les motifs de ma détermination. En toute franchise, répondez moi comme si vous vous répondiez à vous-même! N'est-il pas vrai que je n'ai plus une raison pour vivre, et que j'en ai mille pour mourir? Voyons, avouez donc sincèrement, avouez que je ne puis sortir honorablement de cette impasse que par le suicide. Ayez le courage d'être un véritable ami!

— Ma foi! fis-je, ébranlé par son accent et ses preuves, je ne savais pas tout cela. Pauvre, pauvre garçon! Evidemment la mort vaut mieux.

— Alors, vous voulez bien me rendre le service que je vous ai demandé?

Il dit cela d'un air joyeux qui me fit froid dans le dos. J'avais répondu à ses instances, à son raisonnement logique; mais j'avais répondu presque à voix basse, sans songer aux conséquences de mon approbation. Maintenant je regrettais d'avoir acquiescé. Il s'en aperçut.

— Oh! s'écria-t-il, est-ce que vous seriez lâche comme moi?

— Pourquoi lâche? Et pourquoi comme vous? Ma parole d'honneur! je ne comprends plus.

— Comment! vous n'avez pas encore vu ce que je voulais. Mais je viens de vous dire que j'étais lâche, cela doit vous expliquer quel service je vous demande. Oui, je sais que la mort est mon seul recours; je sais que je ne peux plus, que je ne dois plus vivre; je sais qu'il faut me tuer. Mais je n'ose pas le faire, j'ai peur, je suis lâche, vous dis-je, je suis un misérable lâche!

— Eh bien! eh bien! balbutiai-je en tremblant; car je commençais à entrevoir l'abominable vérité.

— Eh bien! dit-il d'une voix vibrante, il faut que vous me *suicidiez*.

Et il me tendit un revolver.

Je reculai avec horreur à la pensée du crime qu'il me proposait.

Alors il s'approcha de moi, me pria, me supplia.

Il avait tout prévu; il portait dans sa poche une lettre où il disait se donner la mort; je ne serais pas inquiété; le val était absolument désert; je devais avoir pitié de lui; j'étais le seul ami qu'il eût jamais rencontré, et je lui refusais le seul service qu'il m'eût jamais demandé; il allait donc devenir un coquin, une fange, et ce serait ma faute; il serait si heureux de mourir; je devais lui donner la mort comme une aumône; c'était une bonne action que j'allais faire!

Et son accent était profond, émouvant, troublant. Sa folie me gagnait. Tout en me défendant d'une main de plus en plus faible, je l'écoutais et je l'approuvais, je me persuadais peu à peu qu'il avait raison. Lui, sentant que je mollissais en sa faveur, redoublait de prières. Il avait des caresses dans la voix, des supplications irrésistibles, quelque chose de la femme qui cajole.

— Tu veux bien, n'est-ce pas? me dit-il enfin tout bas à l'oreille.

Et il me mit le révolver dans la main.

Le canon de l'arme était tourné droit vers sa bouche. J'étais effaré. Il poussa un petit cri d'enfant. Je fermai les yeux en pressant la détente, et je lui fis sauter la cervelle.

Jean Richepin

LA FLEUR DIVINE

Elle faisait avec des fleurs une couronne.
A genoux au milieu de l'herbe elle cueillait
Toutes ces fleurs de pourpre et d'or que juin nous donne,
La tulipe, la rose immortelle, et l'œillet.

De ma route je la voyais dans la prairie.
Je l'appelai. L'enfant leva ses yeux vers moi.
Et je lui dis : « Pourquoi, femme, t'es-tu fleurie?
Toutes les fleurs des prés sont vivantes en toi,

Le lys sur ta poitrine et l'œillet sur tes lèvres,
Et la tulipe rouge a les yeux consumés
Quand elle considère avec de vagues fièvres
Tes beaux seins blancs par deux étoiles enflammés.

Toutes les fleurs de juin sont sur tes lèvres closes,
Toutes les fleurs les plus belles que nous ayons!
Et ta poitrine a des parfums comme les roses,
Et comme les bluets tes yeux ont des rayons. »

Elle me répondit, levant ses yeux superbes
Et m'en éblouissant à travers ses cheveux :
« J'ai ramassé ces fleurs pour toi, parmi les herbes,
Pour te les rapporter pleines de mes aveux;

Pour que, le soir, du fond de tes mélancolies,
Dévoré jusqu'au cœur par les jours assassins,
Tu songes, en voyant ces fleurs que j'ai cueillies,
A l'immortel amour qui fleurit dans mes seins;

Et pour que ta mémoire orgueilleuse et brûlante,
En respirant ces fleurs que fit germer ta foi,
Y retrouve l'odeur de l'éternelle plante
Que j'ai gardée intacte en mon âme pour toi! »

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

Les jugements que nous portons sur nos contemporains sont voués à l'oubli. Ces vaines paroles se perdent dans l'air, comme la fumée de nos cigares. Les statues que le caprice d'un jour a élevées au génie plus ou moins contestable de tel ou tel écrivain, seront renversées demain par ce grand vent de justice qui souffle sur les siècles passés : et nos neveux,

apostats aux antiques chimères, ne considéreront pas M. Dumas fils comme le premier moraliste de son temps.

Somme toute, il est consolant de penser que la postérité cassera certains verdicts et révisera les arrêts rendus à la hâte par des juges toujours partiaux et parfois incompétents; qu'il soit donc permis dès aujourd'hui à ceux que l'engouement public a sacrés grands hommes de jouir gloutonnement de leur reste, et aux déshérités du succès, que les petits enfants poursuivent à coups de pierres, d'en appeler au temps, ainsi qu'Eschyle, dût l'avenir les traiter plus durement encore! Je ne dis cela ni pour M. Alexandre Parodi, qu'on apprendra dans les colléges dès que la langue française sera morte de la blessure qu'il lui a faite, ni pour M. Ballande, dont le buste sera placé un jour au foyer de la Comédie-Française, en face de la statue équestre de M. Sarcey.

Mais que les gens désireux de passer pour admirables par delà le tombeau prennent soin, au moment de leur mort, d'interdire à des valets de chambre trop zélés de publier leur correspondance et leurs œuvres posthumes! La mémoire des hommes célèbres bénéficie peu, généralement, de ces sortes d'exhumations.

Il est bon de se méfier toujours de ceux qui viendront demain lire vos lettres, analyser vos manuscrits inachevés, commenter vos comptes de cuisine et ricaner de vos billets doux. Le plus sage, assurément, est de composer à l'avance plusieurs volumes de *Mémoires* où l'on prend la peine de se présenter aux siècles futurs sous un jour avantageux; vos héritiers en profitent, et vous-même, en prenant ainsi les devants, vous courez au moins la chance d'être jugé sur des pièces soigneusement trillées et d'après un précédent favorable. Tout le monde y gagne, sans parler de la pudeur publique, à qui vous épargnez ainsi l'inutile exhibition des laideurs secrètes de votre âme. Mais ceux qui négligent de prendre leurs mesures avant de disparaître pour toujours du théâtre où ils furent applaudis, fournissent imprudemment des armes à la malice des censeurs et s'exposent à être chansonnés après leur mort par des gens mal intentionnés. Ainsi donc, ô grands hommes, faites brûler vos lettres et détruisez vos manuscrits commencés; les discours prononcés sur vos tombes auront chance ainsi d'être sincères.

Etait-il utile d'apprendre qu'Alfred de Musset avait écrit le *Songe d'Auguste* pour affubler Rolla d'une livrée de sénateur? En quoi les *Lettres à la Princesse* ont-elles rendu l'estime publique à la mémoire de Sainte-Beuve? Et Mérimée, ce prince des surfaits, que nous ont appris sur son compte ces fameuses *Lettres à une inconnue?* Que la bassesse de son caractère et l'étroitesse de son esprit le rendaient indigne des facultés artistiques dont il avait fait preuve : l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle n'a rien gagné à cette révélation. La correspondance de Lamartine nous a montré quels trésors d'égoïsme candide et de dilettantisme invétéré recélait cette âme de chanteur : ne valait-il pas mieux épargner cette douleur aux naïfs qui prêtaient au chantre d'Elvire un caractère aussi élevé que son génie?

En général, les publications posthumes ne sont que des spéculations d'héritiers indiscrets et avides, à qui il importe peu de fournir des armes aux Philistins; mais il nous déplaît à nous de voir diminuer et avilir ceux

qui ont versé à la misère humaine un peu d'oubli. Il y a là un scandale inutile, qu'on peut éviter! Pour ma part, d'ailleurs, je ne tiens aucunement à savoir dans quelle rue et à quel étage demeure la femme à qui le poète a dédié ses vers ; s'il a fait preuve de génie en la chantant, il l'a si bien transfigurée qu'elle a cessé d'exister de la vie réelle, pour devenir l'éternelle amoureuse de tous ceux qui liront ses poèmes ; s'il n'en a parlé que médiocrement, elle n'est plus que madame ou mademoiselle une telle... et alors que m'importe?

Heureux et vraiment grands ceux dont la gloire peut supporter un tel examen : ils portaient dans leurs poitrines un cœur digne du génie qui ridait leurs fronts! Tel fut Balzac, dont la correspondance, récemment publiée, est l'événement littéraire du moment. L'âme du peintre prodigieux de la vie moderne vient d'être mise à nu, et elle a apparu belle et pure à tous les yeux. L'implacable justicier, le profond docteur qui fut le Dante de la comédie humaine était, de son vivant, *un brave homme!*

Rien d'humain ne lui fut étranger, et son labeur lui laissa le temps d'être bon et généreux comme le plus humble. Cet homme, dont le monstrueux génie suffirait à immortaliser un siècle entier, avait des candeurs exquises et de naïves tendresses. Bien qu'il fût en droit de trouver souvent la vie plus amère que la mort, on chercherait vainement dans ses lettres les récriminations grotesques dont se montrent si prodigues les gens médiocres et infatués qui somment perpétuellement le ciel d'envoyer « douze légions d'anges » à leur secours. Celui-là n'avait foi qu'en lui-même, et c'est bien à force de génie et d'héroïque patience qu'il a conquis cette immortalité à laquelle la publication de sa correspondance vient d'ajouter un lustre nouveau.

Henry Fayol

LE MAUVAIS GUIDE

— Au coup de fouet du vent qui lui cingle les reins
La cavale se cabre, et rue, et mord les freins;
Saute en croupe, et saisis la bête par ses crins!

— Cruel avertisseur, tu devances l'aurore!
C'est la veilleuse, et non le jour nouveau, qui dore
La tiédeur de l'alcôve ensommeillée encore.

— Viens! sors du lâche lit, viens! romps l'étroit sommeil,
Et, l'œil joyeux, regarde à l'orient vermeil
Ta gloire se lever comme un jeune soleil!

— Longtemps elle m'aima, la maison grave et bonne,
Où chaque meuble est cher autant qu'une personne,
Où c'est avec un bruit connu que l'heure sonne!

— Fouille le flanc qui fume à grands coups d'éperons!
Louvres aux balcons d'or, sérails aux dômes ronds,
Ils sont beaux, les palais que nous te bâtirons!

— Sous la grêle saulaie où l'aube se tamise
Jeanne passait avec des fleurs à sa chemise,
Et c'était ma voisine, et c'était ma promise.

— Là-bas, avec des bruits de baisers, par essaims,
Les lentes nudités des femmes aux beaux seins
Se pâment dans la pourpre ardente des coussins!

— Hélas! pour enchaîner ma fuite pécheresse,
Ma mère aux bras tremblants qui sur le lit se dresse
Prolonge dans le vent qui me suit sa caresse!

— Laisse-la, puisqu'un dieu t'a marqué de son sceau,
Geindre quelque vieil air en tournant son fuseau.
N'es-tu pas las encore, homme, de ton berceau?

— Attends! j'ai vu sombrer sous le flot qui le broie
Mon frère, mon ami dans la peine ou la joie.
Grâce! arrête! Je veux le sauver! il se noie!

— Dans un bruit glorieux de fête, par milliers,
Prêtres et magistrats, barons et cavaliers
T'attendent seul au bas des royaux escaliers!

— Ah! Je cède! En avant! Plus loin! Le sort m'emporte!
Cent héros vêtus d'or me feront une escorte.
Mon trésor est-il plein? ma ville est-elle forte?

— La voici! Marche, ô roi des royaumes rêvés,
Sous les drapeaux des arcs, sur les fleurs des pavés.
Frère des Dieux, salut! Nous sommes arrivés.

— Quoi? la nuit? Quoi? le vide? Un ciel de poix surplombe
Une obscure rondeur terreuse qui se bombe
Auprès d'un trou plus noir qui s'enfonce... Oh! la tombe!

— Oui, c'est elle, et bénis son ombre, vain flambeau!
Que demanderais-tu de meilleur, de plus beau,
Ingrat mortel, à qui t'a donné le tombeau?

Catulle Mendès

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore de BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GERIN, Raoul GINESTE, Edmond de GONCOURT, Robert HALT, Léon HENNIQUE, Jose Maria de HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON, Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, LÉON VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Par ANATOLE FRANCE

ÉTUDES HISTORIQUES
Par G. AUGUSTIN THIERRY

LES LIVRES DU JOUR, par P. GÉRIN

LES BEAUX-ARTS
Par LOUIS MÉNARD

LES THÉATRES
Par CATULLE MENDÈS

CURIOSITÉS ET MERVEILLES DE LA SCIENCE
Par le Dr Henri NAPIAS

LES MIRACLES DE PARIS
(chronique)
Par ERNEST D'HERVILLY

LES ABEILLES
(chronique)
Par HENRY LAUJOL

LA SEMAINE UNIVERSELLE, par Jean Prouvaire et Spiagudry

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions d'abonnement ET LA LISTE DES NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE.
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an.	24 fr.	30 fr

Pour l'Étranger le port en sus.

Nouvelles primes entièrement gratuites :

Pour un abonnement de six mois, les abonnés nouveaux recevront

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques. — Intermède.— Hespérus. — Philoméla. — Sonnets. — Panteléia. — Pagode. — Sérénades.

Ce magnifique volume de 400 pages, grand in-8°, orné d'une eau-forte, et imprimé en caractères anciens, sur très-beau papier, vaut dix francs en librairie.

N. B. — Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce livre.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux recevront :

CINQ DESSINS INÉDITS DE HENRY REGNAULT

I. Étude pour l'*Exécuteur*.
II. Etude pour l'*Insurgé* (portrait du *général Prim.*)
III. Un Tigre au bord de la mer.
IV. Lion et Lionne.
V. Tigre dévorant un Cheval.

Ces cinq magnifiques dessins signés par Henry REGNAULT, photographiés par M. Etienne CARJAT, n'ont figuré dans aucune exposition.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Septième livraison

12 Novembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, grand in-8°

EN COURS DE PUBLICATION :

L'ASSOMMOIR

Par ÉMILE ZOLA

PUBLICATIONS PROCHAINES :

LES FEMMES D'ARTISTES

(Deuxième série entièrement inédite)

Par ALPHONSE DAUDET

CONTES POUR LES FEMMES

Par THÉODORE DE BANVILLE

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

Roman

Par LÉON CLADEL

LE NOVICE

Nouvelle

Par FERDINAND FABRE

ALLIETTE

Nouvelle

Par ROBERT HALT

UNE NOUVELLE INÉDITE

Par CHARLES MONSELET

MAROZIA

Roman

Par CATULLE MENDÈS

Voir la troisième page de la couverture.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

Contes pour les Femmes

IV

L'AMOUR HEUREUX

Le rêve idéal de tout Parisien, c'est d'aimer, au milieu du luxe, une belle femme douée d'une âme supérieure et d'en être aimé, — et, comme tout se réalise ici-bas, même le paradis, même l'impossible, il se peut qu'une fois en sa vie on obtienne ce prodigieux bonheur, effroyable à contempler comme l'abîme, comme le gouffre du ciel. On peut le trouver soit dans le mariage même, soit en dehors du mariage et des choses permises. Mais dans l'un et l'autre cas, il faut garder ce bonheur comme un juif de quatre-vingts ans garde son trésor gagné et volé à force de temps, d'abnégation et de génie; il faut le défendre comme une lionne, blessée au flanc, sanglante et furieuse, défend ses petits.

D'abord, toi qui es aimé d'une Parisienne, mari ou amant, figure-toi ceci : qu'ayant reçu une faveur qui t'égale aux dieux, tu es jalousé par tout l'univers, et que tu dois marcher dans la vie comme un Indien entouré d'ennemis, perçant de ton regard de feu les horizons, entendant l'herbe pousser, et tenant toujours la main sur ton couteau à scalper les chevelures. Ton ami est ton ennemi, les gens connus et les gens inconnus, le cocher de fiacre, le domestique, le marchand à qui tu achètes quelque chose sont tes ennemis ; sois toujours prêt à fuir les hommes, à les acheter, à les corrompre, à les terrasser, et surtout et avant toute chose, évites-les ! Ton but, ta loi, ta règle, c'est de garder la femme aimée et son amour ; quant à ce qui est tout le reste, tes biens, ton or, ton sang, ta renommée, les traditions de ta race, estime tout cela moins que la boue du ruisseau ; car, quels trésors et quels biens sacrifiés pour la bien-aimée pourraient valoir un seul instant de son sourire de lumière?

Tu ne lis plus *Roméo et Juliette*, — quand on aime, il ne faut rien lire, — mais tu as lu mille fois ce poëme divin, et tu sais que tous les malheurs sur la terre sont arrivés parce qu'on avait écrit des lettres. Non-seulement les amants heureux ne doivent pas s'écrire de lettres l'un à l'autre, mais les mesures de prudence sont absolues, ils ne doivent pas non plus écrire de lettres à des personnes étrangères, ils ne doivent en écrire ni à une couturière, ni à un cordonnier, ni à personne. Ils ne doivent pas même avoir chez eux les lettres de madame de Sévigné, ni les *Lettres Persanes*, ni même un roman par lettres, comme *Clarisse Harlowe*, tant tout ce qui

tient à l'idée de lettre écrite doit leur rester étranger. Ils ne doivent pas avoir de cartes de visite, ni se servir de cartes-poste, ni envoyer ou faire envoyer des télégrammes. Ils renonceront à l'usage de tous les porte-monnaie, calepins, carnets à armoiries ou à chiffres, et se serviront de mouchoirs de poche sans aucune marque visible, car il faut aussi se rappeler *Othello !*

Ah ! ne trouve pas difficile de te plier à ces indispensables tyrannies, car l'amour heureux est nécessairement de peu de durée. Si les deux êtres qui boivent cette céleste ambroisie sont mariés, il leur viendra bientôt, sans doute, un enfant, et l'amour proprement dit sera alors remplacé entre eux par une affection d'un genre différent, faite de devoir et par conséquent n'admettant plus l'idolâtrie, la joie extasiée et la contemplation effrénée du beau. S'ils ne sont pas mariés, leur bonheur sera anéanti un jour par un des mille dénoûments qui terminent les phases des choses humaines, ne fût-ce que par la mort. Donc ceci est un axiôme, l'amour heureux est l'affaire d'un instant, qui ne peut durer, et s'envole plus vite qu'un fulgurant éclair.

Et qu'importe ! N'oublie pas que *le temps n'existe pas en réalité*, et n'est qu'une illusion de notre esprit terrestre, nécessairement borné et fini. Qu'importe ! si l'intensité de la joie que t'a donnée ton amour est telle que les vibrations de la sensation première ne s'éteignent qu'avec toi-même ? Qu'importe ! si pareil à la goutte de teinture qui colore une immense quantité d'eau, cet amour qui n'a à lui qu'une minute, arrive à colorer toute ta vie de sa pourpre indélébile ?

Te voilà près de la femme aimée, dans ce réduit aux épais tapis de Smyrne, aux torchères d'argent, où tes yeux, avivés et subtilisés par la contemplation des étoffes d'or et de rose, de soufre et d'azur pâle, et des monstrueuses fleurs écarlates, voient en elle les immortelles fiancées du genre humain, les Hélène, les Cléopâtre, les Diane ; tu tiens sa main longue et superbe, c'est vers toi que se tourne en s'épanouissant la fleur de sang de sa lèvre illustre, son regard t'enveloppe d'une nuée d'or, et tu sens le frémissement de sa grande chevelure. Svelte et divine, elle est là près de toi, c'est ta pensée qui traverse son cerveau, une même sensation vous arrache à la terre, vous avez en même temps et au même degré l'idée de joie, de sérénité, de beauté absolue ; eh bien ! cette volupté surnaturelle et ineffable doit durer une seule minute ! Oui, sans doute, mais aussi toute la vie, car ce seul instant, toujours présent et persistant dans toutes les molécules de ton être, y vibrera sans cesse, et jusqu'à la fin, éternellement, te fera sourire de ravissement et d'orgueil. Aussi goûte-le bien, savoure-le bien, car à jamais il parfumera ta bouche et tes lèvres.

L'homme marié qui, dans la lune de miel, a l'inestimable bonheur d'être aimé de sa femme, et de l'aimer, ne doit pas hésiter à rompre en visière à tout le genre humain. Qu'il ne se fie pas à l'hypocrisie ; elle serait insuffisante et inutile. Tous les hommes sont des ennemis, et il doit vivre avec eux sur le pied de la guerre déclarée. Il doit non pas rompre avec son meilleur ami, mais ne l'avoir jamais connu, fuir les salons, les gens d'affaires et tout le monde, comme la peste ; s'il a eu une profession, y renoncer ; s'il a excellé dans un art, l'abandonner, hélas ! ce n'est pas pour longtemps ; supprimer de sa vie les relations, les domestiques, les fournisseurs, le tailleur et, s'il le faut, acheter ses habits à la *Belle Jardinière !* Quant à la femme aimée, elle devra éviter tout ce qui est femme, comme l'agneau évite un loup affamé. Ces deux êtres ne voyageront pas *aux rives prochaines*, comme le leur conseille La Fontaine, ils ne voyageront pas du

tout ; il arrive toujours des événements quand on change de place, et le paysage a le tort absurde et grotesque de mêler aux souvenirs de l'amour heureux, des formes de glaciers, de pics, de monticules et de végétaux désordonnés. Tout au plus pourrait-il s'harmoniser avec des Parthénons, et avec l'ordre calme et mystérieux des belles architectures. Mais à quoi ces époux emploieront-ils les heures ? A s'aimer. L'amour n'a pas d'autre but que lui-même et il est impuissant à comprendre et à créer quoi que ce soit — qui ne soit pas lui. Ils ne liront pas ensemble les poètes, les Ronsard, les Heine, les Shakespeare, qui donneraient à leurs sentiments une expression définie qui ne serait pas la vraie, et l'époux ne fera pas le portrait de sa bien-aimée, ni des vers à sa louange, car ce serait créer par la poésie ou par la peinture une femme idéale, en opposition avec la femme réelle, qui doit seule être adorée ! Non, sans autre occupation sur la terre, qu'ils épuisent la coupe de la joie sans vaine avarice, et, je le répète, moins elle aura duré dans la réalité matérielle et par conséquent chimérique, plus elle durera dans la vérité absolue, par le ressentiment et par le souvenir.

Il faut songer aussi aux êtres qui s'aiment en dehors des lois, car tout est possible à un dieu né avant tous les autres, et qui n'admet aucune convention sociale. L'homme aimé d'une femme mariée ou non libre pour quelque cause que ce soit, doit, échappant à une tradition ignoble et absurde, ne jamais mettre les pieds chez elle, ni dans son monde. Il doit rompre avec sa carrière, avec tous ses devoirs, avec toutes ses habitudes, réaliser sa fortune de façon à ce qu'elle puisse tenir dans un portefeuille, et après avoir ostensiblement quitté son installation et vendu son mobilier, aller habiter avec des meubles nouveaux une retraite dont tout le monde ignore effectivement et littéralement l'existence. Là, ne sortant pas, si ce n'est la nuit et dans un quartier perdu, il aura pour occupation unique d'attendre son amie, et de vivre avec elle présente et absente, voyant ses yeux et entendant sa voix aussi bien quand elle est partie que lorsqu'elle était là. Comme la chère visiteuse n'est pas mère, il faut qu'elle ne le soit pas, elle ne peut avoir un souci tellement poignant et grave qu'elle ne doive l'oublier en franchissant la porte du réduit où les deux amants ne doivent parler de rien qui ne soit pas leur amour. Comme ils ne pensent pas même à la possibilité d'écrire une lettre ou d'envoyer un message quelconque, et comme ils ont supprimé tout ce qui pourrait être entre eux une cause de jalousie, il se peut que le destin les épargne longtemps. Cependant, ils doivent attendre à chaque instant le coup qui brisera leur bonheur, et lorsque ce coup viendra, ne pas résister, pour garder intactes la richesse et la gloire du souvenir. A chaque entrevue, ils conviendront de vive voix, non-seulement du jour et de l'heure où ils devront se revoir, mais de ce qu'ils devront faire dans le cas où cette entrevue projetée serait empêchée par quelque accident, cela étant admis une fois pour toutes, qu'ils n'enverront ni lettre ni message, lors même qu'il s'agirait de sauver leurs deux existences. Enfin, ils renonceront l'un et l'autre à avoir de l'esprit, car l'esprit fait toujours du mal à quelqu'un ; ils parleront et penseront avec la naïveté des enfants, et s'abstiendront de tous les parfums, quels qu'ils soient, comme l'amant aura le soin de ne jamais fumer chez lui-même une bouffée de cigarette, lors même que son amie ne devrait venir que dans plusieurs semaines !

Enfin, la femme aimée ne viendra jamais chez son ami parée de coraux ou de perles, qui se foncent, pâlissent, emportent l'impression de l'endroit d'où ils viennent et, à des yeux clairvoyants, racontent toute la vérité.

Voilà bien des précautions, sans doute, pour assurer une félicité si éphémère; mais le jeu en vaut la chandelle; quiconque a été aimé et a aimé pendant une seule minute, marche parmi les hommes avec la conscience de sa force invincible et porte sur le front quelque chose qui ressemble à un resplendissement de vérité et de lumière.

Théodore de Banville

REGAIN D'AMOUR

Au paradis d'amour, mon enfant, je le sais,
On ne mord qu'une fois la pomme tentatrice,
Et nous gardons tous deux l'ardente cicatrice
Du coup qui pour toujours jadis nous a blessés.

Mais, si nous n'avons plus les espoirs insensés,
Il ne faut pourtant pas que tout bonheur périsse;
Nous savons le saisir encor dans un caprice,
Nous nous attendrissons une heure, et c'est assez.

Renouvelons, veux-tu? l'illusion charmante.
Jette moi tes deux bras au cou comme une amante,
Baise moi sur la bouche et dis moi : M'aimes-tu?

Oublions, mon enfant, l'Eden et notre chute;
Et bénissons l'amour si, pour une minute,
Nos yeux se sont mouillés et nos cœurs ont battu.

François Coppée

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

A partir de ce jour, madame Lerat se régala de la première histoire de sa nièce. Elle ne la lâchait plus, l'accompagnait matin et soir, en mettant en avant sa responsabilité. Ça ennuyait bien un peu Nana; mais ça la gonflait tout de même, d'être gardée comme un trésor; et les conversations qu'elles avaient dans les rues toutes les deux, avec le fabricant de boutons derrière elles, l'échauffaient et lui donnaient plutôt l'envie de faire le saut. Oh! sa tante comprenait le sentiment; même le fabricant de boutons, ce monsieur âgé déjà et si convenable, l'attendrissait, car enfin le sentiment chez les

personnes mûres a toujours des racines plus profondes. Seulement, elle veillait. Oui, il lui passerait plutôt sur le corps avant d'arriver à la petite. Un soir, elle s'approcha du monsieur et lui envoya raide comme balle que ce qu'il faisait là n'était pas bien. Il la salua poliment, sans répondre, en vieux rocantin habitué aux rebuffades des parents. Elle ne pouvait vraiment pas se fâcher, il avait de trop bonnes manières.

Mais, un jour, rue du Faubourg-Poissonnière, le fabricant de boutons avait osé allonger son nez entre la nièce et la tante, pour murmurer des choses qui n'étaient pas à dire. Et madame Lerat, effrayée, répétant qu'elle n'était même plus tranquille pour elle, lâcha tout le paquet à son frère. Alors ce fut un autre train. Il y eut, chez les Coupeau, de jolis charivaris. D'abord, le zingueur flanqua une tripotée à Nana. Qu'est-ce qu'on lui apprenait? cette gueuse-là donnait dans les vieux. Ah bien ! qu'elle se laissât surprendre à se faire relicher dehors, elle était sûre de son affaire, il lui couperait le cou un peu vivement ! Avait-on jamais vu ! une morveuse qui se mêlait de déshonorer la famille ! Et il la secouait, en disant, nom de Dieu ! qu'elle eût à marcher droit, car ce serait lui qui la surveillerait à l'avenir. Dès qu'elle rentrait, il la visitait, il la regardait bien en face, pour deviner si elle ne rapportait pas une souris sur l'œil, un de ces petits baisers qui se fourrent là sans bruit. Il la flairait, la retournait. Un soir, elle reçut encore une danse, parce qu'il lui avait trouvé une tache noire au cou. La mâtine osait dire que ce n'était pas un suçon ! oui, elle appelait ça un bleu, tout simplement un bleu que Léonie lui avait fait en jouant ! Il lui en donnerait des bleus, il l'empêcherait bien de rouscailler, lorsqu'il devrait lui casser les pattes. D'autres fois, quand il était de belle humeur, il se moquait d'elle, il la blaguait. Vrai ! un joli morceau pour les hommes, une sole tant elle était plate, et avec ça des salières aux épaules, grandes à y fourrer le poing! Nana, battue pour les vilaines choses qu'elle n'avait pas commises, traînée dans la crudité des accusations abominables de son père, montrait la soumission sournoise et furieuse des bêtes traquées.

— Laisse-la donc tranquille ! répétait Gervaise plus raisonnable. Tu finiras par lui en donner l'envie, à force de lui en parler.

Ah! oui, par exemple, l'envie lui en venait! C'est-à-dire que ça lui démangeait par tout le corps, de se cavaler. Alors, peu à peu, elle prit de drôles de manières. Un matin, il l'aperçut qui fouillait dans un papier, pour se coller quelque chose sur la frimousse. C'était de la poudre de riz, dont elle emplâtrait par un goût pervers le satin si délicat de sa peau. Il la barbouilla avec le papier, à lui écorcher la figure, en la traitant de fille de meunier. Une autre fois, elle rapporta des rubans rouges pour retaper sa casquette, ce vieux chapeau noir qui lui faisait tant de honte. Et il lui demanda furieusement d'où venaient ces rubans. A plusieurs reprises, il lui vit ainsi dans les mains des objets gentils, une bague de cornaline, une paire de manches avec une petite dentelle, un de ces cœurs en doublé, des « Tatez-y », que les filles se mettent au cou. Coupeau voulait tout piler; mais elle défendait ses affaires avec rage, c'était à elle, des dames les lui avaient données ou encore elle avait fait des échanges à l'atelier. Par exemple, le cœur, elle l'avait trouvé rue d'Aboukir. Lorsque son père écrasa son cœur d'un coup de talon, elle resta toute droite, blanche et crispée, tandis qu'une révolte intérieure la poussait à se jeter sur lui, pour lui arracher quelque chose. Depuis deux ans, elle rêvait d'avoir ce cœur, et voilà qu'on le lui aplatissait ! Non, elle trouvait ça trop fort, ça finirait à la fin !

Cependant, Coupeau mettait plus de taquinerie que d'honnêteté, dans la laçon dont il entendait mener Nana au doigt et à l'œil. Souvent, il avait tort, et ses injustices exaspéraient la petite. Elle en vint à manquer l'atelier; puis, quand le zingueur lui administra sa roulée, elle se moqua de lui, elle répondit qu'elle ne voulait plus retourner chez Titreville, parce qu'on la plaçait près d'Augustine, qui bien sûr devait avoir mangé ses pieds. Alors, Coupeau la conduisit lui-même rue du Caire, en priant la patronne de la coller toujours à côté d'Augustine, par punition. Chaque matin, pendant quinze jours, il prit la peine de descendre de la barrière Poissonnière pour accompagner Nana jusqu'à la porte de l'atelier. Et il attendait cinq minutes sur le trottoir, afin d'être certain qu'elle était entrée. Mais, un matin, comme il s'était arrêté avec un camarade chez un marchand de vin de la rue Saint-Denis, il aperçut la mâtine, dix minutes plus tard, qui filait vite vers le bas de la rue. Depuis quinze jours, elle le faisait poser, elle montait deux étages au lieu d'entrer chez Titreville, et s'asseyait sur une marche, en attendant qu'il fût parti. Lorsque Coupeau voulut s'en prendre à madame Lerat, celle-ci lui cria très-vertement qu'elle n'acceptait pas la leçon : elle avait dit à sa nièce tout ce qu'elle devait dire contre les hommes, ce n'était pas sa faute si la gamine gardait du goût pour ces salopiauds; maintenant, elle s'en lavait les mains, elle jurait de ne plus se mêler de rien, parce qu'elle savait ce qu'elle savait, des cancans dans la famille, oui, des personnes qui osaient l'accuser de se perdre avec Nana. D'ailleurs, Coupeau apprit de la patronne que Nana était débauchée par une autre ouvrière, ce petit chameau de Léonie, qui venait de lâcher les fleurs pour faire la noce. Sans doute l'enfant, gourmande seulement de galette et de vacherie dans les rues, aurait encore pu se marier avec une couronne d'oranger sur la tête. Mais, fichtre! il fallait se presser joliment, si l'on voulait la donner à un mari sans rien de déchiré, propre et en bon état, comme les demoiselles qui se respectent.

Dans la maison, rue de la Goutte-d'Or, on parlait du vieux de Nana, comme d'un monsieur que tout le monde connaissait. Oh! il restait très-poli, un peu timide même, mais entêté et patient en diable, la suivant à dix pas d'un air de toutou obéissant. Des fois même, il entrait jusque dans la cour. Madame Gaudron le rencontra un soir sur le palier du second, qui filait le long de la rampe, le nez baissé, allumé et peureux. Et les Lorilleux menaçaient de déménager si leur chiffon de nièce amenait encore des hommes. Les Boche s'apitoyaient sur le sort de ce pauvre monsieur, un homme si respectable, qui se toquait d'une petite coureuse. Enfin! c'était un commerçant, ils avaient vu sa fabrique de boutons, boulevard de la Villette; il aurait pu faire un sort à une femme, s'il était tombé sur une fille honnête. Grâce aux détails donnés par les concierges, tous les gens du quartier, les Lorilleux eux-mêmes, montraient la plus grande considération pour le vieux, quand il passait sur les talons de Nana, la lèvre pendante dans sa face blême, avec son collier de barbe grise, correctement taillé.

Pendant le premier mois, Nana s'amusa joliment de son vieux. Il fallait le voir, toujours en petoche autour d'elle. Un vrai fouille-au-pot, qui tâtait sa jupe par derrière, dans la foule, sans avoir l'air de rien. Et ses jambes! des cotrets de charbonnier, de vraies allumettes! Plus de mousse sur le caillou, quatre cheveux frisant à plat dans le cou, si bien qu'elle était toujours tentée de lui demander l'adresse du merlan qui lui faisait la raie. Ah! quel vieux birbe! il était rien folichon!

Puis, à le retrouver sans cesse là, il ne lui parut plus si drôle. Elle avait une peur sourde de lui, elle aurait crié s'il s'était approché. Souvent, lorsqu'elle s'arrêtait devant un bijoutier, elle l'entendait tout d'un coup qui lui bégayait des choses dans le dos. Et c'était vrai ce qu'il disait, elle aurait bien voulu avoir une croix avec un velours au cou, ou encore de petites boucles d'oreille de corail, si petites qu'on croirait des gouttes de sang. Même, sans ambitionner des bijoux, elle ne pouvait vraiment pas rester un guenillon, elle était lasse de se retaper avec la gratte des ateliers de la rue du Caire. Alors, trottant dans la boue, éclaboussée par les voitures, aveuglée par le resplendissement des étalages, elle avait des envies qui la tortillaient à l'estomac, ainsi que des fringales, des envies d'être bien mise, de manger dans les restaurants, d'aller au spectacle, d'avoir une chambre à elle avec de beaux meubles. Elle s'arrêtait toute pâle de désir, elle sentait monter du pavé de Paris une chaleur le long de ses cuisses, un appétit féroce de mordre aux jouissances dont elle était bousculée, dans la grande cohue des trottoirs. Et, ça ne manquait jamais, justement à ces moments-là, son vieux lui coulait à l'oreille des propositions. Ah! comme elle lui aurait tapé dans la main, si elle n'avait pas eu peur de lui, une révolte intérieure qui la raidissait dans ses refus, furieuse et dégoûtée de l'inconnu de l'homme, malgré tout son vice.

Mais, lorsque l'hiver arriva, l'existence devint impossible chez les Coupeau. Chaque soir, Nana recevait sa raclée. Quand le père était las de la battre, la mère lui envoyait des torgnoles, pour lui apprendre à bien se conduire. Et c'était souvent des danses générales; dès que l'un tapait, l'autre la défendait; si bien que tous les trois finissaient par se rouler sur le carreau, au milieu de la vaisselle cassée. Avec ça!, on ne mangeait point à sa faim, on crevait de froid. Si la petite s'achetait quelque chose de gentil, un nœud de ruban, des boutons de manchette, les parents le lui confisquaient et allaient le laver. Elle n'avait rien à elle que sa rente de calottes avant de se fourrer dans le lambeau de drap, où elle grelottait sous son petit jupon noir qu'elle étalait pour toute couverture. Non, cette sacrée vie-là ne pouvait pas continuer, elle ne voulait pas y laisser sa peau. Son père, depuis longtemps, ne comptait plus; quand un père se soûle comme le sien se soûlait, ce n'est pas un père, c'est une sale bête dont on voudrait bien être débarrassée. Et, maintenant, sa mère dégringolait à son tour dans son amitié. Elle se mettait à boire, elle aussi. Elle entrait par goût chercher son homme chez le père Colombe, histoire de se faire offrir des consommations; et elle s'attablait très-bien, sans afficher des airs dégoûtés comme la première fois, sifflant les verres d'un trait, traînant ses coudes pendant des heures et sortant de là les yeux hors de la tête. Lorsque Nana, en passant devant l'Assommoir, apercevait sa mère au fond, le nez dans la goutte, avachie au milieu des engueulades des hommes, elle était prise d'une colère bleue, parce que la jeunesse, qui a le bec tourné à une autre friandise, ne comprend pas la boisson. Ces soirs-là, elle avait un beau tableau, le papa pochard, la maman pocharde, un tonnerre de Dieu de cambuse où il n'y avait pas de pain et qui empoisonnait la liqueur. Enfin, une sainte ne serait pas restée là-dedans. Tant pis! si elle prenait de la poudre d'escampette, un de ces jours; ses parents pourraient bien faire leur *mea culpa* et dire qu'ils l'avaient eux-mêmes poussée dehors.

Un samedi, Nana trouva en rentrant son père et sa mère dans un état abominable. Coupeau, tombé en travers du lit, ronflait. Gervaise, tassée sur une chaise, roulait la tête avec des yeux vagues et inquiétants ouverts sur le vide. Elle avait oublié de mettre le dîner au feu, un restant de

ragout. Une chandelle, qu'elle ne mouchait pas, éclairait la misère honteuse du taudis.

— C'est toi, chenillon ! bégaya Gervaise. Ah bien! ton père va te ramasser!

Nana ne répondait pas, restait toute blanche, regardait le poêle froid, la table sans assiettes, la pièce lugubre où cette paire de soulards mettaient l'horreur blême de leur hébêtement. Elle n'ôta pas son chapeau, fit le tour de la chambre; puis les dents serrées, elle rouvrit la porte, elle s'en alla.

— Tu redescends? demanda sa mère, sans pouvoir tourner la tête.

— Oui, j'ai oublié quelque chose. Je vais remonter... Bonsoir.

Et elle ne revint pas. Le lendemain, les Coupeau, dessoulés, se battirent, en se jetant l'un l'autre à la figure l'envolement de Nana. Ah! elle était loin, si elle courait toujours! Comme on dit aux enfants pour les moineaux, les parents pouvaient aller lui mettre un grain de sel au derrière, ils la rattraperaient peut-être. Ce fut un grand coup qui écrasa encore Gervaise; car elle sentit très-bien, malgré son avachissement, que la culbute de sa petite l'enfonçait davantage, seule maintenant, n'ayant plus d'enfant à respecter, pouvant se lâcher aussi bas qu'elle roulerait. Oui, ce chameau dénaturé lui emportait le dernier morceau de son honnêteté dans ses jupons sales. Et elle se grisa trois jours, furieuse, les poings serrés, la bouche enflée de mots abominables contre sa garce de fille. Coupeau, après avoir roulé les boulevards extérieurs et regardé sous le nez tous les torchons qui passaient, fumait de nouveau sa pipe, tranquille comme Baptiste: seulement, quand il était à table, il se levait parfois, les bras en l'air, un couteau au poing, en criant qu'il était déshonoré; et il se rasseyait pour finir sa soupe.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

PRÉLUDE

Mes vers ne sont pas les abeilles,
Chastes pourvoyeuses de miel,
Qui, sur les floraisons vermeilles,
Promènent l'or vivant du ciel.

Ce sont les cantharides vertes,
Apres aux lourdes frondaisons
Et dont les ailes entr'ouvertes
Distillent d'amoureux poisons.

Ce ne seront plus choses vaines
Que les maux qu'ils m'auront coûtés,
S'ils font couler dans d'autres veines
Le suc mortel des voluptés;

S'ils sont le fouet qui tourmente
La chair inhabile au plaisir;
Si l'amant les dit à l'amante
Pour aiguillonner son désir;

Si, pétris d'immortelle fange,
Par les siècles, — cruels charmeurs, —
Ils emportent le mal étrange
Dont j'ai cru vivre et dont je meurs!

Armand Silvestre

Octobre 1879.

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA CENDRE

CONTE D'AUTOMNE

I

C'est au printemps qu'on désire, mais c'est en automne qu'on se souvient. Faites-vous du feu déjà? Non, si vous avez vingt ans. Les jeunes gens s'obstinent à voir des feuilles encore aux arbres dépouillés, et le perpétuel mois de mai qui est en eux supplée au printemps disparu. Quand ils rêvent, — ils ont bien tort de rêver, pouvant agir, — c'est à l'ombre des grands marronniers aimés de Chérubin. Plus tard, on trouve qu'il fait froid sous les branches, quand se lèvent les brumes d'octobre. La somnolence est si douce, le soir, au coin du feu, dans l'intimité de la chambre close. Qui tisonne, grisonne. Est-ce à dire que madame Valentine de Terneuse ait atteint l'âge redouté qui fait apparaître dans les chevelures noires les premiers fils d'argent? Point du tout. Elle est à ce moment de la vie où l'on est « encore jeune »; moment fâcheux, d'ailleurs, et comparable à celui où le condamné à mort, à qui l'on vient de faire sa dernière toilette, n'est pas encore guillotiné. Mais elle est jolie, quoique un peu grasse, avec des formes abandonnées. Si elle a refusé ce soir d'aller à la première représentation de la *Boîte au Lait*; si, du bout d'une pincette, elle trace, sans y prendre garde, des carrés et des ronds dans la cendre du foyer, ce n'est point qu'elle ait vieilli outre mesure depuis trente-six ans qu'elle est au monde; elle s'est sentie lasse, voilà tout, maussade, nerveuse, comme il vous plaira. L'automne a de ces jours languissants qui enfièvrent mollement et endorment. Elle a dit à son mari : « Vous êtes insupportable; » elle a congédié sa femme de chambre, avec plus de douceur, et, résolue à mourir d'ennui, elle s'est laissé tomber dans un fauteuil profond, près de la cheminée, avec un petit bâillement.

Neuf heures viennent de sonner. La lampe, qu'elle a oublié de remonter, va s'éteindre. Le peu de clarté, qui rôde sur les plis des rideaux et se mire aux incrustations de nacre d'un chiffonnier-renaissance, descend d'une veilleuse allumée dans une sphère de cristal dépoli. Tout est endormi dans

la chambre silencieuse, à l'exception de la pendule de Saxe, qui fait son petit bruit monotone, et de Valentine qui rêve, entortillée d'un air boudeur dans un long peignoir de soie écrue où transparaissent çà et là les blancheurs rosées d'une baptiste plus intime. Élevant la jambe droite, elle appuie au velours de la cheminée, entre une coupe d'émail et un vase japonais, la pointe d'une mule de satin noir, d'où se dégage un talon nu, tout rose. Parfois elle remue lentement dans le fauteuil profond avec un joli bruit de soie et de chair froissées, et, bâillant encore, elle détend hors des étoffes ses deux bras las et pâles que les manches, en glissant, laissent voir jusqu'à la naissance grasse de l'épaule. Puis sa tête se pose de nouveau sur le dossier bas du fauteuil, parmi les cheveux dénoués, et Valentine rêve encore.

A son mari? Quelquefois, en passant, comme une abeille ne s'arrête qu'un instant sur une fleur qui donne peu de miel. A son amant? Elle n'en a point et n'en veut point avoir. Ce qui l'occupe, c'est le passé. Il n'y a de charmant que ce qui n'est plus. Avant de s'appeler Valentine de Terneuse, elle s'appelait Valentine tout court; elle a été comédienne avant d'être comtesse. C'est une bien vieille histoire, qui fit du bruit autrefois, oubliée aujourd'hui. Elle seule y songe par instants. Elle se souvient comme d'un rêve des coulisses noires, des salles éclatantes, des rôles conquis par un sourire, des journalistes qui étaient des imbéciles et de la claque qui avait raison. Elle n'avait jamais eu beaucoup de talent. Elle était demeurée honnête ou à peu près, de cet honnêteté relative qui suffit pour établir la bonne renommée d'une femme de théâtre. Puis M. de Terneuse était venu et l'avait épousée. Qu'est-ce donc qui peut attirer et retenir Valentine parmi les choses du passé? Un amour qu'elle a eu. Nous gardons tous, au fond de notre mémoire, un recoin triste et cher, sorte de refuge, qui nous accueille aux heures d'indifférence et d'ennui. Toute âme, si attristée, si déflorée qu'elle soit, est la vestale, inconsciente souvent, d'une flamme sacrée qui ne s'éteindra pas. Donc Valentine a aimé. Il y a longtemps de cela, bien longtemps, dix ans, douze ans, vingt ans peut-être. Toute jeune alors et peu célèbre, elle jouait les ingénues au théâtre des Batignolles, et les amoureuses dans la vie réelle. Lui, Aurélien, était employé dans une mairie. Il gagnait cent francs par mois et faillit être destitué parce qu'il écrivait des vaudevilles sur le papier de la municipalité. Aujourd'hui, il est illustre. Il a eu des succès de théâtre et des succès de boudoir. Pour l'amour de lui, une dame polonaise a brûlé la cervelle à son mari, dont il était jaloux, et il a fait de cette aventure une comédie qui lui ouvrira avant peu les portes de l'Académie française.

Autrefois, il avait pour souci principal de se faire ouvrir, la nuit, la porte de l'hôtel garni qui avait l'honneur de loger sa gloire future, encore insolvable, et n'y réussissait pas toujours.

Mais qu'ils étaient heureux, en ce temps de misère! Ils s'étaient rencontrés dans une petite crèmerie, à Montmartre. Ils allaient là, le matin. Elle mangeait une flûte dans une tasse de chocolat, et lui, économie notable due à l'amour, ne mangeait pas, tant il était occupé à considérer la grâce avec laquelle Valentine préparait les mouillettes de pain dur ou soufflait d'un air très-grave, sur le liquide trop chaud. Le soir, claqueur unique, il allait au théâtre des Batignolles applaudir avec rage celle que, Scribe de l'avenir, il considérait comme une Rachel future. Oh! les belles promenades, après les représentations, sur les boulevards extérieurs, dans la boue, sous les étoiles! Comme ils s'aimaient! comme ils étaient jeunes!

La pauvreté même, tenace et cruelle, servit à leur amour. Ils avaient souri ensemble, ils pleurèrent ensemble. La chaîne, en devenant plus lourde, devint plus solide. Le malheur rendit sérieux ces cœurs frivoles. Le caprice se fit passion. Une reconnaissance mutuelle des privations subies en commun les attacha profondément l'un à l'autre. Ils étaient tristes, découragés, malades, et délicieusement satisfaits. Ils furent, lui pour elle, elle pour lui, ce débris de mât auquel le marin se cramponne dans le naufrage. Puis l'espoir les soutenait ; il ferait un drame pour le Théâtre-Français, elle serait engagée à la Porte-Saint-Martin. Tout allait au plus mal, tout irait pour le mieux. Que de joies, d'ailleurs, au milieu des tristesses! Le dimanche, quand ils étaient riches, ils allaient au Vésinet. Il y avait alors, au Vésinet, de jeunes bois touffus, et çà et là des ravins où des chèvres paissaient. Ils dînaient dans une petite auberge, au bord d'un champ. Avez-vous remarqué que bien souvent tous les souvenirs de plusieurs années de bonheur ou de souffrance se résument en un seul souvenir heureux ou malheureux? On est comme un homme qui, après avoir vécu longtemps dans une forêt, ne se rappellerait qu'un seul arbre, qui serait pour lui la forêt tout entière. Une petite chambre, au premier étage de l'auberge, — l'auberge existe encore, mais les amoureux n'y viennent plus, — était pour Valentine le point unique et précis où confluaient tous ses souvenirs. Pourquoi? qu'avait cette chambre de si particulièrement charmant? N'avaient-ils été heureux que là? Elle ne savait, mais ne pouvait penser à Aurélien, — et elle pensait souvent à lui, — sans penser à cette chambre d'abord. Au tableau qu'elle évoquait il fallait ce cadre. Elle revoyait la porte de bois blanc, sans verrou, chose grave! les murs d'où l'humidité avait détaché de longues bandes de papier peint, aux dessins confus, les deux chaises de paille, les carreaux déteints qui maculaient de rouge le bas de son jupon, et la petite table, et le petit lit aux courtines de calicot rose! Tout cela était bien pauvre et bien laid, mais la campagne verte riait au soleil à travers les vitres éclaircies par les dernières giboulées, et l'amour était en fleur dans leurs jeunes âmes. Dès que la servante était sortie après avoir reçu la commande d'un modeste repas, ils s'embrassaient avec fureur, lui voulant relever la voilette jalouse, elle résistant pour qu'il fût très-amoureux. Ah! la belle, la douce, la bonne petite chambre! Comme Valentine voudrait bien y être encore, et comme il y a longtemps de cela, et comme elle est vieille à présent!

Vieille? Non. Elle se soulève sur son fauteuil, un peu, se regarde dans le miroir presque sombre, et sourit. Certainement, s'il la revoyait, il la reconnaîtrait tout de suite. Elle était assez maigre autrefois, elle a engraissé, voilà tout. Un peu d'embonpoint ne messied pas, au contraire. Elle serait curieuse d'entendre ce qu'il dirait en voyant sa jambe, qui est bien mieux maintenant. Mais à quoi va-t-elle songer? il y a tant de longues années qu'ils ne se sont pas rencontrés. Elle vit très-retirée. Elle s'ennuie horriblement. Il est bien heureux, lui, d'être célèbre et de courir partout. Elle devrait aller au bal, au théâtre; elle le verrait quelquefois. Est-il toujours beau? « Allons, dit-elle, ne pensons plus à cela. M. de Terneuse est excellent. Voyez un peu s'il ne faut pas que j'aie perdu la tête pour songer, moi, vieille femme, à mes amours de petite fille. Le revoir! quelle extravagance! Et puis, d'ailleurs, c'est impossible. » Là-dessus, madame de Terneuse sourit encore et continue à songer. « Impossible, non. Il n'y a rien d'impossible, d'abord. La vérité, c'est que je ne veux pas. Car il ne serait pas difficile de le retrouver. Il doit être à toutes les premières représentations. Quoi de plus simple que de le suivre ou de le

faire suivre à la sortie? Mais je ne veux pas, parce que je suis très-attachée à M. de Terneuse; et je ne voudrai jamais. Quand on s'ennuie, on pense à mille choses. Je suis une honnête femme, et je vais me coucher, bien tranquillement, comme à l'ordinaire. Je parierais qu'il est aux Bouffes, ce soir. Cela me ferait un singulier effet de le revoir. Il est sans doute avec une femme. C'est cette lampe qui s'est éteinte qui est cause de tout. Il y a des revenants la nuit. Rosette, Rosette, de la lumière, vite! J'ai joliment bien fait de ne pas aller aux Bouffes. »

Là-dessus, madame de Terneuse, tendant le bras, sonne de toutes ses forces; Rosette apparaît une lampe à la main, et la première chose que Valentine aperçoit, c'est, dans la coupe d'émail, le coupon de la loge pour la première représentation de la *Boîte au lait.*

— Ah! ma foi, tant pis! Rosette, habille-moi! Dis qu'on attelle! Ma robe mauve, je vais au théâtre.

Un quart d'heure plus tard, madame de Terneuse était blottie au fond de son coupé, étonnée, effarée, heureuse, se pelotonnant de crainte dans sa robe et dans ses bras nus, et, toute troublée par son propre parfum, les yeux mi-clos, elle revoyait, là-bas, dans une chambre d'auberge, un petit lit aux courtines de calicot rose.

II

Ils s'étaient retrouvés. Il était toujours beau. Elle était encore jeune. Elle l'avait fait suivre après le théâtre. Elle lui avait écrit : « Si vous reconnaissez mon écriture, venez dimanche là-bas, où l'on s'aimait. » S'il avait reconnu l'écriture! Il l'eût reconnue entre mille. Lui aussi, il se rappelait la petite chambre au premier étage de l'auberge, la chambre au papier déteint, aux carreaux rouges; il devina que c'était là qu'elle l'attendrait. Rien n'avait changé dans ce nid de leurs amours. Seulement la servante était devenue très-vieille. Avec quel bon appétit — l'appétit de leur jeunesse — ils mangèrent le pain bis et burent le vin bleu! « Comme tu es belle! » lui disait-il, et il ajouta : « Tiens! on a mis un verrou. » Elle rougit et sourit. Tout ce qu'ils avaient fait autrefois, ils le refirent. Ils recommençaient leur vie. Ils auraient voulu être pauvres pour souffrir comme ils avaient souffert. Ils firent semblant de l'être. Ils allèrent dans la petite crèmerie, à Montmartre. Elle trempa sa flûte dans la tasse de chocolat, et lui ne mangea point, par économie et par amour. Elle lui disait : « Est-ce que tu liras bientôt ton drame au comité du Théâtre-Français? » Il lui répondait : « On m'a promis de te faire débuter à la Porte-Saint-Martin, dans la grande pièce de Ferdinand Dugué. » Ferdinand Dugué était un auteur dramatique mort depuis longtemps, mais qui ressuscitait pour eux en même temps que leur amour. Le soir ils allaient au théâtre des Batignolles. Aurélien applaudissait avec rage une Valentine imaginaire, tandis que la vraie Valentine, celle d'autrefois, celle d'aujourd'hui, celle de toujours, se serrait contre lui dans la baignoire. En sortant elle ne voulait pas prendre de voiture. Elle marchait dans la boue, sous les étoiles; elle lui demandait : « Tu n'as pas payé ton terme : est-ce que tu crois qu'on nous donnera la clé? » Ils revivaient. Jamais ils n'avaient été si tendres, si heureux. Que la vie était belle! qu'ils avaient bien fait de se chercher! et désormais leur lien serait indissoluble, et la mort elle-même n'oserait pas les séparer, Un soir que Valentine, tout habillée, et assise devant son feu, attendait, pour aller rejoindre son amant, un fiacre qu'elle avait envoyé chercher, Rosette entra et lui remit une lettre d'Au-

rélien. Elle trembla de joie à la vue de l'écriture. Ah! leur amour, leur jeunesse, ils avaient tout retrouvé, intact et délicieux. Voici ce qu'écrivait Aurélien :

« Tu mens et je mens. Nous souffrons à en mourir. Ne viens pas ce soir, ne viens pas demain, ne viens jamais plus. Si tu as quelque pitié pour moi et quelque pitié pour toi, retourne-t'en dans le passé et restes-y ensevelie. Tu es belle, c'est vrai; je suis jeune, c'est vrai; nous ne nous aimons pas. Nous sommes des morts qui parodient leur existence ancienne. En buvant, l'autre jour, au Vésinet, le vin de l'auberge, le sourire que j'ai essayé avait commencé par une grimace invisible. Tu avais froid aux pieds, l'autre nuit, pendant que tu te promenais à mon bras sur le boulevard extérieur; tu me disais : « Comme le ciel est beau! » mais tu pensais — ne me dis pas non, j'ai entendu la voix qui parlait en toi — tu pensais : « Il va pleuvoir, » et tu songeais à ton lit, à ton lit, pas au mien! Va-t'en, te dis-je, nous en viendrions à nous haïr. Tu me trouves bête au moment même où tu t'écries : « Comme il a de l'esprit! » Hier je t'expliquais combien tu as raison de ne pas mettre de parfums à tes cheveux ni à ta peau, et en même temps je regrettais le patchouli de ma dernière maîtresse. Finissons cette comédie absurde! Nous ne sommes plus; n'essayons pas de nous galvaniser: le peu de tendresse réelle qui persiste dans nos cœurs est comme ce reste de sève vitale qui fait pousser la barbe et les cheveux des cadavres. Ah! Valentine, rien ne se recommence. Pour l'homme, tout ce qui a eu lieu est fini. On n'a qu'un amour et qu'un printemps, qui ne reviennent jamais. Il n'y a que les lilas qui refleurissent tous les ans. Et, sache-le, en cherchant à me revoir, en t'efforçant de ranimer en nous les joies éteintes, tu n'as pas fait seulement une chose inutile et capable de nous faire souffrir dans le présent; notre malheur actuel a un effet rétroactif, et nous avons tué le passé. Voilà ce qui est vraiment horrible, et irrémédiable, hélas! Il y a un mois encore, quand j'étais triste, je songeais à toi. Le souvenir de notre amour était mon refuge contre les tracasseries, contre l'ennui, contre le dégoût. Toi que je n'aimais plus, mais que j'avais aimée, tu me consolais. Quand tu souffrais, je te consolais aussi, n'est-ce pas? Nous avions sans cesse en nous quelque chose de pur et de clair qui suffisait à nous rasséréner, et le passé rayonnait sur l'avenir. A notre âge on n'a plus d'illusions : ce sont les souvenirs qui en tiennent lieu. L'éloignement donne à la réalité ancienne assez de charmes pour qu'elle ressemble à l'idéal. Jeunes, les rêves nous précèdent; vieux, ils nous suivent. Eh bien! nous avons assassiné notre rêve, qui était notre seule ressource contre les amertumes de chaque jour. Nous avons voulu savoir ce qu'il y avait dedans. Maintenant le petit chien peut la traîner aux ordures, l'enfant ne veut plus de sa poupée brisée. Comme je me souvenais avec douceur de nos dîners amoureux, le dimanche, au Vésinet! toi seule aurais dû entrer dans la petite chambre de l'auberge où je t'avais tant aimée. Une autre femme y est entrée; cette femme, c'est toi, mais ce n'est pas toi. Je t'ai trahie en essayant de t'aimer encore. On a beau avoir l'air de ne pas changer, on se modifie à chaque heure, à chaque minute. On devient peut-être meilleur que l'on était, mais on devient différent. Si je ne t'avais pas aimée autrefois, je t'aimerais peut-être aujourd'hui cent fois plus qu'autrefois. Mais je t'ai adorée telle que tu étais, et tu n'es plus celle que j'adorais. Tu as engraissé, cela te va bien, je t'aimais maigre. Tu as lu, tu es devenue savante, j'aimais tes lettres sans orthographe. Tu es spirituelle, je t'aimais bête. Et maintenant, c'en est fait, nous ne pouvons plus demander au passé les consolations

qu'il nous prodiguait. Quelque chose a rompu le charme qui nous liait aux jours évanouis. Entre toi et moi, quelqu'un s'est interposé, et, chose horrible, ce quelqu'un c'est toi. Quand je songerai à la petite crèmerie de Montmartre, ce n'est pas toi que j'y verrai assise à côté de moi, ce sera une autre femme moins aimée et n'aimant pas, et, raffinement de désespoir, cette autre femme, ce sera toi-même! Pour te revoir, il faudra que je te chasse. Nous sommes bien malheureux! car, ce que je sens, tu l'éprouves. Toi aussi tu souffres de notre illusion perdue, de notre idéal avili. Et sais-tu ce qui résultera de ceci? Sais-tu que, peut-être, nous n'avons pas seulement éteint en nous le souvenir adoré de notre premier amour, mais que nous avons tué aussi la puissance même d'aimer! Ton souvenir pour moi, c'est tout mon cœur. C'est en lui que je puisais la faculté d'être heureux, de sourire et de vivre. Je n'avais pas un bonheur qui ne fût une réminiscence. Je ne me croyais pas mort, me souvenant d'avoir vécu. Quand une femme me disait : « Je t'aime! » j'étais heureux, parce qu'elle me rappelait que tu m'avais aimé, et c'est parce que je t'avais aimée, que je me sentais la force de l'aimer! Ah! qui donc, à présent, me persuadera que j'existe, quand ce qui me faisait exister n'est plus! Est-il temps encore de rendre au passé le charme qu'il a perdu? Pourrons-nous répudier la mémoire des quelques jours affreux et coupables qui viennent de s'écouler, et l'empêcher d'assombrir à jamais les joies ineffables de notre jeunesse? Tentons-le. Tout vaudra mieux, d'ailleurs, que l'épouvantable comédie que nous jouons. Adieu, pour toujours! Fuis-moi, je te fuirai, et tâchons d'oublier, afin de nous souvenir! »

Valentine laissa tomber la lettre; elle resta longtemps comme sans pensée; seulement, du bout de la pincette, elle tourmentait dans la cheminée le feu qui allait mourir. Sous une arche de cendres, il y avait un tison qui brûlait encore. La cendre tomba, et le tison s'éteignit.

— Ah! dit-elle, il a raison; en jouant avec la cendre, nous avons éteint le peu de feu qui restait.

Catulle Mendès

UN CADEAU

I

SONNET D'ENVOI

Frère, vous ne voulez jamais rien recevoir
Que des fleurs, et des plus simples, des amarantes,
Des lilas, des œillets, des roses odorantes,
Toutes choses qu'on peut trop aisément avoir.

Je vous offre pourtant, pour remplir mon devoir,
Le cadeau que voici. Ce ne sont pas des rentes,
Mais quelques fins tableaux d'époques différentes
Que vous accrocherez dans votre bleu boudoir.

Je les ai fort soignés pour qu'ils pussent vous plaire.
Le dessin en est pur, la couleur en est claire.
Ce sont de tout petits quadros de chevalet.

Si toutefois vous y trouvez des choses sottes,
Que le dessin soit gauche ou que le ton soit laid,
Vous en pourrez aussi faire des papillottes.

II

SONNET GREC

C'était un grand sculpteur que le Grec Praxitèle.
La légende pourtant nous raconte qu'un jour,
Voulant faire une coupe et ne rien mettre autour,
Il ne vit point de forme assez pure pour elle.

Mais le soir, fatigué de son travail rebelle,
Comme il baisait un sein façonné par l'amour,
Tout à coup il trouva. Ce bouton! ce contour!
Et la coupe naquit sur ce parfait modèle.

La femme, dont la gorge avoit un tel dessin
Qu'on moula l'idéal aux rondeurs de son sein,
Cette déesse en chair, comment se nommait-elle?

Nul ne le sait. Mais grâce au sculpteur, à l'amant!
La coupe a survécu dans sa forme immortelle,
Et sa beauté demeure impérissablement.

III

SONNET ROMAIN

La belle Julia languissamment s'étale
Sur les gradins du cirque, assise au premier rang,
Sans voir l'œil inquiet du Samnite mourant
Dont la vie est pendue à son doigt de vestale.

La vierge songe bien à la clameur brutale
De la plèbe, au vaincu qu'un vain espoir reprend!
Elle songe, rêveuse et le cœur soupirant,
Au beau prêtre de la Vénus orientale,

Au Syrien frisé qui sait les chants d'amour,
Et qui, le soir, marie aux sanglots du tambour
Sur un rhythme voilé sa voix chaude et lascive.

Et la vierge, qui sent tressaillir son sein nu,
Se ferait avec joie enterrer toute vive
Pour connaître par lui le mystère inconnu.

IV

SONNET MOYEN AGE

Dans le décor de la tapisserie ancienne
La châtelaine est roide et son corsage est long.
Un grand voile de lin pend jusqu'à son talon
Du bout de son bonnet pointu de magicienne.

Aux accords d'un rebec la belle magicienne
Chante son chevalier, le fier preux au poil blond
Qui combat sans merci le Sarrazin félon.
Elle garde sa foi comme il garde la sienne.

Il reviendra quand il aura bien mérité
De cueillir le lys blanc de sa virginité.
Peut-être il restera dix ans, vingt ans loin d'elle.

Et s'il ne revient pas, s'il périt aux lieux saints,
Elle mourra dans son serment, chaste et fidèle,
Et nul n'aura fondu la neige de ses seins.

V

SONNET RENAISSANCE

D'un pas leste et galant, sautant hors du bateau,
Un grand seigneur, en très-somptueux équipage,
Pose ses doigts gantés sur l'épaule du page
Qui porte dans ses bras l'épée et le manteau.

Le compliment en vers qu'on remettra bientôt
Est barbouillé par un pédant sur une page,
Et les musiciens en chœur font du tapage
Sous la fenêtre ouverte et sombre du château.

De son retrait, la dame entend voix et guitares,
Tandis que son mari, triste, en proie aux catharres,
Fait dans l'herbe du parc tendre maint piége-à-loups.

Mais près du mur, caché dans l'ombre, sur la pierre,
Pour donner un grand coup d'estoc au vieux jaloux,
Le rouge spadassin aiguille sa rapière.

VI

SONNET WATTEAU

Celle-là ne connaît ni jeûnes ni vigiles.
Elle est sur l'herbe, où sont les débris d'un festin,
Son nez moqueur a l'air de narguer le destin.
Elle épluche des fruits avec ses doigts agiles.

Au loin vogue un bateau dont les agrès fragiles
Tendent dans le ciel bleu des voiles de satin.
C'est lui qui va mener au pays clandestin
La troupe d'Arlequins, de Bergers et de Gilles.

A quoi songe la belle enfant aux doigts rosés ?
Sur sa bouche rieuse où chantent des baisers
Elle écrase les sœurs de ses lèvres, les fraises.

Et dans son blanc peignoir fleuri de falbalas,
Elle ressemble au beau nuage plein de braises
Qui monte de Cythère, à l'horizon, là-bas.

VII

SONNET ROMANTIQUE

Autrefois elle était fière, la belle Ida,
De sa gorge de lune et de son teint de rose.
Ce gongoriste fou, le marquis de Monrose,
Surnommait ses cheveux les jardins d'Armida.

Mais le corbeau du temps de son bec la rida.
N'importe ! Elle sourit à son miroir morose,
Appelant sa pâleur de morte une chlorose,
Et son cœur est plus chaud qu'une olla podrida.

O folle, c'est en vain que tu comptes tes piastres.
Tes yeux sont des lampions et ne sont plus des astres.
Tu n'achèteras pas même un baiser de gueux.

Pourtant si ton désir frénétique se cabre,
S'il te faut à tout prix un cavalier fougueux,
Tu pourras le trouver à la danse macabre.

VIII

SONNET MODERNE

Elle mit son plus beau chapeau, son chapeau bleu,
Et la robe que nul encor n'a dégrafée.
Puis elle releva la boucle ébouriffée
Que sa voilette avait fait redescendre un peu.

Elle se dit : — C'est mal, très-mal! Et comme il pleut!
Je serai faite, vrai, comme une vieille fée! —
Puis, avant de sortir, pour prendre une bouffée
D'air chaud, elle allongea ses mains devant le feu.

Et sous son en-tout-cas la voilà qui trottine
Dans la pluie. On ne voit d'elle que sa bottine
Et sa croupe qui fait un pouf au waterproof.

Elle arrive. — Mon Dieu! que c'est haut, le cinquième! —
La clef est sur la porte, elle entre, elle fait : Ouf!
Et lui mouille le nez en lui disant : — Je t'aime.

Jean Richepin

L'OEUVRE POÉTIQUE D'EDGAR POE

VI

Le Ver Conquérant.

Voyez! c'est nuit de gala dans ces derniers ans solitaires! Une multitude d'anges en ailes, parée de voiles et noyée de pleurs, siége dans un théâtre, pour voir un spectacle d'espoir et de craintes, tandis que l'orchestre soupire par intervalles la musique des sphères.

Des mimes avec la forme du Dieu d'en-haut chuchotent et marmottent bas, et se jettent ici ou là — pures marionnettes qui vont et viennent au commandement de vastes choses informes lesquelles transportent la scène de côté et d'autre, secouant de leurs ailes de Condor l'invisible Malheur.

Ce drame bigarré — oh! pour sûr, on ne l'oubliera! avec son Fantôme à jamais pourchassé par une foule qui ne saisit pas, à travers un cercle qui revient toujours en une seule et même place; et beaucoup de Folie et plus de Péché et d'Horreur font l'âme de l'intrigue.

Mais, voyez ! dans la cohue des mimes une figure rampante fait intrusion : une chose rouge-sang qui se tord loin des scéniques solitudes ! — Elle se tord ! — Elle se tord ! — Les mimes en de mortelles angoisses deviennent sa pâture, et les anges sanglotent devant les dents de cette vermine marquées de sang humain.

VII

Ulalume

Les cieux, — ils étaient de cendre et graves : les feuilles, — elles étaient crispées et mornes, — les feuilles, elles étaient périssables et mornes. C'était nuit en le solitaire octobre de ma plus immémoriale année. C'était fort près de l'obscur lac d'Auber, dans la brumeuse moyenne région de Weir — c'était là près de l'humide marais d'Auber, dans le pays de bois hanté par les goules de Weir.

Ici, une fois, à travers une allée titanique de cyprès, j'errais avec mon Ame ; — une allée de cyprès, avec Psyché, mon Ame. C'était aux jours où mon cœur était volcanique comme les rivières scoriaques qui roulent, — comme les laves qui roulent instablement leur sulfureux courant en bas de l'Ianek dans les climats extrêmes du pôle, — qui gémissent tandis qu'elles roulent en bas du mont Yanek dans les royaumes du pôle boréal.

Notre entretien avait été sérieux et grave : mais, nos pensées, elles étaient paralysées et mornes, — nos souvenirs étaient traîtres et mornes — car nous ne savions pas que le mois était Octobre et nous ne remarquions pas la nuit de l'année : — (Ah ! nuit de toutes les nuits de l'année !) nous n'observions pas l'obscur lac d'Auber, — bien qu'une fois nous ayons voyagé par là, — nous ne nous rappellions pas l'humide marais d'Auber, ni le pays de bois hantés par les goules de Weir.

Et maintenant, comme la nuit vieillissait et que le cadran des étoiles désignait le matin, comme le cadran des étoiles indiquait le matin, — à la fin de notre sentier un liquide et nébuleux éclat vint à naître, hors duquel un miraculeux croissant se leva avec une double corne — le croissant diamanté d'Astarté distinct avec sa double corne.

Et je dis : — « Elle est plus tiède que Diane : elle roule à travers un éther de soupirs : elle jubile dans une région de soupirs, — elle a vu que les larmes ne sont pas sèches sur ces joues où le ver ne meurt jamais, et elle est venue passé les étoiles du Lion pour nous désigner le sentier vers les cieux, — vers la Léthéenne paix des cieux ; — jusque-là venue en dépit du Lion, pour resplendir sur nous de ses brillants yeux, — jusque-là venue à travers l'antre du Lion, avec l'amour dans ses lumineux yeux. »

Mais Psyché, élevant son doigt, dit : — « Tristement, de cette étoile je me défie, — de sa pâleur, étrangement, je me défie. Oh !

hâte-toi! — oh! ne nous attardons pas! Oh! fuis — et fuyons, car nous le devons. » Elle parla dans la terreur, laissant s'abattre ses plumes jusqu'à ce que ses ailes traînassent en la poussière, — jusqu'à ce qu'elles traînèrent tristement dans la poussière.

Je répliquai : — « Ce n'est rien que songe : continuons par cette vacillante lumière! baignons-nous dans cette cristalline lumière! Sa Splendeur sibylline rayonne d'espoir et avec beauté cette nuit : — vois! elle va, vibrante, au haut ciel à travers la nuit! Ah! nous pouvons, saufs, nous fier à sa lueur et être sûrs qu'elle nous conduira bien, — nous pouvons, saufs, nous fier à une lueur qui ne sait que nous guider à bien, puisqu'elle va, vibrante, au haut des cieux à travers la nuit. »

Ainsi je pacifiai Psyché et la baisai, et tentai de la ravir à cet assombrissement, et vainquis ses scrupules et son assombrissement; et nous allâmes à la fin de l'allée, mais nous fûmes arrêtés par la porte d'une tombe : par la porte avec sa légende d'une tombe : et je dis : — « Qu'y a-t-il d'écrit, douce sœur, sur la porte avec une légende de cette tombe? » Elle répliqua : — « Ulalume! — Ulalume! — c'est le caveau de ta morte Ulalume! »

Alors mon cœur devint de cendre et sobre, comme les feuilles qui étaient crispées et mornes, — comme les feuilles qui étaient périssables et mornes, et je m'écriai : — « Ce fut sûrement en octobre, en cette nuit même de l'année dernière, que je voyageai, — je voyageai par ici, — que j'apportai un fardeau redoutable jusqu'ici : — dans cette nuit entre toutes les nuits de l'année, ah! quel démon m'a tenté vers ces lieux? Je connais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber, — cette brumeuse moyenne région de Weir : je connais bien, maintenant, cet humide marais d'Auber, et ces pays de bois hantés par les goules de Weir! »

Trad. *Stéphane Mallarmé*

LES MIRACLES DE PARIS

I

Madame Hortense Sénéchal, à Lourdes (Hautes-Pyrénées).

Paris, le 16 novembre 1876.

Est-ce bien possible, ma chère Sénéchal! et que dit-on dans le hameau! Comment, vous, la gaîté et le charme de nos belles après-minuit, vous vous êtes retirée du boulevard? Vous nous abandonnez.

On m'a assuré, l'autre soir, au buffet américain, qui vend de si bonne bière danoise, vous savez? proche l'avant-dernier Théâtre-Français, que vous aviez fait couper vos beaux faux cheveux, mis de la cendre sur votre tête, jeté la soie par-dessus les orties et acheté de la bure à vingt-neuf

sous le mètre, le tout pour aller expier, à de nombreux kilomètres de notre ville de Paris, à Lourdes même, les quelques instants d'oubli dont vos amis, parmi lesquels j'ai la satisfaction de me compter, se souviendront toujours avec un réel plaisir ?

Cela est-il vrai, ma chère Sénéchal ?

Quoi ! pour fuir à jamais le Malin, que vous meniez d'ailleurs si gentiment par le bout du nez, vous voilà confinée dans une bourgade, louée par ceux-ci, blamée par ceux-là, comme la conduite de Figaro, à quelques pas d'une grotte dont les eaux saintes rendent la vue aux boiteux et l'ouïe aux épileptiques ?

Vous m'en voyez tout encharibοté !

La grande Jeanne, votre ex-camarade, celle qui prétend que les chapeaux de peluche auront le pompon en hiver, en quoi elle se trompe, m'a dit en outre, à propos de votre fuite au pied de ces Pyrénées qui existent encore, bien que le roi Louis XIV en ait pourtant annoncé l'ablation définitive, il y a aujourd'hui 176 ans, que vous comptiez ne jamais revenir à Paris, bref, que c'en était tout à fait fini des cascades d'antan !

Je ne mets pas en doute, croyez-le, ma chère Sénéchal, la sincérité de votre soudaine conversion, et je comprends très-bien que, dans l'état présent de votre esprit, vous ayez été vous loger au centre des miracles.

Je me garderai donc bien d'essayer de vous ramener à des idées plus demi-mondaines. Mais je ne saurai me résoudre, en vérité, à perdre tout à fait l'habitude des entretiens savoureux que nous eûmes si souvent ensemble, en des endroits profanes, jouxte des consommations glacées ou brûlantes, sous le toit hospitalier du buffet américain. Là, je vous racontais, en les commentant, les nouvelles du jour. Vous en daigniez parfois sourire. Tel était mon bonheur. Je ne puis me résigner, je l'avoue, ma bonne Sénéchal, à ne plus faire auprès de vous ce métier de reporter oral, sans façons, qui m'était payé avec de si charmants regards.

J'ai résolu de continuer, mais par écrit, nos conversations d'autrefois. Aussi, je vous avertis, ma belle cénobite, que tous les quinze jours dorénavant le courrier vous apportera une sorte de chronique en désordre où vous trouverez un reflet de la vie mauvaise que les Parisiens continuent de mener, en dépit des sermons quotidiens du journal *La Défense*.

Je vous raconterai les miracles de Paris et vous les comparerez avec ceux qui écloront dans le village où vous avez embrassé la carrière de Madeleine repentante, avec plus de costume et moins de crâne à la main que la dame de Magdala, je l'espère.

Car, vous le savez mieux que moi, ma chère Hortense, Paris est certainement le lieu de la terre privé de grottes et d'apparitions, où il se produit le plus de miracles. Le nombre des choses prodigieuses que les pastourelles ou les pastouriaux sans emploi de votre village pourraient constater ici, journellement, est réellement énorme. Ainsi, par exemple, ma chère amie, Paris est récemment parvenu à faire croire aux Parisiens eux-mêmes que les petits couteaux à papier d'autrefois sont absolument incommodes et vulgaires, et il les a remplacés par des sabres d'ivoire, d'une longueur et d'une largeur extraordinaires, à poignée massive, sorte d'arme préhistorique taillée dans une défense d'éléphant, ou, tout au moins, dans un bel andouiller de cerf. Nos papetiers à la mode en exposent de si puissants et de si affilés, que la Charlotte Corday de la Bible ferait immédiatement l'acquisition de l'un d'entre eux, si elle avait encore à trancher la tête de cet excellent et confiant Holopherne, si digne de tous nos regrets.

Ces glaives blancs et polis pèsent beaucoup de kilogrammes. Ils n'en semblent que plus légers aux doigts fluets des Parisiennes que le souci de la *High life* gouverne en maître. Et, te le dirai-je, Hortense, j'eusse moi-même armé mon poing d'un de ces espadons nouveaux, si la crainte de désirer bientôt éperdûment de le voir ponctuer d'un sang vermeil, qui ferait si bien sur sa blancheur, ne m'eût retenu à temps. Se livrer à l'homicide en collaboration avec un de ces glaives d'ivoire doit être ravissant, pour un coloriste.

Mais revenons à des pensées plus saines.

Oui, ma bonne Sénéchal, j'ai l'intention de vous faire part, bi-mensuellement, des miracles de mon, de votre toujours cher Paris.

Je ne troublerai pas vos méditations. Mais, entre deux recueillements, j'espère que vous voudrez bien goûter, du bout de l'oreille, les récits que les employés de M. Lelibon vous apporteront, affranchis, et sous enveloppe, tous les quinze jours.

Certes, je serai bref, mais je serai plus chaste encore!

Et puisque vous avez voté définitivement pour la cessation des poursuites amoureuses, je m'engage à ne vous parler que très-rarement de ces jeunes dames que vous ne connaissez plus, et qui, m'a-t-on dit, vivent aux dépens de l'honneur, de la Madeleine à la Bastille.

Le serment que j'en fais ici m'interdit donc de vous esquisser, même en quelques traits, la fuite pittoresque, pour un quartier meilleur, des personnes obéissantes, je n'ose dire soumises, que l'avenue de l'Opéra perce de part en part et chasse de ces rues antiques où Balzac logeait l'abbé Vautrin et le jeune Rubempré, et cette Coralie si séduisante avec ses bas verts à coins rouges!

Loin de nous le souvenir des créatures perverses qui avaient fini par démolir les moulins de leur butte à force de jeter leurs bonnets par dessus, depuis un siècle!

Permettez-moi, en revanche, ma bonne Sénéchal, d'arrêter un instant votre esprit sur cet aimable miracle qui se produit chaque année, à Paris, à l'entrée de l'hiver, au moment où les rapins qui traversent la cour du Louvre, transis par les premières bises, y voient avec une satisfaction mélancolique les monceaux de bois flotté destiné à chauffer sans relâche les tableaux et les statues.

Ce miracle, — qui n'a pas du reste un effet de plus de huit jours de durée, — est la métamorphose de Paris en Londres, et le goût subit de vos anciens compatriotes, ma bonne Hortense, pour le *at home* des Anglais.

Des brouillards jaunes, d'une saveur désagréable, emplissent les rues, étouffent les becs de gaz, et, diminuant la circulation, suppriment la rumeur joyeuse de la ville. La Seine s'élargit et devient la Tamise. Plus de bateaux-omnibus vifs, rouges ou blancs: ils sont changés en penny-boots silencieux et noirs. Au-dessus de la vaste cité, la nuit, à peu de hauteur, plane une grande lueur rougeâtre, comme à Londres. Et puis, ce qui est plus significatif, le flâneur et bavard Parisien marche vite, sans mot dire, tendant le dos, impatient de regagner son chez lui, d'où, après le dîner, il ne peut plus s'arracher. Le veston de chambre lui tient aux épaules comme une tendre tunique de Nessus. Ses pieds écoutent les conseils paresseux de ses pantoufles. Oh! le foyer, l'hiver, la famille, le coucher de bonne heure, une fois les affaires finies! Et les célibataires pensent à aller se jeter aux genoux de M. de Foy pour le supplier de leur procurer, tout de suite, pour le soir même, avant que le brouillard ne se soit

dissipé, une gentille femme, très-jeune, très-intelligente, très-modeste, avec quatre enfants tout élevés, ayant déjà fait toutes leurs dents, et revenant de la pension, avec un compliment calligraphié à la main !

O mirages !

Vingt-quatre heures après, le soleil rit de nouveau à la française dans un ciel débordant d'azur. L'hiver s'est acclimaté dans la capitale, mais il fait beau. Paris est redevenu aussi gai, aussi vivifiant, aussi charmant qu'au mois de mai, bien que le froid s'y soit installé, et, chaque soir, comme devant, le mari et le célibataire, jetant au loin avec leur peau d'anglais leur passion pour le *at home*, s'empressent, à la faveur des ténèbres, de se précipiter dans tous les lieux de plaisir connus, y compris l'avant-dernier Théâtre-Français, où ils oublient, avec une facilité miraculeuse, tous leurs projets de bonne et bourgeoise conduite, et tous leurs désirs britanniques d'enfants potelés, joufflus, souriants, chantant en chœur le fameux refrain : « *Home, sweet home !* »

Cela dit, ma bonne Sénéchal, je prends à regret congé de vous, en vous priant d'accepter les souhaits de bonheur et d'excellente santé que nous faisons tous pour vous. La grande Jeanne vous embrasse. Auguste se rappelle à votre souvenir. Et moi je vous dis : « A quinzaine, ma chère ! »

Ernest d'Hervilly

LA QUINZAINE PARISIENNE

Dimanche 29 *octobre*. — Scandale au Concert-Populaire. Naturellement, il s'agit de Richard Wagner. Les uns applaudissent avec fermeté, les autres sifflent avec vigueur. Nous sommes de ceux qui applaudissent, non pas Richard Wagner lui-même, non pas l'homme qui, lâchement et sottement, insulte à nos gloires et à nos désastres, mais le prodigieux auteur de l'ANNEAU DU NIBELUNG. Ce stupide pamphlétaire est un musicien de génie. Il suffit. Je ne lis pas sa prose et j'écoute sa musique. — C'est égal, la réaction musicale (car dans l'art comme en politique il y a des réactionnaires) doit être bien heureuse de l'excellent prétexte qui lui est offert de sévir, sans jugement, contre la musique nouvelle.

Lundi 30 *octobre*. — On annonce que M. Ernesto Rossi devient directeur du théâtre de l'Ambigu.

Mardi 31 *octobre* — A la Comédie-Française, reprise de *Paul Forestier*. Il est bien vrai que cette reprise était ardemment désirée, et depuis des mois et des années, dans les salons, au théâtre, dans les rues, on entendait les danseurs, les spectateurs, les passants soupirer avec angoisse : « Mon Dieu ! mon Dieu ! on ne jouera donc jamais *Paul Forestier?* » — *La Forza del Destino* est accueillie au Théâtre-Italien avec une froideur polie. Ainsi *Ayda*, — où Verdi s'est franchement modernisé, — obtient un réel triomphe, et la *Forza del Destino*, opéra à la vieille mode, succombe. Ce n'est pas un mauvais signe, cela.

Mercredi 1er *novembre*. — On annonce que M. Ernesto Rossi ne prend pas la direction de l'Ambigu.

Jeudi 2 *novembre.* — M. Victorien Sardou, en des lettres publiques, s'étonne de la pauvreté de Pierre Corneille, et la nie. Pierre Corneille, vivant, s'étonnerait peut-être de la fortune de M. Victorien Sardou.

Vendredi 3 *novembre.* — Au théâtre de l'Odéon, *le Grand Frère,* drame en trois actes, en vers, de M. Pierre Elzéar. Nous avions eu le plaisir d'entendre lire cette pièce, et elle nous avait paru tout à fait agréable. L'effet en scène n'a pas répondu à notre attente. L'action, assez peu dépourvue de banalité, languit, se traîne, se détire, bâille pour ainsi dire, et le spectateur va peut-être en faire autant, quand tout à coup il est réveillé par une image gracieuse ou un aimable vers. On a beaucoup applaudi à la fin. — Somme toute, M. Duquesnel doit être satisfait; il s'est conformé au cahier des charges, et prochainement il pourra jouer *Balsamo*, à moins que la *Deïdamia* de Théodore de Banville ne contrecarre ses sombres projets.

Samedi 4 *novembre.* — *La Boîte au Lait*, un médiocre vaudeville du théâtre des Variétés, est devenue, au théâtre des Bouffes, une insipide opérette. Comme madame Théo chanterait mal si elle n'avait pas de si jolis yeux!

Dimanche 5 *novembre.* — Que de matinées! On en a mis partout. Au Vaudeville, *Le Beau Léandre.* Vous connaissez cette féroce et exquise bouffonnerie? M. Munié est un rare Orgon et scande les vers en comédien de race.

Lundi 6 *novembre.* — Il est vrai que la reprise *des Bohémiens de Paris* a eu lieu avant-hier, mais c'est ce soir seulement que nous sommes allés au théâtre de la Porte Saint-Martin. Peut-être aurions-nous aussi bien fait de ne pas y aller du tout.

Mardi 7 *novembre.* — On annonce que M. Jenneval prend la direction de l'Ambigu.

Mercredi 8 *novembre.* — M. Victorien Sardou achète la porte de la maison de Corneille, *la vraie porte du temps*, affirment les journaux bien informés. Qu'en fera-t-il? la porte sans doute de sa propre maison, en y ajoutant une plaque de cuivre sur laquelle on lira : VICTORIEN SARDOU, *auteur dramatique.*

Jeudi 9 *novembre.* — Lions aux Fantaisies Oller, lions au cirque Myers. — On annonce que M. Jenneval ne prend pas la direction du théâtre de l'Ambigu. Il faut qu'un théâtre soit ouvert ou fermé. L'Ambigu préfère rester fermé, voilà tout.

Vendredi 10 *novembre.* — Les journaux annoncent la mort de Tamburini, qui fut un baryton illustre. « Antonio Tamburini était né à Faenza, le 28 mars 1800. Il débuta à l'âge de dix-huit ans à Bologne avec un grand éclat, et depuis lors, sa carrière artistique ne fut qu'une longue suite de succès. C'est en 1832 qu'il chanta pour la première fois à Paris, dans la *Cenerentola*, et pendant plus de vingt années, il fut le baryton *di primo cartello* de la scène italienne. Jamais, croyons-nous, aucun artiste n'a chanté avec plus de verve et de brio le rôle de Figaro, dans *le Bàrbier de Séville.* Tamburini s'était retiré du théâtre depuis des années, et dans ces derniers temps, il marchait fort peu et ne parlait plus. »

Samedi 11 *novembre.* — Répétition générale de *Paul et Virginie.* Dans la salle, quelques amis de l'auteur, sept ou huit cents seulement. Que chuchotte-t-on dans les couloirs? Que Capoul est tout-à-fait en voix, que mademoiselle Ritter est exquise. Mais le poème, la musique? Ce sont des questions prématurées et auxquelles il convient de ne pas répondre avant la semaine prochaine.

Jean Prouvaire

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore de BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE. Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GERIN, Raoul GINESTE, Edmond de GONCOURT, Robert HALT, Léon HENNIQUE, Jose Maria de HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PERADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON, Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, LEON VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Par ANATOLE FRANCE

ÉTUDES HISTORIQUES
Par G. AUGUSTIN THIERRY

LES LIVRES DU JOUR, par P. GÉRIN

LES BEAUX-ARTS
Par LOUIS MÉNARD

LES THÉATRES
Par CATULLE MENDÈS

CURIOSITÉS ET MERVEILLES DE LA SCIENCE
Par le Dr Henri NAPIAS

LES MIRACLES DE PARIS
(chronique)
Par ERNEST D'HERVILLY

LES ABEILLES
(chronique)
Par HENRY LAUJOL

LA SEMAINE UNIVERSELLE, par Jean Prouvaire et Spiagudry

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions d'abonnement ET LA LISTE DES NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE.
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an	24 fr.	30 fr.

Pour l'Étranger le port en sus.

Nouvelles primes entièrement gratuites :

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux recevront

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques. — Intermède. — Hespérus. — Philoméla. — Sonnets. — Panteléïa. — Pagode. — Sérénades.

Ce magnifique volume de 400 pages, grand in-8°, orné d'une eau-forte, et imprimé en caractères anciens, sur très-beau papier, vaut dix francs en librairie.

N. B. — Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce livre.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux recevront :

CINQ DESSINS INÉDITS DE HENRY REGNAULT

I. Etude pour *l'Exécuteur*.
II. Etude pour *l'Insurgé* (portrait du *général Prim.*)
III. Un Tigre au bord de la mer.
IV. Lion et Lionne.
V. Tigre dévorant un Cheval.

Ces cinq magnifiques dessins signés par Henry REGNAULT, photographiés par M. Etienne CARJAT, n'ont figuré dans aucune exposition.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Huitième livraison

19 Novembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, grand in-8°

EN COURS DE PUBLICATION :

L'ASSOMMOIR

Par ÉMILE ZOLA

PUBLICATIONS PROCHAINES :

LES FEMMES D'ARTISTES

(Deuxième série entièrement inédite)

Par ALPHONSE DAUDET

CONTES POUR LES FEMMES

Par THÉODORE DE BANVILLE

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

ROMAN

Par LÉON CLADEL

Orné de dessins inédits d'Alexandre Falguière

LE NOVICE

Par FERDINAND FABRE

ALLIETTE

NOUVELLE

Par ROBERT HALT

UNE NOUVELLE INÉDITE

Par CHARLES MONSELET

Voir la troisième page de la couverture

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

Contes pour les Femmes

V

MEMENTO VIVERE

Introduit dans la chambre à coucher du vieux duc Lancelot de Cimay, le jeune de Varas, qui, pour la première fois, se trouvait devant l'ami de son père, le vit plus pâle qu'un linge, ayant sur la lèvre un clair sourire frissonnant et déjà dans le regard quelque chose de la sérénité suprême, car un doux et vague reflet de l'éternel azur brillait dans ses profondes prunelles.

« Mon enfant, dit le vieillard au jeune vicomte après l'avoir embrassé, j'ai reçu la lettre de ton père. Il voulait que je fusse ton conseil et ton guide dans la vie, et cette mission qu'il me donnait à ses derniers moments, je l'eusse de grand cœur acceptée. Le malheur est que moi-même je vais te dire adieu, car il me reste tout au plus une heure à vivre. »

Et comme le jeune homme, palpitant d'émotion, voulait se récrier, le duc reprit :

« Crois-tu qu'un Cimay, qui a vu partir avant lui ses enfants et ses petits-enfants, puisse regretter ici-bas quelque chose? Je n'ai plus de parents et tu es complétement pauvre; je t'ai donc laissé par un testament en bonne forme, déposé chez mon notaire, maître Ploix, tout ce qui me reste : une terre dans le Bourbonnais, affermée dix mille francs. Ne me remercie pas, nous n'avons pas une minute à perdre, et souviens-toi que tu ne dois jamais vendre cette terre, car avoir sa fortune en obligations, en coupons, en chiffons de papier, c'est déjà, par un côté, vivre à la façon des Américains nomades, qui habitent les hôtels garnis et se marient dans la chambre bleue de l'hyménée, sur des bateaux à vapeur!

« Il nous reste environ trois quarts d'heure. C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour te donner un résumé complet et net de la sagesse humaine, car, dégagée des niaiseries et des lieux communs dont on l'enguirlande, elle se réduit à fort peu de chose. Naturellement, puisque tu as dix-huit ans sonnés, tu sais déjà l'équitation et l'escrime; ne les oublie jamais, car, privé du cheval et de l'épée, l'homme est comme un animal sans poil, ou comme un oiseau sans plume. La première chose à faire, c'est de servir ton pays; engage-toi dans le premier régiment venu, et tâche d'aller quelque part où l'on se bat. Un homme n'existe que du jour où il a montré au soleil la couleur de son sang. Sois docile et respectueux envers tes chefs, bon et affable pour tous, mais ne tolère absolument rien,

et bats-toi avec le premier venu, fût-ce un mouchard ou un échappé du bagne; c'est ce qu'exige le respect de soi-même à une époque où aucune convention sociale ne nous protége, et, quoi qu'en ait dit M. Glais-Bizoin, le vrai courage consiste à avoir du courage.

« Elevé par une mère comme celle que tu as eu, tu es religieux; d'ailleurs, je ne te crois pas assez bête pour adorer le raisonnement humain, cet outil imparfait et sans précision, avec lequel, sans la routine et l'instinct surnaturel, on n'arriverait même pas à raboter convenablement une planche, ou à faire une paire de bottes! Donc, lorsque tu iras à la messe, porte ton livre de messe à la main crânement, et si quelqu'un semble sourire, invite-le à une promenade matinale, et donne ou reçois un bon coup de sabre, ou de ce qu'on voudra, car ton sang doit être toujours prêt à sortir! Ce qui, d'ailleurs, ne doit pas t'empêcher de savoir l'astronomie et les mathématiques, d'étudier dans les mythologues et dans les poëmes primitifs la science des religions, et de regarder *Candide* et *Zadig* comme des chefs-d'œuvre.

« Tu rentreras dans la vie civile; alors, que feras-tu? C'est bien simple: Si tu sens en toi le génie d'un art ou d'une science, donne à cet art ou à cette science toute ta vie et toutes tes forces. Si tu veux faire de l'agriculture, une clause du bail fait avec ton fermier stipule que tu peux le résilier, moyennant le paiement d'une indemnité fixée d'avance, et pour laquelle tu trouveras des fonds chez le notaire. Mais, alors, fais de l'agriculture à la vieille mode, car, faite scientifiquement et mise au courant des progrès modernes, elle demande des dépenses considérables et devient un commerce. Or, tu dois éviter tout commerce! Si tu vis à la campagne, marie-toi; aime et respecte ta femme, que tu auras bien choisie, qui sera une ménagère, et qui ne jouera pas du piano; et élève bien tes enfants. Cette vie-là est si simple que les règles en sont connues de tous, mais je suppose que tu ne la choisiras pas, et que tu vivras dans le tourbillon parisien.

« En ce cas, la chose devient plus difficile. Pour économiser le temps, j'accumule les *mementos* et les préceptes. Habite à un second étage, dans un quartier honorable et vivant, mais non bruyant. A cause de l'humidité de Paris, les chauds tapis et les épais rideaux de damas de soie sont indispensables; mais défie-toi des meubles, comme de la peste: ils tiennent une place inutile et redoutable. Un vrai divan à la turque, avec une chaude couverture et de riches coussins, et des fauteuils confortables, voilà le principal. Il n'y a que les meubles anciens, bahuts, cabinets ou horloges, qui soient vraiment beaux: mais ils doivent avoir été achetés au fond d'une province et dans un état parfait de conservation; si un collectionneur, un marchand de curiosités ou un réparateur de meubles les a touchés ou seulement vus, ils ne sont plus anciens. Tâche d'avoir quelques miroirs, et quelques chandeliers du dix-septième siècle dorés à l'or moulu. Un meuble, un livre, un tableau qui veulent entrer chez toi, sont des ennemis. Le meuble a été rafistolé, le livre est inutile, car, au lieu de le lire, tu liras Homère ou Dante, ou Rabelais, ou Shakespeare, et tu feras bien; le tableau est mauvais, s'il n'est pas une chimère. Il n'y a pas de tableaux anciens; ils ont tous été repeints par des vitriers. Quant aux tableaux modernes, il faut les acheter directement à l'exposition, et au peintre lui-même, et à cette condition que le peintre ait du génie, et que le tableau ne soit pas ennuyeux ou terrible à voir, car, pourquoi s'enfermer avec une chose formidable ou absurde? Les collections de gravures et de faïences mangent la vie et arrivent à faire un monomame du plus

galant homme; d'ailleurs, rien n'est plus réjouissant à voir qu'une estampe japonaise, qui coûte dix sous, ou que n'importe quelle turquerie écarlate!

« Etudie avec soin, avec rage, tous les grands épistolaires, Balzac l'ancien, Madame de Sévigné, Voiture, pour apprendre..... à ne pas écrire de lettres! Il est très-difficile d'écrire à son bottier une lettre de deux lignes qui ne vous expose pas à la mort, ou à la déportation, ou à un procès en adultère. Je t'ai dit que tu dois éviter toute profession mercantile. Ton nom même ne doit pas figurer parmi les membres d'un comité d'administration, car on ne sait jamais bien quelles affaires d'industrie et de banque sont ou ne sont pas des coupe-gorge.

« Le commerce a eu sa grandeur à certaines époques et chez certaines nations; mais quoique chez nous-mêmes, et tel que nous l'avons falsifié et rapetissé, il soit encore infiniment respectable, tu ne dois pas être, même théoriquement, le collègue de l'épicier, qui vend de la colle de poisson pour de la confiture, et du marchand de vin qui fabrique son vin avec de l'iris et du bois de campêche. Fuis les bavards, et aussi les professeurs, car ils professent toujours, et surtout les fats qui, se souvenant de l'aphorisme : « Comprendre, c'est égaler, » affectent impudemment pour Raphaël, pour Véronèse, pour Beethoven, pour Molière, pour La Fontaine, une admiration hors de toute mesure avec l'étroitesse de leurs propres âmes!

« Sois servi par un domestique, ancien soldat, qui ait été blessé à la guerre, et qui ait montré ainsi qu'il n'a pas le cœur vil, et fais qu'il te craigne et te respecte, et surtout qu'il t'aime. Ne mange jamais chez toi autre chose qu'une côtelette! Nulle part on ne mange mieux que dans les restaurants, quand on a appris à s'y gouverner, ce qui doit être la première étude d'un Parisien, car il n'y a presque pas de maison particulière où l'on sache faire un coulis et une sauce blanche. Si tu dînes chez des amis, que ce soit des amis pour qui tu serais disposé à donner ta vie et ta bourse; et tout ce que tu recevras, rends-le au centuple.

« Mais il faut te parler des femmes! Sur ce point, tout le malheur est venu de ce qu'on a confondu la galanterie avec l'amour. Ce sont deux choses. Pour toute liaison sérieuse, ne te laisse aller à aimer, libre ou mariée, qu'une femme dont tu consentirais à faire ta femme, et dès le premier moment fais-lui le sacrifice de tout ce que tu es, de tout ce que tu as, et même de ta vie. Dans les liaisons frivoles, calcule d'avance ce que tu veux y dépenser de ton temps, de ton argent, et de tes bibelots, et ce devis une fois établi, fais comme pour les devis des architectes, double-le, et ajoute quelque chose en sus! Dans ces passe-temps, sois toujours jeune, séduisant, amusant, infatigable, spirituel; charme comme Roméo, paie comme Turcaret; sois fidèle, attends-toi à être trompé sur toutes les coutures, et ne fais pas semblant de savoir que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Quant aux demoiselles à chignon rose ou jaune, car je ne t'interdis rien! c'est encore plus simple. Dans les intervalles de leurs ritournelles de folie apprise, elles sont sérieuses comme des notaires, étant toujours tourmentées par la pensée de quelque dette à payer ou de quelque affaire d'argent; si donc tu dois perdre cinq minutes avec une d'entre elles, tâche de trouver un euphémisme pour lui faire comprendre tout de suite dans quelle mesure tu veux concourir à la délivrer du souci qui l'occupe. Pas de cabotinage! le préjugé contre les acteurs n'est pas un préjugé. L'actrice la plus amoureuse de toi te hacherait menu comme chair à pâté pour avoir un rôle, et près de toi pense au public, aux applau-

dissements et aux robes. Quant aux acteurs, il y en a de très-honorables, et qui sont dignes de tous les respects; mais, en principe, le comédien est le mâle de la comédienne, c'est-à-dire d'une femme qui, pour enrichir son honnête directeur en jouant des pièces qui sont la satire du Vice, est forcée de fournir des robes de mille écus la pièce, payées par le Vice!

« En somme, tout ce qui est galanterie mérite peu qu'un honnête homme s'y arrête. Il n'y a presque plus de beauté ni dans l'aristocratie, recroquevillée par des idées étroites et peu modernes, ni dans la bourgeoisie stupéfiée par une ignoble convoitise de l'argent. Les plus belles femmes de ce temps sont des modèles d'atelier qui dansent dans la rue de la Verrerie, et des marchandes de pommes du quai de la Rapée, avec qui la conversation est difficile. Il y a aussi quelques princesses, mais dont la beauté n'existe qu'à la condition d'être idéalisée par la peinture et par la poésie, et il n'est pas rare qu'elles appartiennent à des familles de bourgeois et de parvenus!

« Donc, pour conclure, aimer une noble femme qui soit une âme, lire, étudier, faire la charité, se dévouer à tous, vivre sans aucune souillure! élever son cœur, et, si l'on est père, être bon père, voilà tout ce qu'il y a ici bas de raisonnable, et c'est tout ce que m'a appris la vie! Redoute la médiocrité, la sottise, le piano, les amateurs d'art; le plus que tu pourras, sois chaste; sois brave, sois généreux follement, et surtout sois bon, et que Dieu te bénisse! »

Ayant ainsi parlé, le duc de Cimay souleva sa tête, regarda un instant le ciel, puis expira; et s'agenouillant avec respect, Pierre de Varas baisa la main glacée de celui qui venait de lui léguer la sagesse.

Théodore de Banville

SILENCE D'AUTOMNE

(PANTOUM)

O silence des soirs mystérieux d'automne
Quels accords d'harmonie horribles tu contiens,
Silence des grands soirs fidèle et monotone!
Est-il des chants plus doux à l'âme que les tiens?

Quels accords d'harmonie horribles tu contiens,
Silence des grands soirs monotone et fidèle!
Est-il des chants plus doux à l'âme que les tiens?
Je me rappelle un soir que j'étais seul près d'elle,

Silence des grands soirs monotone et fidèle,
Garde en toi pour toujours ce souvenir divin.
Je me rappelle un soir que j'étais seul près d'elle,
Un soir mélancolique au milieu du ravin.

Garde en toi pour toujours ce souvenir divin,
Il tombait de la lune un fleuve d'améthystes.
Un soir mélancolique au milieu du ravin.
Oh! comme par moments les cœurs deviennent tristes!

Il tombait de la lune un fleuve d'améthystes.
Les arbres en étaient éblouis et charmés.
Oh! comme par moments les cœurs deviennent tristes!
Te souvient-il qu'un jour nous nous sommes aimés?

Les arbres en étaient éblouis et charmés.
Il passait sous les bois d'anciens accords de lyres.
Te souvient-il qu'un jour nous nous sommes aimés?
O sainte extase! ô joie immortelle! ô délires!

Il passait sous les bois d'anciens accords de lyres
Morts autrefois et puis ressuscités par nous,
O saint extase! ô joie immortelle! ô délires!
O silence des soirs, tes chants sont les plus doux.

Morts autrefois et puis ressuscités par nous,
Tes chants sonnent divins dans l'éther monotone.
O silence des soirs, tes chants sont les plus doux,
O silence des soirs mystérieux d'automne!

Adelphe Froger

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Dans la maison, où chaque mois des filles s'envolaient comme des serins dont on laisserait les cages ouvertes, l'accident des Coupeau n'étonna personne. Mais les Lorilleux triomphaient. Ah! ils l'avaient prédit que la petite leur chierait du poivre! C'était mérité, toutes les fleuristes tournaient mal. Les Boche et les Poisson ricanaient également en faisant une dépense et un étalage extraordinaires de vertu. Seul, Lantier, défendait sournoisement Nana. Mon Dieu! sans doute, déclarait-il de son air puritain, une demoiselle qui se cavalait offensait toutes les lois; puis, il ajoutait, avec une flamme dans le coin des yeux, que, sacrédié! la gamine était aussi trop jolie pour manger du pain sec à son âge.

— Vous ne savez pas? cria un jour madame Lorilleux dans la loge des Boche, où la coterie prenait du café, eh bien! vrai comme la lumière du jour nous éclaire, c'est la Banban qui a vendu sa fille... Oui, elle l'a

vendue, et j'ai des preuves!... Ce vieux, qu'on rencontrait matin et soir dans l'escalier, il montait déjà donner des à-compte. Ça crevait les yeux. Et, hier donc! quelqu'un les a aperçus ensemble à l'Ambigu, la donzelle et son matou..... Ma parole d'honneur! ils sont ensemble. Vous voyez bien!

On acheva le café, en discutant ça. Après tout, c'était possible, il se passait des choses encore plus fortes. Et, dans le quartier, les gens les mieux posés finirent par répéter que Gervaise avait vendu sa fille.

Gervaise, maintenant, traînait ses savates, en se fichant du monde. On l'aurait appelée voleuse, dans la rue, qu'elle ne se serait pas retournée. Depuis un mois, elle ne travaillait plus chez madame Fauconnier, qui avait dû la flanquer à la porte, pour éviter des disputes. En quelques semaines, elle était entrée chez six blanchisseuses; elle faisait deux ou trois jours dans chaque atelier, puis elle recevait son paquet, tellement elle cochonnait l'ouvrage, sans soin, malpropre, perdant la tête jusqu'à oublier son métier. Enfin, se sentant gâcheuse, elle venait de quitter le repassage, elle lavait à la journée, au lavoir de la rue Neuve; patauger, se battre avec la crasse, redescendre dans ce que le métier a de rude et de facile, ça marchait encore, ça l'abaissait d'un cran sur la pente de sa dégringolade. Par exemple, le lavoir ne l'embellissait guère. Un vrai chien crotté, quand elle sortait de là-dedans, trempée, montrant sa chair bleuie sous ses quatre guenilles. Avec ça, elle grossissait toujours, malgré ses danses devant le buffet, et sa jambe se tortillait si fort, qu'elle ne pouvait plus marcher près de quelqu'un, sans manquer de le jeter par terre, tant elle boitait.

Naturellement, lorsqu'on se décatit à ce point, tout l'orgueil de la femme s'en va. Gervaise avait mis sous elle ses anciennes fiertés, ses coquetteries, ses besoins de sentiments, de convenances et d'égards. On pouvait lui allonger des coups de souliers partout, devant et derrière, elle ne les sentait pas, elle devenait trop flasque et trop molle. Ainsi, Lantier l'avait complétement lâchée; il ne la pinçait même plus pour la forme; et elle semblait ne s'être pas aperçu de cette fin d'une longue liaison, lentement traînée et dénouée dans une lassitude mutuelle. Mais ce qui montrait mieux encore sa grosse indifférence pour toutes ces bêtises dont elle rageait si fort autrefois, c'était que les rapports de Lantier et de Virginie la laissaient parfaitement calme. Personne maintenant n'ignorait la chose, le chapelier et l'épicière menaient un beau train. Ça leur était trop commode aussi, ce cornard de Poisson avait tous les deux jours un service de nuit, qui le faisait grelotter sur les trottoirs déserts, pendant que sa femme et le voisin, à la maison, se tenaient les pieds chauds. Oh! ils ne se pressaient pas, ils entendaient sonner lentement ses bottes, le long de la boutique, dans la rue noire et vide, sans pour cela hasarder leurs nez hors de la couverture. Un sergent de ville ne connaît que son devoir, n'est-ce pas? et ils restaient tranquillement jusqu'au jour à lui endommager sa propriété, tandis que cet homme sévère veillait sur la propriété des autres. Tout le quartier de la Goutte-d'Or rigolait de cette bonne farce. On trouvait drôle le cocuage de l'autorité. D'ailleurs, Lantier était plus chez lui que les Poisson. Il avait conquis ce coin-là. La boutique et la boutiquière allaient ensemble. Il venait de manger une blanchisseuse; à présent, il croquait une épicière; et s'il s'établissait à la file des mercières, des papetières, des modistes, il était de mâchoires assez larges pour les avaler les unes après les autres, en quelques bouchées. Sans doute, la rue avait fini par s'habituer, ce train-train paraissait naturel, même il devait y avoir de ce

sentiment dans l'indifférence de Gervaise, car le jour où Virginie lui avait pris sa boutique, il était déjà sous-entendu que Lantier passait avec.

Non, jamais on n'a vu un homme se rouler comme ça dans le sucre. Lantier avait joliment choisi son affaire en conseillant à Virginie un commerce de friandises. Il était trop Provençal pour ne pas adorer les douceurs ; c'est-à-dire qu'il aurait vécu de pastilles, de boules de gomme, de dragées et de chocolat. Les dragées surtout, qu'il appelait des « amandes sucrées », lui mettaient une petite mousse aux lèvres, tant elle lui chatouillaient la gargamelle. Depuis un an, il ne vivait plus que de bonbons. Il ouvrait les tiroirs, se fichait des culottes tout seul, quand Virginie le priait de garder la boutique. Souvent, en causant, devant des cinq ou six personnes, il ôtait le couvercle d'un bocal du comptoir, plongeait la main, croquait quelque chose ; le bocal restait ouvert et se vidait. On ne faisait plus attention à ça, une manie, disait-il. Puis, il avait imaginé un rhume perpétuel, une irritation de la gorge, qu'il parlait d'adoucir. Il ne travaillait toujours pas, avait en vue des affaires de plus en plus considérables ; pour lors, il mijotait une invention superbe, le chapeau-parapluie, un chapeau qui se transformait sur la tête en rifflard, aux premières gouttes d'une averse ; et il promettait à Poisson une moitié des bénéfices, il lui empruntait même des pièces de vingt francs, pour les expériences. En attendant, la boutique fondait sur sa langue, une boutique de confiseur qui lui coulait au travers du corps ; toutes les marchandises y passaient, jusqu'aux cigares en chocolat et aux pipes de caramel rouge. Quand il crevait de sucreries, et que, pris de tendresse, il se payait une dernière lichade sur la patronne, dans un coin, celle-ci le trouvait tout sucré, les lèvres comme des pralines. Un homme joliment gentil à embrasser, qui partout suait la douceur ! Positivement, il devenait tout miel. Les Boche disait qu'il lui suffisait de tremper son doigt dans son café, pour en faire un vrai sirop.

Lantier, attendri par ce dessert continu, se montrait paternel pour Gervaise. Il lui donnait des conseils, la grondait de ne plus aimer le travail. Que diable une femme à son âge devait savoir se retourner ! Et il l'accusait d'avoir toujours été gourmande. Mais, comme il faut tendre la main aux gens, même lorsqu'ils ne le méritent guère, il tâchait de lui trouver de petits travaux. Ainsi, il avait décidé Virginie à faire venir Gervaise une fois par semaine pour laver la boutique et les chambres ; ça la connaissait, l'eau de potasse ; et chaque fois elle gagnait trente sous. Gervaise arrivait le samedi matin, avec un seau et sa brosse, sans paraître souffrir de revenir ainsi faire une sale et humble besogne, la besogne des torchons de vaisselle, dans ce logement où elle avait trôné en belle patronne blonde. C'était un dernier aplatissement, la fin de son orgueil.

Un samedi, elle eut joliment du mal. Il avait plu trois jours, les pieds des pratiques semblaient avoir apporté dans le magasin toute la boue du quartier. Virginie était au comptoir, en train de faire la dame, bien peignée, avec un petit col et des manches de dentelle. A côté d'elle, sur l'étroite banquette de moleskine rouge, Lantier se prélassait, l'air chez lui, comme le vrai patron de la baraque ; et il envoyait négligemment la main dans un bocal de pastille à la menthe, histoire de croquer du sucre, par habitude.

— Dites donc, madame Coupeau ! cria Virginie qui suivait le travail de la laveuse, les lèvres pincées, vous laissez de la crasse, là-bas, dans ce coin. Frottez-moi donc un peu mieux ça !

Gervaise obéit. Elle retourna dans le coin, recommença à laver. Agenouillée par terre, au milieu de l'eau sale, elle se pliait en deux, les épaules

saillantes, les bras violets et raidis. Son vieux jupon trempé lui collait aux fesses. Elle faisait sur le parquet un vrai tas de quelque chose de pas propre, dépeignée, montrant par les trous de sa camisole l'enflure de son corps, un débordement de chaires molles qui voyageaient, roulaient et sautaient, sous les rudes secousses de sa besogne; et elle suait tellement, que de son visage inondé pissaient de grosses gouttes.

— Plus on met de l'huile de coude, plus ça reluit, dit sentencieusement Lantier, la bouche pleine de pastilles.

Virginie, renversée avec un air de princesse, les yeux demi clos, suivait toujours le lavage, lâchait des réflexions.

— Encore un peu à droite. Maintenant, faites bien attention à la boiserie... Vous savez, je n'ai pas été très-contente, samedi dernier. Les taches étaient restées.

Et tous les deux, le chapelier et l'épicière, se carraient davantage, comme sur un trône, tandis que Gervaise se traînait à leurs pieds, dans la boue noire, qu'elle tirait du parquet. Virginie devait jouir, car ses yeux de chat s'éclairèrent un instant d'étincelles jaunes, et elle regarda Lantier avec un mince sourire. Enfin, ça la vengeait donc de l'ancienne fessée du lavoir, qu'elle avait toujours gardée sur la conscience!

Cependant, un léger bruit de scie venait de la pièce du fond, lorsque Gervaise cessait de frotter. Par la porte ouverte, on apercevait, se détachant sur le jour blafard de la cour, le profil de Poisson, en congé ce jour-là, et profitant de son loisir pour se livrer à sa passion des petites boites. Il était assis devant une table et découpait, avec un soin extraordinaire, des arabesques dans l'acajou d'une caisse à cigare.

— Écoutez, Badingue! cria tout-à-coup Lantier, qui s'était remis à lui donner ce surnom, par amitié; je retiens votre boîte, un cadeau que je veux faire à une demoiselle.

Virginie le pinça, mais le chapelier galamment, sans cesser de sourire, lui rendit le bien pour le mal, en faisant la souris le long de son genou, sous le comptoir; et il retira sa main d'une façon naturelle, lorsque le mari leva la tête, montrant son impériale et ses moustaches rouges, hérissées dans sa face terreuse.

— Justement, dit le sergent de ville de son air raide, je travaillais à votre intention, Auguste. C'était un souvenir d'amitié.

— Ah! fichtre alors, je garderai votre petite machine, reprit Lantier en riant. Vous savez, je me la mettrai au cou avec un ruban.

Puis, brusquement, comme si cette idée en éveillait une autre :

— A propos! s'écria-t-il, j'ai rencontré Nana, hier soir.

Du coup, l'émotion de cette nouvelle assit Gervaise dans la mare d'eau sale qui emplissait la boutique. Elle demeura suante, essoufflée, avec sa brosse à la main.

— Ah! murmura-t-elle simplement.

— Oui, je descendais la rue des Martyrs, je regardais une petite qui se tortillait au bras d'un vieux, devant moi, et je me disais : Voilà un troufignon que je connais... Alors, j'ai redoublé le pas, je me suis trouvé nez à nez avec ma sacrée Nana... Allez, vous n'avez pas à la plaindre, elle est bien heureuse, une jolie robe de laine sur le dos, une croix d'or au cou, et l'air drolichon avec ça!

— Ah! répéta Gervaise d'une voix plus sourde.

Lantier, qui avait fini les pastilles, prit un sucre d'orge dans un autre bocal, et se mit à le sucer.

— Elle a un vice, cette enfant! continua-t-il. Imaginez-vous qu'elle

m'a fait signe de la suivre, avec un aplomb bœuf. Puis, elle a remisé son vieux quelque part, dans un café... Oh ! épatant, le vieux ! vidé, le vieux ! Elle l'a déjà ramolli... Et elle est revenue me rejoindre sous une porte. Un vrai serpent ! gentille, et faisant sa tata, et vous lichant comme un petit chien. Oui, elle m'a embrassé, elle a voulu savoir des nouvelles de tout le monde... Enfin, j'ai été bien content de la rencontrer.

— Ah ! dit une troisième fois Gervaise.

Elle se tassait, elle attendait toujours. Sa fille n'avait donc pas eu une parole pour elle ? Dans le silence, on entendait de nouveau la scie de Poisson, qui s'était remis à son découpage. Lantier, égayé, suçait rapidement son sucre d'orge, avec un sifflement de lèvres.

— Eh bien ! moi, je puis la voir, je passerai de l'autre côté de la rue, reprit Virginie, que le récit du chapelier semblait avoir émue, et qui venait encore de le pincer d'une main féroce. Oui, le rouge me monterait au front, d'être saluée en public par une de ces filles... Ce n'est pas parce que vous êtes là, madame Coupeau, mais votre fille est une jolie pourriture. Poisson en ramasse tous les jours qui valent davantage.

Gervaise ne disait rien, ne bougeait pas, les yeux fixes dans le vide. Elle finit par hocher lentement la tête, comme pour répondre aux idées qu'elle gardait en elle ; pendant que le chapelier, la mine friande, murmurait :

— De cette pourriture-là, on s'en ficherait volontiers une indigestion. C'est tendre comme du poulet...

Mais l'épicière le regardait d'un air si terrible, qu'il dut s'interrompre et l'apaiser par une gentillesse. Il guetta le sergent de ville, l'aperçut le nez sur sa petite boîte, et profita de ça pour fourrer le sucre d'orge dans la bouche de Virginie. Alors celle-ci eut un rire complaisant. Puis elle tourna sa colère contre la laveuse.

— Dépêchez-vous un peu, n'est-ce pas ? Ça n'avance guère la besogne, de rester là comme une borne... Voyons, remuez-vous, je n'ai pas envie de patauger dans l'eau jusqu'à ce soir.

Et elle ajouta plus bas, méchamment :

— Est-ce que c'est ma faute si sa fille fait la noce !

Sans doute, Gervaise n'entendit pas. Elle s'était remise à frotter le parquet, l'échine cassée, aplatie par terre et se traînant avec des mouvements engourdis de grenouille. De ses deux mains, crispées sur le bois de la brosse, elle poussait devant elle un flot noir, dont les éclaboussures la mouchetaient de boue, jusque dans ses cheveux. Il n'y avait plus qu'à rincer, après avoir balayé les eaux sales au ruisseau.

Cependant, au bout d'un silence, Lantier qui s'ennuyait haussa la voix.

— Vous ne savez pas, Badingue, cria-t-il, j'ai vu votre patron hier, rue de Rivoli. Il est diablement ravagé, il n'en a pas pour six mois dans le corps... Ah ! dame ! avec la vie qu'il fait !

Il parlait de l'empereur. Le sergent de ville répondit d'un ton sec, sans lever les yeux :

— Si vous étiez le gouvernement, vous ne seriez peut-être pas si gras.

— Oh ! mon bon, si j'étais le gouvernement, reprit le chapelier en affectant une brusque gravité, les choses iraient un peu mieux, je vous en flanque mon billet... Ainsi, leur politique extérieure, vrai ! ça fait suer, depuis quelque temps. Moi, moi qui vous parle, si je connaissais seulement un journaliste pour l'inspirer de mes idées...

Il s'animait, et comme il avait fini de croquer son sucre d'orge, il venait

d'ouvrir un tiroir, dans lequel il prenait des morceaux de pâte de guimauve, qu'il gobait en gesticulant.

— C'est bien simple... Avant tout, je reconstituerais la Pologne, et j'établirais un grand État scandinave, qui tiendrait en respect le géant du Nord... Ensuite, je ferais une république de tous les petits royaumes allemands... Quant à l'Angleterre, elle n'est guère à craindre ; si elle bougeait j'enverrais cent mille hommes dans l'Inde... Ajoutez que je reconduirais, la crosse dans le dos, le grand Turc à la Mecque, et le pape à Jérusalem... Hein ? l'Europe serait vite propre. Tenez ! Badingue, regardez un peu...

Il s'interrompit pour prendre à poignée cinq ou six morceaux de pâte de guimauve.

— Eh bien ! ça ne serait pas plus long que d'avaler ça.

Et il jetait, dans sa bouche ouverte, les morceaux les uns après les autres.

— L'empereur a un autre plan, dit le sergent de ville, au bout de deux grandes minutes de réflexion.

— Laissez donc ! reprit violemment le chapelier. On le connaît, son plan ! L'Europe se fiche de nous... Tous les jours, les larbins des Tuileries ramassent votre patron sous la table, entre deux roulures du grand monde.

Mais Poisson s'était levé brusquement. Il s'avança et mit la main sur son cœur, en disant :

— Vous me blessez, Auguste. Discutez sans faire de personnalités.

Virginie alors intervint, en les priant de lui flanquer la paix. Elle avait l'Europe quelque part. Comment deux hommes qui partageaient tout le reste pouvaient-ils s'attraper sans cesse à propos de la politique ? Ils mâchèrent un instant de sourdes paroles. Puis, le sergent de ville, pour montrer qu'il n'avait pas de rancune, apporta le couvercle de sa petite boîte, qu'il venait de terminer ; on lisait dessus, en lettres marquetées : *A Auguste, souvenir d'amitié.* Lantier, très-flatté, se renversa, s'étala, si bien qu'il était presque sur Virginie. Et le mari regardait ça avec son visage couleur de vieux mur, dans lequel ses yeux troubles ne disaient rien ; mais les poils rouges de ses moustaches remuaient tout seuls par moments, d'une drôle de façon, ce qui aurait pu inquiéter un homme moins sûr de son affaire que le chapelier.

Cet animal de Lantier avait ce toupet tranquille qui plaît aux femmes. Comme Poisson tournait le dos, il lui poussa l'idée farce de poser un baiser sur l'œil gauche de madame Poisson. D'ordinaire, il montrait une prudence sournoise ; mais, quand il s'était disputé pour la politique, il risquait tout, histoire d'avoir raison sur la femme. Ces caresses goulues, chipées effrontément derrière le sergent de ville, le vengeaient de l'Empire, qui faisait de la France une maison à gros numéro. Seulement, cette fois, il avait oublié la présence de Gervaise. Elle venait de rincer et d'essuyer la boutique, elle se tenait debout près du comptoir, à attendre qu'on lui donnât ses trente sous. Le baiser sur l'œil la laissa très-calme, comme une chose naturelle dont elle ne devait pas se mêler. Virginie parut un peu embêtée. Elle jeta les trente sous sur le comptoir, devant Gervaise. Celle-ci ne bougea pas, ayant l'air d'attendre toujours, secouée encore par le lavage, mouillée et laide comme un chien qu'on tirerait d'un égoût.

— Alors, elle ne vous a rien dit ? demanda-t-elle enfin au chapelier.

— Qui ça ? cria-t-il. Ah ! oui, Nana !... Mais non, rien autre chose. La gueuse a une bouche ! un petit pot de fraises !

Et Gervaise s'en alla avec ses trente sous dans la main. Ses savates éculées crachaient comme des pompes, de véritables souliers à musique, qui causaient en laissant sur le trottoir les empreintes mouillées de leurs larges semelles.

Dans le quartier, les femmes qui se soûlaient comme elle racontaient maintenant qu'elle buvait pour se consoler de la culbute de sa fille. Elle-même, quand elle sifflait son verre de rogome sur le comptoir, prenait des airs de drame, se jetait ça dans le plomb en souhaitant que ça la fît crever. Et, les jours où elle rentrait ronde comme une bourrique, elle bégayait que c'était le chagrin. Mais les gens honnêtes haussaient les épaules; on la connaît celle-là, de mettre les culottes de poivre d'Assommoir sur le compte du chagrin; en tous cas, ça devait s'appeler du chagrin en bouteille. Sans doute, au commencement, elle n'avait pas digéré la fugue de Nana. Ce qui restait en elle d'honnêteté se révoltait; puis, généralement, une mère n'aime pas se dire que sa demoiselle, juste à la minute, se fait peut-être tutoyer par le premier venu. Mais elle était déjà trop abêtie, la tête malade et le cœur écrasé, pour garder longtemps le désespoir naturel que réclamait la situation. Chez elle, ça entrait et ça sortait. Elle restait très-bien des huit jours sans songer à sa gourgandine; et, brusquement, une tendresse ou une colère l'empoignait, des fois à jeun, des fois le sac plein, un besoin furieux de pincer Nana dans un petit endroit, où elle l'aurait peut-être embrassée, peut-être rouée de coups, selon son envie du moment. Elle finissait par n'avoir plus une idée bien nette de l'honnêteté. Seulement, Nana était à elle, n'est-ce pas? Eh bien! lorsqu'on a une propriété, on ne veut pas la voir s'évaporer.

Alors, dès que ces pensées la prenaient, Gervaise regardait dans les rues avec des yeux de gendarme. Ah! si elle avait aperçu son ordure de fille, comme elle l'aurait accompagnée à la maison! On bouleversait le quartier, cette année-là. Depuis longtemps, on avait abattu le mur de l'octroi, ce qui élargissait joliment la promenade des boulevards extérieurs. A présent, on perçait le boulevard Magenta, dont le bout emportait toute l'ancienne barrière Poissonnière. Le nouveau boulevard Ornano, où l'on bâtissait déjà des maisons, emplissait surtout le quartier d'une poussière de plâtre. C'était à ne plus s'y reconnaître. Tout un côté de la rue des Poissonniers se trouvait par terre. Maintenant, de la rue de la Goutte-d'Or, on voyait une immense éclaircie, un coup de soleil et d'air libre; et, à la place des masures qui bouchaient la vue de ce côté, s'élevait un vrai monument, un maison à six étages, sculptée comme une église, dont les fenêtres claires, tendues de rideaux brodés, sentaient la richesse. Cette maison-là, toute blanche, posée juste en face de la rue, semblait l'éclairer d'une enfilade de lumière. Même, chaque jour, elle faisait disputer Lantier et Poisson. Le chapelier ne tarissait pas sur les démolitions de Paris; il accusait l'empereur de mettre partout des palais, pour renvoyer les ouvriers en province; et le sergent de ville, pâle d'une colère froide, répondait qu'au contraire l'empereur songeait avant tout aux ouvriers, qu'il jetterait Paris par terre, s'il le fallait, dans le seul but de leur donner du travail. Certes, Gervaise se moquait pas mal de la politique; elle se montrait pourtant ennuyée de ces embellissements, qui lui dérangeaient le coin noir de faubourg auquel elle était accoutumée. Peut-être son ennui venait-il de ce que, précisément, le quartier s'embellissait à l'heure où elle-même tournait à la ruine. On n'aime pas, quand on est dans la crotte, recevoir un rayon en plein sur la tête, qui vous éclaire devant le public avec vos quatre guenilles. Aussi, les jours où elle cherchait Nana,

rageait-elle d'enjamber des matériaux, de patauger le long des trottoirs en construction, de butter contre des palissades. La belle bâtisse du boulevard Ornano la mettait hors des gonds. Des bâtisses pareilles, c'étaient pour des catins comme Nana.

Cependant, elle avait eu plusieurs fois des nouvelles de la petite. Il y a toujours de bonnes langues qui sont pressées de vous faire un mauvais compliment. Oui, on lui avait conté que la petite venait de planter là son vieux, un beau coup de fille sans expérience. Elle était très-bien chez ce vieux, dorlotée, adorée, libre même, si elle avait su s'y prendre. Mais la jeunesse est bête, elle devait s'en être allée avec quelque godelureau, on ne savait pas bien au juste. Ce qui semblait certain, c'était qu'une après-midi, sur la place de la Bastille, elle avait demandé à son vieux trois sous pour un petit besoin, et que le vieux l'attendait encore. Dans les meilleures compagnies, on appelle ça pisser à l'anglaise. D'autres personnes juraient l'avoir aperçue depuis, pinçant un chahut au *Grand Salon de la Folie*, rue de la Chapelle. Et ce fut en apprenant ce dernier renseignement, que Gervaise s'imagina de fréquenter les bastringues du quartier. Elle ne passa plus devant la porte d'un bal sans entrer. Coupeau l'accompagnait. D'abord, ils firent simplement le tour des salles, en dévisageant les traînées qui se trémoussaient. Puis, un soir, ayant de la monnaie, ils s'attablèrent et burent un saladier de vin à la française, histoire de se rafraîchir et d'attendre voir si Nana ne viendrait pas. Au bout d'un mois, ils avaient oublié Nana, ils se payaient le bastringue pour leur plaisir, aimant regarder les danses. Pendant des heures, sans rien se dire, ils restaient le coude sur la table, hébêtés au milieu du tremblement du plancher, s'amusant sans doute au fond à suivre de leurs yeux pâles les roulures de barrière, dans l'étouffement et la clarté rouge de la salle.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

JALOUSIE FÉLINE

Cependant que juché sur l'un des hauts divans
Le chat jaune poussait de ronronnantes plaintes,
Dans un boudoir gorgé de parfums énervants,

Je regardais Rachel à genoux, et mains jointes;
Et mon baiser rôdeur, papillon de ses seins,
Effleurait leurs contours, et vibrait à leurs pointes.

Vierges des nourrissons, vampires assassins,
Ils étaient froids et durs comme des pommes vertes,
Et plus blancs que le cygne errant sur leurs bassins.

Voluptueusement, elle dormait, et certes
Jamais femme n'aura pour mordiller l'amant
Les dents que laissaient voir ses lèvres entr'ouvertes.

Très-blanche, comme pour un enlinceulement
Sa robe la couvrait d'un brouillard de guipure
En sorte que les seins étaient nus seulement...

Et les reflets de l'âtre en livide jaspure
Rampaient sur le divan d'où le chat regardait
Cette gorge d'amour aussi belle qu'impure.

Même dans le sommeil profond, elle gardait
Sa morgue! Et telle était sa magique attirance
Qu'irrésistiblement tout mon être y tendait!

Voilà pourquoi je vis avec indifférence
L'œil toujours si câlin du gigantesque chat
Se charger tout à coup de haine & de souffrance!

O langueur criminelle indigne de rachat!
Je ne voulais pas voir cette jalouse bête
Quand il aurait fallu que ma main l'écorchât!

En vain, il se tordait les yeux hors de la tête,
En vain, il écumait fou de rage en grinçant
Comme une girouette au fort de la tempête;

Je fus aveugle et sourd pour lui! Tout languissant
D'amour et de sommeil j'accrochais mon extase
A ces deux bouts de sein plus rouges que du sang.

Et je bâillais, râlant je ne sais quelle phrase
Lorsque soudain je vis l'horrible chat vers nous
Ramper lentement comme un crapaud dans la vase.

O ces poils hérissés! ces miaulements fous!...
Mais la chambre devint ténébreuse & mouvante...
Puis, plus rien! et je dus m'endormir à genoux...

Et la paix du cercueil hantait ma chair vivante
Lorsque je fus tiré de ce fatal sommeil
Par un cri surhumain d'horreur & d'épouvante!

— Oh! maudite la lune et maudit le soleil!
Que sous l'homme à jamais la terre se dérobe!
Pourquoi donc pas la mort plutôt que ce réveil?...

Là, debout devant moi, pâle, dans une robe
De pourpre, ensanglantant la neige des coussins,
Rachel se débattait sous la bête hydrophobe

Qui miaulait en lui déchiquetant les seins!...

Maurice Rollinat

DEIDAMIA

PAR THÉODORE DE BANVILLE.

Au moment où ces lignes paraîtront, la comédie héroïque de notre cher maître Théodore de Banville aura sans doute été représentée. Le succès, certes, n'est pas douteux. Est-ce que Paris, — Paris, c'est Athènes, — n'a pas toujours conservé, en dépit des vaudevillistes qui patoisent et des

romanciers-feuilletonnistes, de qui la langue n'est pas même un patois, le culte enthousiaste du grand vers lyrique ?

Nous pourrions, dès cette heure, raconter la nouvelle comédie du poète. Il convient d'attendre que le rideau soit redescendu parmi les acclamations de la salle. Mais nous pouvons, puisqu'une ancienne et chère familiarité nous y autorise, donner à nos lecteurs la primeur de quelques fragments de *Deidamia*. Nous ne choisissons pas. Le moyen de choisir entre tant de merveilles égales ?

A sa mère qui veut le retenir ignoré sous des habits de femme, parmi les filles de Lycomède, le jeune Achille dit :

Quoi donc ! moi dont les premiers jeux
Furent de terrasser, dans les antres neigeux,
Des louves, et qui fus instruit par le Centaure
A faire voir mes bras tout sanglants à l'aurore !
Moi qui perçais les ours de mes flèches d'airain !
Moi qui sous le grand ciel redoutable et serein,
Dans mes deux mains d'enfant encor toutes petites
Emportais, pour jouer, les maisons des Lapithes,
Et qui pour rafraîchir mes yeux jamais lassés,
Baignais mon large front dans les fleuves glacés,
Je me résoudrais, moi que le carnage affame,
A porter lâchement des parures de femme !
Héros, je descendrais à des calculs si bas !
Tu me veux, disais-tu, garder pour les combats ?
Une telle prudence, ô Reine, est trop subtile,
Et ne conviendrait pas à la mère d'Achille.
Que, portant la cuirasse et le casque mouvant,
Je succombe avec Troie, ou meure auparavant,
La mort, dont j'attendrai la blessure inconnue,
Dès qu'elle paraîtra, sera la bien-venue.
Le laboureur obscur peut fuir ses sombres yeux ;
Mais les jeunes héros de la race des dieux
Doivent, comme au-devant d'une amante fidèle,
Sitôt qu'elle apparaît, courir au-devant d'elle.
Leur sang impatient, fait pour couler à flots,
Délivré par l'épée ou les lourds javelots,
Et qui ne connaît pas l'ennui des terreurs vaines,
S'indigne d'être obscur et caché dans leurs veines ;
Et lui-même, cherchant partout le coup mortel,
Il veut montrer sa pourpre à la clarté du ciel !

Lorsqu'Ulysse a découvert Achille, que les ruses de vierges n'ont pas réussi à cacher, il s'écrie :

C'est lui ! Le soleil sur sa chevelure d'or
Flamboyait. Dans ses yeux j'ai vu la mort d'Hector.
Oui, moi-même, — Ilios, tremble dans tes murailles ! —
Je romprai le filet aux invisibles mailles
Où le cruel Amour le tient captif. Alors
Tremble, ta gloire ancienne et tes espoirs sont morts !

Avec lui le divin héros sur les nefs noires
Amènera le chœur palpitant des Victoires,
Et leurs ailes battront dans le souffle du vent;
L'Epouvante et l'Horreur sur son casque mouvant
Frissonneront, hurlant d'une voix inconnue,
Car Athénè, pareille à l'éclair de la nue
Qui de l'orage noir s'élance vif et prompt,
Volera, furieuse, au-dessus de son front;
Et les Dardaniens sentiront leur désastre
Naître et grandir, lorsqu'ils verront, ainsi qu'un astre,
Dans le combat ardent, sombre et démesuré,
Ses armes resplendir sous le ciel azuré!

Aux plaintes de Deidamia qui voudraient le retenir quand, redevenu lui-même, il part enfin pour Ileon, Achille répond :

Ma mère, dont l'encens blanchit les purs autels,
Me l'a dit : seul parmi tous les hommes mortels
Qui servent de jouet aux Parques obstinées,
J'ai le droit de choisir entre deux destinées.
Oui, si je vais à Troie, où le deuil effrayant
S'apprête, je mourrai tout jeune, mais ayant
Fait de nombreux travaux; jusqu'à l'heure dernière,
Conducteur de chevaux à la blonde crinière,
Ayant pris et conquis de mon bras souverain
De l'argent et de l'or et des trépieds d'airain.
Je mourrai, comme il sied à des Rois que nous sommes,
Faisant voler mon nom sur les bouches des hommes,
Et n'ayant plus en moi rien à purifier;
Car cette Hélène à qui je veux sacrifier
La vie, avec raison tant chérie et vantée,
Ce sont les dieux, et c'est la patrie insultée!
Et mon renom splendide et pur de tout affront
Servira de parure éternelle à ton front;
Les chanteurs, dont le cœur répugne aux choses viles,
Chanteront mes combats merveilleux dans les villes;
Et quand tu passeras, la fierté sur le front
Et l'orgueil dans les yeux, les laboureurs diront
En promenant le soc dans la terre fertile :
« Voilà celle qui fut la compagne d'Achille! »
Je puis aussi, les Dieux l'ont permis, vieillir dans
Un palais, content, vil, infâme, accablé d'ans,
Accessible à la peur hideuse qui nous dompte,
Puis mourir enfin, plein de vieillesse et de honte;
Et quand ton fils pourra soulever de sa main
Le sceptre d'or, s'il passe un jour dans un chemin,
Tous les hommes, qu'il veuille ou non remplir sa tâche,
Diront : « Voilà le fils de ce Roi qui fut lâche! »

Et les vierges enfants aux rires querelleurs
Qui vont d'un pas léger sur les coteaux en fleurs,
Et dont le front est gai comme un matin de fête,
Avec un dur mépris détourneront la tête.

Donc, le poète du *Sang de la coupe* et des *Exilés* n'a jamais été plus brillant ni plus hautain.

Est-il besoin de dire que l'Aristophane, mêlé dans Théodore de Banville au lyrique Pindare, a semé dans l'œuvre nouvelle plus d'une scène joyeuse et cent morceaux piquants ? Quand vous lirez ceci, vous n'aurez plus rien à apprendre, rien, pas même la fureur impuissante de ceux qu'exaspérera le triomphe au théâtre d'une œuvre vraiment poétique.

Jean Prouvaire

LITTÉRATURE DE LA RUE ANGLAISE.

« Trois mètres pour un penny ! Pour un penny, trois mètres ! Chansons ravissantes ! Chansons nouvelles ! Chansons populaires ! Trois mètres pour un penny ! Chansons ! chansons ! chansons ! » L'homme qui hurle ainsi, le soir, dans les quartiers paisibles de Londres, le vendeur de Longues-Chansons, comme on dit, est un vieillard chétif, rabougri, horrible. Tous les badauds le connaissent, et il n'y a pas un policeman qui ne se hâte d'accourir, prévoyant quelques rassemblements, dès qu'il aperçoit au coin d'une rue, à vingt pas d'une taverne sournoisement mi-close, le vieux marchand de chansons avec son rouleau déployé le long d'une planchette qui, de l'autre côté est peinte d'images grossières, rouges, vertes, noires, jaunes jamais, parce que le jaune est peu visible sous la clarté du gaz nocturne.

Quelquefois, le vendeur de Longues-Chansons n'est pas seul ; trois compères l'accompagnent, et on entend le discordant quatuor hurler de tous ses poumons, — pendant que s'entrouve la persienne d'une fenêtre, ou qu'une servante aux bras nus apparaît sur le pas d'une porte, sans souci du rosbeaf qui brûle. « Horrible ! » « Terrible ! » « Massacre ! » « Meurtrier ! » « Amour ! » « Un penny ! » « Mystérieux ! » « Séduc- « tion ! » « Neuf enfants ! » « Cave au charbon ! » « Mari trompé ! » « Fenians ! » « Un penny ! » Les quatre hommes criant à la fois, il est impossible de saisir autre chose que des exclamations contradictoires, — absolument comme dans les chœurs d'un opéra italien. Les servantes, cependant, et les passants aussi, ont l'air de comprendre, car des groupes se forment autour des marchands, les pennys sortent des poches, et chacun emporte un morceau plus ou moins long de papier, chargé de vers et de caricatures, pendant que les quatre vendeurs vont exercer plus loin leur bruyante industrie.

Qu'est-ce que ces Longues-Chansons vendues au mètre, — à un penny les trois mètres, — dans les rues de Londres ? On les appelle aussi « Coks » et « Catchpennies. » Catchpennies signifie : « Attrape-sous, » ou quelque chose d'approchant, et l'étymologie n'a rien d'obcur. Quant à la dénomination « Coks, » elle est singulièrement embarrassante. Il y a, dans les mystère de l'argot, des profondeurs insondables. Mais quel que soit leur nom, les « Catchpennies » ne cessent point d'être des drôleries populaires, des farces, des historiettes, des ballades, des contes en prose ou en vers,

des « bordées » sur la famille royale, des catéchismes narquois des actes du parlement travestis, des railleries politiques, des récits de crimes, des comptes-rendus d'exécutions, des confessions de condamnés, accompagnées en général de complaintes larmoyantes. Leur aspect médiocrement plaisant varie peu : une caricature populacière sur un papier mou et jaunâtre, quelques lignes mal imprimées, c'est tout, et c'est toujours la même chose. Mais les sujets des caricatures et des récits sont aussi nombreux et aussi divers que les mornes imaginations de la plèbe de Londres surexcitée par le gin. Les auteurs de ces compositions bizarres, on ne les connaît pas. « Elles ont été écrites, disent les marchands de Longues-Chansons, par le pasteur trop peu payé de la paroisse voisine. » D'autrefois on les a attribué à quelque poètesse célèbre, habituée des bars de Piccadilly ou de Leicester Square. Quoi qu'il en soit, elles sont l'expression brutale, spontanée, odieuse très-souvent, rarement gracieuse, de tous les appétits, de toutes les rancunes, de tous les mauvais instincts, de tous les amours, qui hantent l'âme obscure du Londres d'en bas. Voulez-vous savoir pourquoi un maçon « qui n'habite pas à cent lieues d'ici, » a vendu sa femme au marché ? La mauvaise ménagère avait coutume d'engager chez le prêteur voisin les guenilles de son mari, afin de boire tout son saoul. Il ne l'a pas vendue bien cher. « Qui en veut pour treize shellings et un penny ? » Un fermier a offert cinq shellings seulement, le ladre ! Un tavernier s'est hasardé jusqu'à tirer sept shellings de sa poche. Plus généreux, un boucher a donné, outre dix pennys, une tête de bœuf encore toute sanglante. Adjugée ! Et le marie s'en est allé dans une boutique de genièvre, chantant : « J'ai vendu ma femme, je puis maintenant dire adieu à la douleur ! »

Etes-vous curieux d'apprendre les détails du grand combat qui a eu lieu entre Sayer et Haanan se disputant l'honneur d'être le champion de Londres ? Vous plaît-il de connaître jusque dans leurs moindres particularités, la vie, le crime et le repentir de l'infortuné James Ward, âgé de vingt-cinq ans, et pendu devant la prison, pour un meurtre commis avec préméditation sur la personne de sa femme près d'Edmenton ? Ce coupable était si intéressant qu'au moment où on lui lisait sa sentence tous les juges fondirent en larmes ; et, peu de jours avant sa fin il écrivit à sa sœur : « Tu es sur le point d'ajouter un membre nouveau à notre honorable famille, ne viens pas me voir pendre ; cela pourrait te faire de la peine. » Voulez-vous pouvoir raconter, comme si vous l'aviez vu, le cas extraordinaire de l'homme qui a été exécuté devant Newgate, et qui, à cette heure, est aussi vivant que vous et moi, — admirable histoire qui se termine par cet axiôme : il y a deux races d'hommes en ce bas monde, ceux qui sont pendus et ceux qui ne le sont pas ? Les « catch-pennies » n'ignorent rien et ne vous laisseront rien ignorer. Deux hommes de la fashion ont fait un singulier pari : Lord *** a dit au fils du duc de... : « Je gage de faire neuf fois, en te portant sur mes épaules, le tour du square Saint-James. » Et le fils du duc a répondu : « Je gage cinq mille livres que tu ne pourras pas le faire. » Au jour convenu, il y avait foule au square Saint-James. « Fort bien, dit le lord ***, mais il faut que vous quittiez vos habits, car j'ai parié de vous porter vous, mais non pas vos vêtements. » Le fils du duc, à ces mots, comprit que l'autre gentleman voulait le forcer à se désister par pudeur et, par conséquent, à perdre le gageure. Il n'hésita pas, et se déshabilla complétement. « Oh ! oh ! dit le lord ***, je confesse que vous avez gagné ! » et là-dessus, le fils du duc se rhabillant — il se couvrit d'habits, mais non de gloire, dit le récit popu-

laire — alla finir sa journée dans quelque honnête taverne, avec la célèbre et accommodante miss C... « qui n'est pas à cent lieues d'ici. » La Longue-Chanson ajoute : « Voilà ce que font les hommes à la mode ! » Quant à la célèbre et accommodante miss C..., qui, en effet, dans les rues de Londres n'est jamais fort éloignée, c'est un personnage fréquent dans les historiettes de « catch-pennies. » On médit volontiers de sa vertu, et on lui adresse des vers comme ceux-ci, que je ne donne pas à vrai dire pour un modèle de poésie :

Quand les orages violents seront passés,
Pourrai-je enfin voir renaître les calmes heureux?
Je sais que, pour apaiser un cœur endolori,
Dormir est le plus doux baume qu'on puisse ambitionner.
Avec ces quelques lignes suggérées par la nature,
Vous recevrez une question bien simple.
Mon désir est clair, devinez-le :
Amour vous guidera quoique aveugle.

Voilà des vers tout-à-fait ingénus, pensez-vous, et qu'on pourrait adresser à la plus chaste miss qui ait jamais rougi en entendant Mario chanter la sérénade d'Almaviva. Défiez-vous. Il y a des piéges qu'on ne soupçonne pas tout d'abord. Remarquez bien que je ne vous ai pas insinué de lire uniquement le premier mot de chaque vers. Je n'ai rien dit, cherchez.

Ces petites ingéniosités sont de tradition dans les farces de la rue Anglaise. Que pensez-vous de cette lettre aussi franche qu'impertinente adressée par un lord à une demoiselle qu'il ne paraît pas aimer d'une façon excessive :

Madame,
L'amour et la tendresse que j'ai jusqu'à présent témoigné pour
vous sont faux, et je sens que mon indifférence envers
vous augmente chaque jour ; plus je vous vois, plus
vous paraissez ridicule à mes yeux et méprisable,
je me sens porté, et, à tous les points de vue, déterminé
à vous haïr. Je n'ai jamais eu aucune inclination
à vous offrir ma main. Notre dernière conversation
m'a laissé un souvenir d'ennui et d'insipidité qui n'a pas
rempli mon esprit d'une haute opinion de votre caractère.
Votre caractère inconstant me rendrait malheureux,
et si jamais nous sommes unis je n'éprouverai que
la haine de mes parents, jointe à l'éternel dé-
plaisir de vivre avec vous. Votre serviteur Robert.

Il est certain que cette lettre n'est pas fort amoureuse, et que la demoiselle n'a point de quoi être particulièrement flattée. Eh ! bien, vous n'y entendez rien. Lisez la première ligne, puis la troisième, puis la cinquième, etc., sans tenir compte des lignes intermédiaires et vous verrez que l'aventure pourrait bien se terminer un de ces jours devant le forgeron légendaire de Gretna-Green.

Il y a parfois, dans les « catchpennies, » des choses délicates, mais elles sont rares. Je vous recommande, malgré son titre burlesque, la petite recette suivante :

COMMENT ON FAIT CUIRE UNE FEMME.

Les hommes ne s'épargnent aucune recherche pour se procurer, aussi beau que possible l'ingrédient principal que réclame ce plat superlatif, mais, généralement, ils omettent, après la première bouchée, les précautions grâce auxquelles le plat demeurerait continuellement sucré, et, si, par aventure, il

tourne et devient amer, ils calomnient l'ingrédient primitif tandis qu'ils sont seuls coupables. Pour faire de la femme une douce compagne et pour la conserver telle, il faut agir de la manière que voici : obtenez une quantité suffisante de cette eau pure que l'on appelle affection, et faites-y mariner la femme doucement : si l'eau, durant cette opération, devenait agitée, un peu de beaume de flatterie lui rendrait bientôt son calme habituel. Le feu sur lequel cuit le plat, doit être tout d'amour vrai ; il faut activer la flamme avec quelques soupirs, flamme qui ne doit jamais être trop brûlante, ni s'éteindre entièrement. Quelques plantes toujours vertes, telles que le travail, la sobriété et la courtoisie, sont indispensables, et une quantité modérée d'esprit-de-caresse et d'huile-de-baiser ajoute fréquemment à l'ensemble une saveur délectable. Garnissez avec des fleurs de bonté, et des épices de petits soins, et vous pourrez apprécier pleinement les délices d'un plat qui l'emporte sur tous les autres mets, du plat exquis qui s'appelle :

UNE BONNE FEMME.

Mais la note doucereuse n'est point celle qui domine dans le concert discordant des « Cocks » et des « Longues-Chansons » ; ce qui plaît particulièrement à la morne populace de Londres, c'est la peinture sombre, cruelle, vivante, de ses tristesses et de ses désespoirs. Quel que soit le succès des ballades qui célèbrent les bienfaits de la reine, l'aménité du prince de Galles, les batailles heureuses, il est bien éloigné de la popularité qui s'attache à certains catéchismes amers où la rancune des misérables s'affirme en de courtes réponses. Je vais m'efforcer de faire connaître, en les abrégeant, ces compositions étranges.

LE CATÉCHISME DU PAUVRE (1)

D. Quel est ton nom ?

R. Un pauvre.

D. Qui t'a donné ce nom ?

R. La commission de surveillance, à laquelle je m'abandonnai dans ma détresse, quand je devins un enfant de la calamité, un habitant de la maison de travail, un héritier de toutes les injures qui sont l'héritage éternel de la misère.

D. Qu'a-t-elle fait pour toi, la commission de surveillance ?

R. Elle m'a promis deux choses : 1° que je serais traité comme un voleur qui subit sa peine, que je serais privé de liberté et mis à la ration de la prison ; 2° que je serais cruellement opprimé pendant tous les jours de ma vie.

D. Récite les articles de la foi.

R. Je crois en la barbarie de lord H-Y-B-M, l'auteur de la loi sur les pauvres, et je crois aussi que cette loi a fait périr des milliers et des milliers d'individus par la famine et la négligence.

D. Quels sont les commandements ?

R. Ceux-là même que la commission de surveillance à proclamés dans Somer-House, lorsqu'elle a dit : « Nous sommes les seigneurs et maîtres qui vous imposeront une prison pareille aux bastilles et qui vous sépareront des femmes de votre cœur et des enfants de votre amour. 1° Tu n'obéiras qu'à nous seuls ; 2° tu ne substitueras aucun mets supportable au brouet de la maison, ni rien de ce qui pourrait ressembler à du thé ni aucune autre espèce d'aliment ou de boisson ; car nous sommes des maîtres jaloux ; 3° Tu travailleras sans relâche et sans salaire ; 4° Quand tu auras travaillé six jours sans salaire et mangeant peu, tu seras, le dimanche, libre pendant deux heures, au moment du dîner, afin d'épargner à la paroisse les frais d'un repas ; 5° Tu honoreras la loi sur les pauvres, les commissaires et les bedeaux ; 6° Tu commettras le meurtre en négligeant tes enfants affamés, en faveur desquels nous ne te donnerons aucune espèce d'assistance ; 7° Tu seras faux témoin chaque fois qu'un pauvre mourra,

(1) Pauvre, en anglais, *pauper*, signifie plutôt le pauvre admis par pitié, dans les Maisons de travail (Workhouse) que le pauvre en général.

et si le coroner ou le jury te demande comme tu vis, tu répondras que toi et tes confrères, vous vivez comme des seigneurs et vous réjouissez comme des princes ; 8° Tu convoiteras tout ce que possède ton prochain, ses amis, ses vêtements, toutes les consolations que tu as eues autrefois, mais tu convoiteras en vain, car rappelle-toi, ô pauvre! la devise unique des maisons de travail : Celui qui entre ici renonce à toute consolation.

Ceci est lugubre et fait courir par le corps je ne sais quel frisson de pitié et d'horreur. Le « Lasciaté ogni speranza » de Dante, inscrit par l'écrivain populaire sur la porte de cet enfer qui se nomme la Wordhouse, devient plus affreux ainsi appliqué, et la rancune de la populace épouvante comme une tempête prochaine. Dans le cathéchisme de l'ivrogne, on trouve des paroles très-effrayantes aussi. « Je crois, dit le buveur, à l'existence du seigneur Alcool, cause du vice et du mal. J'ai renoncé pour lui à toutes les consolations du foyer, j'ai affamé pour lui femmes et enfants, et c'est pour lui que je marche en haillons dans les carrefours pleins d'ordures. » Un autre catchpennie intitulé : *Le Chemin de fer qui mène à l'enfer* s'exprime ainsi : « Cette voie conduit de la Débauche à la Pauvreté, et de la Pauvreté au Désespoir. Elle commence dans une brasserie, et court en zig-zag à travers toutes les boutiques de vin, de genièvre et d'eau-de-vie, jusqu'à ce qu'elle s'achève dans le royaume d'enfer. »

Mais la plus violente, la plus révoltée surtout de ces productions populaires, c'est le catéchisme du soldat.

LE CATÉCHISME DU SOLDAT

D. Quel est ton nom?

R. Soldat.

D. Qui t'a donné ce nom?

R. Le sergent recruteur quand j'ai reçu de lui le shelling de l'enrôlement grâce auquel je devins la recrue des baïonnettes, des boulets et de la mort.

D. Que promit alors en ton nom le sergent recruteur?

R. Il promit et jura trois choses en mon nom : 1° Que je renoncerais à toute idée de liberté et à toute niaiserie de cette espèce; 2° Que je serais harassé de parades et d'exercices; 3° Que je me tiendrais prêt à être fusillé à la première réquisition.

D. Récite les articles de la foi!

R. Je crois au colonel tout puissant, créateur des sergents et des caporaux, et à son représentant, le major, qui est officier par brevet, qui s'éleva de promotion en promotion, supporta les douleurs du service des camps, des marches et des batailles, qui descendit dans les épreuves, qui, après la guerre ressuscita, qui remonta vers la paix, et s'assit à la droite du colonel, d'où il descendra un jour pour séparer les bons d'avec les méchants. Je crois à l'adjudant; je crois en la salle de police, en la privation de grog, en la flagellation par les verges, et en la durée éternelle de ces choses. *Amen.*

Nous pourrions prolonger ces citations par lesquelles se révèlerait, avec toute sa tristesse et tout son danger, la sombre colère du prolétariat anglais. Songez que ces catéchismes se vendent journellement à des milliers d'exemplaires, et supputez qu'elle doit être leur influence sur des esprits déshérités de joie et d'espoir, qui voient exprimées de la sorte en un langage populacier et par des caricatures grossièrement réjouissantes, leurs plus secrètes, leurs plus dangereuses aspirations. Ainsi agitée, la lie bouillonne et monte, et veut déborder le vase. En attendant, quelles satisfactions apaisent encore tous ces impatients du malheur, tous ces affamés de jouissances? Des satisfactions odieuses parmi lesquelles figurent, hélas! au premier rang le gin et la potence. L'ivresse hébêtée et

la contemplation stupide des pendus, sont des ressources et des refuges, refuges horribles d'où l'on sort plus désespéré et plus pernicieux. L'Angleterre a la potence comme l'Espagne a les courses de taureaux. Considérez les illustrations des Cocks et des Catchpennyes ; partout des suppliciés noirs et longs, la tête enveloppée de blanc. Comme il n'y a pas tous les jours des exécutions, on se console devant ces imitations bouffonnes de la réalité trop peu fréquente. Ici, dans un cadre de lignes noires, au-dessus d'une foule de petits personnages, compacte et noire aussi, qui rappelle les ombres chinoises, un pendu se balance penchant vers sa poitrine une tête blanchâtre qui ressemble à une petite lune ; là, se montrent pour satisfaire mieux encore les acheteurs d'images, trois victimes à la fois, le bourreau vient de faire jouer la trappe, il semble qu'on voit remuer dans le vide les pieds des patients et leurs bras liés au coude, leurs mains attachées l'une à l'autre, leurs bonnets blancs surmontés d'une mèche qui frissonne, leur donnent un air maladroit, niais, comique, qui ajoute à l'horreur. Et ces caricatures sont innombrables. Toutes les attitudes des pendus ont été notées et sont reproduites pour le plaisir d'infâmes yeux. La grossièreté du dessin est une bassesse de plus. Autour des images, circulent des récits et des complaintes. Le moindre détail de chaque crime est mis au jour avec une incroyable complaisance, et l'auteur anonyme ne laisse dans l'ombre aucune particularité du châtiment. Instruisez-vous, vous qui étranglerez les passants, assassinerez votre hôtelier ou mettrez sa servante à mal ! Mais l'honnête homme que la curiosité a poussé à considérer un certain nombre de ces écœurantes facéties, éprouve bientôt une stupéfaction mêlée de dégoût et d'épouvante, il repousse ces laides feuilles éparses, où se révèlent, hélas ! tant d'instincts vils qu'il fallait étudier cependant, et secoue sa pensée comme un oiseau ses ailes en sortant du brouillard malsain, plein de fumées de gin, où s'allonge ça et là la silhonette d'un supplicié.

Catulle Mendès

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

L'histoire a conservé pieusement le nom de cet acrobate qui traversait le Niagara sur un fil de fer, en voiturant dans une brouette la dame de ses pensées. Certes, si jamais l'immortalité a été légitimement conquise, c'est par ce mortel audacieux. Peu d'hommes, en effet, sont capables d'offrir à la femme qu'ils adorent un divertissement de cette nature ; et si les dames, pour lesquelles nous nous mourons d'amour, mettaient, toutes, ce prix à leurs faveurs, les volumes de vers ne paraîtraient plus qu'encadrés de noir et embellis de têtes de morts, pour indiquer que les poètes, renonçant à jamais égaler ce saltimbanque aimé des dieux, ont pris stoïquement le deuil de leurs amoureuses espérances.

Et pourtant un tel caprice est raisonnable si on le compare à celui qui vient d'éclore dans la blonde tête d'une Parisienne, pour laquelle un de mes amis intimes perd le boire et le manger. Un soir que le malheureux amant la suppliait de fixer l'heureux jour, où ses derniers scrupules seraient terrassés, la folle lui intima l'ordre de faire auparavant une conférence, à la Salle des Capucines, comme M. de Lapommeraye. « Tel avait été le rêve de toute sa vie : contempler celui qui prétendait l'aimer,

dégustant un verre d'eau sucrée *coram populo*, et disant n'importe quoi devant n'importe qui, pendant une ou deux petites heures. »

A ces paroles, l'infortuné sentit blanchir les rares cheveux que lui avait laissés la passion : il courut acheter du papier timbré et un revolver, et rentra chez lui, décidé à écrire son testament et à se brûler ensuite la cervelle, après avoir récité trois fois les *Adieux à la vie* qui ont immortalisé Gilbert.

Il venait de se livrer à la première de ces occupations, et s'apprêtait, sans enthousiasme, à passer à la seconde, quand j'entrai brusquement dans sa chambre. Secrètement ravi d'une circonstance qui lui permettait de différer d'une heure l'exécution de son sinistre projet, ce martyr de l'amour me raconta la chose en gémissant. Au premier abord, son cas ne me sembla point désespéré.

« Eh quoi ! lui dis-je, vous voulez en finir avec cette vie pleine de joies, parce qu'une femme exige de vous une preuve d'amour dont serait capable le premier venu. Ignorez-vous que faire une conférence est l'acte le plus facile à accomplir qu'on puisse rêver sous les cieux ? Il vous suffit de revêtir l'austère costume qui sied aux maîtres d'hôtel, aux ministres, aux jeunes mariés et aux hommes de loi, de grimper sur une estrade, de vous déganter fiévreusement, de passer deux fois la main droite dans votre chevelure, de tousser élégamment, de poser votre montre sur le tapis avec un geste fatal, et de raconter ensuite, d'une voix émue, « qu'Aristide fut banni de l'Etat de Gênes, *avec défense d'y porter le nom de Pietro*, parce qu'on était las, dans la bonne société, de l'entendre appeler *le Juste*. » Tâchez de trouver dans ce fait historique la matière d'une heure de causerie, et vous acquerrez ainsi la réputation d'un homme spirituel qui s'est meublé l'intelligence par de belles lectures ; de là à donner son nom à une rue, il n'y a qu'un pas.

Loin de se désespérer, comme vous le faites, que d'hommes saisiraient aux cheveux cette occasion d'illustrer, sans fatigue, le nom qu'ils veulent donner à leur bien-aimée ! »

Ainsi parlais-je, croyant rendre le calme à cette âme troublée. Mais voici ce que ce jeune homme n'a pas craint de me répondre. Je traduis fidèlement ses paradoxes, en recommandant qu'on lui en laisse l'écrasante responsabilité.

« Réunir un certain nombre de Parisiens dans un lieu clos, pour les entretenir d'un sujet, dont, le plus souvent, ils ont, à l'avance, épuisé la saveur, est l'acte le plus imprudent, le plus coupable, et le plus follement ingénu que puisse commettre un homme tant soit peu ménager de sa gloire ! Celui qui jette à la curiosité publique un aussi audacieux défi prend l'engagement de faire goûter à ceux qu'il convoque toutes les délices de l'oubli, toutes les ivresses du rêve, toutes les extases de la volupté ! Sa parole doit couler dans leurs âmes comme une eau léthéenne ou comme un nectar divin ; il faut qu'il soit beau comme un dieu grec par respect pour les dames et par politesse pour leurs époux : il faut que sa voix semble plus harmonieuse que les harpes angéliques, et le sens de ses

paroles plus subtil que les oracles sybillins. Le moindre de ses gestes doit être empreint d'une grâce irrésistible et perfide, pour que les yeux des spectateurs ne reflètent jamais que le spectacle d'un ordre parfait et d'une incomparable harmonie. A mesure qu'il parle, chacun doit s'écrier, *dans toute la sincérité de son âme* : « Mon Dieu! mon Dieu... que je suis bête, et comme ce monsieur a raison! Avant de l'entendre, je croupissais dans l'erreur, mais à présent mes yeux ont vu, mes oreilles ont entendu, mes mains indignes ont touché! »

Il est indispensable aussi qu'il puisse disposer de sommes importantes, afin d'indemniser ceux de ses auditeurs qui jugeraient avoir perdu leur soirée, et regretteraient la paire de gants, la course de voiture, et les quarante sous d'entrée que leur aurait coûtés la cérémonie. Si, par malheur, l'un des mécontents a manqué, pour se rendre à la conférence, un rendez-vous d'affaires ou d'amour, l'orateur devra se charger de le réconcilier avec l'avoué ou la jeune femme qui aura vainement attendu. Enfin, si le conférencier n'est pas reconduit triomphalement à son domicile par tout un peuple en délire, si les jeunes gens ne détèlent pas les chevaux de son fiacre, pour le traîner eux-mêmes par les rues, si les mères ne le supplient pas avec des larmes de bénir leurs enfants, si M. Jules Claretie ne raconte pas ses premières amours dans l'*Indépendance belge,* si les reporters ne font pas queue le lendemain à la porte de son logis, pour savoir à quelle heure exacte il absorbe son chocolat, si les photographes n'exhibent pas son portrait-carte entre M^me^ Judic et la femme coupée en morceaux, et surtout, si M. Saint-Genest ne l'accuse pas dans une de ses homélies « *d'avoir insulté l'armée* » — il devra se rendre pieds nus et la corde au cou, à la porte du domicile de M. de La Pommeraye, et prononcer les paroles suivantes : « J'ai voulu escalader les nues : nouvel Icare, j'ai été trahi par mes ailes. J'en demande pardon aux hommes et à vous, mon père, qui avez inventé le *Feuilleton parlé*, et je jure de ne plus jamais étaler devant mes contemporains l'affligeante nullité de mes pensées! »

Voilà ce que m'a dit cet infortuné jeune homme, et il ajoutait : « Oseriez-vous accepter l'alternative d'une telle gloire ou d'une telle honte? »

Ses paroles m'ont convaincu. Maintenant je suis de son avis : je préférerais traverser le Niagara.

Henry Laujol

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 12 *novembre.* — Innombrables matinées dramatiques. Au Concert Populaire, l'ouverture du *Roi d'Ys*, par M. E. Zalo, est très-applaudie et mérite de l'être. La nouvelle école musicale française donne mieux que des espérances.

Lundi 13 *novembre.* — Deux premières représentations au théâtre de l'Athénée-Comique. *La Cousine Octavie* est une de ces saynettes bouffonnes que réussissent si bien MM. Meilhac et Halévy, et que ne réussit pas M. Charles Garaud. La littérature est absente de la *Fille du Clown*, mais non la bonne humeur. Nulle prétention, et tout est bien, puisqu'on a ri.

Mardi 14 *novembre.* — Obsèques d'Edouard Plouvier. Poète médiocre, mais ingénieux romancier et dramaturge émouvant, Edouard Plouvier, qui fut un honnête homme, laissera de longs regrets. On nous raconte l'anecdote que voici : Edouard Plouvier, déjà malade et découragé du travail, reçut un jour la visite d'un familier des Tuileries, qui, très-gracieusement, lui conseilla de faire quelques vers dédiés à l'empereur, ou du moins à l'impératrice; on se serait même con-

tenté d'un sonnet au prince impérial. Le visiteur ajoutait, d'un air officiel, qu'en remerciement de cette condescendance, les Tuileries souscriraient à un nombre considérable de tous les ouvrages d'Edouard Plouvier. C'était pour le poète, — qui avait une femme et cinq enfants, — toute une petite fortune. Il répondit que ses ouvrages étaient épuisés et qu'il ne voulait pas en faire une nouvelle édition.

Mercredi 15 *novembre*. — Au Théâtre-Lyrique, première représentation, — enfin! — de *Paul et Virginie*, opéra en trois actes et huit tableaux, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Victor Massé. — Plus heureux que les poètes, les musiciens ont désormais un théâtre. L'éclatante réussite de *Paul et Virginie* affirme la vitalité de l'entreprise osée par M. Albert Vizentini. Tandis que l'Opéra de M. Halanzier représente chaque année la *Favorite* trente fois, cinquante fois la *Juive* et cent fois les *Huguenots;* tandis que ne pouvant parvenir à se dépêtrer de la routine, l'Opéra-Comique, qui reprend la *Dame blanche*, prémédite une reprise de *Joconde*, un théâtre nouveau se juge assez fort, assez sûr des auteurs, du public et de lui-même pour accueillir la musique nouvelle, et, dédaigneux d'hier, travaille pour demain. Que la tentative de M. Vizentini en faveur de la musique théâtrale eût été tentée par quelque autre ou par lui-même en faveur du drame poétique, expression suprême de l'art français, il est certain que nous l'aimerions mieux (car nous sommes orfèvres!); mais, comme on disait autrefois, « les muses sont sœurs, » et nous devons nous réjouir sincèrement de la bonne fortune offerte aux musiciens nos frères. — Donc, ce qu'il y a d'important et de surtout heureux dans le triomphe qui a été fait à l'œuvre de M. Victor Massé, c'est ce fait incontestable : la consécration d'un théâtre sur lequel reposent les espérances du drame musical français. Pour ce qui est de l'œuvre elle-même, admirablement montée par M. Vizentini, admirablement jouée par mesdemoiselles Cécile Ritter et Engalli, par MM. Victor Capoul, Bouhy et Melchissédech, nous oserons, — rien ne pouvant diminuer son succès, qui était indispensable, — nous oserons en parler librement. Hélas! la romance n'est point morte! Avec sa ritournelle et son refrain, elle vit, la fade romance bourgeoise. L'heure n'est pas encore venue (mais elle viendra!) de la musique servante du drame, et concourant, avec la poésie, sans égoïste souci de soi-même, à la libre expression des passions humaines. Les théâtres de chant ne sont encore que d'immenses orgues de Barbarie dont la routine tourne la manivelle; il s'agit de plaire par l'agréable retour d'un thème et non de remuer jusqu'aux entrailles le spectateur vaincu par la double puissance tragique de la mélodie et du vers. Oh! l'obstinée romance! Vous croyez représenter quelque œuvre saisissante et forte; je vous dis que vous chantez encore *Nina ou la Folle par amour!* — Mais c'est précisément à son aimable modération, à son éloignement de tout excès moderne que l'Opéra nouveau doit sa triomphale réussite. Le public est encore rebelle à l'art nouveau qui le trouble et le désaccoutume des plaisirs convenus. Remercions M. Victor Massé de s'être conformé au goût actuel, puisque la musique nouvelle lui devra son théâtre. Viennent les musiciens nouveaux, l'avenir leur est offert. M. Victor Massé a eu le succès, le précieux succès? à qui la gloire maintenant?

Jeudi 16 *novembre*. — Au théâtre du Gymnase, *la Comtesse Romani*. L'Auteur est proclamé sous le nom de « Gustave de Salin. » Tout le monde parait savoir que ce pseudonyme est la « raison sociale » d'un homme du monde fort connu et d'un auteur dramatique fort célèbre; mais ce détail nous importe peu. — Un grand seigneur, contre la volonté de sa mère et les mœurs de la société où il vit, a épousé une comédienne, ou plutôt une courtisane. Elle le trompe, c'est bien fait; elle le déshonore, c'est fâcheux; il se frappe d'un poignard, c'est stupide; il n'en meurt pas, c'est ridicule; et il la quitte, c'est fort légitime. En d'autres termes, un scandale mondain, accommodé à la scène. Nous le demandons à ceux qui s'écrieront demain que Deidamia « n'est pas du théâtre »; est-ce du « théâtre » ceci? la réalité n'est admissible, dans une œuvre dramatique, que transformée et généralisée. Il est vrai que le caractère de la comédienne essaie de singulariser cette banale anecdote, mais il est plus extraordinaire qu'intéressant, parce qu'il demeure inexpliqué. Beaucoup d'esprit d'ailleurs et une entente, un peu trop visible, des moyens scéniques. — La pièce est jouée à miracle par Mme Pasca, et par MM. Worms, Landrol et Saint-Germain.

Vendredi 17 *novembre*. — Première représentation, au troisième théâtre français, de *l'Hôte*, comédie en un acte, en vers; reprise au même théâtre de *François le Champi*. — *Les Morts Bizarres*, nouvelles, par Jean Richepin, vont paraître chez l'éditeur Decaux. Un grand succès attend certainement l'œuvre nouvelle de notre ami et collaborateur.

Samedi 18 *novembre*. — Ce soir, au théâtre de l'Odéon, *Deidamia*. Au moment où la renommée de Théodore de Banville va recevoir un nouveau lustre, nous croyons qu'il est à propos de reproduire la belle étude de Charles Baudelaire sur l'auteur de *l'Ami de Cœlio*. Nos lecteurs la trouveront dans le prochain numéro.

Jean Prouvaire.

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Robert HALT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Par ANATOLE FRANCE

ÉTUDES HISTORIQUES
Par G. AUGUSTIN THIERRY

LES LIVRES DU JOUR, par P. GÉRIN

LES BEAUX-ARTS
Par LOUIS MÉNARD

LES THÉATRES
Par CATULLE MENDÈS

CURIOSITÉS ET MERVEILLES DE LA SCIENCE
Par le Dr Henri NAPIAS

LES MIRACLES DE PARIS
(chronique)
Par ERNEST D'HERVILLY

LES ABEILLES
(chronique)
Par HENRY LAUJOL

LA SEMAINE UNIVERSELLE, par Jean Prouvaire et Spiagudry

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions d'abonnement ET LA LISTE DES NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE.
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an	24 fr.	30 fr.

Pour l'Étranger le port en sus.

Nouvelles primes entièrement gratuites:

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux recevront :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques. — Intermède. — Hespérus. — Philoméla. — Sonnets. — Panteléïa. — Pagode. — Sérénades.

Ce magnifique volume de 400 pages, grand in-8°, orné d'une eau-forte, et imprimé en caractères anciens, sur très-beau papier, vaut dix francs en librairie.

N. B. — Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce livre.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux recevront :

CINQ DESSINS INÉDITS DE HENRY REGNAULT

I. Etude pour *l'Exécuteur.*
II. Etude pour *l'Insurgé* (portrait du *général Prim.*)
III. Un Tigre au bord de la mer.
IV. Lion et Lionne.
V. Tigre dévorant un Cheval.

Ces cinq magnifiques dessins signés par Henry REGNAULT, photographiés par M. Etienne CARJAT, n'ont figuré dans aucune exposition.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Neuvième livraison

26 Novembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, grand in-8°

EN COURS DE PUBLICATION :

L'ASSOMMOIR

Par ÉMI LE ZOA

PUBLICATIONS PROCHAINES :

LES FEMMES D'ARTISTES

(Deuxième série entièrement inédite)

Par ALPHONSE DAUDET

CONTES POUR LES FEMMES

Par THÉODORE DE BANVILLE

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

ROMAN

Par LÉON CLADEL

Orné de dessins inédits d'Alexandre Falguière

LE NOVICE

Par FERDINAND FABRE

ALLIETTE

NOUVELLE

Par ROBERT HALT

UNE NOUVELLE INÉDITE

Par CHARLES MONSELET

MAROZIA

ROMAN

Par CATULLE MENDÈS

Voir la troisième page de la couverture

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

DIAZ

Diaz fut un étrange artiste qui s'inspira tour à tout d'Allegri, de Tiépolo, de Watteau, de Prudhon, d'Eugène Delacroix et de Descamps. A Delacroix, il a pris ses pourpres et ses ors, délaissant les tons orageux de sa palette, les violets mornes, les verts livides, les bleus de phosphore ; à Descamps, il a emprunté sa lumière aveuglante, ses écrasements du couteau, ses maçonnements de blanc; au Corrége, il a demandé le secret de sa grâce et sa belle coulée de pâte; à Watteau ses éblouissements, à Prudhon son type de femme aux grands yeux noyés et au nez droit.

Et cependant ce peintre qui a été hanté par tant de souvenirs, a su ajouter à cette fonte des qualités si diverses et si multiples de ses maîtres, un sentiment personnel, une facture si brave, dans ses bons moments, que son œuvre est, entre toutes, reconnaissable, et que quiconque a vu l'ensoleillement d'une de ses toiles criera devant son plus piètre tableautin : c'est un Diaz!

Et chose étrange, quoi qu'il peigne, des Dianes ou des Vénus, des almées ou des nymphes, dans ses toiles où la figure semble devoir être le principal objectif, la forêt sur laquelle il la veut détacher usurpe la place dominante. L'accessoire empiète sur le sujet même. Qu'il enveloppe ses déesses de manteaux éclatants, qu'il fasse couler sur leurs bras nus les gouttes étincelantes des pierreries, n'importe, le rideau mouvant des arbres, les trouées de ciel amortiront, quoi qu'il fasse, et relégueront au loin le scintillement de ses bijoux et la splendeur de ses robes. Diaz est un paysagiste, et bien qu'il ait trop souvent sacrifié au goût du jour, surtout dans ses figurines dont le visage est exactement calqué sur ceux des femmes de Prudhon avec un surjet de couleurs tapageuses en plus, il restera malgré ses fredaines de peintre de genre comme un des plus remarquables paysagistes de notre époque.

C'est principalement à ce point de vue qu'il mérite d'être étudié. Diaz n'a point compris la nature de la même manière que Rousseau, notre plus grand maître en ce genre avec Claude Gelée; le réalisme puissant de ce peintre, cette mélancolie si intense de ses soleils couchants, ne pouvaient séduire un affamé des réjouissements de lumière, un amant des paysages criblés de soleil. Si Diaz a parfois aimé l'automne, il n'a jamais su en dégager cette tristesse profonde qui fit écrire à Charles Baudelaire en tête du *Confiteor de l'artiste* : « Les fins des journées d'automne sont pénétrantes, ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! »

A-t-il compris la nature avec la sincérité de Daubigny, la grandeur de Millet, le factice de Corot, la vigueur de Courbet? pas davantage. Pour lui, la nature n'a jamais connu le linceul des neiges et le voile brumeux des pluies! La nature, telle qu'il l'a rendue, c'est un blutage de poudre d'or au travers d'une dentelle verte de feuillées, c'est une envolée de lumière

sur les velours des mousses. Ni la sérénité des soirs d'août, ni les levers pluvieux de novembre, ni le trouble des bois, la nuit, ni l'alerte du réveil le matin, ni la désolation de l'hiver, ne l'ont tenté. A-t-il, dans cette forêt de Fontainebleau où il fit tant d'études, su dégager l'éloquente grandeur des rocs et des chênes? Je ne le crois pas. Pour lui, la nature est une éternelle fête, une kermesse de soleil, une liesse de beaux jours!

Avouer que je lui préfère Rousseau et Millet? Certes, Diaz n'a jamais atteint la grandeur du grand rustique, et encore qu'il ait parfois essayé d'empourprer de franges rouges les plis mouvants de ses nuages, jamais, lui, dont la palette rutilait pourtant, n'a su rendre l'admirable opulence et la mélancolique splendeur des grands ciels de Rousseau!

Et pourtant, quoi qu'il en soit, ce fanatique de la couleur est, malgré son dessin trop souvent lâché, malgré ses papillottages de tons, malgré toutes ses défaillances enfin! un artiste d'une réelle valeur. Comment méconnaître, en effet, les charmes de ce peintre, qui, ainsi que l'a fait justement observer Théophile Silvestre, a le mérite d'avoir conservé entre Delacroix et Descamps (et j'ajouterais : malgré la hantise de ses autres maîtres), la force et l'originalité; comment ne pas se laisser prendre à la pipée de ses éblouissements, à ce magisme du feu d'artifice qu'il tire dans chacune de ses toiles?

Cet enfant gâté de la couleur, ce peintre de joies, n'exposait plus depuis longtemps déjà; le paysagiste avait cédé aux exigences des amateurs qui s'arrachaient à prix d'or ses houris et ses nymphes. Mais à quoi bon rappeler les pochades médiocres qu'il a commises? Sa réputation qui commença au salon de 1844, par une descente de Bohémiens, bonne toile picaresque, avait grandi et lui valait de pouvoir faire couvrir d'or ses moindres ébauches. Les œuvres qu'il a laissées sont innombrables, nous ne pouvons songer à les passer en revue, les pages du journal n'y suffiraient point; citons seulement entre toutes : le Jardin des amours, l'Orientale, l'Abandon, un paysage exposé en 1846 et qui appartient, je crois, à M. Meissonnier, un Souvenir de Fontainebleau, les Délaissées, la Fin d'un beau jour et le Plateau de la mare.

J.-K. Huysmans

Contes pour les Femmes

VI

CONVERSATION PARISIENNE

La superbe horloge où Carrier-Belleuse a groupé toutes les figures des Heures enchantées, frivoles ou terribles, marquait une heure du matin, et dans le salon de madame de Symiana il n'y avait plus que le comte son mari, sa sœur madame de Perles, le grand homme politique Séverac, alors ministre, le docteur Vandevousse, et le jeune et célèbre peintre Jean de Trézelles, dont le récent mariage faisait l'objet de toutes les conversations, car la fille du marquis de Saveuses l'avait épousé par amour! Il y avait bien aussi dans un coin (mais personne ne faisait attention à lui), le mathématicien Laboris, ce grand vieillard à la tête plus puissante que celle d'Arago, couronnée d'une crinière blanche épaisse et touffue, qui,

presque octogénaire, étonne encore le regard par une force d'athlète que soixante ans de travail n'ont pas courbée; mais ce n'est pas le travail qui use les hommes, et Laboris est resté aussi étranger aux passions qu'un moine pieux dans son couvent. Membre de l'Institut avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année, il s'était jeté dès lors dans des études mathématiques d'un ordre si transcendant que personne ne pouvait l'y suivre, élargissant et brisant le cadre de la science pour s'élancer dans le plein ciel de l'abstraction, où le Chiffre, aimé pour lui-même, donnait à ce voyant la clef de tout et un pouvoir de divination arrivé à l'absolue certitude. Laboris songeait comme s'il eût été seul, et sur ses yeux pleins de flamme intense et profonde tombait l'ombre de ses longs et larges sourcils, faisant la nuit pour sa profonde pensée, tandis qu'autour de lui la causerie, sans le toucher ni l'atteindre, jetait impunément sa vive flamme et ses étincelles.

— Ainsi, dit madame de Perles à Jean de Trézelles, vous avez accompli ce miracle surhumain de réaliser ici-bas votre rêve, car c'est par dix ans de luttes, de patience, de créations et d'une vie dont tout fut caché, excepté les œuvres, que vous avez conquis votre admirable femme à force de génie!

— Ou plutôt, dit le comte, à force d'amour, car vous aimiez votre Elisabeth comme j'ai aimé madame de Symiana; mais, né pauvre et d'une naissance si inférieure à la sienne, vous avez dû pour l'obtenir, et avec la même fidélité chaste, faire plus de prouesses qu'un chevalier du moyen âge, puisque vous étiez à mille lieues de votre idole!

— Celui pour qui aucun effort n'est perdu, s'il est sincère, dit Trézelles, m'a aidé manifestement en m'envoyant l'inspiration qui seule pouvait me sauver. Epris de mademoiselle de Saveuses à en mourir, et n'ayant pas même le droit de dire un mot qui lui fît soupçonner ma passion, je m'attachai à répandre la gloire de la Sainte dont elle porte le nom, me donnant l'immense joie de célébrer ses vertus et sa beauté céleste en glorifiant celles de cette adorable Reine! Mes tableaux du *Miracle des Roses* et de *Sainte Elisabeth soignant le lépreux*, commencèrent au Salon ma petite renommée...

— Que vous deviez, dit Séverac, changer en une bonne et solide gloire, en achevant l'immense entreprise de décorer complétement, à la façon des grands Italiens, une des églises de votre ville natale, où vous avez représenté dans des compositions d'une sublimité rare, car le génie y est toujours avivé par la Foi! toute la vie de la sainte qui donnait aux pauvres son or, son pain et son cœur; et certes le magistral succès d'une pareille tâche n'est pas une des choses les moins étonnantes de notre temps.

— Ce qu'il y a d'étonnant, dit le peintre, ce n'est pas que j'aie pu avec des jours et de la patience, et, ajouta-t-il en se tournant gracieusement vers Séverac, protégé par un homme tel que vous! mener mon œuvre à fin en docile ouvrier; mais ce qui fut vraiment surnaturel et me fit voir clairement la protection de Dieu étendue sur moi, ce fut que mademoiselle de Saveuses eût deviné mon amour, que pas un regard n'avait trahi jamais, en voyant mes peintures données à tous, mais faites pour elle seule; et que pouvant choisir un mari parmi les plus grands noms de France, elle eût voulu se garder à moi et m'attendre! N'y a-t-il pas là une récompense supérieure à tous les mérites quels qu'ils soient, et ne dois-je pas être presque épouvanté de mon bonheur?

— Non sans doute, dit madame de Symiana, mais votre histoire, si pareille à la nôtre, fit-elle en échangeant avec son mari un regard brillant

d'une félicité ineffable, me réconcilie avec notre époque menacée de n'avoir plus d'autre dieu que le dieu Dollar, et qui prend pour de la musique des chansons bonnes à faire danser les singes; car elle montre qu'en ce temps si affolé de riens, l'amour peut être encore ce sublime élan de l'âme tout pureté et tout sacrifice, qui se rit des obstacles et développe en nous des forces inconnues.

— Et, dit le comte, l'amour doit être cela ou il n'est plus que le justicier, que le tourmenteur aux armes embrasées et à la torche sanglante à qui les Grecs donnaient son véritable et impitoyable nom : Désir! ou plutôt, docteur, ajouta-t-il en s'adressant à Vandevousse, il n'est plus qu'une de ces maladies qui relèvent de votre science...

— Et que nous traitons, dit Vandevousse, avec d'autant moins de certitude que leurs causes restent inexpliquées. Ainsi, combien n'ai-je pas réfléchi, et inutilement, au cas de ce pauvre Amery de Fraces...

— Ce jeune homme, demanda madame de Perles, dont le visage a été coupé en deux par une si belle balafre?

— Précisément, répondit le docteur, et dont, chose plus grave, le mariage a été célébré hier à Saint Thomas d'Aquin.

— Ah! fit madame de Symiana, qui a-t-il épousé?

— Je sais l'histoire, dit le comte. Une certaine Léocadie aux lèvres minces, pâle, marquée de petite vérole, dont le visage est comme troué par les taches noires de deux yeux d'enfer, avec de longs cils noirs, des cheveux châtains mêlés de grandes mèches fauves, et qui était femme de chambre chez madame de Fraces lorsqu'Aimery, sortant de Saint-Cyr, obtint la permission de passer un mois près de ses parents avant de rejoindre son corps. Quand son père s'aperçut qu'il appartenait à cette mince et brûlante sorcière, qui, lorsque la pluie tombait sur elle, fumait comme un fer rouge, si bien qu'il ne pensait plus à rien et qu'il ne quittait plus la maison, ce prudent vieillard trouva le moyen d'envoyer son fils dans un régiment d'Afrique, et mit la fille à la porte en lui donnant une petite somme. Pendant dix ans Aimery, qui se battait comme un lion et faisait des prodiges de bravoure qui aujourd'hui sont des anachronismes, ne pensa pas plus à cette Léocadie que s'il n'en eût jamais existé. Mais la première fois qu'ayant obtenu un congé il revint en France, capitaine et chevalier de la Légion d'honneur, il la retrouva marchande de tabac rue Drouot, vendant des cigares choisis qu'elle semblait allumer à ses yeux de braise, et elle le reprit si complétement, que pour ne plus la quitter, il donna sa démission, car sans lutte ni sans transition aucune, il était redevenu ce qu'il avait été dix années auparavant, l'esclave de Léocadie.

— Et sans doute, dit madame de Perles, M. de Fraces le père s'irrita, se désola?

— Lui! reprit le comte, pas du tout! Il vit le ministre, força son fils à retirer sa démission, et le renvoya en Afrique plus vite qu'il n'en était venu, il y a de cela quatre ans. Mais l'année dernière, monsieur et madame de Fraces étant morts tous deux en moins d'un mois, Aimery est revenu. Il avait oublié Léocadie comme on oublie les vieilles lunes; mais il se trouva nez à nez avec elle dans une école de gymnastique où elle donnait des leçons aux dames, à la suite de quoi il a donné sa démission, sérieuse cette fois, et a épousé l'ancienne femme de chambre, ce qui prouve que la vie de certains hommes a pour loi unique une absurdité sans limites!

— Ah! fit le docteur Vandevousse, combien je regrette de ne pas croire au diable, car du moment que nous n'admettons pas la passion diabolique, telle que la connut le moyen âge, que de faits nous observons tous les

jours qui ne peuvent être rattachés à aucune cause normale! Ainsi, comment expliquer l'extraordinaire fascination exercée sur les femmes par mon confrère Vitellis, dont le scandaleux procès a occupé tout Paris, et qui avant de mourir si malheureusement pendant la guerre, s'est vu dépossédé de tout, pour s'être permis de ressusciter don Juan et Sardanapale dans un monde qui ne permettrait même pas de telles fantaisies à un grand d'Espagne ou à un roi d'Orient! Car, gros, asthmatique, goutteux, âgé de quarante-six ans, il avait trouvé le moyen de réduire en esclavage dans sa maison de santé de vraies grandes dames, Espagnoles, Anglaises, Russes, Egyptiennes, Grecques, dont il s'était fait un harem! Assises en rang d'oignon autour de sa table de travail, elles regardaient *Bébé* écrire ses articles, et quand le tailleur venait pour lui prendre mesure d'une robe de chambre, elles tenaient sérieusement conseil, discutant la coupe et la couleur, et disant par exemple : Non, Monsieur, pas de bleu; le bleu ne va pas à Bébé!

— Docteur, dit madame de Symiana, il faut croire au diable, car n'est-il pas le metteur en scène et le véritable inspirateur de la Comédie Humaine? Voyez cette charmante duchesse de Tende, dont l'affreuse aventure n'est un secret pour personne! Veuve d'un mari beau, spirituel, brave et qui l'adorait, elle obéit maintenant à un expéditionnaire appelé Dupont, chauve, âgé de cinquante ans, absolument vulgaire, et qui la bat comme on bat un nègre aux colonies! Or, ce triomphant M. Dupont avait quitté pour cette duchesse-là une autre duchesse, qui le regrette, et je voudrais que quelqu'un pût nous dire la raison vraisemblable d'aberrations pareilles.

— C'est, dit en relevant sa grande tête superbe et chevelue, le mathématicien Laboris, qui sans cesser de poursuivre ses problèmes, avait tout entendu, — c'est que, dépourvu de l'Idéal qui fait sa grandeur et qui le noue à la chaîne de diamant des choses divines, — l'amour est une science exacte!

Théodore de Banville

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Justement, un soir de novembre, ils étaient entrés au *Grand Salon de la Folie*, pour se réchauffer. Dehors, un petit frisquet coupait en deux la figure des passants. Mais la salle était bondée. Il y avait là-dedans un grouillement du tonnerre de Dieu, du monde à toutes les tables, du monde au milieu, du monde en l'air, un vrai tas de charcuterie; oui, ceux qui aimaient les tripes à la mode de Caen pouvaient se régaler. Quand ils eurent fait deux fois le tour sans trouver une table, ils prirent le parti de rester debout, à attendre qu'une société eût débarrassé le plancher. Coupeau se dandinait sur ses pieds, en blouse sale, en vieille casquette de drap sans visière, aplatie au sommet du crâne. Et, comme il barrait le passage, il vit un petit jeune homme maigre qui essuyait la manche de son paletot, après lui avoir donné un coup de coude.

— Dites donc! cria-t-il, furieux, en retirant son brûle-gueule de sa bouche noire, vous ne pourriez pas demander excuse?... Et ça fait le dégoûté encore, parce qu'on porte une blouse!

Le jeune homme s'était retourné, toisant le zingueur, qui continuait :

— Apprends un peu, bougre de greluchon, que la blouse est le plus beau vêtement, oui! le vêtement du travail!... Je vas t'essuyer, moi, si tu veux, avec une paire de claques... A-t-on jamais vu des galopins pareils, qui insultent l'ouvrier!

Gervaise tâchait vainement de le calmer. Il s'étalait dans ses guenilles, il tapait sur sa blouse, en gueulant :

— Là-dedans, il y a la poitrine d'un homme!

Alors, le jeune homme se perdit au milieu de la foule, en murmurant :

— En voilà un sale voyou!

Coupeau voulut le rattraper. Plus souvent qu'il se laissât mécaniser par un paletot! Il n'était seulement pas payé, celui-là! Quelque pelure d'occasion pour lever une femme sans lâcher un centime. S'il le retrouvait, il le collait à genoux et lui faisait saluer la blouse. Mais l'étouffement était trop grand, on ne pouvait pas marcher. Brusquement, d'ailleurs, la colère du zingueur tomba. Gervaise et lui tournaient avec lenteur autour des danses; un triple rang de curieux s'écrasaient, les faces allumées, lâchant des rires, lorsqu'un homme s'étalait ou qu'une dame montrait tout en levant la jambe; et, comme ils étaient petits l'un et l'autre, ils se haussaient sur les pieds, pour voir quelque chose, les chignons et les chapeaux qui sautaient. L'orchestre, de ses instruments de cuivre fêlés, jouait furieusement un quadrille, une tempête dont la salle tremblait; tandis que les danseurs, tapant des pieds, soulevaient une poussière qui alourdissait le flamboiement du gaz. La chaleur était à crever.

— Regarde donc! dit tout d'un coup Gervaise.

— Quoi donc!

— Ce caloquet de velours, là-bas.

Ils se grandirent encore. C'était, à gauche, un vieux chapeau de velours noir, avec deux grandes plumes déguenillées qui se balançaient; un vrai plumet de corbillard. Mais ils n'apercevaient toujours que ce chapeau, dansant un chahut de tous les diables, cabriolant, tourbillonnant, plongeant et jaillissant. Ils le perdaient parmi la débandade enragée des têtes, et ils le retrouvaient, se balançant au-dessus des autres, d'une effronterie si drôle, que les gens, autour d'eux, rigolaient, rien qu'à regarder ce chapeau danser, sans savoir ce qu'il y avait dessous.

— Eh bien! demanda Coupeau.

— Tu ne reconnais pas ce chignon-là? murmura Gervaise, étranglée. Ma tête à couper que c'est elle!

Le zingueur, d'une poussée, écarta la foule. Nom de Dieu! oui, c'était Nana! Et dans une jolie toilette, encore! Elle n'avait plus sur le derrière qu'une vieille robe de soie, toute poissée d'avoir essuyé les tables des caboulots, et dont les volants arrachés dégobillaient de partout. Avec ça, en taille, sans un bout de châle sur les épaules, montrant son corsage nu aux boutonnières craquées. Dire que cette gueuse-là avait eu un vieux rempli d'attentions, et qu'elle en était tombée à ce point, pour suivre quelque marlou qui devait la battre! N'importe, elle restait joliment fraîche et friande, ébouriffée comme un caniche, et le bec rose sous son grand coquin de chapeau.

— Attends, je vas te la faire danser! reprit Coupeau.

Nana ne se méfiait pas, naturellement. Elle se tortillait, fallait voir!

Et des coups de derrière à gauche, et des coups de derrière à droite, des révérences qui la cassaient en deux, des battements de pied jetés dans la figure de son cavalier, comme si elle allait se fendre. On faisait cercle, on l'applaudissait; et, lancée, elle ramassait ses jupes, les retroussait jusqu'aux genoux, toute secouée par le branle du chahut, fouettée et tournant pareille à une toupie, s'abattant sur le plancher dans de grands écarts qui l'aplatissaient, puis reprenant une petite danse modeste, avec un roulement de hanches et de gorge très-provoquant. C'était à l'emporter dans un coin pour la manger de caresses.

Cependant, Coupeau, tombant en plein dans la pastourelle, dérangeait la figure et recevait des bourrades.

— Je vous dis que c'est ma fille! criait-il. Laissez-moi passer!

Nana, précisément, s'en allait à reculons, balayant le parquet avec ses plumes, arrondissant son postérieur et lui donnant de petites secousses, pour que ce fût plus gentil. Elle reçut un maître coup de soulier, juste au bon endroit, se releva et devint toute pâle en reconnaissant son père et sa mère. Pas de chance, par exemple!

— A la porte! hurlaient les danseurs.

Mais Coupeau, qui venait de reconnaître dans le cavalier de sa fille le jeune homme maigre au paletot, se fichait pas mal du monde.

— Oui, c'est nous! gueulait-il. Hein! tu ne t'attendais pas... Ah! c'est ici qu'on te pince, et avec un paltoquet qui m'a manqué de respect tout à l'heure!

Gervaise, les dents serrées, le poussa, en disant :

— Tais-toi!... Il n'y a pas besoin de tant d'explications.

Et, s'avançant, elle flanqua à Nana deux gifles soignées. La première mit de côté le chapeau à plumes, la seconde resta marquée en rouge sur la joue blanche comme un linge. Nana, stupide, les reçut sans pleurer, sans se rebiffer. L'orchestre continuait, la foule se fâchait et répétait violemment :

— A la porte! à la porte!

— Allons, file! reprit Gervaise; marche devant! et ne t'avise pas de te sauver, ou je te fais coucher en prison!

Le petit jeune homme avait prudemment disparu. Alors, Nana marcha devant, très-raide, encore dans la stupeur de sa mauvaise chance. Quand elle faisait mine de rechigner, une calotte par derrière la remettait dans le chemin de la porte. Et ils sortirent ainsi tous les trois, au milieu des plaisanteries et des huées de la salle, tandis que l'orchestre achevait la pastourelle, avec un tel tonnerre que les trombones semblaient cracher des boulets.

La vie recommença. Nana, après avoir dormi douze heures dans son ancien cabinet, se montra très-gentille pendant une semaine. Elle s'était rafistolé une petite robe modeste, elle portait un bonnet dont elle nouait les brides sous son chignon. Même, prise d'un beau feu, elle déclara qu'elle voulait travailler chez elle; on gagnait ce qu'on voulait chez soi, puis on n'entendait pas les saletés de l'atelier; et elle chercha de l'ouvrage, elle s'installa sur une petite table avec ses outils, se levant à cinq heures, les premiers jours, pour rouler ses queues de violettes. Mais, quand elle en eut livré quelques grosses, elle s'étira les bras devant la besogne, les mains tordues de crampes, ayant perdu l'habitude des queues et suffoquant de rester enfermée, elle qui s'était donné un si joli courant d'air de six mois. Alors, le pot à colle sécha, les pétales et le papier vert attrapèrent des taches de graisse, le patron vint trois fois lui-même faire des

scènes en réclamant ses fournitures perdues. Nana se traînait, empochait toujours des tatouilles de son père, s'empoignait avec sa mère matin et soir, des querelles où les deux femmes se jetaient à la tête des abominations. Ça ne pouvait pas durer; le douzième jour, la garce fila, emportant pour tout bagage sa robe modeste à son derrière et son bonnichon sur l'oreille. Les Lorilleux, que le retour et le repentir de la petite laissaient pincés, faillirent s'étaler les quatre fers en l'air, tant ils crevèrent de rire. Deuxième représentation, éclipse second numéro, les demoiselles pour Saint-Lazare, en voiture! Non, c'était trop comique. Nana avait un chic pour se tirer les pattes! Ah bien! si les Coupeau voulaient la garder maintenant, ils n'avaient plus qu'à lui coudre son affaire et à la mettre en cage!

Les Coupeau, devant le monde, affectèrent d'être bien débarrassés. Lorsqu'on a une fille qui tourne mal, il est préférable de l'envoyer commettre ses cent dix-neuf coups ailleurs. Au fond, ils rageaient. Mais la rage n'a toujours qu'un temps. Bientôt, ils apprirent sans même cligner un œil que Nana roulait le quartier. Gervaise, qui l'accusait de faire ça pour les déshonorer, se mettait au-dessus des potins; elle pouvait rencontrer sa donzelle dans la rue, elle ne se salirait seulement pas la main à lui envoyer une baffre; oui, c'était bien fini, elle l'aurait trouvée en train de crever par terre, la peau nue sur le pavé, qu'elle serait passée sans dire que ce chameau-là venait de ses entrailles. Nana allumait tous les bals des environs. On la connaissait de la *Reine-Blanche* au *Grand Salon de la Folie*. Quand elle entrait à l'*Elysée-Montmartre*, on montait sur les tables pour lui voir faire, à la pastourelle, l'écrevisse qui renifle. Comme on l'avait flanqué deux fois dehors, au *hâteau-Rouge*, elle rôdait seulement devant la porte en attendant des personnes de sa connaissance. La *Boule-Noire*, sur le boulevard, et le *Grand-Turc*, rue des Poissonniers, étaient des salles comme il faut où elle allait lorsqu'elle avait du linge. Mais, des bastringues du quartier, elle préférait encore le *Bal de l'Ermitage*, dans une cour humide, et le *Bal Robert*, impasse du Cadran, deux infectes petites salles éclairées par une demi-douzaine de quinquets, tenues à la papa, tous contents et tous libres, si bien qu'on laissait les cavaliers et leurs dames s'embrasser au fond, sans les déranger. Et Nana avait des hauts et des bas, de vrais coups de baguette, tantôt nippée comme une femme chic, tantôt balayant la crotte comme une souillon. Ah! elle devait mener une belle vie; on en racontait tant à Gervaise, que celle-ci ne pouvait plus rien apprendre qui l'étonnât.

Plusieurs fois, les Coupeau crurent apercevoir leur fille dans des endroits pas propres. Ils tournaient le dos, ils décampaient d'un autre côté, pour ne pas être obligés de la reconnaître. Non, ils n'étaient plus d'humeur à se faire blaguer par toute une salle, pour ramener chez eux une voirie pareille. Mais, un soir, à dix heures, comme ils se couchaient, on donna des coups de poing dans la porte. C'était Nana qui, tranquillement, venait demander à coucher; et dans quel état, bon Dieu! nu-tête, une robe en loques, des bottines éculées, une toilette à se faire ramasser et conduire au Dépôt. Elle reçut une rossée, naturellement; puis, elle tomba goulûment sur un morceau de pain dur, et s'endormit, éreintée, avec une dernière bouchée aux dents. Alors, ce train-train continua. Quand la petite se sentait un peu requinquée, elle s'évaporait un matin. Ni vu ni connu! l'oiseau était parti. Et des semaines, des mois s'écoulaient, elle semblait perdue, lorsqu'elle reparaissait tout d'un coup, sans jamais dire

d'où elle arrivait, des fois sale à ne pas être prise avec des pincettes et égratignée du haut en bas du corps, d'autres fois bien mise, mais si molle et vidée par la noce, qu'elle ne tenait plus debout. Les parents avaient bien dû s'accoutumer. Les roulées ne faisaient rien. Ils la trépignaient, ce qui ne l'empêchait pas de prendre leur chez eux comme une auberge, où l'on couchait à la semaine. Elle savait qu'elle payait son lit d'une danse; elle se tâtait et venait recevoir la danse, s'il y avait bénéfice pour elle. D'ailleurs, on se lasse de taper. Les Coupeau finissaient par accepter les bordées de Nana. Elle rentrait, ne rentrait pas, pourvu qu'elle ne laissât pas la porte ouverte, ça suffisait. Ah! mon Dieu! l'habitude use l'honnêteté comme autre chose.

Une seule chose mettait Gervaise hors d'elle. C'était lorsque sa fille reparaissait avec des robes à queue et des chapeaux couverts de plumes. Non, ce luxe-là, elle ne pouvait pas l'avaler. Que Nana fît la noce, si elle voulait; mais, quand elle venait chez sa mère, qu'elle s'habillât au moins comme une ouvrière doit être habillée. Les robes à queue faisaient une révolution dans la maison: les Lorilleux ricanaient; Lantier, tout émoustillé, tournait autour de la petite, pour renifler sa bonne odeur; les Boche avaient défendu à Pauline de fréquenter cette rouchie, avec ses oripeaux. Et Gervaise se fâchait également des sommeils écrasés de Nana, lorsque, après une de ses fugues, elle dormait jusqu'à midi, dépoitraillée, le le chignon défait et plein encore d'épingles à cheveux, si blanche et respirant si court qu'elle semblait morte. Elle venait la secouer des cinq ou six fois dans la matinée, en la menaçant de lui flanquer sur le ventre une potée d'eau. Cette belle fille fainéante, à moitié nue, toute grasse de vice, l'exaspérait en cuvant ainsi l'amour dont sa chair semblait gonflée, sans pouvoir même se réveiller. Elle ouvrait un œil, le refermait, s'étalait davantage.

Un jour, Gervaise qui lui reprochait sa vie crûment, exécuta enfin sa menace en lui secouant sa main mouillée sur le corps. Nana, furieuse, se roula dans le drap, en criant :

— En voilà assez, n'est-ce pas ? maman ! Ne causons pas des hommes, ça vaudra mieux. Tu as fait ce que tu as voulu, je fais ce que je veux.

— Comment? comment? bégaya la mère.

— Oui, je ne t'en ai jamais parlé, parce que ça ne me regardait pas ; mais tu ne te gênais guère... Ça ne te plaît plus maintenant, mais ça plaît aux autres. Fiche-moi la paix, fallait pas me donner l'exemple !

Gervaise resta toute pâle, les mains tremblantes, tournant sans savoir ce qu'elle faisait, pendant que Nana, aplatie sur la gorge, serrant son oreiller entre ses bras, retombait dans l'engourdissement de son sommeil de plomb.

Coupeau grognait, n'ayant même plus l'idée d'allonger des claques. Il se fichait de tout, il perdait la boule, complétement. Et, vraiment, il n'y avait pas à le traiter de père sans moralité, car la boisson lui ôtait toute conscience du bien et du mal. Les chiens qui sont pères, n'est-ce pas ? restent bien tranquilles, le nez au soleil et battant de la queue, devant les débordements des chiennes leurs filles ; même, quelquefois, ils se font grands-pères. Eh bien ! Coupeau en était là, une vraie bête; il gardait seulement la carcasse d'un homme, mais le cerveau et le cœur avaient fondu dans le vitriol de l'Assommoir. Il pouvait rouler aux dernières ordures, des juges intelligents l'auraient simplement envoyé à Bicêtre.

Maintenant, c'était réglé. Coupeau ne dessoulait pas de six mois, puis il tombait et entrait à Saint-Anne ; une partie de campagne pour lui. Les

Lorilleux disaient que monsieur le duc de Tord-Boyaux se rendait dans ses propriétés. Au bout de quelques semaines, il sortait de l'asile, réparé, recloué, et recommençait à se démolir, jusqu'au jour où, de nouveau en morceaux, il avait encore besoin d'un raccommodage. En trois ans, il entra ainsi sept fois à Saint-Anne. Le quartier racontait qu'on lui gardait sa cellule. Mais le vilain de l'histoire était que cet entêté soulard se cassait davantage chaque fois, si bien que, de rechute en rechute, on pouvait prévoir la cabriole finale, le dernier craquement de ce tonneau malade dont les cercles pétaient les uns après les autres. Le médecin le lui répétait, il était fichu, s'il ne cessait pas de boire.

Avec ça, il oubliait d'embellir; un revenant à regarder! Le poison le travaillait rudement. Son corps imbibé d'alcool se ratatinait comme les fœtus qu'on voit dans les bocaux, chez les pharmaciens. Quand il se mettait devant une fenêtre, on apercevait le jour aux travers de ses côtes, tant il était maigre. Les joues creuses, les yeux dégoûtants, pleurant assez de cire pour fournir une cathédrale, il ne gardait que sa truffe de fleurie, belle et rouge, pareille à un œillet au milieu de sa trogne dévastée. Ceux qui savaient son âge, à peine quarante ans sonnés, avaient un petit frisson, lorsqu'il passait, courbé, vacillant, vieux comme les rues. Et le tremblement de ses mains redoublaient, sa main droite surtout battait tellement la breloque, que, certains jours, il devait prendre son verre dans ses deux poings, pour le porter à ses lèvres. Oh! ce nom de Dieu de tremblement! c'était la seule chose qui le taquinât encore, au milieu de sa vacherie générale! On l'entendait grogner des injures féroces contre ses mains. D'autrefois, on le voyait pendant des heures en contemplation devant ses mains qui tremblaient, les regardant sauter comme des grenouilles, sans rien dire, ne se fâchant plus, ayant l'air de chercher quelle mécanique intérieure pouvait leur faire faire joujou de la sorte; et, un soir, Gervaise l'avait trouvé ainsi, avec deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues cuites de pochard.

Le dernier été, pendant lequel Nana traîna chez ses parents les restes de ses nuits, fut surtout mauvais pour Coupeau. Sa voix changea complétement, comme si le fil-en-quatre avait mis une musique nouvelle dans sa gorge. Il devint sourd d'une oreille. Puis, en quelques jours, sa vue baissa; il devait tenir la rampe de l'escalier, s'il ne voulait pas dégringoler. Quant à la santé, elle se reposait, comme on dit. Il avait des maux de tête abominables, des étourdissements qui lui faisaient voir trente-six chandelles. Tout d'un coup, des douleurs aiguës le prenaient dans les bras et dans les jambes; il pâlissait, il était obligé de s'asseoir, et restait sur une chaise hébété pendant des heures; même, après une de ces crises, il avait gardé son bras paralysé tout un jour. Plusieurs fois, il s'alita; il se pelotonnait, se cachait sous le drap, avec le souffle fort et continu d'un animal qui souffre. Alors, les extravagances de Saint-Anne recommençaient. Méfiant, inquiet, tourmenté d'une fièvre ardente, il se roulait dans des rages folles, déchirait ses blouses, mordait les meubles de sa machoire convulsée; ou bien, tout d'un coup, il tombait à un grand attendrissement, lâchant des plaintes de fille, sanglottant et se lamentant de n'être aimé par personne. Un soir, Gervaise et Nana, qui rentraient ensemble, ne le trouvèrent plus dans son lit. A sa place, il avait couché le traversin. Et, quand elles le découvrirent, caché entre le lit et le mur, il claquait des dents, il racontait que des hommes allaient venir l'assassiner. Les deux femmes durent le recoucher et le rassurer comme un enfant.

Coupeau ne connaissait qu'un remède, se coller sa chopine de cric, un

coup de bâton dans l'estomac, qui le mettait debout. Tous les matins, il guérissait ainsi sa pituite. La mémoire avait filé depuis longtemps, son crâne était vide ; et il ne se trouvait pas plus tôt sur les pieds, qu'il blaguait la maladie. Il n'avait jamais été malade. Oui, il en était à ce point où l'on crève en disant qu'on se porte bien. D'ailleurs, il déménageait aussi pour le reste. Quand Nana rentrait, après des six semaines de promenade, il semblait croire qu'elle revenait d'une commission dans le quartier. Souvent, accrochée au bras d'un monsieur, elle le rencontrait et rigolait, sans qu'il la reconnut. Enfin, il ne comptait plus, elle se serait assise sur lui, si elle n'avait pas trouvé de chaise.

Ce fut aux premières gelées que Nana s'esbigna une fois encore, sous le prétexte d'aller voir chez la fruitière s'il y avait des poires cuites. Elle sentait l'hiver, elle ne voulait pas claquer des dents devant le poêle éteint. Oh ! d'ailleurs, les Coupeau la traitèrent simplement de rosse, parce qu'ils attendaient les poires. Sans doute elle reviendrait ; l'autre hiver, elle était bien restée six semaines pour descendre chercher deux sous de tabac. Mais les mois s'écoulèrent, la petite ne reparaissait plus. Cette fois, elle avait dû prendre un fameux galop. Les Lorilleux, enchantés, racontaient qu'elle faisait le tour de Paris, en changeant d'hommes à toutes les barrières. Lorsque juin arriva, Nana ne revint pas davantage avec le soleil. Décidément, c'était fini, elle avait trouvé du pain blanc quelque part. Les Coupeau, un jour de dèche, vendirent le lit de fer de l'enfant, six francs tout ronds qu'ils burent à Saint-Ouen. Ça les encombrait, ce lit.

En juillet, un matin, Virginie appela Gervaise qui passait, et lui dit de venir donner un coup de main pour la vaisselle, parce que la veille Lantier avait amené deux amis à régaler. Et, comme Gervaise lavait la vaisselle, une vaisselle joliment grasse du gueuleton du chapelier, celui-ci, en train de digérer encore dans la boutique, cria tout d'un coup :

— Vous ne savez pas, la mère ! j'ai vu Nana, l'autre jour.

Virginie, assise au comptoir, l'air soucieux en face des bocaux et des tiroirs qui se vidaient, hocha furieusement la tête. Elle se retenait, pour ne pas en lâcher trop long ; car ça finissait par sentir mauvais, Lantier voyait Nana bien souvent. Oh ! elle n'en aurait pas mis la main au feu, il était homme à faire pire, quand une jupe lui trottait dans la tête. Madame Lerat, qui venait d'entrer, très-liée en ce moment avec Virginie dont elle recevait les confidences, fit sa moue pleine de sous-entendu, en demandant :

— Dans quel sens l'avez-vous vue ?

— Oh ! dans le bon sens, répondit le chapelier, très-flatté, riant et frisant ses moustaches. Elle était en voiture, moi je pataugeais sur le pavé... Vrai, je vous le jure ! Je ne parle pas pour moi, mais il n'y aurait pas à se défendre, car les fils de famille qui la tutoient de près sont bigrement heureux !

Son regard s'était allumé, il se tourna vers Gervaise, debout au fond de la boutique, en train d'essuyer un plat.

— Oui, elle était en voiture, et une toilette d'un chic !... Je ne la reconnaissais pas, tant elle ressemblait à une dame de la haute, les quenottes blanches dans sa frimousse fraîche comme une fleur. C'est elle qui m'a envoyé une risette avec son gant... Elle a fait un vicomte, je crois. Oh ! très-lancée ! Elle peut se ficher de nous tous, elle a du bonheur par dessus la tête, cette gueuse-là !... L'amour de petit chat !... non, vous n'avez pas idée d'un petit chat pareil.

Gervaise essuyait toujours son plat, bien qu'il fut net et luisant depuis

longtemps. Virginie réfléchissait, songeait à deux billets qu'elle ne savait pas comment payer le lendemain ; tandis que Lantier, gros et gras, suant le sucre dont il se nourrissait, continuait à emplir de son enthousiasme pour les petits trognons bien mis la boutique d'épicerie fine, mangée déjà aux trois quarts, et où soufflait une odeur de ruine. Oui, il n'avait plus que quelques pralines à croquer, quelques sucres d'orge à sucer, pour nettoyer le commerce des Poisson. Tout d'un coup, il aperçut, sur le trottoir d'en face, le sergent de ville qui était de service et qui passait très-raide, boutonné, l'épée battant la cuisse. Et ça l'égaya davantage. Il força Virginie à regarder son mari.

— Ah bien ! murmura-t-il, il a une bonne tête ce matin, Badingue !... Attention ! il serre trop les fesses, il a dû se faire coller un œil de verre quelque part, pour surprendre son monde.

Quand Gervaise remonta chez elle, elle trouva Coupeau assis au bord du lit, dans l'hébétement d'une de ses crises. Il regardait le carreau de ses yeux morts. Alors, elle s'assit elle-même sur une chaise, les membres cassés, les mains tombées le long de sa jupe sale. Et, pendant un quart d'heure, elle resta en face de lui, sans rien dire.

— J'ai eu des nouvelles, murmura-t-elle enfin. On a vu ta fille... Oui, ta fille est très-chic et n'a plus besoin de toi. Elle est joliment heureuse, celle-là, par exemple !... Ah ! Dieu de Dieu ! je donnerais gros pour être à sa place.

Coupeau regardait toujours le carreau. Puis, il leva sa face ravagée, il eut un rire d'idiot, en bégayant :

— Dis donc, ma biche, je ne te retiens pas... T'es pas encore trop mal, quand tu te débarbouilles. Tu sais, comme on dit, il n'y a pas si vieille marmite qui ne trouve son couvercle... Dame ! si ça devait mettre du beurre dans les épinards !

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

DEÆ IGNOTÆ

I

Ouvre tes bras nus que j'y tombe
Pour y dormir, pour y mourir :
Las de vivre et las de souffrir,
J'y veux mon lit, j'y veux ma tombe.

Prends mon souffle dans un baiser ;
Brise mon cœur dans une étreinte,
Et, sous ta lèvre, vois sans crainte
Mon sang tarir et s'épuiser.

Car, si les dieux me font renaître,
Je rapporterai de la Mort
Le désir plus jeune et plus fort
De m'anéantir dans ton être !

II

Ce fut un rêve bien étrange :
Lorsque ta bouche à moi venait,
Dans tout mon être frissonnait
L'effroi de la bête qu'on mange.

C'était horrible et ravissant
De te servir ainsi de proie ;
Ma douleur égalait ma joie
A te repaître de mon sang.

Et lorsque ta lèvre brûlante
S'ouvrait, ta langue entre tes dents
Semblait à mes regards ardents
Un peu de ma chair pantelante.

III

Comme un râle désespéré
De bête fauve qu'on égorge,
Entre tes bras divins serré,
Des baisers montent à ma gorge.

Mes lèvres ne suffisent plus
A te les jeter sur les lèvres :
Ils m'étouffent! — C'est comme un flux
De sanglots, de cris et de fièvres

Qui monte de mon cœur blessé
Et vient se briser sur ma bouche,
Quand, par tes bras nus enlacé,
Chair à chair ton beau corps me touche.

IV

Sur tes reins caressants mes yeux,
Comme sur la mer sans rivage,
S'embarquent pour le cher voyage
De ton corps superbe et joyeux.

Comme une vague qui s'élève,
Blanche, dans l'éther azuré,
Ta croupe au long reflet nacré
Jusqu'aux cieux emporte mon rêve.

Et, par le flot poussé toujours
Jusqu'à tes pieds divins, j'y pose
Mes lèvres sur le corail rose
De leurs ongles aux fins contours.

V

Ta bouche a des saveurs de mûre,
L'âpre goût des fruits du chemin
Vers qui le passant tend la main
Avant que la vigne soit mûre.

Qui se saoûle de ce butin
Tremblera bientôt sous les fièvres :
Sa pourpre amère laisse aux lèvres
Une soif que plus rien n'éteint.

La soif qui me brûle est pareille,
Et, l'ayant prise à ton baiser,
Fou! je cherche pour l'apaiser
Ta bouche sauvage et vermeille!

VI

C'est l'odeur chaude de tes seins
Qui me pénètre, que j'emporte,
Qui, d'un vol de rêves malsains,
Me poursuit par delà ta porte.

Je respire et je te revois,
Dans mon souffle à moi revenue :
Mon oreille guette ta voix
Et mes mains cherchent ta chair nue.

Parfum de la femme, ô poison
Subtil qui nous vient de son âme,
Et sur notre vaine raison
Prolonge son pouvoir infâme!

VII

Cependant que la nuit arrive,
Calme, parmi l'immensité,
Et, comme un prisonnier, me rive
A ton corps cher et détesté,

Durant que des astres sans nombre
Viennent consoler l'horizon,
Pour moi tout s'éteint dans ton ombre
Et s'efface dans ma raison.

Tes noirs cheveux, comme des toiles
Qu'un fantôme tendrait sans bruit,
Arrêtent au vol les étoiles
Et font plus épaisse ma nuit!

VIII

La lampe agonise et je veille
Penché sur ton corps endormi,
Sur ton cœur qui m'est ennemi,
Sur ta beauté qui m'émerveille.

Le sommeil n'a pas désarmé
Le pouvoir mortel de tes charmes :
Ton œil qui ne sait pas les larmes
Sur un rêve d'or s'est fermé.

Et je souffre cette torture
De me sentir lâche à ce point
Qu'au cœur je ne te frappe point,
Vile et sereine créature!

IX

La lourdeur des rideaux me pèse :
Derrière eux, lassé du sommeil,
Je sens monter le jour vermeil
Sur le flot profond qu'il apaise.

Lumière immortelle! ô clarté
Rouge et sereine de l'aurore,
Viens! mais sans réveiller encore
Celle qui dort à mon côté.

Laisse à l'ombre cette inconnue,
Cet hôte perfide et vainqueur...
Cependant verse dans mon cœur
L'apaisement de ta venue!

X

J'ai laissé l'honneur à ta porte
Et j'y retrouve le mépris :
Fille cruelle, tu m'as pris
Le meilleur de moi, mais qu'importe!

Ce que tu m'as donné vaut bien
Que pour l'avoir on reste infâme. —
Hormi des caresses, ô femme!
L'univers entier ne m'est rien.

Rien, fors ton amour, ne me touche,
Et la honte même, à mon cœur,
Est une adorable liqueur,
Puisque je la bois sur ta bouche!

Armand Silvestre

LES ROSES JAUNES

Ils en étaient à ce moment dangereux des liaisons amoureuses où, pour croire encore à son bonheur, il est nécessaire que d'autres vous en parlent. Etre deux ne suffit plus ; il faut entendre quelqu'un dire : « Ils sont deux. » C'est alors que les cœurs bons ont besoin d'un ami ; les autres, d'un envieux. Un des premiers symptômes de la satiété, c'est qu'on se regarde plus souvent dans la glace ; pourquoi ? parce qu'on veut un témoin ; sa propre image, c'est presque une troisième présence. Le duo aspire à devenir trio. Quelquefois il dégénère en quatuor, dans la musique italienne, et dans les amours faciles.

Clémentine et Robert ne s'ennuyaient point, certes. S'ennuyer, était-ce possible ? Il avait vingt ans, elle trente. Et le livre était bien séduisant, bien qu'il n'en eût point coupé les pages. Ce qu'elle avait d'irrésistible, c'était la pudeur. La chasteté, cette niaiserie, — niaiserie sublime, hélas ! — est donnée à tout être jeune et ignorant ; mais la pudeur s'acquiert. Une petite fille qui relève sa jupe plus haut que son ventre est d'une chasteté suprême ; la pudeur, cette rusée, montre à peine le bout de sa bottine. Elle est une science, un art. Elle est l'obstacle opportun. Elle est la négation qui consentira. Elle sait ce qu'il faut livrer, et comment, et jusqu'où. Elle est la réticence de la passion. C'est vers trente ans que les femmes commencent à avoir de la pudeur. Les vierges sont augustes.

Il est donc bien certain que Robert n'avait aucune raison pour s'ennuyer. Ajoutez aux grâces perverses de sa maîtresse les arbustes tout fleuris, car c'était au printemps, le bruissement, sous les saules mouillés, de la petite rivière qui taquine le bord, le moulin à eau qui fait un grand bruit bête ; et surtout la chère maison solitaire, blanche, au toit d'ardoises, dont la girouette, la nuit, grince pour qu'on ne dorme point ; la salle à manger frugale, car on aime à se nourrir de crèmes et d'herbages après

d'autres mets plus sérieux ; le boudoir japonais aux nattes de bambou recouvertes de peaux d'ours sombres, aux murs décorés de paysages, et, devant la fenêtre du boudoir, la longue terrasse qui surplombe la plaine et sur laquelle fleurissent, par touffes éparses, pareilles à des sourires d'or, des milliers de roses jaunes, ces roses moins pures, mais plus douces, comme si elles avaient trente ans aussi ; ajoutez les cent cachettes derrière les mélèzes, sous les buissons évasés, dans le ravin où bougonne un ruisseau heurté, et dans les grottes, car il y avait des grottes, qu'on avait fait faire par un jardinier-ornemaniste de Paris, et vous vous étonnerez que Robert, trois mois s'étant à peine écoulés dans cette enviable solitude, eût déjà écrit à son ami Laurian de venir sur les bords de l'Adour voir fleurir les pommiers sauvages.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que Laurian vint en effet. Nous n'affirmerons pas que ce fût uniquement pour voir blanchir les petites fleurs dont lui avait parlé son ami ; mais quoi ! l'hiver avait été très-long, les nuits avaient été plus lentes que joyeuses, et le plus endurci des Parisiens sent naître, lorsque avril traverse, dans la boue, sur la pointe des pieds, nos rues et nos boulevards, des illusions heureuses au sujet du printemps méridional. Se retremper dans la fraîcheur niaise de la province, cela ne manque point de quelque dandysme, et Laurian prit l'express vers son ami Robert.

Quand il arriva, ce fut une grande joie. Vous concevez : des gens qui depuis trois mois n'ont guère vu, outre leurs domestiques, que le cantonnier de la voie ferrée déployant son drapeau rouge ! Puis Robert et Laurian étaient de vieux amis ; enfants, ils avaient joué aux billes dans le même collége ; jeunes hommes, ils s'étaient battus ensemble pour une femme qu'ils aimaient tous deux, et, après le duel, pendant que l'un soignait l'autre, blessé, ils échangèrent en souriant leurs souvenirs. Robert surtout, enfant comme un agneau, adorait son camarade. Ce n'était point seulement pour interrompre la monotonie d'un doux et long tête-à-tête qu'il avait écrit à Laurian, ni pour lui faire admirer celle qui était si belle, si bonne, si aimante ; l'honnête garçon avait besoin, pour être complétement heureux, de la présence de son ami ; et, après le baiser de Clémentine, il lui fallait la poignée de main de Laurian.

Laurian fut éblouissant. Tout Paris, les premières avec leurs loges où rayonnent des cheveux trop blonds, avec leurs baignoires où s'atténuent les scandales, avec leurs fauteuils d'orchestre, dont Banville a célébré les chevelures; les dernières courses d'Auteuil, où mademoiselle Pervenche est arrivée première d'une hauteur de chapeau ; les boulevards qui s'ennuient et remuent, les Italiens qui vont fermer et le Salon qui va ouvrir, — il apportait tout avec lui, savait tout, disait tout, et ce fut comme un feu d'artifice dans la brume de leur province d'amour.

Mais, au fond, Robert n'était pas content. Etait-ce que, ce jour-là, Clémentine fût moins jolie ? On veut que sa maîtresse soit charmante le jour où arrivé un ami. Elle était adorable comme toujours, et, ce jour-là, mieux peut-être. Épars et presque courts, tant ils étaient touflus et ramenés sur eux-mêmes par la solidité des boucles, ses cheveux s'effilaient en rayons sur ses yeux bruns comme ceux de la Cassandre, vers son nez aux narines presque grasses, et jusqu'à sa bouche coupable, aux coins trop plissés, mais si rose ! La robe était un miracle. Blanche ? sans doute, mais les nuées sont d'une blancheur particulière que ne réussissent pas à donner aux mousselines les plus habiles lavandières ; et c'était de cette blancheur idéale qu'était teinte l'étoffe transparente, un peu roide, car les

angles droits ont des effets heureux, dont s'était habillée, pour sourire à Laurian, la bonne amie de Robert. — Une couturière vous dirait tout simplement que Clémentine portait une robe d'organdi, étoffe simple, mais, dans ses effets, bizarre. — D'ailleurs, les épaules grasses et les beaux bras charnus transparaissaient, vaguement roses, à travers le treillis de l'étoffe, et ses bras, quelquefois, elle les levait, en bâillant, avec un sourire. De sorte que Robert était de moins en moins content. Clémentine, ce lui semblait, aurait pu choisir, pour l'arrivée de Laurian, une robe moins transparente. Elle riait trop, montrait trop souvent ses dents, si blanches et si chéries, et aurait bien pu, loin d'élever ses bras dans des bâillements enfantins, tenir ses mains croisées sur ses genoux, comme il sied en bonne compagnie.

Ils se mirent au piano. Qui donc? Clémentine et Robert? point du tout : Laurian et Clémentine. De lui, l'heureux, l'aimé, le maître, on ne s'inquiètait guère, et il restait dans son coin, écoutant des romances, y prenant peu de plaisir, contrarié. Clémentine lui avait dit à l'oreille :

— Il est charmant, ton ami.

Laurian lui avait dit :

— Ta maîtresse est adorable.

Mais cela ne lui suffisait pas. L'intimité à trois qu'il avait rêvée n'était pas précisément celle qu'il voyait s'ébaucher. Il eût préféré, — il était injuste, certainement, — qu'ils s'occupassent un peu plus de lui, et un peu moins d'eux. Il lui semblait qu'ils avaient eu, tout d'abord, l'un avec l'autre, trop de familiarité, trop *d'entendu* dans l'échange des sourires ; et enfin il ne savait pas ce qu'il faisait, dans son coin, sur sa chaise, pendant qu'eux, là-bas, lui et elle, ils étaient au piano, et pourquoi, je vous le demande? pour chanter une romance, insipide, inepte, grotesque, et qu'il avait cent fois chantée avec elle, et beaucoup mieux, car Laurian avait une voix horriblement fausse.

— Oh ! le jaloux ! dit Laurian en éclatant de rire,

Il faut avouer que Robert faisait une mine piteuse. Il ébaucha le plus gracieux sourire, ce qui lui donna un air si extraordinairement bête, que Clémentine, en se retournant, éclata de rire aussi.

— Il est comme cela, dit-elle, il ne faut pas s'occuper de lui. Vous verrez qu'il va se donner le ridicule de ne pas être content parce que nous rions. Fi ! l'enfant ; que c'est vilain ! Voulez-vous être gentil ? On vous pardonnera après. Allez me cueillir un gros bouquet de roses.

Que fit Robert? Il alla cueillir les roses. Vous pensez bien que, sérieusement, il était à cent lieues de suspecter le moins du monde la fidélité de sa maîtresse ou la loyauté de son ami. Il n'était pas un sot. Il devinait bien que leur familiarité n'était qu'un jeu imaginé pour surexciter sa jalousie. Ils plaisantaient, et, pour rien au monde, il n'eût voulu paraître moins spirituel qu'eux. « Bien ! bien ! Ils ne m'y prennent pas. Rira bien qui rira le dernier. Je suis très malin. Ce soir, à dîner, je leur prouverai que je n'ai pas été leur dupe. » Et il alla cueillir les roses sur la terrasse. Il en cueillit une, et d'autres. Elles étaient jaunes, nous l'avons dit. Ce qui le faisait sourire, c'est que leur ruse était bien maladroite. Ils avaient voulu le rendre jaloux, et ils l'avaient envoyé sur la terrasse, d'où l'on pouvait voir parfaitement tout ce qui se faisait dans le boudoir japonais. S'il avait été à leur place, lui, et qu'il eût imaginé cette plaisanterie, il aurait trouvé quelque chose de plus ingénieux. On voulait lui donner une leçon, c'était clair ; mais on aurait pu la lui donner d'une façon plus subtile. En attendant, il se promenait de long en large, cueillant des roses, et jetant,

de moments en moments, un regard dans le boudoir, à travers les vitres transparentes.

Il les voyait. Ils étaient au piano, chantant. Tout allait bien. Pourtant il ne comprenait plus ce dont il s'agissait. L'effet, maintenant, était produit. Il n'avait pas été jaloux, il avait gagné la gageure, on pouvait le faire rentrer; car enfin, il s'ennuyait, là, tout seul, sur la terrasse.

Tout à coup, Clémence apparut à la fenêtre et baissa le store japonais, qui était très-épais.

— A la bonne heure! se dit-il, voilà une farce au moins. A présent, cela est drôle. Mais je ne rentrerai pas dans la maison, et ils montreront leur béjaune, ce soir, après dîner, quand je leur dirai combien je me suis moqué d'eux.

Il continua à se promener sur la terrasse cueillant des roses jaunes, toujours.

Le fait est qu'il n'était pas tranquille. Certainement, il savait que son ami et sa maîtresse étaient incapables de le trahir. Mais enfin, il eût préféré qu'ils n'eussent pas mis ainsi sa patience à l'épreuve. Ils devaient tous les deux être assez sûrs de lui pour ne pas tenter une pareille expérience. D'ailleurs le temps se passait, et cette raillerie était trop prolongée. Il y avait bien une heure qu'il était sur la terrasse, parmi les roses jaunes, et que, marchant de long en large, il attendait qu'on le rappelât. Un détail: le piano s'était tû.

Il eut beau résister; le soupçon, clair, net, complet, lui vint. On avait comploté de le rendre ridicule! Eh bien, on avait réussi. Il était jaloux. Que voulez-vous? Il l'était. Il avait beau se donner les meilleures raisons du monde, il brûlait de savoir ce qui se passait derrière le store japonais. Avoir arpenté pendant deux heures la terrasse, parmi les roses jaunes, l'impatientait. Il fallait que tout ceci s'achevât. Il était bien sot de ne pas rentrer dans la maison, et de ne pas aller leur dire : « Voyons, finissez, et causons ensemble, s'il vous plaît. »

Quand deux heures et demie se furent écoulées, — le bouquet de roses jaunes était devenu énorme, — il n'y tint plus. Il enjamba les marches du perron, traversa l'antichambre, enjamba la salle à manger, dévora en trois sauts le salon, et, son gros bouquet à la main, s'arrêta devant la porte du boudoir.

— Non, vraiment, je suis trop bête! Vont-ils rire! Soupçonner Clémentine! Clémentine qui a quitté pour moi sa mère, son mari! Clémentine qui, depuis trois mois, n'a d'autre pensée que ma pensée, d'autre horizon que mes yeux, — qui ce matin même a trempé une mouillette dans l'œuf à la coque que je mangeais! Révoquer en doute la loyauté de Laurian, de Laurian qui a fait ses études dans le même collége que moi, qui me chipait toujours mes billes quand nous jouions ensemble, qui m'a pris toutes les maîtresses que j'ai eues, Laurian, un ami, un frère, mon Pylade, qui est sérieux, qui a de la fortune, un homme de poids, enfin! Je suis stupide, Néanmoins, je crois qu'il vaut mieux entrer.

Et il entra.

Qu'il avait eu raison d'entrer! Comme il fut satisfait en les retrouvant, assis un peu loin l'un de l'autre, lui, sur le tabouret du piano, elle, dans un fauteuil bas, indifférents, souriants, causant de la première représentation d'*Aïda* et de la *Revue* des Folies-Marigny; lui, spirituel, amical, elle, bonne et sympathique, et si jolie dans sa robe d'organdi dont la moindre imprudence eût cassé les plis roides...

Ah! sacrebleu!

Elle avait changé de robe.

Catulle Mendès

....

CLOCHETTES

J'ai pour compagnons des grelots d'argent
Sonores, coquets, légers, dont la joie
Lutine avec son tapage engageant
Les rêves boudeurs d'un pierrot de soie.

Les grelots d'argent caquettent ainsi
Que le frais babil de deux lèvres roses
Ou qu'un rire clair vierge de souci.
Pierrot sent fleurir ses mines moroses.

Mais les souvenirs au bruit des grelots
D'argent ont quitté leurs mille retraites
Et dansent les plus effrénés galops.
Pierrot voit sauter l'essaim de pierrettes.

Alors les grelots redoublent d'entrain,
Les gais souvenirs narguent les pensées,
Et tous, affolant le pierrot chagrin,
Sonnent les amours des heures passées.

Georges Godde

LES MIRACLES DE PARIS

II

Madame Hortense Sénéchal, à Lourdes (Hautes-Pyrénées)

Paris, le 24 novembre 1876.

Chère et trop lointaine amie, est-ce la morte-saison dans votre coin vénéré, ou bien les êtres surnaturels s'y sont-ils mis en grève réglée? Nous n'entendons plus parler de rien. Le télégraphe a cessé de nous apporter la nouvelle des guérisons inespérées par les hommes de l'art, qui, cet été, remplissaient les colonnes de l'*Univers?* Je ne sais que penser. Les enfants tombés du haut d'un clocher qui s'en vont jouer à la fossette, aussitôt après avoir fait un petit tour à votre grotte, ne se produisent-ils plus à Lourdes une fois que le thermomètre baisse et que l'eau atteint son maximum de condensation : — 4° ? Les miracles seraient-ils comme les géraniums, qui meurent à la première gelée? J'espère bien qu'on en aura conservé quelques boutures pour l'an de grâce qui vient.

En tout cas, un mot de réponse à ces graves questions dans votre prochain courrier, ma bonne Hortense, n'est-ce pas? J'ai besoin d'être fixé là-dessus.

Quant à notre cher Paris, il continue à étonner le monde par des prodiges quotidiens.

Par exemple, à l'heure qu'il est, le stock des sucres diminuant et le nombre des assassinats commis à coups de hache sur de pauvres filles ayant augmenté, il y a à Paris beaucoup plus de morceaux de femmes chez le commissaire de police que de morceaux de sucre chez les épiciers. Je m'explique.

Je n'ai pas à vous apprendre qu'un effroyable fait-divers émeut encore à ce moment la population fixe et flottante de la capitale, et que les membres, hideusement découpés, d'une malheureuse créature attirent à la

Morgue où ils sont exposés, en cire et en photographie, tous les curieux de la grand'ville.

Mais ce que vous ne savez pas, et ce que vous allez apprendre avec intérêt en votre qualité de ménagère de fraîche date, c'est que le prix du sucre a subitement et notablement été augmenté à Paris. Par qui? Ce n'est pas par moi, d'abord.

Etrange coïncidence, ce fait regrettable s'est produit justement depuis qu'une *Sucrerie* fonctionne, sur des airs qui seront bientôt connus, dans le dernier ouvrage de M. Massé, *Paul et Virginie.* On se perd en conjectures.

Mais voyez comme ici tout est miraculeux, les cafetiers ne donnent pas pour cela un morceau de sucre de moins à leurs abonnés, et ils ne leur demandent pas un sou de plus, en revanche.

Comment feront-ils, avec ce système peu compensateur, et qui troublerait fort feu M. Azaïs, pour se retirer dans dix ans au sein des propriétés qu'ils auront certainement acquises avant cinq, je l'ignore.

Personne à Paris, les gens rangés exceptés, n'a l'air de s'apercevoir des millions de différence que produit, dans le commerce de sucres, les dix ou quinze centimes que les épiciers exigent froidement de leurs clients, depuis quelques jours.

Ces réflexions sentent un peu leur Alphonse Karr, et j'en suis navré. Mais, chère Hortense, quand on a l'habitude, comme votre vieil ami, d'offrir des blocs de sucre à son pancréas, il est bien permis de s'inquiéter du prix croissant de cette excellente denrée. Je ne saurais m'en priver.

Par Notre-Dame-des-Pharmaciens ! — Quelle horrible soupçon naît en moi soudain ! Le maintien singulier du niveau des prix chez les cafetiers indiquerait-il que la science a trouvé le moyen de combler le déficit des sucres de canne à l'aide des produits épurés de nos plus considérables diabétiques? Quels abîmes effrayants cette pensée creuse tout-à-coup dans l'âme de l'innocent consommateur !

Revenons à des idées plus riantes. Songeons à cet excellent père de de famille, le meilleur cœur du monde, qui me disait hier, à propos de la cherté ruineuse du suc cristallisé de betterave :

— Mon Dieu, nous ne nous priverons pas pour cela de notre café quotidien, — mais nous supprimerons leur *canard* aux enfants.

Pauvres mioches !

J'espère que, pour sécher leurs larmes amères, on les mènera voir les cent mille dromadaires que les différents Cirques parisiens groupent, tous les soirs, en caravane. En effet, il n'y a plus de Messageries à quatre pattes dans le Désert. Tout le matériel à bosses est chez nous. C'est à ce point que lorsque les Arabes d'Alger (ils sont tous marseillais ou maltais, mais ils passent pour indigènes à la faveur de leurs burnous) veulent envoyer à Tombouctou les dattes qu'ils font venir à grands frais de l'Angleterre, ils sont obligés de télégraphier à MM. Franconi et Myers :

— « Nous plus dromadaires. Si toi t'en plus servir, toi bien gentil envoyer douzaine. »

Telle est la vérité, ma bonne Sénéchal ; nous sommes inondés de chameaux. Du reste, ces bêtes frugales se font très-bien à leur nouveau parcours en rond. Quelques-unes, pour se désennuyer d'avoir à porter de véritables bédouins. se sont mises à apprendre le français. Oh ! elles ont un peu d'accent, mais se font très-bien comprendre.

Nous avons encore, à Paris, ma chère Hortense, et dans les mêmes retraites que celles où sont confinés tous les dromadaires de l'Afrique, un nombre considérable de ces animaux qui, — d'après le *Dictionnaire de*

l'Académie — s'appellent toujours caméléopards, et PARFOIS AUSSI — girafes ! (*sic*).

Ces caméléopards, appelés de temps à autre, mais bien rarement, des girafes, excitent l'admiration générale des personnes âgées de moins et même de plus de quinze ans par leur structure compliquée et leur gentillesse.

Il est de fait qu'ils sont d'une intelligence remarquable.

L'un d'eux, qui paraît versé dans notre littérature contemporaine, m'a dit tout franc, l'autre soirée, son opinion sur l'auteur de la *Comtesse Romani*, que l'on joue en ce moment au Gymnase.

Un des miracles de Paris, m'a donc dit ce caméléopard, c'est de persister à faire croire à la foule que M. « *Gustave de Jalin*, » ou du moins l'associé principal de la nouvelle usine dramatique, connue sous cette raison sociale, est l'homme de France qui fouille le cœur humain le plus profondément et avec le plus de succès.

Quelques critiques soutiennent que l'*Homme* qu'on voit sur la couverture des livres d'Alphonse Lemerre, vêtu d'une simple bêche, fouille le sol rocailleux avec moins de tenacité et de bonheur que le célèbre auteur des pièces Odeon-russes, Franco-bengalaises, Biblo-Mouffetard, etc., etc., que l'on a accueillies avec faveur sur différentes scènes parisiennes.

Voilà ce qu'assurent les feuilles publiques.

Eh bien, — continua mon caméléopard — je prétends que M. de Jalin — (nous avions déjà de Jallais qui est un bon garçon, sans prétention) est un homme qui excelle seulement dans l'accommodement — à une sauce toujours un peu prolixe, et épicée plus ou moins, — du résultat des fouilles — faites par d'autres — dans ce fameux cœur humain. C'est un homme qui vous fait un passable civet, à condition qu'on lui apporte d'abord le lièvre. Les collaborateurs chassent, et de Jalin met à la casserole. Et enlevez, c'est chaud !

En outre, — assure toujours ce caméléopard — M. de Jalin, ce profond observateur — (des cas particuliers qu'on lui découvre et qu'il généralise) — doit être le beau-frère de cet Anglais qui, voyant une femme rousse à Calais, écrit sur son carnet : — « Je ferai croire à toute l'Angleterre, — laquelle me regarde comme un oracle, — qu'en France toutes les femmes sont écarlates. »

On l'a cru pendant un certain temps en Angleterre.

Mais c'est fini, maintenant, à Paris.

L'analyste et l'observateur sont réduits à une expression fort simple : un spirituel metteur en scène.

En effet, qu'est-ce que veut prouver (car M. Jalin veut toujours prouver quelque chose) l'auteur de la *Comtesse Romani* ? Que toutes les femmes de théâtre, — les grandes surtout, principalement, spécialement, — sont des coquines de talent ? Oui, n'est-ce pas ?

Eh bien ! si ce profond observateur du cœur humain (côté des dames) s'était donné la peine de regarder un peu, autour de lui, dans le monde où il va en répétition, il aurait constaté — ce qui sape joliment sa théorie vieille et paradoxale — que justement, à notre époque — *toutes* les *grandes* actrices ou cantatrices, — je ne nomme personne, — toutes, légitimement ou illégitimement, — sont d'excellentes et honnêtes femmes, tout à leur ménage, très-rangées, très-tranquilles, très-*popotes*.

Ce serait même à leur demander d'être un peu moins terre à terre, si on osait faire de la fantaisie en leur présence.

Cœcilia n'est donc qu'une grue infecte, une exception qui vient à l'appui de la règle générale moderne.

Enfin, ma bonne Sénéchal, mon caméléopard a ajouté encore ces belles paroles :

— C'est une erreur immense, et qui frise l'ignorance de la biographie des hommes célèbres, de prétendre, sur le pas d'Alexandre Dumas père, que le désordre est inséparable du génie, et que le génie n'est que la floraison du désordre.

C'est archifaux, comme aurait soupiré feu Gagne, qui avait cependant aussi ses idées, comme madame Aubray.

C'est faux, disait mon caméléopard. On a vu parfois, rarement c'est vrai, avoir du génie, malgré le désordre, comme Alf... (et pourquoi parler des morts !), mais Alf... n'a pas eu son génie à cause de son désordre ! Enfin, il n'est arrivé qu'une seule fois qu'un coq ait ramassé une perle dans un fumier.

Désordre et génie ! voilà un cliché qu'il faut prestement envoyer à la fonte. Kean est mort et même enterré.

Mon caméléopard soutient, ma bonne Hortense, et je suis tout à fait de son avis, que sans l'ordre le plus parfait et la vie la plus réglée, le génie ne s'épanouit qu'incomplétement, et ne donne que quelques-unes de ses fleurs, les moins splendides.

Et je le prouve par des noms pris au hasard dans tous les pays, dans tous les temps, et pour tous les goûts : Hippocrate, Jésus, Montaigne, Shakespeare, Dante, Guttemberg, Bouddha, Esculape, Rossini, Confucius, Delacroix, Cuvier, Rubens, Meyerbeer, Corneille, Michel-Ange, Sophocle, Ingres, Voltaire, etc., et cinq cents autres, *et cœtera...*, furent des êtres très-paisibles, absolument rangés, posés, rassis, très *pot-au-feu*, si j'ose m'exprimer ainsi. Pourtant, cette régularité dans la conduite, cette absence totale de désordre, cet amour de la famille, cette passion pour la tranquillité morale et physique, n'ont point nui à l'éclosion de leur génie. Cela ne les a pas empêchés de passer, et pour longtemps, à la postérité. Je sais bien que vous me citerez Alexandre le traîneur de javelots, qui avait l'habitude de se trouver dans un état de pochardise macédonique avancée, à preuve qu'il tua son ami dans un banquet, étant saoûl comme un âne; vous me parlerez encore de César — portant sa calvitie ridicule d'une adultère blonde à *un* adultère brun, au rire général de ses soldats ; mais ce ne sont pas là des gens de génie ! De ces guerriers le désordre est en effet l'élément propre.

Si faire ouvrir des ventres et en extraire les boyaux, ce qui a lieu fréquemment à la guerre, constitue le génie pour vous, alors brisons là. N'en parlons plus.

Les génies, pour moi, ce sont les semeurs d'idées, ceux qui ont allumé les flambeaux inextinguibles que nous nous passons, depuis des siècles, de père en fils, — *quasi cursores*, — et que nos enfants se passeront à leur tour; les génies, ce sont les faiseurs d'âmes, les créateurs d'avenir.

Eh bien ! ces véritables Dieux, ils ont vécu, non pas dans la fange, sous la table des banquets, sur un amas grouillant de femmes baveuses, mais de la façon la plus correcte et la plus simple, la plus bourgeoise et la plus ordonnée. C'étaient de « braves gens. » Et les gens de génie, de nos jours, sont d'honnêtes citoyens.

On n'a jamais vu Victor Hugo, déboutonné, à la fenêtre d'un restaurant du boulevard, vers quatre heures du matin, entre deux filles; cela ne l'empêche pas d'être un homme auquel, en l'an 4000 après J.-C., on accordera toujours quelque talent.

Vous voyez, ma bonne Sénéchal, que mon caméléopard n'est pas une bête, et que son opinion peut être discutée par les personnes les plus

graves. C'est une remarquable girafe.

Si vous y tenez, je vous enverrai sa photographie.

En attendant le plaisir que me procurera votre réponse, laissez-moi me dire, ma bonne Hortense, votre ami de quinzaine,

Ernest d'Hervilly

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 19 *novembre.* — DEÏDAMIA est acclamée par le public du dimanche. Le triomphe littéraire s'accompagnera, selon toute apparence, d'un grand succès d'argent. Quoi! des déesses et des héros, quoi! Thétis et Achille font recette tout aussi bien, et même mieux, que les femmes violées ou les cocottes du théâtre actuel! Fait bizarre, et qui fait rêver, entre deux parties de dominos, les vaudevillistes assombris.

Lundi 20 *novembre.* — On parle de reprendre à la Comédie-Française l'*Œdipe roi*, de M. Jules Lacroix. Commençons par reconnaître que la pièce antique de M. Jules Lacroix est une composition justement estimée; que M. Jules Lacroix lui-même est un des travailleurs les plus honorables de notre époque, et ajoutons qu'en tout autre temps nous aurions vu sans chagrin la réapparition de l'*Œdipe roi* à la Comédie-Française. Mais, au moment où la Tragédie, ce genre faux, démodé, qui n'a plus sa place que dans les bibliothèques des lettrés, voudrait essayer de renaître sur la scène, au moment où la réaction littéraire essaie de ravir au théâtre la liberté qu'y ont proclamée nos maîtres, les grands poètes de ce siècle, — à l'heure actuelle, disons-nous, la représentation d'*Œdipe roi* pourrait avoir une signification fâcheuse. Que la Comédie-Française réfléchisse avant de se hasarder! Il y a force gens qui l'accusent de quelque antipathie pour le drame moderne; elle doit vouloir se garder de leur donner raison. En un mot, le retour d'*Œdipe roi* ne nous paraîtrait convenable qu'après une reprise éclatante du *Roi s'amuse* ou des *Burgraves*.

Mardi 21 *novembre.* — Deux premières représentations au théâtre du Vaudeville. *Perfide comme l'onde*, la petite pièce de M. Octave Gastineau, spirituellement dialoguée et spirituellement jouée, a fort joliment réussi : et M. Octave Gastineau a été d'autant plus applaudi, qu'à défaut de tout acteur masculin, c'est Mlle Régane, tout émue, qui est venue nommer l'auteur. L'innovation est amusante. — Quant à la grosse pièce — *Mariages riches*, comédie en trois actes de M. Abraham Dreyfus, — c'est une farce très-compliquée, où l'excès de l'imbroglio essaie de voiler l'insuffisance de l'invention. D'ailleurs on a ri, de temps à autre, et le nom de M. Abraham Dreyfus a été accueilli avec beaucoup de sympathie. MM. Delanoy et Parade sont très-divertissants, selon leur coutume. Mais il nous semble que le début de M. Joumard aurait pu être plus heureux. Le théâtre du Vaudeville a-t-il retrouvé le succès des *Dominos roses*, qu'il cherchait évidemment? Cela nous paraît douteux.

Mercredi 22 *novembre.* — M. Robert Franz nous adresse un très-étrange volume intitulé : *Lettres d'un excentrique*. Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut apprécier cette œuvre complexe et troublante. Nous lui consacrerons un article spécial. Disons en deux mots qu'il y a une furia de tous les diables dans ces pittoresques nouvelles, et qu'elles révèlent, outre des dons naturels, incontestables, une science du style déjà fort remarquable.

Jeudi 23 *novembre.* — Des « oh », des « ah », des bruits de cannes, des tric-trac de pieds, et, par instants, un grand sursaut de rire qui secouait toute la salle, telle a été la soirée de réouverture au théâtre Taitbout. *Loup, y es-tu?* n'est pourtant pas une Revue plus mauvaise que les autres Revues; il y a là-dedans bon nombre de jeunes femmes qui ne sont pas devenues laides depuis l'an passé; on n'a pas allongé les jupes, ni haussé les corsages; et les scènes de parodie auraient peut-être fait sourire, si on les avait écoutées. D'où provenait donc un tel déchaînement de bonne humeur railleuse? est-ce que le public serait las des couplets de facture chantés par des maillots couleur chair? C'est bien invraisemblable. Non, on était nerveux, voilà tout. Mais enfin une pièce d'un genre inepte et vil a été bafouée, et c'est toujours quelque chose!

Vendredi 4 *novembre.* — Morne soirée. On reprend *Jeanne d'Arc*, à l'Académie Nationale de Musique. Ah! nous sommes vaincus, rendez-nous *la Favorite*.

Samedi 25 *novembre.* — *Les Morts Bizarres*, de notre collaborateur Richepin, apparaissent aux vitrines des libraires et déjà n'y sont plus. La seconde édition paraîtra lundi, et la troisième ne se fera pas attendre.

Jean Prouvaire.

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore de BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GERIN, Raoul GINESTE, Edmond de GONCOURT, Robert HALT, Léon HENNIQUE, Jose Maria de HERÉDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON, Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, LÉON VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Par ANATOLE FRANCE

ÉTUDES HISTORIQUES
Par G. AUGUSTIN THIERRY

LES LIVRES DU JOUR, par P. GÉRIN

LES BEAUX-ARTS
Par LOUIS MÉNARD

LES THÉATRES
Par CATULLE MENDÈS

CURIOSITÉS ET MERVEILLES DE LA SCIENCE
Par le D[r] Henri NAPIAS

LES MIRACLES DE PARIS
(chronique)
Par ERNEST D'HERVILLY

LES ABEILLES
(chronique)
Par HENRY LAUJOL

LA SEMAINE UNIVERSELLE, par Jean Prouvaire et Spiagudry

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions d'abonnement ET LA LISTE DES NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE.
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an	24 fr.	30 fr.

Pour l'Étranger le port en sus.

Nouvelles primes entièrement gratuites:

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux recevront :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques. — Intermède. — Hespérus. — Philoméla. — Sonnets. — Pantéléia. — Pagode. — Sérénades.

Ce magnifique volume de 400 pages, grand in-8°, orné d'une eau-forte, et imprimé en caractères anciens, sur très-beau papier, vaut dix francs en librairie.

N. B. — Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce livre.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux recevront :

CINQ DESSINS INÉDITS DE HENRY REGNAULT

I. Etude pour *l'Exécuteur*.
II. Etude pour *l'Insurgé* (portrait du *général Prim.*)
III. Un Tigre au bord de la mer.
IV. Lion et Lionne.
V. Tigre dévorant un Cheval.

Ces cinq magnifiques dessins signés par Henry REGNAULT, photographiés par M. Etienne CARJAT, n'ont figuré dans aucune exposition.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Dixième livraison

3 Décembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, grand in-8°

EN COURS DE PUBLICATION :

L'ASSOMMOIR

Par ÉMILE ZOLA

PUBLICATIONS PROCHAINES :

LES FEMMES D'ARTISTES

(Deuxième série entièrement inédite)

Par ALPHONSE DAUDET

CONTES POUR LES FEMMES

Par THÉODORE DE BANVILLE

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

ROMAN

Par LÉON CLADEL

Orné de dessins inédits d'Alexandre Falguière

LE NOVICE

Par FERDINAND FABRE

ALLIETTE

NOUVELLE

Par ROBERT HALT

UNE NOUVELLE INÉDITE

Par CHARLES MONSELET

MAROZIA

ROMAN

Par CATULLE MENDÈS

Voir la troisième page de la couverture

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'INITIATION DE LA SIGNORA

PSYCHÉ ZÉNOBIA

Je présume que tout le monde a entendu parler de moi. Je m'appelle la signora Psyché Zénobia. Cela est un fait. Personne, à l'exception de mes ennemis, ne m'appelle Suky Snobbs. On m'a assuré que Suky est seulement une corruption vulgaire de Psyché, qui est bon grec et signifie « l'âme » (c'est bien moi, je suis *toute* âme), et signifie aussi « un papillon ». Cette dernière signification, indubitablement, fait allusion au bel air que j'ai dans ma nouvelle robe de satin cramoisi, avec mon mantelet arabe, bleu de ciel, et les franges *d'agraffas* vertes, et les sept volants *d'auriculas* couleur orange. Pour ce qui est de Snobbs, toute personne qui me regarderait s'apercevrait instantanément que mon nom n'est pas Snobbs. Miss Tubitha Navet a propagé ce bruit par une louche envie. Voilà bien Tubitha Navet! oh! la petite misérable! mais que peut-on attendre d'un navet? Ce serait miracle qu'elle se rappelât le vieux proverbe: « sang qui sort d'un navet..... etc. etc... » (*Note*. Rappelez-le lui à la première occasion.) (2[e] *Note*. Pincez-lui le nez!) Où en étais-je? — Ah! — On m'a assuré que Snobbs est une simple corruption de Zénobia, que Zénobia fut une reine (et j'en suis une aussi! le docteur Money-Penny m'appelle toujours la reine des cœurs), et que Zénobia, aussi bien que Psyché, est bon grec, et que mon père était un « Grec » et que, conséquemment, j'ai droit à notre nom patronymique qui est Zénobia, et en aucune façon, Snobbs. Personne, si ce n'est Tubitha Navet, ne m'appelle Suky Snobbs. Je suis la signora Psyché Zénobia.

Comme je l'ai dit précédemment, tout le monde a entendu parler de moi. Je suis cette même signora Psyché Zénobia si justement célèbre comme secrétaire correspondant du « Journal Omniscient, Littéraire, Idéologue Et Fashionable, Organisateur, Urbain, Rural, Nécrologique, Égalitaire Et Démoniaque, Embrassant Beaux-Arts, Sciences Biologiques, Liturgiques Et Universellement Sociologiques. » Le docteur Money-Penny a composé ce titre pour nous, et dit qu'il l'a choisi parce qu'il retentit creux comme une futaille vide. (Le docteur est un homme vulgaire quelquefois, mais il est profond.) Tous nous mettons après nos noms les initiales de notre Société, selon l'usage de la S.R.A. (Société Royale des Arts), de la S.C.A.N.A.R. (Société Consacrée A la Naturalisation des Arts Rationnels), etc.... Le docteur Money-Penny dit que S est mis là pour stupide, et que C.A.N.A.R. doit s'épeler: canard (mais cela n'est pas vrai!) et que S C.A.N.A.R. signifie: stupide canard, et non la Société de lord Brougham. A vrai dire, le docteur Money-Penny est un homme si étrange que je ne sais jamais quand il dit la vérité! En tous cas, nous ajoutons toujours à nos

noms les initiales: J.O.L.I.E.F.O.U.R.N.É.E.D.E.B.A.S.B.L.E.U.S. Ce qui veut dire : Journal Omniscient, Littéraire, Idéologue Et Fashionable, Organisateur, Urbain, Rural, Nécrologique, Égalitaire Et Démoniaque, Embrassant Beaux-Arts, Sciences Biologiques, Liturgiques Et Universellement Sociologiques. Une lettre pour chaque mot. Il y a donc un progrès décisif sur lord Brougham. Le docteur Money-Penny prétend que ces initiales expriment notre véritable caractère ; mais, sur ma vie! je ne sais pas ce qu'il entend par là.

Malgré les bons offices du docteur et les efforts de l'Association pour se faire connaître, elle ne rencontra pas grand succès avant que je me joignisse à elle. Pour dire la vérité, ses membres se laissaient aller à un ton de discussion trop frivole. La feuille qu'on lisait chaque samedi soir était caractérisée par la profondeur moins que par la bouffonnerie. Ce n'était que syllabes fouettées. Il n'y avait pas d'investigations des causes premières, des principes premiers. Il n'y avait même pas d'investigation du tout. Aucune attention n'était accordée à ce point : « l'application des choses. » Bref on ne trouvait pas dans le journal un style délicat, comme celui-ci. Tout était bas, absolument. Ni profondeur, ni érudition, ni métaphysique, rien de cette chose que les lettrés appellent : spiritualité, et que les illettrés sigmatisent du nom de « cant ». (*) Le docteur Money-Penny prétend que je devais orthographier « Cant » avec un grand K, mais je sais mieux les choses.

Quand je me joignis à la société, j'essayai d'y introduire une meilleure méthode de penser et d'écrire, et tout le monde sait à quel point j'ai réussi. Nous avons d'aussi bons articles dans notre J.O.L.I.E. F.O.U.R.N.É.E.D.E.B.A.S.B.L.E.U.S. qu'on en saurait rencontrer dans le Blackwood-Magazine. Je dis Blackwood-Magazine, parce que les meilleurs écrits, sur tout sujet, se trouvent dans les pages de cette revue justement célèbre. Nous la prenons maintenant pour modèle en tout point et, conséquemment, nous parvenons à une notoriété rapide. Et, après tout, ce n'est pas une chose si difficile de composer un article ayant le véritable cachet Blackwood, si l'on s'y prend comme il faut. Naturellement je ne parle pas des articles politiques. Comment ils se font, tout le monde le sait, depuis que le docteur Money-Penny l'a expliqué. Myster Blackwood a une paire de ciseaux de tailleur et trois apprentis qui se tiennent debout à ses ordres. L'un lui fait passer « le *Times* », l'autre « l'*Examiner* », le troisième « le *Nouveau Compendium des termes d'argot* » par Gulley; Myster Blackwood, simplement, coupe et distribue. C'est bientôt fait! — *Examiner*, *Times*, *Compendium d'argot*; — puis *Times*, *Compendium d'argot*, *Examiner*; — puis *Times*, *Examiner*, *Compendium d'argot*.

Mais le principal mérite d'un Magazine gît dans ses articles miscellanées, et les meilleurs de ceux-ci se présentent sous la rubrique de cette sorte d'écrits que le docteur Money-Penny appelle les *bizarreries* (**). (Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?), et que tout autre que lui appelle les INTENSITÉS. Ceci est un genre de littérature que j'apprécie depuis longtemps, quoique ce soit seulement depuis une récente visite chez Myster Blackwood (où me députait la société) que j'ai eu connaissance de l'exacte méthode de composition. Cette méthode est très-simple, — pas aussi

(*) Baragouin.
(**) En français dans le texte.

simple pourtant que celle de la politique. Lorsque je me présentai à Myster Blackwood et lui fis connaître les désirs de la Société, il me reçut avec une grande civilité, me conduisit dans son cabinet et me fournit une explication nette de tout le procédé.

« Ma chère madame, dit-il, évidemment frappé de mon apparence majestueuse, car je portais le satin cramoisi avec les *agraffas* vertes et les *auriculas* couleur orange ; ma chère madame, dit-il, voilà la chose : En premier lieu, votre écrivain d'*intensités* doit avoir une encre très-noire et une plume très grosse, à la pointe très-émoussée. Et remarquez bien, miss Psyché Zénobia, continua-t-il après une pose, en déployant une énergie et une solennité de gestes des plus saisissantes, remarquez bien, — *cette plume — ne doit — jamais — être taillée !* Là gît le secret, l'âme de l'intensité. Je prends sur moi d'affirmer qu'un individu, pour si grand que fût son génie, n'a jamais écrit avec une bonne plume — comprenez-moi bien — un bon article. Soyez persuadée que lorsqu'un manuscrit peut être lu, il ne vaut pas d'être lu. C'est là un principe fondamental de notre foi, et si vous ne pouvez pas vous y soumettre à l'instant même, notre conférence est achevée. »

Il fit une pause. Mais, naturellement, comme je n'avais pas le désir de mettre fin à la conférence, je consentis à un axiome d'une évidence si éclatante, et de la vérité duquel j'avais, depuis longtemps connaissance. Il parut satisfait et donna suite à ses instructions.

« Il paraîtra peut-être outrecuidant de ma part, miss Psyché Zénobia, de vous renvoyer à des articles ou à des séries d'articles propres à servir d'exemple et d'étude. Cependant je puis, sans doute, appeler votre attention sur quelques cas. Voyons ! il y a eu le MORT VIVANT, chose capitale ! — C'était le rapport des sensations d'un gentleman qui avait été enterré avant que le souffle fût hors de son corps, — une chose pleine de goût, de terreur, de sentiment, de métaphysique et d'érudition ! Vous auriez juré que l'auteur était né et avait été élevé dans une bière. Puis nous avons eu les CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIUM. Beau, très-beau ! — Glorieuse imagination ! — Profonde philosophie ! — Spéculation acérée ! — Plénitude de feu et de furie, avec un bon assaisonnement de quelque chose de résolument inintelligible. C'était un joli morceau de bouillie, et le public avalait cela délicieusement. On a prétendu que Coleridge était l'auteur de ce chef-d'œuvre, mais il n'en est rien. Il a été composé par mon babouin favori, Genièvre, après un grog de genièvre hollandais, chaud et sans sucre. (Ceci, j'aurais eu de la peine à le croire, si tout autre que mister Blackwood me l'avait affirmé). Ensuite parut l'EXPÉRIMENTATEUR INVOLONTAIRE. Tout roulait sur un gentleman qui avait été cuit dans un four, et en était sorti vivant et en bon état, quoique certainement rôti jusqu'à un certain point. Il y eut encore le JOURNAL D'UN MÉDECIN DÉFUNT, où le mérite gisait dans un galimatias excellent et dans un grec passable, tous les deux bien intéressants pour le public. Et puis, il y eut l'HOMME DANS LA CLOCHE, un travail, soit dit en passant, miss Zénobia, que je ne saurais suffisamment recommander à votre attention. C'est l'histoire d'un jeune individu qui va dormir sous une cloche d'église et se trouve réveillé par l'ébranlement de l'airain sonnant des funérailles. Le son le rend fou et, conséquemment, tirant ses tablettes, il fait un exposé de ses sensations. Si jamais vous vous noyez ou vous vous pendez, n'hésitez pas, prenez note de vos sensations ; elles vous vaudront dix guinées la feuille. Si vous désirez écrire énergiquement, miss Zénobia, accordez une attention minutieuse aux sensations ! »

— Je le ferai certainement, myster Blackwood.

— Bien! reprit-il. Je vois que vous êtes une élève selon mon cœur; je vais donc vous mettre au fait des détails nécessaires à la composition de ce qui peut être appelé un authentique article Blackwood, du cachet sensateur. — Vous comprendrez que j'entends par là l'espèce que je considère comme la meilleure de toutes, dans tous les cas.

« La première chose requise est de vous mettre dans un embarras tel que personne n'y ait jamais été avant vous. Le four, par exemple, était une bonne idée. Mais si vous n'avez pas sous la main un four ou une grosse cloche, et que vous ne puissiez pas raisonnablement être précipitée d'un ballon, ou engloutie par un tremblement de terre, ou fourrée dans une cheminée, il faudra bien vous contenter d'imaginer quelque mésaventure analogue, Je préférerais cependant que vous eussiez le fait actuel pour vous *monter*. Rien n'excite mieux la fantaisie qu'une connaissance expérimentale de la chose présente. La vérité est étrange, vous le savez, plus étrange que la fiction, et, en outre, mieux circonstanciée. »

Ici je lui donnai l'assurance que j'avais une excellente paire de jarretières, et que j'irais me pendre incontinent.

« Bien! répliqua-t-il, agissez ainsi, — quoique se pendre soit un peu banal. Peut-être pourrez-vous mieux faire. Prenez une dose de pilules de Brandeth, et puis, faites-nous part de vos sensations. Toutefois, mes instructions s'appliquent également bien à une variété quelconque d'accident, et, en retournant chez vous, vous pouvez facilement être frappée à la tête, écrasée par un omnibus, mordue par un chien enragé ou noyée dans une gouttière. Mais venons au fait.

« Ayant déterminé votre sujet, il convient de prendre en considération le ton, la manière de votre récit. Il y a le ton didactique, le ton enthousiaste, le ton naturel, tous devenus lieux communs. Mais on a le ton laconique qui, récemment, a été d'un grand usage. Il consiste en courtes sentences, à peu près comme ceci :

« Ne peut être trop bref. Ne peut être trop piquant. Toujours droit au but. Et jamais un paragraphe. »

« Puis il y a le ton élevé, diffus, interjectionnel. Plusieurs de nos grands romanciers préconisent ce genre. Tous les mots doivent être dans un tournoiement pareil à celui d'une toupie, et offrir, en place de signification, un bruit semblable à celui de la toupie, ce qui répond parfaitement au but. C'est le meilleur de tous les tons possibles, quand l'écrivain est trop pressé pour penser.

« Le ton métaphysique a du bon. Vous avez de la chance pour y réussir, si vous connaissez quelques grands mots. Parlez des écoles ionique et éléatique, — d'Architas, de Gorgias et d'Alchmœdes, — dites quelque chose sur l'objectivité et la subjectivité. Abusez hardiment de l'individu appelé Locke. Fourrez votre nez dans les généralités, et si vous laissez échapper quelque chose de par trop absurde, ne prenez pas la peine de le gratter, mais simplement, ajoutez une note au bas de la page, et dites que vous êtes redevable de la profonde observation ci-dessus à la « *Critique de la raison pure* (*), » ou aux « *Eléments métaphysiques des sciences naturelles* (*). » Cela aura l'air érudit et... et... franc.

« Il y a encore différents tons d'une célébrité égale; mais, je n'en citerai plus que deux : le ton transcendantal et le ton hétérogène. Dans le

(*). En allemand dans le texte.

premier, le mérite consiste à voir dans la nature des choses beaucoup plus loin que n'importe qui. Cette seconde vue produit énormément d'effet quand elle est ménagée proprement. Un peu de lecture du calendrier vous fera faire de grands progrès. Mâchez de gros mots, rendez-les aussi petits que possible, et écrivez-les sans dessus dessous; parcourez les poésies de Channing, citez ce qu'il dit à propos d'un : « petit homme gras qui avait un faux air de savant, » ajoutez quelques phrases sur l'unité supernale, ne dites pas une syllabe de la dualité infernale; par dessus tout, étudiez-vous à vous exprimer comme par signes, indiquez tout, — n'affirmez rien. Si vous vous sentez inclinée à dire : « pain et beurre, » ne le dites en aucun cas sans ambage. Vous pouvez mentionner quelque chose *appro chant* de « pain et beurre; » vous pouvez faire allusion à un gâteau de sarrazin; vous pouvez même aller jusqu'à insinuer un potage de farine d'avoine; mais, si votre pensée est formellement « pain et beurre, » soyez cauteleuse, ma *chère* miss Psyché, et ne dites, sous aucun prétexte « pain et beurre! »

Je lui assurai que je ne le dirais plus jamais, aussi longtemps que je vivrais; il m'embrassa et continua :

« Pour ce qui est du ton hétérogène, c'est simplement un amalgame judicieux et en égales proportions de tous les autres tons du monde, et conséquemment, il est composé de tout ce qu'il y a de profond, de grand, de bizarre, de piquant, de *pertinent* et de joli.

» Supposons maintenant que vous ayez déterminé vos incidents et votre style, la partie la plus importante, ce qui est, en réalité, l'âme de toute la besogne, reste encore à faire. — Je fais allusion au *remplissage*. Il est inimaginable qu'une lady ou un gentleman quelconque ait mené la vie d'un ver à livres (1), et pourtant il est nécessaire que votre article ait un air d'érudition, ou du moins, fournisse l'évidence d'une lecture générale très-étendue. Je vais vous mettre dans la voie d'obtenir ce résultat. Regardez! (En même temps M. Blackwood jetait bas trois ou quatre volumes d'une apparence peu extraordinaire et les ouvrait au hasard). Rien qu'en jetant votre œil sur presque chaque page de n'importe quel livre du monde, vous serez capable d'apercevoir aussitôt une fourmilière de petites BRIBES, soit de *bel-espritisme*, qui sont la vraie chose pour l'épicement d'un article Blackwood. Vous ne ferez pas mal de prendre note un peu pendant que je vais lire. Je ferai deux divisions. En premier lieu : *Faits piquants pour la fabrication des comparaisons;* en second lieu : *Piquantes expressions à introduire, selon que l'occasion les réclame*. Ecrivez maintenant. »

Et j'écrivis pendant qu'il dictait :

« FAITS PIQUANTS POUR COMPARAISONS. — *Originairement, il n'y avait que trois muses* : *Meletè, Mnemè, Aœdè.* Méditation, mémoire et chant. — Vous pourrez tirer un grand effet de ce petit fait, si vous le travaillez proprement. Vous voyez, il n'est pas généralement connu et il a l'air *recherché*; mais il faut être soigneux et donner la chose avec un air assuré d'improvisation.

« Continuons. *Le fleuve Alphée passait au-dessous de la mer et en émergeait sans dommage à la pureté de ses eaux.* » C'est un peu usé, certainement, mais convenablement habillé et servi, cela aura l'air tout aussi frais que jamais. »

« Voici quelque chose de mieux. *L'iris persan paraît, à quelques personnes, posséder un parfum doux et très-puissant*; *tandis que, à d'autres, il*

(1) Rat de bibliothèque.

semble parfaitement sans odeur. Ceci est beau et très-délicat. Arrangez un peu la chose et elle fera merveille. Nous trouverons encore autre chose dans la botanique, spécialement avec l'aide d'un peu de latin. Ecrivez. *L'epidendrum flos acris, de Java, porte une très-belle fleur, et vit même déracinée. Les indigènes la suspendent par une corde au plafond, et jouissent de sa bonne odeur pendant plusieurs années.* Observation capitale ! Mais en voilà assez pour les comparaisons : passons aux EXPRESSIONS PIQUANTES. — *La vénérable nouvelle Ju-Kiao-li.* Bien ! En introduisant ce peu de mots avec dextérité, vous prouverez votre connaissance intime de la langue et de la littérature des Chinois. A l'aide de ce titre, vous pouvez aller votre chemin sans l'arabe, le sanscrit ou le chickasaw. Il n'y a pas cependant de revue passable sans espagnol, italien, allemand, latin et grec. Il faut que je vous cherche un petit spécimen dans chaque langue. Une bribe quelconque fait l'affaire, car il faut vous en rapporter à votre propre ingéniosité pour l'accommoder à votre article. Maintenant, écrivez :

« *Aussi tendre que Zaïre* (*). Aussi tendre que Zaïre (français), se rapporte à la fréquente répétition de la phrase « la tendre Zaïre » dans la tragédie française de ce nom. Proprement introduite, cette phrase révélera non-seulement votre connaissance de la langue française, mais votre ecture et votre esprit universel. Vous pouvez dire, par exemple, que le poulet que vous mangiez (je suppose que vous écriviez un article sur votre étranglement à mort par un os de poulet), que le poulet n'était pas tout à fait aussi tendre que Zaïre. Ecrivez :

Van muerte tan escondida,
Que no te sienta venir,
Porque el plazer del morir,
Ne me torne a dar la vita.

« C'est espagnol, de Miguel Cervantes. *Venez vite, ô mort ! Mais soyez prompte, et ne me laissez pas vous voir venir, de peur que le plaisir que j'éprouverai à votre apparition ne me fasse malheureusement revenir à la vie !* (**) »

« Ceci, vous pouvez le glisser tout à fait *à propos*, quand vous luttez, dans les derniers moments de l'agonie, avec l'os de poulet. Ecrivez :

Il pover' huomo che non se' vera accorto,
Andava combattendo, e era morto.

« C'est italien, vous vous en apercevez, — d'Arioste. Cela signifie qu'un grand héros, dans la chaleur du combat, ne s'apercevant pas qu'il avait été bel et bien tué, continuait de s'escrimer vaillamment, tout mort qu'il était. Le rapport de cette citation à votre cas est manifeste ; — car je me plais à espérer, miss Psyché, que vous ne négligerez pas de regimber pendant au moins une heure et demie, après que vous aurez été étranglée à mort par cet os de poulet. Qu'il vous plaise d'écrire :

Und sterb' ich doch, so sterbe ich denn,
Durch sie,... durch sie...

« C'est de l'allemand, — du Schiller. Traduction : *Et si je meurs, au moins je meurs pour toi... pour toi !* Ici, il est clair que vous apostrophez la cause

(*) En français dans le texte.
(**) Je traduis la traduction.

de votre désastre, le poulet ! En effet, quel gentleman (ou quelle lady) de sens ne *voudrait* pas mourir, j'aimerais à le savoir, pour un chapon bien engraissé, de la vraie race de Molucca, bourré de câpres et de champignons, et servi dans un saladier avec de la gelée d'orange en mosaïque? Écrivez. (Vous trouverez de ces chapons chez Tortoni). Écrivez, s'il vous plaît :

« Voici une jolie phrase latine, et rare encore. (On ne saurait être trop recherché ni trop bref dans son latin : il devient si commun !) *Ig noratio elenchi*. Il a commis une *Ignoratio elenchi ;* — c'est-à-dire il a compris les les mots et non l'idée de votre proposition. Cet homme était un fou, comme vous voyez ; quelque *pauvre garçon* que vous avez accosté, tandis que vous râliez, l'os de poulet dans la gorge, et qui, à cause de vos râles, n'a pas compris ce dont vous parliez. Jetez-lui l'*Ignoratio elenchi* entre les dents, et du coup vous l'annihilez. S'il réplique, vous pouvez lui dire d'après Lucain (le voilà !) que les discours sont de simples *anemona verborum*. L'anémone, avec un grand brillant, n'a pas d'odeur. Ou, s'il s'avise de se fâcher, courez-lui sus avec *insomnia jovis*, — une phrase que Délius Italicus (voyez ici !) applique à des pensées pompeuses et ampoulées. Ce moyen est sûr et lui percera le cœur. Il n'a plus rien à faire qu'à rouler et mourir. Voulez-vous être assez bonne pour écrire ?

« En grec, il nous faut avoir quelque chose de joli, du Démosthène, par exemple :

ανερο φεαγων καὶ παλίν ραχεοταί.

Il y a une traduction supportable dans *Hudibras :*

Car celui qui s'enfuit peut encore combattre,
Ce que celui-là ne peut jamais, qui est tué.

« Dans un article Blackwood, rien n'a aussi bon air que le grec. Les lettres exhalent déjà un air de profondeur. Observez seulement le regard astucieux de cet *Epsilon*. Ce *Phi* doit, assurément, être un Wig .Y a-t-il jamais eu un plus joli garçon que cet *Omicron* ? Bref, il n'y a rien d'égal au grec pour un véritable journal à sensation. Dans le cas présent, l'application est la plus aisée du monde. Lancez cette sentence avec un gigantesque juron, et en manière d'ultimatum, au vaurien, à l'esprit bouché, au scélérat, qui ne pouvait comprendre votre clair anglais, à propos de l'os de poulet. Il recevra l'avertissement, et décampera, vous pouvez y compter. »

C'étaient toutes les instructions que M. B... pouvait me fournir sur le sujet en question ; mais je sentais qu'elles seraient entièrement suffisantes. J'étais enfin capable d'écrire un vrai article Blackwood ! et je me résolus à le faire aussitôt. En prenant congé de moi, myster B... me fit des propositions pour l'achat de l'article, quand il serait écrit. Mais comme il ne pouvait m'offrir que cinquante guinées par feuille, je jugeai plus à propos de le réserver à notre Société, que de le sacrifier pour une somme aussi chétive. Nonobstant cet esprit de ladrerie, le gentleman montra sa considération pour moi sous tous les autres rapports, et me traita avec la plus grande civilité. Ses paroles d'adieu firent une profonde impression sur mon cœur, et j'espère que je me les rappelerai toujours avec gratitude.

« Ma chère miss Zénobia, dit-il les larmes aux yeux, y a-t-il quelque autre chose que je puisse faire pour favoriser le succès de votre louable entreprise? Laissez-moi réfléchir. Il est bien possible que vous ne soyez

pas capable, aussi vite qu'il le faudrait, de vous noyer, ou — d'être étranglée par un os de poulet, ou — pendue, ou — mordue par un... — mais, arrêtez! Maintenant j'y pense, il y a une meute de très-excellents bouledogues dans la cour — de beaux garçons, je vous assure! — Sauvages, et tout ce que... Enfin vous en aurez pour votre argent. — Ils vous auront mangée, *auriculas* et tout, en moins de cinq minutes (voilà ma montre!) et puis pensez seulement aux sensations! — Ici! dis-je, Tom! — Peter! — Dick! Oh! le vilain! — lâchez ces... »

Mais comme j'étais réellement très-pressée, et que je n'avais plus un moment à perdre, je fus contre mon gré forcée de précipiter mon départ, et conséquemment je pris congé aussitôt, — un peu plus brusquement, je l'admets, que la simple politesse ne me l'aurait permis en d'autres cas.

Mon premier soin, après avoir quitté myster Blackwood, fut de me mettre dans quelque difficulté immédiate, selon son avis. Dans ce but, je passai la plus grande partie de la journée à errer dans Edimbourg, cherchant des aventures désespérées, — des aventures adéquates à l'intensité de mes sentiments, et adaptées au vaste caractère de l'article que j'avais l'intention d'écrire. Dans cette excursion, j'étais accompagnée par un domestique nègre, Pompée, et par mon petit chien de manchon, Diana, que j'ai amenée avec moi de Philadelphie. Ce ne fut cependant qu'assez tard dans l'après-midi que je réussis pleinement dans ma difficile entreprise. Un événement important m'arriva alors, duquel le prochain article Blackwood contiendra la substance et le résultat, dans le ton hétérogène.

Edgar Poe

Contes pour les Femmes

VII

SGANARELLE

A cette noce de bons bourgeois, fabricants de fleurs pour l'exportation et fabricants de papiers peints, Bixiou, dont le *Charivari* commençait à refuser les dessins, comme trop lâchés, et qui, depuis huit jours, n'avait dévoré aucune proie, se sentait en train de faire des farces; aussi accueillit-il avec la grâce la plus parfaite la question de M. Lestiboudois, le marchand de soie écrue.

— Alors, fit-il, c'est une véritable consultation que vous me demandez!

— Oui, dit Lestiboudois, pour un de mes amis.

— J'entends bien, reprit Bixiou. Vous voulez savoir si un honnête homme peut être sans ridicule ce que Molière, qui ne mâche pas ses mots, appelle...

— Précisément, dit Lestiboudois.

— Mon Dieu, fit négligemment l'artiste, en général, il vaut mieux ne pas l'être, et le moyen en est facile. Il suffit de choisir une bonne femme bien simple, robuste, chez qui le système nerveux ne prédomine pas, élevée au ménage, qui soit apte à faire un enfant tous les ans, et de se conduire en bon mari

....

— Mais, objecta piteusement le marchand, si on l'a choisie autrement et qu'il faille la garder telle qu'elle est?...

— Je le vois, dit Bixiou, vous voulez que nous allions au fait, et vous n'êtes pas un homme qu'on peut contenter avec des calembredaines. Donc, pour entrer dans le cœur de la question, j'ai connu un mari qui a trouvé le moyen de supporter sans faire rire personne la chose dont il s'agit. Le marquis d'Esternay...

— Ah! fit Lestiboudois, il était marquis!

— Il l'est encore, répondit Bixiou, mais depuis la Révolution, nous sommes tous égaux. Le marquis d'Esternay, beau comme tous ceux de sa race, avait été, avant son mariage, lieutenant aux chasseurs d'Afrique. Au régiment, il était célèbre pour ses témérités héroïques à la Roland; un jour, il s'était élancé tout seul contre un gros d'Arabes, et il était resté sur le champ de bataille où on l'avait cru mort, frappé de deux balles et la tête fendue d'un coup de sabre. Il en était revenu cependant, et c'était un garçon superbe, fin, bien découplé, de haute taille, magnifique à voir avec son visage brûlé, aux traits hardis, aux profonds yeux bleus, auquel ses cheveux courts, épais et drus, et sa légère barbe noire donnaient le caractère le plus viril. C'est ainsi fait que d'Esternay, riche de deux millions, sans compter les espérances, épousa sans dot et par amour mademoiselle Marcelle Jacquelin, fille d'un employé des postes, dont le trousseau ne valait pas cent écus. D'ailleurs très jolie, mais ne sachant ni porter ni faire valoir sa beauté à la Watteau, dont elle n'avait pas la clef. Ajoutez à cela que d'Esternay n'a aucun talent d'agrément! Habile comme un maître en équitation et en escrime, et savant comme un bénédictin dans toutes les sciences et dans tous les arts, mais simple comme un coutelier de Manchester, il est avec cela spirituel comme s'il en faisait son état; il peut et très-facilement écorcher son interlocuteur à la façon d'Apollon pelant le satyre Marsyas; mais ce génie comique, il ne l'emploie jamais que pour la défense de ce martyr qui se trouve dans toute société et aux dépens duquel les faux braves (il y en a partout, même dans la conversation!) font de l'esprit à bon marché. D'ailleurs, il est idéalement bon sans faiblesse, se connaît en meubles et en tableaux, s'habille avec le plus suprême bon goût, et peut, sans ôter ses gants, rouler un cigarette irréprochable.

— Et avec tout cela, murmura Lestiboudois, sa femme l'a fait...

— Avec un pianiste, dit Bixiou, et au bout de six mois. Ce pianiste, qui passe dans ses cheveux une main imitée de celle de Liszt et porte des gilets à brandebourgs, composait des romances sans paroles et avec paroles, auxquelles peu de femmes ont résisté. Tout Paris sut bientôt sa liaison avec la marquise d'Esternay, et personne ne l'ignora. D'Esternay seul s'obstina à ne connaître ni la liaison ni le pianiste, dont il ne s'inquiéta pas plus que d'une mouche se promenant sur un rideau de dentelles. Peut-être a-t-il caché dans son cœur et dans son cerveau des drames terribles, car il adorait sa femme, mais personne n'en a rien su, le marquis estimant que geindre ne sert à rien, et étant de ceux qui mettent en action la noble devise : « Aide-toi; » seulement, il eut à la même époque trois duels consécutifs, dans lesquels il blessa effroyablement ses trois adversaires; mais c'est ici qu'il faut admirer son élégance, il n'avait cherché aucun de ces duels et il les avait acceptés dans des conditions où tout galant homme eût fait comme lui. Une fois, son oncle maternel, le vieux général d'Ars, avait été insulté dans un journal; une autre fois, un fat avait devant lui parlé plus que légèrement de la femme de son

meilleur ami, le capitaine de Cardonne, naviguant alors dans les mers de l'Inde; enfin d'Esternay s'était battu, pour la troisième fois, en voyage, avec un Russe qui, ne sachant pas qu'il avait été militaire, avait en sa présence, à table d'hôte, tenu les propos les plus outrageants pour l'armée. Ce hasard persistant vous peint tout entier notre homme, qui ne cherche pas le drame, mais qui est assez vigilant pour que les occasions de faire les choses qu'il est bon qu'il fasse ne lui manquent jamais. Il ne se fût pas donné le ridicule de se mettre en campagne avec préméditation pour arrêter les chevaux qui prennent le mors aux dents, à l'heure fashionable, dans l'avenue des Champs-Elysées, ou pour faire concurrence aux sauveteurs en retirant de l'eau les caissiers infidèles qui se noient le soir au pont Notre-Dame; mais ce ne fut pas sa faute assurément si, lors de son dernier séjour en Touraine, l'incendie dévora la ferme qui dépend de son château, car ce n'est pas lui qui avait mis le feu! et si réussissant, là où des pompiers, intrépides pourtant, avaient trois fois battu en retraite, il put, marchant dans la fumée, sur les poutres devenues braises, sauver les uns après les autres la fermière et ses quatre petits et le fermier lui-même, que, les uns après les autres, il descendit sur ses épaules le long d'une corde à nœuds, superbe, effrayant, joyeux, le visage et les cheveux brûlés, et admiré des paysans éperdus qui, à sa force indomptable, reconnaissaient en lui le seigneur. On a beau être modeste; par ce temps de petits journaux, d'Esternay ne put empêcher cette anecdote d'arriver à Paris, où, lorsqu'il y revint, elle y était connue de tout le monde. Le pianiste sentit bien qu'il était perdu s'il ne parvenait pas à avoir un duel avec un homme qui légitimement s'était fait une telle réputation de bravoure; aussi d'Esternay le rencontra-t-il sans cesse sur ses pas, mais sans jamais consentir à le voir, et même il ne permit pas au coin de ses lèvres de sourire quand le pianiste, qui était tombé au dernier degré d'humiliation, fut chassé honteusement.

— Certainement, fit Lestiboudois, la bravoure...

— ... N'est qu'un côté de la question, interrompit Bixiou, mais d'Esternay avait trop de tact pour négliger l'autre! Jusque-là homme d'intérieur, préférant à tout sa maison et ses livres, il avait vécu fort retiré; mais chassé de chez lui par les turlutaines de sa femme, il commença à se montrer dans le monde et à l'Opéra; le charme de sa beauté et de son incomparable élégance ne tarda pas à causer du bruit dans Landernau. Il y avait alors une de ces meurtrières mille fois décrites par les romanciers, qui inspirent l'amour sans l'éprouver, se plaisent au désespoir de leurs victimes, et n'ont d'autre joie que de faire verser beaucoup de sang et beaucoup de larmes. Si au lieu d'être une princesse possédant des mines d'argent et de platine, belle comme un rêve, et avec sa grâce sauvage et enfantine ayant la majesté d'une reine, cette hongroise qui se nommait Sarolta-Batsanyi, eût été une parisienne à cent mille francs le tas, elle aurait pu prendre pour sa devise la légende que Gavarni prête à une de ses diablesses : *C'est égal, celui qui me rendra rêveuse, pourra se vanter d'être un fameux lapin!* car personne, à ce qu'on ait pu savoir, n'avait jamais été assez favorisé pour toucher le bout de son gant. Mais elle éprouva pour d'Esternay une passion furieuse, le lui dit, et voulut se donner à lui violemment, brutalement, tout de suite. Un lieutenant aux chasseurs d'Afrique n'a pas le droit de faire le Joseph; mais, après une courte liaison, pendant laquelle la princesse, à ce qu'elle raconte effrontément, connut le paradis! il a repris possession de lui-même; et de ce jour, vaincue, idiote, abrutie d'amour, la belle Saralta suit de loin d'Esternay comme un caniche, s'habille aux cou-

leurs de sa livrée, et le regarde comme un pauvre regarde les louis d'or derrière les grilles des changeurs. Vous savez ce que sont les épidémies à Paris. Toutes les filles se sont mises à devenir folles de d'Esternay, et il reçoit plus de lettres d'amour qu'un ténor ou qu'un gymnaste de cirque; mais ce qui va vous intéresser, c'est que la contagion a gagné la marquise d'Esternay. Elle s'est éprise de son mari: on l'a vue, pâle, brisée, les yeux caves, près de mourir, et elle fût morte, si le marquis ne l'eût emportée, comme une chère proie, dans le joli palais que secrètement il avait fait bâtir pour elle dans la rue d'Assas. La première fois qu'elle se trouva seule avec lui dans la chambre à coucher, tendue d'une tapisserie de jais blanc, elle craignait peut-être le premier mot que lui dirait son mari; mais il lui dit seulement : « Je t'ai toujours aimée! » en posant sur ses yeux fermés un long baiser brûlant plein de joie. Vous voyez, cher monsieur, par l'exemple de d'Esternay, qu'on peut être sans trop de ridicule...

— Oui, ce que dit Molière, interrompit Lestiboudois. Mais il faut pour cela certaines conditions spéciales!

— Si on ne peut les réunir, dit sententieusement Bixiou, le plus sage est peut-être de se tenir tranquille, et de cultiver assez bien ses biceps pour montrer à ses voisins qu'on peut aider un charretier à retenir sa voiture chargée de pierres de taille..

— Oui, il y a encore cela, soupira le marchand de soie écrue, en jetant sur son bras, pareil à un fil d'archal, un regard furtif et mélancolique.

Théodore de Banville

CHANSON VINEUSE

Hurrah! voici l'automne,
Le vin fume et bouillonne;
Déjà je déraisonne.

Nous allons, mes amis,
Boire, hélas! j'en frémis,
Comme il n'est pas permis.

Déjà je suis en proie
A la plus belle joie
Et mon cher nez rougeoie.

Buvons, mangeons, dansons.
Amours, blonds échansons,
Versez-nous des chansons.

Prenons ces forteresses :
— J'ai nommé nos maîtresses; —
Çà, dénouons leurs tresses;

Et nous les coucherons
Dans la vigne et mettrons
Des rubis sur leurs fronts.

— Danse, mon araignée!
Ma bouche a l'air, baignée
De vin, d'une saignée.

Vin, tu portes conseil.
Je bois ton fils vermeil
A ta santé, Soleil!

A la vôtre, mignonne,
Dont le nez vermillonne
Et qui m'êtes si bonne!

A la vôtre, messieurs!
O vin délicieux
De la cave des cieux,

Va, cours, circule, coule
En moi, ma tête roule
Comme une simple boule.

Le dieu! voici le dieu!
Je n'en puis plus : heuh! heuh!
Buvons encore un peu.

Je suis un pauvre ivrogne;
Ce dernier coup, ma trogne,
Sera pour la Pologne!

Et puis ce post-scriptum
Pour mon nez, géranium
Digne d'un muséum.

Tu me peins les cieux roses
Comme des roses roses,
Vin rose qui m'arroses.

Je ne distingue plus
Jésus-Christ de Bacchus,
La Vierge de Vénus,

Le jour de la nuit, l'une
De l'autre blonde et brune,
Et mon cul de la lune!

Raoul Ponchon

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Ça devait être le samedi après le terme, quelque chose comme le 12 ou le 13 janvier, Gervaise ne savait plus au juste. Elle perdait la boule, parce qu'il y avait des siècles qu'elle ne s'était rien mis de chaud dans le ventre. Ah ! quelle semaine infernale ! un ratissage complet, deux pains de quatre livres le mardi qui avaient duré jusqu'au jeudi, puis une croûte sèche retrouvée la veille, et pas une miette depuis trente-six heures, une vraie danse devant le buffet. Ce qu'elle savait, par exemple, ce qu'elle sentait sur son dos, c'était le temps de chien, un froid noir, un ciel barbouillé comme le cul d'une poêle, crevant d'une neige qui s'entêtait à ne pas tomber. Quand on a l'hiver et la faim dans les tripes, on peut serrer sa ceinture, ça ne vous nourrit guère.

Peut-être bien, le soir, Coupeau rapporterait de l'argent. Il disait qu'il travaillait. Tout est possible, n'est-ce pas ? et Gervaise, attrapée pourtant bien des fois, avait fini par compter sur cet argent-là. Elle, après toutes sortes d'histoires, ne trouvait plus seulement un torchon à laver dans le quartier ; même une vieille dame dont elle faisait le ménage, venait de la flanquer dehors, en l'accusant de boire ses liqueurs. On ne voulait plus d'elle nulle part, elle était brûlée ; ce qui l'arrangeait dans le fond, car elle en était tombée à ce point d'abrutissement, où l'on préfère crever que de remuer ses dix doigts. Enfin, si Coupeau rapportait sa paie, on mangerait quelque chose de chaud. Et, en attendant, comme midi n'avait pas sonné, elle restait allongée sur la paillasse, parce qu'on a moins froid et moins faim, lorsqu'on est allongé.

Gervaise appelait ça la paillasse ; mais, en vérité, ça n'était qu'un tas de paille dans un coin. Peu à peu le dodo avait filé chez les revendeurs du quartier. D'abord, les jours de débine, elle avait décousu le matelas, où elle prenait des poignées de laine, qu'elle sortait dans son tablier et vendait dix sous la livre, rue Belhomme. Ensuite, le matelas vidé, elle s'était fait trente sous de la toile, un matin, pour se payer du café. Les oreillers avaient suivi, puis le traversin. Restait le bois de son lit, qu'elle ne pouvait mettre sous son bras, à cause des Boche, qui auraient ameuté la maison, en voyant s'envoler la garantie du propriétaire. Et cependant, un soir, aidée de Coupeau, elle avait guetté les Boche en train de gueuletonner, et déménagé le lit tranquillement morceaux par morceaux, les bateaux, les dossiers, le cadre de fond. Avec les dix francs de ce lavage, ils avaient fricoté trois jours. Est-ce que la paillasse ne suffisait pas ? même la toile était allée rejoindre celle du matelas, ils avaient ainsi achevé de manger le dodo, en se donnant une indigestion de pain, après une fringale de vingt-quatre heures. On poussait la paille d'un coup de balai, le poussier était toujours retourné, et ça n'était pas plus sale qu'autre chose.

Sur le tas de paille, Gervaise s'était mise en chien de fusil, les pattes ramenées sous sa guenille de jupon, pour avoir plus chaud. Elle se fourrait tout habillée dans les deux lambeaux qui leur servaient de draps et de couvertures, parce que, de cette manière, elle se secouait et se trouvait prête. Comme elle aimait à avoir la tête haute, elle avait fait un traversin

avec un pavé. Et, pelotonnée, les yeux grands ouverts, elle remuait des idées pas drôles, ce jour-là. Ah! non, sacré mâtin! on ne pouvait continuer à vivre sans manger! Elle ne sentait plus sa faim; seulement, elle avait un plomb dans l'estomac, tandis que son crâne lui semblait vide. Bien sûr, ce n'était pas aux quatre coins de la turne qu'elle trouvait des sujets de gaieté! Un vrai chenil maintenant, où les levrettes qui portent des paletots dans les rues n'auraient pas voulu demeurer en peinture. Ses yeux pâles regardaient les murailles nues. Depuis longtemps, ma tante avait tout pris. Il restait la commode, la table et une chaise; encore le marbre et les tiroirs de la commode s'en étaient allés par le même chemin que le bois de lit. Un incendie n'aurait pas mieux nettoyé ça, les petits bibelots avaient fondu, à commencer par la toquante, une montre de douze francs, jusqu'aux photographies de la famille, dont une marchande lui avait acheté les cadres; une marchande bien complaisante, chez laquelle elle portait une casserolle, un fer à repasser, un peigne, et qui lui allongeait cinq sous, trois sous, deux sous, selon l'objet, de quoi remonter avec un morceau de pain. A présent, elle n'avait plus qu'une vieille paire de mouchettes cassées, dont la marchande lui refusait un sou. Ce qu'elle regrettait surtout, c'était son poêle; sans doute, elle n'allumait pas de feu dedans; mais elle le voyait, elle s'imaginait des fois qu'il était allumé. Oh! si on avait pu vendre les ordures, la poussière et la crasse, elle aurait vite ouvert boutique, car la chambre était d'une jolie saleté! Elle avait beau fouiller du regard dans les coins, elle n'apercevait que des toiles d'araignée, et les toiles d'araignée sont peut-être bonnes pour les coupures, mais il n'y a pas encore de négociant qui les achète. Alors, la tête tournée, lâchant l'espoir de faire du commerce, elle se recroquevillait davantage sur sa paillasse, elle préférait regarder par la fenêtre le ciel chargé de neige, un jour triste à donner envie de pleurer, qui lui glaçait la moëlle des os.

Que d'embêtements! A quoi bon se mettre dans tous ses états et se turlupiner la cervelle? Si elle avait pu pioncer au moins! Mais sa pétaudière de cambuse lui trottait par la tête. M. Marescot, le propriétaire, était venu lui-même, la veille, leur dire qu'il les expulserait, s'ils n'avaient pas payé deux termes arriérés dans les huit jours. Eh bien! il les expulserait, ils ne seraient certainement pas plus mal sur le pavé! Voyez-vous ce sagoin, avec son pardessus et ses gants de laine, qui montait leur parler des termes, comme s'ils avaient un boursicot caché quelque part! Nom d'un chien! au lieu de se serrer le gaviot, elle aurait commencé par se fourrer quelque chose dans les badingoinces! Est-ce que ça sentait la fripe chez eux, pour leur parler de quibus? Non, vrai, elle le trouvait trop rossard, cet entripaillé, elle l'avait où vous savez, et profondément encore! C'était comme sa bête brute de Coupeau, qui ne pouvait plus rentrer sans lui tomber sur le casaquin : elle le mettait dans le même endroit que le propriétaire. A cette heure, son endroit devait être bigrement large, car elle y envoyait tout le monde, tant elle aurait voulu se débarrasser du monde et de la vie. D'ailleurs, les peignées, le soir, la réchauffaient un peu. Elle devenait un vrai grenier à coups de poing. Coupeau avait un gourdin qu'il appelait son éventail à bourrique; et il éventait la bourgeoise, fallait voir! des suées abominables, dont elle sortait en nage. Pour tout dire, elle, pas trop bonne non plus, mordait et griffait. Alors, on se trépignait dans la chambre vide, des massacres à se faire passer le goût du pain; tous deux, parfois, restaient sur le carreau, couchés, saignants, râlant. Mais les dégelées n'avaient plus l'air de compter dans son existence. Elle s'en fichait comme du reste. Coupeau pouvait faire la Saint-Lundi des

semaines entières, tirer des bordées qui duraient des mois, rentrer fou de boisson et vouloir la réguiser, elle s'était habituée, elle le trouvait tannant, pas davantage. Et c'était, ces jours-là, qu'elle l'avait dans le derrière. Oui, dans son derrière, son cochon d'homme! dans son derrière, les Lorilleux, les Boche et les Poisson! dans son derrière, le quartier qui la méprisait! Tout Paris y entrait, et elle l'y enfonçait d'une tape, avec un geste de suprême indifférence, heureuse et vengée pourtant de le fourrer-là.

Par malheur, si l'on s'accoutume à tout, on n'a pas encore pu prendre l'habitude de ne point manger. C'était uniquement ça qui défrisait Gervaise. Elle se moquait pas mal d'être la dernière des dernières, au fin fond du ruisseau, et de voir les gens s'essuyer, quand elle passait près d'eux. Les mauvaises manières ne la gênaient plus, tandis que la faim lui tordait les boyaux; et elle ne connaissait pas d'autre remède que de se coller deux livres de pain comme emplâtre sur l'estomac. Oh! elle n'était plus gourmande, elle aurait très-bien mangé n'importe quoi. Peu à peu, elle était descendue à dévorer tout ce qu'elle trouvait. Les jours de noce, maintenant, elle achetait chez le boucher des déchets de viande à quatre sous la livre, las de traîner et de noircir dans une assiette; et elle mettait ça avec une potée de pommes de terre, qu'elle touillait au fond d'un poëlon. Ou bien elle fricassait un cœur de bœuf, un rata dont elle se léchait les lèvres. D'autres fois, quand elle avait du vin, elle se payait une trempette, une vraie soupe de perroquet. Les deux sous de fromage d'Italie, les boisseaux de pommes blanches, les quarts de haricot sec cuits dans leur jus, étaient encore des régals qu'elle ne pouvait plus se donner souvent. Elle tombait aux arlequins, dans les gargots borgnes, où, pour un sou, elle avait des tas d'arêtes de poisson mêlées à des rognures de rôti gâté. Elle tombait plus bas, mendiait chez un marchand de vin charitable les croûtes des clients, et faisait une panade, en les laissant mitonner le plus longtemps possible sur le fourneau d'un voisin. Elle en arrivait, les matins de fringale, à rôder avec les chiens, pour voir aux portes des marchands, avant le passage des boueux; et c'était ainsi qu'elle avait parfois des plats de riches, des melons pourris, des maquereaux tournés, des côtelettes dont elle visitait le manche, par crainte des asticots. Oui, elle en était là; ça répugne les délicats, cette idée; mais si les délicats n'avaient rien tortillé de trois jours, nous verrions un peu s'ils bouderaient contre leur ventre; ils se mettraient à quatre pattes et mangeraient aux ordures comme les camarades. Ah! la crevaison des pauvres, les entrailles vides qui crient la faim, le besoin des bêtes claquant des dents et s'empiffrant de choses immondes, dans ce grand Paris si doré et si flambant! Et dire que Gervaise s'était fichu des ventrées d'oie grasse à crever! Maintenant, elle pouvait s'en torcher le nez. Un jour, Coupeau lui ayant chipé deux bons de pain pour les revendre et les boire, elle avait failli le tuer d'un coup de pelle, affamée, enragée par le vol de ce morceau de pain.

Cependant, à force de regarder le ciel blafard, elle s'était endormie d'un petit sommeil pénible. Elle rêvait que ce ciel chargé de neige crevait sur elle, tant le froid la pinçait. Brusquement, elle se mit debout, réveillée en sursaut par un grand frisson d'angoisse. Mon Dieu! est-ce qu'elle allait mourir? Tout son corps se décollait. Puis, grelottante, hagarde, elle vit qu'il faisait jour encore. La nuit ne viendrait donc jamais! Comme le temps est long, quand on a faim! Et, tombée sur la chaise, la tête dans les épaules, les mains entre ses cuisses, pour se réchauffer, elle calculait déjà le dîner, dès que Coupeau rentrerait: un pain, un litre, deux portions de gras-double à la lyonnaise. Trois heures sonnèrent au coucou du père

Bazouge. Il n'était que trois heures. Alors, elle devint toute blanche, elle serra les poings et les tendit vers le plafond, dans un geste muet de désespoir. Non, elle n'aurait pas la force d'attendre sept heures. Ça ne devrait pas être permis, trop de souffrance. Maintenant qu'elle avait quitté sa paille, son estomac se réveillait lui aussi, et ce n'était plus un poids qu'elle avait là, mais une bête acharnée dont les crocs la dévoraient. Elle se pliait en deux pour s'écraser la poitrine et ne plus la sentir, elle avait un balancement de tout son corps, le dandinement d'une petite fille qui berce sa grosse douleur. Ah! il vaut mieux accoucher que d'avoir faim! Elle se leva, piétina, trolla par la chambre, espérant rendormir son estomac comme un enfant qu'on promène. Une rage la prenait, elle avait beau regarder et tirer la langue, rien à frire, pas une miette, une panne féroce. Elle aurait gratté les murs nus avec les ongles et mâché le plâtre. Pendant une demi-heure, elle se cogna aux quatre coins de la chambre vide. Est-il Dieu possible qu'on soit ainsi abandonné du ciel et de la terre! Puis, tout d'un coup, elle s'arrêta, les yeux fixes. Tant pis! ils diraient ce qu'ils diraient, elle leur lécherait les pieds s'ils voulaient, mais elle allait emprunter dix sous aux Lorilleux.

L'hiver, dans cet escalier de la maison, l'escalier des pouilleux, c'étaient de continuels emprunts de dix sous, de vingt sous, des petits services que ces meurt-de-faim se rendaient les uns aux autres. Seulement, on serait plutôt mort que de s'adresser aux Lorilleux, parce qu'on les savait trop durs à la détente. Gervaise, en allant frapper chez eux, montrait un beau courage. Elle avait si peur, dans le corridor, qu'elle éprouva ce brusque soulagement des gens qui sonnent chez les dentistes.

— Entrez! cria la voix aigre du chaîniste.

Comme il faisait bon, là-dedans! La forge flambait, allumait l'étroit atelier de sa flamme blanche, pendant que madame Lorilleux mettait à ecuire une pelotte de fil d'or. Lorilleux, devant son établi, suait, tant il rvait chaud, en train de souder des maillons au chalumeau. Et ça sentait aon, une soupe aux choux mijotait sur le poêle, jetant une vapeur qui bretournait le cœur de Gervaise et la faisait s'évanouir.

— Ah! c'est vous, grogna madame Lorilleux, sans lui dire seulement de s'asseoir. Qu'est-ce que vous voulez?

Gervaise ne répondit pas. Elle n'était pas trop mal avec les Lorilleux, à cette époque. Mais la demande des dix sous lui restait dans la gorge, parce qu'elle venait d'apercevoir Boche, carrément assis près du poêle, en train de faire des cancans. Il avait un air de se ficher du monde, cet animal! il riait comme un derrière, le trou de la bouche tout rond, et les joues tellement bouffies qu'elles lui cachaient le nez; un vrai derrière, enfin!

— Qu'est-ce que vous voulez? répéta Lorilleux.

— Vous n'avez pas vu Coupeau, finit par balbutier Gervaise. Je le croyais ici.

Les chaînistes et le concierge ricanèrent. Non, bien sûr, ils n'avaient pas vu Coupeau. Ils n'offraient pas assez de petits verres pour voir Coupeau comme ça. Gervaise fit un effort et reprit en bégayant:

— C'est qu'il m'avait promis de rentrer... Oui, il doit m'apporter de l'argent... Et comme j'ai absolument besoin de quelque chose...

Un gros silence régna. Madame Lorilleux éventait rudement le feu de la forge, Lorilleux avait baissé le nez sur le bout de chaîne qui s'allongeait entre ses doigts, tandis que Boche gardait son rire de pleine lune, le trou de la bouche si rond, qu'on éprouvait l'envie d'y fourrer le doigt, pour voir.

— Si j'avais seulement dix sous, murmura Gervaise à voix basse.

Le silence continua.

— Vous ne pourriez pas me prêter dix sous... Oh! je vous les rendrais ce soir.

Madame Lorilleux se tourna et la regarda fixement. En voilà une peloteuse qui venait les empaumer! Aujourd'hui, elle les tapait de dix sous, demain ce serait de vingt, et il n'y avait plus de raison pour s'arrêter. Non, non, pas de ça. Mardi, s'il fait chaud!

— Mais, ma chère, cria-t-elle, vous savez bien que nous n'avons pas d'argent! Tenez, voilà la doublure de ma poche. Vous pouvez nous fouiller... Ce serait de bon cœur, naturellement.

— Le cœur y est toujours, grogna Lorilleux; seulement, quand on ne peut pas, on ne peut pas.

Et Boche, à son tour, crut devoir dire son mot :

— Il y a des fois où l'on vous étranglerait pour un centime.

Gervaise, très-humble, les approuvait de la tête. Cependant, elle ne s'en allait pas, elle guignait l'or du coin de l'œil, les liasses d'or pendues au mur, le fil d'or que la femme tirait à la filière de toute la force de ses petits bras, les maillons d'or en tas sous les doigts noueux du mari. Et elle pensait qu'un bout de ce vilain métal noirâtre aurait suffi pour se payer un bon repas. Ce jour-là, l'atelier avait beau être sale, avec ses vieux fers, sa poussière de charbon, sa crasse des huiles mal essuyées, elle le voyait resplendissant de richesses, comme la boutique d'un changeur. Aussi se risqua-t-elle à répéter, doucement :

— Je vous les rendrais, je vous les rendrais, bien sûr... Dix sous, ça ne vous gênerait pas.

Elle avait le cœur tout gonflé, en ne voulant pas avouer qu'elle se brossait le ventre depuis la veille. Puis, elle sentait ses jambes qui se cassaient, elle eut peur de fondre en larmes, bégayant encore :

— Vous seriez si gentils!... Vous ne pouvez pas savoir... Oui, j'en suis là, mon Dieu! j'en suis là...

Alors, les Lorilleux pincèrent les lèvres et échangèrent un mince regard. La Banban mendiait, à cette heure! Eh bien! le plongeon était complet. C'est eux qui n'aimaient pas ça! S'ils avaient su, ils se seraient barricadés, parce qu'on doit toujours être sur l'œil avec les mendiants, des gens qui s'introduisent dans les appartements sous des prétextes, et qui filent en déménageant les objets précieux au fond de leurs poches. D'autant plus que, chez eux, il y avait de quoi voler. Oui, on pouvait envoyer les doigts et en emporter des trente et des quarante francs, rien qu'en fermant le poing. Déjà plusieurs fois, ils s'étaient méfiés, en remarquant la drôle de figure de Gervaise, quand elle se plantait devant l'or. Cette fois, par exemple, ils allaient la surveiller. Et, comme elle s'approchait davantage, les pieds sur la claie de bois, le chaîniste lui cria rudement, sans répondre davantage à sa demande :

— Dites donc! faites un peu attention, vous allez encore emporter des brins d'or à vos semelles... Vrai, on dirait que vous avez là-dessus de la graisse, pour que ça colle.

Gervaise, lentement, recula. Elle s'était appuyée un instant à une étagère, et voyant madame Lorilleux lui examiner les mains, elle les ouvrit toutes grandes, les montra, disant de sa voix molle, sans se fâcher, en femme tombée qui accepte tout :

— Je n'ai rien pris, vous pouvez regarder.

Et elle s'en alla, parce que l'odeur forte de la soupe aux choux et la bonne chaleur de l'atelier la rendaient trop malade.

Ah! pour le coup, les Lorilleux ne la retinrent pas! Bon voyage, du diable s'ils lui ouvraient encore! Ils avaient assez vu sa figure, ils ne voulaient pas chez eux de la misère des autres, quand cette misère était méritée. Et ils se laissèrent aller à une grosse jouissance d'égoïsme, en se trouvant calés, bien au chaud, avec la perspective d'une fameuse soupe. Boche aussi s'étalait, enflant encore ses joues, si bien que son rire devenait malpropre. Ils se trouvaient tous joliment vengés des anciennes manières de la Banban, de la boutique bleue, des gueuletons, et du reste. Non, jamais ils n'espéraient la voir si bas, le nez à ce point dans la crotte. C'était trop réussi, ça prouvait où conduisait l'amour de la frigousse. Au rencart, les gourmandes, les paresseuses et les dévergondées!

— Que ça de genre! ça vient quémander des dix sous! s'écria madame Lorilleux derrière le dos de Gervaise. Oui, je t'en fiche! je vas lui prêter dix sous tout de suite, pour qu'elle aille boire la goutte!

Gervaise traîna ses savates dans le corridor, alourdie, pliant les épaules. Quand elle fut à sa porte, elle n'entra pas, sa chambre lui faisait peur. Autant marcher, elle aurait plus chaud et prendrait patience. En passant, elle allongea le cou dans la niche du père Bru, sous l'escalier; encore un, celui-là, qui devait avoir un bel appétit, car il déjeunait et dînait par cœur depuis trois jours; mais il n'était pas là, il n'y avait que son trou, et elle éprouva une jalousie, en s'imaginant qu'on pouvait l'avoir invité quelque part. Puis, comme elle arrivait devant les Bijard, elle entendit des plaintes, elle entra, la clef étant toujours sur la serrure.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda-t-elle.

La chambre était très-propre. On voyait bien que Lalie avait, le matin encore, balayé et rangé les affaires. La misère avait beau souffler là dedans, emporter les frusques, étaler sa ribambelle d'ordures, Lalie venait derrière, et récurait tout, et donnait aux choses un air gentil. Si ce n'était pas riche, ça sentait bon la ménagère, chez elle. Cette après-midi là, ses deux enfants, Henriette et Jules, avaient trouvé de vieilles images, qu'ils découpaient tranquillement dans un coin. Mais Gervaise fut toute surprise de trouver Lalie couchée, sur son étroit lit de sangle, le drap au menton, très-pâle. Elle couchée, par exemple! elle était donc bien malade!

— Qu'est-ce que vous avez? répéta Gervaise, inquiète.

Lalie ne se plaignait plus. Elle souleva lentement ses paupières blanches, et voulut sourire de ses lèvres qu'un frisson convulsait.

— Je n'ai rien, souffla-t-elle très-bas, oh! bien vrai, rien du tout.

Puis, les yeux refermés, avec un effort :

— J'étais trop fatiguée tous ces jours-ci, alors je fiche la paresse, je me dorlote, vous voyez.

Mais son visage de gamine, marbré de taches livides, prenait une telle expression de douleur suprême, que Gervaise, oubliant sa propre agonie, joignit les mains et tomba à genoux près d'elle. Depuis un mois, elle la voyait se tenir aux murs pour marcher, pliée en deux par une toux qui sonnait joliment le sapin. La petite ne pouvait même plus tousser. Elle eut un hoquet, des filets de sang coulèrent aux coins de sa bouche.

— Ce n'est pas ma faute, je ne me sens guère forte, murmura-t-elle, comme soulagée. Je me suis traînée, j'ai mis un peu d'ordre... C'est assez propre, n'est-ce pas!... Et je voulais nettoyer les vitres, mais les jambes m'ont manqué. Est-ce bête! Enfin, quand on a fini, on se couche.

Elle s'interrompit, pour dire :

— Voyez-donc si mes enfants ne se coupent pas avec leurs ciseaux

Et elle se tut, en écoutant un pas lourd qui montait l'escalier. Elle trembla dans son lit, elle devint plus blanche. Brutalement, le père Bijard poussa la porte. Il avait son coup de bouteille comme à l'ordinaire, les yeux flambant de la folie furieuse du vitriol. Quand il aperçut Lalie couchée, il tapa sur ses cuisses avec un ricanement, il décrocha le grand fouet, en grognant :

— Ah ! nom de Dieu, c'est trop fort ! nous allons rire !... Les vaches se mettent à la paille en plein midi, maintenant !... Est-ce que tu te moques des paroissiens, sacré feignante ?... Allons, houp ! décanillons !

Il faisait déjà claquer le fouet au-dessus du lit. Mais l'enfant, suppliante, répétait :

— Non, papa, je t'en prie, ne frappe pas... Je te jure que tu aurais du chagrin... Ne frappe pas.

— Veux-tu sauter, gueula-t-il plus fort, ou je te chatouille les côtes !... Veux-tu sauter, bougre de rosse !

Elle ferma de nouveau les yeux, elle dit doucement :

— Je ne puis pas, comprends-tu !... Je vais mourir...

Gervaise s'était jetée sur Bijard et lui arrachait le fouet. Lui, hébêté, restait devant le lit de sangle. Qu'est-ce qu'elle chantait là, cette morveuse ? Est-ce qu'on meurt si jeune, quand on n'a pas été malade Quelque frime pour se faire donner du sucre ! Ah ! il allait se renseigner, et si elle mentait !

— Tu verras, c'est la vérité, continuait-elle. Tant que j'ai pu, je vous ai évité de la peine... Sois gentil, à cette heure, et dis-moi adieu, papa.

Bijard tortillait son nez, de peur d'être mis dedans. C'était pourtant vrai qu'elle avait une drôle de figure, une figure allongée et sérieuse de grande personne. Le souffle de la mort, qui pesait dans le chambre, le dessoulait. Il promena un regard autour de lui, de l'air d'un homme tiré brusquement d'un long sommeil, vit le ménage en ordre, les deux enfants débarbouillés, en train de jouer et de rire. Et il tomba sur une chaise, balbutiant :

— Notre petite mère, notre petite mère...

Il ne trouvait que ça, et c'était déjà bien tendre pour Lalie, qui n'avait jamais été tant gâtée. Elle consola son père. Elle était surtout ennuyée de s'en aller ainsi, avant d'avoir élevé tout à fait ses enfants. Il en prendrait soin, n'est-ce pas ? Elle lui donna de sa voix mourante des détails sur la façon de les arranger, de les tenir propres. Lui, abruti, repris par les fumées de l'ivresse, roulait la tête en la regardant passer de ses yeux ronds. Ça remuait en lui toutes sortes de choses ; mais il ne trouvait plus rien, et avait la couenne trop brûlée pour pleurer.

— Ecoute encore, reprit Lalie après un silence. Nous devons quatre francs sept sous au boulanger ; il faudra payer ça... Madame Gaudron a un fer à nous que tu lui réclameras... Ce soir, je n'ai pas pu faire de la soupe, mais il reste du pain, et tu mettras chauffer les pommes de terre.....

Jusqu'à son dernier râle, ce pauvre chat restait la petite mère de tout son monde. En voilà une qu'on ne remplacerait pas, bien sûr ! Elle mourait d'avoir été trop raisonnable à son âge, la poitrine encore trop tendre et trop étroite pour contenir une aussi large maternité. Et, s'il perdait ce trésor, c'était bien la faute de sa bête féroce de père. Après avoir tué la mère d'un coup de pied, est-ce qu'il ne venait pas de massacrer la fille ! Les deux bons anges seraient dans la terre, et lui n'aurait plus qu'à

crever comme un chien au coin d'une borne. Faut-il que les ivrognes soient des brutes !

Gervaise, cependant, se retenait pour ne pas éclater en sanglots. Elle tendait les mains, avec le désir de soulager l'enfant; et, comme le lambeau de drap glissait, elle voulut le rabattre et arranger le lit. Alors, le pauvre petit corps de la mourante apparut. Ah! Seigneur! quelle misère et quelle pitié! Les pierres auraient pleuré. Lalie était toute nue, un reste de camisole aux épaules en guise de chemise; oui, toute nue, et d'une nudité saignante et douloureuse de martyre, qui aurait fait tomber à genoux les cœurs les plus durs. Elle n'avait plus de chair, on voyait les os trouer la peau. Sur les côtes, de minces zébrures violettes descendaient jusqu'aux cuisses, les cinglements du fouet imprimés là tout vifs. Une large tache livide cerclait le bras gauche, comme si la mâchoire d'un étau avait broyé ce membre si tendre, pas plus gros qu'une allumette. La jambe droite montrait une déchirure mal fermée, quelque mauvais coup rouvert chaque matin en trottant pour faire le ménage. Des pieds à la tête, elle n'était qu'un noir, qu'une plaie. Oh! ce massacre de l'enfance, ces lourdes pattes d'homme écrasant cet amour de quiqui, cette abomination de tant de faiblesse râlant sous une pareille croix! On adore dans les églises des saintes fouettées dont la nudité est moins pure. Gervaise, de nouveau, s'était accroupie, ne songeant plus à tirer le drap, renversée par la vue de ce rien du tout pitoyable, aplati au fond du lit; et ses lèvres tremblantes cherchaient des prières.

— Madame Coupeau, murmura la petite, je vous en supplie...

De ses bras trop courts, elle cherchait à rabattre le drap, toute pudique, prise de honte pour son père. Bijard, stupide, les yeux sur ce cadavre qu'il avait fait, roulait toujours la tête, du mouvement ralenti d'un animal qui a de l'embêtement.

Émile Zola

(*La suite à la prochaine livraison*)

COROT

En passant dans la rue, ce matin, j'ai aperçu à la vitrine d'un marchand une toile de Corot ; émotion bien connue depuis longtemps déjà, qui chaque fois me saisit de loin, me pousse devant le cadre, et me clouant sur le trottoir me convie à une extase nouvelle ! Ravi délicieusement tout à coup hors des plates et odieuses réalités, allégé comme par un charme des soucis journaliers, affranchi pour un moment des inextricables liens de la destinée, oubliant toute laideur environnante, tout devoir fastidieux, je reste là, fasciné de plus en plus, ennobli par une sérénité envahissante. Je m'éloigne enfin ; mais la vision magique est demeurée devant moi, et à travers les dégoûts et les travaux habituels je la revois. Elle évoque au fond de ma mémoire les travaux déjà familiers du peintre bien aimé, d'autres non encore contemplés peut-être, si bien que je me figure habiter une vaste salle où se trouve rassemblée l'œuvre entière de l'incomparable artiste.

Alors je m'enivre à mon gré d'un ineffable spectacle que ta présence éclaire, — car ton fantôme n'est-il pas toujours près de moi? — Avec toi, sans fin, je me promène ou me repose dans les oasis d'un monde à son

aurore, candide et pur, tout baigné d'une virginale rosée dont la fraîcheur filtre dans nos pensées, pénètre aussi ton cœur comme le mien, me purifie et te consacre. Oh ! sans fin, sourire tous deux dans l'infini sourire des premiers printemps ! Nous repaître les yeux de la suavité visible des paysages innocents, transfigurés par l'art,-c'est-à-dire par une clairvoyance plus parfaite ! Rajeunir ensemble au sein d'une jeunesse arborescente, au milieu des prairies élyséennes peuplées de couples idylliques et d'apparitions fugitives ! Une adorable harmonie de couleurs et de formes nous enveloppe et nous absorbe : une âme palpable, une âme naïve, une âme fidèle flotte sans cesse autour de ces branches fluides, tremble à la surface de ces eaux transparentes, palpite au-dessus de ces horizons vagues ; oh ! la laisser emporter au loin nos âmes unies comme deux souffles confondus, et dans la tendresse universelle, dans la grâce idéale des choses, nous sentir confusément renaître ou nous évaporer, aux heures enchantées des crépuscules perdus !

Cher fantôme toujours présent, ô toi qui fais de ma vie un rêve ! quel plus beau rêve ferais-je aujourd'hui encore, que celui de me réfugier à tes cotés dans les Eldorados légués par le peintre du Rêve, dans ces Edens entrevus par lui, où l'air circule à jamais avec la ferveur d'une caresse séraphique ! Nulle part ailleurs l'oubli, nulle part ailleurs la paix ne sauraient ainsi descendre en nous pour s'y épanouir comme un secret bienfaisant, et sous aucun feuillage de nos campagnes, sur aucun gazon foulé par des pas humains, nous ne marcherions si légers dans une surnaturelle béatitude, dans la conscience d'une indissoluble fraternité ! Viens ! la nature ici s'éternise en ses instants bénis ! On dirait qu'un désir mystérieux, qu'un souvenir peut être, marie les créatures et les plantes, et tout ce qui existe semble fait pour la même existence tranquille dont l'unique but est de s'exhaler toujours en aspirant d'éparses exhalaisons.

Fuyons, fuyons les jours maudits ! Disons adieu au monde réel ! Vois ! de brumeuses blancheurs s'élèvent des rives fleuries où pour bercer nos esprits nouveaux des barques complaisantes nous attendent ! Entrons-y tous les deux, et, lentement, faisons-les glisser sur les calmes étangs que les molles clartés d'une aube éternelle argentent ! Tout n'est-il pas féerique autour de nous ? Tout n'est-il pas en nous spiritualisé ? Et les haltes sous ces saules vaporeux, dans cette lumière qui n'est ni l'ombre ni l'éclat du soleil, ne sont-elles pas des joies inconnues à la terre d'où nous venons ? Ces chemins bordés de végétations indécises, de tiges élégantes éclatant en bouquets floconneux, ne conduisent-ils pas aux habitations mêmes du bonheur légendaire ? N'entends-tu pas, de partout, dans ces retraites privilégiées, monter vers un Dieu bienveillant et satisfait la merveilleuse musique d'un hymne de reconnaissance, un concert inentendu auparavant, le chant suprême de tous les chants intérieurs qu'écoutent ou se renvoient tous les êtres tressaillant d'une éclosion perpétuelle !

Des pays de Jouvence aux paradisiaques matins où nous aurons bu tous les philtres, invisibles, savouré tous les baumes innommés ici-bas, nous serons, sans nous en apercevoir, transportés toujours l'un près de l'autre, dans les voluptueuses vallées du royaume des soirs pâlis. Là surtout nous goûterons de religieux loisirs, tandis qu'une tiède haleine soulèvera vers nous d'odorantes et vivantes émanations. Les croyances du passé, en ce qu'elles avaient de séduisant, insensiblement refleuriront en nous, et sur les bords des lacs fabuleux, dans les hautes herbes phosphorescentes, nous verrons passer des formes divines, nous surprendrons les faunes et les nymphes s'attardant aux rondes antiques. Noyés nous-mêmes dans une

atmosphère de parfums et de réminiscences heureuses, nous nous égarerons sous des arbres éthérés en participant à leurs indicibles rêveries, ou bien sur quelque tertre assis tous deux à leurs pieds, nous regarderons là-bas, indéfiniment, s'étendre sur les demeures des hommes, sur les collines bleuissantes, l'aile diaphane et protectrice des nuits nuptiales.

Car l'amour est vraiment le Dieu de ces contrées miraculeuses, et s'aimer dans leurs asiles créés par lui et pour lui seul, c'est retrouver le chaste embrasement des adolescences lointaines, les regards imprégnés d'effluves mutuels et de reflets d'images antérieures, les battements jumeaux parmi les battements d'ailes pressenties de tout ce qui s'endort sous le ciel en frémissant au long baiser des brises fécondes; c'est se fondre tout entiers dans la félicité surhumaine des unions immatérielles, aux promesses rappelées tout bas pendant de solennels recueillements; c'est errer sur la terre semblables à deux voyageurs célestes, ignorants de tout ce qui se souille et qui meurt, de tout ce qui ment et qui tue, de tout ce qui n'est pas enfin, loin des regrets et des plaintes, par delà les amertumes et les mélancolies, à l'abri des bruits vains, des haines, des sanglots, des misères de la foule quittée, l'anéantissement de tous les sens et de toutes les facultés, dans la douceur, dans la noblesse, dans la gloire mêmes de l'impérissable amour.

Léon Dierx

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

Je n'hésite pas à déclarer que je considère la représentation de *Paul et Virginie* comme un des événements les plus heureux du dix-neuvième siècle. D'abord pour les musiciens de l'école française, à qui ce succès assure un théâtre, puis pour M. Vizentini qui est un directeur intelligent et audacieux, — et aussi pour la mémoire de ce capitaine du *Saint-Géran* qui aima mieux mourir que se faire voir sans gilet de flanelle. Le fait, consigné dans une relation du temps, a été exhumé par le *Figaro* du dimanche; il serait malséant d'en douter. Où la pudeur va-t-elle se nicher? Ce vieux loup de mer qui, dans l'alternative cruelle de se décolleter ou de mourir, a opté pour le trépas, est attendrissant, surtout dans ce siècle où *Le Sofa* et *Les Bijoux indiscrets* se lisaient en famille, et où Mesdames, filles de Louis XV, faisaient leur *vade mecum* du Portier des Chartreux. Jusqu'ici nous attribuions ce beau trait de chasteté à l'héroïne de Bernardin de Saint-Pierre : l'implacable histoire nous a détrompés. Il paraît même que Virginie ne cessait d'exhorter le pudique capitaine à se montrer en costume de bain froid et qu'elle lui adressait en guise d'exhortations, les paroles suivantes : « Déshabillez-vous donc, allez! qu'est-ce que cela fait? on n'en meurt pas! Du reste, c'est de la pose. »

Mais quand bien même l'acte de ce vieux matelot plein de réserve serait resté dans l'oubli, le livret de MM. Michel Carré et Jules Barbier aurait

eu cette utilité de remettre à la mode un chef-d'œuvre. Dans ce siècle où l'immortalité, encanaillée par l'imprimerie, est l'apanage de tout écrivain édité avec luxe, les grands hommes ont besoin, de temps à autre, que la postérité leur fasse un peu de réclame. *La Belle-Hélène* a fait relire l'Illiade, et *Paul et Virginie* seraient restés, mornes et poussiéreux, dans les bibliothèques scolaires, si deux modernes n'avaient pas eu la fantaisie de battre monnaie avec leurs délicates amours et de mettre en chanson leurs aveux.

M. Jules Barbier a passé sa vie à rendre de semblables services à la mémoire des grands maîtres: Shakespeare, Gœthe et bien d'autres lui doivent de beaux cierges. Que de chefs-d'œuvres frisonneraient, invendus, sur les parapets des quais, sans le noble désir qu'a toujours eu ce librettiste de donner une splendeur nouvelle aux créations du génie! Oublieux que nous sommes, que d'ouvrages sublimes nous aurions rendus au néant, si M. Barbier, en bienfaiteur de l'esprit humain, n'avait pris à tâche de leur faire un sort!

Si je n'avais la déplorable habitude de prendre plaisir à blasphémer, j'enregistrerais le fait et passerais outre. Mais je ne puis résister à la joie de manifester le respectueux étonnement que m'inspirent les faiseurs de pièces à succès, quand ils s'attaquent à un chef-d'œuvre, avec tant de juvénile confiance. Mettre *Hamlet* en chansons et *Faust* en romances, est une entreprise qui me ferait reculer, eussè-je à mon service, l'ange à l'épée flamboyante qui guide, dans la route de la gloire, les pas chancelants d'Eugène Scribe.

De pareilles œuvres contiennent en général leur signification totale, et il faut vraiment avoir de son propre génie une opinion assez favorable pour se constituer ainsi l'interprète d'une pensée immortelle. L'expérience est généralement profitable à ceux qui la tentent, au point de vue pécuniaire; mais ceci est un tout autre aspect de la question. D'ailleurs débiter des poires tapées et du savon est encore plus lucratif et beaucoup moins aléatoire : cependant nul audacieux n'a poussé l'amour du paradoxe jusqu'à soutenir que cet excercice appartenait au domaine de l'art.

Ce qui change mon étonnement en enthousiasme, c'est quand l'arrangeur modifie à sa guise la conception primitive, comme l'a fait M. Michel Carré, lorsqu'il a créé ce personnage de Siebel qu'un directeur parisien, (ne le nommons pas!) reprochait amèrement à Gœthe d'avoir *sacrifié*, Ducis qui donnait à *Yago* le nom de *Pizarre*, sans que lui-même ait jamais su pourquoi, n'a rien imaginé de plus hardi que la scène où le bon jeune homme cueille un bouquet à Marguerite en chantant une romance pour piano; cette trouvaille a été pour beaucoup dans le succès du *Faust* de Gounod. Qui oserait blâmer le librettiste d'avoir eu, comme on dit, la main heureuse?

Pourquoi faut-il qu'un scrupule inexplicable ait empêché les auteurs de l'opéra nouveau de marier Paul et Virginie, au dernier acte, comme l'exigeaient les plus vulgaires convenances? Tous ceux qui jusqu'ici

avaient adapté à la scène le roman de Bernardin de Saint-Pierre s'étaient bien gardés de terminer autrement. Cette solution a l'avantage de satisfaire la morale publique et de fournir un élément précieux a la splendeur de l'apothéose.

Je conseille à ceux de mes contemporains qui caresseraient le projet de donner une interprétation nouvelle de la célèbre idylle, le truc suivant :

Le dernier acte représente le rivage : Virginie qui s'est déshabillés pour donner le bon exemple au capitaine est sauvée. La tempête s'est calmée, le ciel, redevenu bleu, abrite les deux amants sous son dôme.

Tout à coup une écharpe municipale apparaît dans l'azur exquise d'arc-en-ciel. Et la toile baisse !

Je suis convaincu que, dans son enthousiasme, le public casserait les banqnettes et porterait le souffleur en triomphe.

Henry Laujol

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 26 *novembre*. — A l'Opéra-Comique, 1,130e représentation du *Châlet*. Dimanche dernier, on jouait la *Dame blanche* pour la 1,367e fois. Et dire que *Fra Diavolo* n'en est qu'à sa 745e représentation ! Il y a là une injustice criante. Allons, monsieur Carvalho, un petit effort en faveur de la musique nouvelle, et poussez un peu ce pauvre *Fra Diavolo*.

Lundi 27 *novembre*. — Un nouveau journal littéraire : *Les Nouvelles de Paris*. Il nous paraît bien fait et très-vivant. Nous lui souhaitons un prompt et rapide succès.

Mardi 28 *novembre*. — On annonce que M. Delacour prend la direction du théâtre de l'Ambigu-Comique.

Mercredi 29 *novembre*. — Un théâtre nouveau ! Là-bas, là-bas, tout en haut du faubourg Saint-Denis, près de l'ancienne barrière de La Chapelle, les BOUFFES-DU-NORD viennent d'ouvrir leurs portes. A l'extérieur, l'édifice est fort laid, mais la salle est très-vaste, très-belle, très-éclatante. Quant aux pièces qu'on y joue, ce sont des Opérettes ou des Revues, vous l'avez deviné. On chante à tue-tête : *Ta da da*. Remarquez que *Ta da da* ne signifie absolument rien ; ce qui, en somme, constitue un progrès, dans le genre des couplets de facture ; car il vaut mieux ne rien dire que de dire des sottises.

Jeudi 30 *novembre*. — On annonce que M. Delacour, ancien artiste du théâtre de l'Odéon, ne prend pas la direction de l'Ambigu-Comique.

Vendredi 1er *décembre*. — Répétition générale de l'*Ami Fritz*, à la Comédie-Française.

Samedi 2 *décembre*. — Nous recevons une magnifique édition des SONNETS de M. Adrien Dézamy, sur le Salon de 1876, extraits de l'album grand in-folio publié par la maison Goupil et Cie. L'album est admirable et obtiendra certainement un très-grand succès.

Jean Prouvaire

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore de BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GERIN, Raoul GINESTE, Edmond de GONCOURT, Robert HALT, Léon HENNIQUE, Jose Maria de HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON, Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, LÉON VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Par ANATOLE FRANCE

ÉTUDES HISTORIQUES
Par G. AUGUSTIN THIERRY

LES LIVRES DU JOUR, par P. GÉRIN

LES BEAUX-ARTS
Par LOUIS MÉNARD

LES THÉATRES
Par CATULLE MENDÈS

CURIOSITÉS ET MERVEILLES DE LA SCIENCE
Par le Dr Henri NAPIAS

LES MIRACLES DE PARIS
(chronique)
Par ERNEST D'HERVILLY

LES ABEILLES
(chronique)
Par HENRY LAUJOL

LA SEMAINE UNIVERSELLE, par Jean Prouvaire et Spiagudry

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions d'abonnement ET LA LISTE DES NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE.
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an	24 fr.	30 fr.

Pour l'Étranger le port en sus.

Nouvelles primes entièrement gratuites:

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux recevront :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques. — Intermède. — Hespérus. — Philoméla. — Sonnets. — Panteléïa. — Pagode. — Sérénades.

Ce magnifique volume de 400 pages, grand in-8°, orné d'une eau-forte, et imprimé en caractères anciens, sur très-beau papier, vaut dix francs en librairie.

N. B. — Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce livre.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux recevront :

CINQ DESSINS INÉDITS DE HENRY REGNAULT

I. Etude pour *l'Exécuteur*.
II. Etude pour *l'Insurgé* (portrait du *général Prim.*)
III. Un Tigre au bord de la mer.
IV. Lion et Lionne.
V. Tigre dévorant un Cheval.

Ces cinq magnifiques dessins signés par Henry REGNAULT, photographiés par M. Etienne CARJAT, n'ont figuré dans aucune exposition.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Onzième livraison

10 Décembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, grand in-8°

EN COURS DE PUBLICATION :

L'ASSOMMOIR

Par ÉMILE ZOLA

PUBLICATIONS PROCHAINES :

LES FEMMES D'ARTISTES

(Deuxième série entièrement inédite)

Par ALPHONSE DAUDET

CONTES POUR LES FEMMES

Par THÉODORE DE BANVILLE

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

Roman

Par LÉON CLADEL

LE NOVICE

Nouvelle

Par FERDINAND FABRE

ALLIETTE

Nouvelle

Par ROBERT HALT

UNE NOUVELLE INÉDITE

Par CHARLES MONSELET

MAROZIA

Roman

Par CATULLE MENDÈS

Voir la troisième page de la couverture.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

PIERRE LE VÉRIDIQUE

LIVRE PREMIER

L'HOMME TOUT NU

CHAPITRE I

Le Départ pour l'Aventure

En ce temps-là, — Loys-le-Jeune, septième du nom, lequel fut si chagrin d'avoir brûlé au sac de Vitry treize cents personnes réfugiées dans une église qu'il alla en croisade en faire périr un bien plus grand nombre, étant roi des fleurs de lys de France, et la reine Eléonore, sa femme, étant certes la plus belle dame et la plus experte aux choses de l'amour qui eût jamais résolu un jeu-parti ou présidé un tribunal de Gaye-Science; Conrad de Souabe, dont l'épée, d'un seul coup, coupait un Sarrazin en deux, portant la couronne de fer des empereurs d'Allemagne; Eugène, évêque des évêques, qui fit un miracle pendant sa vie et deux miracles après sa mort, (d'où l'on pourrait induire qu'un pontife décédé vaut mieux qu'un pontife vivant,) étant pape à Paris pendant qu'Arnaud de Brescia était consul à Rome; le marquisat de Provence ayant pour marquis Raymond, comte de Toulouse, et Flodoard qui venait d'épouser une veuve bien qu'un concile eût enjoint aux ecclésiastiques de ne se marier qu'avec des femmes vierges, étant évêque d'Avignon; — en ce temps-là, le dixième jour des Kalendes de mai, trois fils de noble père, Pierre, Marcabrus, Aymeril, sires de Pierrefeu, laissèrent dès l'aube levée leur habitacle familial, qui était bien la plus chétive chatellerie de la Langue d'Oc, saluèrent d'un geste d'adieu l'écu armorial dont se décorait encore l'ogive disjointe du porche et s'en allèrent à travers pays, sans damoiseau ni écuyer du corps, Pierre chevauchant un fort destrier d'Ongrie, comme il convient à un jeune et hautain baron, Aymeril assis sur une vieille haquenée avec l'air doux d'une personne

d'église, et Marcabrus à pied par la raison que l'allure du plus pacifique quadrupède eût gâté en le secouant le vin épicé dont il avait rempli sa gourde de voyage, et aussi parceque, ses deux frères en selle, il n'avait pas même trouvé un roucin dans les écuries du château.

Cheminant de la sorte, avec d'inégales allures, ainsi qu'il est dit des trois frères Curiaces au premier livre des histoires de Titus Livius, ils arrivèrent, l'un après l'autre, en un lieu qui était appelé le carrefour de la Marcellane, vu que c'était là que, jadis, Marthe, sœur de Lazare, venant de Palestine par mer, s'était arrêtée avec sa servante Marcelle. Sans doute il eût été plus naturel de donner à cet endroit le nom de Marthe elle-même, mais depuis que la sainte y avait fait halte, il était passé là tant de serfs revenant de la glèbe, tant de routiers sans vergogne, de mattois et de mercelots, de mauvais-garçons et autres turlupins, que le nom d'une servante était bien assez bon pour un lieu aussi mal famé.

Les trois frères, s'étant rejoints, ne se parlèrent pas d'abord. Autour d'eux, largement, le soleil d'avant midi illuminait et chauffait d'un bout à l'autre de l'horizon la plaine pierreuse et dorée de Provence. Nul bruit dans la solitude, sinon, parmi l'herbe rase, les cris secs des cigales, qui semblaient les pétillements de la terre brûlée.

Ils regardaient, Pierre, Aymeril et Marcabrus, la tour carrée du château de Pierrefeu, déjà lointaine du côté de l'orient, et s'efforçaient de distinguer encore sa girouette en métal peint qui avait la figure d'un coq faisan. Ils crurent entendre, apporté jusqu'à eux dans une bouffée de mistral, le grincement de l'oiseau de fer. Il leur sembla que la vieille maison les rappelait. Ils se sentaient le cœur serré, comme ceux qui s'en vont pour ne plus revenir.

C'était là-bas que, du vivant de leur père, leur enfance avait grandi. Le défunt sire de Pierrefeu avait été un gentilhomme d'espèce assez remarquable, — ivrogne au point qu'il cachait dans la manche de son surcot une bouteille d'hypocras pour boire pendant la messe, débauché si insatiable de plaisir que n'ayant point assez des serves de son domaine il achetait bon an mal an trois belles filles amenées des côtes levantines par les pirates de la mer Méditerranée, et tellement pieux qu'il n'eût point mis en perce une tonne de vin ou délacé la cotte d'une pucelle, sans s'être au préalable signé deux fois en l'honneur de son patron le grand saint Eusèbe, évêque de Verceil. Ses vices, comme on voit, vivaient en bonne intelligence avec sa dévotion. D'ailleurs nuls reproches à

craindre, car, prudemment, il choisissait pour chapelains de bons buveurs comme lui ; ses trois fils avaient pu naître, Marcabrus d'une Maltaise, Aymeril d'une Lépantine et Pierre d'une Egyptienne, sans scandaliser ces dignes clercs, qui lui pardonnaient les désordres de son lit en considération du bel ordre de sa cave, et aussi à cause de sa vénération pour les saints mystères.

Or à chacun des trois bâtards échut dès leur jeune âge, comme par un égal avancement d'hoirie, une des trois propensions paternelles.

Le jour où Marcabrus, l'aîné, gros garçon de neuf ans, gras des joues et fortement lippu, but du vin pour la première fois, il éprouva, tandis que la bonne coulée lui descendait du gosier dans la panse, un tressaillement si délicieux, suivi d'un si parfait bien-être, qu'il ferma les yeux, dans l'extase, et les rouvrit tout luisants de larmes de joie ! Dès lors, il comprit que la Providence l'avait fait naître pour être un grand buveur, et il n'eut garde de résister à la vocation céleste. Il aima le vin et l'honora. Il envia les tonnes du cellier, toujours imbues de la rouge liqueur, et se promit de leur ressembler autant que faire se pourrait. A douze ans il vidait d'un seul trait le hanap de sire Eusèbe, qui ne contenait pas moins d'un demi-lot de boisson, et ne le posait vide sur la manse qu'en s'écriant : encore ! Mais il ne voulut pas être de ces bas ivrognes qui, n'ayant aucune sensibilité dans les papilles bucales, font peu de différence entre les crûs excellents ou médiocres, — véritables éponges qui se gonflent indifféremment de toute humidité. Il devina qu'on pouvait faire de la beuverie un art. Il étudia, expérimenta, compara. Bientôt il sut distinguer, paupières closes, et rien qu'en écarquillant les narines, le vin de Sézanne, du vin d'Auxerre, et, de loin, à la seule couleur, il ne manquait pas de reconnaître le Saint-Pourçain d'Auvergne. D'ailleurs l'amour du boire ne le rendit pas injuste envers le manger, et il prisait fort, entre deux bonnes gorgées, un cuissot d'écureuil en sauce cameline, surmonté de grenades et de dragées vermeilles. A peine était-il hors de page, qu'il avait déjà le nez rose, ce qui était un joli commencement.

Aymeril, le dernier né des frères, se tenait plus souvent dans la chapelle que dans les environs des cuisines ou des caves, et, garçonnet encore, lorsque, pour servir la messe, il montait les marches de l'autel, le front couvert d'une rougeur tendre, il avait le regard humble et circonspect, le frais sourire clos des jeunes ecclésiastiques. A seize ans, svelte et grêle, cheveux blonds, presque blancs, pâles joues, un peu creuses, joli comme une novice sous la cuculle de lin, étroite, à capuchon pointu, il avait fait déjà plus d'un

pèlerinage à la grotte de sainte Baume, où Marie-Madeleine vécut trente ans en prière et fut nourrie par les saints Anges, à Autun qui vit Lazare mourir pour la seconde fois, et jusqu'aux dix-sept chapelles du Roc-Amadour où le bon chevalier Roland consacra à Notre-Dame un don d'argent du poids de Durandal. Comme s'il eût été bénédictin, Aymeril jeûnait quatre jours chaque semaine, et se donnait fort congrûment la discipline avec une peau d'anguille remplie de sable, selon l'usage des Camaldules. On vit plus d'une fois, le matin, dans son lit, des taches de sang fraîches encore, car il portait un cilice de crin où s'ajoutaient des clous. Il parlait peu, priait beaucoup, baisait souvent des amulettes, ne manquait jamais de réciter un *Ave* quand un reître ou un vilain lâchait devant lui quelque blasphème, fuyait, sans trop de hâte, la compagnie des dames, rougissait jusqu'aux tempes, ce qui lui donnait un air fort touchant, lorsqu'une galande, en passant, s'avisait de lui sourire, et se montrait surtout dévôt à sainte Aliénor, une grande sainte comme on sait, bien qu'une fois en sa vie elle ait été induite en péché de luxure — mais on ne l'y prit plus, — par un démon incube que les uns nomment Chamos et les autres Cimmeriès, marquis de l'enfer.

Pour ce qui était de Pierre, son sang provençal, épicé par le sang égyptiaque que lui avait infusé sa mère, lui incendia de bonne heure les veines, et il faut avouer qu'à peine éloigné du giron de sa nourrice, il se rendit fort redoutable aux garcettes des environs et même aux concubines paternelles. Que si l'une de celles-ci omettait, avant de retirer son jupel, de clore hermétiquement la porte de son réduit, elle ne tardait pas à voir luire dans l'entrebâillement quelque chose qui ressemblait à la mèche d'une lampe, et qui était l'œil de Pierre, allumé. Il guettait dans les bois les mœurs des pigeonneaux enamourés & les enviait de se baiser ainsi le bec emmy le bec. Pourquoi l'écureuil noir, de branche en branche, poursuit un autre écureuil, et pourquoi le cerf, au mois d'avril, brame, il ne le savait pas encore & le devinait déjà. Dans les rousses après-midi de juin, lorsque sous le soleil fécond qui surchauffe la terre l'herbe se frotte à l'herbe, et la branche à la branche, et la bête à la bête, lui, parmi les fortes odeurs de sève, les cris d'accouplement & les soupirs de délice, dont la nature l'enveloppait, s'arrêta plus d'une fois contre quelque tronc d'arbre, étonné de son haleine qui lui brûlait les lèvres et tenant à deux mains son cœur gonflé d'une ivresse douloureuse. Un jour enfin, ayant vu dans une mare claire se baigner Mariotte, la fille d'un chancelier du château, et l'ayant entendue dire à une grenouille qui lui avait sauté dans le giron : « Retire-toi,

bestiole, c'est ici la place de mon ami, » il comprit que l'on devait être bien aise entre les bras d'une pucelle & jura d'apprendre sans retard comment on s'y devait comporter. Dès cette heure, étant âgé de quinze années, il dépassa singulièrement les exploits des faunes et satyres poursuiveurs de nymphes, de qui mention est faite dans les écrits des poètes de l'ancien temps. Il fut un endiablé tentateur de femelles, un déchireur de guimpes, un trousseur de cottes, flairant des lys dans toutes les gorgerettes, mangeant des fraises à toutes les bouches. Comme il avait eu pour seuls modèles les bêtes sauvages qui ne souffrent guère d'atermoiements dans leurs épousailles, il ignorait de tout point les bienséantes pratiques en usage parmi les dames et les chevaliers, et montrait des façons promptes et violentes. Il disait aux filles : « Je vous aime! » comme un autre leur eut dit : « Dieu vous garde! » et pas une ne s'avisait de lui répondre des paroles peu engageantes, car il était bien fait du corps, blanc de la peau, brillant des yeux, abondait en promesses de joie, paraissait tout à fait apte à multiplier les preuves de ses dires, et, ce qui importe beaucoup, employait volontiers en festins ou présents les gros tournois d'argent dérobés à l'épargne paternelle.

Mais le temps de ces largesses n'était plus. Maintenant Eusèbe de Pierrefeu reposait sous une lame de marbre, dans la chapelle du château, ce qui était fort convenable pour un homme pieux, et non loin de sa cave, ce qui devait être une consolation pour un ivrogne défunt. Des richesses du digne sire il restait ce qu'en avaient laissé les chapelains, les filles d'amour & les majordomes, c'est-à-dire rien, et les trois jeunes frères, assemblés dans le carrefour de la Marcellane, considéraient tristement le domaine familial d'où les exilaient la misère & l'ennui.

Marcabus, le premier, releva la tête, renversa le cou pour mieux avaler quelques lampées de vin cuit, et dans cette attitude, renflant ses grosses joues, fit reluire au soleil son nez couleur d'azur, globulé çà & là de beaux rubis saignants.

— Ho! çà, frères, dit-il en rebouchant sa gourde d'un vigoureux coup de paume, allons-nous fondre en pleurs comme grappes sous le pressoir? Il est véritable que l'état de nos affaires n'est pas très-florissant. Mais quoi! la vigne, sèche & rabougrie en hiver, se couvre en mars de feuilles & de raisins en septembre. Le pis, c'est que ma bouteille de voyage est vide comme une poche de joueur, et, à la remplir six fois par jour, selon la coutume de ma soif, j'aurais bientôt fondu les cent florins d'or de mon héritage. N'importe, je suis mon chemin vers Toulouse, où je dois être élu, par protections

spéciales, pourvoyeur de la cave comtale. Adieu, frères! On dira plus tard, en voyant le carrefour de la Marcellane : « C'est ici que les trois sires de Pierrefeu, après s'être embrassés, se séparèrent d'un bon accord pour suivre chacun sa pente. »

Là-dessus, ayant accolé Pierre d'abord, Aymeril ensuite, qui, de leurs selles, s'étaient penchés vers lui, il tourna dos pour enfiler l'une des routes qui rayonnaient du carrefour.

Pierre l'arrêta d'un geste inquiet.

— Tu emportes l'argent? dit-il.

— Tu gardes le destrier, répondit Marcabrus. Un bon cheval de guerre, propre à faire belle figure dans les tournois, est mieux séant à un chevalier comme tu l'es, qu'une chétive sacoche de monnaies.

— Il est vrai que j'ai le cheval, dit Pierre.

Quand Marcabrus se fut éloigné, Aymeril baisa dévotement une petite image de sainte Aliénor, qu'il portait suspendue à son cou par un ruban de soie, et dit, les yeux baissés :

— Depuis longtemps j'ai fait le vœu de m'en aller joindre à Constantinople le pieux roi Loys et la douce reine Eléonore, pour de là me rendre en Palestine, avec l'armée des barons chrétiens. Je répandrai mon âme en pleurs de repentir, — car j'ai beaucoup péché! — sur le sépulcre de la divine Hostie, et en aumônes aux pèlerins les cent florins d'or de mon héritage. Adieu, frère. Que la céleste miséricorde vous accompagne en vos aventures !

— Toi aussi, tu emportes l'argent? dit Pierre.

— Tu gardes le bel habit, répondit Aymeril. Un galant accoutrement qui rend plaisant aux yeux vaut mieux que cent pièces d'or pour un gentil chevalier amoureux des dames comme tu l'es.

— Il est vrai que j'ai l'habit, dit Pierre.

Il demeura seul dans le carrefour de la Marcellane, et, triste un peu, baissa le front, mais quand il eût considéré sa monture et son vêtement, il lui vint aux lèvres un sourire de gloire.

Le destrier, en effet, était de haute race. Nul chevalier, dans les joutes de Charlemagne ou d'Artus, n'en chevaucha de plus fier. Noir, avec une étoile blanche au chanfrein, le poitrail large et bosselé d'artères, la crinière presque rase et drue, deux braises aux naseaux, et battant le vent de sa queue, il faisait en piaffant jaillir les mottes de terre plus haut que le chaperon de son cavalier.

Pour le costume, il était si resplendissant que jamais impératrice de Rome n'en donna de plus beau à son meilleur chevalier. Sur le velours écarlate du fronteau une queue de paon blanc, fixée par une cocarde, faisait royalement la roue. Le surcot de samit rouge,

armorié de chimères et de licornes, laissait voir les manches collantes d'une cotte de sandal bleu tendre, découvrait en s'écartant la soie azurée des chausses, et s'achevait en une garniture de menu-vair que dépassaient des estiviaux de velours, pointus, à bandes de pierreries. Une escarcelle pendait à la ceinture de la cotte, vide il est vrai, mais en cuir cordouan, et scellée d'un fermoir d'or.

Jeune et fort, l'œil luisant et la bouche rouge dans sa claire face imberbe, — car, seuls, les vilains, ou, par vœu, ceux qui revenaient de croisade, portaient barbe et moustaches, — Pierre de Pierrefeu, sur ce cheval, dans ce costume, était superbe au soleil.

— J'irai donc seul! dit-il, Bois, Marcabrus, jeûne, Aymeril : J'envie de plus belles ivresses et de plus doux tourments. J'ai dans mon cœur l'immense espoir de tous les amours. Eh ! quelle femme résisterait à un chevalier aussi bien mis, monté sur un aussi beau cheval ?

Riant d'un beau jeune rire, et dressé sur ses étriers, il cria dans le vent qui passe, avec la voix d'un héraut d'armes qui proclame un tournoi :

— Soit fait savoir à toutes les dames de la vicomté que je les appelle au combat d'amour ! Nulle gentille personne, à moins qu'elle n'ait excuse de vieillesse ou de laideur, n'évitera ma victoire. Iseult et Blancheflor, Oriane, Elys, Hélène, ô beautés inconnues, voici mon cartel : Je vous aime !

Mais il continua d'un ton moins hautain, en considérant l'une après l'autre les trois routes qui étoilaient la plaine :

— Cependant de quel côté dirigerai-je mes conquêtes ? Ce lieu découvert ne me semble guère propice aux tendres aventures, et il est peu probable que j'y voie venir à ma rencontre ou Blancheflor la reine, ou madame Oriane, que suit partout un vieux petit nain morisque, barbu de neige et tout de vermeil habillé.

Une chose fâcheuse aussi, c'est qu'il n'avait un tournoi vaillant et que, selon toute apparence, il aurait faim à l'heure du souper et sommeil à l'heure du gîte.

Comme il se grattait l'oreille, assez perplexe, il crut apercevoir dans le lointain de la route qui s'ouvrait à sa gauche, là-bas, devant un bois de chênes nains et d'oliviers gris de poussière, quelque chose de rouge qui allait, venait, flambait dans la clarté.

— Un jupon de femme ! C'est un signe qui m'est envoyé pour me montrer ma voie. Oui, certes, je vois un jupon ! est-il plus belle bannière pour qui cherche les batailles d'amour ?

Là-dessus, ramenant les rênes & piquant sa bête des deux

éperons, il s'élança dans un nuage de poudre soulevée, en droite ligne, vers la jupe, comme un trait d'arc vers une cible. La queue de paon de son chaperon battait derrière lui la poussière & le soleil. Et c'est ainsi que Pierre de Pierrefeu partit pour les aventures, si l'on en croit ce que raconte, en son livre *De arte amatoriâ et de reprobatione amoris,* le savant homme André, chapelain du roy de France.

Catulle Mendès

(La suite à la prochaine livraison)

(La suite à la prochaine livraison)

LA NUIT

C'était sur la Seine, à minuit,
Le soir d'un dimanche de fête ;
Et Bougival faisait un bruit
Qui nous cassait un peu la tête.

Deux orchestres, l'un à mi-voix,
L'autre en reprises plus vibrantes,
Jouaient deux danses à la fois
Sur des mesures différentes.

Les jupes blanches frissonnaient
Dans ce décor pourtant agreste,
Et les chevaux de bois tournaient
En musique comme le reste.

Indulgente, pleine de fleurs,
La nuit, sans en être plus fière,
Mêlait les verres de couleurs
Aux étoiles dans la rivière ;

Et l'on eût dit, en vérité,
A voir ce spectacle mobile,
Un songe d'une nuit d'été
Chatoyant et rose, à Mabille.

Double fête, double tableau !
Clameur ici, là-bas silence,
Et l'obscure fraîcheur de l'eau
Sous le bateau qui se balance ;

Les hauts peupliers sur les bords
Dressant leur tête taciturne,
Et n'écoutant que les accords
De la grande rumeur nocturne !

Quand pâlirent les lampions
Et les lampes, une par une,
Les flots menus que nous coupions
Redevinrent tout blancs de lune,

Et le subit apaisement
Nous laissa voir pur et sans voiles
Le magnifique firmament
Où brillaient toutes les étoiles.

Albert Mérat

Contes pour les Femmes

VIII

LA JALOUSIE

La Jalousie a cela de particulier qu'on ne peut bâtir à propos d'elle aucune théorie et aucun système ; elle est, par sa nature, si fatale, si douloureusement légitime, qu'elle frappe ses victimes comme un coup de couteau ou comme la foudre, et conseiller à quelqu'un de ne pas être jaloux, c'est aussi puéril que de lui dire : « Vous auriez bien fait de ne pas passer dans la rue au moment où le vent décrochait une cheminée ! » L'être qui pourrait dompter sa jalousie se serait d'abord anéanti lui-même dans une stoïque indifférence ; quant à celui qui sent le renard lui manger le ventre, tout ce qu'il peut faire, c'est, comme le Spartiate, de retenir ses cris s'il en a le courage, ou, s'il ne l'a pas, de hurler comme une bête blessée. La Jalousie est une Furie aux cheveux de serpents qui agite une torche ou un couteau dans sa main sanglante ; mais cette Furie est l'inséparable compagne du cruel Amour qui ne va pas sans elle, et il la tient si étroitement embrassée, qu'on ne saurait tuer l'un des deux sans tuer l'autre. Ainsi tout homme qui pense lui doit-il la vénération qu'on accorde aux Dieux terribles ; et je n'en parle ici que par accident, pour montrer avec quelle habileté une vieille Parisienne peut arriver à savoir parler pour ne rien dire, et donner aux billevesées les plus folâtres une apparence de vérité mathématique.

Qui ne connaît la célèbre Rose Turpin ? Vieille, elle l'est, mais sans faux cheveux et sans rides ; le Temps l'a proprement jaunie comme un ivoire, et elle est coiffée en bandeaux nets et lisses, à la mode oubliée de 1830. Elevée sur les genoux des grands diplomates qui vivaient encore sous Louis-Philippe, elle a appris tout de suite à savoir, à négocier, à échanger les secrets politiques, dont elle s'est fait des fortunes ; elle a parcouru toutes les gammes de la passion, cueilli toutes les fleurs du mal ; elle est l'amie de tous les hommes illustres, car elle a été mêlée à tout ce qui s'est passé à Paris, à toutes les affaires d'argent, d'intrigues et d'amour. Maintenant elle est chaste ; elle sait tout, comme les Dieux ; elle trouve des voluptés indicibles dans les seules combinaisons de sa pensée, et elle reste immobile dans son fauteuil, sachant que nulle part elle ne

pourrait rien voir qui fût étonnant pour elle. Il y a vingt ans, elle était d'une mauvaise santé, se soutenait d'un peu de lait et semblait près de mourir ; il est probable qu'aujourd'hui elle ne boit ni ne mange, et qu'elle persiste, par la silencieuse joie du pouvoir qu'elle a acquis en pénétrant les causes des événements et en s'habituant à lire dans les âmes. C'est cette femme devant laquelle un homme vénéré de tous, le vieux duc d'Essé, balbutiait comme un enfant pris en faute, tandis que Rose Turpin le grondait doucement et maternellement, avec une horrible tendresse.

— Non, mon ami, lui disait-elle, vous n'êtes pas venu parce que vous étiez inquiet de ma santé, ni pour m'offrir cet émail cloisonné, dont je ne me soucie pas plus que d'un bouquet de roses. Vous êtes venu parce que vous ne savez plus où donner de la tête, parce que vous croyez que j'y verrai clair où vous n'y voyez goutte, et parce que votre amour vous affole ! Il est vrai que Mariette est grande et robuste comme une reine des Amazones, et sa taille athlétique atténue un peu ce qu'il y a de ridiculement absurde pour vous à aimer une enfant; mais elle n'a pas moins seize ans, tandis que vous en avez soixante-dix ! Vous venez à moi, qui ai la science infuse et qui l'ai payée ce qu'elle vaut, pour savoir si vous êtes trompé ou si vous ne l'êtes pas.

— Hélas ! fit le duc, je ne suis pourtant pas un imbécile...

— Sur les autres points, non, dit Rose avec une commisération qui n'était pas jouée. Je pourrais vous répondre, mon vieil ami, que, vu votre âge, vous devez vous regarder comme trompé, nécessairement, ou agir comme si vous l'étiez. Je pourrais vous conseiller de fermer les yeux, de ne pas approfondir les mystères, et d'aller vous consoler, puisque nous sommes en hiver et qu'il gèle à pierre fendre, sous vos citronniers de Menton ; mais ça serait vous payer en monnaie de singe, ou, qui pis est, en lieux communs, et par conséquent sans faire banqueroute ! Quand j'étais votre maîtresse, il y a de cela une bonne trentaine d'années, si je vous demandais la lune, bien plus, un bijou connu, appartenant à une des princesses de l'Europe, ou une invitation pour un bal où on ne recevait que des femmes honnêtes, — vous ne me répondiez pas : « C'est impossible, » ou : « c'est difficile, » mais vous m'apportiez l'objet de mon désir, sans plus faire d'embarras que s'il se fut agi d'une pomme d'api ! Je dois aujourd'hui vous rendre la pareille. Vous voulez donc que je vous explique scientifiquement et avec une netteté arithmétique comment on doit s'y prendre pour savoir si l'on est trompé.....

— Oui, fit le duc, et avec qui !

— Naturellement, dit Rose Turpin. Eh bien ! cela n'est pas plus compliqué en somme qu'un problème d'Edgar Poë, et réduite à sa plus simple expression, toute cette science abstraite peut tenir en quelques mots. Premier principe : la femme est essentiellement comédienne, mime, imitatrice et simiesque, et ne fait rien que d'après un modèle choisi ou subi. Second principe : la femme ne pense jamais qu'à elle-même, ne parle jamais que d'elle-même, et elle est son seul objectif. Avec ces deux clefs vous ouvrirez tout ; pour savoir le secret d'une femme, et plus elle se croit menteuse, mieux cela vaut, il n'y a qu'à l'écouter parler, et vous allez voir comment cela va être simple !

L'homme avec qui votre maîtresse vous trompe esf un homme de votre monde, et votre ami ; cet axiôme, je crois, n'a plus besoin d'être démontré. Or, tout homme, sût-il par cœur le dictionnaire, a un mot auquel il obéit, par lequel il est hanté et dont il abuse ; c'est ainsi que, par exemple, Victor Hugo, dans ses poëmes, écrit le mot *farouche* bien plus souvent que

les autres mots. Ecoutez donc parler votre maîtresse sans vous inquiéter nullement du sens de ce qu'elle dit, et en notant seulement dans votre pensée le mot qui revient le plus fréquemment dans son discours. Ce mot une fois obtenu, cherchez dans votre souvenir quel est celui de vos amis qui prononce le plus souvent ce mot type, et il est plus que probable que vous saurez déjà à qui vous avez affaire. Mais complétez votre preuve en notant les autres mots qui sont le plus familiers au sujet que vous étudiez. Vous ne tarderez pas à découvrir que la femme et l'homme pour qui elle vous trompe emploient les mêmes mots, les mêmes adjectifs faisant description, les mêmes tropes, les mêmes tournures de phrases ; et, poussant plus loin cette observation, qu'ils font les mêmes grimaces et que leurs visages prennent les mêmes expressions, car l'inconstante amie s'est nécessairement modelée sur l'être qui pour le moment est son idole. Cet ensemble de preuves par la linguistique suffirait à établir une conviction ; mais nous en avons d'autres qui sont meilleures. Passons au second point.

La femme ne peut parler que d'elle, vous ai-je dit ; ajoutez que par un certain instinct de folle bravoure, elle éprouve le besoin impérieux, invincible, irrésistible, de raconter toutes ses pensées et toutes ses actions à la personne à qui elle a le plus d'intérêt à les cacher. Donc, à ce point de vue encore, vous n'avez qu'à l'écouter, car elle vous racontera elle-même, sous une forme plus ou moins déguisée et compliquée, tout ce que vous voulez savoir d'elle. Si elle vous récite, comme l'ayant lue dans un livre d'histoire, une anecdote qu'elle vous dira être arrivée à la femme de Xercès ou à une reine d'Assyrie, tenez pour certain que l'anecdote est arrivée non pas à la femme de Xercès ou à une reine d'Assyrie, mais à la personne même qui vous parle. Si elle s'exprime en ces termes : « Il y avait l'été dernier à Trouville une dame anglaise qui... » ou si elle débute par ces mots : « Figurez-vous qu'une de mes amies... » sachez qu'il n'y a eu ni dame anglaise, ni amie, et faites le petit travail littéraire qui consiste à répéter mentalement le morceau que vous venez d'entendre, en substituant le mot JE aux divers substantifs propres ou communs que la femme a employés comme sujets de ses phrases. Changez également la date de ses récits, en admettant *à priori* et invariablement que les faits qu'elle place avant le déluge ou au douzième siècle, ou qu'elle fait remonter à dix années, se sont passés le matin même, et souvent cinq minutes avant le moment où elle vous parle.

Si elle vous dit ; « Comprenez-vous qu'on puisse avoir une pensée aussi étrange, ou aussi horrible, ou aussi dénaturée que celle-ci?... » c'est, n'en doutez pas, sa propre pensée qu'elle va vous raconter sans rien omettre ni atténuer, et très-fidèlement. Après cela, il n'y a plus qu'à classer et à coordonner les matériaux, une affaire de patience, et vous possédez les mémoires de votre amie, aussi intégralement que si elle les eût écrits sous la dictée de sa conscience !

— Ah ! dit le duc en baisant le vieux front de Rose Turpin, vous me sauvez la vie ! Mais comment ne s'est-on jamais avisé de vérités aussi évidentes ?

— Mon cher duc, répondit la vieille diablesse, je vous dis tout cela parce que nos rôles sont joués et que nous rentrons dans la coulisse. Le monde serait fini demain, si le secret des femmes était connu des hommes, et c'est pourquoi ils ont tous dans leurs yeux des pailles ou des poutres, selon leur âge, leur fortune et leur position sociale. Puisque je vous ai rendu service, j'exige pour récompense que vous ne vous présentiez pas

chez Mariette avant une demi-heure d'ici, car vous ne devez pas revoir cette fillette sans avoir retrouvé le calme qui, en pareille occasion, convient à un gentilhomme.

Le duc d'Essé, qui est esclave de sa parole, promit et partit. Dix minutes après, Rose Turpin était chez Mariette.

— Ma petite, lui dit-elle sévèrement, le duc a des soupçons, et il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un cheveu qu'il ne sache tout. Pour le moment, je l'ai amusé avec des calembredaines et j'ai dépisté les chiens. D'ailleurs, M. d'Essé est trop grand seigneur pour te voir telle que tu es. Il a de la peine à deviner qu'une fille comme toi, belle à miracle et honorée de son amitié, est amoureuse d'un cabotin de Montmartre parfumé au patchouli, et qui se nomme Aldéric Chausson! Mais il finira par s'en apercevoir, car tu l'aides trop. Rien n'est plus malhonnête que la bêtise. Tu vaux juste le prix d'une pomme verte, et en dépit de ton jeune premier, tu es en train de te faire une fortune des plus sérieuses; cela grâce au duc. En revanche, tu lui dois des illusions : tâche de les lui donner!

— Je vais m'occuper de cela, madame Rose, répondit docilement la belle Mariette, en levant ses yeux d'un bleu sombre, auxquels l'absence complète de pensée donne un charme attirant et mystérieux.

Théodore de Banville

BUVEURS BRESSANS

Deux vieux lurons, Claude et Jean-Pierre,
Se sont levés de grand matin.
L'auberge du père Martin
Ouvrait sa porte hospitalière.

— Entrons, fait l'un. — En même temps
L'autre dit : « La vendange est bonne.
Peut-être qu'au fond d'une tonne
Nous retrouverons nos vingt ans. »

Et, dodelinant de la tête,
De concert ils passent le seuil.
Propre, coquet, riant à l'œil,
Le petit bouchon est en fête.

Toute chose y brille à son rang,
Tout y reluit comme une glace.
Nos deux compères prennent place
Sous le portrait du Juif-Errant.

« Fameux vin, Martin, que le vôtre !
Ce n'est que jeunesse et gaieté.
Si le pape en avait tâté,
Il n'en voudrait plus boire d'autre !

Voilà donc les deux couverts mis,
On n'attend plus que la promise. »
L'hôtelier en bras de chemise,
Vient trinquer avec les amis.

D'abord ils causent de la terre,
Comme il sied aux gens de travail,
De la charrue et du bétail,
Du blé noir qui ne pousse guère,

Puis du passé, de la Lisa,
Une fille des bords de Saône,
Jadis plaisante en diable, et jaune
Comme une fleur de chou-colza,

Du temps qu'on était forts, ingambes
Et qu'on n'avait pas froid aux yeux,
Des vogues dont parlent les vieux
Où l'on jouait si bien des jambes.

Ah ! depuis bien des ménétris
Ont fait danser garçons et filles,
Mais ce sont des airs de quadrilles
Qu'ils nous apportent de Paris.

— « Qu'ont-ils fait de notre bourrée
Dit Claude avec sa grosse voix.
Sous les coutumes d'autrefois
La vieille Bresse est enterrée, »

Et doucement, sans se presser,
D'un ton de savant il explique
Comment, grâce à la République,
Les porcs refusent d'engraisser.

Ah ! petit vin d'humeur gaillarde,
Qui sent la fraise et le muscat,
Tu nous fais comme un avocat
Bavarder, si l'on n'y prend garde.

Mais, tandis qu'ils jasent ainsi,
Devisant du pour et du contre,
Derrière un nuage se montre
Le soleil, un gaillard aussi.

La bonne mine réjouie!
Comme un buveur après dîner
On voit au loin s'enluminer
Sa large face épanouie.

Il approche, enfile d'un trait
Le hameau qui déjà s'éveille,
Et le voilà qui tend l'oreille,
Comme pour surprendre un secret,

Puis tout à coup, paf! il éclate
Et réjoui de leur façons,
Sur le nez de nos bons garçons
Met un doigt de plus d'écarlate.

Gabriel Vicaire

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Et, quand elle eut recouvert Lalie, Gervaise ne put rester là davantage. La mourante s'affaiblissait, ne parlant plus, n'ayant plus que son regard, son ancien regard noir de petite fille résignée et songeuse, qu'elle fixait sur ses deux enfants, en train de découper leurs images. La chambre s'emplissait d'ombre, Bijard cuvait sa bordée dans l'hébêtement de cette agonie. Non, non, la vie était trop abominable! Ah! quelle sale chose! ah! quelle sale chose! Et Gervaise partit, descendit l'escalier, sans savoir, la tête perdue, si gonflée d'emmerdement qu'elle se serait volontiers allongée sous les roues d'un omnibus, pour en finir.

Tout en courant, en bougonnant contre le sacré sort, elle se trouva devant la porte du patron, où Coupeau prétendait travailler. Ses jambes l'avaient conduite là, son estomac reprenait sa chanson, la complainte de la faim en quatre-vingt-dix couplets, une complainte qu'elle savait par cœur. De cette manière, si elle pinçait Coupeau à la sortie, elle mettrait la main sur la monnaie, elle achèterait les provisions. Une petite heure d'attente au plus, elle avalerait bien encore ça, elle qui se suçait les pouces depuis la veille.

C'était rue de la Charbonnière, à l'angle de la rue de Chartres, un fichu

carrefour, dans lequel le vent jouait aux quatre coins. Nom d'un chien! il ne faisait pas chaud, à arpenter le pavé. Encore si l'on avait eu des fourrures! Le ciel restait d'une vilaine couleur de plomb, et la neige, amassée là-haut, coiffait le quartier d'une vraie calotte de glace. Rien ne tombait, mais il y avait un gros silence en l'air, qui apprêtait pour Paris un déguisement complet, une jolie robe de bal, blanche et neuve. Gervaise levait le nez, en priant le bon Dieu de ne pas lâcher sa mousseline tout de suite. Elle tapait des pieds, regardait une boutique d'épicier, en face, puis tournait les talons, parce que c'était inutile de se donner trop faim à l'avance. Le carrefour n'offrait pas de distractions. Les quelques passants filaient raide, entortillés dans des cache-nez; car, naturellement, on ne flâne pas, quand le froid vous serre les fesses. Cependant, Gervaise aperçut quatre ou cinq femmes qui montaient la garde comme elle à la porte du maître zingueur; encore des malheureuses, bien sûr, des épouses guettant la paie, pour l'empêcher de s'envoler chez le marchand de vin. Il y avait une grande haridelle, une figure de gendarme, collée contre le mur, prête à sauter sur le dos de son homme. Une petite, toute noire, l'air humble et délicat, se promenait de l'autre côté de la chaussée. Une autre, empotée, avait amené ses deux mioches, qu'elle traînait à droite et à gauche, grelottant et pleurant. Et toutes, Gervaise comme ses camarades de faction, passaient et repassaient, en se jetant des coups d'œil obliques, sans se parler. Une agréable rencontre, ah! oui, je t'en fiche! Elles n'avaient pas besoin de lier connaissance, pour connaître leur numéro. Elles logeaient toutes à la même enseigne, chez misère et compagnie. Ça donnait plus froid encore, de les voir piétiner et se croiser silencieusement, dans cette terrible température de janvier.

Pourtant, pas un chat ne sortait de chez le patron. Enfin, un ouvrier parut, puis deux, puis trois; mais ceux-là sans doute étaient de bons zigs, qui rapportaient fidèlement leur prêt, car ils eurent un hochement de tête en apercevant les ombres rôdant devant l'atelier. La grande haridelle se collait davantage à côté de la porte; et, tout d'un coup, elle tomba sur un petit homme pâlot, en train d'allonger prudemment la tête. Oh! ce fut vite réglé! elle le fouilla, lui ratissa la monnaie. Pincé, plus de braise, pas de quoi boire une goutte! Alors, le petit homme, vexé et désespéré, suivit son gendarme en pleurant de grosses larmes d'enfant. Des ouvriers sortaient toujours, et comme la forte commère, avec ses deux mioches, s'était approchée, un grand brun, l'air roublard, qui l'aperçut, rentra vivement pour prévenir le mari; lorsque celui-ci arriva en se dandinant, il avait étouffé deux roues de derrière, deux belles pièces de cent sous neuves, une dans chaque soulier. Il prit l'un de ses gosses sur son bras, il s'en alla en contant des craques à sa bourgeoise qui le querellait. Il y en avait de rigolos, sautant d'un bond dans la rue, pressés de courir béquiller leur quinzaine avec les amis. Il y en avait aussi de lugubres, la mine rafalée, serrant dans leur poing crispé les trois ou quatre journées sur quinze qu'ils avaient faites, se traitant de feignants et faisant des serments d'ivrognes. Mais le plus triste, c'était la douleur de la petite femme noire, si humble et si délicate : son homme, un beau garçon, venait de se cavaler sous son nez, si brutalement, qu'il avait failli la jeter par terre; et elle rentrait seule, chancelant le long des boutiques, pleurant toutes les larmes de son corps.

Enfin, le défilé avait cessé. Gervaise, droite au milieu de la rue, regardait la porte. Ça commençait à sentir mauvais. Deux ouvriers attardés se montrèrent encore, mais toujours pas de Coupeau. Et, comme elle deman-

dait aux ouvriers si Coupeau n'allait pas sortir, eux qui étaient à la couleur, lui répondirent en blaguant que le camarade venait tout juste de filer avec Lantimèche par une porte de derrière, pour mener les poules pisser. Gervaise comprit. Encore une menterie de Coupeau, elle pouvait aller voir s'il pleuvait! Alors, lentement, traînant sa paire de ripatons éculés, elle descendit la rue de la Charbonnière. Son dîner courait joliment devant elle, et elle le regardait courir, dans le crépuscule jaune, avec un petit frisson, l'air hébêté. Cette fois, c'était fini. Pas un fifrelin, plus un espoir, plus que de la nuit et de la faim. Ah! une belle nuit de crevaison, cette nuit sale qui tombait sur ses épaules, car ça ne lui paraissait plus possible de revoir le jour sans manger.

Elle montait lourdement la rue des Poissonniers, lorsqu'elle entendit la voix de Coupeau. Oui, il était là, à la *Petite Civette*, en train de se faire payer une tournée par Mes-Bottes. Ce farceur de Mes-Bottes, vers la fin de l'été, avait eu le truc d'épouser pour de vrai une dame, très-décatie déjà, mais qui possédait de beaux restes; oh! une dame de la rue des Martyrs, pas de la gnognotte de barrière. Et il fallait voir cet heureux mortel, vivant en bourgeois, les mains dans les poches, bien vêtu, bien nourri. On ne le reconnaissait plus, tellement il était gras. Les camarades disaient que sa femme avait de l'ouvrage tant qu'elle voulait chez des messieurs de sa connaissance. Une femme comme ça et une maison de campagne, c'est tout ce qu'on peut désirer pour embellir la vie. Aussi Coupeau guignait-il Mes-Bottes avec admiration. Est-ce que le lascar n'avait pas jusqu'à une bague d'or au petit doigt!

Gervaise posa la main sur l'épaule de Coupeau, au moment où il sortait de la *Petite-Civette*.

— Dis donc, j'attends, moi... J'ai faim. C'est tout ce que tu paies?

Mais il lui riva son clou de la belle façon.

— T'as faim, mange ton poing!... Et garde l'autre pour demain!

C'est lui qui trouvait ça pataugueule de jouer le drame devant le monde! Eh bien! quoi! il n'avait pas travaillé, les boulangers pétrissaient tout de même. Elle le prenait peut-être pour un dépuceleur de nourrices, à venir l'intimider avec ses histoires.

— Tu veux donc que je vole, murmura-t-elle d'une voix sourde.

Mes Bottes se caressait le menton d'un air conciliant.

— Non, ça, c'est défendu, dit-il. Mais quand une femme sait se retourner...

Et Coupeau l'interrompit pour crier bravo! Oui, une femme devait savoir se retourner. Mais la sienne avait toujours été une guimbarde, un tas. Ce serait sa faute, s'ils crevaient sur la paille. Puis, il retomba dans son admiration devant Mes-Bottes. Etait-il assez suiffard, l'animal! Un vrai propriétaire; du linge blanc et des escarpins un peu chouettes. Fichtre! ce n'était pas de la ripopée! En voilà un au moins dont la bourgeoise menait bien la barque!

Les deux hommes descendaient vers le boulevard extérieur. Gervaise les suivait. Au bout d'un silence, elle reprit, derrière Coupeau :

— J'ai faim, tu sais... J'ai compté sur toi. Faut me trouver quelque chose à claquer.

Il ne répondit pas, et elle répéta sur un ton navrant d'agonie :

— Alors, c'est tout ce que tu paies?

— Mais, nom de Dieu! puisque je n'ai rien! gueula-t-il, en se retournant furieusement. Lâche-moi, n'est-ce pas? ou je cogne!

Il levait déjà le poing. Elle recula et parut prendre une décision.

— Va, je te laisse, je trouverai bien un homme.

Du coup, le zingueur rigola. Il affectait de prendre la chose en blague il la poussait, sans en avoir l'air. Par exemple, c'était une riche idée! Le soir, aux lumières, elle pouvait encore faire des conquêtes. Si elle levait un homme, il lui recommandait le restaurant du *Capucin*, où il y avait des petits cabinets dans lesquels on mangeait parfaitement. Et, comme elle s'en allait sur le boulevard extérieur, blême et farouche, il lui cria encore :

— Ecoute donc, rapporte-moi du dessert, moi j'aime les gâteaux... Et, si ton monsieur est bien nippé, demande-lui un vieux paletot, j'en ferai mon beurre.

Gervaise, poursuivie par ce bagou infernal, marchait vite. Puis, elle se trouva seule au milieu de la foule, elle ralentit le pas. Elle était bien résolue. Entre voler et faire ça, elle aimait mieux faire ça, parce qu'au moins elle ne causerait du tort à personne. Elle n'allait jamais disposer que de son bien. Sans doute, ça n'était guère propre; mais le propre et le pas propre se brouillaient dans sa caboche, à cette heure ; quand on crève de faim, on ne cause pas tant philosophie, on mange le pain qui se présente. Elle était remontée jusqu'à la chaussée Clignancourt. La nuit n'en finissait plus d'arriver. Alors, en attendant, elle suivit les boulevards, comme une dame qui prend l'air avant de rentrer pour la soupe.

Ce quartier où elle éprouvait une honte, tant il embellissait, s'ouvrait maintenant de toutes parts au grand air. Le boulevard Magenta, montant du cœur de Paris, et le boulevard Ornano, s'en allant dans la campagne, l'avaient troué à l'ancienne barrière, un fier abattis de maisons, deux vastes boulevards encore blancs de plâtre, qui gardaient à leurs flancs les rues du Faubourg-Poissonnière et des Poissonniers dont les bouts s'enfonçaient écornés, mutilés, tordus comme des boyaux sombres. Depuis longtemps, la démolition du mur de l'octroi avait déjà élargi les boulevards extérieurs, avec les deux chaussées latérales et le terre-plein au milieu pour les piétons, planté de quatre rangées de petits platanes. C'était un carrefour immense débouchant au loin sur l'horizon, par des avenues sans fin, grouillantes de foule et se noyant dans le chaos perdu des constructions. Mais, parmi les hautes maisons neuves, bien des masures branlantes restaient debout ; entre les façades sculptées, des enfoncements noirs se creusaient, des chenils baillaient, étalant les loques de leurs fenêtres. Sous le luxe montant de Paris, la misère du faubourg crevait, et salissaient encore ce chantier d'une ville nouvelle, si hâtivement bâtie.

Perdue dans la cohue du large trottoir, le long des petits platanes, Gervaise se sentait seule et abandonnée. Ces échappés d'avenues, tout là-bas, lui vidaient l'estomac davantage ; et dire que, parmi ce flot de monde, où il y avait pourtant des gens à leur aise, pas un chrétien ne devinait sa situation et ne lui glissait dix sous dans la main ! Oui, c'était trop grand, c'était trop beau, sa tête tournait et ses jambes s'en allaient, sous ce pan démesuré de ciel gris, tendu au-dessus d'un si vaste espace. Le crépuscule avait cette sale couleur jaune des crépuscules parisiens, une couleur qui donne envie de mourir tout de suite, tellement la vie des rues semble laide. L'heure devenait louche, les lointains se brouillaient d'une teinte boueuse. Gervaise, déjà lasse, tombait justement au milieu de la rentrée des ouvriers, le travail harassé qui remontait de Paris. A cette heure, les dames en chapeau, les messieurs bien mis habitant les maisons neuves, étaient noyés dans le peuple du faubourg, des groupes compactes, des processions d'hommes

et de femmes encore blêmes de l'air vicié des ateliers. Le boulevard Magenta et la rue du Faubourg-Poissonnière en lâchaient des bandes, essoufflées de la montée, s'étalant et emplissant le carrefour. Dans le roulement plus assourdi des omnibus et des fiacres, parmi les haquets, les tapissières, les fourgons, qui rentraient vides et au galop, un pullulement toujours croissant de blouses et de bourgerons couvrait la chaussée. Les commissionnaires revenaient, avec des crochets vides sur leurs épaules. Deux ouvriers, allongeant le pas, faisaient côte à côte de grandes enjambées, en parlant très-fort, avec des gestes, sans se regarder; d'autres, tout seuls, en paletot et en casquette, marchaient au bord du trottoir, le nez baissé; d'autres venaient par cinq ou six, se suivant et n'échangeant pas une parole, les mains au fond des poches, les yeux vagues et pâles. Quelques-uns gardaient leurs pipes éteintes entre les dents. Des maçons, dans un sapin, qu'ils avaient frété à quatre, et sur lequel dansaient leurs auges, passaient en montrant leurs faces blanches aux portières. Des peintres balançaient leurs pots à couleur; un zingueur rapportait une longue échelle, dont il manquait d'éborgner le monde; tandis qu'un fontainier, attardé, avec sa boîte sur le dos, jouait l'air du bon roi Dagobert dans sa petite trompette, un air de tristesse au fond du crépuscule navré. Ah! la triste musique, qui semblait accompagner le piétinement du troupeau, les bêtes de somme se traînant, éreintées! Encore une journée de finie! Vrai, les journées étaient longues et recommençaient trop souvent. A peine le temps de s'emplir et de cuver son manger, il faisait déjà grand jour, il fallait reprendre son collier de misère. Les gaillards pourtant sifflaient, tapant des pieds, filant raides, le bec tourné vers la soupe. Et Gervaise laissait couler la cohue, indifférente aux chocs, coudoyée à droite, coudoyée à gauche, roulée au milieu du flot; car les hommes n'ont pas le temps de se montrer galants, quand ils sont cassés en deux de fatigue et galopés par la faim.

Brusquement, en levant les yeux, la blanchisseuse aperçut devant elle l'ancien hôtel Boncœur. La petite maison, après avoir été un café suspect, que la police avait fermé, se trouvait abandonnée maintenant, les volets couverts d'affiches, la lanterne cassée et poussiéreuse, s'émiettant et se pourrissant du haut en bas sous la pluie, avec les moisissures de son ignoble badigeon lie de vin. Et rien ne paraissait changé autour d'elle. Le papetier et le marchand de tabac étaient toujours là. Derrière, par dessus les constructions basses, on apercevait encore des façades lépreuses de maisons à cinq étages, haussant leurs grandes silhouettes délabrées. Seul, le bal du *Grand-Balcon* n'existait plus; dans la salle aux dix fenêtres flambantes venait de s'établir une scierie de sucre, dont on entendait les sifflements continus. C'était pourtant là, au fond de ce bouge de l'hôtel Boncœur, que toute la sacrée vie avait commencé. Elle restait debout, regardant la fenêtre de la chambre du premier, où une persienne arrachée pendait, et elle se rappelait sa jeunesse avec Lantier, leurs premiers attrapages, la façon dégoûtante dont il l'avait lâchée. N'importe, elle était jeune, tout ça lui semblait gai, vu de loin. Vingt ans seulement, mon Dieu! et elle tombait au trottoir. Alors, la vue de l'hôtel lui fit mal, elle baissa la tête et remonta le boulevard, du côté de Montmartre.

Sur les tas de sable, entre les bancs, des gamins jouaient encore, dans la nuit croissante. Le défilé continuait, les ouvrières passaient, trottant, se dépêchant, pour rattraper le temps perdu aux étalages; une grande, arrêtée, laissait sa main dans celle d'un garçon, qui l'accompagnait à trois portes de chez elle; d'autres, en se quittant, se donnaient des rendez-vous

pour la nuit, au *Grand Salon de la Folie* ou à *la Boule noire.* Au milieu des groupes, des ouvriers à façon s'en retournaient, leurs toilettes pliées sous le bras. Un fumiste qui rentrait, attelé à des bricoles, tirant une voiture remplie de gravats, manquait de se faire écraser par un omnibus. Cependant, parmi la foule plus rare, se montraient des femmes en cheveux, redescendues après avoir allumé le feu, et courant pour le dîner; elles bousculaient le monde, se jetaient chez les boulangers et les charcutiers, repartaient sans traîner, avec des provisions dans leurs mains. Il y avait des petites filles de huit ans, envoyées en commission, qui s'en allaient le long des boutiques, serrant sur leur poitrine de grands pains de quatre livres aussi hauts qu'elles, pareils à de belles poupées jaunes, et qui s'oubliaient pendant des cinq minutes devant des images, la joue appuyée contre leurs grands pains. Puis, le flot s'épuisait, les groupes s'espaçaient, le travail était rentré; et, dans les flamboiements du gaz, après la journée finie, montait la sourde revanche des paresses et des noces qui s'éveillaient.

Ah! oui, Gervaise avait fini sa journée! Elle était plus éreintée que tout ce peuple de travailleurs, dont le passage venait de la secouer, et qui la laissait grelotter seule, le long des platanes maigres. Elle pouvait se coucher là et crever, car le travail ne voulait plus d'elle, et elle avait assez peiné dans son existence, pour dire : « A qui le tour? moi, j'en ai ma claque! » Tout le monde mangeait, à cette heure, C'était bien la fin, le soleil avait soufflé sa chandelle, la nuit serait longue. Mon Dieu! s'étendre à son aise et ne plus se relever, penser qu'on a remisé ses outils pour toujours et qu'on fera la vache éternellement! Voilà qui est bon, après s'être esquintée pendant vingt ans! Et Gervaise, dans les crampes qui lui tordaient l'estomac, pensait malgré elle aux jours de fête, aux gueuletons et aux rigolades de sa vie. Une fois surtout, par un froid de chien, un jeudi de la mi-carême, elle avait joliment nocé. Elle était bien gentille, blonde et fraîche, en ce temps-là. Son lavoir, rue Neuve, l'avait nommée reine, malgré sa jambe. Alors, on s'était baladé sur les boulevards, dans des chars ornés de verdure, au milieu du beau monde qui la reluquait joliment. Des messieurs mettaient leurs lorgnons comme pour une vraie reine. Puis, le soir, on avait fichu un balthazar à tout casser, et jusqu'au jour on avait joué des guiboles. Reine, oui, reine! avec une couronne et une écharpe, pendant vingt-quatre heures, deux fois le tour du cadran! Et, alourdie, dans les tortures de sa faim, elle regardait par terre, comme si elle eût cherché le ruisseau où laisser choir sa majesté tombée.

Elle leva de nouveau les yeux. Elle se trouvait en face des abattoirs qu'on démolissait ; la façade éventrée montrait des cours sombres, puantes, encore humides de sang. Et lorsqu'elle eut redescendu le boulevard, elle vit aussi l'hôpital de Lariboisière, avec son grand mur gris, au-dessus duquel se dépliaient en éventail les ailes mornes, percées de fenêtres régulières; une porte, dans la muraille, terrifiait le quartier, la porte des morts, dont le chêne solide, sans une fissure, avait la sévérité et le silence d'une pierre tombale. Alors, pour s'échapper, elle poussa plus loin, elle descendit jusqu'au pont du chemin de fer. Les hauts parapets de forte tôle boulonnée lui masquaient la voie; elle distinguait seulement, sur l'horizon lumineux de Paris, l'angle élargi de la gare, une vaste toiture, noire de la poussière du charbon ; elle entendait, dans ce vaste espace clair, des sifflets de locomotives, les secousses rhythmées des plaques tournantes, toute une activité colossale et cachée. Puis, un train

passa, sortant de Paris, arrivant avec l'essoufflement de son haleine et son roulement peu à peu enflé. Et elle n'aperçut de ce train qu'un panache blanc, une brusque bouffée qui déborda du parapet et se perdit. Mais le pont avait tremblé, elle-même restait dans le branle de ce départ à toute vapeur. Elle se tourna, comme pour suivre la locomotive invisible, dont le grondement se mourait. De ce côté, elle devinait la campagne, l'espace libre, au fond d'une trouée, avec de hautes maisons à droite et à gauche, isolées, plantées sans ordre, présentant des façades, des murs non crépis, des murs peints de réclames géantes, salis de la même teinte jaunâtre par la suie des machines. Oh! si elle avait pu partir ainsi, s'en aller là-bas, en dehors de ces maisons de misère et de souffrance! Peut-être aurait-elle recommencé à vivre. Puis, elle se retrouva lisant stupidement les affiches collées contre la tôle. Il y en avait de toutes les couleurs. Une, petite, d'un joli bleu, promettait cinquante francs de récompense pour une chienne perdue. Voilà une bête qui avait dû être aimée!

Emile Zola

(La suite à la prochaine livraison)

SONNET A BANVILLE

L'éternité se rit des caprices de l'heure;
La blancheur reste après la floraison des lis :
— Sous les temps envolés et les lointains oublis,
Je ne sais que l'Amour qui vaille qu'on en pleure.

Toute étoile s'éteint, mais la clarté demeure;
L'espoir survit encor aux bonheurs abolis :
— Sous les rêves brisés et les astres pâlis,
Je ne sais que l'Amour qui vaille qu'on en meure.

Ayant pris notre chair jusqu'au dernier lambeau,
Lui seul nous doit ouvrir la porte du tombeau,
Au seuil de l'inconnu jalouse sentinelle.

Sa main rigide ayant fermé mes yeux au jour,
Plein du pressentiment de la chose éternelle,
Ayant tout oublié, je ne sais que l'Amour.

Armand Silvestre

Décembre 1876.

JARDIN MAGIQUE

Le matin s'éveillait limpide sur les ondes. —
Sombre j'étais debout sur le sommet vermeil
D'une montagne aux flancs rocheux, près du soleil.
Et comme je rêvais à des choses profondes,

Je vis croître et fleurir un immense jardin
Au sein duquel dansaient les feuilles sous la brise.
Les arbustes semblaient jouir de ma surprise,
Tandis que bourdonnait un peuple baladin

De pétulants oiseaux et de mouches sonores.
Un long ruisseau d'argent subtil coulait, joyeux,
Sa blancheur souriant à l'azur blond des cieux,
Et sa joie inondant son cours de météores.

Un groupe svelte et gris de bouleaux pleins d'éclairs
Se balançait avec des frissons de bien-être;
Très-calmes, les senteurs éprises d'air champêtre
Dormaient dans l'herbe chaude et sur les sables clairs.

Des chants ailés planaient sur ce lieu de délices
Où la lumière aux beaux regards magnétiseurs
Egayait le cimier des platanes jaseurs,
Où l'ombre caressait leurs troncs pâles et lisses.

De temps en temps, un souffle apportait les accords
Lointains d'une musique ardente comme un rêve.
Autour de moi parlait à voix basse, la sève
Qui gonfle la cuirasse âpre des arbres forts.

Mille fleurs se pâmaient tièdes et délirantes;
Mille frissons d'amour couraient sur le sol gras,
Et des sapins obscurs tendaient leurs maigres bras
Vers le ciel où flottaient des lueurs enivrantes.

Le jour sur le jardin en poudre d'or pleuvait,
Accablant de rayons cet océan de vie
Qui débordait devant ma soif inassouvie. —
Or, pendant qu'ébloui mon regard s'abreuvait,

Des hommes s'avançaient à travers les allées.
Dignes, cruels, heureux et richement vêtus,
Ils vantaient les plaisirs, les combats, les vertus.
Derrière eux chuchotaient les plantes étoilées.

Puis, je vis apparaître au détour d'un sentier
Un troupeau nonchalant de femmes empourprées.
L'œil fier, elles marchaient, et leurs tailles cambrées
Se dressaient au-dessus des buis d'un air altier.

Leurs jupes de satin froissaient les marjolaines.
Le gravier se plaignant, deux oiseaux débauchés
S'envolèrent avec des cris effarouchés.
Les tulipes de rage en devinrent vilaines.

Seuls des rosiers moqueurs se plurent à fleurir.
Mais les nouveaux venus fatals comme des glaives,
Se croyant isolés, trouvant les heures brèves,
Repus, passaient le temps utile à discourir. —

Et je ne compris pas pourquoi la destinée
Avait jeté ces gens oisifs si près de nous;
Car j'entendais monter, triste dans le ciel doux,
La rumeur de la foule au travail condamnée.

Léon Hennique

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 3 décembre. — Au concert du Châtelet, on applaudit beaucoup la *Résurrection*, symphonie biblique, de M. Salvayre. — Hier soir, première représentation de l'*Affaire Fauconnier*, drame en quatre actes, de M. Georges Petit. Le public, décidément, a désappris le chemin du théâtre de Cluny. Vous souvenez-vous des premières d'autrefois, dans cette petite salle, bien peu brillante, bien incommode, mais qui avait bonne renommée? Hier, beaucoup de loges, beaucoup de fauteuils étaient vides, et, avant le lever du rideau, je ne sais quel air d'ennui circulait de toutes parts. A qui la faute? au public? non pas, mais aux divers directeurs qui, à force de jouer de vieilles et mauvaises pièces, ont fait perdre au théâtre de Cluny sa réputation de théâtre littéraire. Il faut donc féliciter la direction actuelle d'avoir monté enfin un drame nouveau, et un drame de jeune homme. Sans doute la pièce de M. Georges Petit n'est pas de tout point excellente; mais elle se signale, surtout au troisième acte, par d'assez fortes qualités mélodramatiques, et, si elle n'a pas excité l'enthousiasme, elle a été du moins accueillie fort honorablement. — M. Paul Clèves est très-sympathique et très-énergique dans le rôle de M. Delorme. Il est convenablement secondé. La mise en scène est suffisante. Que la direction persévère dans la voie où elle s'engage; qu'elle nous donne souvent des œuvres nouvelles et hardies ; c'est à ce prix qu'est le succès, — et le reste.

Lundi 4 décembre. — Eh bien, qu'est-ce donc? Personne n'a sifflé *l'Ami Fritz*. Que sont devenues tant de colères amassées? Je m'attendais à voir les banquettes voler en éclats, brisées par une fureur justicière, et, au contraire, le calme de la soirée n'a été troublé que par le bruit enthousiaste des applaudissements. Il est à croire qu'au dernier moment les personnes qui se préparaient à siffler ou à faire siffler ont reconnu elles-mêmes la coupable niaiserie de leur projet. Fort bien. Mais comme il eût été plus simple de ne jamais former ce projet-là ! — Très-poétique et très-réelle, poétique dans sa réalité même, la comédie que vient de représenter le Théâtre-Français pourrait être le sujet d'un de ces lieds que les artisans et les bergers d'Alsace chantent encore, si près de nous, et si loin, hélas ! dans un allemand qui aime la France. Un ouvrage dramatique? Pas tout à fait, mais une délicieuse idylle; et, précisément, la simplicité de l'action a été pour beaucoup dans le succès, auprès d'un public las enfin de tant de pièces fastidieusement intriguées. — Les comédiens sont parfaits, et la mise en scène est exquise. Quand elle ne joue pas la tragédie, la Comedie Française est toujours le premier théâtre du monde.

Mardi 5 décembre. — Au théâtre Italien, *Poliutto*, de Donizetti. Vous connaissez *Poliutto?* C'est la tragédie de Pierre Corneille mise en polka-mazurke, et l'on ne comprend pas bien pourquoi M. Escudier a repris cette pauvreté, — à moins que ce ne soit, le carnaval approchant, pour donner envie à ses abonnés d'aller au bal masqué ! Qu'on nous rende *Ayda*.

....

Mercredi 6 *décembre.* — Reprise de *Robert le Diable*, à l'Académie Nationale de Musique. Affluence énorme. Les billets faisaient prime, et il y a eu telle stalle d'orchestre payée plus de 150 francs. Bien que la musique de *Robert* ait quelque peu vieilli, le succès a été très-honorable. Il faut proclamer hautement que Mme Miolhan-Carvalho est à l'heure actuelle la plus parfaite de nos artistes lyriques; sa voix n'a rien perdu de sa délicieuse fraîcheur et jamais personne n'a chanté avec un art aussi merveilleux. Mlle Krauss est très-belle dans le rôle d'Alice; M. Salomon ne dissimule pas assez les efforts qu'il fait pour suffire à son rôle; mais, somme toute, il y suffit. M. Boudouresque est un Bertram énergique, à la voix un peu grosse, et M. Vergnet est le meilleur Raimbaud que l'on ait entendu depuis longtemps. — Les décors et la mise en scène sont dignes de l'Académie nationale de musique. — Il est probable, qu'ainsi représenté, *Robert le Diable* fera de très-belles recettes, — tout escalier à part; et le théâtre attendra patiemment, — plus patiemment que nous peut-être, — la première représentation du *Roi de Lahore*.

Jeudi 9 *décembre.* — Le zèle directorial de M. Carvalho est l'objet des plus vifs éloges dans la plupart des journaux. « En moins de six semaines, s'écrie-t-on, il a remonté *Fra Diavolo, Haydée, le Pré aux Clercs, la Fille du Régiment, la Dame Blanche, les Amoureux de Catherine, Lalla Roukh!* » Eh! sans doute, c'est beaucoup, c'est même beaucoup trop, et le moindre ouvrage inédit aurait bien mieux fait notre affaire.

Vendredi 8 *décembre.* — Trois premières représentations au théâtre des Variétés : *On demande une femme honnête*, comédie en un acte, de M. Gérard du Frontenay; *le Jeu de l'amour et du... housard*, comédie-vaudeville en un acte, de M. Henri Bocage; et la *Revue sans titre.* revue en un acte et trois tableaux, de M. Charles Monselet. — Nous parlerons de la Revue.

Samedi 9 *décembre.* — Nous revenons de voyage. Là-bas, là-bas, près de l'ancienne barrière de La Chapelle, un nouveau théâtre vient d'ouvrir. L'édifice, à l'extérieur, est absolument vulgaire; mais la salle est très-vaste, très-belle, très-éclatante. Hélas! ce sont des opérettes-revues que l'on joue dans ce beau théâtre. On le sait, nous n'avons pas pour l'art léger des sévérités pédantes; nous trouvons fort naturel qu'après une journée de labeur ou de soucis, on veuille se divertir par un spectacle frivole, et il n'y a aucun mal à rire. Mais, enfin, dans un temps où le drame moderne est sans asile, où la Comédie-Française essaie de galvaniser la tragédie, cette antique momie, où la plupart des directeurs parisiens semblent avoir adopté pour jamais le déplorable système des reprises, on ne saurait voir sans un peu d'irritation un nouveau théâtre se vouer aux jupes courtes et aux couplets de facture.

Jean Prouvaire

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef :

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, François COPPÉE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Robert HALT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, SULLY-PRUDHOMME, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Par ANATOLE FRANCE

ÉTUDES HISTORIQUES
Par G. AUGUSTIN THIERRY

LES LIVRES DU JOUR, par P. GÉRIN

LES BEAUX-ARTS
Par LOUIS MÉNARD

LES THÉATRES
Par CATULLE MENDÈS

CURIOSITÉS ET MERVEILLES DE LA SCIENCE
Par le Dr Henri NAPIAS.

LES MIRACLES DE PARIS
(chronique)
Par ERNEST D'HERVILLY

LES ABEILLES
(chronique)
Par HENRY LAUJOL

LA SEMAINE UNIVERSELLE, par Jean Prouvaire et Spiagudry

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions d'abonnement ET LA LISTE DES NOUVELLES PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE.
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an	24 fr.	30 fr.

Pour l'Étranger le port en sus.

Nouvelles primes entièrement gratuites:

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux recevront :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques. — Intermède. — Hespérus. — Philoméla. — Sonnets. — Panteléïa. — Pagode. — Serénades.

Ce magnifique volume de 400 pages, grand in-8°, orné d'une eau-forte, et imprimé en caractères anciens, sur très-beau papier, vaut dix francs en librairie.

N. B. — Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce livre.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux recevront :

CINQ DESSINS INÉDITS DE HENRY REGNAULT

I. Etude pour *l'Exécuteur.*
II. Etude pour *l'Insurgé* (portrait du *général Prim.*)
III. Un Tigre au bord de la mer.
IV. Lion et Lionne.
V. Tigre dévorant un Cheval.

Ces cinq magnifiques dessins signés par Henry REGNAULT, photographiés par M. Etienne CARJAT, n'ont figuré dans aucune exposition...

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

VOLUME II

Sommaire de la Douzième livraison

17 Décembre 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, grand in-8°

EN COURS DE PUBLICATION :

L'ASSOMMOIR

Par ÉMILE ZOLA

PIERRE LE VÉRIDIQUE

Roman inédit

Par CATULLE MENDÈS

LE TOMBEAU DES LUTTEURS

Par LÉON CLADEL

Pour paraître très-prochainement :

LA

FEMME BLANCHE

Récit inédit

Par YVAN TOURGUENEFF

N. B. — *Ces trois derniers ouvrages paraîtront en même temps*

A partir du 24 Décembre

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PUBLIERA UNE

SEMAINE POLITIQUE

La prochaine livraison sera accompagnée de la table du 2e volume.

Voir à la quatrième page de la couverture les conditions de l'abonnement et la liste de nos magnifiques primes gratuites.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

LE

TOMBEAU-DES-LUTTEURS

Albe Ompdrailles, carrier de son état, avait quitté depuis la veille seulement les pierrières de la Grésigne, près de Bruniquel, en Rouergue, son pays natal. On annonçait, depuis un mois au moins, son arrivée à Mauhors et les Maudurques disaient de lui des choses vraiment extraordinaires : « Il était fort autant que beau, doux comme un mouton, plus sobre qu'un âne et tout aussi neuf qu'une pucelle. » Aussitôt qu'il apparut au sommet de la haute et large plate-forme qui surplombe l'arène, il n'y eut qu'un cri parmi les spectateurs attentifs, un seul :

— Enfin, le voilà!

Puis un grand silence : on n'entendait que le souffle mal contenu d'un amas de poitrines; un seul regard : vingt mille prunelles ensemble dardaient leurs éclairs sur le nouvel athlète.

Il descendait une à une les soixante marches de pierres et s'avançait, nu comme un marbre.

Arrivé pas à pas au milieu de la lice fraîche couverte de sable de rivière, il rougit et salua timidement le peuple, entassé sur les gradins.

Élancé sans être fluet; des muscles, pas de graisse; encore jeune, trente ans à peine; un torse de héros, une ombre de duvet s'allongeant en droite ligne d'entre les mamelles vers le nombril et se perdant plus touffue, sous les plis d'un caleçon couleur de feu; des reins bien creusés, irréprochablement assis sur des hanches un peu rondes; mains et pieds élégants et tout en nerfs; bras et jambes étalonnés au compas; un cou flexible autant que fort et tout arrosé de cheveux tirant sur le roux, allant par mèches et vifs comme des rayons de soleil; avec cela de grands yeux bleu-clair et profonds ainsi que des coins d'azur, une bouche calme et la narine en mouvement; imberbe et la peau chaude de ton, des traits sûrement arrêtés et vivant en très-bonne harmonie; un front presque carré, la face sereine et superbe d'un archange : il était Ompdrailles, amoureusement et savamment étudié par les yeux innombrables de la foule qui ne pouvait se rassasier de le voir.

— Arribial! Arribial! cria-t-elle tout à coup en dilatant ses mille poumons.

Soudain, à cet appel, se dressa bruyamment, au sommet de la rampe, Arribial, l'*Ours du Nord*, ainsi dénommé, quoique du Midi, parce qu'il se balançait constamment à l'instar du blanc et farouche mammifère plantigrade des mers glaciales. La plate-forme gémit sous cette énorme masse humaine qui pesait au moins deux quin-

taux. Il s'ébranla tout d'une pièce, hargneux, inquiet, morose, rugueux et poilu de pied en cap. En descendant l'escalier de pierre, il promenait des regards indolents sur les gradins rangés en amphithéâtre. Un sourire bestial entr'ouvrait ses épaisses lèvres qui semblaient saigner et laissaient voir un double râtelier de dents aiguës et blanches ainsi que celles des carnivores. Au bas des marches, il fit halte et secoua ses cheveux noirs aussi fournis et non moins crépus qu'une toison de bête montagnarde; ensuite, sans se hâter, en se dandinant, il mit avec prudence et l'un après l'autre ses deux pieds dans le sable de l'arène. On l'admirait en quelque sorte en le voyant marcher : à chacun de ses pas, ses chairs riches et brunes oscillaient au long de sa charpente et ses orteils se marquaient et craquaient sur le sol. Les pectoraux en feu, les membres arqués, les biceps rigides et s'arrondissant sous la peau comme des boules, les yeux mi-clos et sardoniques, le cou tassé entre les deux épaules et la bouche toujours déclose, il alla se camper en face de son adversaire qui n'avait pas bougé d'une ligne et le toisa de haut en bas. Insolent et louche, il respirait la force et la ruse par tous ses pores. Spontanément chacun l'applaudit.

— Ompdrailles n'est pas mal forgé, mais l'*Ours* le doublera comme un jonc, c'est sûr!

— Et sans suer encore!

— Assez causé!

— Silence!

— A la porte, ne troublez pas les lutteurs, sang-Dieu!

— Chut!

Ayant soigneusement et très-paresseusement frotté l'une contre l'autre ses mains qu'il avait à plusieurs reprises enfoncées dans le sable et mâchonnant entre ses dents une paille qu'il avait ramassée à terre, Arribial se portait, ambigu, ramassé sur lui-même, vers Ompdrailles qui, les bras croisés sur sa poitrine, se tenait droit comme une barre de fer et rigide comme une statue au beau milieu du champ. On entendit bientôt des froissements de chairs secs, rapides, précipités, et l'on vit en même temps des langues de poussière monter en spirale du fond de la lice au ciel ajouré du cirque. « Assis! assis! ils s'empoignent. » On disait vrai. Les athlètes s'étaient abordés. Ils se tenaient. On ne tarda pas à s'apercevoir que le combat serait intéressant et d'une nature toute particulière. En effet, des deux champions, l'un, Arribial, était vieux praticien, et ses victoires autant que sa cruauté l'avaient rendu fameux à plus de cent lieues à la ronde; l'autre, Ompdrailles, ignoré de tous, n'avait évidemment jamais lutté, mais il était tenace comme un chêne de sa forêt natale et si solide qu'il recevait sans sourciller et sans broncher non plus qu'une muraille des chocs à casser comme verre côtes et membres, à démolir un homme irréparablement. Une minute s'écoula qui parut très-longue aux curieux. « L'*Ours* faisait l'espiègle et s'amusait, le malin! disait-on; il tâtait le cuir et flairait le sang de l'autre; un peu de patience, il avait froncé les sourcils et s'humectait

les babines, on allait voir, et tòt!... » Arribial, qui ne s'amusait pas le moins du monde, leva brusquement la tête, étonné Son corps portait la trace des mains qui s'y étaient imprimées et celui d'Ompdrailles, au contraire, était encore lisse et sec comme un pan de granit. Une sorte de grognement apprit au public que l'*Ours du Nord* agacé commençait à se mettre en colère.

— Oh! par exemple, fit-on tout à coup et d'une seule voix, oh! ce n'est pas possible!

Accroché des deux mains au coude gauche de son antagoniste, Arribial méditant depuis quelques instants un coup de bras qui lui était très-familier; Arribial, heurté d'une façon non moins terrible qu'irrégulière par la poitrine d'Ompdrailles, Arribial avait instantanément lâché prise, et chancelant sur ses talons, était allé s'asseoir à dix pas plus loin, sur son séant. Il était agile aussi, ce colosse. A peine eut-il touché terre que, malgré son propre poids, il avait rebondi sur lui-même ainsi qu'une balle élastique, et s'était jeté le sang aux prunelles et la salive aux lèvres, sur Ompdrailles qui fut aussitôt pris à bras-le-corps. On criait, on trépignait d'enthousiasme et chacun se tenait debout sur les banquettes, aux premiers comme aux derniers degrés du colysée.

— Hep! Arribial, à toi!

Poitrine contre poitrine, vis-à-vis, se buvant et se mangeant des yeux, ils cherchaient à se déraciner de terre l'un l'autre, les athlètes. Arribial avait des regards féroces; il ploya subitement les genoux, se redressa, cambra ses reins, ouvrit et referma ses bras en un clin d'œil : Ompdrailles était *ceinturé*... La foule tressaillit : « Allait-il être vaincu déjà? »

— Hardi, carrier, hardi donc!

Il sourit; quoique étreint à la taille et dans la position la plus critique où pût se trouver un lutteur, il n'était pas même ébranlé : ses mains travaillaient lentes & calmes. L'*Ours du Nord,* lui, s'évertuait en soufflant, il haletait, les yeux lui sortaient de la tête et la pourpre des tempes; ses veines saillaient en relief au long de ses membres et lui faisaient autour de tout le corps une sorte de bleuâtre réseau; ses artères étaient démesurément gonflées, et semblaient prêtes à se rompre : il voulait et ne pouvait triompher, il était effrayant d'attitude & d'aspect, et pourtant de tout son être émanait on ne sait quelle brutale beauté. « Serre, Arribial, serre. » En vain s'épuisait-il en efforts et bandait-il toute sa musculure. Ompdrailles ne fléchissait point et ne respirait pas plus vite entre les pattes crispées qui l'étreignaient. On l'eût dit vraiment doué d'une vigueur surnaturelle. Impassible & doux, bien que sévère, il ressemblait, et beaucoup, à l'ange fait homme des peintures murales de Delacroix, à l'ange opposant, sans lassitude, sa vertu toute divine aux fureurs animales de Jacob.

— Bravo, *le blond!* bravo! bravo!

Les applaudissements arrivaient à lui de toutes parts à la fois. On l'encensait. Il abaissa sa main droite grande ouverte et la ferma sur

le crâne d'Arribial; la boîte osseuse eut l'air de diminuer sous la pression des doigts. Aussitôt, l'*Ours* pâlit et sa bouche se dilata toute grande; Ompdrailles était dégagé. Certes, il lui eût été plus que facile alord de brusquer son adversaire encore étourdi, puis de l'étendre sur les deux omoplates, selon la règle; ignorance ou pitié peut-être, il n'en fit rien et se contenta de le pousser rapidement et sans art. Arribial s'affaissa néanmoins à terre, lourd comme un bœuf. Elle n'osait en croire ses yeux, la foule, et n'osait plus applaudir. Abasourdie, elle regardait l'*Ours du Nord* qui se relevait difficilement cette fois. Il écumait, tout meurtri de sa chute, inondé de sueur, étranglé par la colère, il faisait signe qu'il *n'avait pas été tombé* et montrait ses reins : une de ses épaules, une seule, la gauche, en effet, était imprégnée de sable.

— Il a raison, ça n'y est pas.

— Si, si!

— Non, non, non!

— Une autre prise, une autre.

— A refaire.

— Oui, oui.

Curieux de savoir si le vieil athlète, dont on voyait la rage & la rancune, puiserait en elles un surcroît d'énergie et d'âpreté, le public exigea que la lutte recommençât et sur-le-champ.

Arribial, qui n'attendait que cet ordre, eut une grimace de joie et se mit incontinent à rôder autour de celui qu'il voulait à tout prix terrasser & stigmatiser comme il faut, à l'échine.

Il se tenait sur ses gardes, à présent : tortueux & furtif, il allongeait le cou, clignait l'œil, avançait obliquement la tête, entr'ouvrait la bouche & tirait un peu la langue. Au mode dont il procédait, accroupi sur ses jarrets & les mains appuyées à ses genoux, on comprit tout de suite que c'était par quelque tour de Jarnac qu'il espérait, à son tour, plier *le Blond* & l'avoir : évidemment, il mitonnait un coup, il fallait, comme de juste, lui laisser prendre tout son temps et ne pas le troubler : on n'y perdrait pas. Enfin, après avoir réfléchi bien à son aise, il engagea de nouveau l'affaire. On le vit tout à coup s'effacer, s'enfoncer, se fondre, disparaître en lui-même, se raser à la manière féline, se développer encore et se rétrécir alternativement, bondir, agiter ses membres en tous sens, avancer le front & soulever la croupe comme un taureau; ruer, s'enlever & retomber toujours d'aplomb sur ses jambes, chose surprenante chez un tel éléphant! avec une souplesse de singe, en évitant sans cesse & toujours très-à-propos l'étreinte d'Ompdrailles, qui, sans doute, ne savait pas les finesses du métier, mais qui, l'homme! avait des poignets meurtriers comme des étaux & des projections irrésistibles de muscles, soudaines ainsi que des détentes de ressorts. Inutile stratégie : Arribial se dépensait en vain.

— Houp là, Martin! houp!...

Acharné de plus en plus au travail, l'ours eut beau ruser, feindre, trahir, simuler un retrait de corps & faire soudain volte-face, expri-

mer ostensiblement par le jeu de sa physionomie des intentions qu'il n'avait pas, et dissimuler, au contraire, celles qu'il avait réellement; approcher & se dérober au même instant; tâter un point pour en surprendre un autre, essayer & menacer ici pour mieux atteindre ailleurs, s'appliquer enfin à déconcerter son antagoniste qu'il fallait absolument aveugler d'abord, afin de pouvoir ensuite le rouler ahuri méthodiquement dans le sable : Ompdrailles ne paraissait pas même étonné de tout ce déploiement de stratagèmes, et restait impertubablement planté, ferme comme une colonne, au milieu de l'arène, actif en regards, avare de gestes, à la fois modeste & superbe de maintien : on ne se lassait pas de l'admirer, il avait enflammé les têtes, conquis les cœurs.

— Ah!...

Un cri soudain monta jusqu'aux frises du cirque, et ce cri, la foule sympathique à l'athlète inconnu d'elle la veille encore, la foule tout entière, la foule frémissante l'avait poussé.

— Quoi?...

L'*Ours du Nord* avait fini par s'accrocher au cou de son adversaire, et s'était retourné sur lui-même avec furie & prompt comme l'éclair, espérant de le faire basculer sur les reins et, coup sur coup, de l'envoyer à terre en plein sur le dos;... on crut que c'en était fait d'Ompdrailles, et qu'Arribial, à la fin, triomphait. Erreur! non-seulement il n'avait pas perdu pied, Ompdrailles, mais encore il n'avait pas même oscillé tant soit peu, en recevant le fougueux coup de hanche d'Arribial, et l'*Ours du Nord*, épouvanté d'une telle résistance & n'en pouvant plus, avait laissé retomber ses bras au long de ses cuisses, et s'était abattu tout d'une pièce aux orteils de celui dont dix mille bouches acclamèrent aussitôt la victoire. Ensanglanté, les coudes & les genoux écorchés jusqu'au vif, les poils souillés de poussière, harassé, maté, poussif, et rejetant par la bouche & les narines le sable qu'il avait mordu de toutes ses dents, le vieil ours déconfit put à peine se relever, et resta plus d'une minute ensuite indécis de ce qu'il avait à faire, et tremblant de tous ses nerfs; enfin, éperdu, fauve, hagard, il abandonna l'arène en montrant le poing à son jeune maître, et, s'arrachant la barbe avec désespoir :

— Ompdrailles! Ompdrailles! Ompdrailles!...

Et lui remerciait, étendant & repliant alternativement ses bras, le peuple ivre d'enthousiasme, et qui lui faisait ovation. Une voix réclama solennellement alors l'*assaut* entre le vainqueur de l'*invincible* Arribial, et Blas, le *Loyel Espagnol!*

— Oui, très-bien, oui.

— Cela regarde Ompdrailles.

— Il peut refuser.

— Ah bah!

— C'est son droit.

— Alors, qu'il parle!

— Il luttera.

— Nous voulons qu'il lutte encore, et tout de suite, avec Blas.

— .. ..

— Interrogez-le.
— Oui... qu'on l'interroge.
— Il a parlé!
— Chut!
— Es-tu las, Ompdrailles?

Il secoua la tête en souriant avec douceur, et ses cheveux atteints par l'un des rayons de soleil qui trouaient la voûte en verre du cirque, ses grands cheveux blonds ondulant & bruissant autour de ses tempes pures comme l'albâtre & sur son cou poli comme le marbre, eurent des lueurs vives d'auréole.

— Ompdrailles consent... Il n'est pas du tout essoufflé.
— Blas! Blas!
— Attendez un peu.
— Non, non, l'assaut *illico!*
— Blas! Blas! Blas!
— Allez, allez donc; obéissance au souverain! Ohé, là-bas, ohé!...

Soudainement, à la joie indescriptible de tous, on annonça que le *Loyal Espagnol* se préparait à combattre et ne tarderait pas à se montrer.

Il parut presqu'immédiatement en effet. En trois bonds, il franchit les soixante échelons de l'escalier de pierre, et vint tomber en arrêt devant le dompteur acclamé du vieil Arribial.

— Luttez!...

A peu près de la même taille et du même âge, admirablement découplés l'un et l'autre, celui-ci brun, plus ardent et mieux instruit; celui-là blond, placide, ignorant les rudiments de l'art, mais d'une solidité qui paralysait les ressources de la science; élégants, corrects, harmonieux et presque égaux en noblesse, ils s'affrontèrent en souriant.

— Très-bien!...

On battit des mains aussitôt qu'ils se furent enlacés, et, tant les éloges qui suivirent cette passe leur furent impartialement répartis, il eût été difficile de dire lequel des deux s'attirait davantage la sympathie et les faveurs du public. Qui l'emporterait, du premier aussi robuste qu'agile, et pratiquant comme pas un tous les secrets de sa profession, ou du second, qui, sans y entendre malice, avait prouvé néanmoins qu'on pouvait faire quelque fonds sur lui? Personne n'osait pronostiquer la victoire ni la souhaiter à celui-ci plutôt qu'à celui-là. Depuis longtemps l'un était aimé de tous ceux que l'autre avait si vite séduits, et comme chacun d'eux accomplissant vaillamment son devoir, on les encourageait avec la même chaleur Autant la précédente lutte qui s'était terminée à la honte de l'*Ours du Nord* avait été féline et cruelle, autant celle-ci, non moins sérieuse, était courtoise et charmait les galeries au lieu de les soulever, hurlantes, en délire. On était surpris, en même temps que touché, de voir que, malgré la franchise et l'impétuosité de leurs attaques, les deux rivaux évitaient réciproquement de se meurtrir, et qu'au plus fort même de

leur joûte herculéenne, ils se témoignaient sans jactance ni bassesse, et comme attendris, une mutuelle estime.

— Assez ! assez ! assez !

Et dans ces paroles éclatant en tumulte dans l'enceinte monumentale étaient contenus à la fois l'ordre et la prière d'en finir. On tremblait également à l'idée du triomphe ou de la défaite de l'un ou de l'autre des athlètes; on ne voulait ni vainqueur ni vaincu. Mais Blas, qui déjà deux fois était tombé à faux, s'abattit sur les genoux. En se relevant, il avoua que ses forces étaient épuisées. On ne pouvait mieux reconnaître la supériorité d'un émule. Aussi, lorsque le *Loyal Espagnol,* avant de quitter l'arène, alla vers le *Grand Blond* et lui serrant la main droite avec admiration et sans la moindre amertume, l'embrassa, tout le monde se sentit ému jusqu'aux entrailles de cette fraternelle accolade, et les bonnes larmes, qu'appellent les gestes magnanimes, arrivèrent brusquement à tous les yeux.

« Yul, dit l'*Arête,* qui devait lutter avec Uzairche, la *Fleur de*
« *Nismes,* empêché, demande à se mesurer incontinent avec le
« carrier des pierrières de la Grésigne, et jure de ne pas sortir de
« la lice avant de l'avoir allongé sur le ventre ou sur les deux omo-
« plates, au choix du public. »

A ce défi proclamé d'une bouche sonore entre deux salves de bravos par le recteur des jeux olympiques, Ompdrailles, qui remontait, déjà célèbre, les marches qu'il avait descendues, ignoré, six quarts d'heure auparavant, Ompdrailles s'arrêta sur place, et, pour la première fois, un éclair d'orgueil s'alluma dans ses prunelles, et ses narines se gonflèrent.

— Yul, dit-il d'une voix brève & douce encore, quoiqu'elle frémît de colère mal contenue & d'indignation; Yul, qu'il vienne!...

Et sur-le-champ il redescendit à reculons vers l'arène, les regards attachés à la plate-forme où venait d'apparaître une longue figure noire. Il avait plus de six pieds de haut, ce nègre, et, réellement, il était l'*Arète* le bien nommé. Roide comme une armature de fer, maigre comme un os, ses côtes saillaient au long de ses flancs absolument décharnés, et semblaient vouloir forer la peau d'ébène qui les recouvrait; tout le reste à l'avenant : un buste de squelette, les membres anguleux, des pieds & des mains secs ainsi que du bois mort, tout bossués de nodosités; et sur un cou de héron, une tête de bélier avec de noirs flocons de laine entremêlés de quelques fils d'argent, et des oreilles en pointe et pareilles à ces cornus appendices que les traditions hiératiques attribuent depuis mille ans et plus à Lucifer.

— *Retrô, Satanas!...*

Ompdrailles avait absolument perdu sa bénignité : toute sa face respirait un mélange de terreur religieuse et d'implacable haine. Au lieu de se tenir sur la défensive, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans les deux luttes antérieures, il courut au nègre avec le geste crucial habituel des chrétiens catholiques et l'étreignit désespérément. Huit ou

dix minutes durant, on vit les deux corps, le noir tranchant sur le blanc et le blanc s'enlevant en vigueur sur le noir, étroitement unis et pour ainsi dire conjugués. Yul avait quatre ou cinq pouces de plus que son antagoniste, et le front pur & blond de celui-ci se dressait irrésistiblement sous le menton fumeux de celui-là, dont les lèvres tout à coup s'ensanglantèrent. S'étant pris la langue entre les dents, il s'était lui même mordu, ce démon! Il rugit; ses doigts difformes & griffus s'enfoncèrent à même la gorge neigeuse du carrier, dont le sang vermeil coula. De toutes parts, au pourtour du cirque, une immense clameur d'angoisse émergea de toutes les poitrines. On criait d'effroi, l'on tremblait pour l'*homme,* on allait s'élancer pour l'arracher aux ongles de l'*autre;* mais, au même instant, on entendit craquer des vertèbres, ensuite, comme un broiement de chairs, et le monstre, que chacun crut foudroyé, se rompit l'ossature sur le sol, son vainqueur restant debout. Horrible & semblable au serpent infernal, à force de se tordre, il se retourna prostré contre les pieds qui le pétrissaient, et, les labourant de la griffe, il réussit à souder ses crocs à l'entour d'un tendon. Ompdrailles, échevelé, blessé, saignant, glorieux, formidable, les regards acérés & flamboyants comme des glaives, tragique et plus beau que l'Archange dominateur du Dragon, lui mit alors un talon sur la croupe, et, l'ayant contraint, en y pesant, à ouvrir les mâchoires, il le faisait bâiller et vomir comme une hydre et menaçait de l'écraser sans miséricorde et de l'introduire en terre, aux yeux terrifiés & respectueux de la foule, qui, demandant grâce à la fin, arriva non sans peine et presque trop tard à l'obtenir

— Au revoir, lion, et vive toi!...

Quels débuts : Arribial, l'*Ours du Nord*, abattu, presque sans coup férir; Blas, le *Loyal Espagnol* et l'idole des afficionados, incliné de son propre arbitre devant une puissance supérieure à la sienne; Yul, l'*Arête,* réduit à néant : il n'en eût pas tant fallu pour mettre au pinacle un apprenti dont la gloire avait éclipsé du premier coup celle des maîtres qui, jaloux d'abaisser ce nouveau venu, surgirent contre lui de toutes parts; aussi, vit-on en très-peu de temps descendre tour à tour dans la lice : Etienne, le *Pâtre des Pyrénées;* Arnaud-Timbalier, Œnit la *Rancune;* Evariste *Bras de fer;* Rabasson, de Paris, une étoile de la salle Montesquieu; Albus et Ramon, *les premiers lutteurs du monde;* Œillards, Alcide *Bonne-Grâce;* Yvonic, *Tête de roc;* Kanals, Xalin, Zumalaterrino l'*Invincible Catalan;* Nané, Cuq, Quadragale le *Sanglier de la Lorraine;* Agné, Jost la *Terreur des hommes forts;* Suî, Rey, Pech, Henri le *Cossu;* Echagüe le *Samson de la Croix-Rousse;* Esprit Tallu, les deux frères Upi, de Nîmes, trois fois couronnés aux *Jeux annuels;* Edouard le *Baliste;* Ixmaë, Le Bœuf, image exacte du type jupitérien, effrayant comme le Laocoon, avec le boa tatoué s'enroulant autour de son corps; Saint-Jacques, Ysse, Antoine Peyrolas le *Bouvier de l'Honor de Cos;* Sapy, Pujol, le marin de la *Belle-Poule;* Imhaur, premier de la race et troisième du nom;

Montbars l'*Exterminateur des hercules,* et le dernier descendant du grand Boucanier de la Havane; Auguste Tonnerre, Urbain le *Borgne des Ardennes;* Samuel le *Roi des Juifs;* Origène la *Massue;* Ey, le *Soleil du Béarn;* Navali, Larrieu, qui porte sur ses bras tendus un énorme cheval de limon tout harnaché; Masson, dont les reins soulèvent quinze mille kilos de pierre ou de plomb; Baptiste, Ouviziat le *Loup de la Bourrèque;* Andria l'*Aigle du Mont-Cenis;* Ondouix le *Premier des Auvergnats;* Hié; Rumor *Barbe-Rousse;* Angoin, Nissat, Emile-Emicle, Ubentchiftrche le *Grand Bavarois;* Sutters, Zach, Igex *Longue-Avoine;* Adalbert Pharnacope, compagnon tailleur de pierres et le *Fléau des Dévorants;* Serp, Audouy l'*Hercule,* celui-là même qui, plus tard, complice de Jacques Latour, trempait dans l'assassinat de Labastide-Belplas; Virole *Outre-Mer;* Chrétien l'*Antechrist;* Evêque le *Chevelu;* Dupontavilène le *Colosse de la Garonne;* Orlat le *Rempart du Midi;* Gosse le *Taureau de la Camargue;* Honoré la *Valeur;* Rol le *Lion;* Niort, André *Cimetière;* Alpy la *Cime;* Outil l'*Horloger;* Adolphe le *Pressoir;* Unikouï, Bernard, enfant de Bordeaux et l'*Effroi des Braves;* Arpin lui-même & Marseille; enfin, Marseille de la Palud, Marseille le *Nec plus ultra;* mais tous ces hardis compagnons accourus à l'envi des quatre points cardinaux, subirent la marque impériale de celui qu'ils voulaient à tout prix découronner, et qui, sans cesse grandissant en dépit de leur rage, marcha de triomphe en triomphe, et le peuple, le peuple témoin de ces assauts grandioses, exaltant et portant aux nues son favori qui ne *savait pas lutter;* le peuple, avec ses mille bouches retentissantes comme des buccins, le peuple proclama l'invincible Ompdrailles roi des arênes et le surnomma : le *Tombeau-des-Lutteurs!*

Léon Cladel

(*La suite à la prochaine livraison*)

ODE A LYDIE

Traduit d'Horace (IX, livre III)

HORACE

J'étais alors, quand j'avais ta tendresse,
Quand les bras préférés de nul adolescent
A ton col blanc n'attachaient leur caresse,
Plus que le roi de Perse heureux et florissant!

LYDIE

J'étais alors, tant que je fus aimée,
Que pour nulle Chloé ton cœur ne m'oublia,
Si florissante et si haut renommée
Que Lydie éclipsait la Romaine Ilia.

HORACE

Chloé de Thrace est maintenant ma reine ;
Elle sait mettre un luth & ses doux chants d'accord.
Et je mourrai pour celle-là sans peine
Si le Destin l'épargne en avançant ma mort.

LYDIE

Calaïs m'aime & m'emflamme, & je l'aime
Le fils d'Ornithius de Thurium, mon roi !
Pour cet enfant je mourrai deux fois même,
Si le Destin l'épargne en commençant par moi.

HORACE

Mais... si, rendus à la Vénus passée,
Un joug d'airain rivait les déserteurs d'amour,
Mais si Chloé la blonde était chassée...
Si la porte s'ouvrait, pour Lydie, au retour...

LYDIE

Je sais que l'autre est plus beau qu'une étoile
Toi plus léger qu'un liége et plus tempétueux
Que l'Adria redoutable à la voile,
Avec toi j'irai vivre, et mourir si tu veux !

Sully Prudhomme

Contes pour les Femmes

IX

DISCOURS DE TULLIA

Nous marchions derrière elle dans cet étonnant jardin de roses du célèbre horticulteur Donady, qui rougeoie et flamboie, jette au soleil ses ruissellements de rose, éparpille ses laques délicieuses, fait songer à toutes les splendeurs de la pourpre et du sang versé, éclate en notes jaunes comme l'or, en floraisons de neige odorante, et fait penser à la palette d'un Delacroix soudainement animée et livrée aux fureurs de la Vie par quelque génie curieux de réaliser l'idéal humain et de faire chanter désespérément la symphonie des couleurs triomphalement débordée en ondes vivantes et rougissantes.

— Ces fleurs, dit la belle Tullia, sont pareilles à nous, car Dieu n'a créé aucune fleur qui fût pareille à la rose ou qui portât le nom de rose, et elles sont uniquement un produit de la volonté, un prodige de l'art humain et un effort d'amour ! Tels les grands Parisiens, dont la race ne se produit pas de père en fils comme celles que peut étudier l'histoire naturelle, mais se perpétue par la greffe entée sur des sauvageons pris en pleine terre dans les campagnes robustes. Chacun de nous est un être artificiel, et c'est ce qui fait notre gloire et notre force, car tout Parisien un peu illustre a, comme un Prométhée, volé le feu du ciel ; et quant au

vautour qui ronge le foie de ces Titans révoltés, c'est un détail auquel ils sont si bien accoutumés, qu'ils n'en parlent même plus, ne songeant qu'à créer la joie autour d'eux et à étonner les astres par la sereine limpidité de leur sourire.

Tenez, Monsieur de Giteri, continua-t-elle en se tournant à demi vers ce jeune marquis aux yeux de lion et à la blonde chevelure de femme, vous avez voulu mourir pour moi la semaine dernière, et si je ne me trompe, vous avez dix-huit ans; sachez donc que je pourrais être votre grand'-mère et que j'ai cinquante ans sonnés. Certes, rien ne me force à vous dire cela, mais rien ne me force non plus à ne pas vous le dire, puisque ma beauté, que tous déclarent parfaite et inattaquable, est le grand thème de la poésie moderne et l'inspiration sans cesse renaissante des quelques artistes qui ont gardé en eux une étincelle de génie. Vous voyez en moi Diane de Poitiers, Marguerite, Cléopâtre; pourquoi ny seraient-elles pas, puisque je les y ai mises, et que j'ai pour jamais rafraîchi ma lèvre au flot miraculeux de la Jouvence idéale? Vous êtes étonné que la flamme du Désir qui vous a mordu jusqu'à l'angoisse ait été allumée par des yeux qui datent d'un demi-siècle; eh bien! douée comme je l'étais par toutes les fées, toutes les grâces et toutes les énergies, il m'a juste fallu ce temps-là, sans perdre une minute! pour apprendre à être belle et surtout à être jeune, car la nature et la société font des mères, des filles, des épouses, des actrices et des caissières, mais la femme est une conception abstraite qui ne peut être réalisée que par l'art pur! Il y a, grâce au ciel, beaucoup de femmes honnêtes, mais la femme chaste est la formule absolue et la suprême expression de la science unie à la grâce. Quant à la beauté, elle est une harmonie que la nature ne produit pas plus qu'elle ne produit un tableau de Raphaël ou une symphonie de Beethoven, et elle n'existe qu'à la condition d'être perpétuellement perfectionnée et renouvelée; aussi une femme belle s'est-elle créée elle-même sans cesse et mille fois; et demander à une telle œuvre surhumaine de s'intéresser à des amourettes, n'est-ce pas vouloir tenir un lion en laisse, et le mener à travers les fleurettes des prairies, attaché à un ruban rose?

J'ai cinquante ans, monsieur de Giteri, et vous en restez stupéfait; il vous reste à apprendre que tous les Parisiens ont au moins cinquante ans; mais vous le comprendrez facilement, quand vous saurez à quoi ils servent et quelle est leur fonction sur la terre. Ils sont le Luxe, la floraison poétique, la vivante école d'amour qui donnent à l'univers son existence intellectuelle, et sans lesquels il n'y aurait partout que des travailleurs courbés vers le lucre et des femelles partageant leurs soucis, mais plus de femmes adorées; car il faut d'impérieux modèles à imiter pour que les habitants des provinces reculées, occupés uniquement d'arrondir leur terre ou de faire faire des petits à leurs coupons de rente, se désintéressent de leurs intérêts, et voient encore dans la femme une créature divine. C'est seulement grâce à l'exemple des Parisiens qu'ils ne contraignent pas leurs épouses, comme font les sauvages, à porter les fardeaux et à labourer la terre, sort qu'elles mériteraient d'ailleurs si nous ne leur fournissions des formules de beauté toutes faites et qu'elles n'ont qu'à imiter, car il est évident qu'elles ne les tireraient pas de leurs âmes! Si la Parisienne n'avait pas fondu et vaporisé des millions pour inventer sa robe, la robe que Tulle ou Rodez confectionne d'après celle-là ne serait qu'un sarrau et qu'un fourreau de parapluie, et nous nous ruinons pour les Suédois, les Brésiliens et les Cafres qui n'y songent pas, dépensant chaque jour la fortune d'un Crésus ou d'un Rothschild pour fournir à des gens que nous

ne verrons jamais un patron de robe ou un patron de sourire, et un indispensable bagage d'idées poétiques sans lequel ils seraient des bêtes, et qu'ils n'ont eu qu'à humer naturellement comme l'air qu'on respire!

Paris, ville, quoi qu'on en pense, désintéressée de la politique et nullement industrielle, produit des poèmes, des tableaux, des opéras, et aussi, chose plus rare et plus difficile à trouver, des Parisiens, et voilà tout. Mais pourquoi le Parisien, ce héros d'amour, beau comme un dieu, fort, brave, costumé avec une simplicité magistrale, spirituel, savant, dompteur de chevaux, couronné de sa noire chevelure, qui à lui seul dépense plus d'argent que vingt riches et qui bouleverse la création pour la gloire d'une femme jamais sevrée en aucun mois de l'année de fraises des bois et de lilas blancs; pourquoi, dis-je, cet être merveilleux a-t-il cinquante ans, et non pas tout bonnement l'âge de Roméo? C'est parce qu'il ne lui suffirait pas d'être Roméo! Il faut qu'il soit en un seul tous les amants illustres, tous les faiseurs d'exploits; tous les vainqueurs de monstres, tous les Raleighs qui ont jeté leur manteau dans la boue sous les pieds de leur souveraine, et qu'il les ait tous absorbés en lui, comme il convient à un être qui prétend servir de type, dans une époque où la critique a tout analysé et tout résumé! Regardez-le, tandis que la femme aimée de lui triomphe comme une reine d'Orient vêtue des plus belles couleurs et parée des perles de la mer; il est là près d'elle, gracieux et viril, jeune comme un rêve, spirituel et joyeux, agile à créer, à saisir, et à formuler toute idée, portant son habit noir de façon à rappeler les plus belles lignes de la statuaire, et montrant sa fine main robuste, également apte à tenir l'épée ou la plume ou les rênes d'un cheval indompté!

Vous jugeriez, et vous auriez raison, que rien ne lassera jamais cette force calme et sûre d'elle-même. Et pourtant, si ce héros qui persiste parce qu'il se doit comme exemple au monde, suspendait un instant l'effort de volonté par lequel il enchaîne et fixe en lui la jeunesse et le charme, aussitôt vous verriez ses cheveux blanchir, ses tempes se rider, son dos se courber, ses jambes trembler fléchissantes; au lieu de faire cortége à la bien-aimée dans une salle d'opéra, ou de chasser le renard en habit rouge, poussant sur la neige son cheval arabe, il serait dans son fauteuil de malade à oreillons, en proie à la goutte et au catarrhe, marchandant son héritage à des collatéraux absurdes, et prenant de la main d'une gouvernante des jujubes et des tisanes! Mais il n'en est pas ainsi, parce qu'il ne le veut pas, et parce qu'il est nécessaire qu'il enseigne la jeunesse aux jeunes gens, qui sans lui ne seraient que de vieux collégiens.

Ellle est si noble et si magnifique en soi, cette persistance dans la domination et dans la beauté, que même parodiée par des gens chauves, décrépits et morts depuis longtemps, elle garde encore une certaine grandeur. Tout Paris a admis au dernier Bal des Artistes ce vieux rédacteur de petits journaux arrivant avec son visage de casse-noisette labouré comme par la griffe d'un chat, et s'écriant fièrement: « C'est Adolphine! » Casadavant, le comédien-peintre, ce rival de Monnier, qui est plus vieux que lui, car il est né en 1798, s'était engagé au Théâtre de Versailles pour donner quelques représentations des *Trois Rapins*, qui sont sa *Famille Improvisée*. Sifflé par le public, il rentra furieux dans la coulisse, jeta sa perruque à ses pieds, et montrant son crâne nu et poli comme un quartier de roche: « Je veux résilier, dit-il. Je me moque bien de vos Versaillais; mais j'attends demain une personne qui ne doit pas me voir humilié et sans mon prestige! » Et comme le directeur lui demandait quelle était

cette personne. Casadavant lui cria d'une voix de tonnerre, en attachant sur lui son vieil œil d'aigle : « C'est ma maîtresse ! »

Mais, continua la belle Tullia, tout ce que je vous dis là, monsieur de Giteri, n'est pas pour décourager votre amour, au contraire ; car, si vous avez à dépenser comme entrée de jeu quelques millions et beaucoup de génie, pourquoi ne deviendrez-vous pas quelque jour un Parisien? Vous m'objecterez à cela que si cela vous arrive jamais, comme je suis vieille aujourd'hui, je ne serai plus jeune en ce temps-là : mais qu'en savez-vous? Il n'est pas plus difficile de se ressusciter soi-même qu'il n'est difficile à un Homère de ressusciter les Achilles ; toute la question est de bien savoir les mots et les nombres qui domptent les puissances aveugles et font obéir la vile Matière.

Théodore de Banville

PIERRE LE VÉRIDIQUE

LIVRE PREMIER

L'HOMME TOUT NU

CHAPITRE II

Pourquoi le château de Romanin avait une tourelle neuve

Non loin du bourg de Saint-Remy-en-Provence, dans un col des montagnes alpines, qui bornent l'horizon d'un demi-cercle de crénelures granitiques, au dessus d'un bois d'oliviers & d'yeuses naines où chantaient autant d'oiseaux que dans la plus grande forêt du monde, s'érigeait une très-noble baronnière qu'on appelait le château de Romanin.

Il reste aujourd'hui de l'antique demeure trois pans de murs tombés, sur qui grimpent des lierres et broutent des chèvres maigres; son nom même est presque oublié; le paysan qui s'est étendu à l'heure de la méridienne sur l'un des débris de pierre et regarde, en sifflant quelque ronde provençale, le ciel, croit peut-être qu'il repose sur une roche roulée de la montagne. Mais, dans le temps où les barons de la chrétienté française et teutonique, de qui saint Bernard avait exaspéré le zèle, naviguèrent vers Constantinople, et où le sire de Pierrefeu aperçut un jupon rouge qui allait et venait dans la lumière de midi, le château de Romanin dominait seigneurialement la contrée.

Flanquée de deux fortes tours qui braquaient sur la plaine les trous noirs de leurs archières et que coiffaient des chaperons de tuiles, sa façade était haute & large; un balcon de marbre rosâtre y saillait lourdement entre deux lanternes ajourées de lys et de trèfles, qui s'effilaient, légères, jusqu'au-dessus du toit; et, six à droite, six à gauche, des fenêtres étroites, aux carreaux de vélin colorié, luisaient au fond d'embrasures ogivales, où l'on voyait, les

jours des fêtes, onduler et flamboyer dans le vent, au soleil, les bannières & les blasons des hôtes.

Tournée depuis deux siècles vers le couchant, la façade avait pris une belle couleur de pourpre orangée; mais une des grosses tourelles, construite il y avait quarante ans à peine, était encore toute blanche; et voici pourquoi le château de Romanin montrait une tourelle neuve.

Doulce de Saint-Didier, jadis, aimait Antiphanor, et, comme elle était belle & gorgiasse, et jouait de la harpe à quinze cordes aussi bien qu'en joua sainte Corinne, dame de Tanagre, en Béotie, elle n'était point dédaignée de celui qu'elle avait élu.

Par malheur, le mari de Doulce, qui était sire de Romanin, voyait d'un œil fâché les tendresses de sa femme pour le chevalier Antiphanor.

Mieux eût valu sans doute la complimenter sur le choix qu'elle avait fait, et s'en féliciter soi-même, car Antiphanor était de haute race et romansait fort bien en langue provençale. Mais il ne manquait pas alors de ces seigneurs grossiers qui prétendaient se réserver leurs femmes, et, n'étant que maris, exercer sur elles, contre toutes coutumes, les droits de possession & de jalousie, attribués aux seuls amants. Certes, on ne faillait pas à les brocarder dans les sirventes et chansons; les Cours d'amour avaient rendu contre eux plus d'un arrêt savamment déduit; quelques-uns n'en persistaient pas moins dans leurs sentiments incommodes.

Donc Antiphanor & Doulce de Saint-Didier avaient de grandes peines, parce qu'il ne leur était pas loisible de se voir comme ils eussent voulu ni de converser à leur gré. En trois années, ils n'avaient encore pu se donner l'un à l'autre aucun témoignage certain de leur mutuel amour. S'ils se rencontraient, c'était devant des yeux jaloux qui les épiaient méchamment. Par la ruse du sire de Romanin, les messages les plus secrets étaient interceptés, et plus d'une fois Doulce de Saint-Didier se mordit de dépit les belles lèvres amoureuses qu'Antiphanor ne baisait pas.

Elle jura qu'il les baiserait.

Un jour que, navré de désespoir à cause de son amie, il agitait lequel vaudrait mieux de s'aller jeter dans la Durance ou de chanter sa peine en une chanson bien rimée, Doulce lui fit savoir qu'il eût à se rendre, le soir du lendemain au pied de la tourelle méridionale, et à y demeurer coi, quelque chose qu'il advînt, jusqu'au moment où elle parlerait à lui. Comment il reçut le message, c'est ce que l'histoire ne dit pas d'une manière certaine; mais Jehan de Nostre-Dame suppose que ce fut par le moyen d'un perroquet à qui la dame, pendant trois mois, avait secrètement enseigné des paroles.

Antiphanor n'eut garde de manquer à l'assignation; le soir pris, il était au bas de la tourelle, où l'ombre empêchait qu'aucun ne l'aperçut, et s'y tenait immobile, attendant sa joie.

Soudain, il se fit dans le château un grand bruit de pas qui se

hâtent et de voix alarmées. Les chambriers d'abord, et les pages, et les varlets, et enfin le sire de Romanin lui-même, sortirent en poussant des cris, les bras levés au ciel. Le feu était au château, dans la tourelle méridionale ! mais Antiphanor se retint de bouger, soumis aux volontés de sa dame.

Pendant que le groupe remuant des fuyards assemblés devant le château s'effrayait des bouffées de flammes qui jaillissaient déjà des fenêtres, et que le seigneur s'écriait en vain : « Mille gros tournois d'or à qui s'en ira chercher la comtesse dans sa chambre de la tourelle ! » Antiphanor sentit quelque chose dans l'ombre lui frôler son chaperon, et c'était le bout d'une échelle de lin, que Doulce avait faite avec les courtines de son lit.

Il saisit l'échelle, grimpa, s'élança d'un bond dans la chambre qu'il avait vue en rêve durant de si longues nuits.

Alors, au milieu de l'incendie qui grandissait, et sans entendre les appels ni les plaintes montant du dehors jusqu'à eux, ils s'embrassèrent avec une délicieuse fureur.

Que dit le Code d'Amour, rapporté de la forêt de Karléon par le chevalier Brito ? « L'amante ne peut se rassasier de l'amant, ni l'amant de l'amante. »

Une heure avait passé quand Doulce, ensommeillée d'une chère lassitude, essaya de se soulever un peu et murmura tout près de la bouche d'Antiphanor :

— Ne sens-tu pas la chaleur des flammes plus proche ? Il faut que tu partes, hélas !

Il répondit en lui baisant un petit signe qu'elle avait au coin de la lèvre :

— Non. L'échelle pend à la fenêtre. Nous avons le temps. Laisse-moi mettre ma tête sous tes cheveux !

Il se passa un long moment encore. La tenture de la porte, poussée par le vent du feu, s'enfla, se tordit, flamba. Ce fut Antiphanor, cette fois, qui voulut se lever.

— Oh ! tu périrais ! dit-il. Viens, suis-moi, fuyons !

Mais elle, qui lui avait mis les bras autour du cou, le serra plus étroitement, et il replaça sa tête sur le sein de son amie.

C'est ainsi qu'ils s'endormirent. Une partie du château brûla, s'écroula, les cendres de leurs corps unis se mêlèrent.

Voilà pourquoi la tourelle du sud était neuve ; et cette aventure, qui fut divulguée on ne sait comment, ajouta un beau renom au château de Romanin, illustre d'autre part à cause des assises de Gaye Science qui s'y tenaient chaque année vers les premiers jours des Kalendes de mai.

Sans doute, on estimait fort la Cour d'amour de Gascogne. Les plus fameux poètes s'y rendaient en grand nombre, et dans des strophes alternées, alors nommées tensons, exposaient des cas difficiles sur lesquels opinait le tribunal des dames.

A Narbonne, la comtesse Ermengarde, jugeant, avec équité, imposait des pénitences aux amants infidèles, donnait des récompenses

aux couples exemplaires. C'est à Narbonne que Bernard de Ventadour déroba un miroir où s'était regardée Agnès, marquise de Montluçon, et, le contemplant sans cesse, se laissa mourir du regret de l'image disparue. Puis la marquise mourut à son tour, tant elle était chagrine d'avoir perdu un tel ami. La Cour ordonna qu'ils seraient pleurés trois jours et trois nuits par tous les amants de son ressort.

Azalaïs de Roquemartine, pour qui Folquet de Marseuille demeura toute une semaine sans manger ni boire; Béatrix, sœur de Boniface, marquis de Montferrat, celle que Rambaud de Vaquéras appelait le « bel cavaliers », parce qu'il l'avait surprise un jour se jouant avec une épée de bataille; Rixende de Puyverd qui, ayant ordonné par jeu à Giraud de Calanson d'aller pour l'amour d'elle dans la lune, ne le revit plus jamais, d'où il fut permis de penser qu'il y était allé en effet; Isoarde de Roquefeuilh, que Perdigon refusa d'épouser de peur de cesser de l'aimer, et Blanche de Flassans, que Pons de Capdeuil continua d'aimer bien qu'il l'eût épousée, siégeaient dans le château de Signe, où fut donné, conformément à l'article trentième du Code d'amour, cet arrêt qui acquit force de loi : « Rien ne défend qu'une femme soit aimée de deux hommes, ni qu'un homme soit aimé de deux femmes. »

Mais la Cour la plus considérée était celle que tenait en sa seigneurie de Romanin la comtesse Phanette, de la maison de Gantelmes.

A peine le Cry des prochaines assises avait-il été fait par les messagers de la comtesse que de toutes les chatellenies de Provence, où tant de gentilles femmes étaient servies par tant de barons et de clercs diseurs de sirventes & joueurs de guitares, et de Gascogne, où l'on se piquait peu d'être constant, et de Flandres, où l'on était fidèle, et du royaume de France, qui commençait à se plier aux délicates coutumes, se hâtaient d'accourir, sur palefrois ou haquenées, en voitures d'osier traînées par des mules, ou en carruques à deux roues, attelées de roucins, tous ceux qui avaient quelque cas à soumettre au jugement des dames. Les joues emperlées de larmes, l'amante trahie venait demander justice des faussetés de son ami; le chevalier qu'aucune faveur n'avait encore récompensé de ses longs dévouements espérait que sa maîtresse serait condamnée à lui octroyer quelque pitié; les troubadours en chemin composaient des poëmes où étaient proposées de subtiles questions, tantôt celle-ci : « L'amour peut-il exister entre personnes mariées? » tantôt celle-là : « Lequel est le plus digne d'être élu pour servant par une noble personne, du libéral par nature, ou de l'avare qui donne cependant? » La cour de Romanin prononçait en suprême ressort, et nul n'aurait été assez hardi ni assez peu soucieux de sa renommée, pour ne point se soumettre aux décisions de ce tribunal.

Comme on le pense bien, on passait en beaux divertissements tout le temps que l'on n'employait pas à juger ou à être jugé. Les uns, le tiercelet au poing, s'en allaient chasser la gelinotte ou le faisan de Tartarie; d'autres préféraient rester dans les chambres, jouant aux tables, que ce fussent échecs, dames, ou tric-trac; et jouant

même aux dés, en dépit de l'ordonnance qui venait d'être rendue : « Il ne sera point fait de dez dans tout le royaume, et ceux qui seroient en réputation d'y jouer seront tenus infâmes. » On se divertissait aussi à entendre réciter les troubadours, et à voir les jongleurs danser au son de la cornemuse la danse de l'épée, ou faire rouler une roue de chariot d'un coude à l'autre coude par derrière leur tête, ou tenir une lance en équilibre, du côté de la pointe, sur le bout de leur nez. Mais ce qui était le plus plaisant, c'était de deviser avec les dames, soit qu'on se penchât vers elles pendant qu'elles brodaient quelque blason sur une étoffe de soie, soit que, leur offrant la main, on les conduisit dans le petit bois d'oliviers et de chênes tout plein de discrets asiles, et où il n'y avait pas d'écho. Enfin vous ne sauriez imaginer un lieu plus aimable au monde que ce château de Romanin au temps des assises d'amour, et quiconque y était allé ne songeait qu'à y revenir.

Catulle Mendès

(La suite à la prochaine livraison)

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

IV. — *Suite.*

Gervaise reprit lentement sa marche. Dans le brouillard d'ombre fumeuse qui tombait, les becs de gaz s'allumaient; et ces longues avenues, peu à peu noyées et devenues noires, reparaissaient toutes braisillantes, s'allongeant encore et coupant la nuit, jusqu'aux ténèbres perdues de l'horizon. Un grand souffle passait, le quartier élargi enfonçait des cordons de petites flammes sous le ciel immense et sans lune. C'était l'heure, où d'un bout à l'autre des boulevards, les marchands de vin, les bastringues, les bousingots, à la file, flambaient gaiement dans la rigolade des premières tournées et du premier chahut. La paie de grande quinzaine emplissait le trottoir d'une bousculade de gouapeurs tirant une bordée, de noceurs pressés de fricoter leur monnaie Ça sentait dans l'air la noce, une sacrée noce, mais gentille encore, un commencement d'allumage, rien de plus. On s'empiffrait au fond des gargottes; par toutes les vitres éclairées, on voyait des gens manger, la bouche pleine, riant sans même prendre la peine d'avaler. Chez les marchands de vin, des pochards s'installaient déjà, gueulant et gesticulant. Et un bruit du tonnerre de Dieu montait, des voix glapissantes et des voix grasses, au milieu du continuel roulement des pieds sur le trottoir. « Dis donc! viens-tu becqueter ?... Arrive, clampin ! je paie un canon de la bouteille... Tiens ! v'la Pauline ! ah bien ! non, on va rien se tordre ! » Les portes battaient, lâchant des odeurs de vin et des bouffées de cornet à pistons. On faisait queue devant l'Assommoir du père Colombe, allumé comme une cathédrale pour une grand'messe ; et, nom de Dieu ! on aurait dit une vraie cérémonie, car les bons zigs chantaient là-dedans avec des mines de chantres au lutrin, les joues enflées, le bedon arrondi. On célébrait la sainte Touche, quoi ! une sainte bien aimable, qui doit tenir la caisse

au paradis. Seulement, à voir avec quel entrain ça débutait, les petits rentiers, promenant leurs épouses, répétaient en hochant la tête, qu'il y aurait bigrement des hommes soûls dans Paris, cette nuit-là. Et la nuit était très-sombre, morte et glacée, au-dessus de ce bousin, trouée uniquement par les lignes de feu des boulevards, aux quatre points du ciel.

Plantée devant l'Assommoir, Gervaise songeait. Si elle avait eu deux sous, elle serait entrée boire la goutte. Peut-être qu'une goutte lui aurait coupé la faim. Ah ! elle en avait bu des gouttes ! Ça lui semblait bien bon tout de même. Et, de loin, elle contemplait la machine à soûler, en sentant que son malheur venait de là, et en faisant le rêve farouche de s'achever avec de l'eau-de-vie, le jour où elle aurait de quoi. Mais un frisson lui passa dans les cheveux, elle vit que la nuit était noire. Allons, la bonne heure arrivait. C'était l'instant d'avoir du cœur et de se montrer gentille, si elle ne voulait pas crever au milieu de l'allégresse générale. D'autant plus que de voir les autres bâfrer et s'amuser ne lui remplissait pas précisément le gésier. Elle ralentit encore le pas, regarda autour d'elle. Sous les arbres, traînaient des lambeaux d'ombre plus épaisse. Il passait peu de monde, des gens pressés, traversant vivement le boulevard. Et, sur ce large trottoir sombre et désert, où venaient mourir les gaietés des chaussées voisines, des femmes, debout, attendaient. Elles restaient de longs moments immobiles, patientes, raidies comme les petits platanes maigres ; puis, lentement, elles se mouvaient, traînaient leurs savates sur le sol glacé, faisaient dix pas et s'arrêtaient de nouveau, collées à la terre. Il y en avait une, au tronc énorme, avec des jambes et des bras d'insecte, débordante et roulante, dans une guenille de soie noire, coiffée d'un foulard jaune ; il y en avait une autre, grande, sèche, en cheveux, qui avait un tablier de bonne ; et d'autres encore, des vieilles replâtrées, des jeunes très-sales, si sales, si minables, qu'un chiffonnier n'en aurait pas voulu. Gervaise, pourtant, ne savait pas, tâchait d'apprendre, en faisant comme elles. Elle était serrée à la gorge par une émotion de petite fille, ne sentant pas si elle avait honte, agissant dans un vilain rêve. Pendant un quart d'heure, elle se tint toute droite. Des hommes filaient, sans tourner la tête. Alors, elle se remua à son tour, elle osa accoster un homme qui sifflait, les mains dans les poches, et murmura d'une voix étranglée :

— Monsieur, écoutez donc...

L'homme la regarda de côté et s'en alla en sifflant plus fort.

Gervaise s'enhardissait, devenait suppliante. Et elle s'oublia dans l'âpreté de cette chasse, le ventre creux, s'acharnant après son dîner qui courait toujours. Longtemps, elle piétina, ignorante de l'heure et du chemin qu'elle faisait. Autour d'elle, les femmes muettes et noires, sous les arbres, voyageaient, enfermaient leur marche dans le va et vient régulier des bêtes en cage. Elles sortaient de l'ombre, avec une lenteur vague d'apparitions ; elles passaient dans le coup de lumière d'un bec de gaz, où vivement s'étalaient leur laideur blafarde ; et elles se noyaient de nouveau, reprises par l'ombre, retrouvant le charme frissonnant des ténèbres du trottoir. Des hommes se laissaient arrêter, causaient pour la blague, repartaient en rigolant. D'autres, discrets, effacés s'en allaient, à dix pas derrière une femme. Il y avait de gros murmures, des querelles à voix étouffée, des marchandages furieux, puis des silences brusques. Et Gervaise, aussi loin qu'elle s'enfonçait, voyait s'espacer ces factions de femme dans la nuit, comme si, d'un bout à l'autre des boulevards extérieurs, des femmes fussent plantées. Toujours, à vingt pas d'une autre, elle en aper-

cevait une autre. La file se perdait, Paris entier était gardé. Elle, dédaignée, s'enrageait, changeait de place, allait maintenant de la chaussée de Clignancourt à la grande rue de la Chapelle.

— Monsieur, écoutez donc...

Mais les hommes filaient. Elle partait des abattoirs, dont les décombres puaient le sang. Elle donnait un regard à l'ancien hôtel Boncœur, fermé et louche. Elle passait devant l'hôpital de Lariboisière, comptait machinalement sur les façades les fenêtres éclairées, brûlant comme des veilleuses d'agonisant, avec des lueurs pâles et tranquilles. Elle traversait le pont du chemin de fer, dans le branle des trains, grondant et déchirant l'air du cri désespéré de leurs sifflets. Oh! que la nuit faisait toutes ces choses tristes! Puis, elle tournait sur ses talons, elle s'emplissait encore les yeux des mêmes maisons, du défilé toujours semblable de ce bout d'avenue où elle avait vieilli ; et cela à dix, à vingt reprises, sans relâche, sans un repos d'une minute sur un banc. Non, personne ne voulait d'elle. Sa honte lui semblait encore grandir de ce dédain. Un reste de coquetterie, montant de son abjection, la serrait au cœur. Elle descendait toujours vers l'hôpital, elle revenait vers les abattoirs. C'était sa promenade dernière, des cours sanglantes où l'on assommait, aux salles blafardes où la mort raidissait les gens dans les draps de tout le monde. Sa vie avait tenu là.

— Monsieur, écoutez donc...

Et, tout d'un coup, elle aperçut son ombre par terre. Quand elle approchait d'un bec de gaz, l'ombre vague se ramassait et se précisait, une ombre énorme, trapue, grotesque tant elle était ronde. Cela s'étalait, le ventre, la gorge et les hanches, coulant et flottant ensemble. Elle louchait si fort de la jambe, que, sur le sol, l'ombre faisait la culbute à chaque pas ; un vrai guignol! Puis, lorsqu'elle s'éloignait, le guignol grandissait, devenait géant, emplissait le boulevard, avec des révérences qui lui cassaient le nez contre les arbres et contre les maisons. Mon Dieu! qu'elle était drôle et effrayante! Jamais elle n'avait si bien compris son avachissement. Alors, elle ne put s'empêcher de regarder ça, attendant les becs de gaz, suivant des yeux le chahut de son ombre. Ah! elle avait là une belle gaupe qui marchait à côté d'elle! Quelle touche! Ça devait attirer les hommes tout de suite. Et elle baissait la voix, elle n'osait plus que bégayer dans le dos des passants :

— Monsieur, monsieur, écoutez donc...

Cependant, il devait être très-tard. Ça se gâtait, dans le quartier. Les gargots étaient fermés, le gaz rougissait chez les marchands de vin, d'où sortaient des voix empâtées d'ivresse. La rigolade tournait aux querelles et aux coups. Un grand diable dépenaillé gueulait : « Je vas te démolir, numérote tes os ! » Une fille s'était empoignée avec son amant, à la porte d'un bastringue, l'appelant sale mufe et cochon malade, tandis que l'amant répétait : « Et ta sœur ? » sans trouver rien de drôle. La soûlerie soufflait dehors un besoin de s'attraper et de s'assommer, quelque chose de farouche, qui donnait aux passants plus rares des visages pâles et convulsés. Il y eut une bataille, un soulard tomba pile, les quatre fers en l'air, pendant que son camarade, croyant lui avoir réglé son compte, fuyait en tapant ses gros souliers. Des bandes braillaient de sales chansons, de grands silences se faisaient, au milieu desquels passaient des hoquets, des chutes sourdes d'ivrognes. La noce de la quinzaine finissait toujours par là, le vin coulait si fort depuis six heures, qu'il allait se promener sur les trottoirs. Oh! de belles fusées, des queues de renard élargies au beau milieu du pavé, que les gens attardés et délicats étaient obligés d'enjamber, pour ne pas mar-

cher dedans ! Vrai, le quartier était propre ! Un étranger, qui serait venu visiter avant le balayage du matin, en aurait emporté une jolie idée. Mais, à cette heure, les soulards étaient chez eux, ils se fichaient de l'Europe. Nom de Dieu ! les couteaux sortaient des poches et la petite fête allait s'achever dans le sang. Des femmes marchaient vite, des hommes rôdaient avec des yeux de loup, la nuit s'épaisissait, toute gonflée d'abominations.

Gervaise allait toujours, gambillant, remontant et redescendant, avec la seule pensée de marcher sans cesse. Des somnolences la prenaient, elle s'endormait, bercée par sa jambe ; puis, elle regardait en sursaut autour d'elle, et elle s'apercevait qu'elle avait fait cent pas sans connaissance, comme morte. Ses pieds à dormir debout s'élargissaient dans ses savates trouées. Il lui semblait maintenant qu'elle irait ainsi toute la nuit, Cela la promenait et apaisait sa faim. Elle ne se sentait plus, tant elle était lasse et vide. La dernière idée nette qui l'occupât fût que sa garce de fille, à cette heure, mangeait peut-être des huitres dans un restaurant, Ensuite, tout se brouilla, elle resta les yeux ouverts, mais il lui fallait faire un trop grand effort pour penser. Et la seule sensation qui persistait en elle, au milieu de l'anéantissement de son être, était celle d'un froid de chien, d'un froid aigu et mortel comme jamais elle n'en avait éprouvé. Bien sûr, les morts n'ont pas si froid dans la terre. Elle souleva pesamment la tête, elle reçut au visage un cinglement glacial. C'était la neige qui se décidait enfin à tomber du ciel fumeux, une neige fine, drue, qu'un léger vent soufflait en tourbillons. Depuis trois jours, on l'attendait. Elle tombait au bon moment.

Alors, dans cette première rafale, Gervaise, réveillée, marcha plus vite. Des hommes couraient, se hâtaient de rentrer, les épaules déjà blanches. Et, comme elle en voyait un qui venait lentement sous les arbres, elle s'approcha, elle dit encore :

— Monsieur, écoutez donc...

L'homme s'était arrêté. Mais il n'avait pas semblé entendre. Il tendait la main, il murmurait d'une voix basse et honteuse :

— La charité, s'il vous plaît...

Tous deux se regardèrent. Ah ! mon Dieu ! ils en étaient là, le père Bru mendiant, et madame Coupeau faisant le trottoir ! Ils demeuraient béants en face l'un de l'autre. Ils pouvaient se donner la main, à cette heure. Toute la soirée, le vieil ouvrier avait rôdé, n'osant arrêter le monde ; et la première personne à laquelle il s'adressait, était une meurt-de-faim comme lui. Seigneur ! n'était-ce pas une pitié ? avoir travaillé cinquante ans, et mendier ? s'être vue une des plus fortes blanchisseuses de la rue de la Goutte-d'Or, et finir au bord du ruisseau ! Ils se regardaient toujours. Puis, sans rien se dire, il s'en allèrent chacun de son côté, sous la neige qui les fouettaient.

C'était une vraie tempête. Sur ces hauteurs, au milieu de ces espaces largement ouverts. la neige fine tournoyait, semblait soufflée à la fois des quatre points du ciel. On ne voyait pas à dix pas, tout se noyait dans cette poussière volante. Le quartier avait disparu, le boulevard paraissait mort, comme si la rafale venait de jeter le silence de son drap blanc sur les hoquets des derniers ivrognes. Gervaise, péniblement, allait toujours, aveuglée, perdue. Elle touchait les arbres pour se retrouver. A mesure qu'elle avançait, les bec de gaz sortaient un à un de la pâleur de l'air, pareils à des torches éteintes. Puis, tout d'un coup, dans les carrefours, ces lueurs elles-mêmes manquaient, elle était prise et roulée, au milieu d'un

tourbillon blafard, sans distinguer rien qui pût la guider. Sous elle, le sol fuyait, doux et vague. Des murs gris l'enfermaient. Et, quand elle s'arrêtait hésitante, tournant la tête, elle devinait, derrière ce voile de glace, l'immensité des avenues, les files interminables des becs de gaz, tout cet infini noir et désert de Paris endormi. Seule, debout, elle s'abandonnait à cette mer de neige, qu'elle sentait battre d'un bout de l'horizon à l'autre.

Elle était là, à la rencontre du boulevard extérieur et des boulevards de Magenta et d'Ornano, chancelant' rêvant de se coucher par terre pour mourir, lorsqu'elle entendit un bruit de pas. Elle courut, mais la neige lui bouchait les yeux, et les pas s'éloignaient, sans qu'elle pût saisir s'ils allaient à droite ou à gauche. Puis, elle aperçut les larges épaules d'un homme, une tache sombre et dansante, s'enfonçant dans un brouillard. Oh ! celui-là, elle le voulait, elle ne le lâcherait pas ! Et elle courut plus fort, elle l'atteignit, le prit par la blouse.

— Monsieur, monsieur, écoutez donc...

L'homme se tourna. C'était Goujet.

Voilà qu'elle racrochait la Gueule-d'Or, maintenant ! Mais qu'avait-elle donc fait au bon Dieu pour être ainsi torturée jusqu'à la fin ? C'était le dernier coup, se jeter dans les jambes du forgeron, être vue par lui au rang de la dernière des dernières, blême et suppliante. Et ça se passait sous un bec de gaz, elle apercevait son ombre difforme qui avait l'air de rigoler sur la neige, comme une vraie caricature. On aurait dit une femme soûle. Mon Dieu ! ne pas avoir une lichette de pain ni une goutte de vin dans le corps, et être prise pour une femme soûle ! C'était sa faute, pourquoi se soûlait-elle ? Bien sûr, Goujet croyait qu'elle avait bu et qu'elle faisait une sale noce.

Goujet, cependant, la regardait, tandis que la neige semblait effeuiller des paquerettes dans sa belle barbe jaune. Puis, comme elle baissait la tête en reculant, il la retint.

— Venez, dit-il.

Et il marcha le premier. Elle le suivit. Tous deux traversèrent le quartier muet, filant sans bruit le long des murs. La pauvre madame Goujet était morte au mois d'octobre, d'un rhumathisme aigu, et Gouget habitait toujours la petite maison de la rue Neuve, sombre et seul. Ce jour-là, il s'était attardé à veiller un camarade blessé. Quand il eut ouvert la porte et allumé une lampe, il se tourna vers Gervaise, restée humblement sur le palier. Il dit très-bas, comme si sa mère avait encore pu l'entendre :

— Entrez.

La première chambre, celle de madame Goujet, était conservée pieusement dans l'état où elle l'avait laissée. Près de la fenêtre, sur une chaise, le tambour se trouvait posé, à côté du grand fauteuil qui semblait attendre la vieille dentellière. Le lit était fait, et elle aurait pu se coucher, si elle avait quitté le cimetière pour venir passer la soirée avec son enfant. La chambre gardait un recueillement, une odeur d'honnêteté et de bonté.

— Entrez, répéta plus haut le forgeron.

Et elle entra, peureuse, de l'air d'un fille qui se coule dans un endroit respectable. Lui, était tout pâle et tout tremblant d'introduire ainsi une femme chez sa mère morte. Ils traversèrent la pièce à pas étouffés, comme pour éviter la honte d'être entendus. Puis, quand il eut poussé Gervaise dans sa chambre, il ferma la porte. Là, il était chez lui. C'était l'étroit cabinet qu'elle connaissait, une chambre de pensionnaire, avec un petit

lit de fer garni de rideaux blancs, une table, une toilette et une étagère servant de bibliothèque. Contre les murs, seulement, les images découpées s'étaient encore étalées et montaient jusqu'au plafond. Gervaise, dans cette pureté, n'osait avancer, se retirait, loin de la lampe. Alors, sans une parole, pris d'une rage, il voulut la saisir et l'écraser entre ses bras. Mais elle défaillait, elle murmura :

— Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!...

Le poêle, couvert de poussière de coke, brûlait encore, et un restant de ragoût, que le forgeron avait laissé au chaud, en croyant rentrer, fumait devant le cendrier. Gervaise, dégourdie par la grosse chaleur, se serait mise à quatre pattes pour manger dans le poêlon. C'était plus fort qu'elle, son estomac se déchirait, et elle se baissa, avec un soupir. Mais Goujet avait compris. Il posa le ragoût sur la table, coupa du pain, lui versa à boire.

— Merci! merci! disait-elle. Oh! que vous êtes bon! Merci!

Elle bégayait, elle ne pouvait plus parler. Lorsqu'elle empoigna la fourchette, elle tremblait tellement qu'elle la laissa retomber. La faim qui l'étranglait lui donnait un branle sénile de la tête. Elle dut prendre avec les doigts. A la première pomme de terre qu'elle se fourra dans la bouche, elle éclata en sanglots. De grosses larmes roulaient le long de ses joues, tombaient sur son pain. Elle mangeait toujours, elle dévorait goulument son pain trempé de ses larmes, soufflant très-fort, le menton convulsé. Goujet la força à boire, pour qu'elle ne s'étouffât pas; et son verre eut un petit claquement contre ses dents.

— Voulez-vous encore du pain? demandait-il à demi-voix.

Elle pleurait, elle disait non, elle disait oui, elle ne savait pas. Ah! Seigneur! que cela est bon et triste de manger, quand on crève!

Et lui, debout en face d'elle, la regardait. Maintenant, il la voyait bien, sous la vive clarté de l'abat-jour. Comme elle était vieillie et dégommée! La chaleur fondait la neige sur ses cheveux et ses vêtements. Elle ruisselait. Sa pauvre tête branlante était toute grise, des mèches grises que le vent avait envolées. Le cou engoncé dans les épaules, elle se tassait, laide et grosse à donner envie de pleurer. Et il se rappelait leurs amours, lorsqu'elle était toute rose, tapant ses fers, montrant le pli de bébé qui lui mettait un si joli collier au cou. Il allait, dans ce temps, la reluquer pendant des heures, satisfait de la voir. Puis, elle était venue plus tard à la forge, et là ils avaient goûté de grosses jouissances, tandis qu'il tapait sur son fer et qu'elle restait dans la danse de son marteau. Alors, que de fois il avait mordu son oreiller, la nuit, en souhaitant de la tenir ainsi dans sa chambre. Oh! il l'aurait cassée, s'il l'avait prise, tant il la désirait! Et elle était à lui, à cette heure, il pouvait la prendre. Elle achevait son pain, elle torchait ses larmes au fond du poêlon, ses grosses larmes silencieuses qui tombaient toujours dans son manger.

Puis, Gervaise se leva. Elle avait fini. Elle demeura un instant la tête basse, gênée, ne sachant pas s'il voulait d'elle. Puis, croyant voir une flamme s'allumer dans ses yeux, elle porta la main à sa camisole, elle ôta le premier bouton. Mais Goujet était tombé à genoux, il lui prenait les mains, en disant doucement :

— Je vous aime, madame Gervaise, oh! je vous aime encore et malgré tout, je vous le jure!

— Ne dites pas cela, monsieur Goujet! s'écria-t-elle, affolée de le voir ainsi à ses pieds. Non, ne dites pas cela, vous me faites trop de peine!

....

Et comme il répétait qu'il ne pouvait pas avoir deux sentiments dans sa vie, elle se désespéra davantage, pleurant de nouveau.

— Non, non, je ne veux plus, j'ai trop de honte... Pour l'amour de Dieu! relevez-vous. C'est ma place, d'être par terre.

Il se releva, il était tout frissonnant, et d'une voix balbutiante :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Elle, éperdue de surprise et d'émotion, ne trouvait pas une parole. Elle dit oui de la tête. Mon Dieu! elle était à lui, il pouvait faire d'elle ce qui lui plairait. Mais il allongeait seulement les lèvres.

— Ça suffit entre nous, madame Gervaise, murmura-t-il. C'est toute notre amitié, n'est-ce pas?

Et il la baisa sur le front, sur une mèche de ses cheveux gris. Il n'avait embrassé personne, depuis que sa mère était morte. Sa bonne amie Gervaise seule lui restait dans l'existence. Alors, quand il l'eut baisé avec tant de respect, il s'en alla à reculons tomber en travers de son lit, la gorge crevant de sanglots. Et Gervaise ne put pas demeurer là plus longtemps, c'était trop triste et trop abominable, de se retrouver dans ces conditions, lorsqu'on s'aimait. Elle lui cria :

— Je vous aime, monsieur Goujet, je vous aime bien aussi... Oh! ce n'est plus possible, je comprends.... Adieu, adieu, car ça nous étoufferait tous les deux.

Émile Zola

(*La suite à la prochaine livraison*)

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

La réception de M. Charles Blanc à l'Académie française a rappelé un instant l'attention du public sur cette institution inoffensive que l'Europe a cessé depuis longtemps de nous envier. Je n'aurai pas le mauvais goût de médire de cette assemblée : je professe pour elle la respectueuse sympathie qu'inspirent toujours aux âmes sensibles les établissements de bienfaisance. Et de même qu'une larme furtive ne manque pas d'humecter ma paupière quand je passe devant les Petits-Ménages, de même je me sens envahi par un attendrissement presque excessif, en contemplant la coupole hospitalière sous laquelle l'administration de l'assistance publique entretient quarante vieillards. Je me plais à reconnaître qu'une nation ne saurait décemment refuser des aliments à ceux qui ont contribué de toutes leurs forces à l'abaissement des caractères et des intelligences, et je considère comme une aumône obligatoire la distribution de jetons de présence que l'on fait à ces invalides de la pensée. Quand un critique est considéré par M. Buloz comme incapable d'assembler deux idées, quand les garçons de bureaux eux-mêmes ne veulent plus d'un ministre, quand un diplomate ne jouit plus d'une intelligence assez profonde pour entraîner habilement son pays dans une guerre désastreuse, quand un historien commence à confondre les époques et à brouiller les dates, l'état doit s'occuper de trouver à ces serviteurs fatigués un asile où ils jouiront d'une gloire posthume et d'hygiéniques distractions. C'est dans ce but sans aucun doute, qu'a été fondée cette crèche spéciale que l'on appelle l'Ins-

titut de France. Bien entendu, — la France est le pays de toutes les délicatesses ! — feignons toujours de croire que ces vieux messieurs ont pour mission de composer un dictionnaire des adresses plus complet que les précédents !

Jusqu'ici, rien de plus légitime, et, si ces vieillards étaient raisonnables, il serait de notre devoir de les tolérer. Par malheur, dès que les infirmiers se relâchent de leur surveillance, les quarante assistés se livrent à des espiègleries lugubres que leur grand âge même ne saurait excuser. L'administration, toujours paternelle, leur permet, quand ils perdent un de leurs petits camarades, de jouer à l'élection d'un successeur, en mettant dans un bourrelet de petits morceaux de papier carré. Ce passe-temps est bien inoffensif et il faudrait avoir l'âme de Caligula pour le leur interdire. Mais ils en abusent sans pudeur. Je m'explique : dès qu'ils ont choisi un remplaçant au défunt, ils le convoquent pour un jour déterminé. Quand vient cette journée solennelle, la sœur du dortoir leur met des habits verts et des culottes de sûreté, et on les attache sur leurs siéges dans la salle des séances ; celui d'entre eux qui a respecté sa couchette pendant toute une semaine préside la petite fête. Il donne la parole au nouveau, qui récite un compliment, prononce ensuite l'éloge de son prédécesseur, fait « un beau serviteur » et se rassied. Alors, neuf fois sur dix, arrive une chose scandaleuse et déplorable : un des quarante se lève et se met à dire des gros mots au nouveau, interloqué. Par exemple, la dernière fois, M. Rousset (Camille) a donné des noms à M. Charles Blanc et l'a fait pleurer devant tout le monde, ce qui n'est pas gentil. Si bien que M. Legouvé (Ernest) s'est écrié tout haut en pleine séance : « Je ne jouerai plus avec Camille ; c'est un laid ! »

Vieillards, vous faites bien du bruit !

Ne pourriez-vous vider vos querelles dans l'antichambre, pour épargner à la pudeur publique le spectacle de vos basses rancunes et de vos misérables vanités ? Depuis que le comte Molé a morigéné Alfred de Vigny, il est devenu de mode parmi vous d'accueillir par des paroles aigres-douces ceux qui, dans un moment d'impardonnable faiblesse, ont brigué vos ridicules suffrages. Un monsieur dont le nom m'échappe a fait le procès aux Iambes d'Auguste Barbier, et M. de Champagny a pris à parti l'esprit moderne en répondant à l'illustre Littré. Aujourd'hui c'est à la Révolution Française que vous en voulez ! un des vôtres prodigue l'injure aux grands aïeux à qui nous devons l'être et raille les gloires les plus hautes. Haine de chauves-souris pour la lumière ! Si le droit de réplique était dans vos traditions, j'aime à croire que M. Charles Blanc, se souvenant qu'il porte un nom respecté dans la démocratie, eût vertement répondu à cette harangue.

Mais après tout, tant pis pour ceux qui vont mendier l'illusoire salaire de vos suffrages ! En vous demandant la consécration de leurs travaux, ils consentent à passer sous les fourches caudines de votre caprice. Il est juste qu'ils en soient punis.

Henry Laujol

TABLE

DU SECOND VOLUME

DE LA DEUXIÈME SÉRIE

Première livraison

1er octobre

Deuxième livraison

8 octobre

Troisième livraison

15 octobre

Quatrième livraison

22 octobre

Cinquième livraison

29 Octobre

Sixième livraison

5 Novembre

Septième livraison

12 Novembre

Huitième livraison

19 Novembre

Neuvième livraison

26 Novembre

Dixième livraison

3 Décembre

Onzième livraison

10 Décembre

Douzième livraison

17 Décembre

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 19 *décembre*. — On parle quelque peu, dans les entr'actes des Matinées, du procès en séparation entre le général D. et madame la générale. Madame D. avait une manière de terminer ses lettres à son mari, qui est fort originale : « Agréez l'assurance de l'horreur et du mépris que vous m'inspirez... » Mais ce qu'il y a de plus original en tout ceci, c'est l'affirmation de M. l'avocat-général : « ... Il y a chez Madame D. une sorte de fanfaronnade, de légèreté, et il ne lui a guère été *possible* d'être infidèle autrement qu'en imagination. »

Lundi 11 *décembre*. — Peu de chose, ou rien. On attend quelques premières, et, entre autres, celle du nouveau cabinet ministériel.

Mardi 12 *décembre*. — Les tribunaux, cette semaine. ne sont guère galants. Madame Marc de Montifaud comparaît devant la onzième Chambre correctionnelle, sous la prévention d'avoir outragé la morale publique dans l'un de ses derniers ouvrages, intitulé *Alosie ou les Amours de Madame de M. T. P.* Je n'ai pas lu ce livre, et je le regrette vivement. J'aurais été curieux de voir par quels excès Madame Marie Quivogne, — c'est le nom véritable de notre aimable confrère, — a pu mériter huit jours de prison et cinq cents francs d'amende. On m'assure que c'est par des « descriptions lascives. » Peste! — Quant aux débats, ils ont dû être fort curieux, mais ils ont eu lieu à huis clos. MM. les juges de la onzième Chambre sont vraiment bien durs pour l'intempérance littéraire des femmes et pour la curiosité des hommes.

Mercredi 13 *décembre*. — Ce n'est pas à madame Pauline Thys qu'arrivera jamais l'accident de madame Marie Quivogne! L'honnêteté la plus rigide préside à ses travaux. — Madame Pauline Thys, qui est une bonne musicienne, si j'en crois quelques témoins auriculaires, manque un peu de génie dramatique, et il serait excessif d'affirmer qu'elle a montré dans le *Livre du Passé*, représenté ce soir au théâtre du Vaudeville, une rare puissance de combinaison. Lucien est un séducteur; Renée est une jeune veuve; il en résulte que Renée épouse Lucien, et adopte un enfant qu'il a eu d'une paysanne abusée. Il y a des conceptions plus hardies.

Jeudi 14 *décembre*. — Le deuxième numéro de la *Lune rousse* obtient un grand succès. André Gill est plus amusant, plus hardi, plus subtil que jamais.

Vendredi 15 *décembre*. — Au troisième Théâtre-Français, première représentation de l'*Obstacle*, comédie en cinq actes, de MM. Victor Kervani et Pierre Lestoile.

Samedi 16 *décembre*. — On parle d'élever un monument à Déjazet. Un monument, c'est une bien grosse chose et un bien grand mot, alors qu'il s'agit de la frivole et aimable artiste qui est morte. Beaucoup de fleurs souvent renouvelées sur sa tombe, voilà sans doute ce qui lui conviendrait le mieux, et il n'y a pas lieu à tailler le granit. Mais on veut peut-être perpétuer le souvenir de Déjazet? Il se perpétuera bien sans mausolée; Paris a la reconnaissance du plaisir; et la mémoire de Frétillon sera comme Frétillon elle-même, qui n'a jamais vieilli.

Jean Prouvaire

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	PARIS.	PROVINCE
Six mois.	12 fr.	15 fr.
Un an	24 fr.	30 fr.

Pour l'Étranger le port en sus.

Nouvelles primes entièrement gratuites :

Pour un abonnement de six mois les abonnés nouveaux recevront :

LES POÉSIES

DE

CATULLE MENDÈS

Le Soleil de Minuit. — Soirs moroses. — Contes épiques. — Intermède. — Hespérus. — Philoméla. — Sonnets. — Panteléïa. — Pagode. — Sérénades.

Ce magnifique volume de 400 pages, grand in-8°, orné d'une eau-forte, et imprimé en caractères anciens, sur très-beau papier, vaut dix francs en librairie.

N. B. — Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce livre.

Pour un abonnement d'un an, les abonnés nouveaux recevront :

CINQ DESSINS INÉDITS DE HENRY REGNAULT

I. Etude pour *l'Exécuteur.*
II. Etude pour *l'Insurgé* (portrait du *général Prim.*)
III. Un Tigre au bord de la mer.
IV. Combat de Tigres.
V. Tigre dévorant un Cheval.

Ces cinq magnifiques desins signés par Henry REGNAULT, photographiés par M. Etienne CARJAT, n'ont figuré dans aucune exposition.

ACHEVE D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHENE-BOURG (GENEVE), SUISSE.
MARS 1971